

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

ÉPERNAY, IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY ET FILS.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES ET EN PARTICULIER L'HISTOIRE, LES ANTIQUITÉS, L'ASTRONOMIE, LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA BOTANIQUE, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA MÉDECINE ET LA JURISPRUDENCE RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

D'ECCLÉSIASTIQUES, DE LITTÉRATEURS, DE NATURALISTES, DE MÉDECINS ET DE JURISCONSULTES.

TROISIÈME ANNÉE.



Seconde édition. — 1835.



TOME V.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 23, Faub. St.-Germain.

1832.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 25. — 31 Juillet 1832.

Traditions.

RÉDEMPTION DU GENRE HUMAIN,

ANNONCÉE PAR LES TRADITIONS ET LES CROYANCES RELIGIEUSES DE TOUS LES LEUPLES

Deuxième Article [1].

Des sacrifices; leur origine, source véritable de l'idée qui leur donna naissance.

Nous avons dit que l'ouvrage de M. Schmitt se terminait par un morceau sur les Sacrifices. Il n'est personne qui ne connaisse l'admirable traité du comte de Maistre sur ce sujet, lequel fait suite aux *Soirées de Saint-Pétersbourg:* c'est la théorie de ce grand génie que l'auteur allemand a adoptée; profitant des précieuses idées découvertes par son regard pénétrant, il s'attache à les faire ressortir en approfondissant les recherches historiques, et en y joignant ses propres réflexions. On trouve dans ce morceau beaucoup de particularités curieuses sur les sacrifices des anciens, surtout sur l'horrible coutume des sacrifices humains, nés du sentiment de la déchéance de l'homme et de sa culpabilité, de la conviction de la nécessité d'une satisfaction, enfin de l'idée que Dieu acceptait la substitution de souffrances expiatoires, à celles du vrai criminel. Voici comment est exposé

[1] Voir le premier article dans le N° 24, t. IV p. 410 de la 1re e 413 de la 2e édition.

ce système dans la dernière partie du livre de M. Schmitt, toute consacrée aux *Sacrifices.*

Origine des Sacrifices.

« On justifie ordinairement l'origine des sacrifices, en avançant que les hommes se croyaient obligés et rigoureusement astreints à offrir à la Divinité leurs hommages ou quelques présens. Les Dieux nous comblent de bienfaits; il est donc naturel de leur consacrer les premiers des biens que nous tenons de leur bonté : de là, les libations de l'antiquité, et l'offrande des prémices, qui avaient lieu au commencement des repas. Cette sorte de sacrifices, usitée chez tous les peuples anciens, consistait dans l'hommage qu'on faisait aux dieux des fruits et des produits de la terre. Elle était le résultat d'un mouvement spontané, d'une volonté libre; elle manifestait la piété, secondait la reconnaissance.

» Quelque satisfaisante que paraisse cette explication des sacrifices, quelque plausible que soit l'opinion qui les fait dériver du devoir imposé à l'homme d'offrir à la Divinité des présens, des dons, des prémices; selon moi, cependant, cet hommage, d'ailleurs si naturel, n'est point le motif de l'institution universellement répandue des sacrifices. Je crois, au contraire, comme l'atteste clairement l'histoire, que les hommes furent dans tous les tems pénétrés de cette vérité : *qu'ils vivaient sous l'empire d'une Puissance irritée, et que les sacrifices seuls pouvaient fléchir sa colère.* Les dieux sont bienfaisans, c'est d'eux que nous avons reçu tous les biens dont nous jouissons : dès-lors notre devoir est de les exalter par nos louanges, de leur témoigner notre reconnaissance... Mais les dieux sont justes, nous sommes coupables : dès-lors, il devient nécessaire de les adoucir, d'expier nos crimes; et le moyen le plus efficace pour y parvenir, c'est le Sacrifice.

» Telle fut la croyance de l'antiquité [1], telle est encore, sous des formes diverses, la croyance du monde entier. Les premiers hommes, dont les idées servirent de type à celles du genre

[1] « Nos crédules ancêtres, dit Ovide, croyaient qu'une seule expiation suffisait pour effacer toutes les fautes, tous les crimes. » (*Poëme des Fastes.*)

humain, se croyaient coupables. Sur cette doctrine fondamentale s'élevèrent les institutions religieuses, en sorte que les hommes de tous les tems ne cessèrent jamais d'avouer une déchéance originelle et générale, de répéter comme nous, quoique dans un sens moins rigoureux : *Nos mères nous ont conçus dans le crime.*

»L'idée d'un crime et de la punition qu'il mérite, est généralement la source des sacrifices.

Sacrifices sanglans.

» Les anciens avaient coutume d'offrir non-seulement des présens, des dons, des prémices, mais encore la chair des animaux. S'ils n'avaient voulu par là que rendre hommage à la Divinité et reconnaître sa suprématie sur toutes les créatures, ils se seraient bornés à lui offrir cette chair, et à la placer sur ses autels. Toutefois les peuples ne se contentèrent point d'une offrande si simple; ils immolaient les animaux, ils répandaient leur sang en l'honneur des dieux et pour sceller la réconciliation. Le culte exigeait donc une victime choisie et l'effusion du sang. On croyait que c'était moins l'offrande de la chair que cette effusion, qui possédait la vertu expiatoire, indispensable aux hommes [1].

» Les anciens regardaient le sang comme un vivant fluide où

[1] Comme l'a très-bien remarqué l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, St. Paul, expliquant aux Hébreux le dogme de la Rédemption, fondement de tout le Christianisme : Point de rémission, dit-il, sans l'effusion du sang (*Epit. aux Héb.*, ch. 9, v. 22.) : et en parlant ainsi, l'apôtre n'annonce point une doctrine nouvelle, il ne fait qu'exposer la croyance du genre humain depuis l'origine du monde. « C'était, comme le remarque un célèbre orientaliste, Bryant, une opinion uniforme et qui » avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que » par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un » autre.» (*Mythology explaned,* tom. II. in-4°.)

» Aucune nation n'a douté, dit M. le comte de Maistre, qu'il n'y eût » dans l'effusion du sang une vertu expiatoire.... L'histoire, sur ce point, » ne présente pas une seule dissonance dans l'univers. La théorie entière » reposait sur le dogme de la réversibilité. On croyait, comme on a tou» jours cru, comme on croira toujours, que l'innocent pouvait payer » pour le coupable.» (*Soirées de Saint-Pétersbourg; éclaircissement sur les sacrifices*,. tom. II)

résidait l'âme; la vie et le sang se trouvaient, pour ainsi dire, les deux termes identiques d'une équation. De là vient aussi qu'ils pensaient que le ciel, irrité contre la chair et le sang, ne pouvait être apaisé que par son effusion, et aucun peuple n'a douté qu'elle n'eût la propriété d'expier le crime. Or, ni la raison ni la folie ne donnèrent naissance à cette idée, et, bien moins encore, ne la firent adopter si généralement. L'histoire ne nous montre pas dans l'univers une seule contrée qui lui soit restée inaccessible. C'était une opinion uniforme, dont le règne embrassait tous les pays, qu'on ne pouvait obtenir que par le sang la rémission du crime et le retour des faveurs célestes. Ce point une fois admis, la nature des sacrifices païens se dévoile à notre vue, autant, du moins, que la faiblesse de nos sens nous permet de l'apprécier.

Universalité de la doctrine de la rédemption par l'effusion du sang.

» Rien ne frappe plus, dans les lois de Moïse, que ses constans efforts pour garantir les Juifs des pratiques du Paganisme, pour séparer le peuple Israélite du reste des peuples en lui imposant des rites particuliers; mais, relativement aux sacrifices, il abandonne son système général : il se règle d'après les rites fondamentaux des autres nations, et même, ne se contentant pas de s'y conformer, il ajoute à leur rigueur, exposant ainsi le caractère national à acquérir une dureté dont, à coup sûr, il n'avait pas besoin. De toutes les cérémonies prescrites par ce célèbre législateur, il n'en est pas une, il n'est surtout aucune purification, même physique, pour laquelle le sang ne soit nécessaire. Je signale principalement les purifications et les sacrifices expiatoires, fixés par les lois, et dont le but était de sanctifier et de réconcilier.

» Remarquons surtout la fête de l'expiation solennelle, à laquelle tout le peuple se purifiait et rentrait en grâce avec le Seigneur. La purification s'opérait par l'immolation de certaines victimes [1], du sang desquelles on arrosait la terre et l'on faisait des aspersions; voici quelques circonstances de la fête

[1] M. de Maistre observe que « les animaux carnassiers, ou stupides, » ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpens, les pois» sons, les oiseaux de proie, etc., n'étaient point immolés. On choisissait

solennelle : Purifié déjà par le sacrifice d'une victime, le grand-prêtre apporte le sang du bouc, tué pour le péché du peuple, au-dedans du voile ; il en arrose la terre devant l'oracle, et purifie le sanctuaire des impuretés des enfans d'Israël, de leurs prévarications, de tous leurs péchés.... Offrant alors le bouc vivant, il met ses deux mains sur sa tête, confesse toutes les iniquités des enfans d'Israël, en charge avec imprécation la tête du bouc, et l'envoie au désert par un homme destiné à cette mission [1].

» A la suite se trouve le commandement fait aux enfans d'Isreël : « Au dixième jour du septième mois, vous affligerez vos âmes ; c'est en ce jour que se fera votre expiation et la purification de tous vos péchés; vous serez purifiés devant le Seigneur. Car c'est le sabbat et le grand jour du repos [2]. »

» Cette expiation ordonnée par Moïse, inséparable de l'effusion du sang des victimes, était l'image de l'expiation générale des crimes du genre humain, par le sacrifice de la croix et par le sang de Jésus-Christ.

» De même que chez les Juifs, d'après les lois mosaïques, l'immolation des victimes et l'effusion de leur sang, dans le but d'apaiser les dieux, étaient universellement en usage chez les Païens. Une maladie contagieuse exerçait ses ravages dans le camp des Grecs; Achille veut connaître « la cause de ce grand » courroux d'Apollon ; s'il punit la transgression d'un vœu ou » le refus de quelque hécatombe ; et si, daignant agréer un sa- » crifice de victimes choisies, il veut écarter loin des Grecs la » contagion et la mort. »

» D'après la réponse de l'oracle, « Agamemnon ordonne » aussitôt aux peuples de se purifier : ils se purifient et jettent » l'eau lustrale dans la mer. Ils immolent au dieu du jour des » hécatombes choisies, de taureaux et de chèvres, près la rive

» toujours parmi les animaux les plus précieux par leur utilité, les plus » doux, les plus innocens, les plus en rapport avec l'homme par leur » instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour » sauver l'homme, on choisissait, dans l'espèce animale, les victimes » les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. » (*Eclaircissemens sur les sacrifices* ; tom. II.)

[1] *Lévit.* XVI, 15, 16, 21.

[2] *Ibid.* XVI, 29—31.

» de l'indomptable Océan : la graisse des victimes s'élève jus-
» qu'au ciel en tourbillons de fumée. »

Et lorsque Chrysès eut reçu sa fille chérie, « ils rangent aussitôt l'hécatombe autour du superbe autel; ils versent sur leurs mains une eau pure, et prennent l'orge sacrée [1].

» Horace nous dit :

« Que mon encens, que les sons de ma lyre, que le sang de la victime promise, acquittent ma reconnaissance envers les dieux qui ont veillé sur les jours de Numide [2]. »

» Quiconque a étudié l'antiquité connaît les *Tauroboles* et les *Crioboles*, auxquels donna lieu en Orient le culte de Mithra. L'effet de ces sacrifices consistait dans une parfaite purification, dans la disparition de tous les crimes, dans une régénération morale et complète. Afin de renaître ainsi pour l'éternité (résultat qu'attribuaient les prêtres à ce genre de sacrifices, quoiqu'ils recommandassent de les renouveler après un laps de vingt ans), on descendait nu dans une fosse profonde, recouverte avec une planche percée d'une foule d'ouvertures. Sur cette planche on égorgeait un taureau ou un bélier, de manière à ce que leur sang, encore tiède, jaillît sur toutes les parties du corps du *pénitent*. Quand on immolait un taureau, le sacrifice s'appelait taurobole; il se nommait au contraire, criobole, lorsqu'on employait un bélier.

» Au témoignage de Grégoire de Nazianze, Julien l'Apostat se soumit lui-même à cette bizarre superstition. Ce fut donc la croyance constante de tous les hommes et de tous les tems, que l'effusion du sang avait la vertu de sanctifier et de racheter. Dans sa forme extérieure, cette croyance se modifia suivant le caractère et le culte des différens peuples; mais partout le principe est visible. Comment, dès lors, prétendre avec quelque droit, que le paganisme s'est fait illusion sur cette idée fondamentale et universelle, c'est-à-dire la rédemption au moyen du sang? S'appuierait-on sur l'impossibilité où était le genre humain de deviner la vertu de ce sang, nécessaire à sa régénération? sur ce que l'homme, abandonné à lui-même, ne pouvait con-

[1] *Iliade d'Homère*, liv. I.

[2] Et thure et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ deos. (*Odes*. Lib. I.)

naître ni la grandeur de sa chûte, ni l'immensité de l'amour dont il redevenait l'objet.

» Nonobstant ces objections, toujours est-il que chaque peuple, quelques notions qu'il possédât sur la déchéance originelle, connaissait et le besoin et la nature du moyen de salut. Assurément les racines d'une croyance si extraordinaire, si générale, doivent être profondes. Si elle n'avait pas eu un fondement réel et mystérieux, pourquoi Dieu même l'aurait-il consignée dans les lois Mosaïques ? Où les anciens auraient-ils puisé l'idée d'une régénération morale ? Pourquoi, dans tous les lieux et à toutes les époques, afin d'honorer la Divinité, de se concilier ses faveurs, de détourner sa colère, aurait-on choisi une cérémonie dont l'esprit, isolé de tout secours étranger, ne saurait donner l'idée ? La nécessité nous force de reconnaître l'existence de quelque cause cachée, et cette cause était bien puissante.

Sacrifices humains.

» Dès les tems les plus éloignés où l'histoire nous permette de porter nos recherches, nous voyons tous les peuples, barbares ou civilisés, malgré la tranchante différence de leurs opinions religieuses, se réunir et se confondre en un point, convaincus de l'utilité d'un Médiateur, persuadés qu'on adoucit la colère divine par les sacrifices, c'est-à-dire, par la substitution des souffrances des autres créatures à celles du vrai coupable. Cette croyance, raisonnable dans son principe, mais soumise à l'action de la puissance qui s'est partout manifestée par de déplorables résultats, produisit, outre les sacrifices d'animaux, la superstition horrible et trop généralement répandue des sacrifices humains. Vainement la raison disait-elle à l'homme qu'il n'avait aucun droit sur son semblable, que tous les jours il convenait lui-même solennellement de cette vérité, en répandant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme ; vainement la douce humanité, le sentiment si naturel de la compassion prêtaient-ils de nouvelles forces à l'autorité de la raison : l'esprit et le cœur se trouvaient impuissans contre les progrès de cette abominable superstition. On serait tenté de récuser le témoignage de l'histoire, lorsqu'elle nous montre le triomphe de cette coutume révoltante dans tous les pays de la terre : malheu-

reusement, et à la honte éternelle du genre humain, aucun fait n'est mieux établi; jusqu'aux monumens de la poésie, tout dépose contre ce préjugé général [1].

» Ce n'était point une seule nation, ce n'étaient point des hordes barbares et grossières qui trempaient dans l'abomination des sacrifices humains, étouffant ainsi les sentimens naturels; mais bien presque tous les peuples de l'antiquité; plusieurs encore se rendent aujourd'hui coupables de ce crime monstrueux. Je ne sais si, de toutes les grandes nations on en pourrait citer une seule qui se fût entièrement abstenue de sacrifices humains, excepté cependant les Indiens, dont les Bramines se consacraient spécialement à Wichnou, et les Péruviens, dont la religion remonte à Manco-Capac et à Mama-Ocollo (*Coya-Ocella*), sa sœur et son épouse, qui appartenaient probablement tous deux à cette caste de Bramines de l'Inde.

» C'est à la religion chrétienne que les sectateurs de l'islamisme sont redevables d'être demeurés étrangers à cette pratique; car le Coran même démontre que Mahomet, sans adorer Jésus-Christ comme le fils de Dieu, voyait pourtant en lui le plus grand des prophètes, qu'il emprunta à nos livres sacrés sa religion et sa morale, laissant de côté ce qui ne cadrait point avec ses plans, y ajoutant d'ailleurs des détails de son invention. Toutefois, au douzième siècle, du tems du grand Saladin, on rencontre chez les Mahométans l'exemple d'un sacrifice humain; des chrétiens, sous la conduite de Raymond de Châtillon, ayant tenté de renverser le tombeau de Mahomet, furent eux-mêmes immolés à la fête du Beïram, au lieu des brebis qui composent le sacrifice annuel [2].

INDE. — CHINE. — PERSE.

» Dans l'Inde les sacrifices humains datent de l'époque la plus reculée : cependant, on ne peut accuser de cette abomination que celle des deux sectes principales dont les Bramines se vouaient spécialement à Siwa; toute la partie de cette immense contrée, possédée par les Européens, en est affranchie; elle ne subsiste que chez quelques peuplades indépendantes.

[1] Voyez l'*Iliade*, ch. I.

[2] *Histoire de Saladin*, par Marin, t. I, p. 428.

» Un des livres que les Indiens nomment sacrés, contient un chapitre particulier, que l'on appelle le *Chapitre Sanglant*, où l'auteur fait intervenir *Siwa*, expliquant à ses fils les détails des sacrifices. *Kali*, déesse du tems, épouse de *Siwa*, en était le principal objet, quoiqu'ils s'adressassent aussi à Siwa et à d'autres divinités. Siwa détermine les sacrifices, les pratiques et les invocations indispensables; il fixe l'époque des expiations, l'emploi des hommes ou des animaux qui les rend efficaces. Telle divinité préfère un genre d'offrande, telle autre en préfère un différent; toutefois les sacrifices humains sont regardés comme les plus importans. Un seul paralyse pendant mille ans le courroux de la terrible déesse, trois l'enchaînent pour une époque cent fois plus longue.

» Les formules usitées dans ces meurtres religieux font frémir d'horreur; on s'écrie, par exemple, « Salut, Kali! Kali, salut, » Devi, déesse du tonnerre! Salut, déesse au sceptre de fer! » ou bien, « Kali, Kali, déesse aux dents terribles! Rassasie-toi, » déchire, broie tous ces lambeaux! Mets-les en pièces avec cette » hache! Prends! prends! saisis! arrache! Bois le sang à longs » traits! »

» Les Chinois également immolèrent autrefois des hommes, à ce qu'assure William Jones [1]. Si cet écrivain d'un si grand mérite eût vecu plus long-tems, il aurait sans doute confirmé par des exemples cette assertion faite dans une lecture devant les membres de la Société Asiatique.

» Les Perses, dont le culte, comparé à celui des autres païens, était beaucoup plus pur et plus raisonnable, ne s'abstinrent pas néanmoins des sacrifices humains [2]. Dans leurs cavernes

[1] *Asiat. Research*, II, 578.

[2] Les anciens Perses immolaient une victime couronnée (*Strabon*, l. XV). On trouve dans plusieurs rituels des anciens Mexicains, la figure d'un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnois, mais percé de dards. « D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos » jours, dit M. de Humboldt, c'est un symbole de l'innocence souffrante: » sous ce rapport, cette représentation rappelle l'agneau des Hébreux, » ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer la colère » de la Divinité. » (*Vues des Cordillères*, tom. 1er.)

Les Babyloniens et les Perses célébraient une fête distinguée par un

consacrées à *Mithra*, c'est-à-dire au *dieu du soleil*, ils suivaient cette barbare coutume, et prophétisaient en considérant les entrailles de la victime.

» Quoique la religion de Zerducht défendît les sacrifices humains, l'histoire rapporte que Xerxès, dans son expédition contre les Grecs, et dans un lieu nommé *les neuf voies*, non loin du fleuve Strymon, fit enterrer vivans neuf jeunes gens et neuf jeunes filles de la contrée; « Car, remarque Hérodote, ce genre » de supplice est une coutume de la Perse. Je sais qu'Amestris, » épouse de Xerxès, pour témoigner sa reconnaissance du main» tien de sa santé, quoiqu'elle fût avancée en âge, fît enterrer » vivans, en l'honneur du Dieu qui habite sous terre, quatorze » fils des plus illustres familles de son royaume. » C'était sans doute en l'honneur de Mithra, dieu du soleil, qu'Hérodote place sous terre, parce qu'on lui sacrifiait la nuit dans des grottes souterraines.

» Porphyre nous apprend, dans son ouvrage sur l'*antre des Nymphes*, que celles de Mithra avaient sept entrées qui répondaient aux sept planètes (d'après lesquelles presque tous les peuples ont nommé les jours de la semaine), ainsi qu'aux voyages des âmes à travers ces planètes.

Les pratiques en usage dans les grottes de Mithra se propagèrent hors de la Perse, Adrien les proscrivit. L'Egypte même connut les mystères de Mithra.

sacrifice particulier très-remarquable. On prenait dans les prisons un homme condamné à mort, on le faisait asseoir sur le trône du roi, on le revêtait de ses habits, on ne lui refusait aucune jouissance, et l'on obéissait pendant plusieurs jours à toutes ses volontés; ensuite on le dépouillait, et, après l'avoir frappé de verges, on l'attachait à un gibet. *Suspendebant in ligno.* (Dio. Chrysost., Orat. IV, de regno.)

Philon de Biblos rapporte, d'après Sanchoniaton, qu'il y avait chez les Phéniciens des sacrifices qui renfermaient un mystère. » C'était. » dit-il, la coutume des anciens, que, dans les périls imminens, les » princes des nations ou des cités. afin de prévenir la ruine de tout le » peuple, immolassent celui de leurs fils qu'ils aimaient le plus, pour » apaiser la colère des dieux. Ceux qu'on dévouait à ces occasions, étaient, » ajoute-t-il, offerts mystiquement. » (*Euseb.*, *Prep. Evang.*, lib. I, cap. X, p. 40)

CHALDÉE. — ÉGYPTE.

» Les Assyriens et les Chaldéens, dont le culte n'était qu'un informe mélange de superstitions et d'immoralité, sacrifiaient des victimes humaines : l'Ecriture-Sainte lève tous les doutes à cet égard.

» Elle nous dit que, pour repeupler le pays que rendait désert l'exil des Israélites du royaume des dix tribus, un roi d'Assyrie y envoya des colonies des diverses provinces de son empire. Au nombre de ces nouveaux habitans, se trouvaient des peuples de Sépharvaïm, d'où l'on conjecture avec raison que le roi était Assarhaddon qui réunit l'empire de Babylone à celui d'Assyrie, héritage de ses pères, parce que Sépharvaïm (la *Sippara* de Ptolomée) relevait de Babylone. Or, l'Ecriture rapporte de ces habitans transplantés dans la terre promise : « Ceux de » Sépharvaïm faisaient passer leurs enfans par le feu, et les brû» laient pour honorer *Adramélech* et *Anamélech*, dieux de Sé» pharvaïm [1]. »

» Adramélech se confond sans doute avec le dieu *Moloch* ou *Molech* des Ammonites, dieu du soleil.

» Moloch, Molech, Melchom, était probablement la même divinité que *Bel* ou *Baal*. Tous ces noms signifient *roi* ou *seigneur ;* il est aussi à présumer qu'ils indiquaient tous le dieu du soleil.

» L'Ecriture-Sainte blâme en divers endroits la pratique d'après laquelle les parens faisaient passer leurs enfans dans le feu en l'honneur de Moloch, et même on fait au roi Manassès le reproche exprès d'avoir exposé son fils aux chances de cette superstition : probablement cet abus remplaça une coutume plus barbare : monument de la crainte, il survécut aux sacrifices contre lesquels se soulevait la nature.

» Hérodote prétend, il est vrai, que l'Egypte demeura étrangère à ces abominations, et un témoignage d'un si grand poids ferait à coup sûr pencher la balance, s'il était fondé sur de meilleures raisons, et si un si grand nombre d'écrivains plus récens, comme Manéthon, Diodore, Plutarque, Porphyre, n'attestaient le contraire. « Comment, dit Hérodote, comment les » Egyptiens auraient-ils sacrifié des victimes humaines, puis-

[1] 4 *Rois*, XVII, 31.

» qu'ils n'immolaient même aucune espèce d'animaux, excepté » des porcs, des taureaux, des veaux et des oies? »

» Mais que prouve l'exclusion de plusieurs sortes d'animaux, contre l'existence des sacrifices humains? Tout ce que me paraît établir un semblable témoignage, c'est qu'on n'immolait plus aucun homme du tems d'Hérodote, et que les prêtres, rougissant de l'horrible pratique à laquelle ils avaient renoncé, préférèrent ne point l'en instruire.

» En haine de Typhon, principe du mal dans leur théogonie, qu'ils se figuraient avec des cheveux roux, les Egyptiens choisissaient pour leurs sacrifices des hommes dont la chevelure avait cette couleur; et, comme il s'en rencontrait rarement dans leur patrie, ils immolaient des étrangers. Peut-être cette circonstance fit-elle naître l'antique opinion que le roi Busiris, ayant sacrifié les voyageurs qui venaient de débarquer sur ses terres, fut tué par Hercule, à qui il destinait le même sort.

» On trouve des traces de cette coutume sur le sceau avec lequel les prêtres égyptiens marquaient les taureaux à poils roux qu'ils voulaient sacrifier à Typhon. Il représente un homme agenouillé, les mains liées derrière le dos, un couteau enfoncé dans la gorge.

GRÈCE.

» L'existence des sacrifices humains dans l'ancienne Grèce nous est attestée par l'histoire, peut-être fabuleuse, de Lycaon, roi de Parrhasia en Arcadie, par le récit d'Homère, relatif aux douze jeunes nobles Troyens qu'Achille immola aux mânes de son ami Patrocle. Cette pratique se reproduit encore à une époque postérieure.

» Devant un autel de Bacchus, en Arcadie, plusieurs jeunes filles furent frappées de verges jusqu'à ce qu'elles succombassent à ce supplice.

» Une disette régnant parmi les Messéniens, et l'oracle de Delphes ayant ordonné qu'on immolât une des princesses du sang royal, Aristodème, membre de cette famille, dévoua sa fille. Parvenu à la royauté, il sacrifia à Jupiter trois cents Lacédémoniens avec leur roi Théopompe, et termina sa vie en s'immolant pour obéir au décret d'un oracle, sur la tombe de sa fille [1].

[1] Eusèbe, *Prép. évang.*, IV, 16.

» Avant la bataille de Salamine, Thémistocle sacrifia sur son vaisseau amiral, trois jeunes prisonniers perses, neveux du roi. Cette action lui répugnait ; mais le devin insista d'autant plus sur sa nécessité, que la direction élevée et l'éclat des flammes de l'autel, puis l'éternuement d'un Grec placé à la droite de Thémistocle (présages tous deux favorables), le confirmaient dans son avis. L'équipage du vaisseau se pressa alors autour du général, qui, cédant à ce cruel désir, immola les jeunes Perses à *Bacchus Omestes* (Bacchus qui dévore la chair palpitante).

» Comme les habitans des îles conservent leurs anciennes mœurs plus long-tems que les autres peuples, cette révoltante coutume se perpétua en Crète, en Chypre, à Rhodes, à Lesbos, à Chios, à Ténédos, etc., pendant un plus long espace de tems que dans la Grèce continentale.

» Les Phocéens brûlaient des victimes humaines en l'honneur de Diane de Tauride. Les habitans de Massilie (Marseille), leurs descendans, avaient une forêt dont Lucain donne, dans sa Pharsale (111), une sombre description. Elle était consacrée aux sacrifices humains, et fut détruite par César lorsqu'il assiégea la ville.

ROME.

» Dès la plus haute antiquité, les Romains immolaient des enfans mâles à *Monia*, mère des dieux domestiques. Cette pratique fut abandonnée : Tarquin, dernier roi de Rome, la remit en usage, sur la réponse d'Apollon de Delphes. Brutus, le premier des consuls, abolit ces sacrifices. Mais Apollon ayant encore demandé des têtes, on lui envoya des têtes de pavots au lieu d'enfans, et pour cette fois la lettre sauva la vie que son esprit aurait fait perdre.

» Les livres Sibyllins apprirent aux Romains que les Grecs et les Gaulois se rendraient maîtres de leur cité. Menacés d'une guerre avec les Gaulois, l'an de Rome 526, guerre qu'avait provoquée leur justice envers les Senonais, la terreur devint générale au souvenir de la prise de Rome par cette nation. Les pontifes imaginèrent un moyen d'apaiser les dieux, et qui, pensaient-ils, remplirait l'oracle de la Sibylle, sans exposer leur patrie à aucun danger : ce fut d'enterrer vivans, à Rome, dans le *forum boa-*

rium (marché aux bœufs), deux personnes de chaque sexe, grecques et gauloises. Tite-Live remarque que cette place avait déjà été souillée autrefois par des sacrifices humains, quoique suivant une pratique étrangère aux Romains.

» Huit ans plus tard, on renouvela ce sacrifice lorsqu'éclata la seconde guerre punique.

» Les Romains regardaient comme un moyen assuré d'obtenir la victoire, que, durant le combat, leur général vouât les ennemis à la terre et aux dieux mânes, et qu'en même tems lui-même, ou du moins l'un des guerriers de l'armée Romaine, se consacrât à la mort en se précipitant dans les rangs opposés.

» Ce n'est que l'an de Rome 657, qu'un sénatus-consulte défendit les sacrifices humains. Mais comme l'an 708, dernière année de la vie de César (44 ans avant Jésus-Christ), deux victimes humaines furent sacrifiées par le pontife et par le prêtre de Mars, on croit que le sénatus-consulte n'interdisait ce genre de sacrifices qu'aux particuliers.

» Si les sacrifices humains étaient rares à Rome, l'usage plus répandu des gladiateurs n'est pas moins digne de blâme. Probablement les Romains l'empruntèrent aux Etrusques. Il ne date point d'une époque encore grossière, mais de l'an de Rome 490 (264 ans avant J.-C.), où deux frères, du nom de Brutus, l'introduisirent aux funérailles de leur père. Ces jeux n'eurent lieu d'abord que dans les cérémonies funèbres de personnages remarquables, et les gladiateurs combattaient sur la tombe pour apaiser les dieux infernaux par l'effusion de leur sang. Ils remplacèrent les sacrifices humains que commandait la même circonstance. Suivant l'apparence, le sort de la victime fut adouci en ce que le gladiateur défendait ses jours ; il en devint réellement plus déplorable, parce que la rage du désespoir enflamma ces malheureux destinés à être assassins ou à périr eux-mêmes, et qui, désignés pour ce spectacle, délices des Romains, y étaient long-tems préparés par une nourriture choisie et par de fréquens exercices.

CARTHAGE.

» Les fondateurs de Carthage y transportèrent de Phénicie la coutume des sacrifices humains, qui s'y perpétua tant que

subsista cette cité, excitant, par la cruauté du supplice, l'horreur des autres peuples auxquels on pouvait adresser un semblable reproche. Les Grecs et les Romains s'élèvent avec force contre le nombre de leurs malheureuses victimes. Evidemment, les Carthaginois suivirent dans l'origine le culte de *Moloch*, l'honorant de cette manière que nous transmet Diodore.

» Une statue de bronze était élevée à Saturne : sur ses bras étendus, on plaçait les enfans qui, de là, roulaient précipités dans un énorme et ardent brasier. Diodore pense qu'Euripide avait cette coutume en vue, lorsqu'à la question d'Oreste :

« Quel tombeau me recevra, une fois privé de la vie ? »

ce poëte fait répondre à sa sœur Iphigénie, prêtresse de Diane en Tauride :

« La terre, dans ses cavités profondes, et les flammes du feu sacré. »

» Comme tout était vénal, à Carthage, les parens vendaient leurs enfans pour cet usage barbare. Toutefois, le marché se concluait secrètement, parce que la politique avait posé en maxime, que les enfans des familles illustres étaient seuls agréables au Dieu.

» Quand Gelon, tyran de Syracuse, et Theron, souverain d'Agrigente, remportèrent en Sicile une victoire signalée sur les Carthaginois, pendant le combat, le général carthaginois, Hamilcar, fit précipiter dans le feu une foule innombrable de victimes humaines, depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit; car telle fut la durée de cette bataille qui décidait la question de l'indépendance de la Sicile. Lorsqu'elle fut terminée, Hamilcar ne se trouva ni parmi les prisonniers, ni parmi les morts. Les Carthaginois prétendirent qu'à la fin il s'était jeté lui-même dans le feu, comme victime expiatoire [1].

» Pour condition de la paix qu'accorda Gelon, ce héros généreux exigea qu'ils ne sacrifiassent désormais aucun enfant à Saturne.

» Agathoclès, tyran de Syracuse, après les avoir complétement défaits en Afrique, s'avançant sous les murs de Carthage, ils résolurent d'apaiser les dieux, et sacrifièrent à Saturne deux cents des enfans les plus distingués de la ville [2].

[1] *Hérod.*, VII, 166, 167.

[2] *Diodore*, XX, 14.

» Ils avaient coutume, dit un auteur romain, d'immoler des hommes en tems de peste, d'apporter aux autels des enfans dont l'âge aurait ému de compassion même des ennemis, croyant se concilier la faveur des dieux par le sang des êtres, pour la conservation desquels on leur adresse ordinairement les plus ferventes prières [1].

SCYTHES. — GAULOIS. — GERMAINS.

» Les Scythes sacrifiaient toujours la centième partie de leurs prisonniers de guerre au Dieu des batailles. Tous les ans, avec du bois desséché et en quantité suffisante pour remplir cent cinquante chariots, ils élevaient une sorte de pile, au sommet de laquelle était dressé un antique cimeterre, emblême du dieu. Ils l'arrosaient du sang des malheureux qui gisaient au-dessous, et qu'on avait égorgés au-dessus d'un vase, de manière à ce qu'il reçût leur sang. Ils détachaient de leur corps l'épaule droite et les deux mains, et les lançaient en l'air. Partout où tombaient ces membres, ils restaient étendus; il en était de même du cadavre, qui demeurait à la place où il était tombé [2].

» Les Celtes qui, à l'exception de la Grèce et de l'Italie, habitaient toute l'Europe, immolaient des victimes humaines. « Ceux qui se trouvent dangereusement malades, dit César en » parlant des Gaulois [3], offrent ou promettent des sacrifices hu» mains, et les druides leur prêtent leur ministère. » Ils croyaient en effet qu'on ne pouvait adoucir les dieux, qu'on ne pouvait racheter la vie d'un homme, qu'en offrant celle d'un autre en échange. Ces sacrifices, consommés par l'entremise des druides, étaient réglés d'une manière publique et légale : lorsque les coupables manquaient, on allait jusqu'à faire périr des innocens. Quelquefois on enfermait des hommes dans des espèces de statues colossales, tissues d'osier, auxquelles on mettait le

[1] Cum inter cætera mala, etiam peste laborârent, cruenta sacrorum religione, et scelere pro remedio usi sunt. Quippè homines, ut victimas, immolabant; et impuberes (quæ ætas etiam hostium misericordiam provocat) aris admovebant, pacem deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum vitâ dii rogari maximè solent. *Justinus*, XVIII, 6.

[2] *Hérodote*, IV, 62.

[3] Cæsar, *De bello Gall.*, IV, 16.

feu, et les malheureux périssaient dans les flammes. Ces sacrifices se maintinrent dans les Gaules, comme partout ailleurs, jusqu'à l'époque où le Christianisme prit une assiette solide; car nulle part ils ne disparurent tout-à-fait sans l'intervention de la religion chrétienne; nulle part non plus ils ne subsistèrent en sa présence.

» Au nord de l'Europe, après le laps de neuf mois, on apaisait les dieux en leur offrant, durant neuf jours, neuf sacrifices d'hommes et d'animaux par jour, si pourtant des circonstances extraordinaires ne commandaient pas plutôt l'immolation de victimes humaines.

» En Suède et en Norwège, ces victimes se reproduisaient également. D'ordinaire, on les étendait sur une pierre énorme; on les y étouffait ou on les y mettait en pièces. Quelquefois encore on laissait couler leur sang : plus il jaillissait avec impétuosité, plus le présage était favorable [1].

» Tacite rapporte des Germains : « Ils se réunissent pour » honorer la déesse *Herth*, c'est-à-dire *la Terre*, mère commune. » Ils s'imaginent que cette divinité vient, de tems en tems, » prendre part aux affaires des hommes, et se promener de con» trée en contrée. Dans une île de l'Océan est un bois qui lui » sert de temple. On y garde son char : c'est une voiture cou» verte, que le prêtre seul a droit de toucher. Dès qu'il reconnaît » que la déesse est entrée dans ce sanctuaire mobile, il y attèle » des génisses, et le suit en grande cérémonie. L'allégresse pu» blique éclate de toutes parts. Ce ne sont que fêtes et réjouis» sances dans les lieux où la déesse daigne passer ou séjourner. » Les guerres sont suspendues; on cesse les hostilités; chacun » resserre ses armes; partout règne une paix profonde, que l'on » ne connaît, que l'on n'aime que dans ces jours privilégiés. » Enfin lorsque la déesse a suffisamment demeuré parmi les » mortels, le prêtre la reconduit au bois sacré. On lave ensuite, » dans un lac écarté, le char, les étoffes qui le couvraient, et la » déesse elle-même, à ce qu'on prétend. Aussitôt le lac en» gloutit les esclaves employés à cette fonction; ce qui pénètre

[1] Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemarck*, et *Wormii monumenta danica*, l. 1, ch, 5.

» les esprits d'une frayeur religieuse, et réprime toute profane » curiosité sur un mystère que l'on ne peut connaître, sans qu'il » en coûte la vie à l'instant [1]. »

» Le même historien rapporte encore des Germains : « Mer- » cure (Odin, Wodan) est le dieu le plus honoré. A certains » jours, on lui sacrifie des hommes [2]. »

» Les Normands, en France, offraient également au dieu *Thor* des victimes humaines.

AMÉRIQUE.

» Aucune nation de la terre n'a plus immolé de victimes humaines que les Américains, et aucune de leurs tribus n'est plus célèbre sous ce rapport que les habitans du Mexique. Suivant Clavigero [3], on remettait aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes par an : pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple; mais, au besoin, les Mexicains offraient leurs propres enfans. Le sacrificateur ouvrait le sein de la victime, et s'empressait d'en arracher le cœur encore palpitant. Le grand-prêtre en imprimait le sang sur les lèvres de l'idole, puis tous les prêtres, dans un horrible repas, se partageaient les lambeaux du cadavre !

» D'autres peuples d'Amérique observaient des pratiques différentes dans leurs sacrifices. Les Otonites vendaient le cadavre par morceaux sur le marché. Les Zapothèques immolaient des hommes aux dieux, des femmes aux déesses, des enfans à des espèces de nains qu'ils honoraient comme des divinités. Les Tlossallèfes lançant des flèches contre les victimes, suspendues à une grande hauteur, ou, les liant à un poteau, les assommaient avec des bâtons.

» Par là, nous voyons que les sacrifices humains ont fait le tour du globe et souillé les deux continens.

Source véritable de l'idée qui donna naissance aux sacrifices.

» Quelle que soit la diversité des mœurs, des coutumes, des

[1] Tacite, *De moribus Germanorum*, 40.
[2] Ibid. *ibid.* 10.
[3] Clavigero, *Storia del Messico*.

cultes des anciens peuples, tous néanmoins s'accordent à croire que l'effusion du sang possède une vertu salutaire, et que les dieux, irrités contre les crimes des hommes, peuvent être fléchis par la substitution des souffrances de la victime à celles du criminel. Cette croyance, répandue sur toute la terre, ne pouvait être le produit de la raison, car elle semble plutôt lui être opposée; elle ne peut être davantage le résultat d'un événement fortuit, comme si, par exemple, les peuples se l'étaient communiquée l'un à l'autre. A quelle époque, en effet, un accord si général se serait-il opéré? ce n'est point encore l'œuvre de la ruse employée par les rois et les prêtres, dans la vue de dominer les peuples; une pareille croyance n'a aucun rapport à ce but. Nous la voyons enracinée chez les sauvages des plus lointains pays que l'on découvre de nos jours, et qui n'ont ni prêtres ni rois. Nécessairement, dès-lors, elle est le fruit d'un instinct naturel ou d'une révélation; or, l'un et l'autre sont l'effet de la puissance divine.

» Le Christianisme nous a dévoilé plusieurs vérités importantes, dont nous n'avions auparavant aucune connaissance, et du nombre de ces vérités est celle qu'il a plu à Dieu d'agréer les souffrances du Christ, comme une expiation des péchés du genre humain. Par là, le Christianisme a jeté du jour sur une pratique usitée chez les Païens, mais dont le sens profond nous aurait été à jamais caché sans son apparition [1]. Nous savons,

[1] « Comment ne pas croire, dit le profond auteur des *Soirées de Saint-* » *Pétersbourg*, que le paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi » universelle et aussi fondamentale que celle des sacrifices, c'est-à-dire » de la *Rédemption par le sang*? Le genre humain ne pouvait deviner le » sang dont il avait besoin. Quel homme, livré à lui-même, pouvait soup- » çonner l'immensité de la chute, et l'immensité de l'amour réparateur? » Cependant tout peuple, en confessant plus ou moins clairement cette » chute, confessait aussi le besoin de la nature du remède.... Contem- » plons la plus belle des analogies. L'homme coupable ne pouvait être » absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la » réconciliation, l'erreur antique s'était imaginé que *les dieux accouraient* » *partout où le sang coulait sur les autels* (Porphyr., *de abs.*, lib. II.); ce » que nos premiers docteurs même ne refusaient point de croire en » croyant à leur tour : *que les anges accouraient partout où coulait le véri-*

par conséquent, quelle est la racine première de cet usage, nous le rattachons à l'auguste révélation qui instruisit l'homme de sa chute profonde, de la nécessité d'une expiation, et, tout à-la-fois, de la nature et du moyen de salut. Il serait absurde de révoquer encore en doute l'origine et le sens mystérieux des sacrifices [1].

Mérite particulier de l'intervention de l'innocence.

» On reste d'autant plus convaincu que telle est la source d'où dérivèrent les sacrifices païens, et que, d'ailleurs, ils se rapportent allégoriquement au grand œuvre de la Rédemption, qu'on attachait, dans l'antiquité, le plus haut prix au sacrifice des innocens, surtout quand l'innocence s'offrait d'elle-même à la Divinité comme un holocauste expiatoire : l'on croyait, en effet, que l'homme pur pouvait satisfaire pour le coupable.

» Dans tous les tems, on attribua un mérite infini à la soumission du Juste, qui efface le crime.

» Pour le départ d'une flotte, pour l'heureuse issue d'une guerre, le sang d'une jeune fille innocente paraissait indispensable. On connaît la célèbre histoire d'Iphigénie, que son père Agamemnon se vit forcé d'immoler à Diane, en Aulide, pour ouvrir aux Grecs le chemin de Troie. Achille, pour apaiser les mânes de Patrocle, son ami, sacrifia douze jeunes Troyens d'une illustre naissance. De même, Polixène, fille de Priam, fut immolée à la mémoire d'Achille. Quand la disette accabla les Messéniens, l'oracle de Delphes exigea la mort d'une princesse de la maison royale. Nous n'ignorons pas quel culte était rendu à Moloch, dans les régions les plus éloignées; on faisait mourir des enfans entre ses bras.

» A Carthage même, des enfans, surtout ceux des familles les

» *table sang de la véritable victime.* » (Chrysost., hom. III, *De incomp. nat. Dei.*) S. Augustin dit, *Serm.* LXXVII, *que le Juif, converti au Christianisme, buvait le même sang qu'il avait versé* (sur le calvaire).

(*Eclaircissemens sar les sacrifices*, tom. II, p. 455 et 470.)

[1] Voir *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*, par Jennyngs, traduit par Letourneur. Paris, 1769, in-12.

plus distinguées, étaient sacrifiés à ce Dieu. Il serait superflu de multiplier les exemples.

Efficacité des sacrifices pour les morts. — Leur rapport avec d'autres institutions.

» C'est à cette doctrine qu'il faut rapporter, à mon avis, la persuasion où étaient les anciens que les sacrifices sont salutaires, non seulement pour les vivans, mais encore pour les morts. Ils en offraient pour ceux qui avaient cessé de vivre. « On nous » objectera, dit Platon, que les crimes que nous aurons commis » sur la terre attireront un jour, dans l'empire des morts, un » juste châtiment, infligé, soit à nous-mêmes, soit à nos descen- » dans. A cette objection on peut répondre qu'il est des sacri- » fices efficaces pour expier le crime, et que les dieux se laissent » fléchir, comme nous l'assurent de très-grandes cités, et les » poëtes enfans des dieux, et les prophètes leurs envoyés [1]. »

» Nous savons que les Grecs aimaient à répandre le sang humain pour le repos de leurs parens ou de leurs amis dans la tombe, que les femmes de l'Indostan, après la mort de leurs époux, se précipitent dans les flammes; coutume qui n'est point encore abolie en ce moment. On faisait périr des prisonniers sur les tombeaux. A défaut de prisonniers, paraissaient des gladiateurs qui les arrosaient de leur sang : au point qu'on leur attribua le nom de *bustuarii*, c'est-à-dire *lutteurs funèbres*, parce qu'ils étaient destinés à répandre sur les tombes le sang de leurs blessures. Enfin, quand on n'avait ni gladiateurs ni prisonniers, alors, malgré la loi des douze tables, on voyait des femmes qui se meurtrissaient les joues pour donner au moins au bûcher l'apparence d'un sacrifice, et, dit Varron, pour satisfaire les dieux infernaux en leur montrant du sang. Sur la tombe des rois et des grands guerriers, on immolait des ennemis, quelquefois même leurs officiers ou leurs serviteurs.

» De cette doctrine, dérivent encore les vœux, les offrandes, les purifications, les expiations, si célèbres dans l'antiquité.

» J'y rattache aussi l'usage si ancien de la Circoncision, en hon-

[1] *Plato, de Rep.*

neur chez tant de peuples des âges les plus reculés, que suivent encore sous nos yeux les descendans d'Isaac et d'Ismaël avec une si inexplicable persévérance, que les navigateurs des siècles derniers ont retrouvée dans les îles innombrables de la mer Pacifique, au Mexique, à la Dominique, et dans l'Amérique septentrionale jusqu'au trentième degré de latitude. Quelques peuples différaient bien l'un de l'autre dans l'exécution, mais on retrouve partout une opération douloureuse et sanglante, pratiquée sur les organes de la reproduction [1].

Conclusion.

» Il est donc désormais incontestable que le sentiment de la déchéance de l'homme et de sa culpabilité, que la conviction de la nécessité d'une satisfaction, que l'idée de la substitution de souffrances expiatoires à celles du vrai criminel, ont conduit les peuples à donner le honteux et épouvantable scandale des sacrifices humains. Lorsque l'auguste victime, sur laquelle se concentra l'iniquité de l'univers, se fut écriée : « Tout est consommé! » le voile du temple se déchira, et le grand mystère du lieu saint se révéla, autant du moins que les bornes de sa sphère intellectuelle permirent à l'homme de le connaître. On comprend maintenant pourquoi il se persuada à toutes les époques qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, pourquoi il voulut toujours se régénérer dans le sang. Sans le Christianisme, l'homme ignore ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans le monde, et qu'il n'a point de terme de comparaison; le premier service que lui rend la religion, est de lui apprendre quelle est sa valeur, en lui montrant combien il a coûté. C'est ce qu'exprime Eschile quand il fait dire à Prométhée : « Voyez quelle souffrance, dieu moi-même, je supporte » de la part de Dieu [2]. »

» Que l'on songe à présent que, d'une part, toute la doctrine de l'antiquité n'était qu'un cri prophétique du genre humain, qui désignait le sang comme moyen de salut; que, de l'autre,

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, neuvième entretien.

[2] Ἰδέσθε ποιά πρός Θεοῦ πάσχω, Θεὸς. Prometh., v. 92.

le Christianisme vint accomplir cette prophétie, remplaçant l'emblême par la réalité, en sorte que la doctrine primitive ne cessa jamais de désigner l'auguste victime, objet de la révélation nouvelle, et que, réciproquement, cette révélation, rayonnante de tout l'éclat de la vérité, découvre la source divine de la doctrine qui, pendant la durée des siècles, nous apparaît comme un point lumineux au milieu des ténèbres du paganisme : à coup sûr, une pareille concordance est la preuve la plus irréfragable que l'esprit humain puisse se demander.

» Dès-lors encore il demeure évident que la doctrine des sacrifices païens a un rapport intime avec la doctrine de la réconciliation du monde, par l'entremise d'un divin Rédempteur, et cette proposition, paradoxale au premier abord, savoir : que l'idée d'une rédemption, opérée par un Dieu sauveur, est le fondement de la fable, se trouve démontrée d'une manière complète, assise désormais sur une base inébranlable [1]. »

Cet ouvrage de M. Schmitt révèle un véritable talent, une érudition éclairée, et il est partout empreint de ces idées d'un ordre surnaturel qui donnent tant de relief aux productions de l'esprit.

Sachons gré à M. Henrion de l'avoir dérobé à la langue germanique, et de se l'être approprié par les nombreuses additions et les importans changemens qu'il y a faits. Il a procuré aux amis de la religion l'occasion d'admirer davantage cette Providence infinie qui, embrassant de son immensité les hommes et les choses, a préparé, annoncé, par des voies plus ou moins directes, le grand œuvre de notre régénération spirituelle.

H. DE C.

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, neuvième entretien.



Statistique religieuse du Globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Sixième Article [1].

Suite des erreurs du douzième siècle.

1139. **ARNALDISTES**, ou *Arnaudistes*. Arnaud de Bresse, disciple d'Abeilard, donna son nom à quelques chrétiens qui suivirent son enseignement. Ses erreurs principales étaient la plupart de celles de ce siècle, comme de rejeter le baptême des enfans, le sacrifice de la messe, la prière pour les morts, le culte de la croix, etc.

Comme tous les hommes qui visaient à se faire un nom, il prêchait contre les prêtres, et surtout contre la possession des biens ecclésiastiques. D'un caractère fougueux et passionné, il allait dans toutes les villes, répandant ses idées parmi le peuple, excitant des troubles et des révoltes, principalement en Bresse, sa patrie, et à Rome, où il s'était rendu : il fut condamné à mort dans cette dernière ville, en 1155. Quelques restes de ses disciples formèrent une branche des Albigeois.

1147. **PORRÉTAINS**. Voici un exemple bien remarquable de l'abus de la scholastique et de toutes les subtilités que la dialectique introduisit dans la science de l'Eglise et l'étude de la théologie.

[1] Voir les N°s 9 et 11, tom, II, p. 149 et 323; les N°s 15 et 17, tom. III, p. 208 et 327, et le N° 21, tom. IV, p. 177.

Gilbert de la Porrée, auteur de cette secte, était évêque de Poitiers; grand partisan de la dialectique, il voulut en appliquer les abstractions, les définitions, les précisions et les décisions aux notions si grandes, si claires, si belles, que les Ecritures nous donnent de la Divinité.

On jugera de l'utilité de l'introduction de la dialectique dans la science de Dieu, par l'échantillon suivant de son langage et de sa clarté.

Gilbert soutenait que la *divinité* ou *l'essence divine* est *réellement* distinguée de Dieu;

Que la sagesse, la justice et les autres attributs de la divinité ne sont point *réellement* Dieu lui-même;

Que cette proposition, *Dieu est la bonté*, est *fausse*, à moins qu'on ne la réduise à celle-ci, *Dieu est bon.*

Il ajoutait que la *nature* ou *l'essence divine* est *réellement distinguée* des trois personnes divines;

Que ce n'est point la *nature divine*, mais *seulement* la seconde personne qui s'est incarnée.

Les docteurs catholiques lui répondaient que dans toutes ces propositions, c'est le mot *réellement* qui constitue l'erreur. Et cela est bien clair pour les personnes qui connaissent la *valeur* et les *termes* de la langue dialectique. Cependant, pour montrer dans quelles arguties s'étaient engagés les deux partis, nous allons encore citer les réponses catholiques pour prouver combien toutes ces expressions s'éloignent de la simplicité évangélique.

Les docteurs catholiques répondaient donc que si Gilbert s'était borné à dire que *Dieu* et *la divinité* ne sont pas la même chose *formellement*, ou *in statu rationis*, il aurait eu raison; parce que cela aurait signifié seulement que ces deux termes, *Dieu* et *la divinité*, n'ont pas *précisément* le même sens, ou ne présentent pas *absolument* la même idée à l'esprit.

Saint Bernard, qui avait étudié bien plus dans les Ecritures que dans Aristote, fit condamner Gilbert au concile d'Auxerre, en 1147.

Gilbert se soumit à la décision, mais il eut quelques disciples qui continuèrent encore quelque tems leurs distinctions, leurs arguties et leur résistance.

1148. **HENRICIENS.** Un moine ou ermite italien, nommé Henri, vint en France et se mit à parcourir les principales villes du midi et de l'ouest. Une croix à la main, il entra à Toulouse, à Bordeaux, à Poitiers, au Mans, et là il déclamait contre le baptême donné aux enfans, contre la conduite du clergé, contre les fêtes et les cérémonies de l'Eglise, tenant des assemblées secrètes et troublant la tranquillité de tous les habitans. Arrêté et conduit devant le concile de Reims, il y fut convaincu de toutes ses erreurs, et en outre d'adultères, de mœurs dépravées, et d'avoir prêché une morale abominable aux femmes dont il se faisait suivre. Il mourut en prison cette même année 1148.

1150. **ÉONIENS.** A la fin de toutes les prières de l'Eglise on invoque le nom de Jésus. Une de ces invocations est conçue en ces termes : *par* CELUI *qui doit venir*, etc. ; en latin : *per* EUM *qui venturus est*, etc. Un gentilhomme breton nommé *Eon de l'Etoile* se servit de cette consonnance de nom pour prétendre qu'il était *celui qui devait* venir ; qu'aussi-bien il était le fils de Dieu, et qu'il viendrait en effet juger les vivans et les morts. Cette folie fit des croyans et des dupes. Il faut ajouter qu'à cette croyance il ajoutait la pratique de piller les églises et de brûler les monastères, ce qui sans doute ne contribua pas peu à lui donner des partisans. On se saisit de ce fou, et il fut enfermé pour le reste de ses jours. Mais on fut obligé de sévir plus d'une fois contre ses disciples, qui continuaient leurs dévastations.

1160. **VAUDOIS.** Pierre Valdo, marchand de Lyon, fut le chef de cette secte.

Il se persuada que la pauvreté évangélique était absolument nécessaire au salut ; aussi il distribua tous ses biens aux pauvres, et se mit à parcourir la ville en prêchant l'abnégation et la nécessité, pour les classes riches, de partager leurs biens avec les pauvres. Son exemple, qui renfermait en effet un grand fonds de charité, attira à lui plusieurs disciples ; ils vivaient pauvrement, et marchaient nus pieds ou avec des sandales. Aussi les appela-t-on d'abord *pauvres de Lyon*, *Léonistes*, *insabotés* ou *ensabotés*, et *runcaires*, parce qu'ils se cachaient parmi les broussailles.

Mais bientôt ils ajoutèrent à leurs prédications, que puisque les prêtres de l'Eglise catholique ne pratiquaient pas la pauvreté apostolique, ils n'étaient plus les vrais disciples de Jésus-Christ,

et n'avaient plus le pouvoir de remettre les péchés, de consacrer le corps de Jésus-Christ, ni d'administrer les sacremens; ils ajoutèrent que tout laïque qui pratiquait la pauvreté volontaire avait un pouvoir plus réel et plus légitime de faire ces fonctions et de prêcher l'Evangile que les prêtres. En outre ils soutenaient que, selon la véritable interprétation de l'Evangile, il n'est pas permis de jurer en justice, ni de poursuivre la réparation d'un tort, ni de faire la guerre, ni de punir de mort les malfaiteurs.

Telles sont les erreurs pour lesquelles ils furent condamnés par le Pape Lucius III, vers l'an 1185. Mais leur doctrine ne demeura pas fixée à ces différens points, on les accuse d'avoir étendu, dans le siècle suivant, le cercle de leurs erreurs.

Ainsi ils rejetèrent successivement le purgatoire et la prière pour les morts, les indulgences, les fêtes et l'invocation des saints, le culte de la croix, des images et des reliques, les cérémonies de l'Eglise, le baptême des enfans. Ils admettaient bien la présence réelle et la transsubstantiation dans l'Eucharistie, mais seulement lorsqu'elle était consacrée *dignement;* lorsque des mains indignes la consacraient, la transsubstantiation se faisait, non entre les mains du consacrant, mais dans la bouche du communiant. Bientôt ils rejetèrent les cérémonies de la messe, se mirent, quoique laïques, à entendre les confessions, à absoudre, à consacrer et à se communier eux-mêmes.

On voit que plusieurs de ces erreurs leur étaient communes avec d'autres hérétiques du même tems; c'est ce qui est cause qu'on les a souvent confondus avec les Albigeois.

Les Vaudois se répandirent dans l'est et dans le midi de la France, dans le Piémont et dans quelques autres parties de l'Italie. Il y eut à leur occasion des émeutes, des révoltes et des combats; c'est que plusieurs de ces vagabonds qui, sous le nom de *côtereaux*, *routiers*, *triaverdins*, *courriers*, *mainades*, infestaient les routes, pillant et massacrant, se mêlèrent plusieurs fois avec eux.

Cependant jamais les Vaudois ne furent anéantis, et lorsque le protestantisme vint s'emparer de la plupart de ces erreurs, les Vaudois furent traités de frères par ces nouveaux prédicans. Nous en reparlerons.

1176. **ALBIGEOIS.** Ce nom fut donné généralement à tous les hérétiques qui parurent en France vers les XIIe et XIIIe siècles. Il leur vient de la ville d'*Albi* et du nom d'*Albigenses*, donné par les auteurs du tems à tous les habitans du bas Languedoc.

Ainsi, les Albigeois étaient un amas confus de tous les sectaires de ces siècles d'ignorance. Aussi les a-t-on souvent confondus avec les *Pétrobrusiens*, les *Henriciens*, les *Arnaudistes*; on les a appelés aussi *Bons-hommes* à cause de l'extérieur simple, régulier et paisible de quelques-uns; *Pifres* et *Patarins*, à cause de leur rusticité et de leur grossièreté; *Publicains* ou *Poplicains*, parce qu'on les accusait d'avoir les femmes communes entre eux; *Passagers*, parce qu'ils se répandaient de toutes parts avec la qualité de missionnaires et de prédicans : ils s'appelaient eux-mêmes *Cathares*, c'est-à-dire *purs*.

Ils étaient divisés en deux ordres, les *Parfaits* et les *Croyans*. Les premiers menaient une vie austère en apparence, vivaient dans la continence, avaient en horreur le jurement et le mensonge. Les seconds croyaient pouvoir être sauvés par la foi et par l'imposition des mains des *Parfaits*, quelque vie qu'ils eussent menée.

Les auteurs ont parlé diversement des erreurs des Albigeois. Cela s'explique par la diversité de leurs chefs, et le manque d'unité de leurs croyances. Voici leurs erreurs les plus générales :

1° Ils renouvelaient les erreurs des Manichéens, en admettant deux principes, l'un bon, l'autre mauvais; l'un créateur des choses invisibles et spirituelles; le second créateur des corps, auteur de l'Ancien Testament et de la loi Judaïque.

2° Ils supposaient deux Christs, l'un méchant, qui avait paru sur la terre avec un corps fantastique, qui n'était mort et ressuscité qu'en apparence; l'autre bon, mais qui n'avait pas été vu en ce monde.

3° Ils niaient la résurrection de la chair, enseignaient que nos âmes étaient des démons logés en nos corps en punition de leurs crimes; conséquemment ils niaient l'enfer, le purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts.

4° Ils condamnaient tous les sacremens de l'Eglise, rejetaient le baptême comme inutile, avaient en horreur l'Eucharistie,

méprisaient la confession et la pénitence, croyaient le mariage défendu, ou du moins regardaient la procréation des enfans comme un crime, qui était de créer de nouvelles prisons aux démons.

5° Enfin, comme la plupart des sectaires, ils déclamaient contre les prêtres, brûlaient les croix, les reliques et les images, ravageaient et pillaient les églises partout où ils étaient les maîtres.

Le concile d'Albi condamna ces hérétiques. Mais ils étaient trop ignorans, et déjà trop séparés de la croyance chrétienne, pour que cette condamnation produisît quelque effet sur la plupart d'entre eux. D'ailleurs la politique vint mêler ses passions et ses intérêts au fanatisme et à l'ignorance. Raimond VI, comte de Toulouse, qui en avait besoin pour accomplir ses desseins, leur prêta protection, et leur fit mépriser les censures de l'Eglise. Pendant dix-huit ans, il y eut une cruelle guerre où les deux partis se portèrent souvent à d'horribles excès. Enfin, abandonnés par le comte de Toulouse, et affaiblis par les victoires de Simon de Montfort, peu à peu l'effervescence se calma, et ces sectaires diminuèrent.

Cependant ils ne s'éteignirent pas entièrement, quelques-uns gagnèrent les vallées du Piémont, de la Provence et du Dauphiné, où ils se joignirent aux Vaudois.

1184. **PASSAGIENS** ou *Passaginiens*, ou *Passagers*, ainsi nommés d'un mot grec qui signifie *tout-saints*. Ces sectaires visaient à une grande pureté et à une sainteté toute particulière. Leurs erreurs étaient de nier le mystère de la Sainte-Trinité, et de prétendre que Jésus-Christ était une pure créature. Ils soutenaient la nécessité de quelques rites judaïques, et pratiquaient la circoncision; aussi les appela-t-on *les circoncis*. Ils furent condamnés cette année par le pape Lucius III.

1198. **ORBIBARIENS**. On appelait ainsi, c'est-à-dire, *habitans du monde*, quelques missionnaires sortis des Vaudois, qui s'en allaient prêchant : que la Trinité n'existait pas, que la résurrection n'aurait pas lieu, non plus que le jugement dernier. Ils annonçaient en outre que Jésus-Christ était seulement un homme comme tous les autres, qu'il n'avait pas souffert, etc.

Inncent III condamna ces hérétiques, qui furent toujours en petit nombre [1].

A. BONNETTY.

[1] Voir le 7e article, au n° 27 ci-après, p. 164.

Religions anciennes.

EXPOSITION DU SYSTÈME RELIGIEUX TIBÉTAIN-MONGOL.

TRADUCTION LIBRE DE BENJAMIN-BERGMANN.

Deuxième Article.

SYSTÈME THÉOLOGIQUE ET PSYCHOLOGIQUE.

I. Classification et idée générale des Divinités Mongoles.

Nous venons d'assister aux grandes révolutions du monde et de l'espèce humaine [1]; nous avons suivi l'un et l'autre à travers les âges depuis l'instant de la création jusqu'à celui de l'anéantissement. Maintenant d'autres scènes s'offrent à nos regards, nous sortons des bornes du monde visible, nous pénétrons dans le sanctuaire; nous allons sonder les mystères de la Divinité; nous allons reconnaître la nature et la destinée de l'âme.

Parmi les innombrables divinités que le système tibétain-mongol reconnaît, trois classes sont à distinguer. La plus nombreuse est celle des *Tængæris*, qui comprend des êtres de l'un et de l'autre sexe; les deux autres classes sont celles des *Bourchanes* et des *Raghinis*, les premiers dieux puissans, les secondes puissantes déesses. Ces deux castes moins étendues que la première, renferment cependant plusieurs millions d'individus.

Les *Tængæris* existaient avant la création; le plus élevé des sept cieux fut leur premier séjour. Les troubles qui survinrent

[1] Voir le 1er article dans le n° 23, tom. IV, p. 373 des *Annales*.

entre eux, en firent descendre une partie dans les cieux inférieurs, sur le mont *Summær*, et sur les autres montagnes de l'Océan. De ces divins génies, il en est de bons et de mauvais; ceux-là prennent peu de part aux destinées humaines, ceux-ci en prennent beaucoup : aussi leur rend-on des hommages plus assidus. Tous sont sujets à la mort, mais qui pourrait dénombrer les années de leur vie? Et lorsqu'ils meurent, c'est pour renaître dans des corps nouveaux.

On les divise en plusieurs ordres qui se distinguent par la taille, la durée de l'existence, le mode de multiplication. Ainsi, tandis que ceux qui occupent le dernier rang reproduisent leur espèce par des embrassemens et des baisers, à ceux d'un rang supérieur il suffit d'un regard : souvent la génération et la naissance sont l'œuvre d'un même instant. Sur le plateau qui couronne le mont *Summær* habitent trente-trois *Tængœris* dont l'âge s'étend à 3,700 millions d'années. A la pente supérieure et des quatre côtés habitent les quatre tribus des *Macharomsas* : ceux-ci vivent 500 ans, mais chacun de leurs jours équivaut à 50 années humaines (en tout 9,125,000 ans). Au-dessous d'eux sont placées des peuplades dont la vie se passe dans une ivresse continuelle : aussi leur donne-t-on le titre de *Ourguldi-Soktocho*, *toujours ivres*. Puis viennent ceux dont les fronts sont couronnés de roses (*Erikæ Borikssom*); puis à la racine de la montagne et dans la partie la plus voisine de la mer, les *Ongooza Baridrau* ou Tængœris *nageurs* : enfin dans les cavernes et les antres inférieurs vivent les *Assouris*, toujours en querelle avec les populations voisines. Ces êtres mauvais sont l'idéal de la laideur comme les bons *Tængœris* sont celui de la beauté : ils se plaisent à faire le mal, et les effets de leur malice ne peuvent être détournés que par l'emploi des formules magiques.

Au-dessus de cette série de dieux vulgaires apparaissent les *Bourchanes*, plus grands et plus forts, marqués d'un caractère plus sacré. A leur coopération le monde doit l'existence. Quoique la plupart soient de la race des *Tængœris*, cependant les hommes mêmes peuvent aspirer à cette haute dignité; ils peuvent la conquérir par l'aumône, la lecture des livres saints et la prière. Souvent revêtus d'une forme étrangère, les *Bourchanes* descendent ici-bas et jusque dans les enfers, pour y

prêcher la pénitence et le repentir. Le plus grand nombre de ces divinités a la douceur et la bienfaisance en partage. Les autres sont redoutables et terribles : parmi les premiers il en est cinq plus anciens, vénérés comme les princes de l'Elysée-mongol ; entre les seconds, huit portent le nom de *Naïman Dokscholt*, c'est-à-dire formidables.

Les *Raghinis*, douées d'une puissance égale, divisées aussi en bonnes et mauvaises déesses, ne diffèrent des *Bourchanes* que par le sexe. On les comprend même sous cette dernière dénomination dans les invocations et les liturgies. Elles habitent es mêmes lieux de délices, et se manifestent de même pour sauver les hommes en péril. Des huit divinités redoutables, l'une est une *Raghini*.

Enfin, au-dessous des trois ordres que nous venons d'énumérer, sont des esprits inférieurs et méchans, dont la multitude est grande, et dont on distingue plusieurs espèces : les *Ssedkurn*, les *Schoumnous* et les *Mongousch* sont les plus célèbres. Les deux sexes leur sont attribués : les derniers de cette hiérarchie malfaisante sont les *Adds*. Tous ils planent autour du monde, et trouvent leur joie dans les actions mauvaises.

II. Notions particulières sur les plus célèbres d'entre les Bourchanes.

Quoique les livres mongols nous présentent sinon des légendes toujours claires sur les plus célèbres *Bourchanes*, au moins des documens sur leurs destinées, leurs actes et leurs fonctions, nous ne connaissons toutefois que les noms de la plupart d'entre eux : les notions que nous allons exposer ne laisseront pas de jeter quelque jour sur l'ensemble du système.

1. Dschagdschamouni. Cette divinité qui gouverne la période actuelle de l'univers, a subi une multitude innombrable d'incarnations pour s'abaisser sur la terre et retirer le genre humain de l'état de péché. Souvent aussi il s'est revêtu d'une plus haute nature, son individualité s'est divisée et ses émanations sont devenues les âmes de plusieurs *Bourchanes*. Dans les livres sacrés on lui donne le titre d'*Elu parfait*, et dans le langage vulgaire il est appelé le *docteur des dieux*.

Nous ne le considérerons ici que dans sa dernière apparition pendant laquelle il fonda la religion *Lamique*. Au tems où l'âge

des hommes était de cent ans, le pays d'*Ænnœlkœk*, c'est-à-dire l'*Inde*, le vit naître; un des plus illustres princes du pays fut son père : sa mère l'enfanta sans douleur par l'aisselle droite. *Chourmousta* Tœngœri descendit du Summœr pour plonger le nouveau-né dans l'eau sainte. A peine sorti de l'enfance, le Dieu consacra dix ans à l'étude approfondie de toutes les sciences et de tous les arts. Bientôt il surpassa dans cet exercice tous les jeunes gens ses condisciples. Ses parens, contraires à ses désirs, voulurent l'engager dans les liens du mariage. Il céda enfin à leurs prières, mais il y mit cette seule condition : que l'épouse qui lui serait destinée réunirait trente-deux vertus. Ce précieux trésor s'offrit à lui, il célébra ses noces, et un an après il eut un fils qui reçut le nom de *Racholi*. Alors il renonça pour jamais à la pompe des cours, s'enfuit dans le désert, rasa sa tête et se dévoua à la vie solitaire. Il quitta ce lieu après 16 ans de mortification, renouvela par l'usage du lait ses forces épuisées, et ne se consacra plus qu'au bonheur des créatures. Le Kan des Schoumnousses voulant éprouver sa sainteté, vint le trouver et lui demanda la permission d'essayer d'abattre sa tête. *Dschagdschamouni* le lui permit, mais en vain le Kan employa-t-il tour-à-tour le fer, l'eau et le feu, il ne put lui faire aucun mal. Après avoir accompli l'œuvre de la conversion des peuples, le Dieu incarné établit son séjour à *Olschirton*, pour y continuer le gouvernement du monde. Ses légendes sont contenues dans beaucoup de livres souvent volumineux. Il est représenté assis, nu jusqu'à la ceinture, les jambes croisées sous le corps; on le peint ordinairement de couleur jaune. Ses oreilles offrent de longues entailles, sa main droite est abaissée vers le sol, dans la gauche il porte un vase noir.

2. Maïdari. De même que *Dschagdschamouni* préside à la période actuelle du monde, *Maidari* régnera quand l'époque suivante aura commencé. L'empire lui eût même appartenu dès aujourd'hui si l'ordre du destin avait reçu son exécution. Voici ce que la tradition rapporte à ce sujet. — *Dschagdschamouni*, *Maidari* et *Mandschouschari* se disputaient l'autorité suprême. Ils convinrent à la fin d'abandonner à la volonté du sort la décision de leur querelle. Tous trois se couchèrent pour dormir. Celui qui au point du jour trouverait une fleur éclose dans la

coupe placée à ses côtés, celui-là devait être roi. Le sort favorisa *Maïdari;* mais *Dschagdschamouni*, qui s'éveilla avant les autres, découvrit la fleur dans la coupe de son rival, s'empara de celle-ci et la remplaça par sa coupe vide. Ainsi obtint-il l'empire de l'univers. — On représente *Maïdari* de couleur jaune, avec une écharpe rouge autour du corps. Ses mains sont jointes sur sa poitrine.

3. Manschouschari. C'est lui qui, durant la création, perça d'une flèche la grande tortue. On l'appelle aussi le père des 1000 Bourchanes. Il doit succéder à *Màïdari* dans le gouvernement du monde. Comme Dieu de la justice, il porte une épée d'or dans une de ses mains; comme Dieu de la science, il porte dans l'autre un livre qui repose sur une fleur sacrée. Enfin les deux mains qui lui restent (car il en a quatre) s'étendent pour répandre de nombreuses bénédictions sur ses adorateurs.

4. Niduboer Usuklschi. On l'honore aussi comme une des divinités supérieures, sous le nom de *Chonschim Bodissadoh.* Ses émanations ont donné la vie à plusieurs personnes célestes ou humaines, et entre autres au dieu *Dschagdschamouni*, dont nous nous occupions naguère. On lui donne dans ses images plusieurs têtes superposées en manière de tours, et huit figures symboliques qu'il porte dans ses mains. A ses pieds se trouvent ordinairement les deux compagnes de ses voyages : *Nojon Dara Æckæ* et *Zagaan Dara Æckæ,* ainsi nommées, l'une à raison de la couleur verte, l'autre à cause de la couleur blanche qu'on leur attribue.

5. Chourmousta. Ce dieu reçoit tantôt le titre de *Tængæri*, tantôt celui de *Bourchane;* celui-là, parce qu'il est le premier des 33 Tœngœris supérieurs; celui-ci, parce qu'il s'occupe du bonheur des créatures. Il est adoré comme le principal génie protecteur de la terre; on l'offre à la vénération publique sous la figure d'un vieillard qui porte dans la main droite une épée nue, et qui est monté sur un éléphant. Cet animal est d'une couleur blanche éblouissante; sa tête est d'un rouge écarlate, il a deux berres et demi de longueur, un et demi de hauteur, et un berre de grosseur. Son pâturage accoutumé est une riante et romantique campagne au bord d'un lac qui a deux cents

berres de tour, et dont l'onde est blanche comme le lait, douce comme le miel. Quand *Chourmousta* veut cheminer sur sa magnifique monture, alors l'éléphant a 33 têtes, chacune desquelles porte plusieurs trompes, sur chaque trompe plusieurs lacs sont renfermés dans de larges bassins; à la surface de chaque lac flottent des fleurs de lotus, et chacune d'elles porte dans son calice plusieurs vierges sacrées, filles de Tœngœris, qui frappent des cymbales. Sur la tête du milieu est assis *Chourmousta* lui-même; sur les autres les 32 Tœngœris soumis à ses ordres. Dans une vie précédente cet éléphant était le célèbre oiseau *Garoudin*.

6. Ærlikchan. En sa qualité de juge des morts, il a son séjour dans le vestibule de l'enfer mongol, au sein d'une grande cité où on lit continuellement les livres saints au son du tambour. Autrefois il régna avec une grande puissance dans une des contrées du monde terrestre. Le terrible *Jaman Daga* le vainquit et le dépouilla de son empire. Alors *Ærlikchan* voulut faire pénitence, et reçut le titre de gouverneur suprême du monde souterrain. Il est représenté couronné de flammes, debout sur un buffle irrité, qui foule aux pieds un mauvais génie. Le dieu tient un sceptre dans l'une de ses mains, dans l'autre un frein de cheval, à la manière des Mongols. Une chaîne de têtes de morts pend sur ses épaules. A ses côtés on place ordinairement une femme d'horrible apparence, qui porte une coupe dans sa main.

7. Jaman Daga. Le redoutable vainqueur d'*Ærlikchan* est une des transformations de *Manschouschan*, et on le compte au nombre des huit divinités cruelles. Ses actions et ses métamorphoses remplissent des légendes tout entières. Sa forme est le comble de la laideur idéale. Des brandons de feu l'environnent. Plusieurs têtes entassées, parmi lesquelles il en est une, de bœuf, s'élèvent sur son cou. De chaque côté il porte 18 bras munis d'armes, de têtes de morts, de serpens et d'autres figures symboliques. Sa ceinture est une peau de serpent, garnie de têtes humaines. Ses pieds foulent pêle-mêle des hommes et des monstres. Sa couleur est d'un bleu foncé; et une femme d'une figure horrible, de couleur bleu clair, est assise sur ses genoux.

8. Olschirbani. C'est lui qui a les nuages sous sa puissance; les orages et les tempêtes sont son ouvrage; on l'invoque surtout contre les enchantemens et contre les influences des esprits mauvais. Son nom vient du sceptre sacerdotal, appelé *Olschir,* qu'il tient dans la main droite. Sa demeure est une montagne solitaire, couverte de sables rouges.

9. Daïtsching, *tængæri.* Tel est le nom du Dieu de la guerre chez les Mongols et les Kalmouks. Dans les expéditions militaires, son image peinte sur les étendards marche devant les armées, et parfois les ennemis captifs lui doivent être immolés en sacrifice.

10. Otolschi, *bourchane.* Il est le dieu de la médecine. On le représente assis à peu près sous les mêmes traits que *Dschagdschamouni;* seulement il est peint en rouge, une écharpe bleue foncée lui ceint le corps, et le vase sacré n'est point dans sa main.

Voilà l'histoire et les symboles des principales divinités que le Bouddhiste mongol adore; voilà comme il conçoit et leur nature et leur intervention dans les choses de ce monde : il est tems de voir quelles idées la tradition leur a transmises sur l'âme de l'homme et sur ses destinées dans la vie présente et dans la vie à venir.

III. L'âme de l'homme, sa nature et ses destinées; situation de l'âme pendant la vie; jugement après la mort.

L'âme, considérée dans la doctrine bouddhiste comme une émanation pure de la divinité, ne se confond point avec le corps. Elle le revêt et le dépouille comme un vêtement, elle y entre comme dans un gîte hospitalier; elle le quitte comme le voyageur quitte sa tente, comme un prisonnier son cachot. Son caractère dominant c'est l'activité, c'est le mouvement spontané perpétuel. Elle revêt successivement mille formes différentes, et dans le cercle non interrompu de ses migrations, depuis le vil insecte jusqu'au céleste Bourchane, elle parcourt toute l'échelle des êtres. La naissance et la mort ne sont que le commencement et la fin de l'une de ses innombrables métamorphoses. La vie elle-même n'est point une station, un repos, c'est aussi un tems d'agitation continuelle. Chaque mois est une

période cyclique durant laquelle le principe pensant accomplit une révolution déterminée, en passant par tous les membres du corps qu'il habite.

Le premier jour, l'âme de l'homme a sa résidence dans le gros orteil; le second, elle monte dans l'articulation du pied; le troisième, dans le mollet; le quatrième, dans l'articulation du genou. En suivant ce mouvement d'ascension, elle se trouve au huitième jour dans l'épine du dos; au douzième, elle est dans la paume de la main; au quinzième, elle est partout le corps. Le seizième jour elle s'établit dans le nez; le vingtième; à l'extrémité des ongles, et le dernier du mois, elle se retrouve auprès du gros orteil, prête à recommencer la même course. Que si l'on vient à blesser la partie du corps, où le principe pensant a pris son séjour, la mort devient inévitable.

Lorsque l'âme abandonne sa charnelle demeure, six régions lui sont ouvertes pour récompenser ses vertus ou punir ses crimes. Les trois premières sont : celle des bons *Tængœris*, celle des *Æssouris*, celle des *hommes*; les trois séjours malheureux sont : le séjour des *bêtes*, l'empire de *Birid* et l'empire de *Tamou*.

Les êtres privilégiés qui, par la force de la prière et des bonnes œuvres, se sont élevés à un haut degré de perfection, sont quelquefois, immédiatement après leur mort, transportés dans les régions supérieures. Pour le commun des hommes, un jugement sévère les attend, un compte rigoureux de leur vie écoulée doit déterminer leur état futur.

A une vaste profondeur, sous le sol que nous foulons, dans un palais que 16 murs de fer environnent, l'inexorable *Ærlikchan* est assis sur son trône. Le mort paraît devant lui dans l'espace de sept semaines au plus, accompagné de deux génies, l'un bon, l'autre mauvais; le premier porte des pierres blanches, symboles des bonnes œuvres du défunt; le second, des pierres noires, signes des actions mauvaises. Si les blanches l'emportent, l'âme est ravie sur un siége d'or, dans le séjour des bons Tœngœris. Si au contraire, la pluralité est aux pierres noires, *Ærlikchan* livre l'âme criminelle aux serviteurs qui lui sont attachés, pour la conduire dans les lieux de tourmens. Le nombre est-il égal de part et d'autre, alors il se trouve là

quelque miséricordieux pénitent qui parle en faveur du défunt, et obtient sa grâce. Ou bien encore les pierres sont placées dans les deux bassins d'une balance, et le poids décide. Avant de prononcer la sentence fatale, le juge ouvre un livre sacré nommé *Altan-Tooli*, le *miroir d'or*, où sont désignées toutes les actions des hommes.

IV. Peines et récompenses futures.

L'imagination orientale s'est épuisée à peindre sous les plus horribles couleurs les supplices qui attendent l'homme coupable. D'une part, s'offre l'empire de *Birid*, séjour d'expiation, où les fautes et les crimes doivent être effacés par des châtimens affreux, mais du moins passagers. Cinq cents ans, dont chaque jour est de la longueur d'un mois (en tout 18,000 années communes), forment la durée de leurs peines; trente-six prisons séparées en sont le théâtre. Les habitans de ces tristes régions présentent l'aspect de brandons allumés : la faim et la soif les dévorent. S'ils cherchent à désaltérer leur gosier brûlant, aussitôt ils voient se dresser autour d'eux des sabres, des couteaux et des lances. Sont-ils assez heureux pour puiser quelques gouttes, ils ne trouvent plus dans leurs mains qu'un mélange de sang, et de ce liquide impur que distille le fumier. A la vue des viandes qui pourraient restaurer leurs corps exténués, les organes de la nutrition refusent leur ministère, la bouche devient étroite comme le trou d'une aiguille, le gosier mince comme un fil, et le ventre se resserre jusqu'à la ténuité d'une allumette. Leur nourriture journalière se compose d'ordures et d'étincelles. Quelquefois des arbres leur apparaissent, chargés de fruits magnifiques; alors ils s'approchent avec de pénibles efforts; mais, lorsqu'ils semblent toucher à leur but, la séduisante vision se dissipe, et si quelques fruits tombent en leur puissance, l'écorce ne cache que de la poussière et de la cendre. C'est dans ces douleurs que les transgresseurs de la loi, et surtout les avares doivent être purifiés pour devenir dignes d'un état meilleur. Les tyrans sont plongés dans des océans de sang, et ceux qui ont renié Dieu, vivent ensevelis dans des mers de la plus dégoutante fluidité.

D'un autre côté, et sous des traits plus redoutables encore,

se présente l'empire de *Tamou*, l'enfer proprement dit, le lieu des longues et innombrables souffrances, le repaire des damnés. Seize ou dix-huit prisons en composent la symétrie. Leur forme est quadrilatérale, des murailles de fer les environnent : des gardiens spéciaux y résident, officiers du grand juge, chargés du double emploi de geôliers et de bourreaux ; ils sont horribles à voir avec leurs têtes de chèvres et de serpens, de lions et de licornes. La moitié de ce royaume souterrain est destinée aux tortures par le froid ; l'autre aux supplices du feu.

Dans la première des régions froides de l'enfer, soufflent des vents violens et glacés qui couvrent la peau de hideuses pustules ; dans la seconde, on n'entend que les claquemens de dents ; dans la suivante, le froid tourmente le corps jusqu'à le rendre bleu, jusqu'à faire éclater les lèvres en six parties ; dans les deux dernières enfin, les membres deviennent rouges de douleur, et les lèvres se brisent en lambeaux. Mais ces rigueurs ne sont point les seules que la féconde rêverie des Bouddhistes a su inventer.

Une plus grande variété de formes est réservée à la peine du feu, elle revêt successivement les plus affreuses modifications, elle s'offre sous tous les points de vue concevables. Dans la première des prisons qui leur sont destinées, les criminels roulent incessamment sur des lames de poignards ; toujours au bord de la mort, toujours rendus à la vie, ils parcourent ainsi un cercle non interrompu de nouvelles douleurs ; la longueur de leur peine est fixée à 500 ans, mais chaque *jour* de ces prodigieuses années est égal à *neuf millions* d'années humaines. Dans la prison suivante, des scies déchirent continuellement le corps des damnés, et le tems de leur souffrance est incommensurable (1000 X 365 X 370,000,000 années). Au troisième degré se trouvent des meules de fer, entre lesquelles les malheureux sont écrasés comme le blé dans le moulin, et leurs membres sont guéris à chaque fois pour subir de nouveau les mêmes tourmens. Au quatrième degré, les coupables sont rôtis dans le feu pendant quatre mille longues périodes. Dans un cinquième lieu, le feu est entretenu de deux côtés. Dans le sixième, plus terrible encore, les patiens sont exposés aux flammes dans de vastes chaudières, et percés ensuite de broches arden-

tes. La prison suivante offre le même supplice, mais avec un plus funeste appareil; car là les broches ont trois pointes qui traversent la tête et les épaules. Enfin dans le dernier et le plus formidable des enfers, les damnés brûlent durant tout un âge du monde, puis leurs corps se renouvellent pour être brûlés de nouveau.

Toutefois les châtimens de la vie future ne sont pas un triste privilége de la race humaine. Toutes les créatures vivantes, depuis l'insecte jusqu'au crocodile, sont exposées à de sévères punitions après leur mort, lorsqu'elles ont fait le mal. Les animaux domestiques expieront leurs crimes en gémissant sous des fardeaux; les animaux sauvages seront contraints de courir sans interruption et sans repos, tandis que les bêtes féroces se déchireront entre elles.

Les plus noires couleurs de la poésie mythologique avaient été usées à la peinture des peines du crime. Les plus riantes et les plus délicieuses ont trouvé leur place dans le tableau des récompenses de la vertu.

Les séjours de bonheur qui lui sont préparés, sont désignés sous le nom d'*Empires du Repos*. Cinq de ceux-ci sont dans le ciel, le sixième est placé sur la cime du mont *Summær*.

Les cinq *Bourchanes* primitifs règnent sur les cinq élysées célestes : le premier à l'Occident, les deux suivans à l'Orient, le quatrième au Sud, et le cinquième au Septentrion.

Le paradis d'*Abidaba*, le premier de ces dieux, est aussi le principal asile de la félicité. Les plus douces exhalaisons embaument l'air qu'on y respire; des arbres d'argent, aux rameaux d'or, s'élèvent chargés de pierres précieuses qui leur tiennent lieu de feuillage. Sur les fleurs de lotus, qui naissent dans l'intervalle, se trouvent des siéges magnifiques pour les Bourchanes. Des canaux d'or, suspendus comme une voûte au-dessus de ces arbres, en arrosent le pied avec des ruisseaux de nectar. Au milieu de cette bienheureuse demeure un bois superbe étend son ombrage : là, l'illustre *Abidaba* est assis sur un trône entouré de saints personnages, soutenu d'un côté par un paon et de l'autre par un lion.

Passons sous silence les quatre autres paradis du ciel, et di-

sons quelques mots de celui que l'espérance religieuse place au haut de la grande montagne.

Quoique nous n'ayons, sur ce sujet, aucun document explicite, la description du séjour de *Chourmousta*, le roi de ces lieux, peut nous donner une idée de l'élysée qui l'environne. Les murs de la capitale ont 2,500 berres de circuit et 5,000 coudées de hauteur; les portes sont au nombre de 273; auprès de chacune d'elles veillent 500 hommes armés. Les édifices sont d'or et s'élèvent spontanément du sein de la terre. Le sol est élastique, plie et se redresse sous les pieds. Le palais du prince est situé au milieu de la ville; il a 250 berres de tour; les quatre angles présentent aux regards des jardins de délices, où va paître parfois l'immense éléphant du dieu. Non loin de là habitent les justes récompensés. Un arbre gigantesque, dont les racines s'enfoncent à 50 berres sous terre, et dont le tronc s'élance à 100 berres vers le ciel, couronne le tableau. Depuis le lever du soleil jusqu'à midi il étend ses vastes rameaux, dont chaque feuille a 50 berres de tour. Ses fleurs répandent leur parfum à la même distance; sous son ombre règnent les ténèbres. Entre midi et le soir, les *Tængæris* se groupent à l'entour pour parler des choses divines.

Telles sont les menaces, telles sont les promesses de la vie à venir [1].

OSANAM.

[1] Voir le 3e article ci-après, n° 29, p. 321.

Géologie.

DES DÉLUGES,

PAR M. GEORGES CUVIER.

Les déluges d'Ogygès et de Deucalion sont-ils des événemens réels et particuliers, ou des traditions altérées du déluge universel [1]?

« Les Géologistes ont reconnu, d'après l'état actuel des couches superficielles du globe terrestre, que la surface de notre planète doit avoir éprouvé, à une époque relativement peu éloignée, une grande révolution, qui abîma sous les eaux les continens alors habités par les hommes, et à laquelle il n'échappa qu'un petit nombre d'individus, seuls ancêtres des nations qui repeuplèrent ensuite les terres nouvelles que cette même révolution venait de mettre à sec. Divers peuples ont conservé un souvenir plus ou moins confus de cette catastrophe, où recommença nécessairement l'histoire des hommes, telle qu'elle a pu nous être transmise; et, ce qui est fort remarquable, c'est que ceux de ces peuples, qui ont gardé le moins de relations entre eux, s'accordent cependant à placer cet événement à peu près vers le même tems, c'est-à-dire de 4 à 5,000 ans avant l'année présente 1820.

Chacun sait, en effet, que les livres de Moïse, d'après le texte des Septante (celui qui allonge le plus l'intervalle entre le déluge et nous), ne font remonter le déluge qu'à 5,340 ans; et selon le texte hébraïque, dont la chronologie est la plus courte, à 4,168, en suivant le calcul d'Ussérius; ou à 4,393, en suivant celui de Fréret. Mais, ce que l'on n'a pas remarqué, c'est que

[1] Cette dissertation se trouve en tête de l'Ovide latin de M. Lemaire, tom. XVI, 8e livraison; Paris, 1821.

les dates données à cette catastrophe par les Chaldéens, les Chinois, les Indiens et les Grecs sont à peu près les mêmes.

Les auteurs qui ont écrit en Chaldée, en Syrie, ou qui en ont consulté les vieilles traditions, Bérose, Hiéronyme, Nicolas de Damas, s'accordent à parler d'un déluge. Bérose le décrit même avec des circonstances tellement semblables à celles de la Genèse, qu'il est presque impossible que ce qu'il en dit ne soit pas tiré des mêmes sources. Il est vrai qu'autant que l'on en peut juger par les extraits embrouillés que Josèphe [1], Eusèbe [2], et le Syncelle, p. 30, nous ont conservé des écrits, il en recule l'époque d'un grand nombre de siècles; mais ces siècles nombreux, cette longue suite de rois entre Xixuthre et Ninus, sont une chose nouvelle, et qui lui est propre. Ctésias, qui lui est antérieur, n'en n'a pas eu l'idée; ils n'ont été adoptés par aucun des auteurs profanes postérieurs à Bérose. Justin, Velleïus, considèrent Ninus comme le premier des conquérans, et ne le font pas de plus de 42 siècles antérieur au tems présent.

Les auteurs arméniens du moyen-âge, qui ont recueilli sur Xixuthre les vieilles traditions, et peut-être extrait les vieilles chroniques de leur pays, le font remonter un peu plus haut (à 4,916 ans), selon MM. Cirbied et Martin [3].

Il est vrai que le principal de ces auteurs, Moïse de Chorène, était chrétien, et a connu Eusèbe; néanmoins il est certain que la tradition du déluge existait en Arménie long-tems avant lui; la ville qui, selon Josèphe, était appelée *le lieu de la Descente*, subsiste encore au pied de l'Ararat, et porte le nom de *Nachidchevan*, qui a en effet ce sens-là [4].

Les Chinois commencent le *Chou-King*, leur histoire authentique, par un déluge arrivé sous Yao, et dont l'époque ne serait que de 4,117 ans antérieure au tems présent.

Les Indous admettent, dans leurs livres sacrés, plusieurs révolutions, dont la dernière, appelée le *Caliyoug*, a eu lieu il y a maintenant 4,924 ans.

[1] *Lib.* 1, *c.* 3.

[2] *Præp. Ev. lib.* IX. *c.* 12.

[3] *Recherches sur l'ancienne histoire de l'Asie*, p. 26.

[4] Voyez la préface des frères Whiston sur Moïse de Chorène, p. IV.

Les Grecs qui ont toujours tout confondu, parce que les auteurs postérieurs ont voulu considérer comme des faits positifs, les traditions vagues, ou les allégories mythologiques de leurs anciens prêtres et de leurs anciens poètes; les Grecs, dis-je, parlent de deux déluges dont ils prétendent assigner les époques, mais auxquels ils ajoutent des circonstances inconciliables entr'elles, et avec ces époques mêmes.

De ces déluges encore inconnus d'Homère et d'Hésiode, le premier est celui que l'on nomme d'*Ogygès*, et qui serait arrivé dans l'Attique et dans la Béotie : sa date, telle qu'elle a été fixée par Varron et rapportée par Censorin [1] à 1,600 ans avant la première olympiade, remonterait à 4,196 ans, c'est-à-dire, à 28 ans près, à l'époque fixée pour le déluge de Noé, par le texte hébraïque de la Genèse, selon le calcul d'Ussérius. Varron place expressément ce déluge *quatre siècles* avant Inachus, et chacun sait que Varron a passé, dans son tems, pour l'homme qui avait mis le plus d'érudition et de jugement dans la chronologie. Cependant il paraît qu'Acusilas et Hellanicus, les premiers auteurs connus qui aient parlé du déluge d'*Ogygès*, et d'où Platon [2], Clément d'Alexandrie [3] et Eusèbe [4], ont extrait ce que nous en savons, le plaçaient 100 ans après *Inachus*, du tems de *Phoronée*, par conséquent plus de 500 ans plus tard que Varron; mais, comme ce synchronisme n'empêchait ni eux, ni plusieurs autres de faire de Phoronée le premier des hommes, on voit de suite que les traditions qu'ils en avaient, étaient mêlées de fables, et n'appartenaient en réalité qu'à la mythologie.

Le second de ces déluges serait celui de *Deucalion* [5]. Le plus

[1] *De die nat.* c. 21.

[2] Dans le *Timée*, p. m. 524.

[3] *Stromat*, 1, p. m. 321.

[4] *Præp. Evang.* x, p. m. 489.

[5] Court de Gebelin, dans son savant ouvrage du *Monde primitif*, a inséré une dissertation fort intéressante sur le déluge de Deucalion, dans laquelle il examine si ce déluge est le même que celui de Noé. En voici un passage :

» On lit dans la *Bibliothèque des Dieux* d'Apollodore : « Nuc-Timus, fils de *Lycaon*, puni par Jupiter, était prince d'Arcadie, et c'est sous lui qu'arriva le déluge de *Deucalion*.

« *Deucalion*, fils de *Prométhée* et mari de *Pyrrha*, vivait dans le tems

ancien auteur subsistant, où nous en trouvons la mention, est *Pindare* [1]; il fait aborder Deucalion sur le *Parnasse*, s'établir dans la ville de *Protogénie* (première naissance), et y reformer son peuple avec des pierres; en un mot, il rapporte déjà, mais en

» que *Iou* se décida à abolir le siècle d'airain et la race abominable qui » le formait; mais par l'inspiration divine, Deucalion construisit une » arche de bois, appelée *Larnax*, qu'il garnit de toutes les provisions qui » lui étaient nécessaires : il n'y fut pas entré qu'il tomba des torrens d'eau » qui noyèrent le genre humain; il aborda ensuite sur une *haute mon-* » *tagne*, sur un *Parnasse*; et sortant du navire après que les pluies eurent » cessé, il offrit un sacrifice à Iou-Phyxien ou Sauveur. »

» Certainement rien ne ressemble plus au déluge de Noé; ces deux événemens arrivent à la même époque, dans le siècle d'airain, lorsque la terre est couverte de crimes énormes : tous deux arrivent par ordre de la Divinité irritée de tant de forfaits : dans tous les deux, un grand personnage est sauvé par une Arche : tous deux en sortent sur une montagne très-élevée, sur un Par-Nasse ; tous deux, après leur délivrance, offrent un sacrifice au Dieu qui les a sauvés : tous deux repeuplent le genre humain.

» C'est donc en vain qu'on veut les séparer, qu'on en veut faire deux déluges différens ; qu'on veut borner à la Grèce et transporter à des tems très-postérieurs ce que les Grecs eux-mêmes placent à la même époque. La tradition des Grecs est exacte; Deucalion est contemporain de Lycaon, de Nyctimus, et son déluge est le même que celui de Noé : il ne peut y avoir deux événemens de cette nature; et les Grecs ne peuvent avoir imaginé, pour une inondation partielle, ce qui n'a eu lieu que dans le bouleversement qu'occasiona le déluge de Noé.....

Le rapport n'est pas seulement dans les récits, il est encore dans les noms. Nyc-timus, ce fils de Lycaon, qui survit à la ruine entière de sa famille, et sous qui arrive le déluge, est un nom infiniment précieux, qui complète ces rapports, qui y met le sceau le plus authentique, le plus étonnant. *Nyc* est l'hébreu נוח, *Nych* ou *Nuc*, le nom même de Noé. *Tim*, est l'hébreu תם, *Tim*, le *parfait*, le *juste*, surnom de Noé, cette épithète sublime qui lui valut l'avantage d'être excepté de la ruine du genre humain, et d'être le père d'une race meilleure. Il est *Arcas*, ou prince d'*Arcadie*, parce qu'il fut possesseur de l'*Arche*, d'*Arg*, le vaisseau par excellence. *Larn-ax*, nom de l'arche de bois, est également le nom de ce vaisseau oriental : L est un article, *Arn* est le nom de l'arche; *ax*, עץ, le nom du bois. *Prhiq-sien* est formé de l'oriental, פרק *phreq*,

[1] *Olymp.* od IX.

l'appliquant à une nation seulement, la fable généralisée depuis, comme on la voit dans Ovide, à tout le genre humain.

Cependant les plus anciens historiens grecs que le tems nous ait conservés, Hérodote, Thucydide, Xénophon, ne font mention d'aucun déluge, ni du tems d'Ogygès, ni du tems de Deucalion, bien qu'ils nomment ce dernier, et en parlent comme de l'un des premiers rois des Hellènes; ils semblent donc aussi avoir considéré ces grandes inondations, comme appartenant à des tems antérieurs à l'histoire, ou comme faisant partie de la mythologie.

Ce que Hérodote dit, que la Thessalie doit avoir formé un lac, avant que le Pénée se fût ouvert une issue entre l'Ossa et l'Olympe, n'est qu'une de ces hypothèses géologiques applicables à un pays particulier, et telles que nous en voyons tous les jours dans nos modernes. Hérodote n'en fait aucune application à Deucalion, ni à son déluge, quoique ce fût assurément une occasion bien naturelle de parler d'un semblable événement. Mais bientôt après le siècle d'Hérodote, des philosophes, pour accréditer ou des systèmes physiques, ou des romans moraux et politiques, s'emparèrent de cette tradition, et lui attri-

sauver, et *is*, celui qui sauve, qui délivre, qui arrache à un péril éminent; *Phryxus* est donc celui qui est arraché à un péril éminent, le sauvé. — Il est mari de *Pyrrha*, mais en oriental פער, *Pyrr*, désigne la *terre* dépouillée de sa gloire, nue, flétrie, sans habitans : telle est la nouvelle femme du sauvé, appelé dans Moïse même *Ish-Adama*, l'homme d'Adama ou de la terre non-cultivée. » Disc. prélim. des *Origines grecques*, dans le *Monde primitif*, p. CI.

Un savant philologue, M. Letronne, paraît croire aussi que les déluges de Deucalion et de Noé sont le même. « Selon quelques auteurs, dit-il, les déluges de Noé, d'Ogygès et de Deucalion seraient le même. Des rapports de circonstances, le nom d'*Inachidès* (*Noachus*) de la constellation de Persée, et l'étymologie de celui de *Deucalion* (*fabricateur de coffres*), semblent donner du poids à ce sentiment. Si l'on considère que les traditions des premières colonies de la Grèce datent de leur arrivée dans ce pays, qu'elles se rattachent comme point de départ, et sans transitions intermédiaires, à une ère commune, celle du déluge : les époques de ces cataclysmes ne différeront qu'en apparence. » (*Recherches sur les zodiaques égyptiens*, par M. Letronne de l'Institut.)

(*Note du D.*)

buèrent une extension plus ou moins grande, selon qu'il convenait à leurs idées.

Platon, dans le *Timée*, n'a dit que quelques mots pour commencer le récit de la grande catastrophe, qui, selon lui, détruisit l'Atlantide; mais, dans ce peu de mots, il place le nom de Deucalion, immédiatement après celui de Phoronée, et sans faire mention d'Ogygès.

Aristote [1] semble considérer le déluge de Deucalion, comme une inondation locale, arrivée auprès de Dodone et du fleuve Achéloüs, lieux différens de ceux où on la place ordinairement, quand même il s'agirait de Dodone et de l'Achéloüs de la Phocide, ainsi que Clavier [2] me semble l'avoir bien établi.

Dans Apollodore [3], le déluge de Deucalion reprend quelque chose de sa grandeur, et tout son caractère mythologique. Il arrive à l'époque du passage de l'âge d'airain à l'âge de fer. Deucalion est le fils du Titan Prométhée, du fabricateur de l'homme; après le cataclysme, il crée de nouveau le genre humain avec des pierres; et cependant, d'après Apollodore lui-même, il n'y a d'inondé que la Grèce en dehors du Péloponèse et de l'isthme, comme si toute la Grèce en dehors de l'isthme avait pu être inondée, sans qu'une infinité d'autres pays, et le Péloponèse lui-même, qui n'est pas plus élevé que la Grèce, fussent inondés aussi.

Diodore [4] n'assigne pas à cette catastrophe des limites si étroites, puisqu'il conjecture que les effets auraient pu s'étendre jusque vers la Haute-Egypte.

La tradition de Phrygie relative à *Annacus* ou *Nannacus*, qui fut une sorte de précurseur de Deucalion, suppose aussi, que le déluge de celui-ci s'étendit sur l'Asie-Mineure, et même qu'il détruisit tout le genre humain; car c'est après ce déluge seulement, qu'elle place Prométhée, chargé par Jupiter de reproduire l'espèce. Il est vrai que cette tradition, si différente des autres, ne nous a été conservée que par des auteurs du Bas-

[1] *Météor.* I, 14.
[2] *Apollod.*, t. 2, p. 79.
[3] *Bibl.* l. 1, § 7.
[4] L. I, p. m. 10.

Empire, Etienne de Byzance (*Voce Iconion*), Zénodote ou Zenobius [1] et Suidas (*voce Nannacus*). Mais Zénodote cite des auteurs plus anciens, tels qu'Hermogène, auteur d'un traité sur les Phrygiens, et Hérode le Jambographe.

Iconium, où l'on suppose que régnait Annacus, est sur le grand plateau de l'Asie-Mineure; ainsi il n'a pu être inondé, sans que la presque totalité de cette presqu'île le fût.

Cest sur le Parnasse, qu'Apollodore, comme Pindare, fait aborder Deucalion, mais d'autres auteurs lui assignent des lieux différens. Selon Servius [2], ce fut sur le mont Athos, et selon Hygyn [3], ce fut sur l'Ætna qu'il trouva un refuge. D'après le récit de Lucien [4], il semblerait même, qu'à Hiérapolis on croyait que Deucalion était descendu près de cette ville.

Le coffre qu'Apollodore [5] donne à Deucalion pour moyen de salut, les colombes par l'instinct desquelles, selon Plutarque [6], il cherchait à savoir si les eaux s'étaient retirées, les animaux de toute espèce qu'il avait embarqués avec lui, selon Lucien (*de Dea Syra*), sont des circonstances si manifestement empruntées de la narration de Moïse, qu'il est presque impossible qu'elles n'en aient pas été tirées, soit immédiatement, soit par la connaissance que ces écrivains ont eue du récit de Bérose.

Il paraît donc certain que l'idée que l'on se faisait le plus communément, soit du déluge d'Ogygès, soit du déluge de Deucalion, était dérivée de l'ancienne tradition du déluge universel, insensiblement modifiée, diversifiée selon les lieux. Chaque colonie en avait apporté avec elle le souvenir. Mais, dans ces tems, où rien n'était encore fixé par l'écriture, les prêtres chargés de conserver la mémoire des principaux faits, et sans doute de celui-là plus que d'aucun autre, le localisaient petit-à-petit, d'après le penchant naturel à tous les hommes de placer, près des lieux qu'ils habitent, les grands événemens dont ils n'ont plus qu'une réminiscence confuse, et d'après l'intérêt encore plus

[1] *Prov. Cent.* VI, n° 10,

[2] Ad Virg. Ecl. VI, v. 41.

[3] *Fab.* 153.

[4] *De Deâ Syrâ.*

[5] *Loc. cit.*

[6] *De Solert. Anim.*

naturel que les prêtres de chaque lieu avaient d'inspirer une vénération religieuse pour leurs temples, et en les accréditant ainsi, de s'accréditer eux-mêmes.

C'est particulièrement dans cette dernière vue, qu'en beaucoup d'endroits on montrait des ouvertures par où l'on disait que les eaux du déluge s'étaient engouffrées : la plus célèbre était celle du Parnasse.

Il y avait, au rapport de Pausanias[1] quelque chose de semblable à Athènes, dans un bosquet sacré, appelé Olympias. Un enfoncement d'une coudée de profondeur passait pour avoir reçu les eaux du déluge de Deucalion, et l'on y jetait chaque année des gâteaux de farine et de miel; aussi prétendait-on bien que Deucalion avait demeuré à Athènes, qu'il y avait construit un temple à Jupiter *Phyxius*, et que l'on y possédait son sépulcre, bien que l'on crût aussi le posséder à Pyrrha dans la Phtyotide.

Les Hyérapolitains de Syrie, selon Lucien (*de Dea Syra*), prétendaient de leur côté posséder l'orifice par lequel s'étaient écoulées les eaux du déluge : un temple célèbre[2] couvrait cet

[1] *Attic.* l. 1, c. 18.

[2] Voici les paroles de Lucien : « Les habitans du pays ajoutent qu'il s'ouvrit près de là un abîme qui engloutit toutes les eaux, et que Deucalion, en mémoire de cet événement, y dressa un autel et y bâtit un temple. On y voit encore une ouverture qui est fort petite, mais je ne sais si elle n'a pas été autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du pays avec toute la Syrie, l'Arabie et les peuples d'au-delà de l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la mer voisine (lac près de la ville) d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le temple où elle se perd par ce trou : et l'origine de cette cérémonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cet événement... »

Décrivant ensuite les statues qu'on voyait dans le sanctuaire de ce temple, il en distingue trois en or, celles de Jupiter et de Junon assises, et portées, l'une par des bœufs, l'autre par des lions..... « La statue du milieu, ajoute-t-il, n'a d'autre nom que *la statue*, et d'autre symbole qu'une colombe d'or sur la tête : c'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la mer, lorsqu'on va puiser l'eau dont j'ai parlé; quelques-uns disent qu'elle représente Deucalion. » (*De Deâ Syrâ*).

Ce qui me paraît ici très-remarquable, dit Court de Gebelin, c'est la statue surmontée d'une colombe entre deux autres, et qu'on disait être celle de Deucalion. Ceci nous conduirait donc à l'étymologie du nom

hiatus de la terre, où l'on jetait deux fois chaque année une grande quantité d'eau de mer, qu'il absorbait entièrement, bien qu'il fût fort étroit, ce qui prouve qu'il conduisait dans quelque grande cavité.

Ce qui est bien extraordinaire, c'est qu'on retrouve dans un de ces nombreux poëmes, ou romans versifiés, qui composent le corps de la mythologie indienne, un personnage dont le nom et les aventures ont des rapports frappans avec le Deucalion des Grecs; c'est *Deva-cala-yavana*, ou dans le langage familier, *Deo-cal-yun*, qui, ayant attaqué *Chrishna* à la tête des peuples septentrionaux (des Scythes, tel qu'était le Deucalion des Grecs, selon Lucien), fut repoussé par le feu et par l'eau. La ressemblance va jusqu'à son père *Garga*, dont un des surnoms est *Pramathesa* (Prométhée), et qui, selon une autre légende, est dévoré par l'aigle *Garuda*. De ces détails vraiment étonnans par leur conformité avec les fables grecques, et qui ont été extraits par M. Wilfort [1], du drame sanscrit intitulé *Hari-Vansa*, M. Charles Ritter, dans son *Vestibule de l'histoire européenne avant Hérodote*, conclut, avec une grande apparence, que toute la fable de Deucalion était d'origine étrangère, et qu'elle avait été apportée en Grèce avec les autres légendes de cette partie plus ancienne du culte grec, qui était venue par la voie du Nord.

Ceux des modernes qui, comme Fréret et Clavier, ont pensé que le déluge d'Ogygès et celui de Deucalion sont des événemens réels, mais locaux et différens l'un de l'autre, se sont fondés

même de *Deucalion*. *Ion* signifie, en oriental, *une colombe*; *Deuc*, en toute langue, *conduire*, d'où *deigal*, en hébreu, *enseigne*; *Deucal-Ion* signifierait donc *la colombe est mon enseigne*. Or, au physique comme au moral et au symbolique, ce nom convenait parfaitement à Noé: au moral, étant pur et innocent comme la colombe; au physique, n'étant sorti de l'arche qu'à la suite de la colombe; et, dans le style symbolique, la colombe ou *Ion*, ayant toujours désigné ceux qui apportent le repos et la paix dans le monde. » (Le *Monde primitif*, disc. prélim., t. IX, p. CLXII.

(*Note du Directeur.*)

L'auteur de l'*Histoire véritable des tems fabuleux* a fait voir que le nom de *Deucalion* est le même nom que celui de *Noé*, traduit en grec.

[1] *Mémoire de Calcutta*, tom. V,

principalement sur ce que la chronologie grecque assigne à ces deux princes des places distinctes et fixes dans l'espace et dans le tems; mais qui ne voit que pour ces époques reculées, les Grecs, ainsi que toutes les nations encore peu éclairées, ont cherché à lier leur histoire à leur mythologie par des généalogies factices, et que c'est sur ces généalogies que repose, avant les Olympiades, toute leur chronologie? Quiconque croit de bonne foi que Codrus et Médon descendaient de Deucalion par Hellen et par Dorus, ne peut se refuser à croire aussi, que Deucalion descendait d'Uranus par *Japet* et *Prométhée*, et que *Saturne* était son grand oncle, et *Jupiter* et le centaure *Chiron* ses oncles, *à la mode de Bretagne*. Ce sont les mêmes auteurs qui nous rapportent tout cela. Y a-t-il aujourd'hui un Scheich arabe qui ne sache comment il descend de Noé par Ismaël, et un gentilhomme irlandais par Milésius? Nous-mêmes n'avons nous pas long-temps ajouté foi à notre origine troyenne, telle que l'annonce Frédegaire, et à cette longue liste de princes allant en ligne droite de Priam à Clovis, que des romanciers du moyen-âge ont entée sur cette première imagination?

Apollodore donne à Deucalion un fils nommé Hellen, chef de tous les Grecs, et fait naître de celui-ci Dorus, chef des Doriens, et Eolus, chef des Eoliens, avec autant d'autorité qu'*Albulgazi*[1] donne à Japhet, fils de Noé, un fils nommé *Turc*, et à *Turc*, deux arrière-petits-fils, appelés l'un *Tatar*, l'autre *Mongol*, d'où seraient descendues les deux grandes nations qui portent encore ces noms aujourd'hui; ou que Jean Le Maire[2], fait descendre de Galatas, roi des Gaules, Allobrose, prince de Dauphiné, et son fils Romus, qui fonda la ville de Romans, et donna naissance à la langue romane.

Au reste, quand il serait vrai que Deucalion eût été en effet le chef des Hellènes, lorsque ce peuple vint s'établir aux environs du Parnasse, l'opinion populaire le regardant comme l'auteur de la nation, aurait pu placer de son tems la catastrophe de laquelle datent toutes les nations, par une simple confusion d'époques, très-naturelle quand rien n'est écrit, ni même mis

[1] Hist. générale des Tartar., ch. 2 et 3.

[2] Illust. des Gaules, p. 43.

en vers et appris par cœur, et sans que l'on puisse en tirer aujourd'hui aucune conclusion sur la réalité de l'événement.

Il y avait aussi en certains lieux des traditions relatives au déluge, auxquelles le nom de Deucalion n'était pas lié. Telle était l'inondation de l'Arcadie, rapportée par Denys d'Halicarnasse[1] et à laquelle il attribue l'émigration de Dardanus vers l'île de Samothrace, et ensuite vers l'Hellespont; telle était encore celle d'une grande crue d'eau, dont parle Diodore[2], qui devait avoir eu lieu en Samothrace avant les autres déluges, et que l'on attribuait à la rupture du Bosphore et de l'Hellespont.

Indépendamment de cette tradition de Samothrace, sur la rupture des détroits, on avait dans l'antiquité diverses hypothèses.

Le Bosphore est un canal fort peu large, mais dont les bords ne sont escarpés que dans un petit espace, et sur une hauteur peu considérable. Cependant ces petits escarpemens avaient suffi à quelques anciens pour qu'ils supposassent que ce canal était effectivement le produit d'une rupture. Straton de Lampsaque, au rapport de Strabon[3], cherchait même à expliquer par cet événement supposé, les coquilles et autres vestiges de la mer, qui se remarquent en plusieurs endroits des plaines et des plateaux de l'Asie-Mineure. Avant cette rupture, selon Straton, le Pont-Euxin aurait été beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui, et aurait couvert une partie de l'Asie-Mineure; une rupture pareille aurait eu lieu, à une époque quelconque et par des causes analogues, aux colonnes d'Hercule, et aurait influé d'une manière ou d'une autre sur l'étendue de la Méditerranée.

Des modernes, d'après l'observation faite par Pallas des grandes plaines de sable qui s'étendent du nord de la mer Noire à la mer Caspienne et au lac d'Oural, ont même imaginé qu'autrefois ces trois mers étaient réunies, et qu'elles ne se sont séparées qu'à cause de l'écoulement de leurs eaux, occasioné par la rupture du Bosphore; quelques traces de volcans observées aux Cyanées, et vers l'entrée de la mer Noire, leur ont

[1] *Antiq. rom.* lib. I. cap. 61.
[2] L. V., c. 47.
[3] *Géog.* l. I., p. 49.

paru pouvoir fournir une explication physique d'une telle rupture : ils ont même été plus loin, et ont cru pouvoir lier cet écoulement avec le déluge de Deucalion par des témoignages historiques.

Comme il est dit dans Apollodore, que le déluge de Deucalion arriva du tems de *Nyctimus*, roi d'Arcadie, Clavier [1] suppose que c'est sous ce même roi *Nyctimus*, qu'eut lieu l'inondation de l'Arcadie, qui, selon Denys, contraignit Dardanus à aller vers la Samothrace; et, par une seconde supposition, il va jusqu'à croire que ce fut aussi cette inondation qui obligea Deucalion à se rendre vers le Parnasse; en sorte que, selon lui, Deucalion aurait été originaire d'Arcadie.

Mais une combinaison plus forte encore est celle de M. Dureau de la Malle [2]. Réunissant la tradition de Samothrace, touchant l'éruption de l'Euxin, que Diodore rapporte comme très-antérieure à Dardanus, et même *à tous les autres déluges*, avec la tradition relative à l'inondation de l'Arcadie, et à l'émigration de Dardanus, dans laquelle Denys d'Halicarnasse, de qui seul on la tient, ne fait aucune mention de l'Euxin; admettant ensuite que le deuxième de ces événemens est identique avec le déluge de Deucalion, il fait de tout cela, et de la rupture du Bosphore, et de celle des Colonnes d'Hercule, qu'il place aussi à la même époque, une seule et même catastrophe, à laquelle il croit en conséquence pouvoir assigner une date historique.

Malheureusement le tout ensemble est aussi peu fondé en physique qu'en histoire. Le phénomène des vestiges de la mer sur les continens est universel, et ne peut dépendre d'une cause locale. Ce n'est pas seulement autour de la mer Noire qu'il y a des coquilles fossiles, il y en a partout.

De plus, il résulte du témoignage de deux savans hommes qui ont été sur les lieux, M. Olivier, dans un rapport fait à l'Académie des sciences, et le général Andréossy [3], que la mer Noire, si elle se fût beaucoup élevée au-dessus de son niveau actuel, aurait trouvé plusieurs écoulemens par des cols et des plaines moins élevées que les bords actuels du Bosphore, sans avoir besoin de s'ouvrir cette longue et étroite issue. Cha-

[1] *Hist. des prem. tems de la Grèce*, 1. p. 44.

[2] *Géog. phys. etc., de la mer Noire*, p. 241.

[3] *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, p. 48 et suivantes.

cun sent d'ailleurs qu'une éruption volcanique est incapable de produire un tel effet, sur une plage calcaire, telle que les plateaux que traverse le Bosphore. Enfin, la mer Noire fût-elle même tombée un jour subitement en cascade par ce nouveau passage, la petite quantité d'eau qui aurait pu s'écouler à la fois par une ouverture si étroite, se serait répandue par degrés sur l'immense surface de la Méditerrannée, sans causer sur ses bords une marée de quelques toises, encore moins un déluge qui aurait détruit des provinces, et forcé les hommes à chercher un refuge sur les hauts sommets du Parnasse.

M. le général Andréossy, qui a fait une étude particulière des lieux, et dont les talens, comme ingénieur et comme hydraulicien, sont si connus, a même prouvé, d'après la hauteur de la partie des bords de ce détroit qui est escarpée, que la simple inclinaison de la surface des eaux, nécessaire à l'écoulement, aurait réduit à rien l'excédant de hauteur qu'elles auraient pu produire, une fois arrivées aux rives de l'Attique.

Mais, si les preuves historiques que l'on a prétendu donner de l'identité des déluges de Samothrace, d'Arcadie et de Deucalion, et surtout de leur date, et les explications physiques que l'on en a imaginées disparaissent devant une critique sérieuse, il n'en reste pas moins très-probable que tout ce qu'il y a de réel dans ces traditions, et même dans celles des déluges d'Ogygès, de Syrie, de Phrygie, d'Assyrie et de Chine, se rapporte au souvenir d'un seul et même événement, de celui qui est connu dans les Annales hébraïques sous le nom de *Déluge universel.* »

G. CUVIER.

Religion.

VÉRACITÉ DES PROPHÉTIES.

Les prophéties confirmées par les découvertes des voyageurs modernes les plus célèbres.

Premier Article.

Un auteur anglais vient d'entreprendre de prouver la vérité de la religion chrétienne, par l'accomplissement littéral des prophéties, tel qu'il est démontré par l'histoire des Juifs et par les découvertes des voyageurs modernes [1]. En passant en revue les prophéties relatives à Babylone, à Ninive, à Tyr, à l'Egypte, à la Judée et à toutes les contrées adjacentes, le savant auteur, appuyé sur le témoignage, non-seulement des Seetzen [2], des

[1] *Evidence des prophéties ;* par A. Keith ; chez J. Risler.

[2] Ulric Jasper Seetzen, célèbre voyageur allemand, commença ses voyages en 1802. Il visita la Syrie, le Liban, l'Anti-Liban ; s'aventura dans les pays à l'est du Jourdain, où aucun voyageur européen n'avait encore porté ses pas, et revint par le sud de la mer Morte où il fut bien dédommagé de ses peines et de ses périls par l'aspect des ruines d'édifices magnifiques et inconnues aux peuples d'occident. Il visita Jérusalem, rechercha les traces de la célèbre *Décapolis* ou des dix villes alliées. Il passa ensuite dans la Perse, où on croit qu'il est mort vers 1811.

Burckhardt [1], des Porter [2], des Rich [3] et d'autres voyageurs aussi célèbres, mais encore sur celui d'incrédules bien connus, tels que Volney, démontre que ces prophéties ont été accomplies de la manière la plus exacte et la plus complète, et il en déduit la preuve que les auteurs étaient divinement inspirés. Nous nous proposons de citer quelques passages de ce livre vraiment intéressant, qui n'est que l'abrégé d'un ouvrage plus étendu que l'auteur doit publier incessamment. Les prophéties relatives à Ninive, à Babylone et à Tyr ayant déjà été examinées dans les *Annales* [4], nous passerons de suite au chapitre dans lequel l'auteur anglais, les saintes Ecritures d'une part, et Volney de l'autre, confronte l'état actuel de la Judée et des contrées adjacentes, avec les prophéties qui les concernent, et fait jaillir de cette comparaison la preuve la plus incontestable de la vérité de la parole divine.

Prophéties concernant la Judée et les contrées adjacentes.

« Tandis que les Juifs, errant parmi les nations, attestent dans tout l'univers l'exécution des terribles jugemens prononcés contre eux pour leurs iniquités, il est encore d'autres contrées de la terre qui furent le sujet des prophéties de l'Ecriture, et

[1] Jean-Louis Burckhardt, né en Suisse, est un des voyageurs les plus habiles et les plus courageux de ce siècle. Il parcourut la Perse, la Syrie et l'Arabie, visita les ruines de Pétra, près desquelles on lui montra le tombeau d'Araon; fit en 1813 et 1814 deux voyages en Nubie, vit le mont Sinaï et l'Egypte, où il est mort de la dyssenterie en 1817. Voir une magnifique vue de ce tombeau dans la gravure du N° 52, t. IX, p. 314.

[2] Sir Robert Ker-Porter est un des peintres les plus distingués de l'Angleterre. Il a publié plusieurs voyages. Celui fait en 1817, 18, 19 et 20, *dans la Géorgie, l'Arménie; la Perse et l'ancienne Babylonie*, imprimé à Londres en 1821, jouit d'une grande réputation. Sir Porter a acquis une aussi grande réputation par ses productions littéraires que par ses travaux comme peintre.

[3] Cl. J. Rich, résident Anglais à Bagdad, y est mort en 1821 du *Choléra-Morbus*. Il a publié un *Mémoire* très-estimé sur les ruines de Babylone. Nous en avons donné un extrait dans les *Annales*, N° 5, t. I, p. 316. Voir dans le N° 61, t. XI, p. 71, la description complète de ces ruines.

[4] Voir le N° 5, t. I, p. 316; le N° 13, t. III, p. 65, et le N° 23, t. IV, page 359.

qui offrent aujourd'hui des preuves frappantes de l'inspiration des prophètes hébreux; des preuves sur lesquelles on ne saurait se méprendre, et qui sont à la portée de tous les esprits. Les faits qui, de nos jours, démontrent l'accomplissement de ces prédictions sont du domaine de l'observation; l'existence en est établie par des témoins dont la déposition est aussi sûre pour nous que l'identité des livres des prophéties dont les Juifs ont été les gardiens et les conservateurs.

Non-seulement les prophètes prédirent quelle devait être la destinée d'un peuple pendant la durée d'une infinité de générations, dont les premières ne devaient naître que plusieurs siècles après l'époque que le septicisme lui-même assignerait à leurs prédictions; mais, au tems même où l'abondance régnait dans la Judée, où une population innombrable remplissait ses cités, ils annoncent sa longue et épouvantable désolation, « la » désolation d'un grand nombre de générations. » Le pays lui-même est donc un témoin irrécusable, non moins que la nation. Il suffit de comparer les prédictions avec les preuves de leur accomplissement, fournies par les païens et par les infidèles eux-mêmes.

L'antique opulence et la désolation actuelle de la Judée sont des faits incontestables.

« La Syrie, dit Volney, réunit sous un même ciel des climats différens, et rassemble dans une enceinte étroite des jouissances que la nature a dispersées ailleurs à de grandes distances de tems et de lieux. Chez nous, par exemple, elle a séparé les saisons par des mois; là, on peut dire qu'elles ne le sont que par des heures [1]. A ce premier avantage, qui perpétue les jouissances par leur succession, la Syrie en joint un second, celui de les multiplier par la variété de ses productions [2]. Avec ces avantages nombreux de climat et de sol, il n'est pas étonnant que la Syrie ait passé de tout tems pour un pays délicieux, et que les Grecs et les Romains l'aient mise au rang de leurs plus belles provinces, à l'égal même de l'Egypte [3]. D'après le tableau

[1] *Voyages en Syrie et en Egypte*, tom. 1, ch. xx, § 8.

[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

assez bien constaté de la Judée, au tems de Titus, cette contrée devait contenir quatre millions d'âmes [1]. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux; de toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées [2]. »

Non-seulement Josephe et Strabon, mais Tacite, Pline, Florus et Ammien Marcellin, attestent le grand nombre de villes et villages dont le territoire de la Judée était couvert; l'importance de plusieurs de ces cités, l'excellence de son climat, la fertilité de son terroir, l'abondance de ses fruits qui rivalisaient avec ceux de l'Italie, son agriculture poussée à un tel point de perfection que les Grecs eux-mêmes l'appelaient le jardin. Telle était la haute opinion qu'on avait de la beauté et de la fertilité de la Judée plusieurs années après l'émission des prophéties, qui lui annonçaient une désolation dont le terme était inconnu.

La terre appartient au Seigneur; après que l'homme eut péché contre lui, elle fut maudite à cause de l'homme. Ainsi la Judée fut maudite, et dut rester désolée, en punition des péchés du peuple à qui Dieu l'avait donnée, et à qui néanmoins elle doit être rendue, quand il retournera au dieu de ses pères. Il était prédit que les calamités d'Israël augmenteraient graduellement avec ses iniquités; la ruine de son pays, son exil de la terre de ses aïeux, étaient les châtimens prononcés contre lui. Plusieurs prophéties, celles qui étaient les plus frappantes par leur clarté et par leur précision, ont reçu leur accomplissement. « Je changerai vos villes en solitude, je ruinerai vos sanc»tuaires, et je détruirai tellement votre pays que vos ennemis »qui y habiteront en seront étonnés; votre terre sera désolée et »vos villes détruites. Alors la terre se réjouira dans les jours de »son repos, pendant tout le tems qu'elle demeurera déserte [3]. »

On trouve dans d'autres prophéties une description circons-

[1] *Ibid.*, tom. II, ch. XXXII.

[2] *Les Ruines*, ch. IX.

[3] *Levit.*, XXVI, 34-35.

tanciée de la désolation de la Judée [1], parfaitement d'accord, dans les plus petits détails, avec ce qu'en rapportent les voyageurs modernes. La vision des prophètes était aussi claire que la vue même de ceux qui lisent aujourd'hui l'histoire, ou peuvent promener leurs regards sur le pays; les traces nombreuses d'une ancienne culture, les ruines qu'on rencontre à chaque pas, les restes d'édifices et de voies romaines, la richesse naturelle du sol, encore entière dans beaucoup d'endroits, s'accordent avec l'histoire, en attestant que, pendant plusieurs siècles après l'ère des prophètes, la Judée fut tout autre qu'elle n'est aujourd'hui, et dans un état très-différent de celui où l'on était bien éloigné de supposer qu'elle pût jamais tomber.

« *Le pays devait être désolé, et la terre se réjouir de son repos pendant tout le tems qu'elle demeurerait déserte;* » et tant que les enfans d'Israël seraient dispersés dans les terres de leurs ennemis, leur terre devait rester désolée. Or il y a près de dix-huit siècles qu'ils sont épars dans les pays de leurs ennemis, et leur propre pays est encore dans la désolation. Le glaive a été tiré contre eux; la persécution les a suivis partout, et le soc de la charrue est resté oisif dans la Judée. Plusieurs des plaines les plus fertiles sont absolument en friche, et couvertes de chardons et de ronces de toute espèce. Des tribus rebelles d'Arabes parcourent la contrée en tout sens, et y font en liberté paître leurs troupeaux. Quelques montagnes sont à peine accessibles, à cause des épais buissons d'épines qui les couvrent de toutes parts; souvent le voyageur se voit arrêté au milieu d'une plaine, par les plantes sauvages et les herbes dans lesquelles ses pieds s'embarrassent; et telle est l'exubérance et la vigueur de cette triste végétation, qu'un cheval même a peine à s'y frayer un chemin; tout le canton de Tibériade, entre autres, au rapport du célèbre voyageur Burckhardt, n'est qu'un vaste buisson de ronces. La terre se repose et demeure inculte. « *Sur la terre de mon peuple,* dit le Seigneur, *pousseront les épines et les ronces.* »

Les villes aussi devaient être détruites et réduites en désert. D'après le témoignage unanime de tous les voyageurs, on peut ap-

[1] *Isaie* I, 7, XXIV, 1—13; XXXII, 9—15; XXVII; 10.—*Jérém.*, IV, 20, 26—28; XII, 7—14.—*Ezéch*, XII, 19—20.

peler la Judée un immense champ de ruines; quoique inhabitées en général, ces ruines conservent les noms des anciennes villes dont elles occupent la place. Des monceaux de décombres sont tout ce qui reste de Césarée, de Zabulon, de Capharnaum, de Bethsaïde, de Gadara, de Tarichée et de Chorazin, ces cités qui furent jadis honorées de la présence et des prédications du Christ et de ses Apôtres. On ne rencontre de toutes parts que colonnes enterrées sous des débris, qu'amas informes de ruines qui, dans plusieurs endroits couvrent un terrain considérable.

« Les restes d'Arimathia, font voir, dit Volney, que cette ville a dû avoir environ deux lieues de tour. » Les ruines de Djerash (Gerasa), suivant la description qu'en ont donnée différens voyageurs, l'emportent en magnificence sur celles de Palmyre. Mais parmi les villes de Palestine, jadis fameuses, il en est dont à peine quelques vestiges peuvent indiquer la place, tant leur destruction a été complète. La Judée a été visitée et décrite par beaucoup de voyageurs [1], qui s'accordent à en dépeindre l'affreuse désolation, comme présentant le contraste le plus étonnant avec sa fertilité et son opulence d'autrefois. Il serait impossible d'opposer à l'incrédule le plus entêté un témoin plus irréfragable que l'auteur des *Ruines*, pour les faits qui viennent à l'appui de l'inspiration des Ecritures. Non-seulement il atteste les faits qui constituent l'accomplissement littéral de ces nombreuses prophéties : mais il décrit les traits caractéristiques de cette désolation avec autant de précision et de détail que s'il n'avait fait que copier le texte même des prophètes, au lieu de rapporter les événemens qu'ils avaient prédits, ou que si son dessein eût été de prouver que leurs prophéties avaient été accomplies jusqu'à un iota.

L'état de la Judée et la condition de ses habitans sont décrits dans diverses prophéties, de la vérité desquelles on peut se convaincre aujourd'hui, en les mettant en regard, sans commentaire aucun, avec les paroles mêmes d'un ennemi du Christianisme.

[1] Voyez dans le N° 8, tome II des *Annales*, p. 106, la description de la Judée, par MM. de Châteaubriand et de Forbin.

JUDÉE.

LES PROPHÉTIES.

« Alors la terre se réjouira dans les jours de son repos pendant tout le tems qu'elle demeurera déserte ; et quand vous serez dans une terre ennemie, elle se reposera et trouvera son repos, étant seule abandonnée. » (*Levit.* XXVI, 34. — 35.)

« Les étrangers dévoreront votre pays sous vos yeux ; il sera désolé comme le champ que l'ennemi a dévasté. » (*Isaïe*, 1, 7.)

« La ruine a été appelée après la ruine, et toute la terre a été dévastée. (*Jérémie*, c. IV. v. 20.) Et je la livrerai à la main des étrangers; elle deviendra la proie des impies de la terre qui la profaneront (*Ezéchiel*, VII, 21); et j'amènerai les plus cruels d'entre les peuples ; ils s'empareront de leurs maisons : ils verront venir épouvante sur épouvante, calamité sur calamité (*Ibid.* VII, 24, 26). Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que le tems des nations soit accompli. (*S. Luc*, XXI, 24). Vos chemins seront déserts. » (*Lévit.* XXVI, 22.)

« Le voyageur ne passe plus par les sentiers (*Isaïe*, XXXIII, 8), où le voyageur n'est plus en sûreté. »

VOLNEY.

« Chaque jour je trouvais sur ma route des champs abandonnés. (*Les Ruines*, ch. I.)

» Pourquoi ces terres sont-elles privées des bienfaits anciens (troupeaux nombreux, champs fertiles, moissons abondantes)? Pourquoi en sont-ils comme bannis et transférés, depuis tant de siècles, à d'autres nations, à d'autres pays ?..... » (*Ibid.*, ch. II.)

« Depuis 2,500 ans, l'on peut compter dix invasions qui ont introduit et fait succéder des peuples étrangers. » (*Voyage en Syrie*, ch. XXII.)

« L'an 622 (636), les tribus de l'Arabie, rassemblées sous l'étendart de Mahomet, vinrent la posséder ou plutôt la dévaster. Depuis ce tems, déchirée par les guerres civiles des Fatmites et des Ommiades, soustraite aux kalifes par leurs lieutenans rebelles, ravie à ceux-ci par les milices turkmanes, disputée par les Européens croisés, reprise par les Mamlouks d'Egypte, ravagées par Tamerlan et ses Tartares, elle est enfin restée aux mains des Turks-Ottomans. » (*Ibid.* p. 352.)

« Dans l'intérieur, il n'y a ni grandes routes, ni canaux, pas même de ponts, etc. — Les chemins dans les montagnes sont très-pénibles. — Il est remarquable que dans toute la Syrie l'on ne voit pas un charriot ni une charrette. » (*Ibid.*, ch. XXXVIII.)

« Il n'y a de ville à ville ni poste ni messagerie. Personne ne voyage seul, vu le peu de sûreté habituelle des routes. Il faut attendre que plusieurs voyageurs veuillent

aller au même endroit, ou profiter du passage de quelque grand, qui se fait protecteur et souvent oppresseur de la caravane. » (*Ibid.*)

«Sur toutes les voies du désert sont venus les destructeurs. » (*Jérém.* XII, 12.)

«Ces précautions sont surtout nécessaires dans les pays ouverts aux Arabes, tels que la Palestine et toute la frontière du Désert. (*Ibid.*)

« Vous serez frustrés de vos revenus. » (*Ibid.* XII, 13.)

« La somme annuelle que la Syrie verse au *kasné* ou trésor du sultan se monte à 2,345 bourses, savoir :

Pour Alep,	800 b
Pour Tripoli,	750
Pour Damas,	45
Pour Acre,	750
Et pour la Palestine .	0
Total,	2,345 b.

qui font 2,931,250 livres de notre monnaie. » (*Ibid.*, c. XXXII.)

«Voici ce que dit le Seigneur Dieu à ceux qui habitent Jérusalem, dans la terre d'Israël : ils mangeront leur pain dans l'inquiétude, et ils boiront leur eau dans la désolation ; et cette terre sera dépouillée de son abondance, à cause de l'iniquité de tous ceux qui l'habitent. » (*Ezéch.* XII, 19.)

« Le marchand vit dans des alarmes perpétuelles, etc. La même crainte règne dans les villages, où chaque paysan redoute d'exciter l'envie de ses égaux, et la cupidité de l'aga et des gens de guerre. » (*Ibid.*)

« La condition des paysans doit être misérable. Partout ils sont reduits au petit pain plat d'orge ou de doura, aux ognons, aux lentilles et à l'eau. L'art de la culture y est dans un état déplorable. L'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre. » (*Ibid.* ch. XXXVII et et XXXVIII.)

« La terre a été souillée par les habitans. » (*Isaïe.* XXIV, 5.)

La corruption est habituelle, générale. » (*Ibid.*, c. XXXIV.)

« Le son bruyant des tambours a cessé ; la lyre aux sons si doux est muette. » (*Ibid.*, 8.)

« Toute leur musique est vocale ; ils ne connaissent ni n'estiment l'exécution des instrumens.» *Ibid.*c. XXXIX.)

« Tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent. » (*Ibid.*, 7)

« Leur expression est accompagnée de soupirs, etc. On peut dire qu'ils excellent dans le genre mélancolique. » (*Ibid.*)

« Le vin n'accompagne plus les chants. » (*Ibid.*, 9.)

« La bonne chère attirerait une avanie, et le vin une punitio corporelle. » (*Ibid.*, ch. XL.)

« La voix des hommes de plaisir n'est plus entendue ; plus d'allégresse ; toute la joie de la terre a disparu. » (*Ibid.*, 8 et 11.)

« Ses habitans sont dans la désolation. » (*Isaïe*, ch. XXIV, v. 6.)

« Je détruirai tellement votre pays, que vos ennemis qui y habiteront en seront étonnés. » (*Lévit.*, XXVI, 32.)

« Tous ceux qui passeront à travers cette terre en seront étonnés. » (*Jérém.*, XVIII, 16.)

« Vos villes seront la proie des flammes. » (*Isaïe*, I, 7.)

« Les forteresses seront autant de cavernes à jamais.

» La ville aux fortes murailles sera désolée. Ces lieux si beaux seront quittés et abandonnés comme un désert. » (*Isaïe*, ch. XXXII et XVII, v. 14, 10.)

« Quand les branches seront sèches, elles seront brisées, et les femmes y venant en allumeront du feu ;

« Ils ont l'air grave et flegmatique dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils disent. Au lieu de ce visage ouvert et gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage sérieux, austère et mélancolique ; rarement ils rient : et l'enjouement de nos Français leur paraît un accès de délire. » (*Ibid.*)

« Le gouvernement des Turks en Syrie est un pur despotisme militaire, c'est-à-dire que la foule des habitans y est soumise aux volontés d'une faction d'hommes armés qui disposent de tout selon leur intérêt et leur gré. » (*Ibid.*, ch. XXXIII.)

« On a droit de s'étonner d'un rapport si faible dans un pays aussi excellent ; mais on s'étonnera davantage si l'on compare à cet état la population des tems anciens. » (*Ibid.*, ch. XXXII.)

« L'aspect d'un lieu où l'ennemi et le feu viennent de passer est précisément celui du village de Loudd, jadis Lydda, et Diospolis. — Cette ville (Arimathia) est presque aussi ruinée que Loudd même. » (*Ibid.*, ch. XXXI.)

« A chaque pas l'on y rencontre des ruines de tours, de donjons, de châteaux avec des fossés ; — ils sont abandonnés aux chacals, aux hibous et aux scorpions. » (*Ibid.*)

« Au-delà (de Jaffa), la campagne était remplie d'oliviers grands comme des noyers ; mais les Mamlouks ayant tout coupé, pour le plaisir de couper ou pour se chauffer, Jaffa a perdu la plupart de ses avantages. — La campagne aux environs (d'Arimathia) est plantée d'oliviers superbes ; mais journellement ils dépérissent par vétusté, par les ravages publics, et même par des délits secrets. » (*Ibid.*)

« Car ce peuple n'a pas d'intelligence. » (*Ibid.* XXVII, 10.)	« Un peuple où les arts les plus simples sont dans la barbarie, où les sciences sont entièrement inconnues. La barbarie est complète dans la Syrie. » (*Ibid.*, chap. XXXIX.) « L'on peut dire qu'il n'existe aucune instruction. » (*Ibid*)
« Ils ont changé l'héritage que mon cœur avait choisi en une affreuse solitude. » (*Jérém.*, XII, 10.)	« J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. » (*Ruines*, ch. II.)
« Toute cette terre ne sera que désolation ; » Toutefois je ne la détruirai pas entièrement. » (*Jérém.*, IV, 27.)	« Ce n'est plus que solitude et stérilité. » (*Ibid.*)
« Il arrivera en ce jour que la gloire de Jacob sera obscurcie. — Au milieu même de la terre, à peine voit-on quelques hommes semblables aux olives restées sur l'olivier après la récolte, aux grappes de raisin après la vendange. » (*Isaïe*, XVIII, 4. XXIV, 13.)	« J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. » (*Ibid.*)
« Ils ont semé du blé, et ils moissonneront des épines ; ils ont reçu un héritage, et il ne leur servira pas. » (*Jérém.*, XII, 13.)	« L'homme sème dans l'angoisse, et ne recueille que des larmes et des soucis ;
« Nulle paix pour toute chair. » (*Ibid.*, 12.)	« La guerre, la famine, la peste, l'assaillent tour à tour. » (*Ibid.*)
« Les ronces et les épines couvriront la terre de mon peuple. » (*Isaïe*, XXXII, 13.)	« La terre ne produit que des ronces et des absinthes. » (*Ibid.*)
« Je détruirai vos hauts lieux, je ruinerai vos tabernacles, je rendrai déserts vos sanctuaires. » (*Lévit.*, XXVI, 30, 31.)	« Les temples se sont écroulés,
« Ces palais seront renversés. » (*Isaïe*, XXXII, 14.)	Les palais sont renversés,
« Je perdrai le reste de leurs ports de mer. » (*Ezéch.*, XXV, 16.)	Les ports sont comblés,
« Je changerai vos villes en solitude. » (*Lévit.*, XXVI, 31.)	Les villes sont détruites, et la terre nue d'habitans. » (Ch. II.)
« J'ai regardé, et toutes les villes ont été détruites. » (*Jerém.*, IV, 26.)	
« Toutes les villes sont abandonnées, et l'homme n'y habite plus. » (*Ibid.*, 29.) « Les habitans seront livrés aux	« Les seuls territoires de Yamnia et de Yoppé en Palestine, dit le géographe philosophe Strabon, furent jadis si peuplés qu'ils pouvaient

flammes; à peine un petit nombre pourra-t-il échapper. » (*Is.*, xxiv, 6.

« Les villes qui sont maintenant habitées deviendront une solitude.» (*Ezéch.*, xii, 20.)

» Et les étrangers qui seront venus de loin, quand ils verront les plaies de ce pays et les langueurs dont le Seigneur l'aura affligé: et même toutes les nations diront, voyant ces choses: Pourquoi l'Eternel a-t-il donc ainsi traité ce pays? quelle est la cause de cette grande colère?» (*Deuter.*, xxix, 22, 24.)

« C'est pourquoi la fureur du Seigneur s'est allumée contre cette terre, et il a amené sur eux toutes les malédictions qui sont écrites dans ce livre. » (*Ibid.*, 27.)

« La terre a été souillée par ses habitans, parce qu'ils ont violé la loi; ils ont perverti la justice, ils ont profané l'alliance éternelle. » (*Is.*, xxiv, 5.)

entre eux armer quarante mille hommes. A peine aujourd'hui en fourniraient-ils trois mille. » (*Voyage en Syrie*, ch. xxxii.)

« Chaque jour je trouvais des villages désertés. » (*Ruines*, ch. i.)

« Je l'ai parcourue, cette terre ravagée! Grand Dieu! d'où viennent d'aussi funestes révolutions? par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée? pourquoi ces terres sont-elles privées des bienfaits anciens?» (*Ibid.* ch. 2.)

« Un Dieu mystérieux exerce ses jugemens incompréhensibles! Sans doute il a porté contre cette terre un anathème secret.—En quoi consistent ces anathèmes célestes sur ces contrées? où est cette malédiction divine qui perpétue l'abandon de ces campagnes? » (*Ibid.*)

Donnons à ce témoignage de Volney toute l'autorité qui lui appartient. Quel témoin plus irrécusable que lui? Quelle preuve plus complète que sa déposition? — On peut ajouter toutefois que les Ecritures assignent prophétiquement les causes aussi bien qu'elles détaillent les circonstances d'une si étonnante désolation. « *Parce qu'ils ont violé la loi, ils ont perverti la justice, ils ont profané l'alliance éternelle*; *la malédiction a dévoré le pays, et les habitans ont été mis en désolation* [1]. Ce ne fut pas par l'influence de la religion, mais au contraire, à raison même de l'absence de toute religion, que la malédiction dont les hommes étaient les instrumens, fondit sur le pays et sur les habitans. Le pays est désolé, parce que les habitans le saccagent et le dévastent. Volney atteste cet excès de barbarie, et Burckhardt

[1] *Isaïe*, xxiv, 5—6.

rapporte que si l'on mettait tout d'un coup en vigueur dans ce pays les lois pénales anglaises, il s'y trouverait à peine, au bout de six mois, un seul individu dans les fonctions publiques, ou en relation avec d'autres pour des affaires d'intérêt, qui ne fût passible de la déportation [1].

L'*exception* à cette désolation générale n'est pas le trait le moins remarquable de cette peinture de la Judée, ni la moins merveilleuse des prophéties qui la concernent; elle est comme le dernier coup de pinceau du peintre, et complète le tableau.

« *Il arrivera qu'au milieu de cette terre, à peine verra-t-on quelques hommes. Il en sera d'eux comme des olives qui restent sur l'olivier après la récolte, ou des grappes de raisin après la vendange. La gloire de Jacob sera obscurcie, et il en arrivera comme quand le moissonneur cueille les blés et laisse aux glaneurs quelques épis* [2]. » Ces paroles signifient qu'un faible reste devait échapper à la désolation; que, bien que la Judée dût devenir pauvre comme un champ qui a été moissonné, ou comme une vigne dépouillée de ses fruits, on y apercevrait encore quelques vestiges de son ancienne richesse, et comme une lueur de son antique gloire. — C'est ce qui arrive en effet. Partout où un terrain est désigné pour être la résidence d'un Aga turc ou d'un Scheik arabe, ou saisi comme leur propriété, il ne demande qu'un peu de culture; il n'a besoin que d'un peu de protection, pour qu'on y voie bientôt reparaître la fécondité et la beauté de la terre de Canaan. — Le jardin de Geddin, si abondant en olives, en amandes, en figues, en pêches et en abricots; Naplouse, l'ancienne Sichem, « *comme ensevelie au milieu des bosquets les plus délicieux et les plus odoriférans, et à moitié cachée par de riches jardins et des arbres magnifiques;* » la vallée de Zabulon; les belles forêts des montagnes de Giléad; la vallée de Saint-Jean, près de Jérusalem, couronnée d'oliviers et de vignes, et où l'on recueille les figues les plus douces et les meilleures amandes, apparaissent au milieu des terres incultes qui les environnent comme autant d'Edens dans un désert : ce sont des épis échappés au moissonneur, après que la moisson a été faite; c'est un petit nombre d'olives qui restent sur l'arbre, après qu'on l'a se-

[1] *Voyage en Syrie*, p. 89.
[2] *Isaïe*, XXIV, 13; XVII, 4—6.

—e. Mais qui eût jamais pu penser que la même cause dût produire des effets si opposés, et que ces olives qu'on aperçoit encore au bout des plus hautes branches, y seraient conservées par la même main qui devait ébranler l'olivier par de si terribles secousses?

Voici l'arrêt prononcé contre SAMARIE, capitale des dix tribus du royaume d'Israël. « *Je ferai de Samarie un monceau de pierres élevé dans un champ, lorsqu'on plante une vigne. Je ferai rouler les maisons dans la vallée, et je mettrai ses fondemens à nu* [1]. » Hérode-le-Grand agrandit et embellit Samarie. Elle fut pendant plusieurs siècles le siége d'un évêque, et l'on conserve encore quelques-unes de ses médailles et de ses monnaies. Tels sont les seuls monumens d'une cité qui a cessé d'exister depuis long-tems. *Les maisons ont été roulées dans la vallée.* Un des premiers voyageurs modernes nous la représente comme couverte de jardins; d'autres, qui l'ont vue plus récémment, parlent aussi de *la colline où fut jadis Samarie*; tous disent qu'on n'a qu'à lire les menaces prononcées contre elle par Michée, pour se faire une idée de l'aspect qu'elle offre aujourd'hui [2].

JÉRUSALEM devait être « *foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que le tems des nations fût accompli.* » Dix-huit siècles après ce arrêt prononcé par le fondateur de la religion chrétienne, nous pouvons dire que les tems des nations ne sont pas encore accomplis; car aujourd'hui encore Jérusalem est foulée par les nations. Dans les premiers tems qui ont suivi leur dispersion, les Juifs firent, pour recouvrer cette ville, des tentatives où ils déployèrent tout le courage du plus furieux désespoir, mais qui furent sans succès. La puissance romaine, qui les avait arrachés de leur patrie, sut toujours les empêcher d'y reprendre racine. Et lorsque, sous l'empereur Julien, qui croyait que le maître de Rome pouvait mépriser des prédictions prononcées quelques siècles auparavant par un prophète qu'on avait crucifié; lorsque la puissance romaine, réunie à celle des Juifs, essaya de rebâtir leur ville et leur temple, et de les rétablir dans la Judée; cette tentative, ainsi que le rapporte un historien païen et d'autres auteurs, fut complètement déjouée, malgré tous les efforts des

[1] *Mich.*, 1, 6.

[2] Voir les *Voyages* de Seetzen et de Burckhardt.

soldats romains. Des tourbillons de flammes sortirent de terre et brûlaient les travailleurs, qui, ne pouvant plus lutter contre ce terrible élément, furent forcés d'abandonner leurs travaux.

Ce qu'il y a d'incontestable, et ce que Dieu seul pouvait savoir, c'est que jusqu'à ce jour les Juifs n'ont pu être rétablis dans la Judée, et que toujours, depuis cette époque, Jérusalem a *été foulée par les nations*. Romains, Grecs, Perses, Sarrazins, Tartares, Mamelucks, Turcs, Egyptiens, Arabes, et Turcs encore une fois, l'ont foulée tour à tour et de siècle en siècle [1]. Seuls, de tant de nations, les Juifs, qui chérissent jusqu'à la poussière de ce sol, n'ont jamais pu le reconquérir; et la vérité de cette déclaration sortie de la bouche de Jésus, que leurs pères ont crucifié, est une preuve irrécusable que sa religion vient de Dieu; preuve infiniment plus forte que tout ce qu'a jamais pu dire l'auteur d'une fausse religion, pour en accréditer la doctrine.

Qu'on se représente donc, d'un côté, les Juifs vivant en sûreté dans leur pays, au fond d'une profonde paix, chaque homme sous sa vigne ou son figuier, et, de l'autre, ces mêmes Juifs dispersés parmi les nations, et traînant leur pénible existence sous le poids de leurs iniquités, et dans la terre de leurs ennemis; qu'on se représente la Judée, qui n'était jadis qu'un vaste jardin entouré de collines charmantes, cette Judée aujourd'hui transformée en un désert sauvage, d'où *toute joie a été bannie*; et qu'on apprenne combien grande est la différence entre les promesses et les menaces du Seigneur; entre jouir de ses grâces et s'attirer son courroux.....

[1] « Les perfides vignerons, disait S. Jérôme, témoins des désastres de Jérusalem, après avoir tué les serviteurs, et même le Fils de Dieu, sont exclus de la vigne : un seul jour dans l'année, ils achètent la liberté de venir pleurer sur leurs ruines, comme ils avaient acheté autrefois le sang de Jésus-Christ. Chassés de leurs foyers, privés de leurs champs, courbés par les années, couverts de haillons, ils portent les marques terribles de la colère de Dieu. Tandis que la croix brille sur le Calvaire, ce peuple aveugle ne déplore que la ruine de son temple. Un farouche soldat vient interrompre leurs cris, les menace, les frappe, et leur demande un nouveau salaire s'ils veulent obtenir la permision de verser plus long-tems des larmes stériles.

CONTRÉES VOISINES DE LA JUDÉE.

Indépendamment de la Judée, il est d'autres contrées par lesquelles la désolation a passé; et plusieurs nations ennemies des Juifs ont péri, tandis que les Juifs eux-mêmes, quoique atteints par les plus terribles châtimens, n'ont pas été retranchés.

Trois pays bordaient la Terre-Sainte : Ammon à l'est, Moab au sud d'Ammon, et la Philistie, ou pays des Philistins, au sud-ouest et sur les bords de la Méditerranée, appelée la Grande-Mer dans l'Ancien-Testament [1]. Dans le Psaume LXXXIII, il est parlé de ces trois pays : « Ils ont dit : venez, et exterminons-les » du milieu de ces peuples, en sorte qu'ils ne soient plus une na» tion et qu'on ne se souvienne plus à l'avenir du nom d'Israël. » On a vu conspirer ensemble et faire alliance contre vous les » tentes des Iduméens et des Ismaélites; Moab, les Agaréniens, » Gébal, et Ammon et Amalec et les Philistins sont aussi venus » avec eux, etc. [2]... »

Tous ces pays jouissaient d'une grande fertilité naturelle, et ils abondaient en richesses et en population, long-tems avant l'ère chrétienne. Mais Ammon devait être la proie des Païens; il devait subir une désolation perpétuelle, ou du moins d'une longue durée; sa capitale devait être transformée en un monceau de ruines, en une étable de chameaux ou en un parc de bestiaux, et les Ammonites devaient être retranchés et effacés de la liste des nations et de la mémoire des hommes. — Moab devait prendre la fuite; toutes ses villes devaient être renversées sans qu'il y restât un seul citoyen; ceux qui y demeuraient devaient s'enfuir, pour aller habiter dans les rochers, et être semblables à la colombe qui fait son nid aux côtés de l'entrée des cavernes. Les cités d'Aroer devaient être la retraite des trou-

[1] *Nombres*, XXXIV, 6. *Josué*, XV, 12.

[2] Les passages de l'Ancien-Testament, indiqués ci-après, contiennent de plus amples notions sur ces trois peuples. Exode, XIII, 17. Nombres, XXII—XXV. Josué, XIII, 1—3. Juges, III, X; XI, XIII, XVI. 1 Samuel, IV, VII, XI, XIII, XIV, XVII, XVIII, XXVIII, XXXI. 2 Samuel, V, VIII, X, XII, XXI. 1 Rois, XI, 7. 2 Rois, I, III, XXIII, 13. XXIV, 2. 2 *Parali*, XX, XXVI, 1—8; XXVIII, 18. *Jer.*, XXVII, 1—11.

peaux qui s'y reposeraient, sans que personne les épouvantât. Moab devait être en dérision, et ses filles, au gué de l'Arnon, comme des oiseaux égarés qu'on a jetés hors du nid. — La terre des Philistins devait aussi être saccagée; il était dit que les côtes de la mer deviendraient des habitations de bergers et des parcs pour les troupeaux; qu'on ôterait à Gaza son roi, ses richesses et ses fortifications; que les habitans d'Ashdod seraient retranchés; qu'il n'en resterait pas un seul à Ascalon désolé, et qu'Ekron serait arraché de ses fondemens. — Quant au Liban, il était prédit que ses branches tomberaient, que ses cèdres seraient dévorés, et (quoique, huit cents ans après la prophétie, il fût encore couvert de cèdres) que les arbres de cette forêt seraient en si petit nombre qu'un enfant pourrait les compter. En un mot, on peut dire que, quelque merveilleuses que fussent toutes ces prophéties, les preuves les plus multipliées prouvent qu'elles sont aujourd'hui accomplies à la lettre. Nous allons maintenant rapporter un certain nombre de passages de ces prophéties, relatifs à Ammon, à Moab, à la Philistie et au Liban.

Ammon.

Ammon fut pendant plusieurs siècles une des plus populeuses et des plus fertiles contrées de cette partie de l'Asie. Les Ammonites faisaient de fréquentes invasions sur les terres d'Israël, et, s'étant alliés une fois avec les Moabites, ils tinrent pendant dix-huit ans les Israélites sous leur joug. Dans la suite, Ammon continua d'être un pays très-peuplé et d'un riche produit; ce fut dans cet état que le trouvèrent les Romains quand ils en firent la conquête. Plusieurs de ces dix villes dont se composait la Décapole étaient renfermées dans ses limites. A une époque encore moins éloignée et plusieurs siècles après Jésus-Christ, les historiens nous disent que cette contrée tirait de grandes richesses de son commerce, qu'elle était défendue par une ligne de forteresses, et possédait plusieurs cités fortes et populeuses. — Volney dit que, dans les immenses plaines de l'Hauran, on rencontre des ruines presque à chaque pas, et que ce qu'on dit de sa fertilité s'accorde parfaitement avec l'idée qu'en donnent les livres hébreux, c'est-à-dire l'Ancien-Testament.—Son ancienne

fécondité est attestée par tous les voyageurs qui l'ont visitée ; et Burckhardt, qui y était il n'y a que quelques années, observe qu'il fallait bien que dans ce pays l'agriculture fût poussée à un haut point de perfection, pour qu'on y pût nourrir les habitans de tant de villes dont ajourd'hui on ne voit plus que les débris. — Un autre voyageur aussi judicieux que digne de confiance, Seetzen, assure que, dans quelque sens que l'on parcoure ce pays, on y rencontre des ruines.

Malgré cette grande prospérité, il était prédit, dans la prophétie qui concerne Ammon, que Rabba, capitale du pays, « serait la demeure des chameaux et la retraite des brebis. — J'ai » étendu ma main sur toi, je te livrerai en proie aux nations, » et je t'effacerai du nombre des peuples ; je t'exterminerai de » dessus la terre et je te livrerai aux peuples de l'Orient, afin que » tu deviennes leur héritage [1]. » « Rabba, capitale des enfans » d'Ammon, sera réduite en un monceau de ruines. [2] » « La terre » des enfans d'Ammon sera à jamais, comme Gomorrhe, un » amas d'épines sèches, de monceaux de sel et une vaste soli» tude [3]. »

Des voyageurs modernes, qui n'exploraient la Syrie que pour en étudier les antiquités et la géographie, et qui ne pensaient nullement à y chercher de quoi confirmer ou expliquer les Ecritures, nous ont fourni les preuves les plus claires et les plus concluantes de l'accomplissement de ces prophéties.

« Toute cette contrée, dit Seetzen, autrefois si peuplée et si florissante, est changée aujourd'hui en un vaste désert. La plus grande partie en est entièrement inhabitée; on n'y rencontre que des Arabes vagabonds, et les villes et les villages ne sont que des monceaux de ruines. » Ce célèbre voyageur dit encore « que le pays est partagé entre les Turcs et les Arabes ; que ces derniers en ont la partie la plus considérable, et que les extorsions des uns et les brigandages des autres le tiennent dans une désolation permanente, et en font la proie des païens. » — « A chaque pas, dit Burckhardt, on rencontre des vestiges d'anciennes villes, des restes de temples, d'édifices publics et d'églises grecques. Un

[1] *Ezéch.*, XXV, 4, 5, 7, 10.

[2] *Jérém.*, XLIX, 2.

[3] *Sophron.*, II, 9.

grand nombre de ces ruines n'offrent rien d'intéressant. Ce sont des murs d'habitations particulières, des tas de pierres, des fondations d'édifices publics et quelques citernes comblées. On n'y trouve rien d'entier; mais, à en juger par les pierres énormes dont se composent ces débris, il paraît que le mode de construction alors en usage était d'une grande solidité. Dans le voisinage d'Ammon est une plaine fertile, semée de petites éminences dont la plupart sont couvertes de ruines [1]. »

Tandis que le pays est ainsi nu et désolé, on y trouve çà et là quelques vallées verdoyantes qui servent de retraites aux Bédouins, et où *ils font paître leurs chameaux et leurs moutons.* M. Buckingham, à qui nous empruntons ce fait, rapporte aussi qu'il coucha au milieu des *troupeaux de brebis et de chèvres*, tout près des ruines d'Ammon, et que, pendant la nuit, il put à peine prendre un instant de sommeil à cause des bêlemens des moutons. « Sur toute la route que nous suivîmes, dit Seetzen, nous vîmes des villages ruinés, et nous rencontrâmes nombre d'Arabes avec leurs chameaux, etc. » Burckhardt atteste aussi ce fait, qui est l'accomplissement d'une prophétie prononcée à l'époque où Rabba était une ville florissante et populeuse.

« *On ne se souviendra plus des enfans d'Ammon parmi les nations*, dit la prophétie. » Les Juifs, quoique dispersés parmi toutes les nations, en sont aussi distincts et aussi séparés que jamais : partout on peut les reconnaître, tandis qu'il ne reste aucune trace des enfans d'Ammon. Un ancien auteur chrétien nous apprend qu'ils conservaient leur nom, et formaient encore un peuple nombreux plus de cent ans après la mort du Sauveur. Mais, cinq cent quatre-vingts ans avant la naissance de Jésus-Christ, leur destruction avait été prédite par le prophète Ezéchiel. Et aujourd'hui « *Ammon a été effacé du nombre des peuples ; il a disparu de la terre ; il est détruit.* » Aucun peuple n'est attaché à son sol ; aucun peuple ne le regarde comme sa patrie, ou ne porte son nom : ce sont des tribus errantes, d'une autre origine et d'un autre nom, qui l'occupent en passant.

Six cents ans avant Jésus-Christ, Jérémie avait écrit : *Rabba sera reduite en un monceau de ruines.* » Il y avait alors plusieurs

[1] *Voyages en Nubie et en Syrie.*

siècles qu'elle existait, défendue par son assiette naturelle, fortifiée par l'art, située sur les bords d'une grande rivière, et au milieu d'une contrée fertile, sans que rien annonçât encore une ruine prochaine.

Nous sommes assurément bien éloignés de supposer aujourd'hui que Londres et Paris doivent de sitôt être changés en deux monceaux de ruines, habités seulement par les bêtes sauvages, et que, sur les emplacemens de leurs rues, de leurs églises et de leurs monumens, transformés en vastes champs découverts, viennent paître avant peu les chèvres et les brebis. Les Ammonites n'imaginaient pas davantage que leurs forteresses et leurs opulentes cités dussent être jamais ce qu'elles sont aujourd'hui. — « Les Arabes, dit Burckhardt, conservent encore l'ancien nom de Rabba, et la place qu'elle occupait est couverte des débris des habitations particulières, dont il ne reste que les fondations et quelques jambages de portes. Toutes les parties d'édifices exposés à l'action de l'atmosphère sont en ruines. » — « Quoique Rabba soit détruite et abandonnée depuis plusieurs siècles, dit Seetzen, j'y ai trouvé encore quelques ruines remarquables qui attestent son ancienne splendeur : Je citerai 1° un édifice carré, dont les ornemens sont d'une richesse extraordinaire, et qui a peut-être été un mausolée ou un lieu de sépulture; 2° un grand palais ; 3° un magnifique amphithéâtre; 4° deux temples d'idoles, avec de très-belles colonnes; 5° une grande église, bâtie par les chrétiens, long-tems après la venue du Sauveur, et qui prouve que la ville n'était pas encore détruite à cette époque; 6° quelques portions des anciennes murailles et plusieurs autres édifices. » — Burckhardt décrit avec plus de détails ce qu'il a vu sur l'emplacement de Rabba; il donne un plan de ses ruines, et parle des restes de plusieurs temples, d'une église très-spacieuse, d'un mur circulaire; d'un pont dont les arches sont très-élevées ; des bords et du lit d'une rivière, encore pavés dans quelques endroits; d'un vaste théâtre; de majestueuses colonnades; d'un château très-ancien et jadis très-fort; de plusieurs citernes et voûtes; et d'une plaine jonchée de ruines d'édifices particuliers: monumens de grandeur qui s'élèvent au milieu d'*un monceau de ruines*.

Ainsi donc, se sont accomplies d'une manière merveilleuse les

prophéties qui concernaient Ammon ! Et, quand nous lisons ces choses, ne pourrions-nous nous écrier avec Isaïe [1] : « Seigneur, » vous êtes mon Dieu ; je vous glorifierai et je bénirai votre nom, » parce que vous avez fait des prodiges, et que vous avez fait voir » la vérité de vos desseins éternels ; car vous avez réduit la ville » en un tombeau, et la forteresse en un monceau de ruines. » Vous en avez fait la demeure des étrangers, afin qu'elle ne soit » jamais rebâtie [2]. »

[1] *Isaie*, XXV. 1—2.

[2] Voir le 2e article dans le N° 26 ci-après, p. 95.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

Nouveau prédicant protestant.—En juin dernier, un certain M. Jrving, ministre calviniste écossais, s'imagina avoir le don des langues et une mission spéciale; pour le prouver, il se mit à parler un jargon extraordinaire, qui n'était ni anglais, ni espagnol, ni français, ni patois, ni grec, ni latin; le *diable* lui-même n'y aurait rien compris: cependant on l'écoutait. Mais, afin que les auditeurs ne fussent pas privés du fruit de ses inspirations, il voulut établir un cours de conférences dans la semaine, pour rendre intelligible ce qu'il avait débité le dimanche. Le concours fut nombreux; mais comme le commentaire était pour le moins aussi obscur que le texte, et que plus d'un auditeur était fort mécontent, quoique bien d'autres émerveillés criassent au miracle, le *pauvre* ministre fut dénoncé au synode, où il s'est vu condamné à se taire jusqu'à ce que les *langues inconnues* qu'il parlait, devinssent intelligibles: il a réclamé contre le jugement de ses collègues, mais ces messieurs, malgré la liberté protestante en matière de foi, sont restés inexorables; cela étant, M. Jrving s'est mis à prêcher en plein air; et, plein de lui-même, il comptait faire de nombreux prosélytes, mais la malencontreuse police de Londres l'en a empêché. Voilà où en est le protestantisme en Angleterre, il n'y a pas d'absurdité qu'il n'enfante. A côté de cet acte de folie de M. Jrving, et de celui d'intolérance de la part de ses collègues anglicans qui l'ont anathématisé en synode, voici un trait plus sage, plus édifiant et plus philosophique.

Conversion d'une protestante. — Mademoiselle Emilie Fellorvs, âgée de vingt-deux ans, fille du docteur Fellorvs, ministre de l'église anglicane, vient de faire son abjuration et sa première communion dans une des chapelles catholiques de Londres. Une dame de qualité et un ecclésiastique ont pris soin de son instruction. Son père a consenti à tout, disant que, puisque son enfant se croyait plus sûre de son salut et plus tranquille dans la religion catholique, il ne devait pas s'opposer à ses désirs. En effet, il a tenu si bien parole, que, non-seulement il a assisté à cette auguste cérémonie, mais il a offert, comme preuve de sa

gratitude, au prêtre qui s'était chargé d'instruire sa fille, un magnifique Missel romain.

Mademoiselle Emilie a eu beaucoup à souffrir dans son retour au catholicisme d'une de ses sœurs, irritée de sa résolution : mais toutes les tracasseries qu'on a pu lui faire éprouver, n'ont fait qu'enflammer son zèle pour connaître et posséder la vérité. Sa ferveur est digne des premiers chrétiens, et toute la vengeance qu'elle tire des mauvais procédés de sa sœur, c'est de l'aimer davantage, de faire pour lui être agréable, tout ce qui ne s'oppose pas à l'accomplissement de ses devoirs de catholique..... On croit communément que son père est philosophe sans nulle confiance en sa propre secte, comme le sont presque tous les ministres protestans.

Le Choléra biblique. — On lit dans un Journal Anglais :

« Une chose remarquable, c'est qu'on rencontre le mot *choléra* dans deux passages de la Bible, placés l'un et l'autre dans l'*Ecclésiastique*, et ayant pour objet de recommander la sobriété et la tempérance, qui, comme on sait, sont encore aujourd'hui les deux meilleurs préservatifs que l'on conseille contre cette maladie. Voici ces deux passages de la Vulgate : *Noli avidus esse in omni epulatione, et non te effundas super omnem escam; in multis enim escis erit infirmitas, et aviditas appropinquabit usque ad Choleram. Propter crapulam multi obierunt; qui autem abstinens est, adjiciet vitam !*

« Gardez-vous de vous livrer avec avidité aux plaisirs de la table, et ne » mangez pas de tout avec gloutonnerie; trop manger cause des maladies, » et la gourmandise finira par amener le *Choléra*. Beaucoup sont morts de » de leurs excès; au contraire, l'homme, par sa tempérance, ajoutera » au nombre de ses jours. » *Eccl.*, ch. XXXVII, v. 32, 34.

L'autre passage s'exprime ainsi : *Quam sufficiens est homini erudito vinum exiguum! et in dormiendo non laborabis ab illo, non senties dolorem; vigilia, Cholera et tortura viro infrunito.*

« A l'homme sage peu de vin suffit; il digère pendant son sommeil, et il ne sent point de douleurs. Les veilles, le *Choléra*, les douleurs sont le » partage de l'homme qui ne connaît pas de frein. » *Eccl.*, ch. XXXI, v. 22, 23.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 26. — 31 Août.

Religion et Sciences.

RAPPORTS ENTRE LA RELIGION ET LES SCIENCES.

Plus d'une fois on a prétendu que la religion était ennemie des connaissances humaines ; plus d'une fois on a dit qu'elle redoutait l'examen, les recherches approfondies, et que les hommes religieux étaient naturellement partisans de l'ignorance et de l'obscurantisme ; rien n'est moins fondé pourtant que ces assertions hasardées et j'ose dire calomnieuses, que l'on répète encore si souvent de nos jours. Non certes, cette révélation divine descendue du ciel pour éclairer les fils d'Adam sur leur origine, leurs devoirs, leurs immortelles destinées ne favorise point l'indolence de l'esprit, et n'a point la funeste propriété d'éteindre le flambeau de la raison ; loin de rétrécir l'intelligence et par là de nuire au savoir, elle l'étend au contraire, et lui fournit des lumières nouvelles, en prescrivant à l'homme l'activité, la tempérance, l'amour de l'ordre, le perfectionnement moral de cette âme qui constitue la partie essentielle de son être, l'emploi de tous les moyens qu'il peut avoir de contribuer à la gloire de son créateur et au bonheur de ses sem-

blables; elle tend à l'affranchir des passions basses qui l'abrutissent, et dès là même elle le dispose à rechercher tout ce qui est utile, tout ce qui est noble et véritablement digne de son admiration ; et ne suffit-il pas de rappeler quelques noms dans cette longue suite d'illustres personnages qui ont brillé dans les six premiers âges de l'Eglise chrétienne, tels qu'un S. Justin, un Tertullien, S. Clément d'Alexandrie, Origène, S. Cyrille, S. Basile, S. Grégoire, S. Chrysostome, S. Augustin, et dans les tems modernes, les Bossuet, les Fénélon, les Pascal, les Racine, les Daguesseau, les Descartes, les Newton, les Leibnitz et tant d'autres savants du premier ordre qui, bien que divisés en certains points, se distinguèrent toujours par leur attachement au christianisme, pour démontrer par les plus beaux exemples combien la religion élève l'esprit et le féconde? Or plus l'esprit est élevé, plus il est propre à former de vastes plans, et à poursuivre de sublimes découvertes. C'est donc par la religion bien plus que par tout autre moyen humain que les limites des sciences ont été reculées. L'ame, fatiguée de l'incertitude et des fréquentes contradictions des systèmes, a pu enfin se reposer dans la contemplation ravissante d'une cause unique qui explique tout. Aux yeux de l'impie, la nature n'était qu'un assemblage fortuit, échappé des mains du hasard ; aux yeux du vrai savant chrétien, elle s'anime et s'embellit encore, en lui apparaissant comme une émanation de la suprême intelligence et de l'infinie bonté, et le sentiment le plus pur vient se mêler chez lui au calcul de la science, sans lui rien ôter de sa justesse, sans jamais compromettre ses succès et ses triomphes.

Mais s'il est vrai que la religion, loin d'être contraire aux connaissances humaines, leur est favorable par les dispositions qu'elle produit chez ceux qui les cultivent, on peut affirmer de plus qu'elle même est la *science* par *excellence*, à laquelle la plupart des autres se rattachent ou viennent puiser comme à leur source naturelle et commune. Quelques courts détails suffiront pour nous en convaincre.

S'agit-il, par exemple, de la saine *philosophie*, de celle qui est vraiment digne de ce beau nom et que chérissent tous les amis de *la sagesse?* la religion la seconde puissamment dans les

recherches sur Dieu, sur l'âme, sur toutes les existences, toutes les généralités, toutes ces innombrables chaînes d'agens et d'effets, qui font de l'univers un seul tout et nous conduisent à une première cause qu'on ne peut rejeter sans fermer les yeux à la lumière.

S'agit-il des *sciences physiques*, qui, non contentes d'étudier les œuvres matérielles de la création, d'en observer les phénomènes, d'en examiner les rapports et les ressemblances, doivent aussi les ramener sous certaines lois et sous certains principes? Jamais ceux qui s'en occupent ne sont meilleurs observateurs et ne se rendent plus utiles, jamais ils n'appellent sur leurs travaux un intérêt plus vif et plus durable, que quand ils nous en parlent avec un cœur religieusement ému.

Est-il question de la *chronologie*? c'est dans les écrits de Moïse qu'elle a trouvé ses premières dates certaines. Et sans ce guide divinement inspiré, elle se serait égarée, peut-être, avec les *Chaldéens*, les *Égyptiens* et les *Chinois* dans ce nombre incalculable de *siècles inventés* dont, comme on l'a si bien dit, *le tems n'est pas le père*.

Sagit-il de *l'histoire*? comment sans le secours de la bible eût-elle pu découvrir la vérité dans les brillantes fictions de la mythologie, et à travers les profondes ténèbres qui enveloppent les tems fabuleux.

Sagit-il de la *jurisprudence* et de *l'amélioration* des mœurs? que l'on parcoure tous les traités publiés par les écrivains anciens et modernes sur ces sujets si importans et si intimement liés au bonheur et à la prospérité des peuples; et qu'on nous dise si l'on pourrait trouver ailleurs que dans l'évangile les meilleurs principes de législation, la plus forte sanction des lois et les sublimes préceptes d'une morale toujours appropriée à la nature et à la destination de l'homme? « Chose admirable? s'écrie » à cette occasion *Montesquieu*, la religion chrétienne, qui » ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait en- » core notre bonheur dans celle-ci... Et nous lui devons dans » le gouvernement un certain droit politique, et dans la » guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne » saurait assez reconnaître. »

S'agit-il enfin de la *civilisation* sans laquelle il n'y a point de

sciences? rappelons-nous ce qu'étaient, sous le paganisme, les habitans des *Gaules* et des *îles britanniques*. Voyez nos ancêtres immolant de malheureux captifs sur les autels des faux dieux et se faisant remarquer par leur paresse et leur inaptitude aux arts de la vie civile, tellement qu'au rapport de Tacite, l'*inertia Gallorum* était passée en proverbe. Voyez aussi ces *Bretons*, dont Cicéron, dans ses lettres à Atticus, disait qu'on ne devait pas s'attendre à trouver parmi eux des esclaves bien propres au service, parce qu'ils étaient un peuple grossier et sans aucune espèce de culture; au point que, quand Agricola les eut subjugués, ses soldats durent leur montrer à se construire des maisons et des temples : « *hortari privatim, adjuvare publico, ut templa, fora, domus extruerent. Laudando promptos et castigando segnes.* » Après avoir contemplé cet humiliant tableau, voyez à cette heure les descendans de ces mêmes peuples, vous les trouvez parvenus à un tel degré d'activité, d'instruction, de goût et d'industrie qu'aucune nation ne les surpasse : voilà les fruits de ce christianisme, qui a porté constamment avec lui, partout où il a pénétré, les arts, les sciences et les mœurs.

Qu'on ne croie pas du reste que ce que l'évangile a fait pour retirer l'Europe de l'ignorance et de la barbarie, il y a près de quinze siècles, il ne puisse plus le faire aujourd'hui, comme le prétendent ces hardis faiseurs de systèmes qui vont en tout lieu répéter « que le christianisme a fait son tems et rempli sa mission, qu'il est tombé pour ne plus renaître, parce qu'on ne ressuscite point le passé. » Laissons les ridicules disciples de l'extravagant Saint-Simon s'applaudir de leur triomphe idéal en redisant à satiété ces phrases lugubres autant que mensongères. —Tandis qu'ils nous montrent ainsi l'auguste religion du fils de Dieu comme « *mourant* de *vieillesse*, de *décrépitude et d'impuissance* », le christianisme poursuit glorieusement sa carrière, et n'en continue pas moins son œuvre régénératrice chez vingt peuples divers; ainsi, que les vents orageux soufflent avec furie, que les tempêtes se déchaînent, je ne crains rien pour lui, et je compte pour rien les projets, les menaces, les conjectures de ses ennemis; depuis 18 siècles ils ont été confondus, je puis assurer qu'ils le seront encore, parce que je crois à la parole

de celui qui a dit : enseignez toutes les nations, et voici que je suis avec vous jusqu'à *la fin des âges.* »

Il me reste à prouver que les sciences rendent hommage à la religion en retour des services qu'elles en reçoivent. Si je parviens à démontrer par des faits incontestables qu'à cet égard encore on voit régner entre la religion et les sciences la plus parfaite harmonie, ne sera-ce pas, pour la révélation divine, un nouveau titre pour commander le respect et mériter la confiance des mortels?

En entrant dans le développement de cette seconde idée, je ne dois pas dissimuler une objection qu'on ne manquera pas de me faire, c'est qu'on a vu des hommes distingués par leur savoir se constituer les ennemis déclarés de la religion, et n'employer leur talent qu'à la décrier et à la combattre. Je conviendrai sans difficulté de ce fait, quelque affligeant qu'il puisse être, comme je conviens que quelques personnes, aussi pieuses que peu éclairées, regardent mal à propos les sciences d'un œil défiant ou plein de mépris. Mais l'un de ces exemples prouve-t-il donc plus que l'autre? Qui ne comprend que plusieurs causes peuvent concourir à faire d'un savant un incrédule? Tantôt ce sont des passions du cœur qui aveuglent l'esprit ou lui suggèrent la manie des systèmes et la folle présomption de vouloir tout expliquer; tantôt c'est une excessive préoccupation, une attention trop exclusivement portée sur un seul objet, qui inspire, pour tous les autres objets dont on ne s'est point occupé, de l'indifférence et du dédain; d'autres fois c'est l'impossibilité où est l'homme d'approfondir en même temps toutes les sciences, de sorte que, tout en méritant le titre de *savant* à certains égards, il n'en mérite pas moins, sous d'autres rapports, le reproche *d'ignorance*, et même de *témérité*, quand il entreprend de juger ce qu'il ne connaît pas.

Qu'il me serait aisé d'appliquer ces simples remarques à plusieurs des coryphées de la philosophie moqueuse et anti-religieuse du dernier siècle! On les regarda long-tems comme les suprêmes arbitres du savoir et du goût, et leurs noms seuls faisaient autorité, au lieu que, dans notre siècle, beaucoup plus positif, on apprécie leur mérite réel à sa juste valeur en matière de recherches consciencieuses et de solide érudition. Ah!

si, à la place de l'*ignorance* relative et de la *frivolité* qui les caractérisèrent trop souvent, au jugement même de ceux qui furent long-temps leurs plus zélés admirateurs[1], ils avaient eu un savoir véritable avec de la circonspection et de l'impartialité; si surtout ils eussent été attentifs à ne rien admettre que sur des preuves certaines, et à ne pas rejeter une vérité de fait par cela seul qu'ils la trouvaient inexplicable, eux aussi, n'en doutons pas, auraient confirmé par leur exemple cette assertion d'un grand homme qui, le premier, ramena les sciences à l'expérience et à l'observation, c'est que, « si un peu de philosophie conduit à l'incrédulité, beaucoup de philosophie ramène à la religion[2]. »

En effet, que fait l'*astronome*, quand, à l'aide de ses instrumens perfectionnés et ses laborieux calculs, il perce, pour ainsi dire, la profondeur des cieux; quand il découvre dans l'univers une grandeur dont l'imagination est écrasée; quand il reconnaît, avec une sorte d'épouvante, que cet univers lui-même n'est qu'un des univers sans nombre semés dans l'espace à d'effroyables distances? Il fournit à la religion la plus magnifique idée de la puissance et de la majesté du Créateur.

Que fait l'*anatomiste*, quand il expose l'ordre si régulier qui règne dans tous nos organes, les rapports délicats qui les lient, les soins si ingénieux qui en éloignent la destruction? Il nous peint avec une force irrésistible la prévoyance et la suprême sagesse de celui à qui nous devons tout ce que nous sommes.

Que fait le *naturaliste*, quand il enrégistre cette multitude

[1] Benjamin-Constant, qui, comme il nous l'apprend lui-même dans sa lettre à M. Huchet (Voyez Châteaubriand, *Etudes historiques*, préf., p. 155.), « se vit forcé de reculer dans les idées religieuses, en approfondissant les faits, et en recueillant de toutes parts, et en se heurtant contre les difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incrédulité », Benjamin-Constant n'a pas craint de dire: « Pour s'égayer avec Voltaire aux dépens d'Ezéchiel et de la Genèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaicté assez triste, la plus profonde *ignorance* et la *frivolité* la plus déplorable. »

[2] « Leves gustus in philosophiâ movere fortassè ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere. » Bacon, *De augment. scientiar.*, lib. 1, 31.

d'êtres organisés dont la terre est peuplée partout; quand il nous montre le plus petit espace occupé par la vie, sous mille formes diverses, et, à chacune de ces formes, répondant des moyens de conservation et de plaisir? Il étale à nos yeux, avec un charme inexprimable, tous les trésors de la bonté divine envers l'homme.

Maintenant donc, si, parmi ces hommes appelés par état ou par goût à étudier et à décrire les merveilles de la création, il s'en trouvait qui fussent matérialistes ou athées, aurait-on droit d'en conclure que les *cieux* et la terre n'ont plus de *langage*, et ne *racontent plus la gloire de leur Créateur?* [1] Cela prouverait tout au plus qu'il est des sourds qui ne veulent pas entendre, et des aveugles volontaires qui ne veulent pas voir. Nous pourrions en citer plus d'un exemple, et prouver jusqu'à l'évidence que le christianisme ne craint ni les lumières ni les découvertes modernes.

On sait que le docte *Bailly* [2] s'était donné beaucoup de peine pour justifier la chronologie reculée des Indiens en soutenant l'exactitude et l'authenticité de leurs tables astronomiques. Ce système acquit en France et dans toute l'Europe une grande célébrité. Il y a quarante ans, le savant professeur *Playfair* l'enseignait publiquement devant la société royale d'Édimbourg, et la *Revue* de cette ville lui prêtait activement l'appui de toute son influence. Déjà l'incrédulité triomphait, et il semblait que la chronologie mosaïque ne se relèverait plus du discrédit où elle était tombée. Frivole et passager triomphe! Bientôt les *Bentley*, les *Laplace*, les *Delambre*, refirent les calculs de Bailly, et prouvèrent qu'il s'était trompé, en sorte qu'il fut reconnu que ces mêmes tables indiennes, que les bramines voulaient faire remonter à *vingt millions d'années*, avaient été fabriquées après coup, il y avait à peine huit siècles.

Malgré cette défaite, on revint bientôt à la charge, et ce fut principalement à l'occasion du fameux *zodiaque* de *Denderah*, dont nous avons déjà parlé dans les *Annales*. On se rappelle tout le parti que Dupuis et ses disciples espéraient en tirer pour

[1] *Ps.* 19, v. 1er.

[2] L'un des savans français victimes de la *terreur*, en 1793.

appuyer leurs rêveries sur l'origine des cultes et sur une prétendue civilisation égyptienne bien antérieure à Moïse, et même au déluge. Leur hypothèse occupa vivement un grand nombre d'esprits. « Dans les journaux, dans les salons, il n'était bruit que du zodiaque : avez-vous vu le zodiaque? que pensez-vous du zodiaque? étaient des questions auxquelles on ne pouvait hésiter de répondre, sous peine de déchoir du rang d'homme ou de femme de bon ton, puisque la mode, cette souveraine capricieuse, si puissante surtout en France, daignait faire à un monument de cette antiquité l'honneur de l'admettre un instant dans son variable empire. [1] » Dans le monde savant se trouvèrent des hommes supérieurs qui refirent aussi les calculs de Dupuis et de ses partisans, et en prouvèrent l'inexactitude [2]. Des archéologues et des artistes profondément versés dans l'étude comparative des monumens anciens s'accordèrent généralement à donner pour âge au zodiaque l'époque de la domination romaine en Égypte [3]. Mais, quoique l'hypothèse qui lui attribuait une antiquité de plus de soixante siècles menaçât ruine, on osait encore la soutenir, parfois même avec quelque avantage. Tout à coup elle s'est évanouie comme un songe trompeur! Sur le front des temples ruinés, de l'un desquels le zodiaque objet de tant de discussions avait été extrait, et au milieu des peintures mystérieuses dont ces temples étaient ornés, lesquelles devaient, disait-on, renfermer les premières connaissances du monde encore enfant, MM. Letronne et Champollion ont lu, l'un en *grec*, l'autre en *hiéroglyphes*, qu'il a enfin rendus intelligibles [4], les titres et les noms de Ptolémée, de Cléopâtre, et des empereurs romains qui les avaient fait construire vers le commencement de l'ère chrétienne. Jamais démonstration de la vérité de la Bible et de l'inutilité des efforts de ceux qui l'attaquent fut-elle plus piquante et plus complète à la fois? [5]

[1] M. l'abbé Greppo, *Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion.*

[2] Biot, Visconti, l'abbé Testa, etc., *Journal des savans*, 1823 et 1824.

[3] MM. Huyot et Gau, Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire.*

[4] *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens.*

[5] Cellerier fils, *Origine authentique de l'Ancien-Testament.*

Et que n'y aurait-il pas encore à dire de tant d'autres précieux enseignemens du même genre qu'ont recueillis les deux frères Champollion, pour lesquels, au moyen de l'admirable découverte de l'alphabet hiéroglyphique, les monumens d'architecture et les papyrus de l'Égypte n'ont plus de secrets? On ne dira plus des Pyramides:

> Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit,
> Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

« Les muets séculaires viennent de reprendre la parole dans leur désert », a dit à ce sujet M. de Châteaubriand [1]. Et quoi de plus providentiel que ces voix imposantes qui, après un silence de trois mille six cents ans, semblent sortir des vastes tombeaux des Pharaons et du milieu des enveloppes des momies, tout exprès pour rendre hommage à la religion, en confirmant les récits de la Genèse et de l'Exode! Assez récemment MM. Champollion le jeune et Lenormant ont parcouru l'Égypte du nord au midi, et leurs infatigables explorations ne leur ont fait rien découvrir qui remontât au-delà de l'époque d'Abraham. Pour les temps antérieurs, ils n'ont trouvé dans les monuments, comme dans Manéthon, que des débris et des fables. Au contraire, tous les documens qu'ils ont rapportés, ou qu'ils avaient déjà explorés en Europe avant leur départ, ont démontré les récits de Moïse, où éclairci des passages regardés jusqu'ici comme obscurs, ou sujets à contestation. Cela étant, Voltaire ne demanderait plus aujourd'hui comment et sur quoi le législateur des Hébreux a pu écrire le Pentateuque, puisqu'on a la preuve que de son temps on écrivait sur le papyrus. Il ne demanderait plus comment le sacrificateur Hilkija put retrouver dans le temple de Jérusalem, après un intervalle d'environ mille ans, l'autographe de la loi divine, parce que des papyrus et des contrats de l'époque des Pharaons subsistent, et sont lisibles encore. Il ne demanderait plus comment Moïse a pu faire exécuter dans le désert tant d'objets d'art pour le tabernacle, pour les vases, et pour les vêtements sacrés, puisqu'alors tous les arts

[1] *Études historiques*, préf.

florissaient en Égypte, où Moïse en avait pris connaissance [1]. Il ne demanderait plus si Esdras n'a pas forgé les livres saints dont il forma le recueil ; car, si ces livres étaient l'ouvrage de l'imposture, comment aurait-on pu falsifier l'histoire écrite et monumentale d'Égypte pour la faire coïncider avec eux dans une foule de circonstances et de dates essentielles ? Mais en voilà assez sur un sujet aussi riche : ajoutons seulement, avant de finir, quelques remarques tirées de la *géologie*.

Cette belle science est encore toute nouvelle ; elle est, pour ainsi dire, née d'hier, et déjà elle aussi a payé son noble tribut à la religion, contre laquelle on dirigea trop souvent ses laborieuses, mais imparfaites recherches.

On n'a pas oublié, en effet, qu'après avoir épuisé vainement leur arsenal d'argumens métaphysiques, les incrédules ont eu recours à des attaques d'un nouveau genre. Frappés de l'obscurité et de la contradiction qu'ils observaient dans les divers systèmes par lesquels on chercha long-tems à expliquer l'origine et la composition de notre globe, plusieurs tournèrent de ce côté l'activité de leur esprit. Ils explorèrent les rivages des fleuves et des mers, les couches des montagnes, les entrailles de la terre ; et, semblables aux géans de la mythologie, ils crurent avoir puisé dans leur mère commune des forces suffisantes pour combattre le Tout-Puissant et sa parole de vérité. La plupart des écrivains sceptiques du siècle passé furent séduits par les objections de ces géologues de leur tems. Plutôt que de croire au déluge, le patriarche de *Ferney* aima mieux admettre que des coquillages et des poissons pétrifiés, trouvés à de grandes distances de la mer, avaient été portés là par des voyageurs.

Un chanoine nommé *Récupéro*, qui a écrit l'histoire du mont Etna, s'imagina, d'après quelques données évidemment fautives, qu'il fallait deux mille ans à une couche de lave pour

[1] M. Eusèbe Salverte, sans trop s'inquiéter s'il contredisait Voltaire, qui conteste à Moïse jusqu'à l'art d'écrire, représente le fils adoptif de la fille de Pharaon, dans un ouvrage récent, comme un génie supérieur qui connaissait l'*usage de la poudre à canon*, etc. Que de contradictions dans les écrits des adversaires du christianisme !

devenir propre à la végétation ; et, comme dans une cavité près de *Jali* on découvrit des marques certaines de sept couches distinctes superposées, dont les surfaces sont parallèles, et la plupart couvertes, en apparence, d'un lit de terre végétale, on en conclut que la première couche avait dû couler il y avait au moins quatorze mille ans. Effrayé sans doute d'une telle conclusion, l'évêque de Récupéro lui recommanda, dit-on, très-sérieusement, de bien penser à ne pas faire sa montagne plus ancienne que *Moïse* n'avait fait le monde. Aujourd'hui qu'un voyageur géologue [1] a démontré, sur les lieux-mêmes, que la conjecture du bon chanoine était sans aucun fondement, personne ne partage plus, grâce aux progrès de la science, les alarmes de son évêque. Ne sait-on pas d'ailleurs qu'*Herculanum* est aussi recouvert de sept couches de lave du Vésuve qui ont entre elles des veines de *bon terrain*, et qu'il n'y a pourtant que dix-sept cent cinquante ans que la plus profonde de ces couches a englouti cette malheureuse ville ?

Il est, en particulier, un point de critique sacré qui se rattache à l'idée que je développe, et sur lequel les théologiens ont long-tems disputé, malgré les nombreux commentaires destinés à l'éclairer [2], je veux parler du vrai sens qu'on doit donner aux premiers versets de la Genèse. Après n'y avoir vu qu'une création unique, on en vint à conjecturer, d'après la signification de quelques mots hébreux, qu'il fallait faire une distinction entre la création primitive de l'univers et la conformation progressive de notre globe [3]. Les travaux, quoique très-imparfaits, des premiers géologues rendaient déjà cette distinction nécessaire; mais les *six jours* de cette création, racontée en détail par Moïse, présentaient encore bien des difficultés insolubles; il en résultait des doutes qui semblaient porter atteinte à l'autorité divine de la Bible; et les personnes pieuses qui, sans renoncer à la science du salut, cultivent en même tems les sciences humaines et font profession de croire que les vérités révélées

[1] Le docteur Daubiny.

[2] On peut en lire la longue liste dans la Bibliothèque sacrée de D. Calmet.

[3] Dissertation sur le vrai système du monde, etc. ; par D. Encombre.

ne sauraient être en contradiction avec celles que les sens nous manifestent, ou que la raison nous démontre, voyaient avec douleur les détracteurs des livres saints puiser dans le plus ancien de tous, les principales armes dont ils se servaient pour les attaquer; tout à coup les études géologiques ont pris un nouvel essor. L'antiquité matérielle du globe a été immensément étendue : les anciennes théories, qui souvent s'entre-détruisaient et se neutralisaient l'une par l'autre, ont cédé à des observations incontestables, et les adversaires de l'ancien Testament ont cru voir la vérité de la Genèse abîmée sans retour avec la vieille science. Cependant qu'est-il arrivé? La science nouvelle, perfectionnée avec la plus louable émulation par une multitude de savans français et étrangers, et telle qu'elle est sortie principalement des mains du célèbre M. *Cuvier*[1], paraît avoir rejeté, il est vrai, l'explication vulgaire et littérale des *six jours*; mais, au lieu de convaincre la Genèse de mensonge, et de blesser en rien la doctrine orthodoxe, elle nous en a donné un commentaire aussi admirable que plausible[2]; plus propre que toutes les dissertations critiques à l'entourer de confiance et de respect, elle nous a découvert, avant la naissance de l'homme et la dernière organisation du globe, de longues périodes où le

[1] Voyez ses recherches sur les ossemens fossiles, et surtout le discours préliminaire sur les révolutions du globe.

[2] La chronologie de Moïse date moins de l'instant de la création de la matière que de l'instant de la création de l'homme, en sorte qu'elle remonte moins à l'origine même du globe qu'à l'origine de l'espèce humaine, ainsi nous sommes en droit de dire aux géologues : « Fouillez tant que vous voudrez dans les entrailles de la terre, si vos observations ne demandent pas que les jours de la création soient plus longs que nos jours ordinaires, nous continuerons de suivre le sentiment reçu jusqu'ici sur la durée de ces jours. Si au contraire, vous découvrez, d'une manière évidente, que le globe terrestre, avec ses plantes et ses animaux, doit être de beaucoup plus ancien que le genre humain, la Genèse n'aura rien de contraire à cette découverte, car il vous est permis de voir, dans chacun de ces six jours, autant de périodes de tems indéterminées, et alors vos découvertes seraient le commentaire explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement fixé. » (M. Frayssinous. *Conférence sur Moïse, considéré comme historien des tems primitifs*, tom. II, p. 202.)

Dieu de la nature revêtait successivement son ouvrage de formes diverses et progressives ; préparant ainsi lentement l'empire de l'homme intelligent et moral ; avant celui-ci, le globe est occupé d'abord par le chaos des ondes, puis par des végétaux monstrueux, puis par des reptiles gigantesques, puis par des mammifères énormes et pourtant analogues aux nôtres. Ce ne sont pas là de simples conjectures, des hypothèses brillantes, plus ou moins hasardées; ce sont des faits généralement admis qu'il est difficile de nier. Lorsqu'en effet, guidé par la géologie, on examine attentivement l'enveloppe solide de notre terre, on se convainc qu'après les couches de granit, qui annoncent qu'à l'époque de leur formation nul être organisé n'avait encore paru, se retrouvent les végétaux par fragmens ou par empreintes. (*Gen.* 1, v. 11). En s'élevant aux couches supérieures, les coquillages et les débris de poissons se découvrent (*Ib.*, v. 20 et 21), et successivement les restes des grands reptiles et les os des quadrupèdes. (*Ib.*, v. 24 et 25). En démontrant ainsi l'accord parfait des jours ou époques mentionnées par l'historien sacré, avec les grandes époques de la nature, au milieu de ce vaste cimetière, triste amas de ruines d'un monde primitif, l'homme cherche avec un vif intérêt, et même avec inquiétude, les restes de son semblable; il interroge sans succès, du moins jusqu'ici (quoiqu'en dise M. Appert, curé de Saint-Arnoux), les annales des siècles; elles lui répondent que l'homme, créé le dernier (*Ib.*, v. 26 et 27), n'a point été enveloppé dans ces épouvantables catastrophes; car alors Dieu, selon toute apparence, ne lui avait point encore donné la vie.

« Ainsi donc, » s'écrie à ce sujet un professeur étranger[1], « cette mystérieuse histoire de la création, ensevelie dans les » abîmes du passé; ce secret infini que nul œil n'a pu voir; ce » secret qui, après avoir été enfoui pendant des milliers d'an» nées dans les entrailles de la terre, n'en a été retiré que de » nos jours, avec les ossemens des *mastadontes* et des *megalo-* » *saurus;* ce secret, Moïse le possédait, et il l'écrivit dans son » livre... Où l'avait-il trouvé? Qui avait dirigé sa plume? On a » cherché de pauvres solutions à cet admirable problème; et,

[1] Cellerier fils.

» quoi qu'on fasse, la science de *Moïse*, instruit dans toute la » sagesse des *Égyptiens*, ne peut assez bien expliquer de tels » hiéroglyphes. Les prêtres de l'Égypte n'avaient sûrement pas » dépassé notre dix-neuvième siècle dans l'étude de la géologie ; » et il n'est pas vraisemblable que les savans trouvent jamais dans » leurs papyrus l'ouvrage de M. Cuvier, ni rien qui y soit ana- » logue. Non, il n'y a qu'une intervention divine qui puisse » expliquer ce mystère ; et Moïse ne l'a connu que parce qu'il » l'avait appris de Dieu même, qui l'inspirait. »

De tout ce qui vient d'être dit découle cette conséquence bien consolante pour l'homme instruit et ami sincère du christianisme, c'est qu'on voudrait vraiment nous faire craindre de nouvelles découvertes scientifiques. Pourquoi les redouterions-nous comme dangereuses pour la foi ! Le Dieu de la nature n'est-il pas en même tems le Dieu de la religion ? Et ne sommes-nous pas sûrs d'avance que le plus parfait accord régnera toujours entre ses différens ouvrages ? Or, la religion ne veut que la vérité, et la vérité est aussi le but essentiel des connaissances humaines. Bien loin donc d'être jaloux des découvertes des vrais savans, nous les appellons de tous nos vœux. L'expérience nous ayant appris qu'elles confirmeront constamment les récits de nos livres sacrés, et qu'elles pourront tout au plus faire apercevoir le vrai sens de quelques passages obscurs qui jusqu'alors aurait pu être contesté ou mal compris. Si donc quelque difficulté, quelque contradiction apparente vient parfois embarrasser le timide croyant qu'il se rassure, qu'il prenne patience, le tems et le vrai savoir lui dérouleront le mystère qu'il ne peut comprendre encore. Une génération passe et l'autre vient [1]. Mais le genre subsiste. Celui qui a dit : *Je suis la lumière du monde* [2] vit et règne éternellement, sans aucun doute il tiendra sa promesse, et l'obscurité apparente qui reste encore sera tôt ou tard dissipée.

[1] *Eccles.* c. I, v. 4.

[2] S. Jean, ch. VIII, v. 12.



Religion.

DES PROPHÉTIES.

Les Prophéties confirmées par les découvertes des voyageurs modernes les plus célèbres.

Deuxième article.

MOAB.

Cette contrée, située sur les bords de la Mer-Morte ou Mer-Salée, qui couvrent la plaine où furent Sodome et Gomorrhe, ne le cédait pas en fertilité au pays d'Ammon, et paraît avoir été puissante et très-peuplée. Ainsi que les Ammonites, les Moabites étaient au nombre des ennemis les plus implacables des royaumes de Juda et d'Israël. Ce fut le roi de Moab qui envoya Balaam pour maudire les Israélites.

Quant à l'ancienne grandeur de Moab, elle est attestée par une foule de preuves et de témoignages. Deux voyageurs modernes, les capitaines Irby et Manglès, rapportent qu'il n'y a pas une seule plaine où l'on ne rencontre à chaque instant les vestiges de quelque ville; sur toutes les éminences, partout où une ville a pu être bâtie, on en rencontre quelques traces, et comme la terre y est susceptible de la plus riche culture, on ne saurait douter que ce pays, maintenant désert, n'ait offert jadis un tableau non-interrompu d'abondance et de fertilité. La configuration des champs est encore visible, ainsi que des restes de grands

chemins, où se sont conservées quelques-unes des bornes milliaires qui y furent plantées du tems des Romains.

Le prophète Isaïe fait allusion à la fertilité d'Hesbon [1], et les voyageurs que nous venons de citer rapportent qu'un seul grain de froment d'Hesbon pèse plus que deux grains de l'espèce ordinaire, et que l'épi en contient plus du double. Il n'y a pas de provinces en Europe où les villes soient aussi pressées que les ruines le sont dans le pays de Moab. Burckhardt compte environ cinquante emplacemens de villes ruinées dans l'étendue de Moab, plusieurs desquels paraissent avoir occupé un très-grand espace : il parle de traces nombreuses de champs enclos, et s'accorde, quant à son ancienne population, avec les capitaines Irby et Manglès ; il en est de même de Seetzen. Volney, qui avait puisé ses renseignemens chez les Bédouins, indique le pays de Moab, dans la carte qui accompagne ses voyages, par les mots de *villes ruinées*. Nous avons donc plus de preuves qu'il ne nous en faut sur l'état autrefois si florissant de cette contrée, et cela à une époque postérieure de plusieurs siècles au tems où les prophètes publiaient les jugemens de Dieu contre elle. Les prophéties qui la concernent sont aussi remarquables que multipliées. « Voici ce que le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, dit » contre Moab : Malheur à Nabo, parce qu'elle a été détruite et » qu'elle est tombée dans la confusion. Cariathaïm a été prise, » la ville forte a été couverte de confusion et pénétrée de frayeur. » Moab ne se glorifiera plus. Il n'y aura point de ville qui ne » soit attaquée par l'ennemi ; pas une ville n'échappera ; les » vallées seront au pillage, et les campagnes seront ravagées, » parce que c'est l'Éternel qui l'a dit. Quelque florissante que » soit Moab, elle sera, au milieu de tout son éclat, emmenée » captive ; ses villes seront désertes et inhabitées. Mais voici les » jours qui viennent, dit le Seigneur, et je lui enverrai des » hommes qui disposent et transvasent le vin ; et ils le renverseront, et ils videront ses vases, et ils mettront ses outres en » pièces. Comment le sceptre fort, le sceptre de gloire a-t-il été » brisé ? Descends de ta gloire et assieds-toi dans la soif, fille » habitante de Dibon, parce que le dévastateur de Moab monte

[1] *Isaïe*, XVI, 8 — 10.

» vers toi et renversera tes remparts. Le jugement de Dieu est
» tombé sur la campagne, sur Hélon, sur Jasa, sur Mephaath,
» sur Dibon, sur Nabo, sur la maison de Deblathaïm, sur Ca-
» riathaïm, sur Beth-gamul, sur Beth-maon, sur Carioth, sur
» Bosra et sur toutes les villes de Moab, ou voisines ou éloignées.
» Abandonnez les villes, et demeurez dans les rochers, habi-
» tans de Moab. Fuyez comme la colombe qui fait son nid dans
» les plus hautes ouvertures de rochers. La joie et l'allégresse
» ont été bannies du Carmel et de la terre de Moab. J'ai em-
» porté le vin des pressoirs, et ceux qui foulent le raisin n'y
» chanteront plus leurs chants accoutumés. J'ai brisé Moab
» comme un vase inutile. Malheur à toi, Moab [1] ! » « Moab sera
» comme Sodome, un monceau d'épines sèches, elle sera à ja-
» mais une vaste solitude [2]. » « Les villes d'Aroer seront aban-
» données aux troupeaux, et ils s'y reposeront sans qu'il y ait
» personne qui les en chasse [3]. »

Il fallait que ces prédictions s'accomplissent et les villes de Moab ont disparu, et le pays tout entier est couvert de leurs ruines. Ce fait nous a déjà été attesté par Volney. Burckhardt parle en particulier de l'état actuel de différentes villes nommées dans l'Écriture : « Les ruines d'Eleale, dit-il, d'Hesbon, de Méhon, de Médaba, de Dibon, d'Aroer, sont encore là pour faire ressortir la vérité de l'histoire des enfans d'Israël. » On peut ajouter, et pour confirmer la divine autorité des Ecritures, et pour prouver que « les prophètes ont parlé selon l'impulsion et l'inspiration qu'ils recevaient du Saint-Esprit. » Seetzen et Burckhardt, ainsi que les capitaines Irby et Mangles, ne purent découvrir dans une multitude de ruines que quelques restes assez bien conservés pour mériter une mention particulière. C'est de leurs témoignages réunis que l'on tire les détails suivans : Parmi les ruines d'El Aal (Eleale) se trouvent nombre de grandes citernes, de fragmens d'édifices et de fondemens de maisons. — A Heshban (Hesbon) sont les ruines d'une grande et ancienne cité, avec les débris d'un temple et de quelques édi-

[1] *Jérem.* XLVIII, 1, 2, 4, 8, 9, 12, 17, 18, 21, 24, 28, 33, 38, 46.

[2] *Soph.* II, 9.

[3] *Isaie*, XVII, 2.

fices, un petit nombre de colonnes mutilées sont encore debout, et l'on voit plusieurs puits très-profonds creusés dans le roc. — Les ruines de Medaba ont près de deux milles de circuit; on y voit les restes de murailles de maisons particulières, les fondations d'un temple, avec deux colonnes tout près de là, mais pas un seul édifice entier. L'objet le plus intéressant est une immense citerne en pierres de taille; comme il n'y a aucun cours d'eau à Medaba, les Arabes pourraient encore en tirer parti, s'ils voulaient se donner la peine de déblayer les décombres qui en obstruent les approches, afin que les eaux pussent s'y rendre. — Les ruines de Diban (Dibon), situées au centre d'une belle plaine, sont d'une étendue considérable, mais n'offrent rien d'intéressant. — Celles de Myoun (le Beth-méon de l'Ecriture) sont indiquées par leurs sources d'eaux chaudes. Il ne reste rien de remarquable de cette ancienne ville, non plus que d'Araayr (Aroer), si ce n'est ce qu'elles ont de commun avec les autres villes de Moab, leur entière désolation. — L'étendue des ruines de Rabba, autrefois résidence des rois de Moab, suffit pour attester son ancienne importance. — « Le mont de Nébo était entièrement nu, quand Burckhardt le passa, et on n'a pu déterminer l'emplacement de l'ancienne ville. « Nébo a été saccagée. » Une chose remarquable, c'est que ces villes ont conservé leurs anciens noms, et fournissent par là d'incontestables preuves de la vérité des prophéties qui se rapportent à chacune d'elles.

« *Les vallées seront au pillage et les campagnes seront ravagées.* » Le pays de Moab a été plus d'une fois un sujet de querelle entre les Arabes et les Turcs; et les différentes tribus d'Arabes qui en sont maîtresses sont perpétuellement en guerre l'une contre l'autre. « Ainsi, dit Burckhardt, sa vaste plaine offre l'aspect le plus aride; l'œil attristé n'y est récréé que par quelques bouquets de figuiers sauvages, jetés çà et là, ou par quelques morceaux de terre d'une excellente qualité, cultivés par les Arabes, qui toutefois ne prennent cette peine que lorsqu'ils peuvent espérer d'en mettre la récolte à l'abri des incursions de leurs ennemis.

Ce n'est pas moins dans la condition des *habitans* que dans l'état du *sol* que se manifeste le contraste frappant qui existe

entre Moab tel qu'il était jadis et tel qu'il est de nos jours; et l'on est également frappé et de la prophétie et de son accomplissement.

« *Les jours viennent, dit le Seigneur, que je lui enverrai des hommes qui renverseront et mettront ses outres en pièces.* » Quelques Arabes vagabonds sont aujourd'hui presque les seuls habitans de cette contrée jadis couverte de villes. Ils mènent une vie errante, et ne connaissent ni lois ni règles; rien d'organisé chez eux, si ce n'est le brigandage. Quelqu'un montre-t-il l'intention de former un établissement fixe, ils s'y opposent, et, selon la lettre même de l'Ecriture, ils le « *forcent à errer.* » « Une observation qu'on peut leur appliquer à tous, dit Burckhardt, c'est que toutes les fois que des cultivateurs se trouvent dans leur dépendance, ils les ont bientôt réduits à la mendicité par leurs demandes continuelles et leur insatiable avidité. »

« *Habitans de Moab, abandonnez les villes et demeurez dans les rochers ; fuyez comme la colombe qui fait son nid dans les plus hautes ouvertures des rochers.* » Dans la description qu'il fait des habitans de ce vaste désert, Volney dit que, « les malheureux habitans vivent dans la crainte continuelle de perdre le fruit de leurs travaux, et qu'ils n'ont pas plutôt ramassé leur récolte qu'ils se hâtent de la cacher dans quelque endroit écarté, et se retirent parmi les rochers qui bordent la mer Rouge. » — Seetzen rapporte « qu'un grand nombre de familles habitent des cavernes qui avoisinent cette mer; il les appelle les *habitans des rochers.* » — « A quelques milles des ruines d'Herbon, au rapport des capitaines Irby et Mangles, dans une grande chaîne de rochers perpendiculaires, se trouvent plusieurs cavernes artificielles, dans lesquelles on a pratiqué des chambres et quelques petites cellules à coucher. » Ainsi les rochers ont des habitans, pendant que les villes sont désertes. Des hommes font leur retraite dans ces rochers, « *comme la colombe qui fait son nid dans les plus hautes ouvertures des rochers ; les troupeaux reposent dans les villes, et il n'y a personne qui les épouvante.* » Ce parfait accord des faits avec les prophéties nous prouve qu'elles sont la parole de ce Dieu sans la permission duquel un seul passereau ne peut tomber sur la terre.

Moab sera un sujet de risée, car il arrivera que les filles de Moab

seront au passage d'Arnon comme l'oiseau qui voltige çà et là, comme une nichée chassée de son nid. Dans la vallée de Wale, tout près de la rivière d'Arnon, dans laquelle se jette celle de Wale, Burckhardt observa un nombreux parti d'Arabes du désert qui y avaient établi leur camp. « Sans cesse poursuivis par les autres tribus, dit ce voyageur, ils errent dans une misère profonde, ne possèdent qu'un petit nombre de chevaux, et sont hors d'état de nourrir des troupeaux de chèvres ou de brebis. Leurs tentes sont dans l'état le plus misérable; ils vont presque nus, hommes et femmes; les premiers n'ont d'autre vêtement que quelque morceau d'étoffe autour de la ceinture; celui des femmes ne consiste qu'en une espèce de chemise flottante, qui pend en haillons autour d'elles. Elles ressemblent en effet à des oiseaux chassés de leur nid, faibles, qui n'ont encore que la moitié de leurs plumes et qui sont devenus un sujet de moquerie. »

Philistie.

Parmi les ennemis des enfans d'Israël, et au nombre des plus puissans, des plus actifs, et de ceux qui les avaient le plus souvent vaincus, étaient les Philistins. Leur pays était fertile; ils possédaient plusieurs villes considérables; ils étaient nombreux et belliqueux. Leur nation, fort ancienne, occupait ce pays dès le tems d'Abraham [1] : ils étaient gouvernés par cinq princes. Long-tems après l'époque du Sauveur, et plusieurs siècles après que les prophètes de Dieu eurent annoncé sa désolation, cette contrée était peuplée et florissante, et rien ne paraissait moins imminent que sa prochaine destruction. Mais Dieu en avait décidé, et la voix des prophètes avait proclamé le sort qui l'attendait.

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'étendrai ma main sur » les Philistins, et je détruirai le reste de leurs ports de mer [2]. » — « L'Eternel va détruire les Philistins. Gaza s'arrache les che» veux, Ascalon est dans le silence, et les villes de la Vallée [3]. »

[1] *Genèse*, XXI.
[2] *Ezéch.* XXV, 16.
[3] *Jérem.* XLVII, 4, 5.

— « Après les crimes de Gaza trois et quatre fois répétés, je ne » changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre ses habitans ; » j'enverrai le feu contre les murs de Gaza, et il dévorera ses » édifices. J'exterminerai l'habitant d'Asdod et le prince d'Asca- » lon ; puis j'appesantirai ma main sur Hékron, et les restes des » Philistins seront détruits, dit le Seigneur [1]. » — « Gaza va devenir » déserte, Ascalon sera ravagée, Asdod sera emmenée captive » en plein jour, Hékron sera arrachée. Chanaan, terre des Phi- » listins, je te perdrai tellement que tu seras sans habitans. Et » le rivage de la mer deviendra la retraite des bergers qui y feront » parquer leurs troupeaux [2]. » — « Il n'y aura plus de roi à Gaza ; » Ascalon ne sera plus habitée ; et je perdrai l'orgueil des Phi- » listins [3].

Ainsi donc il était annoncé que le pays des Philistins serait détruit ; et il partage aujourd'hui la désolation commune à la Judée et aux contrées voisines, et les ruines dont elles sont couvertes abondent plus particulièrement le long des côtes de la mer qui formaient la partie méridionale du pays des Philistins; rapportons-nous-en sur ce point à un homme qui, bien que digne de foi comme voyageur, et doué d'une rare sagacité dans ses recherches et dans ses observations, ne croyait pas aux Ecritures ; rapportons-nous-en à Volney.

« Dans la plaine entre Rambé et Gaza (précisément celle qui appartenait aux Philistins, le long des côtes de la mer), on rencontre, d'espace en espace, quelques villages mal bâtis en terre sèche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la pauvrete et de la misère. Les maisons, vues de près, sont des huttes tantôt isolées et tantôt rangées en forme de cellules, autour d'une cour fermée par un mur de terre. Dans l'hiver, l'appartement habité est celui même des bestiaux ; seulement la partie où l'on se tient est élevée de deux pieds au-dessus du sol des animaux (*des cabanes, des loges de bergers et des parcs de brebis*). » Tout le reste du pays est désert et abandonné aux Arabes Bédouins, qui y font paître leurs troupeaux. — Les ruines de

[1] *Amos*, I, 6, 8.
[2] *Sophon.* II, 4, 6.
[3] *Zach.* IX, 5, 6.

marbre blanc que l'on trouve à Gaza prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe et de l'opulence; mais elle a participé à la décadence générale; et, malgré son titre de capitale de la Palestine, elle n'est plus qu'un bourg sans défense, peuplé tout au plus de deux mille âmes [1]. » — Mais ce bourg, sans défense et si pauvre aujourd'hui, fut assez grand pour être la résidence d'un évêque, trois cents ans après la naissance de Jésus-Christ, et au moins neuf siècles après que les prophètes eurent prédi sa ruine future. Ce Gaza, qui soutint jadis un siége de deux mois, est maintenant ouvert à quiconque veut l'attaquer; tandis que les restes de ses magnifiques édifices ne sont plus que des étables pour les bœufs et pour les brebis.

« *J'exterminerai l'habitant d'Asdod.* » Au nombre des ruines qui se présentent à chaque pas, sont celles d'Ezdoud (Asdod), si puissante au tems des Philistins. « Après Yabné, dit Volney, l'on rencontre successivement diverses ruines, dont la plus considérable est Ezdoud, célèbre en ce moment par ses scorpions [2]. » Cette ville soutint autrefois le plus long siége, peut-être, dont l'histoire fasse mention, puisqu'il dura vingt-neuf ans. Mais devant « *la parole de Dieu, qui est plus pénétrante que mille épées à deux tranchans,* » elle a été retranchée, et des reptiles venimeux sont aujourd'hui sa seule défense.

« *Ascalon est muette et le reste de la vallée, et personne n'y habitera.* » La mer qui la baignait autrefois s'éloigne tous les jours de plus en plus des ruines désertes d'Ascalon. Cette ville était renommée jadis, non moins pour ses vins délicieux que pour la force des ouvrages qui la défendaient. Aujourd'hui, au lieu du bruit du peuple occupé, au lieu du fracas de la guerre, règne au milieu de ses ruines le silence des tombeaux.

Ecoutons maintenant la relation d'un voyageur chrétien qui parcourait ce pays il y a quelques années. — « Ascalon, dit-il, était une des plus opulentes satrapies des Philistins; aujourd'hui ses murs ne renferment pas un seul habitant; ainsi s'est accomplie la prédiction de Zacharie : « *Il n'y aura plus de roi à Gaza, et Ascalon ne sera plus habitée.* » A l'époque où cette pro-

[1] *Voyages en Syrie et en Egypte*, ch. XXXI.

[2] *Idem*, tom. II.

phétie fut prononcée, ces deux villes étaient également florissantes, et il ne fallait rien moins que la prescience de Dieu pour décider sur laquelle des deux et de quelle manière serait répandu le vase de sa colère. Gaza en effet n'a plus de roi. Les superbes tours d'Ascalon gissent étendues sur le sol, et au dedans de ses murailles, ses ruines ne servent d'asile à aucun être humain. L'oracle fut rendu par la bouche du prophète plus de cinq cents ans avant l'ère chrétienne, et c'est plus de dix-huit siècles après cette époque, que nos yeux sont témoins de son accomplissement[1]. »

Quant à Hékron, son nom même n'existe plus, et on ne connaît pas son emplacement d'une manière positive. « *Hékron sera arrachée.* » Fût-il jamais événemens plus dignes d'attention! La destinée d'une ville aussi clairement précisée, l'état et l'aspect du pays, les demeures de ses misérables habitans, toutes ces circonstances, attestées à la fois par des chrétiens et par des incrédules, offrent une preuve si frappante de la vérité de la parole divine, qu'il faut l'aveuglement le plus volontaire et la plus insouciante indifférence pour ne pas l'apercevoir.

Le Liban.

Les montagnes du Liban sont indiquées sur la carte au nord d'Israël. L'ancien Testament en parle comme de montagnes fameuses par les cèdres dont elles étaient couvertes, cèdres dont le Psalmiste fait une mention particulière et qu'il regarde comme un des ouvrages de Dieu. « *Les cèdres du Liban qu'il a plantés.* » Ces arbres étaient très-renommés de son tems et le furent longtems encore après lui.

Mais Dieu prononça ses jugemens contre cette contrée, et prédit par les prophètes la destruction de ces forêts, qui en faisaient la gloire et la richesse. « *Le Liban est dans la tristesse*[2]. » « *Ouvre tes portes, ô Liban, et que la flamme dévore tes cèdres. Le cèdre est tombé, l'orgueil de la terre a été renversé, la forêt qui était comme une place forte, a été coupée*[3].

[1] *Voyages* de *Richardson.*

[2] *Isaïe*, XXXIII, 9.

[3] *Ezéch.* XI, 1, 2.

Dans quel état est aujourd'hui le Liban? Maundrell, voyageur qui le visitait à la fin du dix-septième siècle, parle de quelques-uns des cèdres qui avoisinent le sommet de la montagne, comme d'arbres très-vieux et d'une grosseur prodigieuse, et de quelques autres plus jeunes, et d'un volume moins considérable. Il en mesura un qui avait trente-six pieds de circonférence. Le rapport de ce voyageur prouve que la renommée des anciens cèdres du Liban n'avait rien de fabuleux; il prouve aussi que le Liban est aujourd'hui *dépouillé de ce qui faisait son orgueil*, car il n'y put trouver que seize de ces arbres. De nos jours, on en chercherait vainement un seul dont la dimension approchât de celui que nous avons cité; ceux qui restent et qui ont été visités par les capitaines Irby et Mangles, sont au nombre de cinquante en tout, sur une petite éminence, et ce sont les seuls arbres que l'on aperçoive de cet endroit. « *Le feu a consumé les cèdres.* » « Vers le Liban, dit Volney, les montagnes s'élèvent; là, parmi les rocailles, se présentent les restes peu magnifiques des cèdres si vantés; il n'y a plus que quatre ou cinq de ces arbres qui aient quelque apparence[1]. » Ainsi, le cèdre du Liban est tombé, et nous pouvons dire avec Isaïe, que « le reste des arbres de cette forêt sera si petit, qu'un enfant pourra les compter[2]. »

Edom.

Edom ou l'Idumée formait de l'autre côté la seule limite de la Judée; il nous reste à passer succinctement en revue les prophéties qui concernent cette contrée : et pour ce qui regarde leur accomplissement, nous commencerons par faire parler de nouveau l'auteur des *Ruines*.

« Mon glaive descendra sur l'Idumée; sa désolation subsistera » de race en race; et personne n'y passera dans toute la suite » des âges. Elle sera abandonnée au cormoran et au hérisson; » elle deviendra le séjour des corbeaux et des hiboux; Dieu » étendra sur elle le cordeau pour la raser; le niveau sera sur ses

[1] *Voyages en Syrie et en Egypte*, ch. xx, § 11, note.

[2] *Isaïe*, x, 18, 19.

» ruines. Il n'y aura plus là de princes : on y invoquera un roi, » mais tous ses chefs seront anéantis. Les épines et les orties » couvriront les palais, les ronces croîtront dans les citadelles : » là se traîneront les dragons (les serpens); là s'entendra le cri » du hibou. Les bêtes sauvages des déserts et les animaux des » îles s'appelleront les uns les autres; les oiseaux de nuit s'y re- » tireront et y reposeront en paix. Le hérisson y creusera sa ta- » nière, il y nourrira ses petits; ils croîtront à l'ombre de sa » caverne; les milans s'y assembleront en foule. Examinez avec » soin le livre du Seigneur, et lisez : Vous trouverez qu'il ne » manquera rien de ce que j'annonce, parce que les paroles qui » sortent de ma bouche m'ont été inspirées de Dieu, et que c'est » son esprit qui rassemblera tous ces monstres. C'est lui qui leur » fera leur partage. Sa main divisera entre eux l'Idumée; ils la » posséderont éternellement, et ils y habiteront dans la succes- » sion de tous les siècles [1]. — Quant à Edom, voici ce que dit le » Seigneur des armées : N'y a-t-il donc plus de sagesse dans » Théman? Ses enfans sont sans conseil; leur sagesse s'est éva- » nouie. J'ai fait venir sur Esaü le jour de sa destruction au tems » où je le visiterai. Si des vendangeurs venaient vers toi, ne te » laisseraient-ils pas quelques grappes? Si des voleurs venaient » durant la nuit, ils n'emporteraient que ce qui leur suffit. Mais » moi je découvrirai Esaü, je révélerai ses lieux cachés, et il ne » pourra se dérober à moi. Ceux qui ne semblaient pas devoir » être condamnés à boire le calice, en boiront abondamment; » et toi, Edon, demeurerais-tu impunie comme innocente? Tu » n'en seras point exempte, mais tu en boiras à longs traits. Je » jure par moi-même, dit le Seigneur, que Bosra sera déserte, » et en opprobre et en désolation, et en malédiction; et que » toutes ses cités seront des solitudes éternelles. Voilà que je t'ai » rendue petite entre les peuples, et méprisable entre les hom- » mes. Ton arrogance et l'orgueil de ton cœur t'ont séduite, toi » qui habites dans des rochers et qui occupes la hauteur des col- » lines. Quand tu aurais élevé ton nid aussi haut que l'aigle, je » t'arracherais de là, dit le Seigneur; et l'Idumée sera déserte; » quiconque passera au milieu d'elle sera dans la stupeur, et

[1] *Isaïe*, xxxiv, 5, 10, 17.

» sifflera sur sa désolation. Elle sera comme Sodome et Gomor-
» rhe et les villes voisines[1]. » — Voici ce que dit le Seigneur Dieu:
» J'étendrai ma main sur l'Idumée, j'en exterminerai les hom-
» mes et les animaux, et la réduirai en désert depuis Théman[2].
» — Le Seigneur me parla encore, disant : Fils de l'homme,
» tourne ton visage du côté de la montagne de Séhir et prophé-
» tise contre elle. Dis-lui : Écoutez la parole du Seigneur Dieu.
» J'étendrai ma main sur toi, et je te rendrai déserte et aban-
» donnée. Je détruirai tes villes. Je réduirai la montagne de Sé-
» hir en un désert, et j'en éloignerai tous ceux qui la fréquen-
» taient. Je te livrerai aux solitudes éternelles, et tes villes ne
» seront plus habitées. Lorsque toute la terre sera dans la joie,
» tu ne seras que désolation. Tu seras ruinée, montagne de Sé-
» hir, et toute l'Idumée sera détruite; et ils sauront que moi je
» suis le Seigneur[3]. »

« Edom, je te rendrai la plus petite des nations et le plus mi-
» sérable des peuples. L'orgueil de ton cœur t'a séduit, parce
» que tu habites dans les antres des rochers, et que tu résides dans
» les lieux les plus élevés; tu as dit en toi-même : Qui m'en fera
» descendre? N'est-ce pas en ce jour-là que je perdrai les sages de
» l'Idumée et la prudence de la montagne d'Esaü? La maison de
» Jacob dominera ceux qui l'avaient possédée, et il ne restera
» rien de la maison d'Esaü[4]. » — J'ai fait des montagnes d'Esaü
» une solitude, et j'ai abandonné son héritage aux serpens du
» désert. Que si Edom dit : Nous avons été détruits, mais à notre
» retour nous rebâtirons ce qui a été détruit, voici ce que dit
» le Seigneur des armées : ils bâtiront, et moi, je détruirai; et
» on les appellera une terre d'impiété[5]. »

Existe-t-il donc quelque part un pays, jadis riche et peuplé, qui ait été frappé d'un tel excès de désolation? oui, et ce pays est l'Idumée; et il suffit d'y jeter les yeux pour reconnaître que

[1] *Jérem.* XLIX, 7, 10, 12, 18.
[2] *Ezech.* XXV, 13.
[3] *Ezech.* XXXV, 1, etc. *Joël*, III, 19.
[4] *Abdias*, 2, 3, 8, 17, 18.
[5] *Malachie*, 1, 3, 4.

celui qui a prononcé de semblables jugemens contre ce pays ne peut être que l'Éternel.

L'Idumée était située au sud et au sud-est de la Judée. Elle confinait au sud avec l'Arabie-Pétrée, nom sous lequel elle a été englobée dans la dernière partie de son histoire, et elle s'étendait vers le sud jusqu'au golfe oriental de la mer Rouge. Un seul extrait des voyages de Volney fera ressortir également et la vérité de la prophétie et le fait qui en est l'accomplissement. — « Ce pays, dit l'auteur que nous citons, n'a été *visité par aucun voyageur*; cependant il mériterait de l'être, et, d'après ce que j'ai ouï dire aux Arabes de Bahir et aux gens de Gaza qui vont à Maân et à Karak, sur la route des pélerins, il y a au sud-est du lac Asphaltite, dans un espace de trois journées, plus de *trente villes ruinées, absolument désertes*. Les Arabes s'en servent quelquefois *pour parquer leurs troupeaux*; mais le plus souvent ils les évitent à cause des *énormes scorpions qui y abondent*. L'on ne doit pas s'étonner de ces traces de population, si l'on se rappelle que ce fut là le pays de ces *Nabathéens* qui furent les plus puissans des Arabes, et des Iduméens, qui, dans le dernier siècle de Jérusalem, étaient presque aussi nombreux que les Juifs. Il paraît qu'outre un assez bon gouvernement, ces cantons eurent encore pour mobile d'activité et de population une part considérable du commerce de l'Arabie et de l'Inde. On sait que, dès le tems de Salomon, les villes *d'Atsioum-Gâber* et *d'Ailah* en étaient deux entrepôts très-fréquentés. Les Iduméens, à qui les Juifs n'enlevèrent ces ports que par époques passagères, durent en tirer de grands moyens de population et de richesse [1]. » — Que les Iduméens aient été une nation nombreuse et puissante plusieurs siècles après l'émission des prophéties; qu'ils aient eu, même au jugement de Volney, un assez bon gouvernement; que l'Idumée ait contenu un grand nombre de villes; que ces villes soient aujourd'hui absolument désertes, et que leurs ruines soient le repaire des scorpions; que les Iduméens aient été une nation commerçante et aient possédé des entrepôts très-fréquentés; que ce pays offre un chemin plus court que la route ordinaire

[1] *Voyages en Syrie et en Egypte*, ch. XXXI.

pour aller aux Indes, et que cependant il n'ait été visité par aucun voyageur, ce sont autant de faits avancés et prouvés par l'auteur des *Ruines*.

Un vaste désert remplace aujourd'hui la populeuse Idumée; mais ce n'est pas ce désert qui en rend le passage si périlleux, ce sont les Arabes qui habitent sur ses confins, qui la traversent, y transportent leur butin, et qui sont les plus insignes voleurs qui existent; ils sont en guerre même avec les autres Arabes des environs; et tout voyageur qui ose s'approcher des frontières de l'Idumée est menacé de tomber sous les coups de ces brigands, s'il entreprend de *passer par elle*. Ainsi, tandis que, sans le savoir, ils accomplissent les termes mêmes d'une prophétie, leur caractère général ainsi que leur conduite rendent témoignage à cette autre prédiction. « *On les appellera une terre d'impiété.* »

Un voyageur, non moins hardi que savant, Burckhardt, entreprit de pénétrer dans l'Idumée, déguisé en Arabe, et on lui prit jusqu'aux lambeaux d'étoffe dont il s'était enveloppé les chevilles des pieds, où il s'était blessé. Les capitaines Irby et Mangles, avec deux autres anglais, accompagnés d'une suite nombreuse, et ayant obtenu la protection d'un des plus intrépides chefs arabes, parvinrent à la vérité jusqu'à Pétra, jadis capitale de l'Idumée, non sans avoir éprouvé les plus grandes difficultés et couru des dangers de toute espèce; mais ils furent bientôt forcés de retourner sur leurs pas. Les relations imprimées de leur voyage et de celui de Burckhardt ont fourni sur l'Idumée les renseignemens les plus intéressans. Chaque ait nouveau qu'on ajoute aux descriptions déjà existantes de l'Idumée, semble n'être qu'un écho des prophéties. Cependant Burckhardt ne les rappelle pas une seule fois[1]. » Elles paraissent avoir été tout-à-fait étrangères au but qu'il s'était proposé, et qui n'était que d'explorer le pays. « Toute cette contrée n'est qu'un désert, dit-il en parlant de la partie orientale de l'Idumée, et Maân (ou Théman, comme le porte une carte annexée à ses voyages), en est le seul endroit habité. (« *Je te*

[1] Voyez dans les *Nouvelles Annales des voyages* les détails intéressans que ce célèbre voyageur donne sur ces contrées.

réduirai en désert depuis Théman, » est-il dit au ch. xxv d'Ezéchiel.) Dans l'intérieur de l'Idumée, la plaine entière n'offre à la vûe qu'une immense plage de sables mouvans. La profondeur en est telle que toute espèce de végétation y est impossible.... En remontant la plaine à l'ouest, nous n'avions devant nous qu'une vaste étendue de terres arides, toutes couvertes de cailloux blancs, et dont la triste uniformité n'était rompue que par quelques coteaux qui s'élevaient au-dessus de la plaine. « *Si des vendangeurs venaient vers toi ne te laisseraient-ils pas quelques grappes? mais moi, je dévorerai Esaü. On étendra sur lui le cordeau pour écraser; le niveau sera sur ses ruines.* »

On voit dans l'Idumée « *les traces d'un grand nombre de villes et de villages.* » Mais dans quelques endroits le sable est si profond qu'on ne peut y découvrir la plus légère apparence d'un chemin quelconque, bien qu'une voie romaine ait autrefois traversé le pays. Burckhardt donne la description des ruines d'une grande ville dont il ne reste que des débris de murailles et des monceaux de pierres; il parle des ruines de plusieurs villages des environs, de celles d'une ancienne ville, et des ruines considérables de *Gherandel-Arindela*, ancienne ville de la *Palestina Tertia.* Il énumère neuf endroits ruinés dans Djebal Shera (*mont Séhir*), et rapporte que Thoana exceptée, il ne reste pas vestige des villes indiquées dans la carte de Danville. «*Je te ruinerai, montagne de Séhir; je te livrerai aux solitudes éternelles, et tes villes ne seront plus habitées.* » *Ezech.* xxxv.

Cependant les ruines de ces villes ne sont pas les principaux monumens de l'ancienne grandeur de l'Idumée. Sa capitale, aujourd'hui sans un seul habitant, présente le spectacle le plus étonnant qu'on puisse concevoir. Dans le voisinage du mont Séhir, les vastes ruines d'une grande cité, des fragmens de colonnes, des vestiges de rues pavées, couvrent une vallée enfermée des deux côtés par des rocs perpendiculaires dont la hauteur varie de quatre cents à sept cents pieds, et dans lesquels sont creusées d'innombrables chambres qui s'élèvent par étages avec les rochers, au point « qu'il paraît impossible d'approcher du plus élevé. » Les colonnes s'élèvent au-dessus des colonnes et ornent le devant des habitations; des coupures horizontales, pour l'écoulement des eaux, sont pratiquées le

long de la façade des rochers ; des *escaliers* servent à y gravir, et sur quelques points le sommet de ces hauteurs est couronné de pyramides taillées dans le roc. Il existe entre la description du prophète et celle qu'on nous donne de ces lieux terribles, tels qu'ils s'offrent aujourd'hui aux yeux du voyageur, une identité à laquelle il n'est pas permis de se méprendre. « *Mais* » *ton arrogance et l'orgueil de ton cœur t'ont séduit ; parce que tu ha-* » *bites les rochers et que tu résides dans les lieux les plus élevés, tu as* » *dit en toi-même : qui m'en fera descendre ? mais quand tu aurais* » *élevé ton nid aussi haut que l'aigle, je t'arracherai de là, dit l'E-* » *ternel, et l'Idumée sera déserte.* » *Jérém.* XLIX, 16, 17.

On voit aussi parmi ces ruines un grand nombre de mausolées et de tombeaux magnifiques qui appartiennent à diverses époques et à différens ordres d'architecture. Il en est un en particulier dont on parle comme d'un ouvrage immense, colossal et parfaitement conservé. Il contient une chambre de seize pas carrés, et de plus de vingt-cinq pieds d'élévation ; sa façade est ornée d'un rang de colonnes de trente-cinq pieds de hauteur, et couronnée par un fronton du travail le plus riche, etc., « *le tout taillé dans le roc.* » Quelle ne doit pas avoir été l'opulence d'une ville qui pouvait ériger de semblables monumens à la mémoire de ses princes ! mais le tems est venu où « *il n'y aura plus là de princes, et où tous ses chefs seront anéantis* »

Les épines et les orties couvriront les palais, les ronces croîtront dans les citadelles. » Dans l'Idumée, chaque bédouin porte à la ceinture une paire de petites pinces pour arracher les épines qui peuvent lui entrer dans les pieds.

« *Je te rendrai petite entre toutes les nations, et méprisable entre les hommes.* » Au lieu de leur antique opulence et de leur commerce florissant, le peu d'habitans qui errent aujourd'hui dans l'Idumée n'ont d'autre industrie que la récolte de la gomme arabique, sur les branches épineuses du *santh*, ou acacia véritable. A ces superbes édifices, dont s'enorgueillissait jadis cette contrée, ont succédé quelques huttes rares et misérables ; les tentes des Arabes sont petites et basses ; il en est même qui n'ont aucune espèce de tente ou d'abri. Lorsqu'on demande aux autorités de Constantinople un firman ou lettre de protection pour

quelque voyageur qui désire visiter les ruines de Petra, elles répondent qu'elles ne savent pas ce qu'on veut dire, qu'elles ne connaissent aucun lieu de ce nom. Le mépris peut-il aller plus loin?

« *N'est-ce pas en ce jour là que je perdrai les sages de l'Idumée et la prudence de la montagne d'Esaü?* » Newton attribue aux Iduméens l'invention de l'écriture, de l'astronomie et de la navigation. Si ces magnifiques palais, taillés dans le roc, sont des monumens de leur puissance, le livre de Job n'est pas une preuve moins brillante ni moins durable de leur éloquence. Mais toute *prudence* est si complètement *bannie* de la montagne d'Esaü, que les hommes sauvages, qui errent aujourd'hui dans ces solitudes, regardent ces antiques monumens comme l'ouvrage des génies! Déblayer quelques décombres, seulement pour faciliter l'écoulement des eaux dans quelques anciennes citernes, qui par là leur deviendrait utile, est « une entreprise à la hauteur de laquelle ne sauraient s'élever les vues des Arabes vagabonds. » Ils sont infatués des opinions les plus superstitieuses et les plus absurdes, et ce serait vainement qu'on chercherait aujourd'hui un Eliphaz parmi les Témanites. « Leurs sciences sont absolument nulles, dit Volney; ils n'ont aucune idée ni de l'astronomie, ni de la géométrie, ni de la médecine. Ils n'ont aucun livre, et rien n'est si rare, même parmi les Chaiks, que de savoir lire [1]. » — « *Il n'y a plus de sagesse dans Théman; ses enfans sont sans conseil; leur sagesse s'est évanouie.* »

Le *cormoran*, suivant notre traduction, est le premier nommé dans l'énumération des animaux qui devaient habiter Edom; mais le mot de l'original est *kat*, et il y a des passages où il est écrit *kata*. Burckhardt rapporte que « l'on rencontre une multitude innombrable d'oiseaux appelés *katta*. Ils volent en si grande troupe que souvent il suffit aux petits Arabes d'y jeter un bâton pour en tuer deux ou trois d'un seul coup. »

« *Elle deviendra le séjour des hiboux et des corbeaux.* » Les hiboux ont aujourd'hui leurs habitations solitaires dans les fentes du rocher où demeuraient un grand nombre des enfans d'Esaü. « *Les champs de Tafilé*, situés dans le voisinage immédiat d'E-

[1] *Voyages en Syrie et en Egypte*, tom. I, ch. XXIII, § 3.

dom, sont fréquentés par d'innombrables légions de corbeaux. » Edom est renommé parmi les Arabes pour les corbeaux.

« *Là se traîneront les dragons* (les serpens). » Ce que dit Volney, d'après des renseignemens qu'il tenait des Arabes, sur les scorpions énormes qui abondent dans les décombres des villes de ce pays, et le rapport tout-à-fait conforme d'un savant voyageur, le docteur Shaw, sur les vipères qui y fourmillent, suffisent pour prouver qu'en effet l'heritage d'Esaü n'est plus qu'un désert abandonné aux dragons (aux serpens).

« *Les bêtes sauvages des déserts et les monstres des îles s'appelleront les uns les autres.* » Un fait qui mérite d'être remarqué ici, c'est que l'empereur Décius fit transporter d'Afrique, sur les frontières de la Palestine et de l'Arabie ou Edom, des lions et des lionnes, afin que ces animaux féroces, en s'y multipliant, inquiétassent les Sarrasins. Cette espèce de colonie, tirée d'un désert lointain et portée dans l'Idumée, autorise donc à dire qu'en effet des animaux appartenant à des contrées différentes s'y sont rencontrés.

Mais les termes mêmes de la prophétie appellent l'examen le plus sévère sur leur exactitude, et c'est une tâche encore entière que celle de chercher et de trouver que de tous ces animaux qui devaient se rassembler dans Edom, il n'en manque pas un seul. « *Aucun ne manquera de s'y trouver avec les autres*, » dit *Isaïe*, ch. XXXIV, 16. Selon l'hébreu [1].

[1] On ne peut tarder à recevoir de nouveaux renseignemens sur l'Idumée. On a découvert, dit-on, les papiers de Seetzen, et on s'occupe en Allemagne de leur publication. Comme il était naturaliste, il n'aura sûrement pas manqué de s'occuper spécialement des animaux qui se trouvent dans l'Idumée. D'un autre côté, deux voyageurs français, dont un M. Léon Delaborde, fils du membre de l'Institut de ce nom, ont récemment visité Pétra; et dans une lettre datée de cet endroit, envoyée en Europe et publiée en partie dans quelques journaux littéraires, ils parlent d'une *rangée de colonnes gigantesques* dont l'effet est au-dessus de toute description. « Nous avons vu, ajoutent-ils, les ruines de Balbek, les longues colonnades de Palmyre, la rue et l'ovale de Djerash; mais tout cela est bien inférieur à ces immenses édifices à deux ou trois étages de colonnes, à ce rocher d'une lieue carrée, dans lequel sont creusées ces magnifiques ruines. Nous étions dans une extase continuelle. Le *Kanet-Pharaon*, ou

L'ÉGYPTE.

L'Égypte était un des plus anciens et des plus puissans royaumes de la terre. Les impérissables pyramides, les ruines de ses villes et de ses temples, les superbes sépultures de ses rois, dont plusieurs ont été ouvertes par Belzoni [1], sont aujourd'hui autant de monumens de son antique splendeur. Leur magnificence est au-dessus de toute description, et le nombre des villes et des bourgs qu'elle renfermait et qu'Hérodote porte à vingt mille, est à peine croyable. Dans la description qu'il fait de l'Egypte, cet auteur, appelé le père de l'histoire, en parle comme de la contrée la plus fertile, avantage qu'elle devait tout à la fois à la nature et à l'art, et comme réunissant à elle seule plus de merveilles que toutes les autres ensemble. Encore aujourd'hui, quoique ses anciennes villes et ses temples soient en ruines, l'Egypte excite à chaque pas l'admiration du voyageur, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de Norden, de Denon, d'Hamilton, de Burckhardt, de Belzoni et autres. Des temples, dont la grandeur étonne, et leurs énormes colonnes couvertes d'hiéroglyphes, semblent destinés à rendre hommage au seul vrai Dieu, au Dieu vivant, au Dieu d'Israël, en mettant dans tout son jour la partie historique et prophétique de sa sainte parole.

L'Egypte fut le sujet d'un grand nombre de prophéties qui ont reçu autrefois leur accomplissement, ainsi que Newton l'a démontré dans ses dissertations sur les prophéties; et le tems n'a pu effacer encore les marques par lesquelles les prophéties ont caractérisé la destinée qui l'attendait. Voyez *Ézéchiel*, XXIX, 14, 15; XXX, 7, 12, 13; XXXII, 15.

L'Égypte pouvait se glorifier d'une longue suite de rois, et

trésor de Pharaon, composé de deux étages de colonnes semées des plus riches ornemens, des bas-reliefs les plus curieux, et de grandes statues équestres, offrait le coup-d'œil le plus extraordinaire que nous eussions jamais vu, et dont le burin le plus habile ne pourrait donner qu'une idée bien faible.

[1] Ce célèbre voyageur, mort depuis quelques années, est auteur d'un *Voyage en Egypte et en Nubie*, publié en 2 vol., en 1821. On y trouve le récit des recherches et des découvertes importantes que Belzoni a faites dans les pyramides, dans les temples et les tombeaux de l'Egypte.

elle avait conservé sa puissance sans aucune interruption, depuis les premiers âges du monde. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, il s'est opéré une révolution complète dans sa situation, depuis le tems des prophètes, révolution qu'ils avaient formellement et clairement prédite.

Envahie et subjuguée par Nabuchodonosor, roi de Babylone, selon la parole de l'Eternel[1]; subjuguée ensuite par les Perses, sous Cambise, et par les Macédoniens sous Alexandre-le-Grand[2], l'Egypte, après la mort de ce dernier conquérant, fut gouvernée pendant près de trois siècles par les Ptolémées, descendans d'un de ses généraux, jusqu'à ce que, vers l'an 30 avant l'ère chrétienne, elle subit le joug des Romains; depuis elle a été successivement au pouvoir des Sarrasins, des Mamelouks et des Turcs. Toute son histoire est celle de l'accomplissement des prophéties.

Voici ce que Dieu avait déclaré par Ezéchiel : « Il sera petit » entre tous les royaumes, il ne s'élèvera plus à l'avenir au-dessus des peuples; et je l'affaiblirai afin qu'il ne commande plus » aux nations. Je livrerai ses champs entre les mains des plus méchans des hommes; je détruirai cette terre, avec tout ce qu'elle » contient, par la main des étrangers. Moi, le Seigneur, j'ai parlé... Il n'y aura plus à jamais de preuve du pays d'Egypte[3]. »

« Tel est, dit Volney, l'état de l'Egypte. Enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartares, connus sous le nom de Turks-Ottomans[4]. »

« Les grands officiers, dit le même écrivain, se font de gros revenus en vendant aux rebelles leur protection et leur influence. — Cette profonde ignorance, répandue sur toutes les classes, étend ses effets sur tous les genres de connaissances morales et

[1] *Jérem.* XLI, 13. — *Ezéchiel*, XXX, 10.

[2] *Isaïe*, XIX, 1, 13.

[3] *Ezéch.* XXIX, 15; XXX, 12, 13. Il y a aujourd'hui plus de deux mille ans que cette prophétie d'Ezéchiel a été prononcée. Quelle vraisemblance y avait-il alors que l'Egypte, ce royaume si vaste, si riche, si fertile, subirait pendant tant de siècles un joug étranger, sans pouvoir jamais recouvrer sa liberté, ni avoir un souverain naturel?

[4] Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, tom. I, ch. VI.

physiques. — Nulle sûreté pour la vie ou la propriété. On verse le sang d'un homme comme celui d'un bœuf. La justice même le verse sans formalité. — Les Mamelouks, achetés comme esclaves et introduits comme soldats, usurpèrent bientôt le pouvoir et s'élurent un chef. Si leur premier établissement fut un fait singulier, leur perpétuation en est un autre qui n'est pas moins bizarre [1]. Ils se sont régénérés par des esclaves transportés de leur pays originel. Le système d'oppression est méthodique. Tout ce que le voyageur voit ou entend lui rappelle qu'il est dans une terre d'esclavage et de tyrannie. En Egypte, il n'y a point de classe moyenne, ni noblesse, ni clergé, ni négocians, ni propriétaires de terres. L'ignorance, répandue dans toutes les classes, étend ses effets sur tous les genres de connaissances morales et physiques [2]. »

« On ne saurait imaginer, dit Gibbon, une constitution plus absurde et plus injuste que celle qui condamne les naturels d'un pays à une servitude perpétuelle, sous une domination arbitraire d'étrangers et d'esclaves. Tel est cependant l'état de l'Égypte depuis plus de cinq cents ans. Les plus illustres sultans des dynasties Baharite et Borghite furent tirés eux-mêmes des hordes tartares et circassiennes, et les vingt-quatre beys, ou chefs militaires, ont toujours eu pour successeurs, non leurs fils, mais leurs domestiques. » [3] « *Il n'y a plus eu de prince du pays d'Égypte; cette terre a été détruite et tout ce qu'elle contient par la main des étrangers. Elle a été affaiblie et rendue petite entre tous les royaumes.* » Les pachas sont des tyrans et des étrangers; chaque nouveau pacha fixant lui-même, à son avènement, le prix qu'il doit payer à la Porte pour son autorité et pour la propriété absolue du pays, la prophétie se trouve littéralement accomplie. « L'*Égypte a été livrée aux plus méchans des hommes.* »

Suite au prochain Numéro.

[1] Il n'y a plus de Mamelouks en Egypte; ils ont tous été détruits par les ordres du vice-roi Méhémet-Aly-Pacha, aujourd'hui régnant, qui les fit exterminer par les Albanais qui, les attaquèrent à l'improviste, les fusillèrent à bout portant, et les achevèrent à coups de sabre. Aucun d'eux n'échappa à cet horrible carnage.

[2] Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, tom. 1, ch. VII.

[3] *Histoire de la décadence de l'empire romain*, tom. 1[er], pag. 109 et 110.

Histoire.

SUR LES MYSTÈRES DES TEMPLIERS.

Nous avons donné dans le tome III des *Annales*, (pag. 317) un extrait très succinct de la célèbre dissertation de M. de Hammer sur les Templiers, ayant pour titre : *Le mystère du Baphomet révélé, ou les Templiers convaincus par leurs propres monumens d'apostasie, d'idolâtrie et d'impureté*[1]. Un de nos correspondans ayant trouvé, avec raison, que cette esquisse était beaucoup trop courte et insuffisante pour faire connaître un travail qui a fait tant de bruit, et qui a exercé une si grande influence sur la manière d'envisager ce point important de l'histoire du moyen-âge, nous allons faire connaître avec plus de détails la dissertation de M. de Hammer. On y trouvera des recherches intéressantes et neuves non-seulement sur cet ordre fameux de chevalerie, mais encore sur plusieurs sociétés secrètes, qui ont fait beaucoup de bruit, tels sont les Ophites, les Gnostiques, les Roses-Croix et les Francs-Maçons. Pour satisfaire également un desir émis par notre correspondant, nous dirons un mot des objections qu'un journal a faites contre les opinions du célèbre orientaliste allemand.

Jusqu'à l'époque où le mémoire de M. de Hammer a paru, on s'accordait généralement à considérer les Templiers comme des victimes innocentes de l'avide cruauté d'un roi et d'un pape. Toutes les preuves de crime sur lesquelles leur condamnation avait été appuyée étaient considérées comme des résultats de la calomnie ou des inventions de la haine. Cette opinion était si

[1] Mysterium Baphometis revelatum, etc. *Mines d'orient*, tom. VI.

enracinée, qu'elle avait en quelque sorte toute l'autorité d'une chose jugée.

La dissertation du savant orientaliste ne permet plus de laisser peser sur la mémoire des deux souverains qui firent juger les Templiers le soupçon de barbarie et d'assassinat qu'on pouvait concevoir avant la publication que nous analysons. Ce n'est pas que nous voulions approuver tout ce qui a été fait dans la procédure de ce célèbre procès. Il est empreint, comme cela devait être, du cachet du tems, c'est-à-dire, de superstition et de cruauté. Mais il faut avouer, en jugeant d'après les opinions alors régnantes, que les Templiers étaient non-seulement coupables des crimes dont on les accusait, mais encore dignes d'être condamnés.

C'est ce qu'on verra par l'analyse de la dissertation de M. de Hammer.

Le savant orientaliste pense que les statuts des Templiers découverts à la fin du siècle dernier [1], ne régissaient que le vulgaire des chevaliers, et n'étaient destinés qu'à mieux cacher une *doctrine secrète* à laquelle on n'atteignait que par une initiation. Cette doctrine, selon cet auteur, venait des *Ismaéliens*, qui avaient de nombreux rapports avec les Templiers et avaient pris leur origine dans les sectes gnostiques des premiers siècles de l'Eglise. Déjà, dans l'histoire des Ismaéliens [2], M. de Hammer avait jeté les bases de ce système qui tend à retrouver la doctrine des Gnostiques chez les sectateurs de Mazdeck, les Ismaéliens, les Albigeois, les Templiers, les Francs-Maçons, les Illuminés et autres associations modernes auxquelles on a attribué un peu légèrement peut-être une influence sur les événemens politiques des derniers tems.

Parmi les accusations dirigées contre les Templiers, on trouve celle d'adorer une idole et une tête à grande barbe. Les instructions des inquisiteurs leur imposaient l'obligation d'interroger les chevaliers sur ce sujet. Les aveux obtenus sur cette idole,

[1] M. Munter trouva ces statuts écrits en langue provençale dans la bibliothèque Corsini à Rome. Il les traduisit en allemand, et les publia en 1794.

[2] *Die geschichte der assassiner... durch Joseph von Hammer.* 1818. In-4°.

la représentent comme étant de *figure terrible qui ressemble à un diable;* selon d'autres, elle était faite *in figuram Bafometi*, ou *ubi erat depicta figura Bafometi*. Un des témoins entendus à Florence assure qu'en la lui montrant, on lui dit : *Voilà votre Dieu et votre Mahumet;* et, d'après cette déposition, quelques savans ont pensé que le mot Baphomet était une corruption du mot Mahomet [1]. M. de Hammer rejette cette conjecture; il croit que le Baphomet était une idole propre aux Templiers, et qu'il est parvenu à en retrouver un assez grand nombre. Mais, avant d'exposer ses opinions plus en détail, il me paraît nécessaire de remarquer qu'il n'est point l'inventeur du système qu'il cherche à établir; il donne lui-même, dans une note, les titres des ouvrages où il l'a puisé, et la partie neuve de sa dissertation consiste dans les vastes développemens que sa profonde érudition lui a fournis, et surtout dans les monumens dont il les appuie.

En 1782, M. Nicolaï, académicien de Berlin, publia en allemand un *Essai sur le secret des Templiers*. C'est le premier ouvrage qui représente ces chevaliers comme ayant une doctrine secrète et des initiations à plusieurs grades. Il conjecture que les Sarrasins leur avaient communiqué l'hérésie des Gnostiques-Manichéens; que le Baphomet était l'image du Dieu suprême dans l'état de quiétude que lui attribuaient ses sectaires, et que cette figure devait son nom à un hiéroglyphe pris des Pythago-

[1] En 1806, M. de Hammer publia en anglais la traduction d'un ouvrage arabe sur les alphabets anciens et les hiéroglyphes. On y trouve une figure qui ne paraît pas pouvoir être considérée comme un hiéroglyphe antique et que l'auteur appelle *le mystère de Bahoumid et Kharouf*. Dans le premier de ces mots, M. de H. trouve le Baphomet des Templiers, et il traduit le second par *veau*, pour établir un rapport entre l'accusation portée contre ces chevaliers d'adorer un veau et l'idole des Druses, secte dégénérée des Ismaéliens. M. Silvestre de Sacy, en rendant compte de cet écrit (*Magas. Encycl.*, 1810, tom. VI, pag. 145 — 175), réfute ces rapprochemens et montre que plusieurs historiens ont donné aux mosquées les noms de *Mahumaria*, *Machomaria* et *Bafumaria*, dérivées de ce qu'elles sont consacrées au culte de Mahomet. Il dit aussi que *Kharouf* signifie un *agneau* et non pas un *veau*. M. de H. a reconnu la justesse de cette critique, puisqu'il traduit maintenant la phrase de l'auteur arabe par *Mysterium Bahoumid et ovis*.

riciens, et dont on avait conservé le nom grec de βαθη μηζος.

D'autres écrits parurent sur le même sujet en Allemagne. M. Anton pense que le Baphomet, désigné par quelques Templiers comme ayant quatre pieds, était le sphynx égyptien, symbole du mystère et de la discrétion. M. Herder crut au contraire que c'était un trophée ou une armure. Enfin le savant évêque de Sélande, M. Munter, dans une dissertation publiée vers 1801, *sur les accusations portées contre les Templiers*, voulut établir qu'il s'agissait d'une châire faite en forme de tête, et renfermant des reliques.

Il s'appuyait sur la déposition d'un Templier, qui rapporte que l'idole avait une figure de femme, et qu'on lui avait dit que c'était une des onze mille vierges, témoignage d'après lequel on découvrit à Paris, dans le temple, une tête d'argent renfermant des os. On sait que les bustes contenant des reliques, sont très connus en Italie et dans d'autres pays catholiques [1].

Plusieurs auteurs ont prétendu que les Francs-Maçons avaient tiré leur origine des restes des Templiers, et c'est de cette opinion que M. Nicolaï est parti pour chercher le secret de ces derniers. L'abbé Barruel, dans son ouvrage intitulé : *Mémoires sur le Jacobinisme*, soutient que, dans les hauts grades de la maçonnerie, on enseigne que le but de l'institution est de venger Jacques Molay, grand-maître des Templiers, et de tuer le roi qui le fit périr. Il rattache ensuite les doctrines des Templiers, des Roses-Croix, des Francs-Maçons, des Illuminés, des Martinistes, à celles des Albigeois, reste de l'hérésie de Manès qu'il appelle l'esclave carbique et le premier Jacobin Franc-Maçon [2]. Toutes ces sectes travaillèrent, selon lui, au renversement de la religion et des gouvernemens; leur réunion *aux philosophes* produisit la révolution française [3].

[1] Voyez : *Memorie istoriche della sacra testa de santi apostoli.* Rome, 1806, in-4°, ouvrage du savant Cancellieri, etc.

[2] Tome II, pag. 220 et 283. — Avant de porter le nom de Manès, cet hérésiarque avait celui de *Corbicius*, suivant le faux Archélaüs; de Cubricus, selon S. Epiphane ; de Urbicus, selon S. Augustin. Beausobre a conjecturé qu'il fallait lire Carcubius, de Carcub, ville de la province d'Ahroz.

[3] Cet ouvrage a été réfuté dans écrit de J. J. Moulier, *de l'Influence*

La marche de l'écrit de M. de Hammer consiste à rapprocher les monumens qu'il attribue à certaines sectes gnostiques, de ceux qui se trouvent encore dans les églises que les Templiers ont possédées. Avant de rendre compte des résultats de cette comparaison et des monumens qui y donnent lieu, il me paraît convenable d'exposer la doctrine des Gnostiques. M. de Hammer a traité ce sujet dans la section IV de sa dissertation.

L'esprit spéculatif des Orientaux s'exerça de bonne heure sur des questions abstraites. Pour les résoudre, les Indiens inventèrent le système des émanations; les Perses, celui des deux principes. Ces systèmes prirent des formes très-variées, puisque Hyde compta soixante et dix sectes chez les Persans, et il en résulta cette *fausse science* (ψευδονυμος γνοσις) dont parle saint Paul [1], et que Porphyre nomme l'*antique philosophie* [2]. D'autres auteurs lui donnent le nom de *philosophie orientale* ou *chaldaïque*. Ses fondateurs, pour expliquer l'origine du monde et celle du mal, avaient imaginé plusieurs ordres de divinités inférieures classées généalogiquement, et auxquelles ils donnaient le nom d'Œons. Cette philosophie se répandit en Perse, en Syrie, en Palestine, en Egypte, elle se mêla au Judaïsme ainsi qu'au Christianisme, et donna naissance à la cabale et à de nombreuses hérésies. Ces sectes, qui prétendaient s'élever à la *connaissance* (γνοσις) *des choses divines*, reçurent le nom de Gnostiques, et l'emploi qu'elles firent de la philosophie orientale pour expliquer la Bible, produisit les résultats les plus monstrueux. Chaque hérésie avait ses opinions particulières; mais, en général, elles s'accordaient à reconnaître un Dieu suprême et des êtres divins d'un ordre inférieur. Un de ces derniers avait formé le monde.

attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la révolution de France. Tubingen, 1801, in-8°. Ce n'est pas sans surprise que l'on s'aperçoit que M. de Hammer était disposé à admettre ces rapprochemens, et qu'il voyait quelque rapport entre le Vieux de la montagne, le mont Giblien des Francs-maçons et la trop fameuse montagne de la Convention nationale de France. Pag. 104. *Denominationes hæ quæ in revolutione gallicâ famosissimæ evasere, ex frequenti templariorum cum assassinis societate conservatæ fuisse videntur.*

[1] I Timoth. VI, 20.

[2] Porphyr. Vit. Plotin. 16.

et les lois qu'il avait imposées aux hommes, parmi lesquelles était la loi juive, tendaient à les priver de la connaissance du Dieu suprême. Ceux qui y parvenaient, les Gnostiques, obtenaient le salut de leurs ames. Cette doctrine, qui rendait le Dieu suprême étranger au monde matériel, établissait l'indifférence des actions des hommes et l'inutilité des œuvres pour le salut [1]. Les Gnostiques prétendaient que *la connaissance* (γνωσις) donnait à l'âme une sorte de spiritualité, par laquelle elle devenait semblable à de l'or dans un fumier, c'est-à-dire que les actions du corps qui la renfermait ne pouvait avoir aucune influence sur elle. Le philosophe Plotin et les Pères de l'Eglise ont montré les dangers de cette doctrine, mais elle n'empêcha pas les fondateurs de ces sectes d'être presque tous des hommes d'une grande austérité [2].

Sans reprendre dès l'origine l'histoire des Gnostiques, M. de Hammer s'attache à faire connaître les dogmes d'une de leurs sectes, qui lui paraît avoir transmis aux Templiers leur doctrine secrète. Les Ophites, antérieurs au christianisme, avaient uni la philosophie orientale au judaïsme. Ils se partagèrent dans la suite en deux branches; l'une adopta le christianisme en le dénaturant, l'autre en fut toujours l'ennemie déclarée. Les dogmes des Ophites sont imparfaitement connus, et M. de Hammer y supplée par ceux de la célèbre secte des Valentiniens.

Je passe maintenant aux monumens recueillis par M. de H. Ses recherches dans les livres d'antiquités et dans les collections lui ont fourni vingt-quatre figures de pierre qui lui paraissent réunir les caractères du Baphomet. Dix-huit de ces figures font partie du Muséum de Vienne : la plupart représentent des hommes à grande barbe, d'autres des femmes, quelques-unes

[1] S. Irénée, parlant des opinions de *Simon le magicien*, dit ces paroles remarquables (adver. Hær. 1, cap. 20.) : Secundum ipsius (Dei supremi) gratiam salvari homines, sed non secundum operas justas : non enim esse naturaliter operationes justas, sed ex accidenti, quemadmodum posuerunt, qui mundum fecerunt angeli, per hujusmodi præcepta in servitutem deducentes homines.

[2] Mosheim : *de Reb. Christ. ante Constant.* — Mosheim, *De causis supposit. librorum inter Christ.* — Brucker, *Hist. philosoph.*

ont la poitrine d'une femme et la barbe d'un homme. Presque toutes sont chargées de signes astrologiques, et plusieurs ont un serpent pour ceinture, ou tiennent cette croix à anse, qui fut appelée Clef du Nil par les Egyptiens, et qu'on a regardée comme le symbole de la fécondité. Ces idoles portent des inscriptions : celles qui sont en latin et en grec ne présentent que des noms propres, mais les inscriptions arabes ont plus d'intérêt et sont la base du système de M. de H. Cependant elles auraient été à peu près inintelligibles, si on n'avait pu les comparer à d'autres inscriptions qui se trouvent sur les vases et qui renferment moins d'incorrections et de transpositions. Le principal de ces vases porte une inscription arabe que je n'essaierai pas de rendre en français, et qui se rapporte au culte d'une divinité nommée Mété. On lui donne le titre de Téaca, que les Arabes donnent à Dieu, et qu'on peut rendre par *toute-puissante* : elle est aussi appelée Nasch (germinans), c'est-à-dire productrice : on trouve ensuite une mention du nombre 8, et une expression très-obscène [1]. Cette inscription se lit sur une espèce de draperie qui fait partie des sculptures dont la partie supérieure du vase est ornée : ces sculptures, selon M. de H., représentent une orgie ophitique. Une figure ayant des cornes, une grande barbe, une poitrine de femme, et réunissant ainsi les deux sexes, étend une de ses mains vers l'inscription, tandis que de l'autre elle porte la croix à anse. Elle représente Mété, et se voit même encore une fois dans cette sculpture, mais avec des attributs différens, car elle est sans barbe ; elle a la tête couronnée de créneaux, et des deux mains elle élève la chaîne des Œons. Cette seconde figure se voit encore sur le couvercle d'un autre vase.

Mais quelle est cette divinité qui porte le nom de Mété? M. de H. prétend que c'est le même Œon qui, chez diverses sectes gnostiques, avait le nom de Sophia, Prunicos, Barbelo, Achamot. Les grecs appelaient Métis, la prudence ; Jupiter l'épousa, mais, prévoyant qu'elle mettrait au jour un fils qui serait le souverain de l'univers, il l'avala. C'est de ce mythe que les Ophites

[1] Voici la traduction de M. de H. : Omnipotens Mete germinans. Stirps nostra ego et septem fuere. Tu es unus renegantium, reditus προκτος fit.

tirèrent leur *Mété;* ils en changèrent le sens, en firent une divinité androgyne, et lui attribuèrent, comme les Cypriens à leur Vénus, une grande barbe. Proclus dit que Métis était un des noms du Dieu Androgyne des Orphiques, et celui de Ερικαρπαῖος, qu'il lui donne aussi, répond assez bien au mot de Nasch (germinans) de l'inscription arabe. La partie de cette inscription où il est question du nombre 8 se rapporte à l'Ogdoade inférieure. A l'aide de ces notions, l'auteur explique onze autres incriptions arabes qui se lisent sur des idoles ou sur des vases : il y retrouve à peu près les mêmes expressions et la même indication du culte de Mété.

D'après ces considérations, M. de H. adopte l'étymologie que M. Nicolaï avait proposée du mot Baphomet. Baphé meteos, βαφη Μητεος, signifie baptême de Mété, ou le baptême ophitique. Les Pères de l'Eglise nous disent que les Gnostiques avaient deux sortes de baptêmes ; le baptême sensible, qui se faisait par l'eau, et le baptême intelligible, par l'esprit, c'est-à-dire par le feu : ce dernier était celui de Mété, et saint Justin, ainsi que saint Irénée, le nomme l'illumination de l'esprit. Cette purification par le feu se trouve indiquée sur une des idoles publiées par M. de H.; elle a entre ses genoux un bassin plein de feu. Les sculptures d'un des vases dont nous avons parlé, présentent aussi une figure qui paraît au milieu des flammes. Ce baptême avait sans doute été pris du passage si connu de l'Evangile : *Un autre doit venir qui baptisera par le Saint-Esprit et le feu ;* et saint Justin dit une chose d'autant plus remarquable, qu'il ne se trouve rien de semblable dans les Evangiles, c'est que lors du baptême de Jésus *le feu fut allumé dans le Jourdain.*

La seconde section de la dissertation de M. de H. traite des vases ou cratères, et il entre dans quelques détails sur leurs usages mystiques. La mythologie la plus ancienne les montre depuis l'Inde jusqu'à l'Egypte, comme les symboles de la force génératrice et du mélange d'où dépend la procréation. C'est ce que les Grecs nommaient Crabis, mot qui est l'origine de celui de Crater. Crasis ou Crama signifie *Mixtion,* et dans le sens mystique, *la formation du monde.* Ce symbole du vase cosmogonique se trouve dans Platon, chez les Persans, chez les Egyptiens, et c'est par la possession de ce vase, quelquefois appelé miroir,

globe ou lanterne, que Hermès, Dionysos, Dschemschid, Joseph, Salomon et Alexandre, ont fait des choses merveilleuses et surnaturelles.[1]

Le vase qui se trouve quelquefois parmi les attributs des idoles découvertes par M. de H. se rapproche, par sa forme, du vase mystique des Perses; il est plein de flammes, et paraît destiné à préparer les néophytes à la cérémonie qui, chez les Gnostiques, tenait lieu de tous les sacremens. Cette cérémonie est représentée autour d'un des vases du Muséum de Vienne. On y voit des personnages tenant divers instrumens de musique et de sacrifice, et de plus un bûcher ardent. M. de H. reconnaît dans cette sculpture une représentation du baptême des Ggnostiques, et se fondant sur les passages des Pères de l'Eglise qui parlent des désordres de ces sectaires; il y voit l'emblème des turpitudes dont ils ont été accusés. On a représenté dans ces bas-reliefs le baptême de feu par un enfant placé au-dessus d'un vase enflammé, et l'on y découvre aussi un autre enfant que deux personnages semblent vouloir préserver d'un dragon ou plutôt d'un crocodile.

Le vase qui porte la représentation d'une origine ophitique est orné de deux zones de sculptures. La zone inférieure retrace le triomphe de Bacchus, et M. de H. la juge étrangère à son sujet. La zone supérieure, ou l'orgie ophitique, offre non-seulement l'inscription arabe et les deux figures de Mété, dont il a été question, mais encore plusieurs sculptures dont voici les principales : 1° une espèce de tableau dans lequel des hommes et des serpens paraissent jouer ensemble; au centre est une croix tronquée, c'est-à-dire en forme de T, entourée et surmontée par un serpent; 2° une figure monstrueuse et ailée, assise sur un aigle. M. de H. le reconnaît pour Jaldabaoth, fils et ennemi de Mété, et *créateur du monde* selon ces Ophites; 3° enfin un personnage tenant un vase, par le moyen duquel il fait tomber de l'eau sur un chandelier à sept branches, symbole du but des Ophites, qui était l'anéantissement du culte biblique. Jaldabaoth ou Sabaoth est encore représenté sur un autre cra-

[1] Creuzer, Dionysus, sive Comment. de rerum bacchicarum, orphicarumque originibus. Heidelb. 1809, in-4°.

tère, sous la forme d'un jeune homme tenant la foudre et porté par un aigle. Dans la première de ces représentations, le serpent que saint Irénée appelle le symbole de la *sagesse productrice*, (ce qui répond au Mété Nasch, *Mete germinans*, des inscriptions arabes), est porté par la croix tronquée qui signifiait chez les Ophites *le bois de vie* et la *clef de la science* (γνωσεος) comme elle désignait chez les Egyptiens la Clef et le Phallus. C'est ce signe que Mété ou Achamoth tient à la main dans l'orgie ophitique, et que quelques-unes des idoles baphométiques portent sur le front. Ce même signe indiquait encore dans la doctrine gnostique *le terme* ou *le gardien du Pléroma*, c'est-à-dire *Horus*, l'un des Œons, dont la puissance, selon une invocation rapportée par Origène, avait pour symbole la figure *du bois de vie*, et qui répondait au Priape des Grecs [1]. Elle est le symbole d'Achamoth, du Phallus et du Baphomet.

Du sens mystique attaché aux cratères ou calices, on dériva une autre allégorie, et l'on fit de ces vases le symbole des repas de confrérie et des associations. M. de H. avance aussi qu'ils furent le symbole des Templiers, et cherche à le prouver en alléguant que l'on trouve six vases parmi les sculptures de l'église de Schœngrabern, en Autriche, et que l'on voit à Malte des calices blasonnés sur des pierres sépulcrales.

Poursuivant cette idée, M. de H. affirme qu'il est certain que le vase si fameux, dans les romans de chevalerie, sous le nom de S. Graal, était aussi le symbole de la doctrine des Gnostiques et des Templiers. Il cite, en témoignage de cette idée, l'ancien roman allemand de Titurel, dont le héros bâtit un temple au S. Graal, à Monsalvar, et en confia la garde aux chevaliers templiers, qui combattaient dans tout l'univers pour sa défense. Le lieu du S. Graal est toujours indiqué vers l'Orient, et le ton d'exaltation qui règne dans les éloges de ce vase est un indice certain de quelque mystère. Si le Graal est le symbole de la *sagesse gnostique*, que sera la Table ronde et ses douze chevaliers? Le nombre

[1] V. Jablonski. Panth. Ægyptien, 1, p. 209, 210.

[2] Le passage d'Agius de Soldanis, cité par M. de Hammer (note 32) ne parle point des Templiers, et l'auteur se borne à conjecturer que ces tombeaux pouvaient appartenir aux compagnons de S. Louis.

douze est fréquent dans les statuts des Templiers; les chevaliers de la Table-Ronde seront donc les douze dignitaires des Templiers, et les gardiens de S. Graal deviendront les chevaliers du Temple, gardiens du calice gnostique, c'est à dire les initiés aux mystères gnostiques. M. de H. cherche la confirmation de cette interprétation dans le poème de *Titurel*, dans le roman anglais de la *Mort d'Arthur* et dans les romans français de Lancelot et de Tristan. Il en cite de longs fragmens et y voit les traces des opinions des Gnostiques. Il y trouve même le nom Mété, mais il faut avouer qu'il l'y trouve parce qu'il l'y place, en le substituant à des mots qu'il croit altérés. Dans le texte anglais, il remarque le mot *metes*, qui signifie des mets, mais il assure qu'il avait été employé parce qu'il offrait un tout autre sens aux initiés.

Cherchons maintenant, avec l'auteur, des monumens qui appartiennent aux Templiers, et qui, par leurs rapports avec ceux dont nous avons parlé, puissent montrer que cet ordre était lié à la doctrine des Ophites. C'est par l'examen des sculptures des églises des Templiers que M. de H. établit cette liaison. Les circonstances l'ont forcé à borner ses recherches à sept églises des états autrichiens, et, pour juger de leur résultat, il faut le suivre dans les principaux détails de ses observations.

I. L'église de Schœngrabern, située près des villes de Dietrischsdorf et Sitzendorf, connues pour avoir été des résidences des Templiers, renferme les sculptures les plus remarquables. Non-seulement on y trouve diverses représentations peu décentes, que la grande élévation de leur place dérobe à la vue, mais on y voit encore des bas-reliefs qui représentent, suivant M. de H., l'origine, les progrès et le triomphe de la doctrine gnostique. La première scène montre la chute d'Adam et d'Ève; l'arbre de la science est au centre; d'un côté, Eve mange la pomme à la persuasion d'un chien [1], qui, attaché à son bras et à son épaule, semble lui parler à l'oreille. Deux serpens entourent le visage d'Ève, et réunissent leurs têtes sur le sommet de la

[1] Le chien, répondant à l'anubis égyptien, représente le guide des initiés, le mystagogue. Il est aussi l'emblème du sixième Archonte des Gnostiques, appelé Erathanth, et M. de Hammer conclut de ce nom, qu'il présidait à l'amour.

sienne. De l'autre côté, Adam cueille le fruit défendu, malgré une figure d'homme à oreilles pointues qui pose la main sur son épaule comme pour le retenir[1]. Cette figure représente Jaldabaoth, qui vient empêcher l'homme de parvenir à la connaissance d'Achamoth. La seconde scène représente un homme assis sur un trône; il a une main levée, et de l'autre il porte un sceptre. Plusieurs personnages lui offrent des animaux et des fruits. Au pied du trône est un monstre renversé et de forme de dragon ou de poisson; il avale un enfant, et un autre enfant semble sortir de son dos. Cette sculpture est expliquée par un passage de S. Epiphane[2], qui assure que les Ophites soutenaient que l'âme de celui qui n'est pas initié était, après sa mort, avalée par le dragon et repoussée dans le monde. C'est ce que représente une partie de ce bas-relief, tandis que l'autre montre le gnostique jouissant de tous les biens. Cette opinion a fait placer le dragon sous les pieds des Templiers dans plusieurs monumens funèbres, tels que ceux qui sont à Londres, et a été l'origine de la légende du dragon de S. Georges[3] et des armoiries des Visconti de Milan[4]. Enfin le troisième bas-relief offre un homme immolant avec une hache un lion. Cet animal représente encore Jaldabaoth, et M. de H. cite ces paroles

[1] Prohibetur à tetrâ aliquâ figurâ cujus facies speciem diaboli præsefert, sed in ex angulo sinistro consideretur aliquam non negandam cum capite Christi, spinis coronato, similitudinem habet. Pag. 27. — Il est à craindre que l'auteur n'ait été entraîné par son imagination. Sa description ne s'accorde point avec sa gravure.

[2] Epiph. adv. Hær. I, 26, § 10. Addunt et hujus mundi præsidem draconis effigiem habere ab eoque animas absorberi cognitione illa destitutas, rursumque per caudam in hunc mundum refundi.

[3] Suivant les Bollandistes, cette légende ne remonte qu'au douzième siècle.

[4] Le Tasse a dit:

Il forte Otton che conquistò lo scudo.
In cui dell' angue esce il fanciullo ignudo.

M. de H. remarque qu'un Moslem n'aurait pas eu de pareilles figures sur ses armes. Le dragon qui a un enfant dans la bouche se voit parmi les sculptures de l'église des Templiers à Ebenfurt. Ce symbole est antérieur aux croisades.

d'Origène : *Primum septem dæmonum* (*vel archantum*) *leonis habere formam.* C'est par ce symbole qu'il explique la peau de lion dont quelques-unes des figures baphométiques sont en partie vêtues.

M. de H. décrit ensuite une autre zone de bas-reliefs qui se trouvent dans la même église : ses rapports avec les systèmes des Gnostiques y étant moins sensibles, je n'en parlerai pas et je me contenterai de dire qu'il les explique comme des représentations de l'histoire du Templier depuis son enfance jusqu'au-delà de la vie. Il parle aussi de certains ornemens d'architecture, formés de pampres et de grappes entremêlés de phalli, et enfin de trois bas-reliefs, débris de la maison du chapitre. Ils représentent des Templiers en habit de l'ordre : d'une main ils tiennent l'épée, de l'autre la croix tronquée, c'est à dire la clef gnostique ou le signe du Baphomet [1].

II. En détruisant, en 1792, le pavé de l'église des Templiers à Waltendorf en Autriche, on trouva plusieurs statues en bois, en pierre et en terre cuite. Ces figures avaient deux têtes : elles furent bientôt détruites; mais M. de H., ayant été sur les lieux, a recueilli de la bouche des témoins oculaires la confirmation de cette découverte. Il a vu lui-même un autel dont les *sculptures très-dégradées* représentent une descente de croix; la croix lui a paru *tronquée*, et, parmi les figures qui l'accompagnent, il a remarqué un chien et une femme décorée d'un collier. Ce sont là des symboles gnostiques. Quelques bas-reliefs de l'ancienne église ont été transportés dans la nouvelle, et M. de H. indique principalement la figure d'un homme en robe longue, qui porte d'une main une torche ardente et une épée flamboyante, et s'appuie de l'autre sur un bâton en forme de béquille. M. de H. croit voir dans cette béquille le signe du Baphomet, et il le retrouve aussi dans ce que raconte le poème de Titurel : *que l'épée de ce chef des Templiers avec le tems se changea en béquille.* Ces paroles signifient, selon M. de H., que *Titurel*, *de profane qu'il était, devint initié, et acquit la connaissance* (γνωρες), mais j'avoue qu'il m'est plus facile d'y voir une image de l'effet du tems sur les forces d'un guerrier.

III. On voit à Berchtolsdorf, à deux lieues de Vienne, les

ruines d'un couvent et d'une église de Templiers. L'église est sans sculpture, mais dans le chœur on voit un énorme *signe baphométique* formé par deux pierres dont l'une est perpendiculaire et l'autre transversale.

IV. L'église de S. Winceslas, à Prague, paraît avoir appartenu aux Templiers. Elle possède des monumens de deux espèces : 1° Des vitraux colorés et de forme ronde, dont la plupart représentent une figure tenant d'une main une croix (non tronquée), et de l'autre un glaive. Un seul offre une croix qui a l'air tronquée parce qu'une main qui sort de la partie supérieure du disque en cache le sommet. 2° Des médaillons peints sur les murs et de forme analogue à celle des vitraux; on y voit des instrumens d'architecture et de maçonnerie, et encore le soleil et l'étoile à huit rayons. Sept serpens sont aussi figurés dans un de ces médaillons. M. de H. reconnaît sur les vitraux la figure de *Mété*, quoique la croix ne soit *point tronquée*, et les médaillons peints lui servent à établir des rapports entre les Templiers et les Francs-Maçons.

V. Enfin une église des Templiers à Egra est ornée de colonnes dont les chapiteaux et les clefs des voûtes portent quelques sculptures peu décentes, et quelques autres qui ont des rapports éloignés avec les figures qu'on trouve sur Atroxas, attribués aux basilidiens. M. de H. les regarde comme des monumens gnostiques, et il juge de même de quelques édifices de l'Allemagne et du Poitou.

Dans la IVe section, M. de H., après avoir fait connaître les opinions systématiques des Ophites, cherche à montrer que leur doctrine, les symboles des idoles et les sculptures des vases qu'il a rapportés au culte de Mété, ont de grandes analogies avec les symboles des Francs-Maçons. Voici l'énumération qu'il en fait.

1° La croix tronquée, signe du Phallus, du bois de vie, de la clef de la science[1], du Baphomet, est devenu le maillet des Francs-Maçons[2].

[1] Luc, XI, 52. Malheur à vous docteurs de la loi, parce que vous vous êtes saisis de la clef de la science.

[2] M. de H. fait ici quelques remarques curieuses. 1° On sait par Tertul-

2° Le calice mystique, le vase cosmogonique, symbole gnostique du cteis ou sexe feminin, se retrouve dans les calices de l'église de Schœngrabern, et dans les *patères* des Francs-Maçons. C'est le vase des mystères de Cybèle, de Mithra, d'Isis, de Bacchus, des Orphiques : c'est l'urne sainte des Egyptiens qui est décrite par Apulée.

3° Le serpent qui conduit à la *vraie science* répond au cordon des Templiers et des Francs-Maçons. M. de H. y voit les symboles des vices infâmes des Ophites et des Templiers.

4° Le voile, dont Achamoth se couvrit, répond, chez les Francs-Maçons, au voile du temple. Celui dont parle Phérécyde est une ancienne tradition qui se rapporte à la chute de l'homme, et les Gnostiques en ont tiré leur récit sur Achamoth.

5° La chaîne, c'est le collier que portent quelques-unes des figures baphométiques. C'est la corde que les Francs-Maçons ont au cou, dans certaines cérémonies. C'est encore la chaîne d'Homère et celle d'Hermès.

6° La peau de lion, qui enveloppe le bas du corps des Baphomets et qui annonce l'abolition du culte de Yaldabaoth, dont elle est la dépouille, a été transformée en tablier par les Francs-Maçons. Les Esséniens et les initiés d'Eleusis avaient un usage

lien que les sectateurs de Mithra étaient marqués au front, et la croix tronquée est sur celui de quelques idoles baphométiques. Dans Ezéchiel, IV, 4, et dans l'Apocalypse, VII, 3, il est dit que les hommes choisis seront marqués au front. Le savant Lowth voulait qu'on lût dans les Septante ταυσημειον et non pas το σημειον le ταυ se trouve précisément sur le front des Baphomets. 2° L'origine de ce signe paraît indienne. Les sectateurs de Vishnou sont marqués au front d'une ligne perpendiculaire rouge; ceux de Siva, d'une ligne horizontale jaune. Leur réunion formant le signe baphométique représente donc les deux principes, celui qui donne et celui qui ôte la vie, le conservateur et le destructeur. 3° Vulcain, Prométhée, les Cabires, Jupiter, la rondeur chez les Grecs, les Génies de la mort chez les Etrusques et les mahométans, le dieu Tor chez les Germains sont représentés tenant un marteau. Les Cabires travaillaient les métaux et pouvaient donner les richesses, et précisément chez les Japonais, Kevira, dieu des richesses, a un marteau pour symbole. C'est donc dans l'Asie orientale que la mythologie des Cabires a pris son origine.

semblable ; ces derniers étaient ceints d'une peau de faon.

7° La férule, plante qui jouait un rôle dans les mystères de Bacchus, paraît, selon M. de H., sur un des vases du Muséum de Vienne et c'est peut-être la règle des Francs-Maçons.

8°, 9°. Le chandelier à sept branches et le livre sont les symboles du vieux et du nouveau Testament.

10°, 11° et 12° Le soleil, la lune, l'étoile se voient sur les idoles baphométiques et les vases. Les deux premiers de ces objets ont reçu un culte chez les plus anciens peuples, et l'étoile flamboyante se retrouve chez les Francs-Maçons. La lettre G., inscrite dans ce signe, est l'initiale de *Gnosis*.

M. de H. ne borne pas à ces remarques les rapprochemens qu'il fait entre les Templiers et les Francs-Maçons. Il nous apprend que sur les murs du château de Pottenstein on voit une figure de femme [1] qui tient un marteau, et qui est placée entre deux colonnes, de manière à paraître les retenir dans leur chute. Cette figure, appelée l'*Ouvrier* par le peuple, n'est autre chose que Mété. Son marteau ou maillet est le signe baphométique, et elle s'efforce de soutenir les colonnes du temple de Salomon. Dans la chute de ces deux colonnes que les travaux des Francs-Maçons ont pour but de relever, M. de H. trouve l'origne de la Croix-de-S.-André. Poursuivant ces rapports, il découvre les têtes des trois assassins d'Adoniram, qui sont représentées par les trois nœuds du cordon des Francs-Maçons, dans une sculpture de l'église de Schœngrabern où l'on voit, selon lui, Yaldabaoth touchant avec un trident trois têtes qui sont dans une corbeille. Une de ces pierres gravée qu'on nomme Abraxas, présente un sujet analogue, on y voit trois têtes attachées aux branches d'un arbres. Enfin le nombre treize était également sacré chez les Gnostiques, les Templiers, les Francs-Maçons ; et le baptême de feu des Gnostiques se re-

[1] M. de H. dit que la forme de la poitrine de cette figure prouve qu'on a voulu représenter une femme, mais dans la gravure qu'il donne, ce caractère n'existe point distinctement. Il n'est pas facile d'y voir autre chose qu'un ouvrier assis sur une pierre et travaillant avec un marteau une autre pierre qui est devant lui.

trouve aussi chez ces derniers sous le nom de baptême de lumière.

Après avoir exposé ces rapports, M. de H. recherche l'origine de la société des Francs-Maçons[1]. Il croit qu'elle est plus ancienne que l'ordre des Templiers, et qu'il serait possible qu'elle remontât jusqu'aux astrologues de Rome, qui au temps de Domitien étaient appelés *mathématiciens*. Il cite à l'appui de cette conjecture les symboles, semblables à ceux des Francs-Maçons, qu'on trouve sur des pierres sépulcrales, sans que les inscriptions qu'elles portent puissent faire soupçonner que ces instrumens aient été destinés à désigner une profession. Il penche à croire que même la formule *sub asciâ*, sur la quelle on a tant discuté, pourrait bien être un indice gnostique ou franc-maçonnique. Quoi qu'il en soit, M. de H. indique comme la *première loge de Francs-Maçons* cette *Maison de sagesse* (Darol hikmet) que, selon Macrizie, Hakem fonda au Caire vers la fin du onzième siècle. On y enseignait la philosophie et les mathématiques; mais à cet enseignement public on joignait une *doctrine secrète*. Les initiés passaient par plusieurs grades, et dans le plus élevé ils apprenaient à ne rien croire et que tout leur était permis[2].

Les missionnaires de cette doctrine se répandirent dans toute l'Asie, et fondèrent la puissance des Ismaéliens ou Assassins.

[1] On a rapporté l'origine des Francs-Maçons aux anciens mystères, à l'école de Pythagore, aux ouvriers du temple de Salomon, aux Templiers, à un club d'architectes établi à Londres au dix-septième siècle, aux ouvriers qui, dans le douzième et treizième siècle, bâtirent la tour de Strasbourg et le couvent de Kilwinning en Ecosse, à une réformation de la société des Roses-Croix, etc., etc.

[2] Sylvestre de Sacy, note sur les recherches sur les mystères, par Sainte-Croix, II, pag. 197. Les Ismaéliens, dont les Druses sont une branche dégénérée avaient un système d'initiation divisé en sept grades, auxquels on n'était admis qu'après beaucoup d'épreuves. La doctrine qu'on enseignait dans les degrés inférieurs était bien différente de celle qui formait le vrai système de la secte, et dont le but était de substituer la philosophie et l'autorité de la raison aux dogmes du mahométisme et à l'autorité de la Révélation. Cette doctrine était exprimée par ces mots *tatil* et *ibahat*, sur l'explication desquels voyez l'opinion de M. Sylvestre de Sacy, Journal des Savans, 1818, p. 414.

Leur premier prince Hassan, fils de Sabah, initié au Caire, s'établit dans le château d'*Alamout* en Perse, et donnait des ordres à ses lieutenans, dont l'un habitait le Chorasan, et l'autre le château de Massiat, près de Hamat en Syrie. Ce dernier est célèbre dans l'histoire des croisades sous le nom du *Vieux de la Montagne*[1]. Une tradition peu certaine disait qu'un Templier, Gautier de Montbar, avait reçu dans une caverne la connaissance d'une doctrine secrète qui lui avait été communiquée par quelques sages de l'Orient. Cette doctrine parvint ensuite aux chevaliers de l'ordre. Il paraît certain que le voisinage des Ismaéliens a eu de l'influence sur les Templiers, et M. de Hammer a établi ces rapports dans son histoire des Assassins[2].

Après toutes ces recherches, le savant auteur de la dissertation qui nous occupe, montre l'intime liaison qui existe entre la doctrine des Gnostiques et des Ophites, les systèmes cosmologiques des Persans, la mythologie des Syriens et des Égyptiens. Il place dans l'Inde l'origine de ces opinions, et les retrouve en partie dans la mythologie des Grecs et même dans les écrits de leurs philosophes. Nous ne le suivrons pas dans ces détails, qu'il termine en affirmant que lorsque dans un édifice du moyen-âge on voit des sculptures qui représentent une figure androgyne (Mété)[3], des monstres à tête de chien et à corps de serpent ou de poisson, un dragon avalant un enfant ou combattu par un chevalier, un lion dompté par un homme, ou enfin des figures

[1] Voyez sur les Ismaéliens : Extrait d'un mémoire de M. S. de Sacy, Moniteur 1809, n° 210. — Extrait de Mirkoud, par M. Jourdain, t. IX des notes et extrait des manuscrits. — Quatremère, Mémoire sur l'Egypte, tom. II, — Quatremère, Mémoire dans le tom. IV des Mines de l'Orient avec un appendice par M. de Hammer. — Voyage de Marc Paulo, liv. I, chap. 28, 29. — Mémoire de l'Académie des Inscriptions, tom. XVI et tom. XVII. Extrait des Mémoires de Hakem, dans les Mines de l'Orient, tom. III, page 201. — Die Geschichte der assasinem durch J. von Hammer, 1818.

[2] Sainte-Croix, Recherches sur les mystères, tom. II, p. 198.

[3] On lit sur une des figures du musée de Schœnfels IHETHM, que M. de H. interprète MHTEIH, *Méti*.

humaines tenant des serpens : on doit les considérer comme les traces des initiés gnostiques ou des Francs-Maçons.

L'auteur ouvre ensuite une nouvelle carrière à la numismatique, en faisant connaître une grande quantité de médailles ou jetons qu'il rapporte à l'ordre des Templiers. Il cherche à prouver son système par ces médailles, ou plutôt à les expliquer par son système. La plupart de ces pièces sont de l'espèce qu'on nomme *bracteates*, et qui ont trop peu d'épaisseur pour être frappées des deux côtés. On y voit des dragons, des oiseaux, des vases, emblèmes du culte gnostique. Quelques-unes sont accompagnées des lettres L. R., et M. de Hammer y voit une portion du mot *Gral*, qui désigne le cratère mystérieux, si célèbre dans les romans.

Les têtes cornues ou difformes, les sphynx, les figures tenant une croix et un sceptre que l'on voit sur ces médailles, sont toujours rapportées au Baphomet et à *Mété*.

Voici deux exemples des explications proposées par M. de Hammer : un jeton, publié par M. Thauris de Saint-Vincent, offre un édifice à quatre tours, environné des lettres suivantes A✝SSSSIMOONIVQ. M. de Hammer lit de droite à gauche SSTAQVINOOMIS : selon lui, la lettre M est un Σ grec couché, et cette légende doit s'interpréter *sacro-sancta quinoosis* ou *gnosis*; c'est ainsi qu'on désignait ces derniers mots des profanes, et c'est aussi l'explication des mots *chnusis*, *chnubis*, *chnumis* que l'on trouve sur les *Abraxas*.

Une autre bracteate a pour inscription ME—E. ICID. ERTHV. GLHAR. M. de Hammer y voit *Mété*, *Isis*, *Ertha*, *Gral*, et en tire la conséquence que les Templiers, dans leur culte impie, associaient des mythes étrangers à la doctrine ophitique.

M. de Hammer croit que ces bracteates étaient des *Tesseræ* qui servaient aux Templiers à se reconnaître; il les regarde aussi comme des espèces d'idoles portatives, et il est confirmé dans cette idée par une de ces pièces qui, dans le Musée de Schœnfeld, se trouve sous un cristal et dans une monture de pierres précieuses. Elle porte une figure de femme coiffée de créneaux et tenant une croix et une sorte de lis.

Mader et Scélander ont donné des explications de ces médailles, différentes de celles de M. de Hammer; aussi ce dernier

auteur reconnaît que les preuves qu'il en tire pour son système méritent moins de confiance que celles qu'il fait dériver des autres monumens.

La dernière section de l'ouvrage de M. de Hammer est destinée à faire voir l'accord qui existe entre la doctrine ophitique des Templiers et les accusations qui furent portées contre eux dans leur procès. Leurs crimes étaient l'apostasie, l'idolâtrie et la dépravation des mœurs, et c'est sous ces titres que M. de Hammer réunit les résultats de son travail.

L'*apostasie*. On sait que les Ophites étaient les ennemis du christianisme. *Achamoth*, selon Tertullien, *foulait Jésus aux pieds*, et les questions adressées aux Templiers, ainsi que leurs aveux, roulent fréquemment sur ce fait.

Le culte d'une idole. M. de Hammer produit ces idoles, et l'on en a trouvé dans l'église des Templiers à Wultendorf. Les aveux des Templiers varient sur le sexe de l'idole, et justement les nouvelles découvertes la représentent mâle et femelle. La *Mété* des inscriptions dont nous avons parlé est le *Baphomet* dont parlent quelques Templiers, cette idole qui, suivant l'acte d'accusation, *faisait fleurir les arbres et germer les plantes*, ce qui s'accorde avec une expression des inscriptions arabes.

La *dépravation des mœurs* trouve ses emblèmes dans le serpent et dans le cordon consacré par le contact de l'idole. C'est encore un point sur lequel beaucoup de Templiers ont fait des aveux, et leur séjour en Orient, les statuts qui les éloignaient des femmes, facilitèrent parmi eux l'introduction de ce vice honteux, qui, chez les Grecs, déshonora plusieurs institutions. L'abandon à ce vice était le *baptême de feu*, connu dans les mystères des gnostiques, mystères qui, suivant Tertullien, étaient dignes en effet du feu et des ténèbres.

Tel est le résumé bien succinct du fameux ouvrage de l'orientaliste, M. de Hammer. La *Bibliothèque universelle* n'est pas entièrement satisfaite des explications de cet auteur. Elle conserve quelque incertitude sur la signification de l'inscription arabe qui est la clef du système de M. de Hammer. Les figures astrologiques dont sont chargés les Baphomets la portent à penser que ces inscriptions se rapportent peut-être à des formules alchymiques ou talismaniques. Ce journal ne trouve pas

non plus que les rapports que cet auteur à trouvés entre les Ophites et les Templiers soient assez frappans, assez évidens; il pense encore que l'impiété et l'impureté des Gnostiques ne sont pas assez prouvées. Il rejette à cet égard le témoignage des Pères de l'Eglise, qu'il accuse de les avoir jugés avec haine, et de les avoir dénaturés pour en éloigner les chrétiens. On sentira combien est futile une pareille raison, qui n'a d'autre base qu'une supposition calomnieuse contre des hommes qui n'étaient pas moins éminens par leurs vertus que par leur savoir et leur éloquence. Au reste les objections que fait la *Bibliothèque universelle* aux opinions de M. de Hammer me paraissent extrêmement faibles. Elle les propose d'ailleurs sous une forme tellement dubitative qu'on voit bien qu'elle y attache elle-même bien peu d'importance.

Éducation.

DES ÉTUDES HÉBRAIQUES.

De l'étude des langues. — Nouvelle Grammaire hébraïque par M. l'abbé Glaire. — Avantages et facilités de l'étude du texte des livres sacrés.

L'histoire nous apprend que la division des hommes s'opéra lors de la diversité des langues. Alors ils ne se comprirent plus, et ils furent obligés de se séparer.

Partant de ce fait, nous pouvons dire que l'étude des langues est un premier pas vers la réunion des intelligences. Parler la même langue est presque synonyme d'avoir les mêmes pensées. Aussi l'expérience prouve-t-elle que tout homme a les croyances, vraies ou fausses, des personnes qui l'entourent, de la société au milieu de laquelle il vit.

Si donc tous les peuples venaient à parler la même langue, nul douté que les grandes erreurs ne disparussent, et que la civilisation et la vérité ne fussent plus universellement appréciées et connues. De même, si nous connaissions bien la langue de tous les peuples, nous connaîtrions à fond leurs croyances et leurs pensées.

Ces considérations, qu'il n'entre pas dans notre but de compléter en ce moment, font entrevoir pourtant de quel avantage peut être pour la connaissance de la vérité l'impulsion donnée au siècle présent pour l'étude des différentes langues. Déjà M. de Humboldt est allé recueillir les restes des langues sauvages; Abel Rémusat a arraché aux Chinois le secret de leurs caractères, contemporains et peut-être prédéceseurs du déluge; Klapprott et St Martin nous ont initiés aux langues de l'intérieur de l'Asie; les savans anglais débrouillent les élémens de la langue indienne; notre immortel Champollion a dérobé aux

sphynx égyptiens le secret de leurs hiéroglyphes; Balbi a redonné à chaque siècle, à chaque peuple, la langue que lui avait apprise sa mère; quelles grandes découvertes! et quelles conquêtes faites dans les champs de l'archéologie!

Mais il ne suffit pas de savoir que ces découvertes existent, il faut encore les mettre à profit, il faut surtout savoir jusqu'à quel point elles sont accessibles à la plupart d'entre nous, de peur qu'elles ne sortent d'un sanctuaire pour se renfermer dans un autre, et que la couleur seule du voile qui les recouvrait ne soit changée.

Il est donc de la plus grande importance de faire entrer dans nos systèmes d'éducation un *Cours de linguistique;* il faut surtout que l'on modifie les méthodes ordinaires d'apprendre les langues, méthodes où l'on n'apprend le latin et le grec, mais le latin surtout, qu'à force d'ennui et de dégoût. Les langues se lient, s'enchaînent, se tiennent par la main, elles sont sœurs, ou plutôt filles les unes des autres. Cela se voit déjà dans tous les traités faits sur les langues. Mais toutes ces remarques et ces méthodes sont séparées, isolées, et par conséquent peu saisissables, peu utiles. Je sais qu'il a été fait quelques essais de grammaire générale; mais ces essais sont tous fondés sur des systèmes métaphysiques, arbitraires, reposant plutôt sur des argumens que sur des exemples et des faits. Aussi formons-nous des vœux pour qu'un vrai savant vienne bientôt rassembler les rayons épars de cette grande lumière, qui nous permettra de voir les peuples anciens jusque dans l'intérieur de leurs pensées, par la connaissance de leur langage [1]. En attendant il faut

[1] Nous connaissons un travail remarquable, fait sur les langues, et qui contribuerait beaucoup à en faciliter l'étude. Partant de la connaissance de la langue usuelle et maternelle, le savant auteur, par des règles certaines sur les transformations qu'ont subies les mots et les lettres, apprend comment il faut remonter à la langue latine, puis de celle-ci à la langue grecque, puis à l'hébreu et autres langues orientales. Les recherches, les règles, les *dictionnaires* sont faits. Une fois il a été question d'en commencer l'impression ; les malheurs survenus au commerce de la librairie y ont fait renoncer. Nous désirons que le savant professeur reprenne ce projet. Nous désirons qu'il accepte la proposition que nous lui avons faite de publier dans les *Annales* un *Prospectus* qui

mettre à profit les lumières que nous avons, et populariser autant que possible l'étude des langues.

Il en est une surtout qu'il nous importe bien, à nous catholiques, de ne pas négliger : c'est celle de l'hébreu, la plus ancienne, la plus incontestablement utile pour l'intelligence de la plupart des autres langues.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des avantages de l'étude de la langue hébraïque[1] : nous savons que cette étude est encouragée dans la plupart des maisons d'éducation ecclésiastiques ; mais nous savons aussi qu'il est plusieurs jeunes gens remplis de talent et de bonne volonté qui, sans professeurs et sans direction, ne savent comment satisfaire leur désir de connaître le texte des lettres sacrées. Nous croyons donc faire une chose utile et agréable à nos lecteurs en leur donnant quelques *indications pratiques* pour l'étude de cette langue.

Nous y sommes déterminés par la publication récente qui vient d'être faite d'une grammaire hébraïque. M. l'abbé Glaire, qui en est l'auteur, élève de M. Sylvestre de Sacy, membre de la société asiatique, et professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris, est déjà connu dans le monde savant par la publication d'un *Lexique hébraïque et chaldéen*[2]. Ces deux publications sont un véritable service rendu aux étudians de la langue hébraïque et aux amis des saintes lettres. Parmi les nombreux avantages que présentent ces deux ouvrages, on doit compter

ferait connaître ses travaux. Nous sommes assurés qu'il se présenterait un assez grand nombre de *Souscripteurs* pour assurer le recouvrement des frais d'impression. Nous appelons de nouveau l'attention de notre savant ami sur cette note. A. B.

[1] Voir les Numéros des *Annales* 18 et 22, tom III, p. 438, et tom. IV, page 299.

[2] *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque*, par J. B. Glaire, etc. un vol. in-8°. 1832. Prix : 4 fr. 50 ; et 5 fr. 25 par la poste.

Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum, in quo omnia librorum veteris Testamenti vocabula, necnon linguæ sanctæ idiomata explanantur ; auctore J. J. Glaire, etc. ; un vol. in-8° de 572 pages. 1830. prix 7 fr. et 8 fr. 50 franc de port.

Ces deux ouvrages se trouvent chez J. J. Blaise, libraire-éditeur, rue Ferou, n° 24.

surtout celui de résumer tous les travaux des plus célèbres hébraïsans de notre époque, tant français qu'étrangers. Les savantes recherches des philologues allemands, tels que Schuttens, Schrœder, Jahn, Gésénius, Ewald, Glass, Storr, Winer, et de la plupart de ces professeurs d'exégèse biblique qui, tout en dénaturant quelquefois par des explications rationalistes le sens des écritures, ont montré souvent une profonde sagacité et une grande érudition dans l'investigation des racines hébraïques, et dans la connaissance de la géographie et des usages des Hébreux, y sont analysées et exposées dans leurs résultats.

Les amis des saintes lettres doivent donc des remercîmens à M. l'abbé Glaire pour avoir renfermé dans un ouvrage de peu d'étendue tout ce que la philologie a fait de découvertes sur une branche si importante de l'étude de l'antiquité.

Je ferai pourtant un reproche, ou plutôt je me permettrai de soumettre une observation à M. l'abbé Glaire, au sujet de son *Lexicum hebraicum*.

Pourquoi ne pas avoir fait cet ouvrage en français? Il me semble que des raisons majeures auraient dû l'y déterminer. D'abord il aurait mis cette langue à la portée d'un plus grand nombre d'élèves. Or, c'est le moment d'en faciliter la connaissance par tous les moyens. Je sais que ceux qui se livrent à cette étude sont supposés connaître la langue latine; mais il reste toujours quelques difficultés, qui disparaîtraient si le dictionnaire était hébreu-français. L'Ecriture sainte est remplie d'une infinité de détails qui ont nécessité l'emploi de mots et de termes techniques, qui ne sont connus que d'un petit nombre de ceux qui ont étudié le latin. De là augmentation de peine et double travail, si, après avoir rendu le mot hébreu par un mot latin, il faut encore recourir au dictionnaire latin pour avoir le mot français. Il est tems, ce me semble, d'aborder toutes ces grandes études sans recourir à l'interprétation surannée de la langue latine. La langue française, à cause de son admirable précision et de sa grande clarté, est probablement destinée par la Providence à formuler toutes les vérités comme toutes les erreurs, et à porter la science dans toutes les classes de la société et dans tous les pays. Déjà la plupart des princes ne parlent plus par truchement, pourquoi en garderions-nous un pour

nous entretenir avec l'antiquité ? Voyez comme les Rémusat, les Champollion, les St-Martin, ont exposé leurs admirables découvertes en langue française ; et nous ne croyons pas qu'elles y aient rien perdu. Nous aurions donc préféré que M. l'abbé Glaire eût choisi sa langue maternelle, celle qu'il vient d'employer pour donner sa *Grammaire*, pour la traduction des mots hébreux et à la confection de son *Dictionnaire*.

Nous appuyons notre opinion de l'exemple d'un habile hébraïsant, le P. Houbigant, qui, suivant l'exemple donné par l'école de Port-Royal pour l'étude de la langue grecque, avait lui-même donné un dictionnaire complet des racines de la langue hébraïque, qu'il avait mises non-seulement en *français*, mais encore *en vers*, pour faciliter par le rythme l'étude des mots hébreux, et les faire plus facilement graver dans la mémoire [1]. C'est dans cet ouvrage que le savant auteur a su renfermer en

[1] L'ouvrage du père Houbigant est assez rare ; il est intitulé : *Racines hébraïques sans points-voyelles*, ou *Dictionnaire hébraïque par racines, où sont expliqués, suivant les anciens et nouveaux interprètes, tous les mots hébreux et chaldaïques du texte original des livres saints;* in-8°. Paris. Claude Simon. 1732.

Nous recommandons cet ouvrage aux professeurs et aux étudians de la langue hébraïque, et formons des vœux pour qu'il soit réimprimé. Voici les principales matières qu'il contient :

1° Une *préface*, de 85 pages *où l'on traite des points-voyelles et de l'usage qu'on doit faire de cet ouvrage.*

2° Un *Dictionnaire des racines hébraïques*, divisées en 187 dixains, audessous de chacun desquels se trouvent des remarques à la façon des racines grecques de Lancelot et de Gail.

3° Un *Traité des particules hébraïques sans points-voyelles*, en 58 pages.

La quatrième partie de 137 pages est intitulée : *Origines grecques, latines, françaises, espagnoles, italiennes, etc.*, ou mots grecs, latins, français, italiens, dérivés de l'hébreu.

Il existe encore, sous le titre de *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue hébraïque*, 1 vol. in-8°, imprimé à Paris, chez Colombat en 1708. L'auteur, qui ne s'est pas nommé, paraît appartenir à cette école de Port-Royal qui a rendu de vrais services à la littérature classique. Cet ouvrage contient un *Dictionnaire en vers français de tous les mots hébreux et chaldaïques, et de tous leurs dérivés, selon la méthode des points-voyelles.* C'est d'après cet ouvrage que le P. Houbigant paraît avoir fait le sien.

1,870 vers toutes les racines de la langue hébraïque, nombre qui ne dépasse pas ce que peut facilement retenir la mémoire d'un jeune homme un peu studieux. Ce que nous conseillons ici pour l'hébreu a déjà été fait pour une autre langue. On sait que l'on a abandonné pour le grec les *dictionnaires grec-latin* pour ceux qui sont en *grec-français*. Pourquoi ne pas appliquer la même méthode à la langue hébraïque ? l'une n'est pas plus rebelle que l'autre, et aussi n'est pas plus difficile que l'autre.

Nous soumettons sans prétention ces observations à la réflexion de M. l'abbé Glaire, parce que nous savons qu'il s'occupe encore de l'étude des langues orientales, et que nous sommes assurés que ce ne sera pas le dernier service qu'il rendra à la littérature sacrée. M. Glaire est un jeune savant de qui l'Église et les lettres attendent encore beaucoup.

Mais il ne s'agit pas tant, dans cet article, de faire la critique des différens ouvrages élémentaires qui existent pour l'hébreu, que de les faire connaître, et d'apprendre comment on peut en faire usage. Et comme il est quelques personnes qui pourraient être effrayées à la seule pensée de se consacrer à l'étude de l'*hébreu*, posons d'abord deux propositions que nous voudrions que nos lecteurs regardassent comme *démontrées* et certaines.

La première, *c'est qu'il est non-seulement possible, mais encore facile d'apprendre l'hébreu, sans maître, seul, et avec l'unique secours des livres élémentaires dont nous allons parler.*

La seconde, *c'est que tout jeune homme ayant déjà fait ses classes, surtout ayant appris le grec d'après l'excellente grammaire de Burnouf, peut facilement apprendre à expliquer le texte sacré, dans un an, en consacrant à cette étude seulement une ou deux heures par jour.*

Voilà ce que nous regardons comme certain, parce que l'expérience nous en a fourni plus d'une preuve.

Donnons maintenant quelques conseils sur la méthode à suivre pour arriver à ce résultat.

De l'étude de l'hébreu.

Le jeune homme qui veut étudier l'hébreu a d'abord à choisir entre deux méthodes : celle qui se sert, pour lire l'hébreu, des *points-voyelles*, et celle qui lit cette langue sans *points-voyelles*.

On appelle communément la première méthode *des Massorètes*,

et la seconde méthode *de Masclef*, d'après le nom des auteurs qui les ont inventées.

Nous n'avons pas ici à examiner ou à discuter l'une ou l'autre de ces méthodes; nous dirons seulement que la première est la méthode des rabbins juifs, celle de la plupart des savans; elle donne une idée plus développée de la langue; elle est plus antique et plus véritablement hébraïque que la seconde, mais aussi elle est moins simple, sujète à plus de règles, et par conséquent un peu plus difficile.

Nous la conseillons donc à ceux qui pourront avoir un maître qui leur explique les principales difficultés. Ceux qui la choisiront n'auront besoin, pour cette étude, que de la *Grammaire de M. Glaire* et de son *Lexique*; ils pourront se servir, pour livres de lecture et de traduction, de la plupart des bibles hébraïques qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et ecclésiastiques.

Mais, pour ceux qui entrent seuls dans l'étude de l'hébreu, nous croyons que la seconde méthode, dite *de Masclef*, leur sera plus facile. Ils pourront et devront ensuite prendre connaissance de la méthode selon les *points-voyelles*, qui ne leur présentera presque plus de difficultés une fois qu'ils sauront expliquer l'hébreu d'après la méthode sans *points-voyelles*.

Les livres nécessaires à ceux-ci sont la *Grammaire hébraïque de Masclef* [1], les *Racines hébraïques* du P. Houbigant [2], s'ils peuvent les trouver, et toujours l'excellent *Lexique de M. Glaire*. Pour livres de lecture et de traduction ils peuvent se servir de toutes les bibles hébraïques, soit qu'elles aient des *points* ou qu'elles n'en aient pas.

Après s'être procuré les ouvrages élémentaires, la première étude à faire est celle des lettres hébraïques.

[1] *Francisci Masclef presbyteri canonici Ambianensis Grammatica hebraica à punctis aliisque inventis Massorethicis libera.* Paris; 1 vol. in-12. La 2e édition de 1731 a un *tomus secundus*, *grammaticas chaldaicam*, *syriacam*, *et samaritanam complectens*.

Cette édition est rare, mais M. Seguin, libraire à Avignon, a réimprimé la *Grammaire hébraïque*, il y a quelques années. On peut se la procurer chez lui. Elle coûte 4 fr. 50.

[2] Voir ci-dessus note 1, pag. 141.

De la lecture de l'hébreu.

La lecture de l'hébreu, effrayante au premier aspect, ne demande pourtant que quelques heures d'exercice, surtout pour ceux qui étudient selon Masclef. Et pour cela il ne faut pas s'arrêter long-tems à vouloir retenir la forme des lettres; il est plus avantageux et plus facile de se mettre presque de suite en exercice: on lit le texte, ayant un alphabet sous les yeux, et s'en aidant jusqu'à ce que les lettres soient devenues familières.

Ceux mêmes qui veulent lire avec les points-voyelles, surtout s'ils n'ont pas de maître, doivent suivre la même méthode, et ne pas s'inquiéter des prononciations gutturales, nazales, étrangères de ces lettres; ils prononceront autant que possible selon les indications de leur grammaire, et toujours *ils iront de l'avant*, comme l'on dit. L'essentiel, pour eux, n'est pas de bien *prononcer*, mais de *comprendre*. Ils seront toujours à tems à revenir sur cette prononciation. Un professeur, un ami hébraïsant qu'ils trouveront, leur aplaniront un jour toutes ces difficultés, sans beaucoup de peine.

Grammaire. — Des noms et des verbes.

Dès que l'exercice de la lecture aura suffisamment fait connaître les lettres, il faut passer aux premiers principes de la grammaire. Ici il est utile de signaler une méthode qu'emploient la plupart de ceux qui étudient les langues, et dont ils retirent un grand avantage : c'est de faire soi-même une analyse de la grammaire et de l'écrire de sa main. Là on ne met que ce qui est le plus nécessaire, le plus usuel. Les grandes difficultés, les exceptions, les *irrégularités* des noms et des verbes, doivent être passées. La grammaire de M. Glaire entre autres indique bien par une + ce qui peut être ainsi négligé. L'essentiel est d'arriver à l'*investigation de la racine* et à la *traduction*. Lorsque les difficultés se présenteront, ce sera alors le cas de revenir à la grammaire pour les étudier avec beaucoup d'attention. Les connaissances que l'on aura déjà acquises serviront alors merveilleusement pour faire comprendre les difficultés, saisir les irrégularités, et retenir les solutions ou les règles que l'on y trouvera.

Investigation de la racine, et traduction.

Cette partie de la grammaire est fort essentielle; il faut donc l'étudier avec soin. C'est ici qu'il est nécessaire de revenir

souvent aux précédentes parties de la grammaire. Les difficultés indiqueront quelle est la partie que l'on ne connaît pas assez; on apprendra ainsi les règles que l'on avait passées ou négligées. Ces règles résolvant les difficultés, cette solution sera une récompense du travail, et la preuve de son utilité. C'est ici surtout qu'il ne faut pas se décourager, ni cesser ses investigations; si, après de longues recherches, quelque difficulté n'était pas éclaircie, on la laisserait pour passer à une autre plus facile : l'étude et l'exercice donneront insensiblement les moyens de résoudre cette difficulté.

Comme il s'agit ici des amis des saintes lettres qui veulent étudier seuls, il est nécessaire de leur indiquer quelques ouvrages qui peuvent les aider.

On sait que la principale difficulté, pour la traduction de l'hébreu, consiste en ce que les Dictionnaires ne renferment pas tous les mots rangés par ordre alphabétique, comme nous les avons dans nos dictionnaires latins, et depuis quelque tems dans nos dictionnaires grecs. Les mots y sont classés par ordre de *Racines*, et immédiatement au-dessous de ces racines sont rangés les *Dérivés* ; ces dérivés ayant subi d'importantes modifications, il est nécessaire de les ramener à leur primitive simplicité; et cette opération doit se faire avant d'en connaître le sens, avant de pouvoir les chercher. De là, des difficultés, des tâtonnemens, et quelquefois des erreurs. *L'investigation de la Racine* se fait par des règles assez simples et assez faciles pour y parvenir; mais il n'est pas douteux qu'il ne fût plus commode pour les commençans d'avoir un Dictionnaire qui renfermât tous les mots par ordre alphabétique. Cet ouvrage existe. Il est du P. Bonaventure Giraudeau, et il a pour titre : *Praxis linguæ sacræ*[1]. Mal-

[1] Voici le titre assez étendu de ce savant ouvrage ; il en expliquera le contenu.

Praxis linguæ sacræ, secundum litteras spectatæ, complectens Grammaticam, et Dictionarium hebraicum, biblico-caldaicum et rabbinicum ; in quo, ad instar Schrevelliani Lexici græci, voces omnes et vocum ipsarum inflexiones ordine Alphabetico disponuntur; ut unusquisque, per se et absque magistro, facile et brevi linguam hebraicam discere possit, et Sacrum Textum, optimosque ejus Commentarios evolvere; iis etiam qui

heureusement il est fort rare, et nous doutons qu'on le trouve dans le commerce de la librairie. Nous formons des vœux pour qu'un hébraïsant exercé le traduise en français et en donne une édition. Nous sommes assurés qu'il serait recherché avec faveur.

Cependant ceux qui ne pourront se le procurer ne doivent en aucune manière se rebuter. Le *Lexique de M. Glaire*, les *Racines hébraïques* du P. Houbigant leur suffisent.

Mais, nous dira-t-on, n'est-il pas indispensable que celui qui étudie l'hébreu, seul, connaisse quand il se sera trompé, et quand il aura trouvé juste, et pour cela comment se passer d'un maître qui puisse l'avertir, le redresser ou l'encourager? Nous répondons que ce maître est tout préparé. On le trouvera dans la traduction qui accompagne le texte hébreu de la plupart des Bibles hébraïques. Il existe une assez grande quantité de *Bibles avec la traduction interlinéaire de Pagnin*; elles seront d'un grand secours pour cette étude. Nous savons tout ce que l'on a dit contre *les traductions interlinéaires*. Nous avouons qu'elles sont nuisibles à l'avancement, mais seulement lorsque ce sont des enfans qui s'en servent pour soutenir leur paresse ou suppléer à leur négligence. Elles sont d'une nécessité indispensable pour l'étudiant, et même pour le professeur, qui aiment l'étude, et qui doivent comparer leur travail avec celui des savans qui s'en sont occupés avant eux. Que si l'on n'avait pas sous la main une de ces Bibles ou partie de Bibles de *Pagnin*;

puncta sequuntur massorethica opus non inutile. *Auctore P. Bonaventurâ Giraudeau*, S. J. sacerdote. In-4°. *Rupellæ* (à la Rochelle) 1757.

La *Grammaire*, qui comprend 86 pages, donne une *Nouvelle méthode* pour lire l'hébreu sans *points-voyelles*. C'est à peu près la méthode de Masclef; mais celle-ci a obtenu plus de suffrages.

Le *Dictionnaire*, parfaitement bien imprimé, contient 491 pages.

Vient ensuite un autre *Dictionnaire* de 18 pages, sous le titre de *Abreviaturæ rabbinicæ*.

Puis l'explication de tous les mots hébreux du nouveau Testament.

Enfin les *Racines hébraïques* renfermées dans 30 strophes de vers latins hexamètres.

Nous donnons ces détails pour prouver combien dans le siècle passé on s'était occupé de mettre cette étude à la portée de tout le monde.

ou plutôt, tous ceux qui seront dans la possibilité de faire cette dépense, feront bien de se procurer la *Bible de M. Cahen*, dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros[1]. L'impression en est belle et soignée. La traduction qui est en Français, est une des plus littérales qui existent, sauf quelques erreurs, qu'il sera facile d'apercevoir en la comparant à la *Vulgate*.

Tels sont les *conseils pratiques* dont la mise à exécution nous paraît propre à faciliter l'étude de l'hébreu. Nous les donnons sans prétention, priant les savans professeurs qui s'occupent de cette langue de les compléter ou de les rectifier, si leur expérience leur avait appris quelque méthode plus expéditive ou plus précise. Nous en ferions part à nos lecteurs avec empressement.

Reste maintenant à dire quelques mots sur les personnes auxquelles cette étude peut convenir.

Notre pensée est qu'elle convient à tous ceux qui ont encore dans le cœur quelque amour pour Dieu, et dans l'esprit quelque curiosité de connaître ce qui s'est passé au commencement, de pénétrer dans le secret des paroles de Dieu. La langue, c'est l'homme : connaître donc la langue hébraïque, celle dont s'est servi Dieu pour parler aux hommes, c'est s'approcher de Dieu, c'est le connaître plus intimement : les inflexions, les expressions, la tournure de la phrase disent les pensées, les émotions de celui qui les prononce autant que ses paroles. Car que l'on ne croie pas avoir connu la Bible, avoir *senti* l'impression de la parole de Dieu en lisant avec précipitation, et souvent à la façon d'un écolier qui récite une ennuyeuse leçon, quelques morceaux détachés de ce livre divin. Il faut s'arrêter sur chaque phrase, en examiner la force ou la douceur, la méditer. Or c'est ce que fait merveilleusement faire

[1] La Bible, *Traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagné des points-voyelles et des accens toniques*, avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les variantes de la version des 70 et du texte samaritain par *S. Cahen, directeur de l'Ecole israélite de Paris.* Chez l'auteur, rue des Singes, n.° 5. In-8°. Prix : 6 fr. le volume. Le Pentateuque formera 5 vol., deux ont paru. — Voir nos *Annales*, n° 22, tom. IV, pag. 299.

l'étude du texte sacré. Quand on lit cette divine parole dans sa force ou dans sa simplicité primitive, alors le cœur brûle ou il tressaille, ou frappé de crainte, il s'humilie. Nous sommes assurés qu'il n'y a pas un de ceux qui se livrent à cette étude qui ne ressente ces diverses impressions.

Ainsi cette étude, nous osons le dire, sera un véritable trésor pour le jeune prêtre, qui, souvent isolé, loin du commerce des personnes instruites, néglige la science et oublie ce qu'il peut avoir appris. L'étude du texte sacré le mettra en communication avec la science; car tout se trouve compris dans cette étude; tout vient se rattacher à ce livre admirable. Celui qui aura fait une étude assez avancée de son texte et de quelques commentaires qui s'y rattachent, peut parler à tout le monde, à l'orientaliste et à l'étymologiste, au savant et à l'érudit, au littérateur et au philosophe; car la Bible traite de tout, donne des explications sur tout, histoire, langues, antiquités, chimie, physique, astronomie, chronologie; la Bible est la véritable *encyclopédie des chrétiens*. Toutes les sciences sont liées à l'étude du texte sacré, celle-ci y encourage, y conduit, y guide, en fait sentir la nécessité. C'est donc l'étude naturelle et propre du prêtre.

Mais c'est aussi celle de tout chrétien, de tous ces jeunes gens, en si grand nombre, qui, après de brillantes études, vont perdre dans la paresse et souvent l'ennui d'une vie inoccupée, les fruits qu'ils en avaient retirés. Eux aussi doivent s'occuper de ces études; leur esprit y trouvera mille attraits; la simple curiosité suffira pour les y attacher. C'est ainsi qu'ont commencé les Champollion, les Abel Rémusat, les Saint-Martin, les Sylvestre de Sacy. Ils ont été des jeunes gens comme nous, inoccupés, étudiant au hasard. Mais ce qu'ils ont eu de plus, c'est une volonté forte, un amour ardent pour la science. Leur exemple doit servir de guide et leur gloire enhardir.

A. Bonnetty.

Voyages.

DESCRIPTION DE LA MONTAGNE ET DU COUVENT DU MONT-SERRAT.

Le Mont-Serrat est un des lieux les plus extraordinaires que l'on puisse voir. Qu'on se figure un assemblage de cônes ou pyramides cylindriques immenses, placés sur une base énorme de rochers isolés dans la campagne et élevés à plus de trois mille pieds au-dessus d'elle. Cette configuration singulière lui a fait donner le nom de *Monte-Serrats*, *Montagne Sciée*. Les rochers qui le composent sont formés de pierres calcaires arrondies, de différentes couleurs, de quartz blanc, veiné de rouge, de pierres sablonneuses, unies par du sable et de la terre calcaire, formant l'agglomération connue sous le nom de *poudingue*. Il s'est formé plusieurs ravins, dont le plus considérable nommé *Santa Maria*, divise la montagne en deux parties. Celle du midi dépend de l'évêché de Barcelone, et celle du nord de celui de Vicq. Les intervalles des rochers sont remplis de terre végétale, qui produit des arbres et des plantes de la plus belle verdure, ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il n'y a point de source, mais seulement des ruisseaux, qui n'ont de l'eau que quand il pleut. Cette montagne est pour ainsi dire minée par de longs et vastes souterrains, et renferme de superbes grottes.

Le Mont-Serrat est ordinairement enveloppé de nuages à son sommet. Isolé au milieu de la plaine, il semble être un temple naturellement consacré à la divinité. En effet, il n'est habité que par des moines de l'ordre de Saint-Benoît et des ermites qui y finissent leurs jours dans la retraite et la prière.

Le célèbre couvent qui porte le nom de la montagne, est

situé à peu près au milieu de sa hauteur, sur un massif de rochers, et sur ceux pyramidaux qui l'entourent sont placés les ermitages qui en dépendent.

Une image miraculeuse de la Vierge, trouvée, dit-on, dans les cavernes de la montagne, donne au culte qu'on lui rend, une origine des plus mystérieuses. Ce fait, rapporté par les écrivains de la Catalogne, est principalement fondé sur une inscription de l'année 1239, conservée dans le couvent, au-dessous d'un grand tableau du même tems. Il y est dit qu'en l'an 880, sous le gouvernement du comte de Barcelone, Geoffroy-le-Velu, trois jeunes bergers ayant vu un soir descendre du ciel une grande clarté, et entendu dans les airs une musique mélodieuse, en instruisirent leurs parens. Le bailli et l'évêque de Manresa s'étant rendus avec toutes ces personnes dans l'endroit indiqué, virent aussi la lumière céleste; et, après quelques recherches, ils découvrirent l'image de la Vierge, qu'ils voulurent transporter à Manresa; mais étant arrivés au lieu où est actuellement le monastère, ils ne purent avancer plus loin. Ce prodige engagea le bailli et l'évêque à faire bâtir une chapelle sur la place occupée aujourd'hui par le maître-autel de l'église. Ce fut le comte de Barcelone, Borell, qui donna la montagne aux bénédictins, qui y firent bâtir le monastère.

Le couvent du Mont-Serrat est un grand et vaste bâtiment, situé sur un plateau très-resserré, et adossé à la montagne. Il est entouré de plusieurs corps de logis qui en dépendent, ce qui forme une masse d'édifices aussi considérable que le local peut le comporter. Il semble, dit M. de Humboldt, que la montagne se soit entr'ouverte en cet endroit pour recevoir des hommes dans son sein.

Les bâtimens sont d'une architecture médiocre et sans uniformité; cependant leur ensemble a quelque chose de majestueux et de parfaitement en harmonie avec le site. Ils consistent dans le corps de logis des moines, qui jouit d'une vue magnifique, à l'est et au sud, dans l'infirmerie, l'hospice des étrangers et celui des pélerins et des pauvres. Ces trois établissemens sont également soignés. Les étrangers sont accueillis dans le couvent avec toutes sortes d'égards. Les pauvres sont séparés dans deux salles, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes.

A sept heures du matin, une cloche se fait entendre depuis la porte de l'église jusqu'à celle de l'enceinte, pour rassembler ces malheureux au lieu où l'on distribue à chacun d'eux une ration de pain. A dix heures et demie, on les appelle de la même manière, et on leur donne alors la même ration de pain, une grande écuelle de soupe et une mesure de vin. A six heures moins un quart du soir, on fait la même distribution, et ils passent la nuit dans les salles de l'hospice. Il sont traités pendant trois jours et toutes les fois qu'ils repassent au monastère.

On voit souvent des personnes riches et pieuses venir recevoir le pain de l'humilité comme aumône, et elles le gardent chez elles comme une relique. Une charité encore plus attentive a lieu pour les malades et les pélerins infirmes : on leur ôte leur linge, que l'on blanchit, et on leur en donne d'autre en attendant.

Les médecins du couvent les visitent deux fois par jour ; s'ils ont des femmes et des enfans, le monastère en prend soin jusqu'à ce qu'ils soient rétablis; on leur rend alors leurs habits en bon état, et on les congédie. Le couvent ne suffirait pas à ces dépenses énormes, sans les dons qu'il reçoit et qui font les trois quarts de ses revenus.

Après avoir traversé la cour, on arrive à la porte principale du couvent, devant laquelle sont placées deux statues, l'une de saint Benoît et l'autre de sa sœur, sainte Scholastique. De là on entre dans l'ancien cloître, qui communique à l'église. En traversant ce passage, on lit deux inscriptions remarquables, la première en l'honneur du fondateur de l'ordre de la Rédemption, saint Pierre Nolasque, qui visita le Mont-Serrat, l'autre concernant saint Ignace de Loyola, qui fit, dans un des ermitages, sa confession générale, consacra son épée à la Vierge, et passa deux ans dans les grottes de Manresa, à composer ses exercices spirituels. Tout porte à croire que l'étude qu'il fit au Mont-Serrat des exercices spirituels du père Cisneros, réformateur de l'ordre, ne lui furent pas inutiles pour composer les siens. Saint Ignace combattit vigoureusement les erreurs de Luther et Calvin. Elevé dans les camps, il institua

pour ainsi dire une église militante, en lui donnant la discipline et l'activité militaire.

Les habitans de la montagne, divisés en quatre classes, savoir : les moines, les ermites, les enfans de chœur et les frères convers, se succèdent sans interruption dans leurs prières. La disposition des lieux est telle, que de plusieurs ermitages on entend les chants du monastère, et que les sons des cloches des différens ermites, répétés par les échos, se correspondent dans les détours et les anfractuosités de la montagne.

Parmi les enfans de chœur, qui sont au nombre de vingt-quatre, on a vu des fils des premières familles d'Espagne, que leurs parens consacrent dès leur jeunesse au culte de la Vierge. Le voyageur qui parcourt cette montagne sainte passe tour à tour du chant des oiseaux à la musique céleste, de l'odeur des plantes aromatiques à celle de l'encens, et des merveilles du Créateur à la solennité de son culte.

Les ermites du Mont-Serrat sont au nombre de douze, sous la dépendance du père abbé et sous la direction d'un père du couvent, qui habite le premier ermitage, celui de saint Benoît. Ils font profession comme les moines, mais ils ne sont point ordonnés prêtres. Ils font de plus le vœu de ne jamais sortir de la montagne; ils ne descendent même au monastère que certains jours de l'année, pour de grandes fêtes, ou quand ils sont malades. La règle qu'ils suivent est très-austère; ils font maigre toute l'année, et jeûnent presque tous les jours. Leur nourriture consiste en un peu de légumes, du poisson, du pain et du vin. Leurs cellules sont d'un seul étage et d'une architecture différente, selon que le lieu l'a indiqué; elles renferment une petite chapelle, une cuisine, une citerne où ils conservent l'eau, un oratoire, une chambre où est la paillasse sur laquelle ils couchent, et près de là un jardin peu étendu, et quelquefois une petite galerie à jour où ils cultivent des fleurs en pots. Presque tous leur tems est employé en exercices de piété. Leur seul délassement, dans l'intervalle des prières, est la culture de leur jardin et le travail de petites croix qu'ils donnent aux voyageurs qui les visitent. Leur société se compose des oiseaux du ciel, qui se familiarisent tellement avec eux,

qu'au moindre signal ils accourent de tous côtés pour prendre leur nourriture de leurs mains.

On peut diviser ces ermites en deux classes, ceux qui embrassent la vie religieuse par vocation, et ceux qui cherchent dans la solitude un asile contre leurs passions, ou une consolation de l'injustice du sort et des hommes. Au reste, quel que soit le motif de leur retraite, ils paraissent couler des jours en paix, et ne point regretter leur résolution.

L'ermitage de Saint-Jérôme, le plus élevé de tous, est toujours habité par le plus jeune de ces solitaires, qui descend dans un autre plus bas, à mesure qu'il meurt un de ses confrères. Ainsi en vieillissant ils se rapprochent du monastère, à moins qu'ils ne préfèrent rester dans l'ermitage qu'ils occupent.

L'ermitage de Saint-Benoît est situé au milieu de tous les autres. Il est la demeure du vicaire-directeur des ermites. Il domine le côté droit de la montagne, et il a la vue sur la partie opposée où est construit le grand couvent. Devant lui s'élève une enceinte composée de quatre grands cônes réunis à leur base ; le premier et le plus considérable a la forme d'un pain de sucre, dont le sommet est replié comme le haut d'un bonnet. A son flanc, absolument nu, est appliqué l'ermitage de Saint-Jacques, dont le petit bâtiment n'est qu'une muraille perpendiculaire collée à celle inclinée du rocher, ainsi que celle des ermitages de Saint-Onufre et de Saint-Jean. Il y a encore l'ermitage de Saint-Michel, mais sa situation désagréable l'a fait abandonner.

Le Mont-Serrat offre une particularité singulière, c'est que, contre l'ordinaire des autres montagnes, il est plus riche et plus fertile à son sommet qu'à sa base, et l'on y cultive l'olivier qui fournit une abondante récolte.

(*Journal des Voyages*, 1823, t. XIXe.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

IRLANDE. — Le lord-archevêque de Dublin ayant été instruit que les ministres protestans abandonnaient lâchement les fidèles de leur communion au moment où le choléra faisait le plus de ravages dans cette ville, ayant su que plusieurs malades sentant leur fin approcher, les avaient demandés et trouvés sourds à leurs prières, que cette conduite peu évangélique produisait dans le public un très-mauvais effet, et qu'un protestant au lit de la mort, après avoir appelé vainement deux ou trois ministres, avait réclamé les secours de la religion d'un prêtre romain, et s'était fait catholique, vient d'adresser à son clergé la lettre suivante; cette pièce, vraiment curieuse, mérite d'être connue; elle n'a pas besoin de commentaire, sa teneur désespérante est une preuve palpable que le protestantisme ne saurait être la religion de Jésus-Christ, religion de charité, de miséricorde et d'espérance.

Lettre du lord-archevêque protestant, de Dublin, à son clergé.

Mes révérends frères,

J'ai été informé qu'il s'était élevé des plaintes dans différens quartiers contre les membres du clergé; on les accuse d'inhumanité, on leur reproche de manquer à leurs devoirs à l'égard de leurs paroissiens atteints de l'épidémie régnante.

Après une recherche exacte, je n'ai trouvé aucun fondement à ces plaintes. Cependant, comme elles ont été faites, et que l'on a établi des comparaisons odieuses entre les ministres de notre Église et les prêtres catholiques romains, je saisirai cette occasion pour vous rappeler en peu de mots mes pensées touchant les devoirs du clergé protestant, pour ce qui regarde la visite des malades, et la différence qui existe entre les dogmes des catholiques romains, et ceux des protestans sur cet article.

Je n'ai pas besoin, sans doute, de vous remettre devant les yeux l'obligation où vous êtes d'avertir vos paroissiens de tems en tems de la nécesssité de se tenir toujours prêts pour le moment où la sentence leur ordonnera de quitter ce monde, et de ne pas différer la

préparation à la mort jusqu'à cette dernière heure, mais de passer le tems de leur santé et de leur force de manière *que le Seigneur, lorsqu'il viendra, les trouve veillans.*

Et à l'occasion de ce fléau destructeur, qui emporte ses victimes avec tant de rapidité, je n'ai pas besoin non plus de vous avertir de tirer avantage de cette calamité pour rappeler vivement à ceux qui, jusqu'ici, auraient vécu dans une coupable négligence, l'incertitude de la vie présente, et l'extrême importance de celle qui ne doit pas finir.

Mais je vous engage en même temps à profiter de cette occasion et d'autres semblables pour inculquer fortement dans l'esprit de vos auditeurs ce principe essentiel de la religion protestante, qu'il n'y a *aucune efficacité* (littéral), dans quoi que ce soit, qu'un ministre chrétien ou tout autre puisse faire pour son prochain, soit après sa mort, soit lorsqu'il est tombé dans un tel état, que *son tems d'épreuve sur la terre touche à sa fin*, parce qu'alors il n'est plus capable de rien pour servir Dieu, et pour lui plaire.

Notre devoir, c'est de prêcher l'Évangile, d'instruire les hommes de la doctrine qu'il renferme, d'avertir ceux qui sont dans l'erreur, de ranimer les tièdes, d'encourager les faibles; mais pour remplir ces devoirs, rien ne peut être plus mal choisi que le lit de douleur, et surtout le lit de la mort.

Ce n'est pas pour vous épargner de la peine et de l'inquiétude, mais pour détourner les âmes de leur perte, où les conduirait une funeste illusion, que je vous prie d'exhorter continuellement les chrétiens de ne pas se confier dans un repentir qu'on éprouverait au lit de la mort, de ne pas espérer acquérir la connaissance de leur religion, lorsqne l'esprit est affaibli et abattu par les souffrances du corps, ni croire qu'ils opéreront leur salut, *lorsque la nuit, dans laquelle nul homme ne peut travailler, sera arrivée*, ni enfin de s'imaginer que les prières et les lectures qu'un ministre pourra faire sur eux, et la réception dans leurs derniers momens du saint-sacrement, que jusqu'alors ils ont refusé avec obstination, pourront être agréées comme une digne compensation pour une vie chrétienne.

Je désire aussi que vous représentiez à vos auditeurs qu'un protestant ne doit pas se croire coupable de mépris pour la religion, parce qu'il n'appelle pas un ministre lorsqu'il se sent près de mourir. Il n'a qu'un seul, oui, un seul grand prêtre (great high priest) qui *toujours vit pour intercéder pour nous*, auquel il doit avoir recours

dans toute espèce d'événement, et qu'il ne cherchera jamais en vain, s'il le cherche *à tems* (in time).

Un catholique romain, qui a confiance dans l'efficacité de l'extrême-onction, est obligé, d'après ses principes, d'appeler un prêtre pour lui administrer ce sacrement, et le prêtre, s'il croit à la religion, devra être prêt, au péril de sa vie, à lui donner ces secours spirituels, d'où peut dépendre, suivant sa croyance, le salut ou la perte éternelle d'une âme. Mais aussi je ne craindrai pas de dire qu'un protestant qui se trouve atteint d'une maladie contagieuse, *est obligé de ne pas exposer son pasteur au danger de gagner la maladie*, en l'appelant auprès de lui, puisqu'il doit croire, comme tout bon protestant, qu'il n'y a rien dans sa religion qui ait le moindre rapport à l'extrême-onction de l'Église romaine. Lorsque les vierges folles, dans la parabole, virent leurs lampes s'éteindre, ce fut en vain qu'elles appelèrent le secours de leurs compagnes, au moment où l'époux arrivait.

Je suis bien persuadé qu'aucun sentiment de danger personnel ne vous empêchera de remplir votre devoir, comme ministres du Christ, dans toutes les occasions où vous pourrez être d'une utilité réelle pour les âmes des hommes. Mais je me sens pressé de protester contre l'injustice de ces comparaisons entre des hommes de différentes croyances, qui peuvent être également consciencieux, en agissant chacun suivant leur foi. Celui qui croit, par exemple, au purgatoire et à l'efficacité des mesures pour la délivrance des âmes, manquerait d'humanité s'il ne faisait pas dire des messes pour ses amis; mais il serait absurde de blâmer un protestant parce qu'il ne ferait pas ce qu'il regarde comme inefficace et superstitieux.

De même celui qui croit à l'efficacité de la confession et de l'extrême-onction, serait obligé en toutes circonstances, d'appeler un prêtre pour lui, ou s'il est prêtre même, d'administrer ces sacremens à tous ceux qui en ont besoin. Mais la foi des protestans rejetant ces croyances, encore une fois il serait absurde de raisonner d'un cas à l'autre, comme s'ils se ressemblaient.

Vous observerez que mon intention n'est pas d'entrer dans aucune discussion sur cette question entre notre Église et celle de Rome. Je veux seulement vous montrer que ceux qui adhèrent en effet à votre Église, doivent se conformer à ses principes. Dites à vos auditeurs d'embrasser notre foi, ou celle des catholiques romains, suivant leur conviction; mais qu'ils soient conséquens, et qu'ils ne viennent pas mêler des articles de foi, qui sont incompatibles l'un avec l'autre.

Enfin, mes révérends pères, quoique je sois bien loin de vouloir vous détourner de la visite des malades, puisque cette visite peut quelquefois, par la grâce divine, fournir les moyens de ramener un pécheur à une nouvelle vie, s'il revient en santé, et inspirer à ses amis des sentimens de religion, je ne puis m'empêcher de vous avertir que vous devez remplir ce devoir avec la plus grande attention, de peur de faire le mal au lieu du bien.

Si vous administrez témérairement la cène du Seigneur à celui qui ne comprend pas la véritable nature de cette cérémonie, mais qui attend qu'elle opérera sur lui comme *un charme* (a charme), et qui se confie dans ce que vous ferez pour lui, ou si vous vous exprimez de manière à encourager ceux qui survivent, à différer leur repentir jusqu'au lit de la mort, vous encouragez évidemment une espérance qne nous devons regarder, d'après les principes protestans, comme une fatale erreur. Je ne prétends pas sans doute vous avertir, ce qui serait tout-à-fait inutile, de ne pas nourrir vous-mêmes, ni de propager volontairement de pareilles idées, mais de vous garder de certaines paroles, qui pourraient vous échapper, et qui seraient capables de porter les hommes, déjà trop disposés à donner dans de telles erreurs, comme l'expérience nous le démontre, à s'imaginer que votre langage même les y autorise.

Qu'il plaise à celui qui sait tourner tout à l'avantage de ceux qui l'aiment, de favoriser et de bénir vos efforts dans sa cause, et de faire de ce terrible fléau un instrument pour retirer les hommes irréligieux de leurs mauvaises voies, et les conduire au grand médecin des âmes.

Votre affectionné ami et collaborateur, RICHARD DE DUBLIN.

Le mont Tabor. — Nous trouvons dans un ouvrage que nous avons déjà annoncé, sous le titre de *Voyages de Jésus-Christ*[1], une description du Tabor, qui ne pourra qu'intéresser nos lecteurs. Nous leur recommandons de nouveau cet ouvrage. Il est indispensable pour la lecture et la compréhension scientifique du nouveau Testament. On trouvera des preuves nombreuses, et dues aux recherches modernes, de la véracité des faits évangéliques.

Dans les entretiens que Jésus-Christ avait eus avec ses disciples,

[1] *Voyages de Jésus-Christ*, ou description géographique des principaux lieux et monumens de la Terre-Sainte, avec une carte et le plan de Jérusalem; 1 vol. in-8°. Paris, chez Rusand et Bricon, libraires. Prix : 6 fr.

dans son voyage à Césarée de Philippe, il leur avait parlé du tems où le Fils de l'homme viendrait dans l'éclat de sa majesté; et il leur avait même annoncé que quelques-uns d'entre eux ne mourraient point qu'ils n'eussent vu paraître le royaume de Dieu dans sa puissance et le Fils de l'homme dans sa gloire. On croit qu'il voulait parler de sa Transfiguration.

En effet, sept jours après ce discours, quittant les sources du Jourdain, Jésus-Christ et ses disciples traversèrent la haute et la basse Galilée et arrivèrent dans le voisinage des villes de Nazareth et de Naïm, dans un lieu écarté, au pied de ce mont célèbre où eut lieu cette manifestation divine, qui, suivant une ancienne tradition conservée par Eusèbe et confirmée par S. Jérôme et plusieurs autres Pères, est la montagne du Tabor.

On sera bien aise de connaître l'état actuel de cette montagne.

Le Tabor est situé dans la basse Galilée, à l'extrémité méridionale de la tribu de Zabulon, à deux lieues à l'orient de Nazareth, et à une lieue au nord de Naïm. Les voyageurs qui ont monté jusqu'au sommet regardent cette montagne comme une des plus belles du monde. Son nom de *Tabor*, qui lui fut donné par les anciens Hébreux, signifie *lumière*, parce, que par sa position et sa hauteur, elle reçoit les premiers rayons du soleil lorsqu'il est sur l'horizon. Selon d'autres, il signifie *élection* ou *pureté*. Sa forme est celle d'un pain de sucre tronqué avec une planure d'un tiers de lieue. Son sommet s'aperçoit de plus de quinze lieues, et s'élève majestueusement comme un dôme superbe qui domine les montagnes et les plaines qui l'environnent; elle offre les moyens de découvrir la plupart des lieux où J.-C. opéra ses miracles.

La circonférence du bas de la montagne est telle qu'il faudrait trois heures pour en faire le tour et une heure pour monter à son sommet par un chemin assez difficile surtout pendant les chaleurs de l'été. Le Tabor est partout couvert de petits arbustes et d'arbres toujours verts, plus agréables que ceux des jardins les mieux cultivés. Le haut de la montagne offre une plaine abondante en herbes et est couronné en plusieurs endroits de petits bocages très-agréables. On rencontre néanmoins de distance en distance des creux et des élévations de terre. C'est sur un de ces petits monticules que fut bâti le monastère des trois tabernacles.

Sainte Hélène, pour conserver la mémoire de la Transfiguration, avait aussi bâti trois églises, l'une à Jésus-Christ, et les deux autres

sous l'invocation des deux prophètes, Moïse et Elie. On ne voit plus que ce qui reste de l'église rétablie par le prince Tancrède, où l'on montre trois niches au lieu où l'on croit que s'est acccompli ce grand mystère, et qui sont maintenant sous des ruines souterraines où l'on ne peut parvenir qu'avec de la lumière. Il y a trois petits autels où l'on dit la messe; on les appelle les trois tabernacles. Suivant leur disposition, Jésus-Christ devait avoir le visage tourné vers le nord, Moïse étant à sa droite et Elie à sa gauche.

Dans un autre endroit de la montagne, on voit les ruines d'une autre église grecque qui était dédiée à S. Elie. Il paraît y avoir eu quelques fortifications du tems des Romains. Les infidèles égorgèrent les religieux des monastères et ruinèrent toutes les églises. Ce mont, qui n'est plus habité, offre des paturages pour quelques pasteurs qui y ont leurs troupeaux.

On fait remarquer en descendant du Tabor, et aux deux tiers de sa hauteur, le lieu où l'on croit que Jésus-Christ défendit à ses disciples de publier le prodige dont ils venaient d'être les témoins, jusqu'après sa résurrection. Ce fut aussi, à ce que l'on prétend, sur cette même montagne, que ce Dieu sauveur apparut à ses disciples après sa sortie glorieuse du tombeau, ainsi que les anges le leur avaient dit, qu'il serait devant eux en Galilée. Les onze disciples s'y trouvèrent donc. Saint Jérôme ajoute qu'il se fit voir à plus de cinq cents de ses disciples. S. Paul fait mention de cette apparition dans sa première Epître aux Corinthiens.

Sainte Paule, dans son pélerinage, ne négligea point cette sainte montagne, non-seulement elle voulut la visiter, mais S. Jérôme témoigne que cette vertueuse dame romaine la monta à pied, ce que beaucoup de voyageurs ne peuvent faire qu'à cheval.

Le mont Tabor qui servait de limites aux trois tribus de Zabulon, de Nephtali et d'Issachar, fut aussi le lieu de réunion de dix mille Israélites, commandés par Barac accompagné de Débora qui l'éclaira de ses conseils, le fit triompher de l'armée de Sisara, et lui procura tout le succès que cette héroïne prophétesse lui avait promis.

Les religieux de Nazareth vont tous les ans sur la sainte montagne célébrer la messe, le 6 août, jour de la Transfiguration.

Bulletin Bibliographique.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE.

Cours de littérature hébraïque, ou méthode facile pour apprendre seul et en peu de tems à lire l'hébreu, à acquérir la connaissance d'un grand nombre de mots, et les premiers principes de la grammaire, contenant des exercices où la lecture est figurée en caractères français; quelques morceaux avec traduction interlinéaire, et plusieurs autres avec traduction en regard; suivi d'un vocabulaire hébreux-français, par S. Cahen. A Paris, chez l'auteur, rue des Singes, n° 5. Prix : 2 fr. 50 c.

L'Ame affermie dans la foi, et prémunie contre la séduction de l'erreur, ou peuves abrégées de la religion, à la portée de tous les esprits et de tous les états; par l'abbé Baudrand, à Besançon, chez Gauthier.

L'Ame embrasée de l'amour divin, par son union aux sacrés-cœurs de Jésus et de Marie : par l'abbé Baudran, à Besançon, chez Gauthier.

L'Ame sur le Calvaire, considérant les souffrances de Jésus-Christ, et trouvant au pied de la croix la consolation de ses peines; par Baudrand, chez Gauthier.

Le *Vade mecum* des chrétiens, ou choix de passages de la Bible, recueillis et classés par le baron de Coëtlosquet. Joli petit volume in-18, de 296 pages, à Paris, chez J. J. Blaise, libraire. Prix : 2 fr. et 2 fr. 50 par la poste.

Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum, in quo omnia librorum veteris Testamenti vocabula, necnon linguæ sanctæ idiomata explanantur; à J. B. Glaire. 1 vol. in-8° de 372 pages. Chez J. J. Blaise, libraire. Prix : 7 f. et 8 f. 50 par la poste.

Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque, par J. B. Glaire, membre de la Société asiatique, et professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris. 1 vol. in-8° de 166 pages Paris, chez J. J. Blaise. Prix : 4 f. 50. et 5 f. 25 par la poste.

Tableau historique et synoptique de de la vie et des voyages de notre Seigneur Jésus-Christ, présentant principalement et sous le même coup-d'œil, 1° la description des voyages que le divin Sauveur a faits dans les saints lieux; 2° l'indication complète et facile de ses actions, ses miracles, ses préceptes, et ses paroles; 3° la concordance des quatre Evangiles. Par A. F. James; à Paris, chez Bricon, rue du Vieux-Colombier, n° 19.

Répertoire des connaissances usuelles, *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, 24 vol. in-8° à deux colonnes, imprimés sur papier fin. C'est sous ce titre que doit paraître un ouvrage très-important et que nous nous empressons d'annoncer à nos abonnés. L'ouvrage paraîtra par livraison de 240 à 260 pages; deux livraisons formeront un vol. Le prix de chaque livraison, rendue sans frais au domicile des souscripteurs, est de 1 fr. 80 c. pour Paris, et de 2 fr. pour les départemens. Toute personne qui procurera *douze souscriptions* aura droit à un *treizième* gratis. La première livraison, qui est sous presse, paraîtra le 10 octobre 1832, et les autres successivement tous les 20 jours. On souscrit, sans rien payer d'avance, chez Belin-Mandar, libraire, rue S.-André-des-arts, n° 55.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 27. — 30 Septembre 1832.

Statistique religieuse du Globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Septième Article[1].

Le 13e siècle est digne de fixer l'attention de l'observateur par les grands événemens qui s'y passent, et par ceux plus grands encore qui s'y préparent.

Les peuples se lèvent de nouveau par un mouvement religieux, et, sous la conduite de leurs princes et de leurs fiers barons, ils vont une dernière fois à l'encontre de la barbarie musulmane, qui menaçait de tout couvrir de ses ombres. L'Eglise grecque et l'Eglise latine se réconcilient au 2e concile de Lyon. Un immense mouvement se fait en Occident; les lettres refleurissent, les écoles sont fréquentées à Paris, comme au plus beau tems de la Grèce et de l'Egypte, disent les écrivains contemporains. Malheureusement, avec les arts et les lettres, l'Occident reçoit de l'Orient la philosophie grecque, et avec elle cet amour des disputes et des arguties aristotéliciennes, qui avait déjà fait tant

[1] Voir le 1er article de cette Revue dans le No 9, t. II, p. 149, et le 6e dans le No 25 ci-dessus, p. 28; — et le 8e au No 30 ci-après, p. 435.

de mal à l'Eglise grecque, et que les sévères condamnations des conciles et des papes ne purent entièrement déraciner. Sous ce point de vue, ce siècle mérite une étude nouvelle et particulière.

Treizième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Honorius III	1216—1227
Grégoire IX	1227—1241
Célestin IV	1241—1241
Innocent IV	1243—1254
185 Alexandre IV	1254—1261
Urbain IV	1261—1264
Clement IV	1265—1268
Le S. Siége est vacant	2
Grégoire X	1271—1276
Innocent V	1276—1276
190 Adrien V	1276—1276
Jean XXI	1276—1277
Nicolas III	1277—1280
Martin IV	1281—1285
Honorius IV	1285—1288
195 Nicolas IV	1288—1292
Le S. Siége est vacant	2
Célestin V	1274—1294
Boniface VIII	1294—1303

CONCILES ŒCUMÉNIQUES.

1215. — XIIe Concile général, IVe *de Latran*, tenu sous Innocent III, et composé de 2 patriarches, 71 archevêques, 412 évêques, 800 abbés, et le primat des Maronites. Les *erreurs des Albigeois et des Vaudois* y sont condamnées. Le terme de *transsubstantiation* est consacré pour exprimer le changement qui se fait dans le sacrifice de la Messe. On s'y occupe de la délivrance de la Terre-Sainte.

1245.—XIIIe Concile géneral, Ier *de Lyon*, tenu sous Innocent IV, et composé de 3 patriarches et de 140 évêques. Baudouin II, empereur de Constantinople, et S. Louis, roi de France, y assistèrent. On y décide que S. Louis ira à la Terre-Sainte à la tête de son armée. Une sentence d'excommunication est prononcée contre l'empereur Frédéric II.

1274. — XIVe Concile général, IIe *de Lyon*, tenu sous Grégoire X. On y vit 2 patriarches, 15 cardinaux, 500 évêques, 70 abbés et 1,000 docteurs. On y travailla à la réunion des Églises grecque et latine : le mot *Filioque* fut ajouté au Concile de Constantinople, et on continua à chercher les moyens de délivrer la Terre-Sainte.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

. . . Alain de Lille,

Né à Lille, dans le comtat Vénaissin, mort à Cîteaux, un des hommes les plus érudits de son siècle. Il était passé en proverbe que sa présence tenait lieu de tous les renseignemens. *Sufficiat vobis vidisse Alanum.* Voir : *Opera*, à Carolo de Wisch. *Antuerpiæ*, 1654, in-fol.—*Encyclopedia*, ou *Anticlaudianus*, etc. *Antuerpiæ*, 1621. — *Contrà Albigenses*, *Waldenses*, *Judeos et Paganos. Parisiis*, 1618, in-8°. — *Dicta de lapide philosophico. Lugduni-Batavorum*, 1600, in-8°.

1200. Pierre de Blois,

Natif de cette ville, archidiacre de Bath et de Londres. Prêtre zélé, écrivain sentencieux, plein d'antithèses et de jeux de mots. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons* et quelques autres *opuscules*. Voir l'édition de ses œuvres par Pierre Goussainville, 1667, in-fol.

1200. Pierre de Poitiers,

Chancelier de l'Église de Paris, savant théologien. On a de lui quelques *écrits* insérés dans *la Bibliothèque des Pères*, et un *Traité des Sciences*, imprimé dans *les œuvres de Robert Pullus*, 1655, in-fol

1201. Absalon, ou plutôt *Axel*,

Natif de la Zélande, archevêque de Lund, primat des royaumes de Danemarck, Suède et Norvège, ministre et général d'armée; un des plus grands hommes dont il soit fait mention dans l'histoire du Nord. Voir : *Sermones festivales quinquaginta*, à Daniele Schillingo. *Coloniæ*, 1534, in-fol.

1202. Joachim l'Abbé,

Surnommé *le Prophète*, né dans la Calabre, fondateur d'un monastère très-rigide, réuni à celui de Cîteaux. Voir : *Scriptum super Isaïam Prophetam. Venetiis*, 1517, in-4°.—*Concordia novi et veteris Testamenti. Venetiis*, 1519, in-4°.—*Psalterium decem chordarum. Venetiis*, 1527, in-4°.—*Revelationes super statum summorum pontificum;* in-fol., vers 1475.—*Vaticinia*, à Pascalino Regiselmo. *Venetiis*, 1589, in-4°.

1212. Pierre de Vaux,

Moine de Vaux-de-Cernay, ordre de Cîteaux, historien de la Guerre des Albigeois. Voir cette *Histoire* imprimée à Troyes, 1615, in-8°, et dans *la Bibliothèque de Cîteaux* de D. Tissier. Elle a été traduite en *français* par Arnaud Sorbin. *Paris*, 1569.

Vers 1213. Villehardouin (Geoffroy de),

Chevalier et maréchal de Champagne; historien naïf et sincère, mais pas assez judicieux. Voir : *Histoire de la prise de Constantinople par les Français en* 1204. Edition de Ducange, 1657, in-fol.

1216. Innocent III,

Appelé, avant son élévation sur le trône pontifical, *Lothaire-le-Diacre;* un des plus savans hommes et des plus habiles juristes de son siècle. Voir : *Epistolæ, et prima collectio Decretalium*, à Stephano Baluzio. *Parisiis*, 1682, 2 in-fol.—Et pour supplément, voir le 3ᵉ vol. des *Diplomata*, *Chartæ et alia instrumenta ad res Francorum spectantia*, publié par Dutheil et Brequigny. *Parisiis*, 1791, in-fol.—*Epistola ad Balduinum imperatorem, data Id. maii* 1205; édition *sine notâ*, donnée à Rome par Georges Laver, vers 1470.—*De miseriâ humanæ conditionis, seu de contemptu mundi. Norimbergæ*, 1477, in-fol.

1218. Gervais de Tilbury,

Anglais, mort maréchal du royaume d'Arles, historien peu important. Voir : *Gervasii Tilburiensis de imperio Romano, Gothorum, Longobardorum, Britonum, Gallorum, aliorumque regnis commentatio*, à Joachimo Madero edita. *Helmstadii*, 1673, in-4°.—Voir aussi les *Otia imperialia* que Leibnitz

a imprimés dans ses *Scriptores Brunswicenses. Hanoveræ*, 1708, in-folio.

Vers 1226. Guillaume *le Breton*,

Natif de Bretagne, chapelain de Philippe-Auguste. On a de lui une *Histoire en prose de ce monarque*, pour servir de suite à celle de son médecin Rigord. — Un poëme intitulé *Philippide*, imprimé à *Zwickau* en 1657, in-4°, et dans la *Collection des Historiens de France.*

1226. S. François d'Assise,

Né dans l'Ombrie, fils d'un marchand, instituteur de l'ordre de son nom. Ses œuvres ne se recommandent pas sous le rapport du style ; elles ont seulement deux qualités qui suffisent pour donner du charme à leur lecture, l'effusion d'une foi profonde, et la naïveté d'une âme simple et sincère. Voir : *Opera*, à Lucâ Wadding. *Antuerpiæ*, 1623, in-4°. ; et *Parisiis*, 1641, in-fol. On les trouve aussi dans les œuvres de S. Antoine de Padoue.

1228. Gervais,

Anglais, mort en France, après avoir gouverné 11 ans l'ordre des Prémontrés, et 8 ans le diocèse de Séez. Voir : *Epistolæ ad personas sui temporis illustres*, à Norberto Gailleu. *Hannoniæ*, 1662, in-4°.

1230. Guillaume d'*Auxerre*,

Professeur de théologie à Paris. On a de lui une *Somme de Théologie* de 1500, in-fol.

1231. S. Antoine de Padoue,

Né à Lisbonne, mort près de Padoue, en 1231, âgé de 36 ans, exténué, comme S. François d'Assise, son ami et son maître, par les rigueurs de la pénitence. Ses œuvres, comme celles de S. François, sont recommandables par la foi et la naïveté qui ont présidé à leur rédaction. Voir : *Opera. Parisiis*, 1641, in-fol. ; et *Augustæ Vindelicorum*, 1739.— *Sermones in Psalmos*, ex autographo in lucem editi à Fr. Ant. M. Azzoguidi ; accedit Siconi Pollentii *de Sancti vitâ et miraculis commentarius. Bononiæ*, 1757, 2 in-4°.

1238. El-Macin ou El-Makin, *Georges*,

Historien, secrétaire des califes, quoique chrétien. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, traduite en latin par Erpennius. *Leyde*, 1622, in-fol. Elle commence à Mahomet et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

1240. Conrad de *Lichtenau*,

Connu aussi sous le nom de *Abbas Uspergensis*, né à Lichtenau en Franconie, abbé d'Usberg, dans le diocèse d'Augsbourg, chroniqueur souvent injuste envers les Papes. On a de lui une *Chronique* commençant à Bélus, et finissant en 1229, continuée par un *anonyme*, depuis Frédéric II jusqu'à Charles V. *Bale*, 1569, in-fol.

Vers 1240. Rigord ou *Rigold*,

Français, médecin, historiographe, et le *moindre des clercs* de l'abbaye de Saint-Denis, comme il s'appelle lui-même. On a de lui : *Gesta Philippi Augusti*, *Francorum regis*, ouvrage estimé, et publié dans la Collection de *Duchesne*, tom. III. Ce livre comprend l'intervalle de 1169 à 1209.

1244. Jacques de Vitré,

Suivit les Croisés en Palestine, fut évêque de Ptélomaïde, puis cardinal.

On a de lui : *Histoire orientale et occidentale* en trois livres. Les deux premiers ont été imprimés dans les *Gesta Dei per Francos*, et dans le Recueil de *Canisius*; le dernier dans le 3ᵉ vol. des *Anecdota* de Martenne.

1249. Guillaume d'Auvergne,

Nommé aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il occupa ce siége pendant 21 ans; écrivain et savant que l'on peut dire au-dessus de son siècle. En effet, il s'éleva plusieurs fois dans ses ouvrages contre l'autorité d'Aristote et sa méthode, qui dictaient alors des lois au monde littéraire et savant ; il essaya de faire revivre l'étude des langues et des livres orientaux. Souvent il substitue, dans ses ouvrages, des vues morales et profondes aux combinaisons puériles d'une logique tout artificielle, dit Charles Nodier, et trouve quelques-uns des secrets de l'art d'écrire. Voir : *Opera. Norimbergæ*, 1496, in-fol. — Et surtout *Opera* à Bartholomeo Ferronio. *Aureliæ*, 1674, 2 in-fol.

1252. Jean-le-Theutonique,

Né en Westphalie, évêque de Bosnie, 4ᵉ général de l'ordre de S. Dominique. Quelques auteurs pensent que les ouvrages qui lui sont attribués, appartiennent à un autre Dominicain, nommé quelquefois *Jean-le-Theutonique*, et plus communément Jean de Fribourg, mort en 1314. Voir : *Summa prædicatorum. Butting*, 1487, in-fol. — *Summa confessorum. Lugduni*, 1528, in-fol.

1264. Vincent de Beauvais,

Né en Bourgogne, écrivain recommandable. Voir : *Bibliotheca mundi, continens Specula quatuor, doctrinale, historiale, naturale et morale, in libros* XXXII *distributa. Argentorati*, 1473, in-fol. — *Speculum historiale et morale. Norimbergæ*, 1473, in-fol. — *Speculum naturale. Norimbergæ*, 1483, 2 in-fol. — *Opera. Duaci*, 1624, in-fol. — *De principis et nobilium puerorum institutione libri* III, sine notâ, in-fol.; vers 1476.

Vers 1265. George Acropolite,

Appelé aussi *Logothete* (intendant des finances), historien estimé, un des auteurs de l'*Histoire Bysantine.* Son ouvrage comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs français en 1265. Il cultiva aussi les mathématiques avec succès. Voir l'*Edition du Louvre*, 1651, in-fol.

1274. S. Bonaventure.

Son véritable nom était *Jean Fidenza*. Né en Toscane, mort à Lyon; général de l'ordre de S. François. Voir : *Opera*, jussu Sixti V, cum præfatione Constantii card. Sarnani. *Romæ*, 1588-96, 7 vol. in-fol., magnifique édition.— *Lugduni*, 1668. — *Venetiis*, 1752-56. 14 vol. in-4°— *Operum Supplementum*, à Fran. Bened. Bonelli. *Tridenti*, 1774, 3 vol. in-fol.—*Sermones de tempore et de sanctis. Zwollis*, 1481, in-fol. — *Legenda major B. Francisci. Parisiis*, 1507, in-4°. — *Psalterium D. Virginis Mariæ. Venetiis*, 1476, in-4°. — *Epistolaris liber. Moguntiæ*, 1470, in-fol. — *Meditationes vitæ Christi. Augustæ*, 1468.—*Regimen conscientiæ et præparatio ad Missam*, sine ullâ notâ, in-4°, vers 1470. — *De confessione. Parisiis*, in-4°. — *De stimulo conscientiæ* in-fol., *Spire*, vers 1472.—*Pharetra et stimulus divini amoris, et alia opuscula. Brixiæ*, 1495, in-8°. — *Breviloquium, seu Compendium universæ theologiæ.*

Norimbergæ, 1472, in-fol. — *Soliloquium*, vers 1474. — *Centiloquium. Ulmæ*, 1485, in-fol. — *Doctrina juvenum et de modo proficiendi*, in-fol. — *Biblia pauperum S. Bonaventuræ. Venetiis*, 1477, in-4°. — *Speculum B. Mariæ Virginis. Augustæ*, 1476, in-fol. — *De vitâ et miraculis S. Bonaventuræ*, ab Octaviano advocato; accedit *De ejus canonisatione* à Sixto IV factâ, anno 1482, à Philippo de Lignamine, in-4°. — *Opuscula. Coloniæ*, 1486 et 1489, in-fol.

1274. S. Thomas d'Aquin,

Né en 1227, à Aquin en Campanie, mort à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine, le 7 mars 1274, âgé seulement de 48 ans; élève d'Albert-le-Grand, un des plus savans hommes dont s'honore la science, un des grands docteurs de l'Eglise, et dans l'ordre des tems, le dernier des Pères. Voir : *Opera omnia*, jussu Pii V. P. M. edita. *Romæ*, 1570—71; 16 vol. in-fol. — *Antuerpiæ*, 1612, 18 vol. in-fol. — *Parisiis*, à Patre de Nicolay, 1660, 23 vol. in-fol. — *Summa theologica. Venetiis*, 4 vol. in-fol. — *Summa theologica*, à Thomâ de Vio, card. Cajetano, cum elucidationibus P. Seraphini Capponi à Porrectâ. *Romæ*, 1773, 10 vol. in-fol., excellente édition. — *Questiones secundi libri secundæ partis*, à Fr. Lud. de Cremonâ. *Mantuæ*, in-4°, vers 1472. — *Summa de articulis fidei*, in-4°, vers 1460. — *De veritate catholicæ fidei. Coloniæ*, 1475. in-fol. — *Quodlibetæ questiones. Romæ*, vers 1470, in-fol. — *Quatriscriptum in libros magistri Sententiarum. Venetiis*, 1481, in-fol. — *Textus Sententiarum cum conclusionibus*, in-fol. — *Physicorum libri* VIII. *Venetiis*, 1480, in-fol. — *Meteorologorum, et de generatione et corruptione, et de cœlo et mundo*, in-fol. — *De judiciis astrorum*, in-4°. — *Metaphysicorum libri* XII. *Papiæ*, 1480, in-fol. — *De ente et essentiâ. Papiæ*, 1498, in-4°. — *De animâ. Venetiis*, 1480, in-fol. — *De singulari, et universali, et intelligibili*, in-4°. — *Ethicorum libri* X, *et polyticorum libri* VIII, in-4°. — *Logicorum et fallaciarum liber. Venetiis*, 1481. in-fol. — *Commentaria in libros Aristotelis de animâ et unitate intellectûs. Coloniæ*, 1480, in-4°. — *Auctoritates Veteris et Novi Testamenti. Coloniæ*, 1473, in-fol. — *Glossa in* IV *Evangelia. Norimbergæ*, 1474, in-fol. — *Super Epistolas D. Pauli. Bononiæ*; 1481, in-fol. — *Postilla in Job. Eslingæ*, 1474, in-fol. — *Pugnantium locorum conciliationes. Coloniæ*, 1480, in-fol. — *Defensiones theologicæ D. Thomæ. Venetiis*, 1482, in-fol. — *Opuscula; accedunt D. Bernardi opuscula. Mediolani*, 1488, in-fol. — *De arte prædicandi*, 1473, in-fol. — *De humanitate Christi. Leyd.* 1484, in-4°. — *De corpore Christi*, in-4°. — *De efficaciâ Eucharistiæ, et de divinis moribus*, in-4°. — *De modo confitendi, et de puritate conscientiæ*, in-4°. — *De beatitudine æternitatis*, in-4°. — *De potentiâ Dei*, in-fol. — *De malo. Coloniæ*, in-fol. — *Tractatus de Judæis, ad petitionem comitissæ Flandriæ*, sine notâ, in-fol.

1275. S. Raimond de Pennafort,

Né en Catalogne, général de l'ordre des Frères Prêcheurs, compilateur des *Décrétales* et célèbre canoniste. Voir *Summa* à P. Honorat Vinc. Laget. *Veronæ*, 1744, in-fol. — *Decretalia. Monguntiæ*, 1473, in-fol.

1280. Albert-le-Grand,

Autrement nommé *Albertus Theutonicus*: *frater Albertus de Coloniâ*; *Albertus ratisbonensis*; *Albertus Groot*, *Grotius* ou *Grotus*; né en Souabe, de la famille des comtes de Bolstœdt, le plus fécond des polygraphes de tous les siècles, et un des hommes les plus extraordinaires du sien. Ses contemporains le crurent magicien, et S. Thomas d'Aquin, son disciple, ne fut pas à l'abri lui-même de cette ridicule qualification. C'était un homme très-supérieur à son époque, et peut-être même à la nôtre, par la connaissance de certains secrets naturels. Le nom d'Albert-le-Grand est encore en honneur parmi le peuple. Il ne faut pas attribuer à ce grand homme un grand nombre de simplicités et de turpitudes que l'on a fait imprimer sous son nom. Voir: *Opera*, à Petro Jammy. *Lugduni*, 1651, 21 vol. in-fol. — *Compendium theologicæ veritatis, lib. septem. Venetiis*, 1476, in-4°. — *Summa de Eucharistiâ, Ulmæ*, 1474, in-fol. — *Sermones et summa de Eucharistiâ et de sacrificio Missæ. Coloniæ*, Goth., 1477, in-fol. — *Sermones notabiles de Tempore et Sanctis. Coloniæ*, 1474, in-fol. — *De mysterio Missæ. Ulmæ*, 1473, in-fol. — *De laudibus beatæ M. V.*, sine ullâ notâ, in-fol., vers 1470. — *Postilla in Evangelium S. Joannis*, sine notâ, in-fol., édition imprimée à Rome par l'ordre du Pape. — *De adhærendo Deo, et alia*, sine ullâ notâ, in-fol., vers 1470. — *De arte intelligendi, docendi et prædicandi*, sine ullâ notâ, in-fol., 1480. — *De duabus sapientiis*, sine ullâ notâ, in-4.° — *Liber aggregationis, seu secretorum. Bononiæ*, 1478, in-4°. — *Logicalia. Venetiis*, 1494, in-fol. — *Philosophia naturalis. Brixiæ*, per presbyterum Bapt. Farfengum, 1493, in-4°. — *De animalibus. Romæ*, 1478, in-fol. — *Mineralium libri v. Paduæ*, 1476, in-fol. — *Secreta mulierum et virorum*, sine anno, in-4°. — *Liber secretorum de virtutibus herbarum, lapidum et animalium.* 1478, in-4°. — Ces derniers ouvrages sont évidemment supposés.

1280. Thomas de Cantinpré (*Cantipratensis*),

Né en Belgique, de l'ordre des Jacobins; moraliste. Voir: *De proprietatibus apum, seu de officio prælatorum et subditorum, et alia. Duaci*, 1597, 1605, 1627, 2 vol. in-fol. — *Expositio in libros S. Augustini de Civitate Dei*, in-fol.

1286. Matthieu *de Vendôme*,

Abbé de St.-Denis, régent du royaume pendant la 2e croisade de S. Louis, administrateur vertueux et intègre. On lui attribue une *Histoire de Tobie* en mauvais vers élégiaques. Lyon, 1505, in-4°; mais elle n'est pas de lui.

1292. Bacon (*Roger*),

Franciscain anglais, surnommé le *Docteur admirable*, mathématicien, astronome, chimiste, mécanicien. Il proposa la correction du Calendrier. On lui attribue l'invention de la poudre à canon. Il passa dans le tems pour magicien. On a de lui: *Specula mathematica et perspectiva.* — *Speculum Alchimiæ.* — *De mirabili potestate artis et Naturæ.* — *Epistolæ cum notis.* — *Opus majus. Londini*, 1733.

1298. Jacques *de Woragine*,

Dominicain et archevêque de Gènes. On a de lui une *Chronique de Gênes*,

publiée dans le tome XXVI des *Ecrivains d'Italie*, de Muratori; — un grand nombre de *Sermons*, 2 vol. in-8°, 1602. — Et un écrit intitulé : *Légende dorée*, recueil peu sérieux et peu édifiant d'histoires et de contes, imprimée à *Cologne* en 1470 ; elle a été traduite en français par *Jean Batallier*. Lyon, 1476.

1298. Marco Paulo ou *Marc Paul*,

Célèbre voyageur en Asie et jusqu'en Chine. A son retour, en 1295, il en rédigea la relation sous ce titre : *De Regionibus orientalibus libri* III, imprimé à *Cologne* en 1671, in-4°. Il a été traduit en *français* dans un *Recueil de Voyages*, publié par Bergeron, à *La Haye*, en 1735, 2 vol. in-4°.

ÉCRIVAINS DIVERS.

Choniates, historien grec. — Saxo Grammaticus. — Helinand, historien. — Ingelbert. — Wicke. — Averroës, médecin arabe. — Anwar, poète persan. — Thibault de Champagne, poète. — Nasirredin, astronome persan. — Saadi, poète persan. — Guide Sienne, peintre. — Aboul-Hassan, astronome arabe. — Thebit-Ben-Corrah.

Hérétiques et schismatiques.

1204. **AMAURI** (*Amalricus*), natif de Bène, au diocèse de Chartres, était un professeur de l'Université de Paris; après y avoir enseigné la logique et les arts libéraux, il se crut en état de passer à la théologie et entreprit d'expliquer l'Ecriture sainte. C'était vers le tems de la guerre des Albigeois. Les esprits, tournés ailleurs, s'occupaient peu de la méthode introduite dans l'Université de Paris. Pourtant il était facile de prévoir que l'Ecriture, enseignée par un professeur de la logique d'Aristote, ne serait pas toujours expliquée avec la simplicité biblique et la rigueur des termes convenables.

En effet, Amauri fut bientôt accusé d'enseigner l'erreur dans la subtilité de ses questions. Il disait entre autres choses :

Que tout chrétien, pour être sauvé, doit se croire aussi fermement membre de Jésus-Christ, qu'il est obligé de croire que Jésus-Christ est né et a opéré pour lui, à sa passion et à sa mort, le mystère de la Rédemption.

Ce nouvel article de foi souleva tous les docteurs de Paris. Ils condamnèrent Amauri en 1204. Cette sentence fut confirmée à Rome. Amauri s'y soumit, mais il en mourut de chagrin, disent les auteurs.

Cependant il avait laissé des écrits qui, recueillis par quelques disciples fidèles, prouvèrent que plusieurs autres erreurs avaient germé dans la tête d'Amauri. Un orfèvre de Paris, nommé Guillaume, étudia fortement ces écrits, rassembla des disciples, et se constitua le continuateur de ces opinions nouvelles, et probablement le père de plusieurs autres. Ces erreurs paraissent tenir à quelques-unes de celles que nous voyons depuis long-tems se conserver, par une espèce de ténébreuse tradition, dans l'Eglise.

Les Amalriciens, disciples de Guillaume, distinguaient le monde fidèle en trois règnes : celui du Père, dont la puissance avait duré tant que la loi mosaïque fut en vigueur; celui du Fils, sous la loi de l'Evangile depuis les apôtres jusqu'à eux; et celui du Saint-Esprit, qui commençait par eux, et qui devait subsister jusqu'à la consommation des siècles.

De là ils conclurent, comme les Manichéens, comme les Albigeois et comme les Vaudois, l'abolition de tous les sacremens de l'Eglise, de tous les grades et de tous les pouvoirs de la hiérarchie ecclésiastique. Une immense effusion de charité devait se faire par le Saint-Esprit, et cette charité seule devait sauver les hommes, quelques crimes qu'ils eussent commis.

On conçoit les désordres qui devaient suivre de ces principes; comme on découvrit qu'ils les répandaient parmi le peuple, le roi et l'évêque de Paris se saisirent des principaux chefs. Un concile fut assemblé, devant lequel la plupart de ces malheureux furent assez fous pour soutenir obstinément leurs rêveries. Alors une sentence du concile les déclara hérétiques. Le bras séculier s'empara d'eux, et les plus endurcis furent condamnés au feu. Leur supplice eut lieu, le roi présent, sur la place de Champeaux ou des Halles.

1212. **LES ARISTOTÉLICIENS.** Nous croyons devoir donner ce nom à ceux que le même Concile condamna implicitement en condamnant les écrits d'Aristote.

Voici comment un auteur rend compte de cet événement :

« En ce tems-là, on lisait publiquement dans les écoles de » Paris certains ouvrages qui enseignaient la métaphysique, » composés, à ce qu'on disait, par Aristote, apportés tout ré- » cemment de Constantinople, et traduits du grec en latin; et

» parce que ces ouvrages non-seulement avaient donné lieu » par la subtilité de leurs règles, à l'hérésie d'Amauri, mais pou- » vaient dans la suite donner lieu à d'autres qui n'étaient pas » encore nées, ils furent tous condamnés au feu, et le Concile » défendit, sous peine d'excommunication, de les transcrire, » ou de les lire, ou de les garder désormais en son pouvoir [1]. »

Pour expliquer les raisons de cette sentence, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur l'enseignement de l'Université de Paris à cette époque.

L'école de l'Université de Paris était alors la plus célèbre qui existât. *Nous ne lisons point*, dit un historien contemporain, *que ni Athènes, ni l'Egypte, ni aucune autre école du monde aient jamais eu un concours d'étudians plus nombreux ni plus florissant*. On devait ce concours au talent des professeurs, à l'esprit d'émulation que le réveil des études avait répandu dans toutes les classes, et surtout aux nombreux priviléges que les évêques et les souverains pontifes avaient attachés à la simple qualité d'étudiant ou de clerc. Pour n'en citer qu'un seul que pourraient envier les étudians de nos cours modernes, et qui peut être regardé comme une institution admirable, dans ces tems de troubles et de féodalité, c'est que ni sergent d'arme, ni homme quelconque ne pouvait porter la main sur eux sans encourir une sentence d'excommunication, dont le Pape s'était réservé à lui seul l'absolution. Or, comme la plupart de ces étudians étaient des hommes tirés des rangs du peuple, c'est sans aucun doute ici qu'il faut chercher la première cause de l'affranchissement et de la civilisation complète de cette classe jusqu'alors négligée.

La théologie, ou science de la Religion, était le principal objet de l'enseignement, mais elle n'excluait pas les autres sciences : les arts libéraux y avaient une place distinguée. Depuis les Croisades, la plupart des livres grecs étaient parvenus à la connaissance des Occidentaux, et ceux-ci s'étaient jetés dans la science grecque et latine avec un enthousiasme difficile à concevoir. Dès qu'un ouvrage était retrouvé, il était de suite traduit en latin, et de nombreux et passionnés admirateurs se chargeaient de le faire connaître.

[1] Rigordus, in *Vita Philippi Augusti*.

Parmi les arts des Grecs, il était impossible que la Dialectique, cet art de prédilection des sophistes grecs et des rhéteurs romains, cet art qui se donne comme la clef des autres sciences, ne fût pas remarquée.

Cependant il ne paraît pas qu'on en ait fait de suite usage dans les écoles. Peu de tems avant cette époque, comme on n'osait expliquer à des étudians chrétiens l'ouvrage d'un païen, le petit traité de dialectique que S. Augustin avait composé pour son fils Adéodat, était seul reçu dans les écoles. Mais peu après l'autorité d'Aristote prévalut, et non-seulement le texte de la *Dialectique*, mais encore les autres ouvrages de *physique* et de *métaphysique* furent publiquement expliqués dans les cours de l'Université. C'était même par ces ouvrages que commençaient les études, lesquelles se terminaient par la théologie.

La plupart des Pères, et Tertullien en particulier, avaient pourtant prémuni les chrétiens contre cet abus. Nous lisons même que le *sixième Concile général* refusa d'entendre la lecture d'un discours qui avait été composé d'après la méthode dialectique, *ayant*, dit le concile, *cet ordre d'opposition de phrases et ces syllogismes d'Aristote, et s'éloignant tout-à-fait des formes des cinq conciles généraux et des SS. Pères* [1].

Malgré cette défense, les livres d'Aristote s'étaient glissés dans l'enseignement ecclésiastique. Il avait été déjà reconnu, dans les questions soulevées par Gilbert de la Porrée et par Amauri et ses disciples, que c'était à cette source qu'ils avaient puisé la plupart de leurs erreurs; les évêques du Concile crurent donc devoir défendre absolument, sous peine d'excommunication, les livres de *métaphysique* et de *dialectique* d'Aristote. Les livres de *physique générale* ne furent défendus que pour deux ans.

Il paraît que cette défense ne fut pas d'un grand effet; car dès 1215, un légat du Pape fit encore défense de lire les livres de *métaphysique* et de *philosophie naturelle* d'Aristote. Mais, on ne sait pourquoi, la *Dialectique* fut exceptée.

[1] Habentem ordinem oppositionum et Aristotelis syllogismos, et dissonantem omninò à sanctis quinque universalibus Conciliis et sanctis probabilibus Patribus, qui numquam tale aliquid admiserunt. *In actis* VI *Consi.* Art. XI.

L'esprit de subtilité et de contradiction se conserva donc et s'augmenta au sein de l'Université. Il faut lire l'histoire de ces tems pour savoir quelles disputes, quels combats se livraient les maîtres et les disciples pour des opinions étroites, mesquines, absurdes. Ces étudians, partagés sous la dénomination de leurs pays ou de leurs provinces, en vinrent souvent aux mains et troublèrent plus d'une fois la tranquillité de la ville pour de misérables disputes de mots, oubliées et incompréhensibles aujourd'hui.

Les témérités des maîtres et des disciples allèrent si loin que le bruit en parvint aux oreilles du souverain-pontife. Dans une lettre en date du 28 janvier 1277, le pape [1] écrivit à Etienne Tempier, évêque de Paris, de faire une enquête sévère sur l'enseignement de l'Université. L'évêque s'occupa de cette tâche avec zèle, et le 7 mars suivant, il publia une censure remarquable dont nous croyons devoir donner l'extrait suivant :

« Nous avons appris, est-il dit dans le préambule de cette » censure, *que quelques étudians aux arts*, passant les bornes de » leur faculté, osent soutenir des erreurs manifestes, ou plutôt » des chimères extravagantes. *Ils trouvent ces propositions dans les* » *livres des païens*, et elles leur paraissent *si démonstratives* qu'ils » n'y savent pas répondre. En voulant les pallier, ils tombent » dans un autre écueil; car ils disent qu'elles sont vraies selon » le *Philosophe*, c'est-à-dire selon Aristote, mais non selon *la foi* » *catholique :* comme s'il existait deux vérités contradictoires [2]. »

Vient ensuite la censure de plus de deux cents propositions, au nombre desquelles nous choisissons les suivantes, pour faire comprendre combien l'introduction des méthodes païennes dans l'enseignement chrétien avait obscurci l'admirable lu-

[1] Jean XX, appelé aussi Jean XXI.

[2] Voici le texte de ce passage : Præsertim cùm errores prædictos, Gentilium scripturis inveniunt, quos, proh pudor! ad suam imperitiam asseruunt. Sic cogentes ut eis nesciant respondere,.. Dicunt enim ea esse nota et vera secundum Philosophum, sed non secudum Fidem catholicam ; quasi sint duæ veritates contrariæ. et quasi contra veritatem sacræ Scripturæ sit veritas in dictis Gentilium... *Biblioth. Patrum*, anno 1277 ; et Duboulay, *Historia Universitatis*, etc.

mière que l'Evangile avait répandue sur Dieu, sur l'âme, sur la volonté, le monde, la sagesse et la morale.

Erreurs sur Dieu :

« En Dieu il n'y a point de Trinité, parce qu'elle n'est pas compatible avec sa simplicité parfaite; car partout où il y a pluralité, il y a addition et composition, comme le prouve la comparaison d'un tas de pierres. »

« Dieu ne connaît rien que lui-même. »

« Dieu ne pourrait faire plusieurs âmes en nombre. »

« Dieu ne pourrait faire un homme sans un agent propre, c'est-à-dire sans un homme qui soit père. »

« Dieu ne connaît point de futurs contingens, parce que ce ne sont pas des êtres; ce sont des choses particulières, et Dieu, connaissant par sa vertu intellective, ne peut connaître ce qui est particulier. »

« Dieu ne pourrait mouvoir le ciel d'un mouvement en ligne directe, parce qu'alors il y aurait vide. »

« L'intelligence motrice du ciel influe ou découle dans l'âme raisonnable, comme le corps du ciel influe sur le corps humain. »

Erreurs sur l'Ame ou l'Entendement humain.

« L'entendement humain est éternel, parce qu'il n'a point de matière par laquelle il soit en puissance avant que d'être en acte. »

« L'âme est divisée en entendement passif et entendement actif. L'entendement passif est inséparable du corps, mais l'entendement actif est une substance supérieure et séparée [1]. »

« Les intelligences supérieures créent les âmes raisonnables sans le mouvement du ciel, mais les intelligences inférieures créent l'âme végétative et sensitive à l'aide du mouvement du ciel. »

« L'âme séparée n'est pas passive, selon la Philosophie, quoique selon la Foi, elle puisse être passive. »

« L'âme raisonnable, lorsqu'elle se retire de l'animal, continue à être un animal. »

[1] Quant aux *substances séparées*, voici un passage qui les explique; nous avouons n'avoir pu le comprendre. « Substantiæ separatæ sunt suâ essentiâ, quia in eis idem est quod est, et hoc per quod est. »

Erreurs sur la Volonté.

« La volonté et l'entendement ne se meuvent point actuellement par eux-mêmes, mais par une cause éternelle, c'est-à-dire par les corps célestes. »

« La volonté de soi est indéterminée comme la matière, et est déterminée par le bien désirable, comme la matière par l'agent. »

« L'homme agissant par passion, agit par contrainte; sa volonté est nécessitée par sa connaissance, comme l'appétit de la brute, et il ne peut s'abstenir de ce que lui dicte la raison. »

« Il ne peut y avoir de péché dans la puissance supérieure de l'âme; ainsi on pèche par la passion et non par la volonté. »

« La loi naturelle défend de tuer les animaux sans raison, mais non pas autant que de tuer les animaux raisonnables. »

Erreurs sur le Monde et sur le Ciel.

« Le monde est éternel quant aux espèces qu'il contient. »

« Qui suppose la formation du monde entier suppose le vide; or, la nature a horreur du vide; on ne peut donc supposer la formation du monde entier. »

« Le philosophe selon la nature (*philosophus naturalis*) doit nier simplement la création du monde, parce qu'il s'appuie sur des raisons naturelles; mais le fidèle peut nier l'éternité du monde, parce qu'il s'appuie sur des causes surnaturelles. »

« Les raisons du philosophe, démontrant le mouvement éternel du ciel, ne sont pas sophistiques; il est étonnant que les hommes instruits ne voient pas cela. »

« L'univers ne peut finir, parce que le premier agent doit éternellement faire passer la matière d'une forme à une autre. »

« La création est impossible, mais il faut croire le contraire d'après la Foi. »

« Divers signes du ciel signifient diverses dispositions des hommes tant pour les biens spirituels que pour les temporels. »

« On peut savoir par certains signes ou certaines figures les intentions des hommes et les événemens. »

Erreurs sur la Philosophie et la Théologie.

« Il n'y a point d'état plus excellent que de s'appliquer à la philosophie. »

« Les philosophes seuls sont les sages du monde. »

« On ne doit pas se contenter de l'autorité pour avoir la certitude d'une question. »

« Pour qu'un homme ait la certitude d'une conclusion, il faut qu'il soit fondé sur des principes connus ou clairs par eux-mêmes. »

« Il ne faut croire que ce qui est connu par soi (*per se*), ou ce qui peut l'être par des choses connues par elles-mêmes [1]. »

« Les discours de théologie sont fondés sur des fables, et on ne peut pas dire qu'on soit plus *savant* quand on la sait. »

« La loi chrétienne empêche d'*apprendre* (*addiscere*). »

« Un philosophe ne doit point croire à la résurrection, parce qu'elle est impossible. »

Erreurs sur la Morale.

« Un homme réglé quant à l'intellect et à son effet, comme il peut l'être suffisamment par les vertus intellectuelles et morales dont parle le Philosophe dans *ses Ethiques*, est suffisamment disposé à la félicité éternelle. »

« La félicité est dans cette vie et non dans une autre; on perd tout bien après sa mort. »

Telles sont les erreurs condamnées par la sentence de l'évêque de Paris.

Ces erreurs, répandues alors parmi les étudians de l'Université, avaient été toutes puisées dans les principes et les enseignemens d'Aristote. Nous avons cru devoir les faire connaître un peu au long, parce que, selon nous, elles renferment le germe, et sont l'origine et la principale cause de toutes les erreurs des siècles subséquens. Car il faut savoir que cette sentence de condamnation fut loin de bannir les ouvrages d'Aristote de l'enseignement public et particulier. Au contraire, nous verrons bientôt après Aristote élevé sur les autels de la science, et une assemblée de docteurs et de prêtres catholiques condamner comme hérétiques ceux qui combattaient cette philosophie niaise et païenne.

Ainsi donc il nous semble qu'il est utile de recommander à

[1] Non est credendum nisi per se notis, vel quod ex per se notis possit declarari. — On voit par ces propositions que les fameuses règles de Descartes sont bien plus anciennes que lui.

ceux qui veulent connaître les causes, et suivre la filiation des erreurs qui ont déchiré l'Eglise, d'étudier si dans les propositions sur *Dieu*, sur *l'Ame* et sur *l'Entendement humain* ne se trouvent pas déjà cachées les objections des philosophes sur la Trinité, la prescience de Dieu et la spiritualité de l'âme; dans les propositions sur *la Volonté*, les opinions de Luther et les subtilités des Jansénistes sur la grâce, la liberté et la prédestination; dans les propositions sur *le Monde*, les erreurs de l'astrologie judiciaire, et cette manie de connaître l'avenir par tant de moyens ridicules; enfin, dans les propositions sur *la Philosophie* et *la Théologie*, les causes de cette opposition que l'on a prétendu voir et que bien des personnes veulent voir encore entre la *nature* et la *grâce*, la *raison* et la *foi*, la *loi naturelle* et la *loi révélée*, la *philosophie* et la *théologie.*

Après ces recherches, il faudra examiner encore s'il n'y aurait pas quelques restes de ces erreurs aristotéliciennes dans nos livres d'enseignement élémentaire; car c'est une remarque à faire que l'autorité d'Aristote a été répudiée en physique, et en médecine, et en astronomie, et dans la plupart des autres sciences : il n'en est plus de traces que dans l'enseignement de la philosophie.

Nous croyons cette question importante à examiner, car, toutes les fois que l'erreur est dans les intelligences, c'est dans l'enseignement qu'il faut en rechercher les causes.

1246. **APOSTOLIQUES, SEGARELIENS** et **DULCINISTES.** Gérard Segarelli ou Ségars, chef de cette secte, était né à Parme. Ayant vu dans une église les Apôtres revêtus de leurs habits orientaux, il crut que pour se sauver il fallait s'habiller comme eux et mener le même genre de vie qu'ils avaient menés. En conséquence il vendit son patrimoine, s'habilla à la façon des apôtres, se procura quelques adhérens avec son argent, et en fit quelques autres par sa morale relâchée. On donna à lui et à ses disciples le nom d'*Apostoliques*, parce qu'à l'imitation des apôtres ils allaient de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars et la tête nue, se faisant accompagner de certaines femmes, auxquelles ils donnaient le nom de *Sœurs*. Ségarelli appelait la réunion de ses disciples, du nom de *Congrégation spirituelle*, église qu'il croyait devoir remplacer

l'église de Rome, qui, d'après lui, était déchue de sa pureté primitive. Il publia que toute l'autorité que Jésus-Christ avait donnée à saint Pierre et à ses successeurs, avait cessé, et lui avait été déférée; conséquemment qu'il avait le droit de tout lier et de tout délier. Usant de ce grand pouvoir, il prêchait que les femmes pouvaient quitter leurs maris pour entrer dans la *Congrégation*; que c'était là le seul moyen d'être sauvé; et qu'on le serait infailliblement, quand même on se serait rendu coupable de toutes sortes de crimes.

Les plus grands désordres signalèrent bientôt les sectateurs de cette nouvelle doctrine. Ségarel fut arrêté et brûlé vif, à Parme, l'an 1300.

Après sa mort, un autre fanatique, nommé *Dulcin* ou *Doucin*, prit sa place, ajouta encore quelques absurdités et quelques excès aux absurdités et aux excès de Ségarel. Pour aider à la destruction de l'église romaine, il leva une armée, et pendant deux ans batailla, et ravagea le diocèse de Verceil. Enfin, vaincu et pris dans une bataille, Dulcin fut mis à mort à Verceil, l'an 1307, avec une femme nommée *Marguerite*, qu'il avait prise pour sa sœur.

Le pape Honorius IV les avait condamnés en 1285.

1260. **LES FLAGELLANS.** C'est un point reconnu de tout tems par le genre humain, que la réconciliation de l'homme avec Dieu se fait par la mortification volontaire de l'homme: quelques chrétiens de ce siècle poussèrent ce principe jusqu'au scandale. Pour apaiser la colère de Dieu et faire cesser les divisions des Guelfes et des Gibelins qui désolaient l'Italie, un certain Reifer, dominicain, s'avisa de conseiller au peuple de faire pénitence en s'administrant des flagellations publiques. Bientôt on vit des processions composées d'hommes et de femmes qui se frappaient cruellement en poussant des cris. Pour arrêter cette frénésie religieuse, les papes, modérateurs naturels de tous les excès, condamnèrent ces flagellations publiques comme indécentes et contraires à la loi de Dieu.

1294. **LES FRATRICELLES.** Des apostats de divers ordres religieux, et d'autres hommes, la plupart mendians et vagabonds, s'étaient formés en une espèce d'ordre ou de commu-

nauté. Ils prêchaient publiquement, hommes et femmes, se vantaient de donner le Saint-Esprit par l'imposition de leurs mains, et d'absoudre les pêcheurs qui se confessaient à eux. Vivant d'aumônes, et souvent d'exactions imposées surtout au clergé, ils condamnaient le travail des mains comme indigne d'un homme spirituel, et surtout s'élevaient avec violence contre la hiérarchie ecclésiastique, et en particulier contre la cour de Rome.

Le pape Boniface condamna ces esprits brouillons en 1296; mais il en subsista toujours çà et là quelques-uns.

On appela aussi les Fratricelles, en Italie *Bisochi* et *Bocasoti*, c'est-à-dire porteurs de besaces; en France *Béguins*, et en Allemagne *Beggards*. Quelques-uns ont été appelés aussi *les Spirituels* [1].

A. BONNETTY.

[1] Voir la *suite* au n° 30, ci-après, p. 435.

Découvertes hiéroglyphiques.

PREMIÈRE LETTRE

DE M. ATH. COQUEREL,

SUR LE SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DE M. CHAMPOLLION,

CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉCRITURE SAINTE.

Histoire de la découverte du sens des hiéroglyphes. — Application en faveur de la Religion. — Détermination de l'âge du zodiaque de Dendérah. — Conservation d'un papyrus de l'âge de Moyse. — Affinité des langues égyptienne et hébraïque. — Similitude dans les dates. — Nom de la femme de Joseph. — Preuves que Moyse a pu sculpter tous les objets d'art du tabernacle. — Réponse à une grave objection sur le silence de la Bible par rapport à Sésostris. — Accord de l'histoire sainte et de l'histoire profane.

Tu me demandes, mon cher frère, un article sur le *système hiéroglyphique* de M. Champollion [1], considéré dans ses rapports avec l'Ecriture-Sainte. Sans doute il peut être utile de donner l'éveil en France sur cette source nouvelle, ouverte à la critique

[1] M. Champollion vient de succomber, à l'âge de 41 ans, à une maladie causée principalement par l'excès du travail. De retour, depuis deux ans environ, d'un voyage en Egypte, entrepris sous les auspices du gouvernement, M. Champollion s'occupait de mettre en ordre les immenses matériaux qu'il avait recueillis avec autant d'habileté que de persévérance, lorsqu'il a été atteint de la maladie qui l'a mis au tombeau. La France vient encore de perdre un de ses savans les plus distingués, M. Abel-Remusat, dont nous avons fait connaître les utiles travaux dans nos *Annales*. Une maladie vient de l'enlever à l'âge de 43 ans. Ces deux pertes et celle de l'illustre Cuvier ont été vivement senties par les amis de la Religion et des sciences. (*Note du D.*)

sacrée; mais la tâche est difficile; un exposé de la théorie doit en précéder l'application, et quoique les ouvrages de M. Champollion ne soient que raisonnablement scientifiques, il faut les dépouiller de leur érudition, et substituer des termes, des détails, des rapprochemens modernes aux siens; il faut aussi s'arrêter à des dates historiques encore contestées. La tâche, je le répète, est difficile, et je crains qu'elle ne passe et mes forces et mes loisirs; heureusement j'ai trouvé un guide sûr, dans la personne de M. le professeur J. D. Van Lennep, dont les recherches sont toujours aussi profondes que sa bienveillance est grande à les communiquer, et à qui je m'empresse d'en témoigner ma respectueuse reconnaissance. Encouragé par ses secours, j'ai pris la plume; mais ces pages se sont tellement multipliées malgré moi, que l'article est devenu trop long pour la *Revue*; je te l'envoie sous cette forme, et te laisse le soin d'en faire un extrait.

Tu te souviens qu'un vieux poète français, qui aurait peut-être donné une épopée à la France, s'il avait vécu sous Louis XIV, a dit des pyramides :

> Vingt siècles descendus dans cette sombre nuit,
> Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

Malheureusement ces deux beaux vers étaient applicables à toute l'Egypte, et ces profondes ténèbres suivaient le cours du Nil, depuis les sables de la Nubie jusqu'aux sept embouchures. Cette page brillante de l'histoire restait à lire, et, malgré les renseignemens que les Grecs, les Romains et les Pères de l'Église ont fournis, les immenses travaux des voyageurs et des savans, les riches collections répandues en Europe, et l'ouvrage monumental dont un souverain seul peut être l'éditeur, l'Egypte était encore un secret; ses ruines muettes étonnaient sans instruire.

Ce mystère n'avait qu'une cause; le sens des hiéroglyphes était inconnu. Evidemment pour connaître un peuple ancien, il faut savoir sa langue et lire son écriture, à moins que son histoire n'ait été transmise avec celle d'autres peuples; et, dans ce cas même, il serait impossible de la vérifier et de comparer les récits étrangers aux monumens nationaux. Ainsi les caractères per-

sans des ruines de Persépolis [1], les restes des langues étrusque et punique sont inconnus ; mais les Grecs ont raconté l'histoire persane, et Rome a fait connaître le peuple qui fut son prédécesseur en civilisation, et bien mieux encore celui qui fut trois fois son rival en puissance.

L'Egypte, comme la Perse, l'Etrurie et Carthage, occupe un grand nombre de pages dans les livres grecs et latins ; mais il était impossible d'évaluer la confiance que méritent ces souvenirs dispersés, en les comparant aux manuscrits et aux monumens égyptiens. Après tant d'efforts, les hiéroglyphes étaient restés des hiéroglyphes; un découragement universel s'était emparé des esprits, et l'on désespérait de résoudre ce vieux problême.

La solution en était surtout désirée par le critique sacré. De tous les peuples, l'Egyptien est celui avec lequel les Hébreux ont eu le plus de relations, depuis le voyage d'Abraham [2] jusqu'à la déportation de Jérémie [3], c'est-à-dire, depuis le premier patriarche jusqu'après la ruine de Jérusalem. Aussi l'Egypte est le nom étranger qui se lit le plus souvent dans l'Ecriture ; le signe distinctif de la race élue était porté peut-être par le sacerdoce des Egyptiens ; Moïse avait été instruit dans toute leur sagesse [4]; Salomon a épousé une fille de leurs rois [5] ; et ce qui ajoute à l'intérêt de cette grande question, c'est qu'il était défendu à Israël de communiquer avec les nations voisines: un seul peuple était excepté de cette interdiction, et ce peuple, c'était l'Egyptien [6]. Tout concourait donc à faire présumer que le meilleur commentaire des antiquités judaïques était sculpté sur les temples, les palais, les obélisques des Pharaons ; mais ces terribles hiéroglyphes semblaient séparer pour jamais le Jourdain et le Nil.

Enfin, les deux fleuves commencent à mêler leurs eaux, ou pour quitter ces images auxquelles le sujet m'entraîne, le secret des hiéroglyphes est trouvé, et les fruits que la critique sacrée peut s'en promettre sont immenses. Comme d'ordinaire, l'é-

[1] On a commencé pourtant à les déchiffrer. Voir l'article que nous y avons consacré dans le N° 60, t. X, p. 443 des *Annales*.

(*Note de la 2e édition.*)

[2] *Genèse*, XII, 10. — [3] *Jér.*, XLIII, 6. — [4] *Actes*, VII, 22. — [5] I *Rois*, III, 1. — [6] *Deut.* XXIII, 7.

nigme était bien plus simple qu'on ne le croyait, et, malgré les prétentions du *Quartely Review*[1], c'est à M. Champollion le jeune que l'on est redevable de cette découverte inespérée. Un prélat connu comme ambassadeur, et mieux encore comme publiciste, a dit que les ouvrages de M. de Humboldt étaient une seconde découverte de l'Amérique; on peut dire que ceux de M. Champollion sont la première de l'Egypte. Avant d'indiquer les avantages que l'étude des livres saints en peut retirer, il est indispensable de donner un rapide aperçu du système hiéroglyphique, tel qu'il l'expose. Avant tout, je rends hommage à la candeur, à la clarté qui règne dans son ouvrage; il est impossible de traiter une pareille matière avec plus de sincérité; aucun esprit de système, aucun engouement, aucune prévention, aucune adresse étymologique ne dirige l'auteur, et l'impression que produit son livre laisse douter s'il faut plus admirer en lui le savant qui s'est rendu contemporain des Pharaons, ou l'homme droit qui aime encore mieux la vérité que l'honneur de *lire* un obélisque ou un papyrus.

Lorsque l'Egypte devint chrétienne, elle abandonna ses écritures hiéroglyphiques, qui tenaient trop de son ancien culte pour continuer de lui servir; elle emprunta l'alphabet grec, en y insérant quelques caractères nationaux qui furent conservés, et le copte, dont on connaît les dialectes, n'est que l'ancienne langue égyptienne, écrite en lettres grecques. Etrange vicissitude des choses humaines, que de voir la langue des Pharaons empruntant l'alphabet des colonies du Péloponèse et des insulaires de la mer Egée! Ce concours de circonstances, le changement du gouvernement, du culte et de l'alphabet, fit rapidement oublier les hiéroglyphes. Il ne paraît pas que dans l'antiquité les Grecs ou les Romains les aient compris; au moins voit-on toujours les prêtres d'Egypte les expliquer aux princes et aux philosophes que les chances de la guerre ou le désir de s'instruire amenaient. On conçoit que depuis l'ère chrétienne, lorsque l'Egypte même les oubliait, les étrangers ne les aient pas appris, et l'école d'Alexandrie, quoique voisine des monumens, s'occupait bien plus de la métaphysique et des sciences exactes,

[1] N° LV, 1823.

que de l'étude de l'histoire et des antiquités. Aussi ce que les auteurs classiques et les écrivains ecclésiastiques ont dit des hiéroglyphes, n'a guère facilité les recherches des modernes. Clément d'Alexandrie paraît en avoir eu l'idée la plus juste, et cependant, loin que ce fameux passage de l'illustre disciple de Pantænus ait aidé M. Champollion, c'est plutôt M. Champollion qui, par sa découverte, explique le passage de Clément. Une grande erreur dont il est impossible de trouver le commencement a fini par s'établir; on a cru, depuis des siècles, que les hiéroglyphes n'étaient que des *figures*; on a cru que la langue égyptienne s'écrivait à peu près, comme le blason moderne, par des emblêmes; et partant de ce principe, sans examiner s'il était vrai, on a inventé système sur système pour attacher un sens emblématique à chacun de ces signes bizarres. En suivant cette marche, on n'était arrivé qu'à des absurdités plus ou moins ingénieuses, celle par exemple de lire le psaume *cent* sur le portique du grand temple de Denderah et de prendre les noms des Pharaons pour des amulettes : et personne ne s'était douté que les hiéroglyphes pouvaient être, non des *figures* représentant des *idées*, mais des *lettres* représentant des *sons*, comme les nôtres. M. Champollion l'a trouvé, et un secret qui remonte à plus de trois mille ans n'en est plus un pour qui veut lire son ouvrage.

La pierre de Rosette, malgré ses fractures, a pu servir au premier essai. Ce monument, trouvé à Rosette lors de l'expédition d'Egypte, et que les hasards de la guerre ont livré aux Anglais, a trois faces et porte trois inscriptions, l'une en grec, l'autre en hiéroglyphes (je parlerai plus loin de la troisième). Un groupe de signes hiéroglyphiques, entouré d'un cadre, semblait correspondre au nom de Ptolémée dans le texte grec, et l'on se douta que ces hiéroglyphes encadrés signifiaient Ptolémée. Il fallait un point de comparaison; l'obélisque de l'île de Philé, récemment transporté en Angleterre, a fourni un groupe hiéroglyphique encadré, que, d'après l'inscription grecque du socle du monument, on a cru exprimer Cléopâtre. La troisième lettre du nom de Ptolémée, comme la quatrième du nom de Cléopâtre, est un O; si les hiéroglyphes sont de simples lettres, il faut évidemment que le troisième signe du cadre Ptolémée soit le même

que le quatrième du cadre Cléopâtre. Il se trouve en effet qu'une *fleur à tige recourbée* occupe dans les deux cadres la troisième et la quatrième place ; donc cette fleur est un O ; et ce coup d'essai qui semble presque un jeu d'enfant est une véritable découverte de l'Egypte. Il fallait cependant l'opiniâtre patience et la perspicacité de M. Champollion pour l'exploiter. Il a continué ses travaux avec l'ardeur que devait inspirer ce premier succès, et à force de comparer les inscriptions des temples, des palais, des obélisques, des sphinx, des statues, les manuscrits sur papyrus, les caractères peints sur les caisses des momies, les légendes des vases, des amulettes, des scarabées, il est parvenu à refaire l'ancien alphabet égyptien, composé de signes hiéroglyphiques, qui sont des lettres et non des figures.

La première application de sa découverte montre assez l'utilité que la religion en peut tirer. C'est un exemple qui invite fortement tout esprit non prévenu à réfléchir sur les voies de la Providence, et à reconnaître cette grande loi du gouvernement moral de ce monde, que les découvertes arrivent toujours à propos. Je sais que l'on est tenté de sourire, quand on entend parler de la Providence *pour aujourd'hui ;* on veut bien la reconnaître *pour autrefois ;* mais ce qui arrive de notre tems et sous nos yeux semble tellement humain que l'on est souvent moins disposé à y reconnaître le doigt de Dieu. Aucun vain respect ne m'empêchera de dire ma pensée. L'apparition du zodiaque de Dendérah à Paris forme une époque curieuse dans l'histoire de l'esprit religieux. Qu'on se représente ce monument arrivant en France, au moment que d'Holbac écrivait son *Système de la nature*, ou Dupuis son *Origine des cultes* ; quel triomphe pour leurs adhérens ! M. Champollion n'était pas là pour répondre ; s'il y avait été, les clameurs auraient couvert sa voix, et quelle condamnation plus formelle que jamais aurait passé sur Moïse et sa chronologie ! Notre génération plus sérieuse et plus réfléchie s'est gardée de prononcer si vite ; cependant le vieux levain a un peu fermenté ; les derniers restes du philosophisme se sont agités ; l'incrédulité astronomique de Dupuis s'est un peu relevée du discrédit profond où elle était tombée. Selon le goût du moment, on a réimprimé in-18 cette incrédulité qui avait paru in-4° ; pour comble, l'esprit de parti, qui se glisse partout, s'est

mêlé du vieux monument égyptien, et ceux qui le disaient *jeune*, étaient soupçonnés d'énoncer cet avis plus par politique ou par piété que par conviction; la science, sans mauvaise intention, accumulait ses calculs, au bruit des plaisanteries, sur l'âge *officiel* du zodiaque, lorsque M. Champollion, plus officiel que personne, est venu, son alphabet à la main, lire sur le monument un titre impérial romain, et sur l'édifice où il était placé les noms et surnoms des empereurs Tibère, Claude, Néron, Domitien, et prouver ainsi combien peu la pierre de Dendérah pouvait servir à l'incrédulité de trophée contre Moïse [1].

Il est rare que le premier usage d'une invention ou d'une découverte donne moyen d'en prévoir toute l'utilité. En continuant ses travaux, M. Champollion est arrivé à un système complet, dont voici un très-rapide aperçu [2]. L'Egypte avait trois sortes d'écritures; 1° l'écriture hiéroglyphique *phonétique* [3], composée d'hiéroglyphes-lettres : c'est celle qui couvre les ruines de l'Egypte; les signes en sont quelquefois sculptés avec soin jusque dans les moindres détails, quelquefois les contours seuls sont tracés; 2° l'écriture *sacerdotale*, sorte d'hiéroglyphes abrégés, était celle des scribes sacrés, servait surtout aux matières religieuses et se retrouve sur la plupart des papyrus des momies; 3° l'écriture *populaire*, servant aux relations civiles et privées : c'est celle de la troisième inscription du monument de Rosette.

Cependant tous les hiéroglyphes ne sont pas des lettres; au lieu d'écrire, par exemple, les lettres exprimant le mot *Ré*, le soleil, on dessinait l'idole du dieu Soleil telle qu'on la voyait partout dans les temples; voilà un hiéroglyphe-*figure*; ou l'on exprimait l'idée soleil, par le disque emblème de ce Dieu; voilà un hiéroglyphe-*emblème*. Un Egyptien pouvait à son choix écrire ce mot de trois manières, par un tracé des lettres, par un dessin de l'idole, ou par l'emblème du disque solaire. — Des signes

[1] Voir la figure de ce *Zodiaque* et du Cartouche contenant le mot d'*Autocrator*, dans le N° 37, t. VII, p. 80 des *Annales*.

[2] *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, par M. Champollion jeune, 2 vol. in-8°, dont un de planches. Paris, 1824. L'auteur a donné une seconde édition de son livre en 1828 : il y a réuni *sa Lettre à M. Dacier, relative à l'Alphabet des hiéroglyphes phonétiques*.

[3] *Phonétique*, exprimant un son.

spéciaux notent les idées générales de *Dieu*, *Déesse*, *Masculin*, *Féminin*, *Enfant*, *Tems*, *Lieu*, etc. Un homme, par exemple, ou une femme, accroupi et le bras levé, indique les deux genres; ces hiéroglyphes sont aussi des emblèmes. — Les hiéroglyphes proprement dits se divisent donc en lettres, figures et emblèmes; mais sur les monumens de toute espèce, les hiéroglyphes-lettres sont en plus grand nombre. — Les voyelles des mots, écrits en hiéroglyphes, sont très-souvent omises, comme en d'autres langues orientales, et lorsqu'elles sont exprimées, n'ont pas toujours un son fixe. — Les hiéroglyphes-lettres sont toujours la représentation d'un être ou d'un objet, quelquefois fantastique, plus souvent réel, dont le nom en égyptien commence par la lettre que l'hiéroglyphe représente; ainsi un Aigle est un A, parce que ce mot commence par un A. — De là est venu qu'une seule lettre s'écrivait hiéroglyphiquement par un grand nombre de différens caractères; ainsi, en hiéroglyphes, un Agneau, une Araignée, une Ancre, un Angle seraient des A, parce que tous ces mots commencent par cette lettre. Quelque compliquée que paraisse cette écriture, elle était fort simple aux yeux d'un Egyptien, qui, sachant parler sa langue, comme nos enfans la leur avant de savoir l'écrire, ne pouvait être embarrassé, comme nous aujourd'hui, de cette multitude de signes dont M. Champollion a déjà compté environ 900. Il a reconnu ces hiéroglyphes-lettres, différens de forme et pareils de son, après un immense travail de comparaison entre les caractères des trois écritures phonétique, sacerdotale et populaire, et entre les signes hiéroglyphiques et les mots coptes.

Les hiéroglyphes s'écrivaient de gauche à droite, de droite à gauche, ou en colonnes perpendiculaires, et le sens dans lequel on doit les lire est toujours indiqué par la direction des têtes d'animaux et des parties angulaires ou saillantes de divers signes; de là vient aussi qu'ils sont presque toujours dessinés de profil et jamais de face; quelquefois on trouve des signes abrégés ou combinés, et quelquefois aussi ils sont groupés avec symétrie, surtout dans les inscriptions monumentales, d'après leur forme et leur grandeur. — Les noms et prénoms de rois sont toujours entourés d'un cadre; le premier groupe est toujours le prénom; le second, le nom; ces deux règles si importantes

sont sans exception connue. Les noms de dieux, de déesses, de prêtres, de simples particuliers ne sont écrits qu'en ligne courante, sans cadre qui les distingue du texte.—Les hiéroglyphes-lettres, figures et emblèmes sont quelquefois mêlés dans le même texte, dans un seul titre, un seul nom, un seul mot. — Les trois écritures, phonétique, sacerdotale et populaire, dont l'une a été inventée pour abréger l'autre, l'écriture sacerdotale pour abréger l'hiéroglyphique, si longue à écrire, et l'écriture populaire pour simplifier à son tour celle des prêtres; ces trois écritures étaient connues de tout égyptien qui recevait quelque éducation. Il est absurde de croire qu'un peuple couvre ses monumens et ses tombeaux de caractères indéchiffrables pour lui, et M. Champollion lit les mêmes hiéroglyphes sur les cercueils de simples particuliers que sur les palais des rois et les temples des dieux. — Cependant le témoignage de l'antiquité ne permet pas de douter que les prêtres n'eussent une écriture secrète. Cette écriture, confondue jusqu'ici avec les hiéroglyphes, et que Clément d'Alexandrie a connue sous le nom d'*énigmes*, existe, incompréhensible encore, sur divers monumens, et se compose de tableaux emblématiques qui paraissent n'avoir aucun rapport avec les hiéroglyphes-lettres.

On voit qu'entre M. Champollion et ses prédécesseurs, il y a cette seule différence, immense, il est vrai, qu'avant lui l'on essayait de *deviner* les hiéroglyphes, et qu'il enseigne à les *lire*. Aussi, dès la lecture des noms romains sur l'édifice et le zodiaque de Dendérah, on lui a objecté que les hiéroglyphes n'étaient des lettres que dans les noms grecs et romains; mais que dans les noms et les mots égyptiens, ces mêmes hiéroglyphes, rendus à leur expression nationale et redevenus des figures ou des emblèmes, seraient illisibles par son alphabet de lettres. Ceci était en effet la pierre de touche de son système; car si les signes hiéroglyphiques, lorsqu'ils expriment de l'égyptien, représentent des *idées*, et non plus des *sons*, l'alphabet vocal ne leur est pas applicable. M. Champollion a prouvé jusqu'à l'évidence qu'il *lit*, à l'aide de son alphabet, les formes grammaticales de la langue égyptienne, les noms égyptiens de divinités, de simples particuliers et de rois, écrits en hiéroglyphes.

Les formes grammaticales exprimant *de lui*, *d'elle*, *à lui*, *à*-

elle, etc., et qui correspondent aux articles et aux pronoms modernes, donnent, lues par l'alphabet des hiéroglyphes-lettres, les mêmes sons que ces mêmes articles et pronoms dans la langue copte, qui n'est que l'ancien égyptien. Ce résultat est d'une évidence irrésistible.

Les noms de dieux ou déesses, dont M. Champollion a recueilli un nombre immense, et qui entrent d'ordinaire dans les titres et les noms d'homme, se lisent et se reconnaissent aisément; ils sont toujours précédés d'un groupe, signifiant : *ceci est l'aspect* ou *la ressemblance*; puis vient l'article *de*, suivi du nom de la divinité, et le tout est terminé par le signe spécial, *dieu* ou *déesse*.

Les noms de simples particuliers, toujours écrits en ligne courante, sont toujours accompagnés du signe spécial, *homme*, *femme*, ou *enfant*. On en trouve sur les monumens de tout genre; il semble que, soit motif de religion, soit vanité de famille, chez aucun peuple plus qu'en Egypte on n'ait aimé à écrire son nom. Nous verrons plus loin que les noms égyptiens de la famille de Joseph existent et sont lus par M. Champollion.

Ces *lectures* cependant ne donnaient que des probabilités sur l'antiquité des hiéroglyphes-lettres, parce qu'une langue a toujours des pronoms, que les dieux sont censés immortels, et qu'on ignore quand les simples particuliers vivaient. Il n'en est pas ainsi des noms de rois dont l'époque ou la succession est connue; l'application de l'alphabet des hiéroglyphes-lettres à la lecture des noms de souverains décide sans appel et de l'antiquité des monumens qui portent les inscriptions, et de l'antiquité des hiéroglyphes-lettres dont ces inscriptions sont composées. Cette recherche offrira ce double avantage de prouver si l'alphabet vocal ou phonétique est, ou non, la clef de toute l'histoire d'Egypte, et, s'il l'est, de fixer les époques où tant d'immenses édifices ont été construits. Déjà [1] la lecture des noms hiéroglyphiques des Césars et des Ptolémées, en remontant jusqu'à Alexandre-le-Grand, prouve que les hiéroglyphes-lettres étaient en usage depuis l'an 161 de l'ère vulgaire jusqu'à

[1] *Lettre à M. Dacier*. Paris, Didot, 1822, ou à la suite de la 2e édition du *Précis du système hiéroglyphique*.

l'an 332 avant Jésus-Christ, dans l'Egypte grecque et romaine. En remontant encore, nous arrivons au tems où, subjuguée par Cambyse, l'Egypte était devenue une province de l'immense empire des Perses, et la lecture du nom hiéroglyphique de Xerxès démontre l'usage de ces lettres pendant l'époque persane; nous voici déjà dans l'Ecriture-Sainte, si, comme on commence généralement à le croire, le Xerxès des Grecs est l'Assuérus d'Esther. Il est remarquable que le monument sur lequel M. Champollion lit le nom de Xerxès, porte à côté du groupe d'hiéroglyphes une inscription en caractères persans. Par la découverte de l'alphabet égyptien, M. Champollion aurait-il mis sur la voie de retrouver l'écriture persane [1]? Deux sphinx du musée royal à Paris conservent les noms d'Acoris et de Néphérites, contemporains de l'époque persane, qui se retrouvent dans la 29e dynastie de Manéthon [2]. On doit peu s'étonner que les monumens de ce tems soient rares; occupée à combattre la Perse, ou accablée de son joug, l'Egypte n'a donné que peu de tems aux arts, et n'a pas inscrit volontiers les noms de ses tyrans sur ses édifices; au-delà de Cambyse, nous ne trouvons que les Pharaons. L'obélisque *Campensis*, transporté d'Egypte à Rome sous Auguste, porte le nom de Psametek, le Psammétique des historiens grecs; l'obélisque, encore debout au milieu des ruines d'Héliopolis, donne celui d'Osortasen, l'Osorthos de Manéthon,

[1] Voir le *Groupe d'hiéroglyphes* représentant le nom de *Xerxès*, et l'inscription persépolitaine persane en lettres *cunéiformes*, gravé et expliqué dans le N° 60, t. X, p. 457 des *Annales*.

[2] Manéthon, de Sébennyte, était prêtre et scribe sacré sous le règne de Ptolémée-Philadelphe (285—247); par ordre de ce prince, il écrivit en grec une histoire d'Egypte en consultant les monumens et les archives; son ouvrage s'est perdu, mais divers auteurs en ont conservé, entre autres fragmens, les listes chronologiques. L'Egypte, gouvernée d'abord par les dieux, ensuite par les demi-dieux, le fut enfin par les rois dont Manéthon compte 30 dynasties, depuis Menès, successeur des demi-dieux, jusqu'à Alexandre-le-Grand. Cette chronologie, adoptée de confiance par les uns, rejetée comme fabuleuse par les autres, expliquée par plusieurs, en supposant que ces dynasties, au lieu d'être successives, ont été souvent contemporaines, se trouve mériter plus de confiance par son accord avec les découvertes de M. Champollion; pourtant quelques savans lui sont encore opposés.

IIe roi de la 23e dynastie, antérieure de 350 ans à Cambyse, et dont d'autres monumens ont offert tous les noms. Ceux de Sésanchis, chef de la 22e dynastie, et d'Osorchon, son fils et son successeur, se lisent sur les colonnades qui décorent la cour de l'immense palais de Karnac, sans parler d'autres monumens où ces deux Pharaons sont aussi nommés.

Nous sommes déjà parvenus vers l'an 1,000 avant Jésus-Christ, et en négligeant plusieurs rois de la 19e dynastie, je me hâte d'arriver au nom fameux qui se lit le plus souvent sur les monumens du plus ancien style de l'Egypte et de la Nubie ; ce nom est souvent accompagné de tableaux représentant des scènes de triomphe, des victoires, des tributs offerts, des peuples captifs, et l'on reconnaît dans les personnages les traits de la race africaine ; ce nom existe à Nahhar-el-Kelb, en Syrie, près de l'ancienne Bérythe, sur une inscription écrite comme celle de Xerxès, d'un côté en hiéroglyphes, de l'autre en caractères persans, et ce nom, dont M. Champollion donne dix-huit variantes, est celui d'un des Pharaons les plus connus des Grecs et des Romains, celui de Sésostris ou Ramsès-le-Grand, dont l'identité est invinciblement prouvée par un passage de Manéthon, qui atteste que ce conquérant portait ces deux noms. Cette lecture nous reporte à dix siècles avant Cambyse, à douze avant Alexandre. M. Champollion remonte encore, et lit les noms des prédécesseurs de Ramsès, qui forment la 18e dynastie; entre autres, sur le colosse de Thèbes, le nom d'Aménoftep, que Manéthon donne pour le Memnon des Grecs, et le colosse de Thèbes est précisément le monument que les Grecs ont dit être la fameuse statue harmonieuse de Memnon ; sur le sanctuaire du temple d'Amada, le nom de Thoutmosis III, 7e roi de la 18e dynastie, et sur l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran celui de Thoutmosis II, son grand-père, le Mœris d'Hérodote. Ces dernières lectures remontent au *dix-huitième siècle* avant Jésus-Christ.

Cette multitude d'exemples dont je n'ai cité qu'un très-petit nombre, prouve jusqu'à l'évidence que les hiéroglyphes étaient des lettres sous les Pharaons et les Persans, comme sous les Grecs et les Romains ; le système de M. Champollion est donc vrai pour les tems les plus reculés, comme pour les dernières

inscriptions que les Egyptiens ont tracées; le nom de Thoutmosis est écrit absolument de la même manière que celui d'Antonin, quoique deux mille ans les séparent. A Turin, M. Champollion, au milieu de l'immense collection égyptienne achetée de M. Drovetti par le roi de Sardaigne, obtint, à l'aide de son alphabet, de nouveaux succès également surprenans [1]. L'un des restes les plus précieux de l'antiquité égyptienne est la table d'Abydos; c'est une suite de quarante prénoms royaux, classés chronologiquement et sculptés sur la paroi d'un temple, au milieu des ruines d'Abydos. Il en existe deux copies, l'une en Angleterre dans les riches portefeuilles de M. Bankes, l'autre faite sur les lieux par le courageux voyageur M. Cailliaud. Cette liste, où Ramsès-le-Grand est seul désigné par son nom et son prénom, est une généalogie de ce prince, et doit par conséquent contenir les prénoms des rois de la 18e dynastie, Ramsès ayant été chef de la 19e. Sur les monumens de Turin, M. Champollion a lu ces mêmes prénoms royaux de la table d'Abydos, accompagnés des noms, et il se trouve que ces noms et prénoms réunis correspondent à la 18e dynastie de l'historien d'Egypte. Cet étonnant accord, dont les détails ne peuvent trouver place ici, est une preuve incontestable de vérité. M. Champollion-Figeac, frère de l'auteur des découvertes, a fait les calculs nécessaires [2] avec autant de rigueur qu'on a droit de l'exiger en de pareils comp-

[1] Ire *Lettre à M. de Blacas, relative au musée royal égyptien de Turin.* Paris, 1824.

[2] Les calculs de M. Champollion-Figeac sont fort simples : sans que je m'arrête à le suivre dans ses ingénieuses supputations, voici le point d'où il est parti : les Egyptiens avaient inventé une période de 1460 ans. au bout desquels le lever de l'étoile Sirius tombait de nouveau sur le 1er jour du mois de Thoth, qui répond à notre fin de juillet et commencement d'août; on sait par Théon, astronome d'Alexandrie, que cette période s'est renouvelée sous le règne de Ménophrès; on sait par Censorin, auteur latin, que ce renouvellement a eu lieu en 1322 avant J.-C.; donc Ménophrès régnait en cette même année: il fut le 3e roi de la 19e dynastie, dont Phéron ou Ramsès, fils de Sésostris, fut le second, et Sésostris lui-même le premier. La durée de leurs règnes étant fixée, on l'ajoute aux 1322 ans écoulés entre Ménophrès et l'ère chrétienne, et l'on arrive ainsi à l'année de l'avènement de Sésostris.

tes; la chronologie de cette 18ᵉ dynastie, la plus célèbre de toutes, se trouve ainsi fixée, et Sésostris est monté sur le trône d'Egypte l'an 1473 avant Jésus-Christ, date que tous les chronologistes avaient cherchée en vain.

De nouvelles découvertes, parmi les manuscrits de Turin, promettent des résultats d'un égal intérêt [1]. Les papyrus des momies ne sont que des extraits du rituel funéraire; celui du cabinet du roi à Paris, de 22 pieds de longueur, était le plus considérable des manuscrits connus, et passait pour complet; le Musée de Turin en possède un de 60 pieds de long, d'une écriture magnifique. Une conquête plus importante encore pour l'histoire est celle de divers papyrus du tems des Pharaons; on croyait qu'il n'en existait point. Ceux que M. Champollion vient de reconnaître, et que l'on avait mis au rebut dans les combles du Musée, sont du plus grand prix, et abondent en noms de rois, avec les dates de leurs règnes; il s'y trouve une liste chronologique dont les fragmens ont donné les noms de plus de cent Pharaons, plusieurs actes publics, un diplôme qui présente tous les titres, prénoms et qualités du protocole royal de Sésostris, un morceau d'histoire ou un acte de ce prince, le plan levé du tombeau de Ramsès-Méiamoun qui existe encore à Thèbes, des peintures grotesques, et un acte de Thoutmosis II, vraisemblablement le plus ancien qui existe au monde. Il est impossible de prévoir où s'arrêteront ces découvertes, ni quel jour elles jetteront sur l'histoire. C'est une chose merveilleuse de penser qu'un homme d'aujourd'hui tienne en main une écorce de roseau écrite depuis 3,600 ans et qu'il la lise! On est ému malgré soi, quand on réfléchit à de tels succès; la France, pour prix de tant de sang versé sans fruit sur les sables de l'Egypte, reçoit la noble consolation qu'un Français, le premier, en explique les ruines, et que son nom est comme inscrit pour jamais sur ces monumens indestructibles. Hâtons-nous de donner à la Religion la part qu'elle révendique dans ces admirables découvertes.

Deux peuples sans cesse en relation de guerre, de paix ou de commerce, font nécessairement un échange insensible et lent d'inflexions de voix dans leur parler, et même de lettres dans

[1] *Bulletin universel*, section d'Antiquités, et *Revue encyclopédique*.

leur écriture. Les preuves de ce phénomène philologique abondent, et l'on avait soupçonné depuis long-tems qu'il existait quelque rapport entre l'égyptien et l'hébreu. M. Champollion trace un curieux parallèle entre l'alphabet hiéroglyphique et copte, et l'alphabet hébraïque; ce n'est qu'une ébauche, la matière est loin d'être approfondie, et ne peut l'être encore; cependant on est surpris de la ressemblance et dans les signes-voyelles et dans les signes-consonnes. Cet essai semble beaucoup promettre, et les Orientalistes ne tarderont pas sans doute à continuer cette comparaison importante [1]. Déjà M. Klaproth, savant philologue allemand, dans une lettre à M. Champollion, a indiqué quelques rapports entre le copte et plusieurs langues asiatiques. Une remarque ingénieuse de M. Champollion tient au même sujet; on a vu qu'un hiéroglyphe exprime toujours la lettre qui commence le nom égyptien de l'objet que l'hiéroglyphe représente; dans les langues de l'Asie occidentale, chaque lettre des alphabets syriaque, chaldaïque, hébreu, est la première de son nom [2]. Cette analogie, très-singulière, ne peut être fortuite, doit remonter au commencement des langues de ces peuples, et vient à l'appui de l'idée de leur extraction commune.

Les dates que M. Champollion lit sur les monumens pharaoniques, sont exprimées absolument de la même manière que celles de l'Ecriture : *dans l'année cinquième*, *le cinquième jour du mois de*, etc. Cette similitude de phraséologie est frappante.

Sur une pierre émaillée du cabinet du roi, à Paris, se lit le nom de femme, *Asisé* ou *Asisi*, composé du monosyllabe *as* (dont je ne trouve pas la signification), et du nom de la déesse Isis. Ce nom répond exactement par sa forme à celui de l'épouse de Joseph, *Asenath* ou *Aseneth*, dans lequel on lit le mo-

[1] Les *Annales* ont consacré plusieurs articles à cette comparaison. Voir celui du P. Oliviéri sur *le secours que l'étude de la langue égyptienne peut retirer des récits de la Bible*, N° 50, t. IX, p. 93; — celui sur *les hiéroglyphes égyptiens* de M. l'abbé comte de Robiano, N° 51, t. IX, p. 202; — et enfin *l'explication de quelques hiéroglyphes par la secours de l'hébreu*, dans le N° 63, t. XI, p. 179.

[2] Un seul exemple fera comprendre cette remarque. En hébreu, la lettre A se nomme *Aleph*, la lettre B se nomme *Beth*, et ainsi de suite.

nosyllable et le nom d'une divinité, *Neith*, la Minerve égyptienne.

Moïse nous apprend [1] qu'*Aseneth*, était fille de *Putiphérah* (*Putiphar*), gouverneur ou pontife d'*On*; cet On est Héliopolis, la ville du Soleil, ainsi nommée par les Grecs. Putiphérah est le nom du mort auquel se rapporte le manuscrit hiéroglyphique acquis de M. Cailliaud par le cabinet du roi; il y est écrit *Pétéphré*, comme dans le texte copte de la Genèse, et ce nom que Moïse donne au prêtre d'Héliopolis signifie : *appartenant à Ré*, le Soleil.

La 18e dynastie de Manéthon, et le règne de Sésostris qui ouvre la 19e, paraissent avoir été l'époque où les arts en Egypte ont atteint leur perfection. Toutes les découvertes de M. Champollion tendent à confirmer ce fait; alors de grandes constructions ont été commencées; les belles statues, les belles couleurs, les inscriptions bien sculptées remontent à ce tems, au-delà duquel on n'a encore rien trouvé. Nous allons voir que Sésostris et Moïse ont été contemporains, et la *sagesse* que ce dernier puisa chez les Egyptiens, les objets d'art qu'il fit exécuter pour le tabernacle, les inscriptions tracées sur des métaux et des pierres, les vases et les candélabres, les tissus colorés, la fonte du veau d'or, n'ont plus rien dont l'incrédulité doive s'étonner. On ne demandera plus *sur quoi* Moïse a pu écrire le Pentateuque, trop long pour ne pas être écrit sur des matériaux portatifs, et qui d'ailleurs devait être gardé dans l'arche ou à côté [2], puisque l'on possède des papyrus qui remontent à ce tems. On ne demandera plus comment le souverain sacrificateur, sous le règne de Josias [3], a pu retrouver dans le temple, après une période d'environ mille ans, l'autographe de Moïse, puisque des papyrus de cette époque existent, et sont lisibles encore. Ces preuves nouvelles en faveur de l'authenticité des premiers livres sacrés sont d'autant plus précieuses, que très-récemment tout un système d'incrédulité a été bâti sur la prétendue impossibilité que le manuscrit de Moïse se soit conservé si long-tems, et

[1] *Genèse*, XLI, 45.

[2] *Deut.*, XXXI, 26.

[3] II *Rois*, XXII; II *Chron.*, XXXIV.

sur l'hypothèse absurde qu'Helcias, à l'instigation de la politique de Josias, et dans son propre intérêt comme pontife, était l'auteur du Pentateuque qu'il aurait donné sous le nom de Moïse, en feignant, de concert avec le roi, de l'avoir retrouvé dans un coin du temple.

A cette conjecture insoutenable, la critique était en état de répondre victorieusement; mais nous devons à M. Champollion la solution pleine et entière d'une des plus grandes difficultés de l'histoire sainte, qui jamais n'avait été levée d'une manière satisfaisante. Ce Ramsès ou Sésostris a été l'un des plus fameux conquérans de l'antiquité; il a porté ses armes en Afrique, en Europe, et en Asie. C'est un des rois d'Egypte dont les Grecs et les Romains ont le plus parlé. Pour entrer en Asie, il a suivi l'isthme de Suez; la Palestine était sur son passage, et il a dû la traverser, la soumettre même avant d'aller plus loin, et dans l'Ecriture il n'y a pas un seul mot qui se rapporte à lui! Que faisaient alors les Hébreux, a-t-on demandé; est-il possible qu'ils n'aient eu aucune relation avec ce conquérant, leur plus proche voisin; ou des événemens auxquels d'une manière ou d'autre ils ont dû prendre part, auraient-ils été passés sous silence par leurs historiens? La critique s'est épuisée en conjectures et en calculs pour résoudre ce problême historique, et l'on a voulu reconnaître Sésostris en Sésak qui, du tems de Roboam, assiégea Jérusalem. L'erreur était de quelques siècles; cette position n'était pas tenable; on en est convenu, et la difficulté restait entière; la solution en est très-simple, aujourd'hui que l'époque de Sésostris est connue; son avénement tombe sur l'an 1473 avant Jésus-Christ, et, selon les meilleurs chronologistes, la sortie d'Egypte, quoiqu'on dispute encore sur cette date, tombe sur l'an 1495. Ainsi les Hébreux étaient dans les déserts de l'Arabie pendant les 18 premières années du règne de Sésostris; on conçoit alors qu'ils n'aient eu aucune relation avec lui, et le silence de la Bible est expliqué.

Examinons dans les détails cette question d'un si grand intérêt, et comparons les récits des anciens avec les faits contemporains de l'histoire sainte.

Les monumens de Thèbes, expliqués par les prêtres d'Egypte

à Germanicus, portaient, selon Tacite, que Ramsès avait subjugué la Lybie, l'Ethiopie, la Médie, la Perse, la Bactriane, la Scythie, les pays compris entre la mer de Bythinie et celle de Lycie, c'est-à-dire, l'Asie-Mineure [1]. — Le récit d'Hérodote est évidemment tiré des mêmes sources; il raconte que Sésostris, après avoir soumis avec des forces navales les bords de la mer Rouge, assembla une armée considérable, et, passant en Asie, soumit dans ce continent tous les peuples qui depuis obéirent à Darius, fils d'Hystape, et les Scythes; que revenu à Péluse, aux bouches du Nil, il fut sur le point de tomber dans les embûches de son frère, dont il évita cependant et punit les perfidies, et que seul de tous les rois d'Egypte, il régna sur l'Ethiopie [2]. — Le témoignage d'Hérodote est confirmé par celui de Strabon [3]. Manéthon, dans un fragment conservé par l'historien juif Josephe, précise la marche de Sésostris; selon lui, il se porta d'abord contre l'île de Chypre et la Phénicie; de là il passa en Assyrie et en Médie; partout vainqueur, il continuait de s'avancer en Asie, lorsqu'il fut informé des projets d'usurpation de son frère et contraint de revenir à Péluse [4]. — Diodore de Sicile, enfin, confond le Sésostris de Manéthon avec un plus ancien conquérant, lorsqu'il lui fait passer le Gange et prendre à rebours le chemin d'Alexandre; cet historien d'ailleurs s'accorde avec Hérodote et Manéthon sur le retour de Sésostris par Péluse, et sur les trames de son frère.

On voit que tous ces témoignages se rencontrent sur un point; Sésostris, débouchant de l'isthme de Suez, s'avance plutôt vers le nord que vers le midi, et s'éloigne des Hébreux et de Moïse alors en Arabie. En effet, on ne s'enfonce point dans ces déserts avec une armée innombrable, quand on n'a point de manne à sa disposition. Il est même très-apparent que Sésostris, au sortir de l'isthme, a suivi le bord de la mer pour faire coopérer ses forces navales avec son armée; la Phénicie, et ce nom comprend la Palestine, était le premier but de son expédition; ces peuples, divisés sous une foule de chefs, se sont soumis sans coup

[1] Tac. *Annal.* ; l. xi, n. 60.

[2] *Liv.* ii. c. 102 et suiv.

[3] *Liv.* xvi, p. 769, et xvii, p. 790.

[4] *Jos. cont. App.*, l. i, c. 5.

férir, et ce premier succès l'engagea sans doute à pénétrer en Asie. Comment en est-il revenu? Pressé d'arriver pour s'opposer à son frère, il semble qu'il soit revenu par mer, d'après Hérodote, puisqu'il donne la Thrace pour terme des conquêtes de Sésostris, qui avait des flottes sur la Méditerranée; d'après Manéthon, on peut croire qu'il revint par terre; alors il aura suivi la route de la Palestine, qui lui offrait des ressources, et laissé l'Arabie à sa gauche; on ne prend pas le chemin des déserts, quand on court en hâte prévenir une usurpation. Ainsi Sésostris n'a passé qu'une ou au plus deux fois à une assez grande distance des Hébreux, et rentré en Egypte, il ne paraît pas qu'il soit revenu en Asie. Si le Danaüs des Grecs, selon le témoignage de Manéthon, est le frère rebelle de Sésostris, (quoique les prêtres d'Egypte, du tems d'Hérodote, ne vissent en Danaüs qu'un obscur égyptien de la ville de Chemmis), c'est peut-être en poursuivant son frère que Sésostris, l'Egyptus des traditions grecques, a soumis les côtes et les îles de la mer Egée, et au retour de cette expédition il aurait conquis l'Ethiopie et la Lybie. De quelque manière que ce soit, tout s'accorde à prouver que Moïse et Sésostris ne se sont point rencontrés, et que l'Ecriture sainte n'a rien eu à dire du conquérant égyptien.

Notre calcul ne laisse que vingt-deux années entre son règne et la sortie d'Egypte, et l'on demandera sans doute comment l'Egypte s'est relevée si vite des dix plaies infligées à la voix de Moïse. D'abord il n'est pas probable que ces fléaux aient atteint tout le royaume; les Hébreux habitaient encore la contrée de Goscen (Gessen), puisqu'elle fut épargnée [1]; et les habitans des provinces éloignées n'ont pu se rendre coupables de l'oppression dont Israël était accablé et que le ciel voulait punir. Si l'Ecriture se sert des mots : *tout le pays d'Egypte*, le sens de ces termes, selon le génie des langues orientales, ne doit pas être pressé. Mais quelque étendue qu'on suppose aux dix plaies, un espace de vingt ans suffisait pour en relever un pays tel que l'Egypte; on sait comme elle a refleuri sous Amasis, après le malheureux règne d'Apriès, ou Pharaon Hophra (Ephrée).

[1] *Exode* VIII, 22.

Une difficulté, au premier abord plus spécieuse, reste à examiner. On compte que la conquête de Canaan, sous Josué, a duré sept ans; ces dix-huit dernières années du séjour des Hébreux dans le désert, et les sept de la conquête ne nous sortent pas du règne de Sésostris, qui, selon les calculs mêmes les plus modérés, a régné 33 ans. Il occupait donc le trône d'Egypte pendant que Josué subjuguait la Palestine. Est-il possible, demandera-t-on, qu'un prince tel que Sésostris ait laissé les Hébreux s'emparer à ses portes d'un pays qu'il avait soumis lui-même? D'après le système de guerre et de politique moderne, non, sans doute : dans l'antiquité, un tel événement n'a rien que de naturel; on ne laissait pas de troupes derrière soi pour occuper les places fortes, conserver les pays conquis, et contenir les peuples voisins; on ne changeait pas la forme des gouvernemens; on se contentait d'imposer quelques tributs, d'emmener quelques otages, et voici un passage de Justin tellement positif qu'il semble avoir été écrit exprès pour expliquer comment la conquête de Josué a pu suivre celle de Sésostris. « Sésostris, dit » l'historien romain, ne faisait point la guerre sur ses frontières, » mais en des contrées éloignées; il songeait plus à augmenter » la gloire de l'Egypte qu'à étendre son empire, et, content » d'acquérir de la renommée, il s'abstenait de toute domina» tion [1]. » On peut conclure, en effet, des citations qui précèdent, que Sésostris n'a fait de véritables conquêtes qu'en Afrique; ses courses en Asie n'auront été qu'une expédition aventurière, telle que l'antiquité en offre d'autres exemples; nous avons vu que les tableaux égyptiens le représentent environné de captifs de race africaine, et un vers de Lucain [2] montre encore que les traditions antiques le conduisaient vers l'Occident, jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Sésostris, d'ailleurs, avait bien ses raisons pour ne pas risquer sa gloire, son trône et sa vie, en s'attaquant aux Hébreux. L'Ecriture, en une foule de passages, témoigne de la terreur profonde inspirée par les dix plaies, et l'on sait avec quelles

[1] *Just.*; liv. 1.

[2] « Venit ad Occasum mundique extrema Sesostris. » Sésostris pénétra vers les bords du Couchant jusqu'aux limites du monde. *Phar.* x, v. 276.

instances les Egyptiens épouvantés ont pressé les Hébreux de partir. Josué venait d'entrer en Canaan, précisément de la même manière que Moïse était sorti d'Egypte ; le Jourdain s'était arrêté comme la mer Rouge s'était ouverte; et ce prodige renouvelé montrait assez que Moïse avait un successeur. Si Sésostris avait voulu tourner ses armes contre les Hébreux, cette expédition, loin d'obtenir l'assentiment national, aurait déplu aux prêtres et froissé les idées religieuses de l'Egypte. La confiance que ses rois et ses peuples accordaient aux mages était immense, et ces prêtres, ces mages avaient lutté de puissance avec Moïse, et s'étaient avoués vaincus. Il est si vrai qu'ils ont considéré Moïse, *instruit dans leur sagesse*, comme un rival, qu'ils ont essayé de *contrefaire* ses prodiges et non de les *défaire;* ils ont imité par de simples tours d'adresse les deux premiers fléaux, au lieu de les détourner; ils ont voulu sauver leur gloire, bien plus que leur patrie. N'oublions pas que les traces de l'impression produite par les dix plaies et du sentiment profond des Egyptiens que Moïse et les Hébreux étaient sous la protection spéciale de la Divinité, sont manifestes dans le récit de Manéthon [1], qui atteste qu'*Aménophis crut devoir céder aux dieux*. Est-il croyable que Sésostris se soit hasardé contre des adversaires devant lesquels les mages de l'Egypte s'étaient humiliés en disant : *C'est ici le doigt de Dieu* [2], et qui avaient vu engloutir à leurs pieds une armée égyptienne et son roi?

Et que restera-t-il à objecter contre la contemporanéité de Sésostris et de Josué, si l'Ecriture fournit la preuve qu'Israël était alors, non en état de guerre, mais en relation d'amitié avec l'Egypte? Moïse, vers la fin des 40 années du désert, dit : « *Tu n'auras point en abomination l'Egyptien, parce que tu as été* » *étranger dans son pays* [3]. » Vraisemblablement, il en était de même chez les Egyptiens; car cette formule autorisait toute sorte de relations entre les deux peuples ; et de quelle utilité, si l'état de guerre avait duré? Enfin il faut se rappeler encore que les Egyptiens, long-tems infestés par les Philistins et autres peuplades cananéennes, qui faisaient sur leur territoire des incursions dont on trouve des traces dans l'histoire [4], ont dû voir

[1] *Jos. cont. App.*, I, c. 9. — [2] *Exod.*, VIII, 19. — [3] *Deut.*, XXIII, 7. — [4] I *Chron.*, VIII, 21.

avec plaisir ces nations soumises et contenues par un peuple que son long séjour en Egypte avait presque rendu égyptien.

Voyons maintenant si les annales saintes nous offriront quelques souvenirs, quelques faits d'accord avec le système qui rend Moïse contemporain de Sésostris.

Vers la fin du séjour dans le désert, Moïse voulut se rapprocher des limites de la Terre promise. Pour y arriver de l'Arabie, il avait deux routes devant lui ; la plus courte, celle de l'ouest, en suivant les frontières de l'Idumée, le conduisait vers le Sihor, ou torrent d'Egypte, et de ce côté il ne rencontrait que les Amalécites ; l'autre, la plus longue, l'obligeait à doubler l'Idumée, à remonter ensuite vers le nord, à rencontrer en chemin les Moabites, les Madianites, les Ammonites, les Amorrhéens, et l'exposait même à être attaqué par le roi plus septentrional de Basan ; ce qui arriva en effet. Cependant cette route, et plus longue et plus hostile, fut suivie. Si Ramsès régnait en Egypte, il eût été imprudent de conduire si près de ses frontières les Hébreux, qui jamais n'ont été plus prompts à s'effrayer sans cause que pendant le pélerinage du désert, et à chercher des prétextes de désobéissance dans leurs vaines terreurs.

L'Idumée avait refusé le passage à Moïse [1], quoiqu'il offrît d'éviter les terres cultivées, de suivre les routes frayées, et de payer le prix des eaux que le peuple boirait. Pourquoi ce refus ? Le souvenir de l'extraction commune des Iduméens et des Juifs par les deux fils de Jacob n'était pas oublié ; *il est ton frère*, avait dit le législateur, et le petit-fils d'un descendant d'Esaü était réputé Israélite [2]. Dans le livre des Chroniques (ou Paralipomènes), il est question des Siméonites qui s'établirent dans les montagnes de Séhir, ancien nom de l'Idumée ; l'époque de cet événement est incertaine [3]; mais on s'accorde à le placer au tems de la servitude en Egypte, d'où ces Hébreux seraient sortis avant Moïse. Ce fait vient à l'appui de l'union des Juifs et des Edomites, dont le sort est comparé, comme celui de deux frères, dans les derniers discours de Josué [4]. Les premières guerres entre les deux nations n'ont éclaté que sous David ; un mot du cantique de Marie, la sœur de Moïse [5], est le seul passage que

[1] *Nomb.*, xx, 14. — [2] *Deut.*, xxiii, 7, 8. — [3] I *Chron.*, i, 42. — [4] *Jos.*, xxiv, 4. — [5] *Ex.* xv, 15.

je connaisse qui semble prouver quelque inimitié ; mais une exclamation poétique ne prouve rien, et la prophétie de Balaam contre l'Idumée ne peut être mise sur le compte des Hébreux. Ainsi l'Ecriture n'offre la trace d'aucune haine entre les deux postérités de Jacob, et l'on ne comprend pas pourquoi les princes d'Edom refusent à Moïse le passage par leurs états ; la crainte pouvait les porter à l'accorder si l'amitié ne les y portait pas ; et s'ils redoutaient les peuples de Canaan, certes, Moïse était plus redoutable. Mais si un conquérant tel que Sésostris, qui ne pouvait aimer Israël, occupait le trône d'Egypte, on conçoit que l'Idumée, épargnée jusqu'alors par ses armes, ait voulu rester neutre entre deux adversaires tels que Sésostris et Moïse.

Lors de la conquête de Josué, les Philistins, dont le gouvernement alors paraît avoir été fédératif, sont restés indépendans [1]. Après avoir dissipé la ligue des chefs du midi de Canaan [2], Josué épargne les tribus philistines, quoiqu'il fût maître de plusieurs villes voisines de leur territoire, et retourne en son camp de Guilgal. C'était, il semble, laisser en paix un ennemi dangereux, et le rivage de la Méditerranée valait bien qu'on s'en randît maître. Mais Ramsès régnait en Egypte, et Josué, qui nous est représenté comme un général habile et un chef prudent, a voulu laisser ce peuple tributaire ou non de Ramsès, entre l'Egypte et la nouvelle patrie des Hébreux.

Balaam, dans un de ses chants prophétiques, dit : « Son roi (d'Israël) sera élevé au-dessus d'Agag [3]. » Ce passage a beaucoup occupé les interprètes ; c'est sans fondement qu'on a lu dans ce verset Gog, qui dans l'Ecriture représente les nations scythes, ou Agar, mère des Ismaélites, nommés quelquefois Agaréniens ; le texte porte Agag. Il restait la difficulté de savoir quel personnage est désigné sous ce nom, et il était naturel qu'on pensât d'abord à ce roi des Amalécites vaincu par Saül [4] ; mais il paraît qu'Agag était plutôt un surnom ou un titre d'honneur qu'un nom ; Balaam, dans la suite de son hymne, prononce [5] une me-

[1] *Jos.*, XIII, 3. — [2] *Jos.*, X. — [3] *Nomb.*, XXIV, 7. — [4] I *Sam.*, XV. — [5] *Nomb.*, XXIV, 20.

nace prophétique contre la race d'Amalec, et il semble peu probable qu'il ait séparé ainsi dans ses oracles le peuple et le roi. Il serait téméraire d'affirmer que Balaam ait désigné Ramsès sous le nom ou le titre d'Agag; voici cependant la remarque de M. Vander Palm sur ce passage : il affirme ce que Michaélis avait soupçonné, et il faut se souvenir que la note de l'illustre professeur de Leyde était écrite bien avant la certitude acquise que Sésostris et Moïse, et par conséquent Balaam, avaient été contemporains. « Agag, dit M. Vander Palm, paraît être ici le » nom d'un prince que les habitans de ces contrées considéraient » comme le plus grand et le plus puissant roi du monde. »

Cet ensemble de citations et de rapprochemens met parfaitement d'accord l'histoire sainte et profane, prouve que Sésostris n'a eu aucune rencontre avec les Hébreux, et rend compte du silence que l'Ecriture garde sur le conquérant égyptien. C'est un exemple ajouté à tant d'autres, qu'aucune histoire n'est plus exclusivement nationale que celle des Hébreux; elle ne rapporte de Nabucadnetzar (*Nabuchodonosor*) que son siége, et de Cyrus que son édit. Qu'importait le reste à des auteurs inspirés, qui écrivaient les annales de la postérité d'Abraham, dépositaire, au milieu des ténèbres du paganisme, de la grande vérité de l'unité de Dieu, et de la promesse du Rédempteur?

On peut donc se servir avec confiance de ces deux dates, dont l'une prouve l'autre, l'avènement de Sésostris et la sortie d'Egypte, comme d'un point central dont on peut partir pour remonter vers Joseph et Abraham, si M. Champollion découvre des monumens antérieurs à la 18e dynastie, et redescendre vers Cambyse et Alexandre à l'aide de ceux qu'il a déjà découverts. Forcé d'abréger, j'indiquerai seulement que le Sésac qui vint sous Roboam assiéger Jérusalem, et qui s'empara des boucliers d'or de Salomon [1], est le Séchonchis des monumens, chef de la 22e dynastie [2], et que le Zara, défait par Asa, petit-fils de Ro-

[1] III *Rois*, XIV, 25 : et II *Chron.*, XII, 2.

[2] Depuis la publication de cette lettre, M. Champollion a rapporté d'Egypte un *portrait du roi Roboam*, et prouvé que le Sésac de l'Ecriture est bien le roi Sésonchis. Voir le portrait de Roboam, donné deux fois dans les *Annales*, N° 38, t. VII, p. 150, et dans le N° 44, t. VIII, p. 113.

boam [1], est le fils de Sésonchis, l'Osorchon des monumens et des listes, qu'un manuscrit de M. Denon montre en effet avoir succédé à son père. Ces deux ennemis d'Israël avaient été déjà reconnus par les chronologistes [2]; mais aucun Pharaon n'avait plus partagé les interprètes que l'adversaire de Moïse; qui ne peut être qu'Aménophis, ou Ramsès V, père de Ramsès-le-Grand.

Tu vois, mon cher frère, que je n'ai pu qu'effleurer ce sujet; les développemens en seraient immenses, et je n'ai ni le tems, ni la prétention d'essayer de les donner [3]. Content d'avoir indiqué la mine, d'avoir tracé quelques lignes peu profondes sur le terrain qui la couvre, c'est à d'autres de l'ouvrir, d'en parcourir les galeries encore inconnues et d'en mettre les richesses au jour. Tu n'apprendras pas sans plaisir que l'exemple sera donné peut-être par la Hollande [4], où l'on ne reste étranger à aucune des découvertes qui intéressent la science et la Religion. Celles de M. Champollion occupent dans ce moment tous les esprits; déjà l'Institut royal l'a placé au nombre de ses correspondans; on suit avec attention ses travaux, et j'ai lieu d'espérer que l'on verra paraître sur l'histoire si obscure des rois pasteurs, sur l'origine des anciens Egyptiens, sur les rapports des écritures et de la langue de l'Egypte avec celles de l'Asie, des recherches nouvelles qui confirmeront de plus en plus la vérité des livres saints, et qui prouveront que la patrie de Grotius n'a pas dégénéré.

En terminant, les réflexions s'offrent en foule. Je m'arrêterai à une seule, qui surtout m'a frappé; il devient plus évident de jour en jour que l'homme ne doit désespérer de rien [5]. On lit

[1] II *Chron.* XIV, 9.

[2] *Chronologie de l'histoire sainte*, t. II, p. 124.

[3] Ce que M. Coquerel n'a pas eu le loisir de faire, M. Greppo, vicaire-général de Belley, l'a entrepris avec le plus grand succès; voyez son *Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion*. Paris, 1829, in-8°. Les *Annales* en ont rendu compte, N° 1, t. I, p. 36, et N° 14, t. III, p. 148.

[4] La lettre de M. Coquerel a été publiée à Amsterdam, en 1825, chez les héritiers Gartman. (*Note du D.*)

[5] Les progrès étonnans que les sciences ont faits depuis 40 ans ont déjà disipé bien des ténèbres. Des découvertes importantes, attestées par

maintenant ces hiéroglyphes couverts de vingt siècles de ténèbres, et les premières lectures confirment la vérité des récits de Moïse, le premier écrivain inspiré. Ayons donc patience; le genre humain ne meurt pas. Celui qui a dit : *Je suis la lumière*

des savans du premier ordre, sont venues rendre hommage à la véracité de nos divines Ecritures, et résoudre des difficultés que l'impiété triomphante avait déclarées insolubles. L'histoire, les antiquités, l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle, la géologie, la médecine, la géographie, la linguistique, les voyages, toutes les connaissances, viennent depuis quelque tems déposer en faveur de la Religion chrétienne, et, par un effet admirable de la volonté divine, plusieurs de ces découvertes qui intéressent tant la Religion, ce sont des adversaires qui les ont faites! Aussi un illustre écrivain, frappé de ce résultat, disait dernièrement qu'on pourrait faire un livre très-curieux dont le titre serait : *La Religion chrétienne prouvée par une société d'incrédules.*

Il y aurait à faire un travail non moins curieux et d'une bien plus haute importance encore : ce serait de réunir et d'exposer clairement toutes les preuves que les sciences que nous venons d'énumérer fournissent en faveur de la Religion. Une pareille entreprise serait un véritable service rendu à la société et au catholicisme.

Ce vœu que nous exprimons ici a déjà été émis par le savant auteur de l'*Essai sur le système hiéroglyphique* que nous avons cité plus haut. Voici comme il s'exprime : « La Providence suscita à la Religion de savans et zélés défenseurs. Bullet, Bergier, Guénée, Deluc, réfutèrent avec succès les prétendus philosophes, et leurs écrits peuvent suffire encore pour repousser sur tous les points les attaques des adversaires de la Révélation. Mais les découvertes récentes et le développement que les sciences, mieux étudiées, ont acquis de nos jours, fournissent aujourd'hui de nouvelles données à la critique sacrée, et la mettraient à même de défendre encore mieux les vérités révélées. *Il serait à désirer qu'une réunion de savans chrétiens perfectionnât les travaux des apologistes du dernier siècle, et les fortifiât de tout ce que l'état actuel des conaissances peut ajouter d'intéressant à la défense des livres saints. Un pareil travail serait long et pénible, sans doute; mais son utilité réelle est bien digne d'exciter le zèle; et les auteurs d'un ouvrage bien fait sur le plan de celui de Bullet, acquerraient des titres fondés à la reconnaissance publique.* »

Les *Annales* essayent selon leurs forces de remplir cette lacune.

(*Note du D.*)

du monde, tiendra sa promesse, et les ténèbres qui restent encore seront un jour dissipées. [1] »

ATHANASE COQUEREL.

NOTA. En publiant cette 2e édition de la lettre de M. Coquerel, nous lui avons demandé s'il n'aurait pas quelque changement ou quelque correction à y faire. Il nous a répondu que les dernières publications de MM. Champollion ont modifié considérablement les dates chronologiques, et qu'ainsi il faut attendre qu'elles soient terminées pour faire un travail complet sur cette matière. Nous faisons de vœux, nous aussi, pour la publication ce ces travaux, bien assurés qu'il en ressortira de nouvelles preuves de la véracité de nos livres.

LE DIRECTEUR, B.

1 Voir la 2e lettre dans le n° 38, tom. VII, p. 89.

Religion.

VÉRACITÉ DES PROPHÉTIES.

Les prophéties confirmées par les découvertes des voyageurs modernes les plus célèbres.

Troisième Article [1].

Les Arabes.

Le long esclavage des Africains descendus de Canaan, l'établissement des colonies européennes en Asie, où les descendans de Japheth logeant dans les tabernacles de Sem, dont les demeures étaient à l'Orient ou en Asie [2], sont autant de circonstances qui confirment aujourd'hui la vérité de ces paroles, prononcées par Noé: « Maudit soit Canaan! Il sera serviteur des » serviteurs de ses frères! Béni soit l'Eternel, Dieu de Sem, et » que Canaan soit son serviteur. Dieu agrandira Japheth, et il » logera dans les tabernacles de Sem, et Canaan sera son servi» teur [3]! »

Avant la naissance d'Ismaël, que les Arabes regardent comme l'auteur de leur race, l'ange du Seigneur avait dit de lui: « Ce » sera un homme fier et sauvage. Il lèvera la main contre tous, » et tous la lèveront contre lui; il dressera ses pavillons à la vue » de tous ses frères, sans qu'ils osent l'en empêcher. Je multi» plierai tellement sa postérité qu'elle deviendra innombrable [4]. » Toutes ces prophéties touchant la postérité d'Ismaël ont été ac-

[1] Voir les Nos 25 et 26, ci-dessus, p. 59 et 95 de ce volume.

[2] *Genèse*, c. x. v. 30.

[3] *Ib.*, c. ix, v. 25 et 27.

[4] *Genèse*, xvi, 10, 12; xviii, 20.

complies de la manière la plus frappante. La race d'Ismaël s'est multipliée à l'infini; elle est si nombreuse qu'on ne pourrait la compter. On lit dans plusieurs endroits des saintes Ecritures *qu'elle deviendra une grande nation*. Les Sarrasins, descendans d'Ismaël, firent des conquêtes rapides et étendues, et érigèrent un des plus vastes empires qui aient jamais existé dans le monde.

« *Il sera un homme fier et sauvage.* » Les Arabes sont connus pour un peuple farouche. Suivant l'expression de Gibbon : « *Ils sont armés contre le genre humain.* »

« *Il lèvera la main contre tous, et tous la lèveront contre lui.* » Ismaël vécut de proie et de rapine dans les déserts, et ses descendans ont constamment infesté l'Arabie et les contrées voisines, de leurs vols et de leurs incursions. Ils vivaient dans un état de guerre continuelle avec le reste du monde, étant voleurs sur terre et pirates sur mer. Aujourd'hui encore, les voyageurs qui parcourent les pays habités par eux, sont obligés comme autrefois de marcher armés par caravanes, pour se défendre des Arabes qui épient les voyageurs pour les piller.

« *Il dressera ses pavillons à la vue de tous ses frères sans qu'ils osent l'en empêcher.* » Il paraît qu'ils habitaient dans des tentes, au désert, du tems d'Isaïe et de Jérémie, et ils y habitent encore de nos jours. L'Ecriture dit que « *Ismaël mourut réuni à son peuple et en présence de ses frères* [1]. » Ses descendans habitent pareillement en présence *de leurs frères*. Ils subsistent en peuple distinct, et habitent le pays de leurs ancêtres, malgré l'inimitié perpétuelle qui règne entre eux et le reste des hommes. Ils ont constamment maintenu leur indépendance; et quelques efforts qu'on ait fait pour les détruire, ils habitent toujours en *présence de leurs frères* [2].

[1] *Genèse*, XXV, 17, 18.

[2] « Les Arabes, malgré leur caractère farouche, sont très-hospitaliers ; » c'est une louange qu'un illustre voyageur de notre tems se plaît à leur donner. Job, qui était Arabe, succombant à l'excès de ses douleurs, s'écriait : *Je n'ai pourtant pas laissé l'étranger hors de ma demeure, et ma porte fut toujours ouverte aux voyageurs.* « Tous les Arabes, dit M. de Choiseul-Gouffier, pourraient encore aujourd'hui prendre, comme Job, le ciel à témoin de leur attachement à ces principes révérés : les usages qui leur sont particuliers remontent comme eux jusqu'aux premiers âges

Ils n'ont jamais été assujettis par leurs puissans voisins, les Egyptiens, les Assyriens et les Perses. Cyrus ni ses successeurs n'ont jamais pu subjuguer la nation entière des Arabes. Hérodote dit expressément que les Arabes ne furent jamais réduits

du monde. Le voyageur, après quelques expressions réciproques de bienveillance, offre un léger présent, toujours reçu avec un sentiment religieux; un don considérable serait repoussé comme une insulte; et si, à la fin d'un long voyage, il se trouve avoir distribué les productions du sol ou de l'industrie de son pays, dont il avait eu le soin de se munir, c'est alors une fleur, une simple branche d'arbuste, cueillie près de la maison, qu'il présente en entrant. Cet acte seul est une formule qui sollicite un asile, et qui est toujours entendue. Offrir le feuille verte est, pour ces peuples, synonyme de demander l'hospitalité; les serviteurs, les enfans s'empressent autour du Mussaphir; on dirait qu'il apporte une heureuse nouvelle; on se fait un sujet de joie de sa présence; et déjà, il est bien sûr que rien ne sera négligé de ce qui peut lui rendre son séjour agréable; c'est un devoir rigoureux de le garder au moins trois jours, de tuer pour lui l'agneau le plus gras: le mussaphir est invité à porter le premier la main au plat, à se croire le maître de la maison; et d'après un usage général, c'est lui qui doit faire les honneurs du repas qu'on lui donne, et offrir le premier morceau à celui qui le nourrit; son hôte le remercie d'avoir choisi sa demeure, et se félicite du bonheur dont cette préférence lui semble le présage.

« Les Arabes-bédouins eux-mêmes, toujours prêts pour le pillage, qu'aucun lien n'unit aux autres nations, qui dépouillent sans pitié les caravanes traversant les déserts, et poursuivent le voyageur fuyant à leur aspect, qui se croient le droit de reprendre par la force l'antique héritage dont ils furent, disent-ils, injustement dépouillés dans la personne d'Ismaël, semblent tout-à-coup, par une étonnante opposition, oublier leur caractère pour exercer la plus noble et la plus courageuse hospitalité. Jamais aucun d'eux n'abandonnera l'étranger qu'il aura reçu; la famille entière périra plutôt pour le défendre, pour le préserver de l'affront d'avoir laissé insulter un de ses hôtes: et à l'abri de ce titre sacré, le voyageur traversera le désert au milieu des hordes ennemies, protégé à la fois par l'honneur et par la religion. Tous s'indigneraient de la seule idée de trahir le malheureux qui se serait réfugié sous leur toit, qui aurait touché le pan de leur robe. » (*Voyage pittoresque de la Grèce.*)

(*Note du D.*)

« M. Alexandre de Laborde, qui vient de visiter récemment plusieurs tribus des descendans d'Ismaël, leur rend le même hommage. Les Arabes,

par les Perses à la condition de sujets, mais qu'ils étaient considérés par eux comme des amis, et que tandis que la Phénicie, la Palestine, la Syrie et les contrées voisines étaient tributaires, le territoire des Arabes restait exempt de tout tribut.

Alexandre-le-Grand, après avoir renversé l'empire des Perses et conquis l'Asie, préparait une expédition contre les Arabes, quand une fièvre inflammatoire le moissonna à la fleur de son âge. Les successeurs d'Alexandre essayèrent de les soumettre,

dit-il, et principalement ceux qui habitent la lisière du désert, sont encore tels que l'Ecriture nous peint les patriarches, avec leurs tentes, leurs nombreux troupeaux, leur vie errante et leurs mœurs simples... Les Grecs, quoique mêlés du sang esclavon et albanais, conservent encore beaucoup de traces des anciens habitans de leur pays. C'est encore chez eux le même esprit d'épitropie ou de localité, les mêmes rivalités, même penchant vers le vol et la piraterie; enfin, le mélange de grandes vertus et de grandes faiblesses. Les Turcs, ayant fait peu de progrès dans la civilisation, sont encore dans l'espèce d'état féodal des derniers tems de l'empire de Constantinople. Cette singulière coïncidence m'a donné l'idée de me livrer à un travail déjà avancé, qui pourra avoir quelque intérêt, et qui portera pour titre : *Mœurs et caractère des Arabes actuels d'après les livres saints*; *mœurs et caractère des Grecs actuels, d'après les auteurs classiques ; mœurs et caractère des Turcs d'après les écrivains du moyen-âge.*

« La principale qualité des Arabes à laquelle nous devons rendre hommage, est le sentiment de l'hospitalité que l'on trouve partout, comme au tems d'Abraham. Dans les moindres villages il existe une maison pour l'étranger qui arrive, et il est défrayé par la commune pendant vingt-quatre heures, sans qu'on lui demande son état ni son nom. Les formules d'accueil aux étrangers font porter les souhaits sur ce que l'on suppose vous être le plus cher. Adieu, mon hôte, me disait-on ordinairement ; *Dieu vous conserve votre fils*; Adieu, jeune homme, disait-on à mon fils : *Dieu prolonge les jours de votre père!* » (*Voyage de M. le comte de Laborde, dans le Levant.*)

Le célèbre voyageur Niébuhr peint les Arabes sous les mêmes traits : Ces hommes si humains, dit-il, si désintéressés entr'eux, sont avides, et *féroces envers les étrangers*. Hôtes bienfaisans et généreux sous leurs toits, ils dévastent habituellement les bourgades et les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres; mais *tout ce qui n'est pas de leur famille est leur ennemi.* » (*Description de l'Arabie.*) (*Note du D.*)

mais sans succès ; les Romains, devant qui tout fléchissait, ne purent jamais cependant réduire l'Arabie en province romaine. Le grand Pompée, Elius Gallus sous le règne d'Auguste, l'empereur Trajan, Sévère et plusieurs de ses successeurs, firent de vains efforts pour conquérir l'Arabie : tous échouèrent dans leurs projets après y avoir perdu beaucoup de monde.

Tels furent l'état et la condition des Arabes jusqu'au tems de Mahomet, qui jeta les fondemens d'un puissant empire. Ils furent dès-lors, pendant plusieurs siècles, mieux connus des nations européennes sous le nom de Sarrasins. En peu d'années ils inondèrent plus de pays, et subjuguèrent plus de peuples, que n'avaient fait les Romains pendant plusieurs siècles. Après que leur empire fut dissous, et qu'ils furent réduits aux limites naturelles de leur pays, ils maintinrent toujours leur liberté contre les Tartares, les Mamelouks, les Turcs et tous les autres ennemis étrangers. Quel que fût le conquérant de l'Asie, ils restaient toujours en dehors de ses conquêtes, continuant leurs incursions et leurs brigandages. Les Turcs sont aujourd'hui, depuis plusieurs siècles, les maîtres des contrées adjacentes ; mais ils ont été si peu en état d'arrêter les déprédations des Arabes, qu'ils ont dû leur payer une espèce de tribut annuel.

C'est ainsi que cette nation seule a résisté pendant près de quatre mille ans à la haine du monde entier. Les grands empires se sont écroulés tout autour d'eux, tandis qu'ils sont restés les mêmes, ce qui était hautement improbable dans le cours ordinaire des affaires humaines ; ils sont le seul peuple, excepté les Juifs, qui ait subsisté comme peuple distinct dès le commencement. Ils se glorifient, ainsi que les Juifs, d'être descendus d'Abraham, de qui ils déclarent avoir reçu le rite de la circoncision ; et il est à remarquer que c'est à l'âge de treize ans qu'ils la reçoivent ; trait de ressemblance de plus qu'ils ont conservé avec leur père Ismaël, qui ne fut circoncis qu'à cet âge [1].

Les marques frappantes de la vérité de la prophétie que ce peuple offre encore de nos jours, ne sauraient être mieux présentées que dans ce passage d'un voyageur célèbre, qui venait de visiter un camp arabe, et avait observé de près toutes les sin-

[1] *Genèse*, XVII, 23.

gularités qui caractérisent cette race d'hommes : « En calculant » au plus bas, dit sir Robert-Porter, il doit y avoir aujourd'hui » plus de trois mille ans que ce peuple a les mêmes mœurs et les » mêmes usages; vérifiant ainsi en tous points ce qui avait été » prédit à Ismaël, le jour de sa naissance, qu'il serait dans sa » postérité un homme farouche, et que ses descendans ne per- » draient jamais ce caractère, quoique habitant pour toujous en » présence de leurs frères [1]; et qu'un peuple spirituel et actif, en- » vironné depuis tant de siècles de nations policées et qui jouis- » sent de toutes les douceurs et de tout le luxe de la civilisation, » soit encore de nos jours tel qu'il s'est montré dès sa formation, » un peuple sauvage, habitant à la vue de ses frères (car nous » pouvons donner ce nom à ses voisins); que rien n'ait pu le » subjuguer, ni le changer; il y a là en effet un miracle perma- » nent, un de ces faits mystérieux qui établissent la vérité de la » prophétie [2]. »

Les Réchabites.

Des découvertes récentes ont aussi révélé l'existence et la conservation miraculeuse d'une race moins nombreuse, mais non moins intéressante, et formant un peuple distinct des Arabes; « d'une plante qui s'est élevée à l'ombre du majestueux » cèdre d'Israël, mais qui était destinée à fleurir long-tems après » que cet arbre orgueilleux aurait été renversé sur la terre [3]. » « *Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : La race de Jonadab, fils de Réchab, ne cessera point de produire des hommes qui se tiendront en ma présence chaque jour* [4]. » Les Beni-Réchab, enfans de Réchab, existent encore, et forment « *un peuple distinct et facile à reconnaître.* » Ils se glorifient de leur descendance de Réchab, professent le judaïsme pur, et savent tous l'hébreu. Cependant ils vivent dans les environs de la Mecque, principal siége du mahométisme, et l'on porte leur nombre à

[1] Les Juifs, les Edomites, les Moabites, les Amalécites et les Ammonites, étaient en réalité les frères des Arabes, puisqu'ils descendaient comme eux d'Abraham, ainsi que toutes les nations voisines.

[2] *Voyages de sir Robert-Porter*, t. 1, p. 304.

[3] *Quaterly Review*, n° 75, p. 142.

[4] *Jérém.* xxxv, 19.

plus de soixante mille. Ce qu'en a rapporté Benjamin de Tudèle, au douzième siècle [1], a été confirmé tout récemment par M. Wolf, et ainsi qu'il l'a vu lui-même, ainsi que le lui a dit un chef réchabite, « *Il y a toujours des hommes qui se tiennent en la présence du Seigneur comme fils de Réchab.* »

Les Réchabites formaient une tribu de nomades qui, à ce qu'il paraît, promenaient leurs troupeaux dans le désert de Juda. Réchab, qui leur donna son nom, se rendit célèbre par son zèle pour la religion. Il était descendant de Jéthro, beau-père de Moïse, et leur prescrivit des règles et un genre de vie, dont ils furent toujours fidèles observateurs. Jonadab, un des aïeux des Réchabites, avait enjoint à ses fils et à leurs descendans de rester fidèles aux mœurs de leurs pères, de demeurer sous leurs tentes et de se nourrir seulement des produits de leurs troupeaux, de s'abstenir de la culture des champs et des vignes, ainsi que de l'usage du vin. Ses descendans avaient religieusement observé cette loi de leur famille, jusqu'à ce que la guerre, qui amena dans ces contrées les troupes de Nabuchodonosor, les engagea, pour mettre leur vie en sûreté, à se retirer dans Jérusalem. Mais là aussi ils ne quittèrent point leur manière de vivre frugale. Jérémie les invita à un repas, qu'il leur fit préparer dans un des pavillons du temple; ils vinrent, mais, par respect pour le commandement de leur aïeul, ils refusèrent de goûter le vin que Jérémie leur fit servir. C'est de cet exemple d'obéissance envers une loi de famille, que Jérémie prit occasion de faire rougir le peuple de Juda de sa désobéissance envers la loi de son Dieu, et il lui répéta les menaces de la punition que cette conduite allait entraîner; tandis qu'il promit aux Réchabites la bénédiction de Dieu et la conservation de leur famille. Voici en quels termes l'Eternel parla à Jérémie [2] :

« Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Va, et dis aux hommes de Juda et aux habitans de Jérusalem : Ne vous corrigerez-vous jamais, et n'apprenderez-vous pas enfin à m'obéir? dit l'Eternel.

» Les paroles de Jonadab, fils de Réchab, par lesquelles il

[1] *Histoire des Juifs* de Basnage.

[2] *Jérémie*, c. xxxv.

ordonna à ses enfans de ne point boire de vin, ont tellement prévalu sur eux, qu'ils n'en ont point bu jusqu'à ce jour, et qu'ils ont toujours obéi au précepte de leur père ; et moi, je vous ai parlé, me levant dès le matin et sans discontinuer, et vous ne m'avez pas obéi.

» Je vous ai envoyé tous mes serviteurs, les prophètes, pour vous dire : Convertissez-vous, revenez de vos voies perverses, faites le bien ; ne suivez point des dieux étrangers, et ne les adorez pas. A cette condition, vous habiterez dans la terre que je vous ai donnée, à vous et à vos pères ; et vous n'avez point prêté l'oreille, et vous ne m'avez point obéi.

» Les enfans de Jonadab, fils de Réchab, ont observé constamment l'ordre que leur père leur avait donné ; et ce peuple ne m'a point obéi.

» C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je vais faire tomber sur Juda et sur tous les habitans de Jérusalem tous les maux dont je les ai menacés, parce que je leur ai parlé, et ils ne m'ont point écouté ; je les ai appelés, et ils ne m'ont point répondu. »

Jérémie dit ensuite à la maison des Réchabites : « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Parce que vous avez obéi au précepte de Jonadab, que vous avez observé tout ce qu'il vous a ordonné, et vous avez exécuté tout ce qu'il vous a prescrit :

» A cause de cela, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, la postérité ne manquera pas à Jonadab, fils de Réchab ; il y aura toujours quelqu'un de sa famille qui se tiendra sous mes yeux. »

Traditions.

TRADITIONS, PRATIQUES ET CÉRÉMONIES

DE LA RELIGION MAHOMÉTANE DANS L'INDE.

Mœurs patriarchales. — Cérémonies funéraires. — Profession de foi. — Le Christ reconnu pour Messie. — Il est né d'une Vierge. — Leurs prières. — Leur enfer. — Tradition sur Abraham.

On sait que les Mahométans ont conservé, dans leurs mœurs, quelque chose des mœurs primitives des patriarches. C'est surtout dans l'Inde que l'on peut voir et étudier ces restes vénérables de la vie des premiers tems.

Les maîtres y sont vénérés de leurs esclaves, les chefs de famille traitent avec bonté leurs vieux serviteurs; ils se font une pieuse étude de ce qui peut adoucir leur position, et ils prodiguent les mêmes soins à leurs parens pauvres ou infirmes jusqu'au degré le plus éloigné. L'affabilité préside à leurs rapports sociaux; l'affection la plus tendre règle ceux de la famille; aussi rien de plus spontané que les actes d'obéissance et de piété filiale. Le respect des enfans est sans bornes pour la vieillesse, et surtout pour celle de leurs père et mère. La charité musulmane est puisée, comme celle des chrétiens, dans la conviction qu'elle attire sur l'homme les bienfaits du ciel......

La race des *Seyds* ou Emirs est, chez les Musulmans, la plus noble de toutes; ils croient descendre de Mahomet, et comme leurs honneurs sont attachés à leur généalogie, ils en conservent les divers degrés dans leur souvenir avec une minutieuse exactitude. Tant que les enfans des deux sexes restent livrés aux soins de leurs mères, dans le gynécée (*Zénana*), leur éducation consiste à étudier les liens du sang qui les rattachent à Hassan ou à Hussein, les deux fils d'Ali. Aussi sans recourir à l'arbre

généalogique, dont le manuscrit est le trésor le plus précieux de chaque famille, ils peuvent sans la moindre difficulté suivre toute la filiation de leurs ancêtres. Ils sont si jaloux de la pureté de leur race, que tous les trésors du monde ne compenseraient pas à leurs yeux la honte d'une mésalliance : il en résulte que la classe des Seyds abonde en vieilles filles. « J'ai connu, dit » mistriss Hassan [1], trois jeunes personnes remarquables par » leurs talens, leurs vertus, leur piété ; elles ont une taille char» mante, une rare beauté, des manières affables, une sensibi» lité exquise, et possèdent en outre un mérite peu commun dans » l'Inde : leur excellent père leur a appris à lire le Coran dans » le texte arabe (il est défendu de le traduire) et le commentaire » en langue persane. Attirés par la renommée de tant de qualités » précieuses, des pères de familles opulens les ont demandées » en mariage pour leurs enfans, et ont même renoncé à exiger » aucune dote. Mais elles ont rejeté des offres aussi brillantes, et » ont préféré ne devoir leur subsistance qu'au travail de leurs » mains. Quand je les ai connues, elles gagnaient leur vie à faire » du *jaultie* (espèce de résilles à l'usage des femmes) ; ce travail » leur donnait à chacune un bénifice de trois schelings environ » par semaine. »

On connaît les principales sectes qui se partagent l'islamisme. La différence qui existe entre elles est purement nominale. Leur loi suprême est le Coran ; elles ne le considèrent pas comme un livre écrit par Mahomet à telle ou telle époque de sa vie. Chaque chapitre lui a été révélé par l'ange Gabriel, et il n'a eu d'autre mérite que de répéter chaque jour, d'inspiration et mot pour mot, à ses disciples, les paroles du messager céleste, qu'ils ont fidèlement transcrites et recueillies après sa mort. Les Musulmans ont une grande vénération pour les tombeaux, et ils la manifestent en y venant prier eux-mêmes, ou bien en prenant à leur solde des hommes qui viennent deux à deux y lire successivement pendant plusieurs années des chapitres du Coran.

[1] Mistriss Hassan a publié dernièrement à Londres un ouvrage qui a eu beaucoup de succès, et qui est intitulé : Observations made during a twelve year's residence in a musulmaun's family in India. *Observations faites dans l'Inde, pendant la résidence de douze ans dans la famille d'un Musulman.*

Nous avons cru qu'on ne serait pas fâché de trouver ici la description des cérémonies usitées à la mort d'un Musulman.

La dépouille mortelle d'un Musulman, aussitôt que tout principe de vie est éteint, est placée dans la bière, et portée au lieu destiné à la sépulture avec la pompe qu'exige le rang du défunt. On dresse une tente, et on met auprès de la bière un vase plein d'eau. Cette eau est destinée à laver le corps, et à quelques autres pratiques usitées avant l'inhumation. Alors on tire le corps de la bière et on le baigne avec soin; puis on le fait sécher et on jette du camphre sur les mains, les pieds, les genoux et le front du mort, ces parties ayant chaque jour touché la terre, suivant la coutume des Musulmans de se prosterner en faisant leur prière. Ensuite le corps est religieusement enveloppé dans un linceul d'une étoffe très-blanche, sur lequel on a écrit quelques chapitres du Coran.

Quand cette opération est terminée, on prend doucement le corps, et on le pose avec soin sur le côté, le visage tourné vers la Mecque. Le Maulvée qui officie s'avance solennellement vers le bord de la tombe, plus profonde et plus large que les nôtres, et il récite d'une voix forte la prière des funérailles. Il dit en terminant: « Ceux-là étaient les bons et saints guides, ô fils » d'Adam! (le Maulvée ajoute le nom du défunt). Maintenant » lorsque les deux anges viendront te visiter, ces anges, qui sont » les *Mucurrus* (messagers) de ton grand et puissant Dieu, ils te » feront les questions suivantes: « Quel est ton Dieu? qui est ton » prophète? quelle est ta Religion? Quel est ton livre? Où est ta » Kibblaah? Qui est ton guide? » Alors tu répondras ainsi au » Mucurrus: « Dieu, dont la gloire est la plus haute, est mon » unique maître; Mahomet est mon prophète; Islaïm, ma religion » (Islaïm veut dire la religion de Mahomet); le Coran, mon livre; » la Kaubah (le saint temple de la Mecque), ma Kibblaah. » Emaum Ali, fils d'Aboutalis; émaum Hasan et Hosein; émaum » Ali, surnommé Zynool Aubezdine; émaum Mahomet, surnommé » Baakur; émaum Jaufur, surnommé Sandik; émaum Moosa, » surnommé Kharim; émaum Ali, surnommé Reezah; émaum » Mahomet, surnommé ul Javaad; émaum Ali, surnommé ul » Hocbah; émaum Hasan, surnommé Ushkeru; émaum Mhidhie, » tous successeurs d'Ali, sont mes guides, et tous ils sont mes

» intercesseurs; avec eux est mon amour, avec leurs ennemis ma » haine, et cet engagement est éternel. »

Ensuite le Maulvée ajoute : « Pénètre-toi bien de cette vérité, » ô homme (ici il répète encore le nom du défunt)! que le Dieu » que nous adorons est un; qu'il est seul grand et glorieux, le » plus élevé et le plus puissant Dieu qui soit au-dessus de tout, et » le seul vrai. Sache bien aussi que Mahomet est le meilleur des » messagers de Dieu; qu'Ali et ses successeurs (nous venons de » les nommer, mais on les répète toujours dans cette solennité) » sont les meilleurs des guides; que quoi que ce soit qui vienne » avec Mahomet est vrai (faisant allusion à l'œuvre de sa mis- » sion); la mort est vraie; l'interrogatoire fait par Moonkih et » Nykée (les deux anges) est vrai; la résurrection est vraie; le » pont de Sirraat est vrai; les balances sont vraies; le ciel et la » terre sont vrais; l'enfer est vrai; la lecture du livre est vraie; » le jour du jugement est vrai. Aie la plus grande foi dans toutes » ces choses, car elles sont toutes vraies; crois en outre que Dieu, » le Dieu grand et glorieux, viendra relever tous les morts du » fond de leurs tombeaux. »

Alors le Maulvée lit la prière de bénédictions qui suit; on l'appelle prière de Dooar : « Que Dieu ton maître, plein de bonté » pour toi, accueille tes réponses, qu'il te conduise dans le sen- » tier du salut, et qu'il t'accorde la faveur d'approcher de sa » Divinité et de ses Prophètes. Que la miséricorde du Tout- » Puissant s'arrête sur toi pour toujours! »

Quand cette cérémonie est achevée, le Maulvée quitte le tombeau, et prenant une démarche grave et solennelle, s'éloigne de quarante pas; puis se retournant, il s'approche de nouveau de la tombe avec la même solennité, et se tenant au bord, il fait la prière suivante : « O Dieu grand et glorieux! nous te » prions humblement de rendre la terre légère à ton serviteur; » élève son âme vers toi, et avec lui puisse-t-il trouver merci et » miséricorde. » Amen! amen! répondent tous les assistans. Ainsi finit la cérémonie des funérailles.

Les Musulmans croient que quand le Maulvée s'éloigne du tombeau, les anges viennent interroger le défunt et entendre sa confession. C'est dans cette vue que le Maulvée se tient à la distance de quarante pas, afin de donner aux anges tout le tems nécessaire pour remplir leur mission.

Voici comment les commentateurs mahométans expliquent les paroles que nous avons rapportées plus haut : « *Les balances sont vraies* » signifient que les Musulmans croient qu'au jour du jugement dernier les bonnes et les mauvaises actions de chaque individu seront soumises aux plateaux disposés dans le ciel pour cette épreuve. « *Le ciel et la terre sont vrais.* » Ces paroles veulent dire que deux anges reçoivent chaque mortel à sa naissance, et sont chargés de veiller constamment sur lui. L'un se tient à sa droite, l'autre à sa gauche. Leur tâche est d'enregistrer chaque action de l'homme qui leur est confié. Quand celui-ci fait une bonne action, ils prient le Tout-Puissant que leur protégé puisse persévérer dans la bonne voie ; quand il leur faut enregistrer une mauvaise action, ils supplient le Seigneur de daigner étendre sa miséricorde sur le coupable, de lui inspirer le repentir de sa faute, et de lui pardonner. « *La lecture du livre est vraie* » veut dire que tout ce qui est contenu dans le livre des deux anges sera consulté au jour du jugement dernier, que toutes les actions qui y seront consignées seront pesées avec soin, et c'est d'après elles que le jugement sera prononcé.

Les Musulmans ont une foi vive en l'efficacité des prières faites pour des absens. Ils croient aussi que l'âme du défunt se balance pendant quelque tems au-dessus du tombeau dès que le corps a été confié à la terre, et que le défunt conserve encore assez de vie pour avoir la conscience de la cérémonie qui a lieu; qu'il peut comprendre le Maulvée lisant les prières des morts et faisant la lecture du Coran, et qu'il peut entendre les Mucurrus.

Les Musulmans pensent encore que, lorsque les croyans peupleront les quatre parties du monde, le grand Esprit, qu'ils nomment *Midhie* [1], descendra sur la terre, accompagné du Christ. Les traits

[1] Tous les Musulmans croient que *Midhie* doit visiter le monde; ils prétendent posséder des prophéties qui les autorisent à penser que le tems marqué pour la visite est l'an 1260 de l'hégyre, c'est-à-dire, dans 9 ans. Les Soonies disent que cet émaum est encore à naître. Les Sheaks croient qu'il s'est déjà montré et qu'il doit paraître pour la seconde fois. Quelques Musulmans croient qu'il est toujours sur la terre, choisissant pour demeure les forêts et les déserts, et quelques-uns vont même jusqu'à affirmer que Midhie visite *incognito*, chaque année, le saint temple de la Mecque, au grand jour du sacrifice; mais il est impossible de découvrir sur quels

principaux de leur caractère sont la foi et la crainte de Dieu. Ils considèrent Mahomet comme le dernier des prophètes, et croient à l'existence et aux oracles de tous ceux qui l'ont précédé. Ils croient à la destruction de l'univers par le feu, et à la résurrection générale des morts.

Les Musulmans reconnaissent dans le Christ le Messie de la Rédemption du genre humain. Mistriss Hassan raconte une anecdote qui montre jusqu'où s'étend, sur ce sujet, la foi de certaines personnes.

« J'ai connu, dit-elle, une dame qui ne manquait jamais de » célébrer, par des actes de bienfaisance et de charité, le jour de » la nativité de Jésus-Christ. J'en fus d'autant plus étonnée que » j'avais cru jusque là que les Mahométans, de même que les » Juifs, nient que la mission du Rédempteur ait été accomplie. » J'étais dans l'erreur; ils croient, d'après leur Prophète, que » Jésus est né de la Vierge Marie, qu'il a opéré des miracles; » qu'après avoir accompli sa mission terrestre, il s'est élevé au » septième ciel: qu'il reparaîtra sur la terre, et le grand Esprit » avec lui, pour laver le monde de ses souillures; qu'alors tous » les hommes vivront en paix, dans une même foi et un même » culte. »

Le livre musulman, *Hyétoul Kaloub*, qui renferme la vie des Prophètes, contient celle de Jésus et l'Evangile (*Ungil*). Cet Evangile diffère du nôtre sur des points importans. Il ne se compose pas des quatre rédactions, de S. Luc, S. Marc, S. Mathieu et S. Jean; et les miracles n'y sont pas réunis à la parole divine, mais sont présentés isolément, comme les actes

fondemens est basée cette croyance. Les Musulmans ont encore une prophétie à laquelle ils ajoutent une vive foi, c'est que « quand les quatre parties du globe ne contiendront que des chrétiens, et quand les chrétiens approcheront des limites de Kaubah, ils verront quel est l'émaum qui doit visiter le monde. » C'est une croyance générale répandue chez les Musulmans, et fondée sur l'autorité de leurs écrivains les plus célèbres et les plus révérés, que l'émaum Midhie viendra avec Jésus-Christ, quand il fera une seconde visite à la terre, et tous deux agiront de concert pour purger le monde de tous les péchés et de tous les crimes. Ces peuples ont la plus grande foi en cette prophétie. Ceci doit arriver, disent-ils, quand *tous les hommes n'auront qu'un même esprit et une même religion.* »

de Jésus-Christ. Ce qu'ils nomment *Ungil* (mot qui dérive évidemment du mot grec d'où s'est formé le mot latin *Evangelium*) ne comprend que les paroles sorties de la bouche de Jésus, tels que ses discours à ses disciples, les paraboles ; en d'autres termes, la morale évangélique.

« Tout pouvoir appartient à Dieu, disent les Musulmans ; qui » pourrait contester le miracle de la naissance du Christ? Tout » n'est-il pas facile à l'Eternel? de sa parole il a créé l'univers; » il a pris un peu de poussière et en a formé le premier homme. » Est-il rien au-dessus de son pouvoir? Pourquoi donc douter que » le Christ ait été conçu dans le sein d'une Vierge? » Ils croient que Jésus fut le prophète de Dieu, mais ils ne croient pas qu'il soit Dieu [1].

On prétend que les femmes sont exclues du paradis de Mahomet : c'est une erreur ; et ce qui le prouve, c'est leur dévotion et leur zèle à observer les préceptes religieux. Il faut regretter qu'elles ne reçoivent pas une meilleure éducation ; mais c'est un malheur pour elles et non pas leur faute. Tout vrai croyant élève ses femmes dans les principes les plus purs de l'islamisme, et il se considère à la fois comme leur guide dans le chemin du ciel, et comme leur protecteur contre les maux et les dangers de ce monde. Elles prennent en général pour modèle dans l'accomplissement de leurs devoirs domestiques, moraux et religieux, la vie de Fatime, fille unique de Mahomet.

L'un des commandemens du Prophète est de prier cinq fois par jour.

La première prière (le *Soubhou Namez*) commence au point du jour.

La seconde (le *Zohour*), à midi.

La troisième (l'*Ausour*), à trois heures après midi.

La quatrième (le *Muggrib*), au coucher du soleil.

[1] Les Musulmans, fondés sur le Coran, pensent que Jésus-Christ n'a pas été crucifié. Les Juifs, disent-ils, crurent le crucifier ; mais Dieu l'enleva au ciel et lui substitua un corps fantastique. Il est facile de reconnaître dans cette opinion les traces de ces grandes erreurs sur l'esprit et la matière, l'ancien et le nouveau Testament, le corps fantastique du Christ, etc., que l'on retrouve dans les hérétiques des premiers siècles de l'Eglise.

La cinquième (l'*Esché*), à la quatrième heure de la nuit; c'est la plus longue des prières.

Mahomet faisait à la troisième heure de la nuit une sixième prière, qu'il nommait *Tahujjoul;* et les dévots suivent scrupuleusement son exemple.

Les deux prières du point du jour et de midi sont rigoureusement prescrites. Cet exercice pieux, y compris les prosternations que les dévots multiplient, durent chacune près d'une heure; et souvent on les prolonge par la lecture d'un livre appelé le *Vazelah*, qui a quelques rapports avec nos Psaumes.

L'Ausour-Namez ne se pratique, à l'heure fixée par le Coran, que chez les dévots; le reste des Musulmans, et surtout les classes laborieuses, pour ne pas interrompre leurs travaux, joignent cette prière au Muggrib-Namez. Pour celle-ci, il n'est point d'occupation qui puisse dispenser de s'y livrer au coucher du soleil.

Un grand nombre de Musulmans sont persuadés que toutes leurs offrandes à la Divinité, à telle période de la vie que ce soit, et quels que soient les animaux dont se compose le sacrifice, viennent, au jour du passage de *Sirraat* [1], se présenter au sacrificateur pour l'aider dans la traversée. C'est sur cette opinion qu'est basée l'opinion des nobles et des princes de l'Inde, qui offrent à la Divinité des chameaux en sacrifice, le jour de *Backrah-Eade*. Cette cérémonie correspond au récit de l'Ecriture sur le sacrifice d'Abraham ; mais les Musulmans sont d'avis que ce ne fut pas Isaac qu'Abraham offrit en holocauste à Dieu, mais Ismaël [2].

[1] Le Poul Sirraat, *pont aigu* ou *étroit*. C'est le nom que donnent les Musulmans au pont que les âmes passent après leur mort et au-dessous duquel est un feu éternel. La longueur de ce pont sera le diamètre de tout le globe terrestre ; et sa largeur, celle du tranchant d'une épée au plus ; la hauteur sera proportionnée à son étendue. Les justes le passeront plus vite qu'un éclair. Les méchans ne pourront achever le passage du *Poul Sirraat :* le poids de leurs iniquités les entraînera ; ils broncheront à chaque pas, enfin ils tomberont, et seront précipités pour jamais dans un torrent de feu. (*Dict. du culte relig.*)

[2] « Les Musulmans ont une grande vénération pour les patriarches de l'ancienne loi, qu'ils rangent dans la classe des prophètes ; ils donnent

Ce point fut un grand sujet de controverse entre quelques-uns de leurs érudits et moi, dit mistriss Hassan, et souvent je les forçai à se défier de leur jugement et à consulter leurs autorités. En résultat, ils en venaient à douter lequel des deux, d'Isaac ou d'Ismaël, avait été sacrifié. Mais le plus grand nombre de leurs écrivains est d'avis que ce fut Ismaël qui fut offert en sacrifice à Dieu par Abraham [1].

MONTHLY REVIEW.

même à quelques-uns d'entre eux des titres particuliers. Ainsi ils nomment Adam, *le pur en Dieu;* Seth, *l'envoyé de Dieu;* Enoch, *l'enlevé par Dieu*: Noé, *le sauvé par Dieu;* Abraham, *l'ami en Dieu;* Ismaël, *le sacrifié en Dieu;* Joseph, *le sincère en Dieu;* Job, *le patient en Dieu;* Moïse, *la parole de Dieu*; Salomon, *l'affidé en Dieu*; Jésus-Christ, *l'esprit de Dieu*; enfin Mahomet, *le prince des prophètes;* ils lui donnent aussi plusieurs autres titres. »

[1] Les Musulmans ne manquent pas de citer bien des miracles de leur Prophète. toutefois, il déclare hautement, dans le Coran, qu'il est seulement chargé de rétablir le culte du vrai Dieu, et non point de faire des prodiges. Malgré cette déclaration, on lui en demanda plusieurs en preuve de sa mission, et à ce prix, ses adversaires lui offraient d'embrasser l'islamisme. « Ils refusent de croire, lit-on dans le Coran, jusqu'à ce que des » merveilles, semblables à celles qu'ont opérées les prophètes, aient at- » testé une mission divine; et s'ils voyaient des miracles, ils les attribue- » raient aux effets de la magie. Les cieux et la terre ne leur en offrent-ils » pas sans nombre? Endurcis comme ils le sont, quand le Coran ferait » mouvoir les montagnes, quand il partagerait la terre en deux, et ferait » parler les morts, ils ne le croiraient pas. » *Exposition de la foi musulmane*, traduite du turc de Mohammed Ben Pir-Ali Elberkevi, par M. Garcin de Tassy; in-8°. 1822, p. 65 et 67.

(*Note du R.*)

Linguistique.

UTILITÉ DES LANGUES ORIENTALES

PAR RAPPORT A LA RELIGION [1].

La connaissance des langues, dont on apprécie aujourd'hui les immenses avantages, est, de toutes les sciences peut-être, celle qui a le plus été négligée des anciens. Les Romains se bornaient à l'étude de la langue des Grecs ; et ceux-ci, exclusivement appliqués à cultiver l'idiome le plus riche et le plus harmonieux qui fût jamais, dédaignaient de charger leur mémoire des termes barbares d'une nation étrangère. Telle est la cause de la profonde obscurité qui règne sur l'origine des premiers empires, et des difficultés qu'éprouvent les savans qui entreprennent d'éclaircir leur histoire. Le peu de monumens qui nous sont parvenus au sujet de ces antiques nations qui brillèrent avec tant de splendeur, est dû au petit nombre de ceux à qui la guerre, le commerce ou la passion des voyages avaient donné quelque teinture de l'histoire des pays qu'ils avaient parcourus. Encore suffit-il de jeter les yeux sur ce que Tacite rapporte de l'établissement des Hébreux dans la Syrie, pour se convaincre avec quelle infidélité ils écrivaient quelquefois l'histoire des peuples hétéroglottes, ou combien les renseignemens qu'ils en avaient reçus étaient inexacts.

Depuis la renaissance des lettres en Europe, on s'est longtems borné, en fait de langues savantes, à l'étude du grec et du latin; et nous ne sommes pas encore fort éloignés du tems

[1] Quoique nous ayons déjà parlé, p. 137 de notre dernier numéro, de l'avantage de l'étude des langues orientales, nous sommes assurés que nos lecteurs verront avec plaisir ces nouvelles considérations qui nous sont transmises par un de nos abonnés. Nous ne saurions trop recommander cettte étude. (*Note du D.*)

où il suffisait de posséder parfaitement ces deux langues pour avoir la réputation de grand génie. Les siècles derniers produisirent cependant des hommes qu'un goût particulier dirigea vers l'étude des idiomes sémitiques. Les Kircher, les Etienne, les Espenius, les Buxtorfs, les Sanctès-Pagnin, ont acquis de justes droits à l'estime et à la reconnaissance des savans, puisque, malgré les erreurs dans lesquelles plusieurs d'entre eux sont tombés, on ne peut leur refuser la gloire d'avoir débrouillé un chaos dont le désordre offrait aux plus intelligens d'insurmontables difficultés.

Dès-lors on marcha avec plus d'assurance dans le sentier qu'ils avaient si laborieusement frayé. Les résultats heureux qu'on en obtint encouragèrent les amis des sciences; mais c'est dans ce siècle surtout, où l'étude de la linguistique s'est propagée, qu'on avoue les avantages sans nombre qui en résultent pour les autres arts. La littérature y a trouvé un nouveau genre, la poésie de nouveaux tableaux, la philosophie de nouveaux systèmes; l'histoire a vu de nombreux volumes accroître son domaine. La religion surtout, qui n'est étrangère à aucun genre de science, a tiré de celle-ci d'éclatans témoignages en sa faveur.

C'est en mettant au jour les liturgies de toutes les sectes chrétiennes de l'Orient, que le P. *Renaudot* a démontré, contre les protestans, par des preuves irréfragables, que les dogmes de l'Eglise catholique ont été crus *toujours* et *partout*.

C'est en recourant aux originaux, que Bullet, Guenée et plusieurs autres ont triomphé de l'ignorance et de la fourberie de cette école impie du siècle dernier, qui prétendait s'inscrire en faux contre nos livres sacrés, en offrant à ses crédules adeptes la traduction infidèle et maligne d'un texte qu'elle n'entendait pas.

C'est en donnant au public les rêveries du prophète de l'Orient et de ses commentateurs, que Maracci a démontré l'incohérence des dogmes de l'islamisme, que les philosophes modernes avaient, dans leur ignorance et leur mauvaise foi, mis au niveau de nos livres saints.

C'est par la connaissance de l'archéologie qu'on a recueilli des témoignages en faveur de la religion jusque dans ces monumens que l'impiété salua naguère avec transport dans l'espé-

rance de trouver dans les ruines de l'Egypte des argumens contre la véracité de nos Ecritures.

Mais un champ si vaste est bien éloigné d'être épuisé.

La langue *hébraïque* nous procure la véritable intelligence de la divine parole. Il est vrai que l'Eglise ayant approuvé et, pour ainsi dire, consacré la version *Vulgate*, elle suffit à notre foi ; mais celle-ci, de l'aveu de chacun, offre une multitude de textes, surtout dans les livres prophétiques, qu'il est impossible d'entendre sans une connaissance plus ou moins approfondie de la langue originale. De plus, notre version présente de fréquentes différences avec l'hébreu, et comme l'Eglise, selon le témoignage de Bellarmin, en approuvant la Vulgate comme règle de foi et de mœurs, n'a pas prétendu décider en sa faveur les passages où elle différait de l'original, il sera toujours permis de recourir au texte pour aplanir les difficultés.

C'est en usant de ce droit que les défenseurs de la foi ont répoussé victorieusement les argumens captieux de Voltaire et de son école anti-religieuse. En outre, les communions séparées de l'Eglise romaine, rejetant, presque toutes, la version *Vulgate*, ce n'est que par la connaissance du texte que l'on peut les réfuter et les convaincre.

Les mêmes raisons militent pour le *Chaldéen*, langue consacrée dans plusieurs livres de l'Ancien Testament, et qui procure la facilité de lire les *Targoums* ou *paraphrases* que les Juifs ont faites du texte de l'Ecriture : monumens précieux, en ce qu'ils nous montrent comment les Hébreux entendaient la Loi et les Prophètes, avant la naissance du Christ, et condamnent ainsi la mauvaise foi des Juifs modernes qui refusent de reconnaître les caractères du Messie dans les passages les plus formels, caractères avoués par le témoignage unanime de leurs pères. C'est encore dans les targoums que l'on peut s'instruire des mœurs, des coutumes et des usages de l'ancienne synagogue, connaissances rien moins qu'indifférentes à la critique sacrée.

On ne peut nier que l'étude du *Syriaque* ne soit utile à l'intelligence du Nouveau Testament ; car Jésus-Christ et les Apôtres, parlant communément cette langue, en ont laissé de nombreux idiotismes dans leurs discours et dans leurs écrits.

La connaissance de l'*arabe*, indépendamment des secours qu'elle offre à ceux qui étudient l'Ecriture sainte, est indispensable à ceux que Dieu réserve pour annoncer aux Musulmans la *Bonne-nouvelle*. Je sais que, dès que l'on parle de la conversion des sectateurs de Mahomet, ceux qui ne consultent que les règles de la prudence humaine se récrient aussitôt contre l'inutilité et même l'impossibilité de cette tentative. Eh quoi! ces peuples seraient donc les seuls à qui le Seigneur aurait fermé la porte de l'Evangile, et qu'il aurait voués sans ressource à un éternel abandon? Ne pourrait-on pas, aujourd'hui que les Turcs deviennent de plus en plus Européens, en adoptant les coutumes et les manières des Occidentaux, commencer par répandre adroitement parmi les peuples soumis à leur domination, des livres composés par des mains habiles, et qui puissent leur démontrer leur erreur? Peut-être n'est-il pas éloigné le tems où le Très-Haut répandra sur eux un esprit de miséricorde et de grâce! Peut-être renaîtront-ils bientôt les jours où l'Eglise orientale, autrefois si féconde et si brillante, fleurira de nouveau *comme aux siècles passés et aux années anciennes*.

La lecture du *samaritain* (je ne dis pas l'étude, puisque cette langue ne diffère de l'hébreu que par les caractères) nous offre un texte pur, qui prouve l'authenticité de celui que nous possédons. On trouve dans ces dialectes des traductions qui ne peuvent qu'intéresser ceux qui s'adonnent à la critique sacrée.

Il n'y a pas jusqu'à l'*éthiopien* dont on ne puisse tirer des secours et des lumières pour l'intelligence des livres saints. Ses liturgies, comme celles des Syriens, offrent des preuves convaincantes en faveur de la croyance catholique.

On peut voir par cette légère esquisse quels avantages la Religion tirerait de ce genre d'étude plus répandu parmi les ecclésiastiques qu'il ne l'est aujourd'hui. Et quoi! les enfans du siècle entreprennent de longs et périlleux voyages pour explorer les bibliothèques de l'Orient, et, après en avoir extrait à grands frais quelques manuscrits inconnus, ils rapportent en Europe des romans, des histoires fabuleuses, et d'autres livres non moins frivoles, dont souvent encore ils s'efforcent de tirer des inductions contraires à l'archéologie sacrée et aux dogmes de l'Eglise catholique; et ceux qui sont par état les dépositaires de

la foi du Christ et les défenseurs de sa doctrine, négligeraient une étude facile [1], qui leur procurerait tant de ressources pour leur utilité particulière et pour le salut de leurs frères ! C'est en étudiant les originaux que l'on peut se convaincre de la légitimité de nos Écritures, et en acquérir la véritable intelligence; c'est là que l'on ressent toute l'énergie des paroles divines qu'a inspirées l'Esprit-Saint.

C'est là que l'on peut puiser en même tems ce style serré, concis, foudroyant, qui épouvante les cœurs froids et indifférens, et cette richesse d'expressions vives et entraînantes qui proclament la miséricorde infinie du tendre Père toujours prêt à pardonner à des enfans repentans. C'est là que Bossuet a puisé sa sublimité; Fénelon, son style pénétrant et enchanteur; Bourdaloue, sa profondeur; Massillon, les charmes de son élocution. Car, si ces grands hommes ignoraient les langues originales, une étude approfondie de l'Ecriture Sainte leur en avait révélé le génie.

On ne saurait donc trop recommander l'étude des langues sacrées aux étudians dans lesquels on remarquerait une aptitude particulière à réussir dans cette partie de la linguistique. Ils fe-

[1] Rien en effet de plus facile dans la théorie que les langues orientales. Le duc d'Orléans qui fonda en 1751 une chaire d'écriture sainte dans les écoles de Sorbonne, exige, comme on le peut voir dans l'acte de fondation, qu'on ne consacre que quinze jours ou un mois au plus, pour donner aux élèves les notions nécessaires de la langue hébraïque, suivant la méthode des Massorètes, et les mettre en état de suivre le cours d'Ecriture sainte dans le texte original. Je me rappelle avoir vu une grammaire hébraïque intitulée, je crois, *Horologium Schicardi;* c'était une méthode divisée en vingt-quatre leçons, chacune d'une heure; encore était-elle beaucoup trop compliquée, elle n'aurait pu que gagner à être considérablement abrégée*. Les idiomes de l'Orient, ayant avec l'hébreu une commune origine, ne diffèrent peut-être pas plus entre eux que les dialectes grecs; et la connaissance de l'un amène si naturellement l'étude de l'autre, qu'on a vu de jeunes philologues traduire des pages chaldaïques et arabes presque sans autre secours que la langue hébraïque.

* Nous connaissons l'*Horologium Schicardi;* si nous ne l'avons pas indiqué dans notre article sur l'étude de l'hébreu, c'est qu'il nous a paru manquer de quelques développemens nécessaires. On peut le consulter pourtant avec fruit. (*Note du D*)

raient valoir ainsi le talent qui leur a été confié, et rempliraient les vues de l'Eglise, qui toujours s'est efforcée de répandre et de propager cette étude.

Nous pourrions citer des canons de conciles et des bulles de souverains pontifes qui démontrent quelle importance l'Eglise y attachait. Plusieurs fois les papes se sont plaints de ce qu'on la négligeait, et ils ont mis tout en usage pour qu'on s'y adonnât dans les universités catholiques. Paul V, marchant, comme il le dit lui-même, sur les traces de Clément V, un de ses prédécesseurs, fit en 1610 un commandement exprès à tous les supérieurs réguliers, sous peine d'encourir son indignation, d'ériger chez eux des chaires pour enseigner les langues orientales. Avant le concile de Trente, Léon X était si persuadé de l'utilité de ces travaux pour la critique sacrée, qu'il engagea lui-même Sanctès Pagnin à faire une nouvelle traduction de toute l'Ecriture, sur le texte original, et qu'il résolut de la faire imprimer à ses dépens. La mort l'ayant prévenu dans ces dispositions, Clément VII acheva ce que son prédécesseur avait commencé. Depuis ce concile, les souverains Pontifes Pie IV, Pie V, Sixte V et Grégoire XIV désignèrent des cardinaux et des docteurs célèbres, versés dans la connaissance des textes originaux, pour corriger la Vulgate, qui parut sous Clément VIII, telle que nous la lisons aujourd'hui; mais cet ouvrage n'a pas été conduit à sa dernière perfection, et la préface qui a été mise à la tête de l'édition de Clément VIII fait foi qu'on y a laissé à dessein plusieurs choses qui semblaient devoir être changées.

C'est donc servir la Religion que de s'appliquer à acquérir la connaissance des textes originaux et des premières versions de nos écritures. Etant pour la plupart authentiques, elles se prêtent un mutuel secours, et établissent ainsi un concert imposant de témoignages irrésistibles qui ruinent les sophismes de l'incrédulité, et procurent à la fois une source inépuisable de nouveaux triomphes.

CH. B.



Nouvelles et Mélanges.

La voix solennelle du chef des catholiques s'est fait entendre, et c'est un admirable spectacle que cet accord de tous les enfans de l'Eglise à écouter sa voix avec une respectueuse soumission. En donnant la *Lettre Encyclique* du 15 août, les Rédacteurs des *Annales* n'ont pas à y ajouter une nouvelle profession de foi. Leur soumission filiale à la chaire de Pierre est leur gloire, leur force et leur consolation. Ils se félicitent pourtant de n'avoir jamais eu à traiter les graves questions de la politique actuelle. Les *Annales* s'en sont abstenues dès le commencement; toujours aussi elles ont cherché à écarter les matières qui pouvaient devenir un sujet de division; elles les éviteront avec un soin encore plus grand dans la suite. Recueillir et préparer les matériaux récens qui peuvent servir à la défense de la Religion, arracher à la science du siècle ce qu'elle peut contenir de favorable à notre foi, tel est notre but. Sans doute nos efforts n'ont pas toujours été à la hauteur de notre entreprise, mais au moins nous pouvons nous rendre ce témoignage que nous y avons travaillé selon nos forces. Nous les continuerons tant que d'honorables suffrages nous soutiendront dans notre carrière.

LETTRE ENCYCLIQUE DE GRÉGOIRE XVI

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques.

Grégoire, pape, XVIe du nom,

Vénérables frères, salut et bénédiction apostolique,

Vous vous étonnez peut-être que, depuis que la charge de toute l'Eglise a été imposée à notre faiblesse, nous ne vous ayons pas encore adressé de lettres, comme le demandaient, et un usage qui remonte aux premiers tems, et notre bienveillance pour vous. Il était certainement dans nos vœux de vous ouvrir sur-le-champ notre cœur, et dans la communication du même esprit, de vous entretenir de cette voix dont nous avons reçu l'ordre dans la personne du bienheureux Pierre de confirmer nos frères [1]. Mais vous savez assez par quelle tempête de désastres

[1] *Luc*, XXII, 32.

et de douleurs nous nous trouvâmes, dès les premiers momens de notre pontificat. jeté tout-à-coup dans la haute mer dans laquelle, si la droite de Dieu ne s'était signalée, vous nous eussiez vu submergé par l'effet d'une noire conspiration des méchans. Nous répugnons à renouveler nos justes douleurs par un triste retour sur tant de périls, et nous bénissons plutôt le Père de toute consolation, qui, dispersant les coupables, nous arracha à un danger imminent, et en apaisant une effroyable tourmente, nous permit de respirer. Nous nous proposâmes sur-le-champ de vous communiquer nos vues pour guérir les maux d'Israël; mais l'immense fardeau d'affaires dont nous fûmes accablés pour ménager le rétablissement de de l'ordre public apporta quelque retard à notre dessein.

Une nouvelle cause de notre silence vient de l'insolence des factieux, qui s'efforcèrent de lever une seconde fois les drapeaux de la révolte. Nous dûmes enfin, quoique avec une profonde tristesse, user de l'autorité qui nous est confiée d'en haut [1], et réprimer sévèrement l'extrême opiniâtreté de ceux dont la fureur effrénée paraissait non pas adoucie, mais plutôt fomentée par une longue impunité, et par un excès d'indulgence et de bonté de notre part.

De là, comme vous avez pu conjecturer, notre tâche et notre sollicitude journalières sont devenues de plus en plus pénibles.

Mais comme nous avons, suivant l'ancienne coutume, pris possession du pontificat dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, ce que nous avions différé pour les mêmes causes, nous venons à vous, vénérables frères, et nous vous adressons cette lettre en signe de nos dispositions pour vous, dans ce jour heureux où nous solennisons le triomphe de l'Assomption de la très-sainte Vierge dans le ciel, afin que celle qu'au milieu des plus grandes calamités nous avons reconnue pour patronne et comme libératrice, nous soit aussi favorable au moment où nous écrivons, et que par son souffle céleste elle nous inspire les conseils qui peuvent être les plus salutaires au troupeau chrétien.

C'est avec le cœur percé d'une profonde tristesse que nous venons à vous, dont nous connaissons le zèle pour la Religion, et que nous savons forts inquiets des dangers du tems où nous vivons. Nous pouvons dire avec vérité que c'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres pour cribler, comme le blé, les fils de l'élection [2]. Oui, *la terre est dans le deuil et périt : elle est infectée par la corruption de ses habitans, parce qu'ils ont violé les lois, changé les ordonnances du Seigneur, rompu son alliance éternelle* [3].

[1] I *Aux Corinth.*, IV, 21.
[2] *Luc*, XXII, 53.
[3] *Isaïe*, XXIV, 6.

Nous vous parlons, vénérables frères, de ce que vous voyez de vos yeux, et de ce dont nous pleurons et nous gémissons ensemble. C'est le triomphe d'une méchanceté sans retenue. d'une science sans pudeur, d'une licence sans bornes.

Les choses saintes sont méprisées, et la majesté du culte divin, qui est aussi puissante que nécessaire, est blâmée, profanée, tournée en dérision par des hommes pervers. De là sa sainte doctrine se corrompt, et les erreurs de tout genre se propagent audacieusement. Ni les lois saintes, ni la justice, ni les maximes, ni les règles les plus respectables, ne sont à l'abri des atteintes des langues d'iniquité. Cette chaire du bienheureux Pierre, où nous sommes assis, et où Jésus-Christ a posé le fondement de son Eglise, est violemment agitée, et les liens de l'unité s'affaiblissent et se rompent de jour en jour. La divine autorité de l'Eglise est attaquée, ses droits sont anéantis; elle est soumise à des considérations terrestres, et réduite à une honteuse servitude; elle est livrée, par une profonde injustice, à la haine des peuples. L'obéissance due aux évêques est enfreinte et leurs droits sont foulés aux pieds. Les académies et les gymnases retentissent horriblement d'opinions nouvelles et monstrueuses, qui ne sapent plus la foi catholique en secret et par des détours. mais qui lui font ouvertement une guerre publique et criminelle: car quand la jeunesse est corrompue par les maximes et par les exemples de ses maîtres, le désastre de la Religion est bien plus grand, et la perversité des mœurs devient plus profonde.

Ainsi, lorsqu'on a secoué le frein de la Religion, par laquelle seule les croyances subsistent et l'autorité se fortifie, nous voyons les progrès de la ruine de l'ordre public, de la chute des princes, du renversement de toute puissance légitime. Cet amas de calamités vient surtout de la conspiration de ces sociétés dans lesquelles tout ce qu'il y a eu, dans les hérésies et dans les sectes les plus criminelles, de sacrilége, de honteux et de blasphématoire, s'est écoulé. comme dans un cloaque, avec le mélange de toutes les souillures.

Ces maux, vénérables frères, et beaucoup d'autres et de plus fâcheux encore peut-être, qu'il serait trop long d'énumérer aujourd'hui, et que vous connaissez très-bien, nous jettent dans une douleur longue et amère. nous que le zèle de toute la maison de Dieu doit particulièrement dévorer, placé que nous sommes sur la chaire du prince des Apôtres. Mais comme nous reconnaissons que dans cette situation il ne suffit pas de déplorer des maux si nombreux, mais que nous devons nous efforcer de les arracher autant qu'il est en nous, nous recourons à votre foi comme à un aide salutaire, et nous en appelons à votre sollicitude pour le salut du troupeau catholique, vénérables frères, dont la vertu et la religion

éprouvées, la prudence singulière et la vigilance assidue, nous donnent un nouveau courage, et nous soutiennent, nous consolent et nous récréent au milieu de circonstances si dures et si affligeantes. Car il est de notre devoir d'élever la voix et de tout tenter pour que le sanglier, sorti de la forêt, ne ravage pas la vigne, et pour que les loups n'immolent pas le troupeau. C'est à nous à ne conduire les brebis que dans les pâturages qui leur soient salutaires et qui soient à l'abri de tout soupçon de danger. A Dieu ne plaise, nos très-chers frères, qu'accablés de tant de maux et menacés de tant de périls, les pasteurs manquent à leur charge, et que, frappés de crainte, ils abandonnent le soin des brebis ou s'endorment dans un lâche repos. Défendons donc dans l'unité du même esprit notre cause commune, ou plutôt la cause de Dieu, et réunissons notre vigilance et nos efforts contre l'ennemi commun pour le salut de tout le peuple.

Vous remplirez ce devoir, si, comme le demande votre office, vous veillez sur vous et sur la doctrine, vous rappelant sans cesse que *l'Eglise universelle est ébranlée par quelque nouveauté que ce soit* [1], et que, suivant l'avis du pontife saint Agathon, *rien de ce qui a été défini ne doit être ou retranché, ou changé, ou ajouté, mais qu'il faut le conserver pur, et pour le sens et pour l'expression* [2]. Qu'elle soit donc ferme et inébranlable cette unité qui réside dans la chaire du bienheureux Pierre comme sur son fondement, afin que là même d'où découlent pour toutes les Eglises les avantages d'une communauté précieuse, se trouvent *pour tous un rempart, un refuge assuré, un port à l'abri des orages et un trésor de biens sans nombre* [3]. Ainsi, pour réprimer l'audace de ceux qui s'efforcent d'enfreindre les droits du Saint-Siége ou de rompre l'union des Eglises avec ce Siége, union qui seule les soutient et leur donne la vie, inculquez un grand zèle, une confiance et une vénération sincères pour cette chaire éminente, vous écriant avec S. Cyprien, *que celui-là se flatte faussement d'être dans l'Eglise qui abandonne la chaire de Pierre, sur laquelle l'Eglise est fondée* [4].

Vous devez donc travailler et veiller sans cesse à conserver le dépôt de la foi au milieu de cette conspiration d'impies que nous voyons avec douleur avoir pour objet de le ravager et de le perdre. Que tous se souviennent que le jugement sur la saine doctrine dont les peuples doivent être instruits, et le gouvernement de toute l'Eglise, appartiennent au

[1] S. Célestin, pape, *Ep.* XXI *aux évêq. des Gaules.*

[2] S. Agathon, pape, *Ep. à l'Emp.*, dans Labbe, tom. II, pag. 235, éd. de Mansi.

[3] S. Innocent, pape, *Ep.* XI, dans Constant.

[4] S. Cyprien, *De l'unité de l'Eglise.*

pontife romain, à qui *la pleine puissance de paître, de régir et de gouverner l'Eglise universelle a été donnée par Jésus-Christ*, comme l'ont expressément déclaré les pères du concile de Florence [1]. C'est le devoir de chaque évêque de s'attacher fidèlement à la chaire de Pierre, de conserver religieusement le dépôt, et de gouverner le troupeau qui lui est confié. Que les prêtres soient soumis, il le faut, aux évêques, que S. Jérôme les avertit *de considérer comme les prêtres de l'âme* [2]; qu'ils n'oublient jamais que les anciens canons leur défendent de faire rien dans le ministère et de s'attribuer le pouvoir d'enseigner et de prêcher *sans la permission de l'évêque, à la foi duquel le peuple est confié et auquel on demandera compte des âmes* [3]. Qu'il soit donc constant que tous ceux qui trament quelque chose contre cet ordre établi, troublent autant qu'il est en eux l'état de l'Eglise.

Ce serait sans doute une chose coupable et tout-à-fait contraire au respect avec lequel on doit recevoir les lois de l'Eglise, que d'improuver par un déréglement insensé d'opinions la discipline établie par elle et qui renferme l'administration des choses saintes, la règle des mœurs et les droits de l'Eglise et de ses ministres; ou bien de signaler cette discipline comme opposée aux principes certains du droit de la nature, ou de la présenter comme défectueuse, imparfaite et soumise à l'autorité civile.

Comme il est constant, pour nous servir des paroles des pères de Trente, que l'Eglise *a été instruite par Jésus-Christ et ses Apôtres, et qu'elle est enseignée par l'Esprit-Saint qui lui suggère incessamment toute vérité* [4], il est tout-à-fait absurde et souverainement injurieux pour elle que l'on mette en avant une certaine *restauration* et *régénération* comme nécessaire pour pourvoir à sa conservation et à son accroissement; comme si elle pouvait être censée exposée à la défaillance, à l'obscurcissement ou à d'autres inconvéniens de cette nature. Le but des novateurs en cela, est *de jeter les fondemens d'une institution humaine récente*, et de faire, ce que S. Cyprien avait en horreur, que l'Eglise, qui est divine, *devienne tout humaine* [5]. Que ceux qui forment de tels desseins considèrent bien que c'est au seul pontife romain, suivant le témoignage de S. Léon, que *la dispensation des canons a été confiée*, et qu'il lui appartient à lui seul et non à un particulier *de prononcer sur les règles anciennes*, et ainsi, comme l'écrit S. Gélase, *de peser les décrets des canons, et d'apprécier les réglemens de ses pré-*

[1] *Concile de Florence*, sess. XXV, dans Labbe, tom. XVIII, col. 528.

[2] S. Jérôme, *Ep.* II *à Népotien.*

[3] *Canons apost.*, XXXVIII, dans Labbe, tom. I.

[4] *Concile de Trente*, sess. XIII, sur l'Eucharistie.

[5] S. Cyprien. *Ep.* LII.

décesseurs, pour tempérer, après un examen convenable, ceux où la nécessité du tems et l'intérêt des Eglises demandent quelques adoucissemens [1].

Nous voulons ici exciter votre zèle pour la Religion contre cette ligue honteuse à l'égard du célibat ecclésiastique, ligue que vous savez s'agiter et s'étendre de plus en plus; quelques ecclésiastiques même, joignant pour cela leurs efforts à ceux des philosophes corrompus de notre siècle, oubliant leur caractère et leurs devoirs, et se laissant entraîner par l'appât des voluptés jusqu'à ce point de licence qu'ils ont osé en quelques lieux adresser aux princes des prières publiques réitérées pour anéantir cette sainte discipline. Mais il nous est pénible de vous entretenir long-tems de ces honteuses tentatives, et nous nous confions plutôt sur votre Religion pour vous charger de conserver, de venger, de défendre de toutes vos forces, suivant les règles des canons, une loi si importante, et sur laquelle les traits des libertins sont dirigés de toutes parts.

L'union honorable des Chrétiens, que S. Paul appelle un *grand sacrement en Jésus-Christ et dans l'Eglise* [2], demande nos soins communs pour empêcher qu'on ne porte atteinte, par des opinions peu exactes, ou par des efforts ou des actes, à la sainteté ou à l'indissolubilité du lien conjugal. Pie VIII, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, vous l'avait déjà instamment recommandé dans ses lettres; mais les mêmes trames funestes se renouvellent. Les peuples doivent donc être instruits avec soin que le mariage, une fois contracté suivant les règles, ne peut plus être rompu; que Dieu oblige ceux qui sont ainsi unis à l'être toujours, et que ce lien ne peut être brisé que par la mort. Qu'ils se souviennent que le mariage faisant partie des choses saintes, est soumis par conséquent à l'Eglise; qu'ils aient devant les yeux les lois faites par l'Eglise sur cette matière, et qu'ils obéissent religieusement et exactement à celles de l'exécution desquelles dépendent la force et la vertu de l'alliance. Qu'ils prennent garde d'admettre sous aucun rapport rien de contraire aux ordonnances des canons et aux décrets des conciles, et qu'ils se persuadent bien que les mariages ont une issue malheureuse quand ils sont formés contre la discipline de l'Eglise, ou sans avoir invoqué Dieu, ou par la seule ardeur des passions, sans que les époux aient songé au sacrement et aux mystères qu'il signifie.

Nous arrivons actuellement à une autre cause des maux dont nous gémissons de voir l'Eglise affligée en ce moment, savoir, à cet *indifférentisme* ou cette opinion perverse qui s'est répandue de tout côté par les artifices des méchans, et d'après laquelle on pourrait acquérir le salut éternel

[1] S. Gélase, *Ep. aux évêq. de Lucanie.*

[2] *Aux Hébreux*, XIII, 4.

par quelque profession de foi que ce soit, pourvu que les mœurs soient droites et honnêtes. Il ne vous sera pas difficile, dans une matière si claire et si évidente, de repousser la plus fatale erreur du milieu des peuples confiés à vos soins.

Puisque l'apôtre nous avertit qu'*il n'y a qu'un Dieu, une foi, un baptême* [1], que ceux-là craignent qui s'imaginent que toute religion offre les moyens d'arriver au bonheur éternel, et qu'ils comprennent que, d'après le témoignage même du Sauveur, *ils sont contre le Christ, puisqu'ils ne sont point avec lui* [2], et qu'ils dissipent malheureusement, puisqu'ils ne recueillent point avec lui, et par conséquent qu'*il est hors de doute qu'ils périront éternellement, s'ils ne tiennent la foi catholique, et s'ils ne la gardent entière et inviolable* [3].

Qu'ils écoutent S. Jérôme, qui, dans un tems où l'Eglise était partagée en trois par un schisme, raconte que, fidèle à ses principes, il avait constamment répondu à ceux qui cherchaient à l'attirer à leur parti : *Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, je suis avec lui* [4]. Ce serait à tort que quelqu'un se rassurerait parce qu'il a été régénéré dans les eaux du baptême ; car S. Augustin lui répondrait à propos : *Un sarment coupé de la vigne conserve encore la même forme; mais à quoi lui sert cette forme, s'il ne vit pas de la racine* [5]*?*

De cette source infecte de l'*indifférentisme* découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la *liberté de conscience.* On prépare la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté d'opinions pleine et sans bornes qui se répand au loin pour le malheur de la société religieuse et civile ; quelques-uns répétant avec une extrême impudence qu'il en résulte quelque avantage pour la religion. Mais, disait saint Augustin, *qui peut mieux donner la mort à l'âme que la liberté de l'erreur* [6] *?*

En effet, tout frein étant ôté qui pût retenir les hommes dans les sentiers de la vérité, leur nature inclinée au mal tombe dans un précipice, et nous pouvons dire avec vérité que *le puits de l'abîme* [7] est ouvert, puits d'où S. Jean vit monter une fumée qui obscurcit le soleil, et sortir des sauterelles qui ravagèrent la terre. De là le changement des esprits, une corruption plus profonde de la jeunesse, le mépris des choses saintes

[1] *Aux Eph.*, IV, 5.
[2] *S. Luc*, XI, 23.
[3] *Symbole de S. Athanase.*
[4] S. Jérôme, *Ep.* LVIII.
[5] S. Augustin, *Sur les Psaumes contre le parti de Donat.*
[6] S. Augustin, *Ep.* CLXVI.
[7] *Apocalypse*, IX, 3.

et des lois les plus respectables répandu parmi le peuple, en un mot, le fléau le plus mortel pour la société, puisque l'expérience a fait voir de toute antiquité que les Etats qui ont brillé par leurs richesses, par leur puissance, par leur gloire, ont péri par ce seul mal, la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés.

Là se rapporte cette liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de bruit et d'ardeur. Nous sommes épouvanté, vénérables frères, en considérant de quelles doctrines, ou plutôt de quelles erreurs monstrueuses nous sommes accablés, et en voyant qu'elles se propagent au loin et partout par une multitude de livres et par des écrits de toute sorte, qui sont peu de chose pour le volume, mais qui sont remplis de malice, et d'où il sort une malédiction qui, nous le déplorons, se répand sur la face de la terre. Il en est cependant, ô douleur! qui se laissent entraîner à ce point d'impudence qu'ils soutiennent opiniâtrément que le déluge d'erreurs qui sort de là est assez bien compensé par un livre qui, au milieu de ce déchaînement de perversité, paraîtrait pour défendre la Religion et la vérité.

Or, c'est certainement une chose illicite et contraire à toutes les notions de l'équité, de faire, de dessein prémédité, un mal certain et plus grand, parce qu'il y a espérance qu'il en résultera quelque bien. Quel homme en bon sens dira qu'il faut laisser se répandre librement des poisons, les vendre, et transporter publiquement, les boire même, parce qu'il y a un remède tel que ceux qui en usent parviennent quelquefois à échapper à la mort?

La discipline de l'Eglise fut bien différente dès le tems même des Apôtres, que nous lisons avoir fait brûler publiquement une grande quantité de mauvais livres [1]. Qu'il suffise de parcourir les lois rendues sur ce sujet dans le cinquième concile de Latran, et la constitution qui fut depuis donnée par Léon X, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, pour empêcher que *ce qui a été sagement inventé pour l'accroissement de la foi et la propagation des sciences utiles soit dirigé dans un but contraire, et porte préjudice au salut des fidèles* [2].

Ce fut aussi l'objet des soins des pères du concile de Trente, qui, pour apporter remède à un si grand mal, firent un décret salutaire pour ordonner de rédiger un *index* des livres qui contiendraient une mauvaise doctrine [3]. *Il faut combattre avec force*, dit Clément XIII, notre prédé-

[1] *Actes des Apôtres*, XIX.

[2] *Actes du V[e] Concile de Latran*, sess. X, où est rapportée la *Constitution de Léon X*. Voir une *autre constitution* d'Alexandre VI, *Inter multiplices*.

[3] *Concile de Trente*, sess. XVIII, et XXV.

cesseur d'heureuse mémoire, dans ses lettres encycliques sur la proscription des livres dangereux, *il faut combattre avec force, autant que la chose le demande, et tâcher d'exterminer cette peste mortelle; car jamais on ne retranchera la matière de l'erreur qu'en livrant aux flammes les coupables élémens du mal* [1].

D'après cette constante sollicitude avec laquelle le Saint Siége s'est efforcé dans tous les tems de condamner les livres suspects et nuisibles et de les retirer des mains des fidèles, il est assez évident combien est fausse, téméraire, injurieuse au Saint Siége, et féconde en maux pour le peuple chrétien, la doctrine de ceux qui non-seulement rejettent la censure des livres comme un joug trop onéreux, mais en sont venus à ce point de malignité qu'ils la présentent comme opposée aux principes de la droiture et de l'équité, et qu'ils osent refuser à l'Eglise le droit de l'ordonner et de l'exercer.

Comme nous avons appris que des écrits semés parmi le peuple proclament certaines doctrines qui ébranlent la fidélité et la soumission dues aux princes, et qui allument partout les flambeaux de la révolte, il faudra empêcher avec soin que les peuples ainsi trompés ne soient entraînés hors de la ligne de leurs devoirs. Que tous considèrent que, suivant l'avis de l'Apôtre, *il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; celles qui existent ont été établies par Dieu. Ainsi, celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent s'attirent la condamnation à eux-mêmes* [2]. Ainsi les lois divines et humaines s'élèvent contre ceux qui s'efforcent d'ébranler par des trames honteuses de révolte et de sédition, la fidélité aux princes, et de les précipiter du trône.

C'est pour cela, et afin de ne pas se souiller d'une si grande tache, que les premiers chrétiens, au milieu de la fureur des persécutions, surent cependant bien servir les empereurs, et travailler au salut de l'empire, comme il est certain qu'ils le firent. Ils le prouvèrent admirablement, non-seulement par leur fidélité à faire avec soin et promptitude ce qui leur était ordonné, et ce qui n'était pas contraire à la Religion, mais encore par leur courage et en répandant même leur sang dans les combats. *Les soldats chrétiens*, dit saint Augustin, *servaient un empereur infidèle, mais s'il était question de la cause de Jésus-Christ, ils ne reconnaissaient que celui qui est dans les cieux. Ils distinguaient le Maître éternel du maître temporel, et cependant étaient soumis pour le Maître éternel même au maître temporel* [3]. C'est ce qu'avait devant les yeux l'invincible martyr Maurice, chef de la légion thébaine, lorsque, comme le rapporte saint Eucher, il répondit

[1] *Lettre* de Clément XIII du 5 nov. 1766.
[2] *Aux Romains*, XII, 2.
[3] S. Augustin, *sur le Psaume* CXXIV, n° 7.

à l'empereur : *Nous sommes vos soldats, prince; mais cependant serviteurs de Dieu, nous l'avouons librement... Et maintenant même le danger où nous sommes de perdre la vie ne nous pousse pas à la révolte; nous avons des armes, et nous ne résistons pas, parce que nous aimons mieux mourir que de tuer* [1]. Cette fidélité des anciens chrétiens envers les princes brille avec bien plus d'éclat, si on remarque, avec Tertullien, qu'alors les chrétiens *ne manquaient ni par le nombre, ni par la force, s'ils eussent voulu se montrer ennemis déclarés.* « Nous ne sommes que d'hier, dit-il, et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos forts, vos municipes, vos assemblées, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le Forum... Combien n'aurions-nous pas été disposés et prompts à faire la guerre, quoique avec des forces inégales, nous qui nous laissons égorger si volontiers, si notre Religion ne nous obligeait plutôt à mourir qu'à tuer.... Si nous nous fussions séparés de vous, si une si grande masse d'hommes se fût retirée dans quelque partie éloignée du monde, la perte de tant de citoyens, quels qu'ils soient, eût couvert de confusion votre puissance, l'eût punie même par ce seul abandon. Sans doute vous eussiez été épouvantés de votre solitude..., vous eussiez cherché à qui commander. Il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens; maintenant vous avez moins d'ennemis, à cause de la multitude des chrétiens [2]. »

Ces beaux exemples de soumission inviolable aux princes, qui étaient une suite nécessaire des saints préceptes de la religion chrétienne, condamnent la détestable insolence et la méchanceté de ceux qui, tout enflammés de l'ardeur immodérée d'une liberté audacieuse, s'appliquent de toutes leurs forces à ébranler et renverser tous les droits des puissances, tandis qu'au fond ils n'apportent aux peuples que la servitude sous le masque de la liberté. C'est là que tendaient les coupables rêveries et les desseins des Vaudois, des Béguards, des Wicléfistes et des autres enfans de Bélial, qui furent l'opprobre du genre humain, et qui furent pour cela si souvent et si justement frappés d'anathème par le siége apostolique. Ces fourbes, qui travaillent pour la même fin, n'aspirent aussi qu'à pouvoir se féliciter avec Luther d'*être libres de tout*, et, pour y parvenir plus facilement et plus vite, ils tentent audacieusement les entreprises les plus criminelles.

Nous n'aurions rien à présager de plus heureux pour la Religion et pour les gouvernemens, en suivant les vœux de ceux qui veulent que l'Église soit séparée de l'État, et que la concorde mutuelle de l'empire avec le sacerdoce soit rompue. Car il est certain que cette concorde, qui fut toujours si favorable et si salutaire aux intérêts de la Religion et à ceux

1 S. Eucher, dans dom Ruinart. *Actes du M. de S. Maurice.*

2 *Apologet.*, XXXVII.

de l'autorité civile, est redoutée par les partisans d'une liberté effrénée.

Aux autres causes d'amertume et d'inquiétude qui nous tourmentent et nous affligent principalement dans le danger commun, se sont jointes certaines associations et réunions marquées où l'on fait cause commune avec des gens de toute religion, et même de fausses, et où, en feignant le respect pour la religion, mais vraiment par la soif de la nouveauté et pour exciter partout des séditions, on préconise toute espèce de liberté, on excite des troubles contre le bien de l'Église et de l'État, on détruit l'autorité la plus respectable.

C'est avec douleur sans doute, mais aussi avec confiance pour celui qui commande aux vents et ramène le calme, que nous vous écrivons tout ceci, vénérables frères, afin que, vous couvrant du bouclier de la foi, vous vous efforciez de combattre courageusement pour le Seigneur. C'est à vous surtout qu'il appartient de vous montrer comme un rempart contre toute hauteur qui s'élève en opposition à la science de Dieu. Tirez le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu, et que ceux qui ont faim de la justice reçoivent de vous le pain de cette parole. Appelés à être des ouvriers diligens dans la vigne du Seigneur, ne songez, ne travaillez tous ensemble qu'à arracher du champ qui vous est confié toute racine amère, à y étouffer toute semence vicieuse, et à y faire croître une moisson abondante de vertus. Embrassant dans votre affection paternelle ceux qui s'appliquent aux sciences ecclésiastiques et aux questions de philosophie, exhortez-les fortement à ne pas se fier imprudemment sur leur esprit seul, qui les éloignerait de la voie de la vérité et les entraînerait dans les routes des impies. Qu'ils se souviennent que Dieu est le *guide de la sagesse et le réformateur des sages* [1], et qu'il ne peut se faire que nous connaissions Dieu sans Dieu, qui apprend par la parole aux hommes à connaître Dieu [2]. Il est d'un orgueilleux, ou plutôt d'un insensé, de peser dans une balance humaine les mystères de la foi, qui surpassent tout sentiment, et de se fier sur notre raison, qui est faible et débile, par la condition de la nature humaine.

Que nos très-chers fils en Jésus-Christ, les Princes, favorisent, par leur concours et leur autorité, ces vœux que nous formons pour le salut de la Religion et de l'État. Qu'ils considèrent que leur autorité leur a été donnée, non-seulement pour le gouvernement temporel, mais surtout pour défendre l'Église, et que tout ce qui se fait pour l'avantage de l'Église, se fait aussi pour leur puissance et pour leur repos. Qu'ils se persuadent même que la cause de la Religion doit leur être plus chère que celle du trône, et que le plus important pour eux, pouvons-nous dire

[1] *La Sagesse*, VII, 15.
[2] S. Irénée, liv. XIV, ch. 10.

avec le pontife saint Léon, est que *la couronne de la foi soit ajoutée de la main de Dieu à leur diadème.* Placés comme pères et tuteurs des peuples, ils leur procureront une paix et une tranquillité véritables, constantes et prospères, s'ils mettent tous leurs soins à maintenir intactes la Religion et la piété envers Dieu, qui porte écrit sur le fémur, *Roi des rois et Seigneur des seigneurs.*

Mais enfin que tout cela arrive heureusement, levons les yeux et les mains vers la très-sainte Vierge Marie, qui seule anéantit toutes les hérésies, et qui forme notre plus grand sujet de confiance, ou plutôt qui est tout le fondement de notre espérance [1]. Qu'au milieu des besoins pressans du troupeau du Seigneur, elle implore, par sa protection, une issue favorable pour nos efforts, pour nos besoins et pour nos démarches. Nous demandons instamment et par d'humbles prières, et à Pierre prince des Apôtres, et à Paul son collègue dans l'apostolat, que vous empêchiez avec une fermeté inébranlable qu'on ne pose d'autre fondement que celui qui a été établi par Dieu même. Nous avons donc cette douce espérance, que l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus-Christ, nous consolera enfin dans les tribulations qui nous sont survenues de toutes parts, et nous vous donnons affectueusement, à vous, vénérables frères, et aux brebis confiées à votre soin, la bénédiction apostolique, gage du secours céleste.

Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 18 des calendes de septembre, jour solennel de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, an de l'Incarnation MDCCCXXXII, et le deuxième de notre pontificat.

[1] S. Bernard, *Serm. sur la Nat. de la Vierge.*

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 28. — 31 Octobre.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Le Catholicisme est-il par lui-même un obstacle au perfectionnement de l'homme, but des efforts de l'esprit humain, ou est-il favorable à ses progrès dans la culture des beaux-arts, des belles lettres, des sciences, et dans l'étude de la philosophie ?

Dans le dernier siècle, et même de nos jours, de *prétendus sages* ont accusé la Religion, d'étouffer tous les germes de la science, d'en contrarier les effets bienfaisans, d'entraver la marche de l'esprit humain, et ils n'ont pas hésité à affirmer que, sans l'*émancipation de la raison, le prétendu système d'étouffement et d'obscurantisme adopté par la cour de Rome*, aurait couvert et couvrirait de nouveau l'Europe des ténèbres dont elle était enveloppée au septième siècle.

Avant d'opposer le fait même de la propagation des lumières à ces mensongères assertions, nous allons montrer qu'elles n'ont aucun fondement dans la nature du catholicisme.

Pour apprécier dignement les efforts de l'esprit humain, il

faut en avoir auparavant déterminé et l'objet et le but... Mais il est aisé d'apercevoir que la prospérité publique en est la fin; que le bonheur individuel de l'homme, en général, est inséparable de cette prospérité; et que ce bonheur ayant sa source dans la pratique de la vertu, le but de ses efforts doit être, en dernière analyse, le perfectionnement de l'homme.

Un long examen du principe de nos obligations n'entre pas dans le plan de cet article. Si les philosophes disputent encore sur ce point, ils sont pourtant généralement d'accord sur la plupart des conséquences de ce principe, et la détermination de la majeure partie de nos devoirs ne les divise pas.

L'on peut regarder comme admis de presque tous, que l'homme s'ennoblit et se perfectionne d'autant plus, qu'il se rend plus digne d'être uni à son Créateur. L'on peut ajouter même avec assurance, comme une chose non moins avouée par le plus grand nombre, que cette réunion doit être l'objet de tous nos vœux, de tous nos efforts, qu'elle commence, ici bas, par la connaissance de ce Créateur et de ses ouvrages admirables, par l'amour que nous devons avoir pour lui, par celui qu'à son exemple, nous portons à toutes les créatures, et à celles particulièrement qu'il a faites à son image.

Aimer Dieu pour lui-même, l'aimer dans les êtres sortis de ses mains, aimer ces créatures en lui et à cause de lui, soupirer après une réunion plus intime avec lui, telle doit être la principale occupation de l'homme; c'est par là qu'il atteindra au plus haut degré de la perfection.

Mais, s'il est difficile de concevoir un plus noble terme de ses efforts, il n'est pas moins évident que le champ de nos connaissances y gagne en élévation, en excellence, en dignité; et qu'en plaçant l'objet de la science dans tout ce qui peut concourir à éterniser le règne de la vertu sur la terre, c'est établir de la manière la plus péremptoire l'influence heureuse du catholicisme sur le progrès des lumières, destinées à perfectionner l'homme et à devenir la base de la prospérité publique.

Il serait superflu peut-être, d'après ce que déjà nous avons dit dans les *Annales* sur l'utilité de ce catholicisme, de donner de plus grands développemens à ces assertions. Pour faire toutefois triompher davantage la cause que nous défendons, nous par

courrons encore, et sous un autre point de vue, le cercle des connaissances et des efforts de l'esprit humain, assurés de faire ressortir de plus en plus la vérité de cette proposition: qu'il n'y a rien, dans la nature du catholicisme, qui s'oppose au progrès des lumières.

L'on s'est bien gardé de lui reprocher d'arrêter ceux des beaux-arts [1]. L'on a senti, au contraire, que la simplicité affectée du protestantisme ne pouvait leur être favorable. Mais en cherchant la raison de ces progrès dans la pompe et la splendeur du culte catholique uniquement, l'on s'est encore mépris sur la véritable cause de cette influence.

Si la toile s'est animée, si le marbre a respiré chez les catholiques, si leurs temples ont retenti d'hymnes sublimes, c'est leur religion elle-même et ses dogmes qui en ont inpiré le génie.

En Egypte, la religion éleva ces pyramides gigantesques dont la masse nous étonne moins peut-être que le travail qui leur assure, en quelque sorte, l'éternité.

L'époque où la mythologie des Grecs fut le plus en vénération, fut celle où fleurirent les Phidias et les Polyclètes.

La Grèce et Rome païennes virent les images de leurs dieux se multiplier autant que ces dieux. Ces images étaient souvent l'expression des vices et des crimes dont ces divinités étaient souillées.

En Judée, l'une des merveilles de l'univers dut sa naissance à la religion qu'on y professait; et le second temple de Jérusalem, admiré par les Grecs eux-mêmes, possesseurs des chefs-d'œuvre de l'art, n'était pourtant susceptible d'aucune comparaison avec le premier bâti par un roi chéri du Seigneur. Tout y annonçait le Dieu élevé au-dessus des dieux des autres nations, le Dieu qui n'est pas de main d'homme. On y cherchait vainement son image, et la pureté ainsi que la magnificence du culte n'y donnaient qu'une légère idée du Dieu invisible.

[1] La pompe et la splendeur du culte, dit Hume, contribuent à l'encouragement des beaux-arts. *Hist. de la maison de Tudor*, tom. XIII, p. 9.

Que l'on jette seulement un regard sur les premières productions des artistes chrétiens : combien leur religion imprime déjà un caractère ineffaçable sur tout ce qui est sorti de leurs pinceaux ou de leur ciseau ! elle s'y montre constamment la religion du dévouement et de l'amour.

En est-il, en effet, une plus capable d'enflammer le cœur de l'homme, d'enrichir son imagination et d'élever son âme ? Cette religion le rend l'objet continuel des complaisances de la Divinité. Elle lui montre le Fils de Dieu, Dieu comme son père, formant, de toute éternité, dans sa vaste pensée, le dessein de racheter sa créature, de se dévouer pour elle. Dans la plénitude des tems, elle évoque des demeures célestes ce Fils de l'Eternel, elle le revêt de notre humanité, elle nous le donne pour précepteur, pour bienfaiteur, pour modèle ; elle l'immole pour nous ouvrir et nous frayer le chemin des cieux ; elle ne perpétue sa présence sur la terre, sous les voiles augustes et les symboles de l'aliment le plus nécessaire à la vie, qu'afin d'identifier l'homme en quelque sorte avec la Divinité elle-même.

Où puiser les sujets d'une plus haute poésie, s'ils ne sont inspirés par cette Religion qui unit, pour ainsi dire, le tems à l'éternité, place le Ciel sur la terre, allume sur celle-ci tous les feux de l'amour le plus chaste, ôte aux tribulations tout ce qu'elles ont d'amer, et familiarise avec les sacrifices les plus héroïques ?

Réunissez tout ce que le génie des poètes du paganisme a pu produire pour en embellir la mythologie profane ; comme toute l'élévation de leurs idées s'évanouit devant la simplicité, la majesté, le sublime des dogmes du catholicisme et des Ecritures, dépositaires des titres de cette Religion ! De même aussi que toute la sagesse, toutes les vertus, tous les dévouemens de ce paganisme le cèdent à la sainteté, aux sacrifices de toute espèce des héros catholiques.

Puisque leur religion est la source du beau idéal le plus accompli, d'un beau idéal que l'esprit de l'homme, abandonné à lui-même, s'efforcerait vainement de créer, ne nous étonnons donc plus que les beaux-arts se soient empressés à l'envi de lui porter leur tribut ; que la hauteur même des su-

jets ait jeté souvent dans le désespoir ceux qui ont tenté de les traiter; qu'elle ait trop communément influé d'une manière indirecte sur l'inperfection de leurs essais.

Mais ce catholicisme qui féconde les productions des arts et des lettres n'y imprime pas moins le cachet du vrai beau que celui du génie.

Ce n'est pas plus ici le lieu de donner une théorie du bon goût, que d'en exposer les règles. Cependant si le but principal de l'artiste et du poète doit être d'embraser les cœurs de l'amour de la vertu, s'ils doivent moins encore flatter les sens en imitant la nature, que procurer à l'âme des jouissances pures; si ce devoir est fondé sur la prééminence de cette âme, si le vrai beau est une émanation du beau primitif, si rien dès-lors n'a des droits à ce titre, qu'il ne soit utile, qu'il ne soit honnête; si les grâces, comme l'avait senti le poète latin, si les grâces doivent être décentes, quelle religion offre plus certainement à l'esprit le prototype de ce vrai beau, donne aux talens une direction plus utile, prévient davantage les écarts du génie, pose les plus sûres barrières du goût, que la Religion qui, à la théologie la plus sublime, réunit l'enseignement de la morale la plus pure, et oblige, par les motifs les plus pressans, à la respecter et à la pratiquer?

C'est aussi le pinceau d'un catholique environnant l'Homme-Dieu, sur le Thabor, d'une partie de sa gloire, qui laisse à la postérité le chef-d'œuvre de la peinture. Celui de l'architecture est encore le temple élevé au Dieu du catholicisme dans la capitale de la catholicité.

Cet *oratorio* de *la Création*, dont la mélodie pure et ravissante nous porte dans le sein de la Divinité, ce chef-d'œuvre de la musique est l'ouvrage d'un catholique. Et n'était-ce point à sa religion à consacrer ce noble et digne emploi du plus beau des arts et des talens les plus rares?

Cette Religion inspira également les auteurs de Polyeucte et d'Athalie.

C'est même à ce catholicisme, conservateur du dogme de la chute du premier homme et du mystère de la réconciliation du genre humain, à réclamer les deux poèmes immortels où ces deux événemens ont été chantés.

Eh! pourraient-ils être le patrimoine d'une raison qui ne devient *rebelle* que pour détruire; d'une raison devant laquelle fuit tout le cortége de la cour céleste, et disparaissent toutes les figures, toutes les ombres de l'ancienne alliance; d'une raison pour laquelle les chants sacrés des prophètes qui, dès le premier âge du monde, avaient salué et annoncé le Messie, ne sont que le produit d'extases mensongères ou de rêves trompeurs; d'une raison, en un mot, qui renverse tout l'édifice de ce monde surnaturel, élevé par la Religion catholique; d'une raison dont les déductions froides et compassées glacent mon âme?

Raison émancipée qui, nous laissant flottans au gré de tous les vents des opinions humaines, rend la morale elle-même vacillante et incertaine, expose donc le talent ou à être enfoui, ou à s'avilir et à se prostituer en blessant le sentiment moral, sans lequel il n'est point de vrai beau.

La poésie est fille du Ciel, l'enthousiasme est un *pressentiment de l'infini*; le poète et l'artiste se rendraient donc également coupables d'ingratitude, s'ils ne se reconnaissaient redevables aux dogmes et à la morale du catholicisme des sujets les plus propres à exalter leur imagination, comme les plus capables de la féconder dignement.

Mais accuser cette Religion d'arrêter les progrès de l'esprit humain, poursuivant la science jusques dans ses branches les plus reculées, ce n'est pas une injustice moins évidente.

Que la curiosité de l'homme s'exerce, en effet, sur ces masses isolées ou réunies, sur cette multitude innombrable d'êtres qui, de toutes parts, viennent frapper nos sens, qu'elle s'attache à découvrir leurs propriétés, à suivre et déterminer leurs mouvemens, à rechercher les causes des unes et des autres; que, saisissant uniquement, dans l'univers sensible, des idées de grandeur et des rapports de quantité, elle se crée un monde idéal de points sans étendue, de lignes sans largeur, de surfaces sans profondeur; que, dans cette hypothèse, elle analyse, combine, calcule ces rapports; serait-ce bien au catholicisme à gêner ou à blâmer ces études? Qu'ont même de commun la religion positive d'un Archimède et ses travaux immortels, ou celle d'un Pascal et d'un Newton, et leurs découvertes du même genre?

Dans l'étude de la nature, le catholicisme s'empresse même de prêter de nouveaux appuis à la raison, pour l'aider à remonter de la connaissance des choses visibles à celle des êtres invisibles. Il répand un tendre intérêt sur cette étude; il donne plus d'éclat à notre voix, quand nous la mêlons au concert harmonieux de toutes les créatures, bénissant leur Créateur et publiant sa gloire.

Malheur aux peuples chez qui l'art de gouverner ne serait pas réglé par les préceptes sévères de la morale du catholicisme. Il appartient donc principalement à celui qui professe cette Religion, d'établir les principes d'une saine politique, d'une législation sage, d'une administration intègre et vigilante.

Sous quel nouveau jour ne se présente pas pour lui l'étude de l'histoire!

Sa religion fixant, plus certainement que toute autre, les bases, les préceptes, la sanction d'une morale saine et pure, sa religion étant surtout la seule qui veille, par l'autorité qu'elle reconnaît, à ce que cette morale ne puisse s'altérer, il peut, avec moins de crainte de s'égarer que tout autre, citer à son tribunal les nations, leurs chefs et cette foule de personnages que l'histoire fait passer sous ses yeux; il peut, avec plus d'assurance, discuter leurs droits, rappeler leurs devoirs, dévoiler les ressorts secrets de leurs actions, réduire à leur juste valeur tant de vertus de théâtre, accuser toute l'énormité du crime. Il tient dans sa main la balance du sanctuaire. C'est donc à lui à écrire les annales des peuples. Et nous tromperions-nous en avançant que la vérité distingue plus communément ce qui sort de la plume des catholiques, que les productions de tous les écrivains à *raison émancipée*?

Que dis-je? éclairé par sa religion sur la cause véritable qui maîtrise tous les événemens, et les fait tous concourir aux vues surnaturelles de la Providence, le catholique en forme cette chaîne, en compose *cette démonstration évangélique* [1] où la vaste érudition ne nous étonne pas moins que la pureté et la force de de la diction. Sa religion lui met à la main le fil mystérieux qui unit toutes les révolutions des empires, toutes les chutes des

[1] D'Huet, depuis évêque d'Avranches.

trônes ; elle lui dicte cet immortel discours où il *ne trouve*, en les décrivant, *ni imitateurs*, *ni modèles;* où son style, par sa *force majestueuse et une vérité énergique*, ne se concilie que *des admirateurs* [1] :

« Quant à l'éloquence morale, la Religion, dit Marmontel [2], » lui a élevé, non pas une tribune, mais un trône, et ce trône » est *la chaire.* »

Mais cherchons encore dans la nature du catholicisme les motifs de le venger principalement de l'accusation si souvent répétée de donner des fers à la raison, de limiter pour elle le vaste champ de la philosophie, de l'empêcher de *parvenir à une croyance raisonnable de quoi que ce soit* [3].

Il ne faut, en effet, ici que de la bonne foi et de la sincérité, pour apercevoir bientôt que cette inculpation est la moins fondée de toutes.

Serait-ce le catholicisme qui interdirait à la raison un examen qui devient pour lui la source de nouveaux triomphes ?

Est-ce le catholicisme, ou cette raison, qui resserre le cercle de nos connaissances, lorsque nous voulons nous rendre compte de celles qui méritent vraiment ce nom ?

L'homme n'apercevant autour de lui qu'ordre, régularité, desseins et lois, ne peut refuser de l'intelligence et de la sagesse à la cause qui a produit tout l'univers. Tous les êtres attestent ses bienfaits ; cette cause est donc la source de la bonté. Elle l'est également de la sainteté, car il trouve en son cœur un sens moral, des affections, des penchans vers un beau moral.

Mais ses sens ne lui disent rien, absolument rien sur cette cause première. Elle est donc hors du cercle immense de l'univers sensible, hors de la nature; elle est donc *surnaturelle....* Quel mot!... seul, il commande le silence à la raison... *Comment*, *quand*, *où* cette cause a-t-elle agi, créé, produit ?... c'est-à-dire, *création*, *tems*, *espace...* encore autant de mots qui resteront à jamais obscurs pour cette raison.

[1] Voltaire (*Siècle de Louis XIV*), parlant du Discours de Bossuet sur l'histoire universelle.

[2] *Elémens de littérature*, art. *Chaire.*

[3] *Essai...* p. 248.

L'homme peut facilement découvrir qu'il n'est pas uniquement destiné à contempler, qu'il l'est encore à agir. Quel sera le principe, quelle sera la règle de ses actions? celles qui assurent le bonheur de ses semblables procurent, en général, il est vrai, son bien-être individuel: cette connaissance l'aide à déterminer le principe fondamental de sa législation morale; mais en est-il moins exposé à une infinité de peines, de combats, aux dépens d'une félicité qu'il semble ne devoir jamais compromettre, tant le désir en est violent et insatiable? Et cependant, lorsque la perte de cette félicité réclame impérieusement une compensation et une indemnité, d'où attendre cette indemnité? Est-ce la raison encore qui dissipe ses doutes à cet égard?

Pourquoi même ces combats, ces erreurs, ces désordres, causes de la privation du bonheur ici bas? *Le concert est entre les élémens, l'homme seul est dans le chaos.*

Le spectacle de l'univers annonce une effusion continuelle de la bonté de son créateur. Dieu n'est donc pas l'auteur du mal moral, et plus on étudie, plus on est contraint d'avouer qu'une fausse idée que l'homme se fait de lui-même, de l'étendue de sa science, et du prix réel des objets qui l'entourent, est la cause des erreurs où il se précipite, des crimes où elles l'entraînent. Il est la dupe éternelle d'un orgueil mensonger. Mais pourquoi encore cet orgueil?

Tout semble donc se conjurer pour accumuler autour de notre raison les nuages : n'est-ce point encore témérité à nous de donner ces lueurs pour des vérités et des connaissances? car la raison de tout autre individu a-t-elle moins d'autorité que la nôtre?

Or interrogeons tous ceux qui se sont décorés du nom fastueux de *philosophes;* nous les voyons ne s'accorder que pour disputer, se contredire, finir par douter et détruire aujourd'hui l'ouvrage de la veille, tourner de nouveau dans le même cercle, mais la plupart finir encore et toujours par douter et détruire.

Est-ce donc le catholicisme ou la raison qui nous fait désespérer d'élever jamais l'édifice solide de la philosophie, et de *parvenir à une croyance raisonnable*! cette raison n'est-elle point « la vraie Pénélope qui, pendant la nuit, défait, comme re-

marque Bayle, la toile qu'elle avait faite pendant le jour? »

Dans cet état de choses, qu'un instituteur du genre humain, tout en livrant le monde à nos disputes, mette pourtant à l'abri de toute atteinte les vérités les plus étroitement liées avec notre bonheur; qu'en leur donnant une sauvegarde dans une autorité irréfragable, il en fasse autant de signaux placés sur les routes longues, tortueuses et obscures de la science, autant de points cardinaux autour desquels on pourrait rallier toutes les découvertes...; un pareil instituteur ne démériterait pas de la philosophie, il n'empiéterait pas sur son domaine, quelque étendu qu'il pût être; loin de retarder le progrès des lumières, il en préviendrait, au contraire, la dissipation entière, il satisferait évidemment aux plus pressans besoins d'une raison sans cesse vacillante.

Mais le catholique seul n'a-t-il pas le droit d'affirmer que Jésus, l'auteur de sa religion, a rendu ce service à l'humanité? Jésus, puissant en œuvres et en paroles; Jésus à qui l'impie lui-même s'est vu contraint de donner au moins le non de *sage;* Jésus, qui, par cette qualité, se concilie déjà nos respects et notre attention; Jésus, dont nous ne saurions trop nous empresser de mettre à profit les leçons; car pourrait-on bien, sans trop de témérité, se promettre de fréquentes apparitions d'une aussi éminente sagesse?

Jésus, à la vérité, conversant avec les hommes, n'a disserté ni sur la nature de l'âme, ni sur celle de la matière. Pour l'homme qui n'a pas deux vies, l'une « pour prendre les leçons » de la sagesse, l'autre pour les pratiquer, mais qui doit faire » l'un et l'autre pendant les courts instans qu'il est sur la » terre [1] »; pour l'homme, il doit être une science indépendante de toutes nomenclatures, définitions, hypothèses, systèmes, ainsi que de toutes ces spéculations qui ont si souvent induit en erreur sur l'objet essentiel de nos connaissances et le mode de les acquérir.

Aussi Jésus s'est particulièrement révélé aux simples et aux petits. Il a remonté de la contemplation des choses créées à celle des choses invisibles. Des objets qu'il avait sous les yeux il

[1] Lactance. *Inst. divin.*; liv. III, ch. 16.

tirait des comparaisons familières pour nous instruire. La providence de son père céleste éclate dans ces lis des campagnes, parés d'un vêtement plus brillant que celui de Salomon, au milieu de toute sa gloire; dans ces oiseaux qui ne sèment ni ne recueillent, et trouvent pourtant leur nourriture [1].

Il a moins cherché à condamner et réprimer les efforts de notre esprit inquiet et envieux, qu'à mettre fin à ses doutes sur les vérités qu'il lui importe le plus de connaître, qu'à le précautionner contre l'erreur.

Il a moins discouru sur les règles et les fondemens de nos devoirs, qu'il ne les a pratiqués. Il a exposé la loi plus qu'il n'en a développé les motifs; il l'a promulguée avec cette autorité qui ôte au coupable tout subterfuge, et qui rassure le juste contre tous les sophismes de la raison.

L'orgueil avait égaré cette raison; il l'a combattu par l'exemple et les leçons de l'humilité la plus profonde et la plus incompréhensible; aux froids calculs de cette raison il a opposé le feu de cette charité universelle qu'il venait allumer sur la terre.

Il nous fallait un appui et un guide, il s'est appliqué surtout à multiplier les preuves [2] de son origine céleste, de sa divinité; car lui seul est *la voie*, *la vérité* et *la vie*. Il a voulu, pour ainsi dire, se reproduire dans ses apôtres et leurs successeurs; les écouter, *ce sera l'écouter*, les mépriser, *ce sera le mépriser, et il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles* [3].

Ainsi il y a dix-huit siècles, à une époque où, malgré toute la prétendue prudence des sages du siècle, la société était près de

[1] Matth., ch. XI, v. 25.

[2] S. Matth.; ch. 9, 11, 12. S. Jean, ch. 5, 10, 15.

[3] La philosophie du plus vertueux et du plus religieux philosophe de l'antiquité est celle qui se rapproche davantage de la philosophie du catholique... Socrate pensait « que la seule connaissance nécessaire aux hommes, était celle de leurs devoirs : la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire. Convaincu que le vice vient d'une erreur, il s'attachait à conduire les hommes à la vertu, en les éclairant sur les biens et les maux d'où dépend leur bonheur ou leur malheur. Cette connaissance servait de fondement à sa morale dont les préceptes avaient

faire naufrage[1], ainsi nous instruisait Jésus-Christ de ce que nous devons par-dessus tout *savoir et faire*, et de ce qu'il nous est donné d'espérer et de craindre.

C'est depuis la prédication de sa doctrine surtout, que le catholique peut donner des solutions sur les questions les plus dignes d'exercer la curiosité de l'homme, c'est-à-dire, sur les questions relatives à son origine, à notre nature, à notre fin, à notre destination.

C'est aussi depuis la publication de son Évangile que les philosophes ont eu des idées plus claires, des notions plus précises sur ces questions importantes, s'il en fut jamais.

« Le peuple, à la faveur des lumières que la Religion *révélée*, a communiquées au monde, a été plus *ferme*, plus *décidé* sur ce grand nombre de questions intéressantes que ne l'ont été toutes les sectes des philosophes [2] ».

Les hommes ont été réellement meilleurs et plus heureux.

— Ces effets caractériseront toujours la science de la vraie sagesse, la véritable philosophie.

Le catholicisme continue à les produire, parce qu'il fixe les incertitudes de la raison sur les vérités les plus essentielles au

une sanction dans les peines et les récompenses d'une autre vie.

» Sa théologie était simple. Un Dieu auteur et conservateur de l'univers en était le dogme principal.

» C'étaient les belles proportions et les formes élégantes que le marbre recevait du ciseau dans l'atelier de son père, qui lui avaient donné les premières idées de la perfection. Elles l'avaient conduit à admettre une harmonie entre les parties de ce vaste univers, dont les merveilles, disait-il, annonçaient avec éclat son auteur et l'intelligence de cet auteur. » (Voyez les Voyages du jeune Anacharsis, *Socrate*, passim.)

Sur tout le reste, Socrate pensait, à force de méditation et de travaux, avoir acquis le droit de dire qu'il ne savait rien. Il croyait même « que les hommes seraient toujours également injustes et vicieux, à moins que le ciel ne s'expliquât plus clairement, et que Dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoyât quelqu'un qui apportât sa parole, et leur révélât ses volontés. » (Plat. Apol. Socr., t. I, p. I; in Phœd. tom. I, p. 85.)

[1] Expression de l'auteur du *Génie du Christianisme*, tom. IV, ch. dernier.

[2] D'Alembert, *Discours prélim. de l'Encyclopédie*.

bonheur de l'homme, parce qu'il reconnaît une autorité préposée à leur garde, autorité même imposante et vénérable, ne fût-elle qu'humaine ; le catholicisme n'empêche donc point de *parvenir à une croyance raisonnable de quoi que ce soit.*

Celui dès-lors qui le professe et respecte cette autorité divine, celui qui prend les vérités qu'elle enseigne pour bases de ses recherches, pour points de départ dans ses discussions, qui brûle surtout du feu sacré de la charité de Jésus-Christ, celui-là ne s'expose donc pas au danger de heurter contre aucun *système d'étouffement* et *d'obscurantisme ;* sa philosophie ne le cède à aucune autre, disons mieux, elle l'emporte, et de beaucoup, sur la doctrine de tous les *sages* des tems anciens et des tems modernes.

Passons maintenant à l'examen du fait de la propagation des lumières, et nous serons de plus en plus convaincus que le catholicisme est éminemment favorable à leurs progrès.

Dès les tems les plus anciens, les catholiques ont acquis des droits à la reconnaissance du monde lettré et savant.

Sans l'érudition vaste des S. Justin, des S. Clément d'Alexandrie, des Athénagores, des Tertullien, des Origène, des Eusèbe de Césarée, des saint Jérome, des saint Augustin, etc., *beaucoup de faits historiques, de poètes, d'historiens, de philosophes*, nous seraient inconnus[1].

S. Justin lui seul cite quarante auteurs profanes, tant poètes épiques et dramatiques, qu'historiens et philosophes. S. Clément en nomme six cents[2].

Pendant que l'Occident, envahi par les barbares, se couvrait de ténèbres, les catholiques d'Orient étaient presque les seuls qui se livrassent à l'étude de l'ancienne littérature et de la philosophie grecque. Quand ils se séparèrent du reste de la catholicité, ceux d'Occident ne pensèrent jamais à leur faire un crime d'avoir cultivé les sciences et les lettres.

[1] Fleury, 2e *Disc.*

[2] *Recherches sur les bibliothèques*, par M. Petit-Radel; 1re sect., p. 25.

Et en effet, jusque dans les écrits de ceux à qui les travaux du ministère ôtaient le loisir de se livrer assidûment à ces études, il n'est pas difficile d'apercevoir et de distinguer l'heureux emploi qu'ils en savaient faire. Les citatations nombreuses d'Homère, d'Hésiode, d'Euripide, de Platon, etc., par un Théophile d'Antioche, annoncent, dans cet évêque, un esprit aussi instruit que cultivé.

L'éloquence des S. Cyprien, des S. Basile, des S. Grégoire de Naziance, des S. Chrysostome, des S. Ambroise, des Lactance, etc., indique assez que les bons modèles de l'antiquité leur avaient été familiers. « Les écoles les plus célèbres des Gentils étaient fréquentées par les premiers Pères de l'Eglise. S. Basile et S. Grégoire de Naziance étudièrent à Antioche et à Athènes, sous les mêmes maîtres que l'empereur Julien. Les enfans des chrétiens se rendaient à ces écoles[1]. » S. Basile a même adressé aux jeunes gens une instruction sur la manière de se rendre utile la lecture des auteurs profanes[2]; et S. Augustin[3] ainsi que S. Jérome[4] ont écrit sur l'usage qu'on peut faire de leurs richesses littéraires.

L'on sait enfin que l'édit de Julien qui interdisait aux chrétiens l'étude des auteurs profanes, parut à ces fidèles la persécution la plus cruelle que cet empereur eût exercée contre eux[5].

Toutefois, dans l'examen du fait de la propagation des lumières, nous ne nous arrêterons point à relever les nombreuses obligations dues aux catholiques qui nous ont conservé les précieux restes de la littérature nous ne rappellerons pas que cette conservation était, même au sixième siècle, le sujet d'un article de la règle d'un monastère[6]; que les retraites des ministres de la Religion étaient celles des muses chassées de leurs asiles; que les chefs de l'Eglise s'empressaient les premiers à propager les études littéraires, qu'ils y employaient des gardes-

[1] *Rech. sur les bib.* M. Petit-Radel, p. 31.

[2] Homél. 24 *ad adolescentes.*

[3] *De doctrinâ Christi*, lib. II, p. 60.

[4] *Ep. ad mag.*

[5] Greg. Naz. *Orat.* III.

[6] Le Monastère de Ternac, près de Vienne et du Rhône (V. *Rech.*, t. I, p. 47.

notes, des copistes, parmi lesquels on comptait nombre de jeunes vierges[1].

Des fondations d'écoles et d'universités furent le fruit de ce zèle, et il suffit de nommer ici un S. Louis, un Alphonse X, un Robert à Naples, un Frédéric II. Ce fut même l'exemple d'un soudan dont Louis IX « avait entendu dire qu'il faisait rechercher, copier et réunir les livres de tout genre de sciences pour l'usage journalier des lettres de son pays[2], » ce fut cet exemple qui engagea ce saint roi à former une bibliothèque à la sainte chapelle. C'était encore dans le même but de favoriser la propagation des lumières, qu'il dotait les universités, et subvenait aux frais d'études de pauvres écoliers. Il faisait même traduire les anciens auteurs en langue vulgaire; et il fut imité, en cela, par ses successeurs Philippe-le-Bel, Jean et Charles V[3].

Quels témoignages, en effet, de ce zèle de toute l'Europe, pour l'avancement des lettres et des sciences, dans l'empressement à rechercher les manuscrits et à les copier, dans le prix étonnant qu'on y attachait !

Antoine de Palerme vendit même sa maison pour s'en procurer un de Tite-Live.

Il est continuellement parlé, dans les Lettres de Gerbert, des sommes d'argent qu'il employait, étant pape, à faire rechercher des ouvrages perdus dans toute l'Italie, l'Allemagne et la Belgique[4].

Nicolas V, qui donna 5000 ducats d'un manuscrit hébreu de l'Evangile de S. Mathieu, envoyait jusque dans la Scandinavie recueillir les trésors de la littérature. Ænéas Sylvius lui attribue l'acquisition de trois mille manuscrits.

Léon X acheta cinq cents ducats un manuscrit de Tacite, conservé en Westphalie dans l'abbaye de Corvey.

Quelle protection les arts et les sciences trouvaient-ils auprès d'un Nicolas V, d'un Sixte IV, des Médicis, d'un Bessarion, des Lionnel et des Borsus à Ferrare; des Visconti, d'un François

[1] *Recherches sur les bibliothèques...* p. 26.

[2] *Ibid.* p. 118, 3 sect.

[3] Lebœuf II; Fresnoy, *Notes sur Commines*; Vely, Villaret, *Histoire de France.*

[4] *Recherches sur les bibliothèques...* p. 82, 2e sect.

Sforce, d'un Louis Morus à Milan; des ducs de Gonzague à Mantoue; des ducs d'Urbin, d'un Alphonse d'Arragon à Naples; d'un Mathias Corvinos en Hongrie; d'un Jacques IV en Ecosse; d'un Henri VII en Angleterre; des Charles VII, des Louis XII, des François I[er] en France! En ce seul royaume, « trente-quatre villes ou bourgs prirent part à l'imprimerie dans le cours du quinzième siècle [1]. »

De quel accueil ces protecteurs des sciences n'honoraient-ils pas les savans dont ils s'entouraient? Avec quels soins généreux faisaient-ils de leurs collections précieuses une source d'instruction publique! Ces soins, de la part des rois de France, nous sont connus. A Florence, ce fut *Nicolo Nicoli* qui ouvrit le premier sa collection de huit cents manuscrits. Il avait employé presque toute sa vie à les copier, et il les *légua, par son testament, à l'usage public et perpétuel* [2].

Sixte IV rendit également publique la bibliothèque du Vatican, fondée par Nicolas V. Bessarion laissa la sienne à la république de Venise. Elle était composée des manuscrits qu'il avait en grande partie copiés lui-même dans sa jeunesse.

Que d'émulation, que de combats, de générosité, dans les gens de lettres [3]! Que d'assiduité dans ces jeunes gens et ces vieillards, par exemple, qui couraient en foule aux leçons d'Emmanuel Chrysoleras; qui l'écoutaient « avec cet enthousiasme que la dignité de ses manières, la pureté de ses mœurs, l'étendue de ses connaissances, la beauté de sa déclamation, avaient su exciter [4]! »

[1] *Recherches sur les bibl.* p. 207, 4[e] sect.

[2] *Ibid.* p. 1. 233.

[3] Nous rappelons ici une démarche faite par l'Université de Paris; François I[er] avait attaché des appointemens aux places de professeurs qu'il venait de créer, avec défense de rien exiger des élèves. Cette nouvelle mesure était préjudiciable aux anciens professeurs de l'Université; car ne jouissant pas du même avantage, leurs leçons devaient être moins fréquentées. Cette Université néanmoins vint rendre grâces à François I[er] du zèle qu'il avait fait éclater pour ces nouveaux établissemens, pour les progrès des sciences et des lettres.

[4] *Ibid.* p. 48.

Il n'y a pas même jusqu'à ce sexe [1] dont la principale occupation est le plus souvent de sacrifier aux grâces qui ne rendît hommage aux sciences et aux lettres, et ne s'empressât de les cultiver.

L'on vit, dans les XIIIe, XIVe et XVe siècles, des femmes remplir, à Bologne, des chaires de professeurs. Tout le monde connaît les noms de *Modesta di Pozzo, di Zozzi*, de *Cassandre fidèle*, d'*Isotta*, d'une marquise de Pescaire, d'Isabelle de Cordoue et de tant d'autres dames célèbres qui montrèrent un zèle soutenu et un goût exquis pour la belle littérature et les progrès des sciences et des arts.

Parlerons-nous des Allemands et de leur ardeur à s'instruire? Oh! c'est ici qu'ils nous fournissent la preuve la plus complète que la prétendue *raison émancipée* ne pouvait rien ajouter à leur zèle pour les progrès des lumières en leur patrie.

Que l'Italien, fier de les avoir devancé, que l'Italien, trompé par des dehors simples et modestes, ne voie en eux que des *barbares;* que la prévention éloigne d'eux ces Grecs recherchés de toute l'Europe; l'amour de la science commande à l'Allemand le mépris des insultes. Presque sans protection, il va s'éclairer au foyer des lumières, il va lui-même chercher ces Grecs, et les forcer d'avouer que dans un *Reuchlin, la Grèce exilée a passé les Alpes.*

Nous pouvons nommer ici, entre beaucoup d'autres, et avec pleine confiance, un Rudolphe Lange, un comte Maurisse, un Rudolphe Agricola, disciples du pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, un Antoine Frey, un Dalberg, évêque de Worms, et tant d'autres. Tous réunissent aux vertus religieuses l'amour le plus ardent pour les sciences et la propagation des lettres.

Je ne m'arrêterai point à faire l'énumération des découvertes et des prodiges des arts, j'observerai seulement que la plupart de ces découvertes furent antérieures à la *raison émancipée*; telle l'invention de la poudre à canon, la boussole, les moulins à papier (par un sénateur de Nuremberg, au XIVe siècle), la mécanique à broyer le chiffon (par Ulman Stram), l'imprime-

[1] Fortunat, tom. VIII, ch. 2, pag. 184, parle de religieuses auxquelles l'étude de la langue grecque n'était pas étrangère. (Petit-Radel, 1re sect., p. 47.)

rie, qui devait être tout à la fois si utile et si nuisible; enfin les postes, qui favorisèrent les correspondances et les discussions en tous genres de critiques.

Les arts, dont les progrès étaient liés nécessairement au développement des sciences physiques, avaient aussi reçu un degré remarquable de perfection. Les sciences exactes, les mathématiques pures et mixtes avaient ouvert leur sanctuaire à de nombreux adeptes.

Parmi eux, et dans cette Italie où l'on affecte de ne chercher que la patrie des beaux-arts, parmi eux on comptait un Lucas Paccioli, un Borgo, un Jean Bianchini, un Jacob Angelo, un Dominique Novera (le maître de Copernic). Le pape Sixte IV s'était occupé de la réforme du calendrier proposée déjà par Roger Bacon à Clément IV, et par Pierre D'Ailly dans le concile de Constance.

L'Allemagne peut nommer avec fierté son Jean Gmunden, son Purbach, son Régio Montanus, son Verner et son Nicolas de Cussa.

L'Espagne, dès le XIIIe siècle, avait vu un de ses rois représenter dans les tables astronomiques les mouvemens de l'astre du jour. Un Bernard y avait publié, dans la langue du pays, des éphémérides très-estimées encore.

Gama, comme Christophe Colomb, étendait la science de la géographie, et *Henri* de Portugal avait découvert le premier les cartes plates où étaient tracées les routes des vaisseaux sur la mer.

L'Allemagne se flattait de posséder, après l'Italie et la France, les politiques les plus éclairés, les historiens les plus exacts et les meilleurs géographes.

Dès le XIIIe siècle même, l'esprit de comparaison et de critique, dans Hugues de Saint-Cher, avait produit la première concordance de la Bible que nous connaissons, ainsi qu'un Recueil des variantes, extrait des manuscrits hébreux, grecs et latins de la Bible, sous le titre remarquable de *Correctorium Bibliæ.*

Louis XII avait demandé à Paul-Émile, illustre Veronais, et à Robert Gaguin, de débrouiller le *chaos de nos antiquités nationales.*

Tandis que, dans les palais de Médicis, ces temples des muses, on disposait avec ordre, goût et discernement de nombreuses collections de médailles et de chefs-d'œuvre de l'antiquité; tandis qu'un *Pomponius Lætus*, dans ses promenades, cherchait de retrouver l'ancienne Rome dans tous les coins et recoins de la Rome moderne, la maison d'un *Aldus Manutius* était une espèce d'académie, où les éditions qui sortaient des presses de ce savant étaient soignées, revues et corrigées par un *Marcus Musurus* et un Erasme. Les obligations de ce dernier sont tellement connues, qu'il est inutile de rappeler ici les travaux par lesquels il a bien mérité de son siècle. Mais pourrions-nous passer sous silence ceux du Ximenès; nous taire sur cette Polyglotte, résultat de la comparaison des nombreux exemplaires hébreux, chaldéens, grecs et latins, que ce savant cardinal se procura à ses propres frais, et de la critique qu'il en fit lui et les hommes érudits dont il s'entoura pour l'exécution de ce précieux ouvrage. Ce prélat éclairé, s'appuyant de l'autorité des Pères de l'Eglise, recommandait l'étude des Saintes Ecritures dans les textes primitifs, et fixait l'attention du souverain pontife sur le besoin de consulter les oracles sacrés dans les textes originaux[1].

Mais si, dans cette foule de siècles que nous venons de parcourir très-rapidement, il est permis d'en choisir un en particulier, qui fut un siècle de gloire pour la France et pour l'Europe entière, quelle autorité que celle de ce siècle à jamais fameux des *Louis-le-Grand*, des Condé, des Turenne, des Lamoignon, des Pascal, des Mallebranche, des Fénelon, des Bossuet, des grands hommes et des esprits supérieurs en tout genre, siècle où les lettres, les sciences jetèrent un éclat qui n'a pas été égalé depuis, où la Religion fut l'objet de toutes les pensées comme de tous les hommages, où elle fut étudiée, discutée, approfondie, et où on regarda généralement comme un délire de n'y pas croire et de prétendre qu'elle nuit aux progrès de l'esprit humain.

[1] Voyez la préface de cette Polyglotte adressée à Léon X (on doit à ce pape les premières études des langues orientales).

Nous venons d'esquisser le tableau des efforts de cet esprit humain sous l'influence du catholicisme, et nous adressant à l'observateur tant soit peu *philosophe*, nous ne craindrons pas de lui demander si ces siècles éminemment religieux étaient aussi *ténébreux* qu'on veut bien l'insinuer, et si ce monde-là était tout-à-fait dans le *chaos*[1].

Ces réflexions sur l'état des sciences et des lettres dans les pays catholiques suffisent, nous osons l'espérer, pour convaincre tout esprit raisonnable que la Religion qu'on y professe n'a pas été un obstacle aux progrès des lumières, et que l'*émancipation* de cette *raison* qui nous transforma tantôt en *hommes-plantes*, tantôt en *hommes-machines*, est la seule complice du crime, si souvent rejeté sur les catholiques, d'adopter un *système d'obscurantisme*.

Il est donc démontré, et les plus grands philosophes de l'antiquité, Pythagore, Socrate, Platon, en conviennent, que *Dieu seul* peut instruire les hommes, fixer leurs idées au milieu des oscillations de leur raison. Il n'est pas moins évident que rien de ce qui embellit la vie n'est étranger au catholicisme; arts, sciences et lettres, législateurs, philosophes, historiens, orateurs, poètes, artistes, tous lui doivent un tribut de reconnaissance, car il est la source de tout ce qui est vraiment beau, louable, honnête et utile.

[1] *Essais*, p. 193.



Traditions.

SYSTÈMES DES ÉGYPTIENS

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME ET SUR LES RÉCOMPENSES ET LES PEINES DE L'AUTRE VIE [1].

Thèbes, le 29 mai 1829. Biban el molviek.

.... Près du battant de la première porte du temple de Pharaon Ramsès V, on a figuré les 24 heures du jour astronomique sous forme humaine, une étoile sur la tête, et marchant vers le fond du tombeau, comme pour marquer la direction de la course du dieu, et indiquer celle qu'il faut suivre dans l'étude des tableaux qui offre un intérêt d'autant plus piquant que, dans chacune des douze heures du jour, on a tracé l'image détaillée de la barque du dieu, naviguant dans le fleuve céleste sur le *fluide primordial* ou *l'Æther*, le principe de toutes les choses physiques selon la vieille philosophie égyptienne, avec la figure des dieux qui l'assistent successivement, et de plus, la représentation des *demeures célestes* qu'il parcourt, et les scènes mystiques propres à chacune des heures du jour.

Ainsi, à la première heure, la *bari* ou barque, se met en mouvement et reçoit les adorations des esprits de l'Orient; parmi les tableaux de la seconde heure, on trouve le grand serpent *Apophis*, le frère et l'ennemi du Soleil, surveillé par le dieu *Atmon*; à la troisième heure, le dieu Soleil arrive dans la zône céleste où se décide le sort des âmes relativement aux corps qu'elles doivent habiter dans leurs nouvelles transmigra-

[1] Extraits des lettres écrites par M. Champollion, pendant son voyage en Egypte.

tions ; on y voit le dieu Atmon assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines qui se présentent successivement : l'une d'elles vient d'être condamnée, on la voit ramenée sur terre dans un *bari* qui s'avance vers la porte gardée par Anubis, et conduite à grands coups de verges par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste ; le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en grand caractère *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant, quelque glouton de l'époque.

Le dieu visite à la cinquième heure les *Champs-Elysées* de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre ; elles portent sur la tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux; ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis : plus loin, d'autres tiennent en main des faucilles; ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité ; leur légende porte : « Elles » font des libations de l'eau et des offrandes des grains des cam» pagnes de gloire ; elles tiennent une faucille et moissonnent » les champs qui sont leur partage; le dieu Soleil leur dit : Pre» nez vos faucilles, moissonnez vos grains, emportez-les dans » vos demeures, jouissez-en et les présentez aux dieux en of» frande pure. » Ailleurs enfin on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin que remplit l'eau céleste et primordiale, le tout sous l'inspection du dieu *Nil-céleste*. Dans les heures suivantes, les dieux se préparent à combattre le grand ennemi du Soleil, le serpent *Apophis*. Ils s'arment d'épieux, se chargent de filets, parce que le monstre habite les eaux du fleuve sur lequel navigue le vaisseau du Soleil ; ils tendent des cordes ; Apophis est pris ; on le charge de liens ; on sort du fleuve cet immense reptile au moyen d'un cable que la déesse *Selk* lui attache au cou, et que douze dieux tirent, secondés par une *machine fort compliquée*, manœuvrée par le dieu *Sev* (Saturne) assisté des génies des quatre points cardinaux. Mais tout cet attirail serait impuissant contre les efforts d'Apophis, s'il ne sortait d'en bas une *main énorme* (celle d'Ammon) qui saisit la corde et arrête la fougue du dragon. Enfin, à la on-

zième heure du jour, le serpent captif est étranglé, et bientôt après le dieu Soleil arrive au point extrême de l'horizon où il va disparaître. C'est la déesse *Nétphé* (Rhéa) qui, faisant l'office de la Thétis des Grecs, s'élève à la surface de l'abîme des eaux célestes, et, montée sur la tête de son fils Osiris, dont le corps se termine en volute comme celui d'une syrène, la déesse reçoit le vaisseau du soleil que prend bientôt dans ses bras immenses le Nil-céleste, le vieil Océan des Mythes égyptiens.

La marche du soleil dans l'*hémisphère inférieur*, celui des ténèbres, pendant les douze heures de nuit, c'est-à-dire la contre-partie des scènes précédentes, se trouve sculptée sur les parois des tombeaux royaux, opposées à celles dont je viens de donner une idée très-succinte. Là, le dieu, assez constamment peint en *noir*, de la tête aux pieds, parcourt les 75 cercles ou zônes auxquels président autant de personnages divins de toute forme, et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les *âmes coupables* qui subissent divers supplices. C'est véritablement là le type primordial de l'*Enfer* du Dante. Car la variété des tourmens a de quoi surprendre; et je ne suis pas étonné que quelques voyageurs effrayés de ces scènes de carnage, aient cru y trouver la preuve de l'usage des sacrifices humains dans l'ancienne Egypte; mais les légendes lèvent toute espèce d'incertitude à cet égard : ce sont des affaires de l'autre monde, et qui ne préjugent rien pour les us et coutumes de celui-ci.

Les âmes coupables sont punies d'une manière différente dans la plupart des zônes infernales que visite le dieu Soleil : on a figuré ces esprits impurs et persévérant dans le crime, presque toujours sous la forme humaine, quelquefois aussi sous la forme symbolique de la *grue*, ou celle de l'*épervier à tête humaine* entièrement peint en *noir*, pour indiquer à la fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres; les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens de la zône, brandissant leurs glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis sur la terre; d'autres sont suspendues la tête en bas; celles-ci, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files; quelques-unes, les mains liées derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine; dans de grandes chaudières on fait bouillir les âmes vivantes, soit sous

forme humaine, soit sous celle d'oiseau, ou seulement leurs têtes et leurs cœurs. J'ai aussi remarqué des âmes jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos céleste (l'éventail), auxquels elles avaient perdu tous leurs droits. J'ai des copies fidèles de cette immense série de tableaux et des longues légendes qui les accompagnent. A chaque zône et auprès des suppliciés, on lit toujours leur condamnation et la peine qu'ils subissent. « Ces âmes ennemies, y est-il dit, ne » voient point notre Dieu lorsqu'il lance les rayons de son dis» que; elles n'habitent plus dans le monde terrestre, et elles » n'entendent point la voix du Dieu grand lorsqu'il traverse » leurs zônes. »

Tandis qu'on lit, au contraire, à côté de la représentation des âmes heureuses, sur les parois opposées : « Elles ont trouvé grâce » aux yeux du Dieu grand; elles habitent les demeures de gloire, » celles où l'on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont aban» donnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis » qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Cette double série de tableaux nous donne donc le *système psychologique égyptien* dans les deux points les plus importans et les plus moraux, *les récompenses et les peines*. Ainsi se trouve complètement démontré tout ce que les anciens ont dit de la doctrine égyptienne *sur l'immortalité de l'âme* et le but positif de la vie humaine. Elle est certainement grande et heureuse, l'idée de symboliser la *double destinée* des âmes par le plus frappant des phénomènes célestes, le cours du soleil dans les deux hémisphères, et d'en lier la peinture à celle de cet imposant et magnifique spectacle. (*XIIIe Lettre sur l'Egypte.*)

Opinion de M. Champollion sur le temple d'Esnèh.

Le 3 mars (1829) au matin, nous arrivâmes à Esnèh, où nous fûmes très-gracieusement accueillis par Ibrahim-Bey, le gouverneur de la province; avec son aide, il nous fut permis d'étudier le grand temple d'Esnèh, encombré de coton, et qui, servant de magasin général de cette production, a été crépi de limons du Nil, surtout à l'extérieur. On a également fermé avec des murs de boue l'intervalle qui existe entre le premier rang

de colonnes du pronaos, de sorte que notre travail a dû se faire souvent une chandelle à la main, ou avec le secours de nos échelles, afin de voir les bas-reliefs de plus près. Malgré tous ces obstacles, j'ai recueilli tout ce qu'il importait de savoir relativement à ce grand temple, sous les rapports mythologiques et historiques. Ce monument a été regardé, d'après de simples conjectures établies sur une façon particulière d'interpréter le zodiaque du plafond, comme le plus ancien monument de l'Egypte : l'étude que j'en ai faite m'a pleinement convaincu que c'est, au contraire, le plus moderne de ceux qui existent encore en Egypte ; car les bas-reliefs qui le décorent, et les hiéroglyphes surtout, sont d'un style tellement grossier et tourmenté qu'on y aperçoit au premier coup-d'œil le point extrême de la décadence de l'art. Les inscriptions hiéroglyphiques ne confirment que trop cet aperçu. Les masses de ce pronaos ont été élevées sous l'empereur César-Tibérius-Claudius Germanicus (l'empereur Claude), dont la porte du pronaos offre la dédicace en grands hiéroglyphes. La corniche de la façade et le premier rang de colonnes ont été sculptées sous les empereurs Vespasien et Titus ; la partie postérieure du pronaos porte les légendes des empereurs Antonin, Marc-Aurèle et Commode ; quelques colonnes de l'intérieur du pronaos furent décorées de sculptures sous Trajan, Adrien et Antonin ; mais, à l'exception de quelques bas-reliefs de l'époque de Domitien, tous ceux des parois de droite et de gauche du pronaos portent les légendes de Septime-Sévère et de Géta, que son frère Caracalla eut la barbarie d'assassiner en même tems qu'il fit proscrire son nom dans tout l'empire ; il paraît que cette proscription du tyran fut exécutée à la lettre jusqu'au fond de la Thébaïde, car les cartouches noms-propres de l'empereur Géta sont tous *martelés* avec soin ; mais ils ne l'ont pas été au point de m'empêcher de lire très-clairement le nom de ce malheureux prince : *l'Empereur César Géta le directeur*.

Je crois que l'on connaît déjà des inscriptions latines ou grecques dans lesquelles ce nom est martelé : voilà des légendes hiéroglyphiques à ajouter à cette série.

Ainsi donc, l'antiquité du pronaos d'Esnèh est incontestablement fixée, la construction ne remonte pas au-delà de l'em-

pereur Claude; et ses sculptures descendent jusqu'à Caracalla, et du nombre de celles-ci est le fameux zodiaque dont on a tant parlé.

Ce qui reste du naos, c'est-à-dire le mur du fond du pronaos, est de l'époque de Ptolémée-Epiphane, et cela est encore d'hier, comparativement à ce qu'on croyait.

(*Lettre écrite de Thèbes, le* 25 *mars* 1829.)

Passage de l'Ecriture confirmé par une découverte de M. Champollion.

Parmi les noms de plus de trente nations vaincues par le roi *Sechonchis*, ce savant a trouvé écrit en toutes lettres, dans un tableau sculpté du palais de Karnac, *Joudaha Malek*, le royaume des Juifs ou de Juda. « C'est là, dit M. Champollion, un com» mentaire à joindre au chap. XIV du 1er liv. des *Rois*, qui ra» conte en effet l'arrivée de *Séchonchis* à Jérusalem et ses succès. » Ainsi, l'identité que nous avons établie entre le *Scheschouk* » égyptien, le *Séchonchis* de Manéthon, et le *Sésac* ou *Scheschok* » de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante. »

(*Ve lettre écrite de Thèbes, le* 24 *nov*. 1828.)

Traditions.

TRADITIONS ORIENTALES SUR LA CRÉATION, LE DÉLUGE [1], ETC.

« On lit dans plusieurs Pouranas (livres religieux des Hindous, ce mot signifie *antique*) que le premier homme eut le nom d'Adimo (*le premier* en sanskrit). Il eut pour femme Procriti (ce mot chez les Indiens, comme Heva, chez les Hébreux, signifie *la vie*). D'autre part le premier Menou fut surnommé Soyambhouva, mot qui veut dire *né de celui qui existe par lui-même*; ce qui prouve qu'il n'eut aucun homme pour père. Sa femme donna le jour à deux fils et à trois filles. Ce premier couple fut créé pour la multiplication de l'espèce humaine. Après la dernière création du monde, que les Brahmines désignent par le nom de *Padmacalpiya*, ou création du *Lotus*. Dans ces premiers tems, ajoutent les Pouranas, Dieu descendit sur la terre pour assister à un *sacrifice* qui lui fut offert. »

[1] Nous avons puisé la plus grande partie de ces notes dans les *Recherches asiatiques* et dans l'admirable ouvrage de M. Cuvier, *Sur les Révolutions du globe*. Cet ecrivain profond, ce grand naturaliste donne, en constatant la date du déluge, d'après l'histoire positive des peuples anciens, la preuve de la fausseté de leur chronologie; il démontre jusqu'à l'évidence, que tous les peuples éclairés, sans en excepter ceux de l'Asie, dataient leur déluge d'une époque peu différente de celle que nous lui assignons d'après les livres saints, et que tout ce qui la dépasse est mensonger. Nous avons inséré dans les *Annales* de nombreux fragmens de cet ouvrage.

« Les Hindous croient que, sous le règne de *Vaivasaouata*, ou enfant du soleil, toute la terre fut submergée et tout le genre humain détruit par un déluge, à l'exception de ce prince religieux, des sept richis [1] et de leurs épouses; car ils supposent que les enfans de Vaivasaouata naquirent après le déluge. Cette *pralaya*, ou poème sacré, est composée de quatorze mille stances. La même histoire est racontée brièvement, mais avec autant de clarté que d'élégance dans le huitième livre du Bhâgaouata (livre canonique des Indiens d'une grande antiquité), d'où je l'ai extraite et traduite avec beaucoup de soin. Je me bornerai à vous en présenter ici un abrégé.

Déluge indien.

« Le démon Hayagriva ayant soustrait les Védas [2] à la vigi- » lance de Brahmah, tandis qu'il se reposait à la fin du sixième » Manaouantara, toute la race des hommes devint corrompue, » hormis les sept richis et Satyavrata, qui règnait pour lors à » Dravira, région maritime, située au sud du Carnâta. Un jour » que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans la rivière Cri- » tamâla, Vichnou lui apparut sous la forme d'un petit poisson; » et, après avoir augmenté en stature dans divers fleuves, il fut » placé par Satyavrata dans l'Océan, où il adressa ces paroles à » son adorateur surpris : *Dans sept jours, un déluge détruira toutes* » *les créatures qui m'ont offensé; mais tu seras mis en sûreté dans un* » *vaisseau merveilleusement construit; prends donc des herbes médi-* » *cinales et des grains de toute espèce, et entre sans crainte dans l'arche* » *avec les sept personnages recommandables par leur sainteté, vos fem-* » *mes, et des couples de tous les animaux. Tu verras alors Dieu face à*

[1] *Richi*, mot sanscrit qui signifie *saint*.

[2] Anciens livres qui sont le fondement de la religion indienne. William Jones leur donne une antiquité de quinze cents ans avant Jésus-Christ, ce qui serait à peu près l'époque de Moïse. « Peut-être, observe M. Cuvier, que ceux qui sauront que les époques des tables astronomiques indiennes ont été calculées après coup, et mal calculées, que leurs traités d'astronomie sont modernes et antidatés, seront-ils portés à diminuer beaucoup cette antiquité prétendue des Védas. »

(*Disc. prélim. des quadrup. foss.*)

» *face, et tu obtiendras des réponses à toutes tes questions.* Il disparut à ces mots; et au bout de sept jours l'Océan commença à submerger les côtes, et la terre fut inondée de pluies continuelles. Satyavrata étant à méditer sur la divinité, aperçut un grand navire qui s'avançait sur les eaux. Il y entra après s'être exactement conformé aux instructions de Vichnou, qui, sous la forme d'un vaste poisson, permit que le navire fût attaché avec un grand serpent marin, comme avec un câble, à sa corne démesurée. Quand le déluge eut cessé, Vichnou tua le démon, recouvra les Védas, instruisit Satyavrata dans la science divine, et le nomma septième Menou en lui donnant le nom de *Vaivasaouata.* »

« Comparons les deux récits de la création et du déluge avec ceux de Moïse, et voyons, dit le célèbre fondateur de la société anglaise de Calcutta (W. Jones), si la création décrite par le premier Menou que les Brahmanes appellent la création du lotus, n'est pas la même que celle qui est rapportée dans l'Ecriture, et si l'histoire du septième Menou n'est pas la même que celle de Noé. Je propose ces questions, mais je n'affirme rien. Je laisse à d'autres le soin de déterminer si *Adam* est dérivé d'*Adim*, qui, en sanscrit, signifie *le premier*, ou *Menou* de *Nouahh*, véritable nom du patriarche que nous appelons Noé; si le sacrifice que l'on dit avoir été honoré de la présence de Dieu est une allusion à l'offrande d'Abel; en un mot, si les deux Menous peuvent désigner d'autres personnes que le grand procréateur et le restaurateur de notre espèce [1]. »

Traditions chinoises.

Les Kings ou livres sacrés des Chinois, que cet ancien peuple regarde comme la base incontestable de son histoire, et pour lesquels ils ont autant de vénération que les chrétiens pour la Bible, les Kings sont remplis de traditions qui confirment et démontrent la vérité de la Genèse. On y voit l'univers tiré du

[1] *Recherches asiatiques*; trad. franc. *Discours sur la chronologie des Hindous*; Paris, 1805, tom. 1er, p. 171. L'*Hist. de l'Inde*, par M. Marles; Paris, 1828; tom. 1er, p. 439, et les œuvres de William Jones.

néant, la terre créée, toute la race des hommes issue d'un seul couple ; il y est parlé de l'état d'innocence, du paradis terrestre, de l'arbre de vie, du fruit défendu, de la chute de la femme, de la longue vie des patriarches, de la promesse d'un Rédempteur, etc.... On lit dans le Chou-king que *Nin-hoa* vainquit l'eau par le bois, et se sauva dans un bateau ; qu'une colonie des descendans de *Nin-hoa* vint s'établir dans le *Chen-si* ; qu'elle avait pour chef le sage *Gao*, etc.

« Les Chinois, dit M. Cuvier, datent leur déluge à peu près de la même époque que nous ; le Chou-king qui est le plus ancien de leurs livres[1], nous représente Yao, leur premier empereur, occupé à faire écouler les eaux *qui s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées et rendaient les plaines inpraticables.* » Quand la grande inondation s'éleva jusqu'au ciel, dit ailleurs le Chou-king, quand elle environna les montagnes et passa au-dessus des lieux élevés, les peuples troublés périrent dans les eaux[2]. Ce Yao date, selon les uns, de 4163, selon les autres de 3943 avant le tems actuel. « Est-il possible, s'écrie M. Cuvier, que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant, et qui fasse remonter à peu près à quarante siècles l'origine traditionnelle des monarchies assyrienne, indienne et chinoise ? Les idées de peuples qui ont si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les lois n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point, si elles n'avaient la vérité pour base[3]. »

Traditions persanes.

Chez les Perses on voit Ormusd, principe de tous les êtres, qui créa le monde en six tems. Il fit d'abord le ciel, puis l'eau, la terre, les arbres, les animaux ; l'homme et la femme furent les derniers ouvrages de la création. Placés dans un jardin,

[1] On assure, dit M. Cuvier, que le Chou-king fut rédigé par Confucius, avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, il y a environ deux mille cent soixante ans (430 ans avant J.-C.).

[2] Voyez le *Chou-king*, trad. en fr., p. 9.

[3] *Recherches sur les oss. foss.*, disc. prélim.

tous deux étaient destinés à vivre heureux; mais tous deux se laissèrent séduire par *Ahrimane*, le grand serpent, le *rusé*, le *menteur*, et ils devinrent malheureux par leur désobéissance. Selon les livres persans, il se fit autrefois un déluge qui couvrit toute la surface de la terre et qui noya ses habitans, à la réserve de quelques individus que Dieu conserva pour repeupler le monde; et c'est de là que toutes les nations d'aujourd'hui tirent leur origine. Voyez le Zend-avesta et le Boundiesch, trad. par Anquetil. Voyez aussi l'Histoire de la religion des anciens Persans, trad. de l'anglais, de Henry Lord, et l'*Analyse de l'ancienne mythologie*, par Bryant. Consultez encore les *Antiquités indiennes*, par Th. Morice; et l'*Histoire de la terre*, de Ph. Howard. Ces savans anglais prouvent que les traditions de tous les peuples de la terre établissent qu'ils descendent tous d'*une famille qui fut sauvée des eaux par un être supérieur.*

Voyages.

MAUSOLÉES DE CYRUS ET DE DARIUS,

RUINES DE PERSÉPOLIS, ECBATANE, TOMBEAU D'ESTHER ET DE MARDOCHÉE[1].

Le dixième jour depuis son départ d'Ispahan, après avoir passé au milieu des tribus errantes, sir Porter atteignit *Mourg-Aub*, où se trouvent les superbes restes de monumens anciens, décrits par M. Morier[2]. La plume et le crayon de son successeur ont jeté un grand jour sur les plus importantes de ces ruines, reconnues maintenant pour être celles de *Pasagarde*, que les Mages occupaient, selon Pline, et qui contenait le tombeau du grand Cyrus.

Ce monument est sur une éminence, non loin du pied des montagnes qui bordent au sud-ouest la plaine de Mourg-Aub. Une vaste enceinte, indiquée par les fûts brisés de vingt-quatre colonnes, forme un carré autour de l'édifice. Chaque colonne a 38 pouces de diamètre, il y en a six sur chaque face du carré, à 14 pouces de distance l'une de l'autre; dix-sept sont encore debout, mais entourées de décombres. Dans l'enceinte est le tombeau: la grande base sur laquelle il porte est composée d'immenses blocs du plus beau marbre blanc, s'élevant en

[1] Extrait des *Voyages* de sir Robert, Ker Porter en *Arménie*, en *Perse*, etc. (Londres, 1821.)

[2] Jones Morier était en Perse en 1809, en qualité de secrétaire d'embassade. Il est auteur d'un *Voyage à travers la Perse, l'Arménie et l'Asie-Mineure, jusqu'à Constantinople*. 1811. In-4°. Cet ouvrage curieux et estimé a été traduit en français.

forme de degrés au nombre de six, dont le plus bas a 44 pieds sur deux faces et 40 sur les deux autres. Ces degrés, dont les hauteurs sont inégales, reculent à la distance uniforme de 22 pouces. Sur le carré, formé par la sixième marche, est une plate-forme qui porte le tombeau. Ainsi une succession de degrés, imposans par leurs dimensions, complète, sous la forme pyramidale, le piédestal de cette tombe royale, singulièrement majestueuse dans sa simplicité.

En quittant Mourg-Aub, notre voyageur se dirigea presque au sud, par la vallée de *Kemine*, vers *Nakschi-Roustam* (la montagne des tombeaux). Ces monumens creusés sont sans contredit au nombre des plus singuliers vestiges de la grandeur perse. Sir Porter courut, pour en examiner un, des périls dont il donne l'idée dans le passage suivant :

« Quiconque n'est pas pratique de ces hauteurs, ne peut atteindre leur cime qu'en se ceignant d'une corde et se faisant haler d'en haut par quelques bras vigoureux. Je regardais autour de moi qui pourrait me rendre ce service. Mon méhmandar n'était plus seulement conteur, mais devin, et présageait d'affreux malheurs à ceux qui visitaient de tels lieux creusés et hantés par les démons. Mais des paysans du district, qui m'environnaient, parurent être au-dessus de toute crainte; et l'un d'eux, plus nerveux, plus agile que les autres, grimpa jusqu'au sommet d'un rocher vertical, comme aurait pu faire un rat au haut d'une muraille. De la plate-forme, qui sert de vestibule à un tombeau, il jeta une corde à ses compagnons, dont quelques-uns s'en servirent pour aller le rejoindre. Je suivis leur exemple, m'attachant la corde autour du corps, et leurs efforts réunis m'eurent bientôt amené au rendez-vous. La distance que je parcourais en l'air, sans autre espoir de salut que dans la dextérité d'autrui, était suffisante pour me faire faire des réflexions graves. Elle me rappela le sort tragique de six jeunes princes, parens de Darius Hystaspe, qui tous périrent à la fois dans la même expédition. Suivant Ctésias, ce grand monarque se fit creuser un tombeau sur le Nakschi-Roustam. L'opération finie, les devins chaldéens lui interdirent l'entrée de ce caveau durant sa vie, sous peine de quelque acci-

dent terrible. Darius fut intimidé, mais quelques princes de sa famille ne purent résister à la curiosité de voir l'intérieur du sépulcres. Rendu, au pied de la montagne, ils devaient être hissés par les prêtres qui en desservaient le temple. Dans cet acte, tandis qu'ils étaient encore suspendus entre le ciel et la terre, l'apparition soudaine de quelques serpens sur le rocher effraya les prêtres, qui lâchèrent les cordes, et les pauvres princes furent mis en pièces. Plus heureux, je gravis et descendis l'un des pics, le moins haut de tous, il est vrai, mais qui s'élevait à plus de 60 pieds au-dessus du sol, sans autres accidens que des meurtrissures, qui me rappelèrent que mainte fois, dans mon ascension, le roc m'avait heurté avec quelque violence. »

On remarque sur un seul de ces tombeaux la trace des inscriptions dont il fut surchargé. Sir Porter a distingué des caractères en pointe de flèche, très-bien conservés, et compté plusieurs centaines de lignes, il est vrai, en fort mauvais état. « Quel trésor d'instruction recueillerait, dit-il, celui qui pourrait les déchiffrer! C'est certainement une particularité très-remarquable de ce sépulcre, qu'il offre seul une inscription et surtout de cette étendue; circonstance qui semble favorable à la supposition que c'est là le monument creusé par l'ordre exprès de Darius-Hystaspe, pour recevoir ses restes; car Strabon dit qu'il portait une inscription et en donne même une partie. Je pense qu'un travail bien dirigé, de la patience, du tems et le secours d'un télescope, pourraient procurer la copie de ces inappréciables lignes; et je me flatte que quelques-uns des savans et infatiguables voyageurs qui dirigent leurs recherches vers cette partie de l'Orient, en viendront à bout. Cette inscription pourrait jeter du jour dans l'obscurité qui enveloppe le nom de Persépolis, et faire connaître l'époque à laquelle les rois de Perse consacrèrent ce rocher à leur sépulture. Mais ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle déciderait si les cendres de Darius Hystaspe sont dans le tombeau qu'elle décore, ou s'il faut chercher le sien dans la montagne sépulcrale de Persépolis. »

Arrivé à Persépolis, sir Porter examina les ruines de ces mo-

numens en amateur éclairé des arts et en homme profondément versé dans l'histoire ancienne. Les explications qu'il donne des bas-reliefs sont fort intéressantes : le sens général en est que Sem, fils de Noé, est le patriarche des Perses *Jemschid*, dont le fils *Elam* donna son nom au pays, tandis que celui de Jemschid se perpétua dans les dynasties successives, issues de sa race, jusqu'à Yezdijird, qui en fut le dernier roi, et périt par les armes des califes, à une époque comparativement moderne; que Darius Hystaspe est le monarque par l'ordre duquel furent exécutés les embellissemens de Persépolis, ou du moins des parties principales encore debout, du palais appelé *Tchéhelminar*, victime, 329 ans avant Jésus-Christ, de l'ivrognerie du conquérant macédonien.

Voici la description des ruines de Persépolis, situées à quelque distance au nord de Shiraz, et qui s'étendent à plus de vingt milles vers le nord, suivant les voyageurs qui ont récemment visité les lieux[1]. Près du village de Merdacht, au pied d'une haute montagne de marbre gris, on remarque une espèce de plate-forme taillée dans le roc, et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux. Ce lieu est appelé par les Persans *Tchéhelminar*, ou les quarante colonnes, et paraît répondre au palais qui fut en partie brûlé par Alexandre. L'ensemble présente la forme d'un amphithéâtre et de plusieurs terrasses élevées les unes au-dessus des autres. On monte d'une terrasse à l'autre par des escaliers si commodes, que dix cavaliers pourraient y passer de front. Au haut de chaque terrasse sont des restes de portiques et des débris d'édifices avec des chambres qui paraissent avoir été habitées. Enfin, vers le fond, contre le rocher auquel cet immense édifice était adossé, se trouvent deux tombeaux taillés dans le roc, dont on n'a pu jusqu'ici découvrir l'entrée. Les escaliers, les portiques sont construits sans chaux ni mortier, et cependant les pierres sont si

[1] Nous ajoutons ici quelques développemens au texte : nous les empruntons à un autre voyageur qui a vu les ruines de Persépolis depuis sir Porter, et qui les a visitées dans les plus grands détails. Voir la *Tribune catholique*, n° 31.

bien liées qu'il faut une extrême attention pour distinguer les joints ; les murs sont couverts de bas-reliefs et d'inscriptions dont la sagacité de nos savans est parvenue à lever le voile. Quelques bas-reliefs représentent le souverain donnant audience aux grands de sa cour, ou s'acquittant de quelques cérémonies envers la Divinité ; plus loin, ce sont des processions. En d'autres endroits on voit des combats d'animaux, soit entre eux, soit contre des hommes : ces animaux sont en général fabuleux ; ils sont la plupart formés de parties diverses d'animaux réels, dont la patrie originaire est le pays situé vers les sources de l'Oxus, entre la Bouckarie et le Thibet ; tels sont le griffon, la martichore, la licorne, etc. Les inscriptions sont en forme de clous, et quelques-unes sont répétées trois fois, mais d'une manière différente, apparemment parce qu'elles appartenaient à des langues diverses. Sur la moins compliquée de toutes, où les mots sont séparés entre eux par un coin ou clou posé obliquement, M. Groterand a lu les noms de Darius, fils d'Hystaspe, et de son fils Xercès. Il paraît évident que ces monumens furent élevés sous les premiers successeurs de Cyrus. Les figures d'animaux, ainsi que les cérémonies du culte, rappellent la doctrine de Zoroastre, qui prit naissance dans la Bactriane, et qui, sous cette puissante race, avait force de loi. A quelques milles au nord est une autre montagne, dans laquelle on a pratiqué quatre tombeaux presque en tout semblables aux premiers. M. Ker Porter, qui a pénétré dans l'un d'eux, y a reconnu les traces de la violence qu'il a fallu faire pour en forcer l'entrée. Mais dans le voisinage sont six bas-reliefs plus modernes, qui appartiennent à la dynastie des Sassanides à partir du troisième siècle de notre ère. Sur l'un, on aperçoit Ormuzd, le génie du bien dans la religion des Mages, qui présente à Artaxerxès, fondateur de cette dynastie, un anneau duquel pendent des bandelettes, ce qui doit être l'emblème de l'autorité royale. Des inscriptions en pehlvi et une en grec, qui en est la traduction, ne laissent aucun doute sur cet objet.

Un deuxième bas-relief représente une princesse recevant ce même anneau d'un personnage qui paraît être son mari. On voit sur un autre un monarque à cheval, saisissant les mains

d'un personnage qui est à pied. Auprès de celui-ci est un homme à genoux, en posture de suppliant, et vêtu en Romain. On présume que ce bas-relief, représenté aussi sur les monumens de Chapour, est l'empereur Valérien qui tomba au pouvoir de Sapor Ier. Cette montagne porte le nom de Nakschi-Roustam, ou figure de Rostam, parce que le peuple a cru y reconnaître l'image de cet ancien héros de la Perse.

Un troisième endroit, peu éloigné, appelé *Nakschi-Redjeb*, porte trois bas-reliefs également taillés dans le roc, et représentant : l'un, un roi à cheval, suivi de neuf personnes ; les deux autres, deux personnages qui ont l'air de vouloir s'arracher un diadème. Une inscription en pehlvi et en grec nous apprend que le personnage à cheval est Sapor Ier. Enfin, dans la plaine qui porte le nom de Mourg-Aub, on rencontre un petit édifice carré, avec un piédestal de marbre blanc d'une grandeur énorme. Le peuple appelle cet édifice *Meched-Mader-i-Soleyman*, ou le tombeau de la mère de Salomon. Comme cet édifice répond par sa forme à la description que Diodore de Sicile a faite du tombeau de Cyrus, M. Ker Porter n'a pas hésité à voir ici le mausolée de ce prince, et la plaine où il est placé lui a paru être *Passagarde*.

Nous revenons à sir Porter. Ce voyageur quitte Persépolis en juillet 1818, et arrive le 7 septembre à Ecbatane [1], l'ancienne capitale des Mèdes.

« Je ne m'étais pas attendu à retrouver l'Ecbatane du tems d'Alexandre ; mais quand je la découvris d'une distance de deux milles et du sommet de la dernière des hauteurs qui coupent le pays, j'observai à regret que je m'étais flatté sur cette ville sans le savoir. La vue de ses restes me fit l'effet de celle d'un cadavre substitué au corps languissant, mais vivant encore, à la rencontre duquel on m'aurait préparé. La magnificence de l'Oronte ou *Elwiund*, et la richesse du feuillage des arbres qui revêtent cette montagne, la plus haute des alentours, me frappaient d'admiration ; mais le vide de sa base, jadis occupé par Ecbatane, me causait une tristesse profonde ; le seul moyen

[1] Aujourd'hui Hamadan.

d'en sortir était de considérer le pays adjacent, cette plaine immense d'Hamadan, semée de villages en forme de châteaux, et ses collines qui s'étendent à perte de vue. Si les aspects de la campagne la plus riche et la plus variée pouvaient consoler des ravages du tems et de la barbarie des hommes, celle que j'avais sous les yeux eût complètement dissipé mes regrets. Les jardins, vergers et bosquets contigus qui remplissaient la plaine, les formes agréablement diversifiées que présentait le haut pays, les innombrables végétaux dont j'admirais l'éclat et respirais les délicieux parfums, les ruisseaux limpides dont le cours précipité par les vents indiquait les sentiers des montagnes; et qui refléchissaient la splendeur du soleil paraissant sortir, à son lever, de la crête rocheuse de l'Oronte; les maisons d'Hamadan, au nombre d'environ 9,000, formant par leur teinte sombre la seule opposition de ce riant tableau; tels sont les enchantemens naturels que, privée de ses palais, offre la magnifique contrée où Astyage tint sa cour, qui vit Cyrus adolescent déployer son activité naissante dans des voyages continuels à Persépolis, à Suse, à Babylone, et qui fleurit sous le sceptre d'or de ce grand monarque.

» Des rues ou allées bourbeuses et des bazars en ruine, voilà l'Ecbatane de nos jours ! Toutefois j'y observai, sur un ou deux points, des plates-formes en larges pierres, dont quelques-unes étaient ornées d'arabesques d'un travail supérieur, et portaient de plus des inscriptions en caractères arabes... Je ne pus obtenir d'aucun fonctionnaire public ni habitant d'Ecbatane une réponse satisfaisante sur ces restes d'antiquités. Le visir lui-même fut si surpris de mes questions, surtout quand j'y ajoutai qu'un de mes principaux objets, en visitant la Perse, était de voir les ruines de *Tackti-Jemschid*, qu'il parut me déclarer en lui-même complètement fou. Tout ce que je pus apprendre de lui et de ses hôtes ou sous-ordres, est que le sommet du mont *Elwund* offre le tombeau d'un fils de Salomon. Aux fabuleuses légendes des grands ou satrapes de la ville, le peuple ajoutait un conte sur une pierre du mont Elwund chargée d'inscriptions en caractères cabalistiques inintelligibles jusqu'alors pour quiconque l'avait examinée. Si l'on parvenait à les lire couram-

ment, et en même tems à les expliquer, la montagne serait ébranlée soudain jusque dans son centre... »

Les habitans juifs d'Ecbatane secouaient la tête à l'histoire du tombeau d'un fils de Salomon; mais ils prirent un vif intérêt aux questions que je leur fis sur celui d'Esther et de Mardochée, dont le dôme s'élève encore au-dessus des chétives habitations de ce pauvre reste d'Israël, encore languissant sur la terre de sa captivité. Cette tombe est regardée de tous les Juifs existant en Perse comme un lieu de sainteté particulière; à certaines époques ils y font des pélerinages dans le même esprit de pénitence qui leur faisait tourner autrefois les yeux vers Jérusalem. Le rabbin, gardien du sépulcre, auquel je m'adressai pour le voir, parut flatté de ma curiosité et se mit de suite en devoir de la satisfaire; nous traversâmes la ville en passant sur beaucoup de ruines et de décombres, avant d'arriver à un terrain clos, plus élevé qu'aucun de ceux du voisinage, au milieu duquel est le tombeau juif, bâtiment carré en briques, de la forme d'une mosquée, terminé par un dôme un peu alongé, le tout se dégradant faute d'entretien. La porte du monument, suivant l'ancien style sépulcral du pays, est fort petite, et d'une seule pierre très-épaisse; la clé est toujours entre les mains du chef des Juifs d'Hamadan, et sans doute elle n'a pas cessé d'y être depuis l'enterrement du saint couple, juste objet de leur reconnaissance, puisqu'il préserva leurs pères d'un massacre qui devait les envelopper tous. Le tombeau actuel d'Esther occupe la même place que l'ancien, qui fut détruit par Tamerlan. »

Sir Porter monta l'Elwund, derrière la ville, pour voir la pierre mystérieuse aux inintelligibles inscriptions. Il rencontra, en chemin, une plate-forme jadis consacrée au culte du feu; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la *tombe du fils de Salomon*; car le nom de ce sage monarque se trouve lié à la plupart des lieux remarquables de l'Orient. Continuant d'avancer, sir Porter atteignit le plus haut pic oriental de cette montagne.

La pierre mystérieuse que cherchait sir Porter était un immense bloc de granit rouge, du poids de plusieurs milliers de tonneaux, fort beau et presque sans pores. Il offrait, sur trois

colonnes, des caractères à pointe de flèche parfaitement conservés. « Ces impérissables tablettes seraient un véritable trésor, si le sens de leurs inscriptions pouvait être connu ; car on ne peut douter qu'il ne jetât un grand jour sur les premiers âges de la ville d'Ecbatane. Partout où se présentent des caractères d'écriture en apparence primitifs, il est naturel de croire que les lieux qui les possèdent ont été les premiers établissemens des hommes après le déluge. Or, dans presque toutes les plus anciennes cités du monde qui ont laissé des vestiges de leur existence, j'ai trouvé des caractères à pointe de flèche. »

D'Ecbatane, se dirigeant vers l'ouest et traversant la Médie, notre voyageur alla examiner, à *Bésitoun*, des sculptures qu'il croit representer la conquête d'Israël par Salmanazar, roi des Assyriens et des Mèdes. Sur un rocher voisin de Kermanschah, Sir Porter suivit la route directe de Bagdad, se vit bientôt hors de la Perse et dans l'ancienne Assyrie.

(*Journal des Voyages*, t. XVIII.)

Archéologie.

ANTIQUITÉS MEXICAINES

DÉCOUVERTES DANS LES ENVIRONS DE MEXICO. — PIERRE TUMULAIRE DE MONTEVIDEO.

Les antiquités plus ou moins récemment découvertes au Mexique commencent à éveiller vivement la curiosité des savans, malgré les grands intérêts politiques, qui, pour l'ordinaire, sont bien loin des intérêts de la science.

M'occupant, conjointement avec d'autres antiquaires, de recherches sur les restes de monumens explorés dans les villes de Palenque et de Mitla, je crois devoir entretenir le public d'une nouvelle collection venant de Mexico, et appartenant à M. Franck, dessinateur habile, déjà connu par les beaux dessins qu'il a faits au musée national de cette ville.

Cette collection, mise en ordre depuis peu de jours, mérite l'attention des hommes qui s'occupent de l'histoire des anciens peuples, et qui en recherchent les monumens pour éclaircir des faits que l'éloignement des tems laisserait, sans ce secours, toujours incertains.

Je n'ignore pas que, selon toute probabilité, les antiquités de Palenque et celles de Mexico sont deux séries d'antiquités tout-à-fait distinctes, en ce sens que les premières étaient déjà des antiquités pour les Mexicains du tems de Montézuma, qui sembleraient même en avoir perdu dès lors le souvenir; tandis que les secondes, celles de Mexico proprement dites, seraient infiniment plus modernes. Mais il ne faut pas oublier, malgré cette distinction, qu'il peut ou qu'il doit y avoir une grande analogie entre ces deux séries de monumens antiques, quel que soit l'espace de tems qui les sépare. Les traditions, en se dénaturant à la longue sur le même sol, conservent l'empreinte originaire, et si le Mexique a eu, comme tout le fait croire maintenant, des relations avec les peuples de l'Egypte et de l'Inde

avant sa découverte par les Européens du quinzième siècle, on doit retrouver dans les monumens mexicains les types de l'antique Palenque, quelque antérieurs qu'ils puissent être.

J'ai cru ce préambule nécessaire pour motiver les opinions que je pourrais émettre conformément aux mythologies indiennes ou égyptiennes, dont il semble que beaucoup d'idoles mexicaines soient des imitations et des répétitions.

Le nombre des pièces mexicaines que possède M. Franck est de plus de deux cents; elles prouvent, comme celles dont il vient d'être généralement question, que les peuples de l'ancien et du nouveau continent ont eu entre eux non-seulement de simples communications, mais aussi des relations directes.

La plupart de ces pièces ont été découvertes dans les environs de Mexico, et retirées des tombeaux des anciens Mexicains. On remarque des bas-reliefs, une grande quantité d'idoles, des statuettes, des amulettes et des vases en terre cuite au soleil et au four; des flûtes, des flageolets, de petites trompettes et des sifflets de toutes espèces, et sur tous les tons.

Parmi les choses d'une plus grande importance, j'ai particulièrement remarqué une tortue de grandeur naturelle, fort bien travaillée en jaspe vert, avec des points blancs et gris; un bas-relief en pierre volcanique, qui a paru être à la fois un monument astronomique et mythologique; il représenterait, selon la mythologie égyptienne, le *dieu Singe*, disposé à s'élancer sur le génie du mal; un crabe, ou le signe du cancer, est sculpté sur l'épaisseur de la pierre. Le dieu singe se montre souvent sur les monumens mexicains, indiens et égyptiens. Un manuscrit sur papier d'agave, publié par M. de Humboldt, fait voir cet animal dans la posture de celui-ci, et accompagné d'hiéroglyphes qui désignent les époques de l'année où ce signe exerce son influence sur la terre et dans les cieux; c'est une image du soleil. Il est richement vêtu, et porte sur la tête une coiffure chargée d'un énorme panache en plumes rouges et blanches; ces couleurs distinguent, dans l'ancien langage figuratif, les dieux et les rois des autres hommes. D'une main il tient une coupe, au-dessus de laquelle le soleil est figuré; l'autre main est étendue et ouverte, pour indiquer sa bénigne influence. Ce dieu mexicain a de l'analogie avec celui de l'Inde

qui, sous le nom d'*Anoumar*, roi des singes, fournit à Wichnou-Rama le moyen de vaincre le génie du mal. Il égale encore le fameux Cercopythègue, symbole du verseau, que les prêtres égyptiens montraient à la pompe isiaque, magnifiquement vêtu et tenant une coupe à la main. Le signe du cancer, qui accompagne le singe sur le bas-relief de M. Franck, marque le mouvement rétrograde du soleil.

J'ai également remarqué une idole du dieu de la guerre, *Tescalipuca*, ou le Mars mexicain ; il est figuré avec un casque orné d'un magnifique panache, et ayant des ailes au dos, comme on représente le tems, sans doute pour exprimer son agilité et sa promptitude à vaincre. On donne un frère nommé *Thlaloch* à Tescalipuca ; ils étaient tellement unis l'un à l'autre, qu'ils partageaient le pouvoir de la guerre, égaux en force et toujours d'accord entre eux. Les Mexicains les regardaient comme identifiés, et les confondaient. Cette union intime est figurée ici par une petite statue qui représente le dieu assis sur un trône, tenant une arme d'une main, un bouclier de l'autre, et ayant, sur la partie gauche de la poitrine, la tête de son frère sculptée en relief. Ces deux personnages, unis au dieu suprême *Vitzlipultzi*, distributeur de la puissance créatrice, et directeur de celle qui conserve, forment une trinité. M. Franck possède plusieurs statues représentant l'union des deux frères.

D'autres idoles non moins curieuses représentent la déesse *Tozi*, nom qui veut dire notre *grand'mère*. On la voit assise ou debout, tenant sur un bras un petit enfant, ou ayant deux enfans, un sur chaque bras. Notre voyageur possède plusieurs idoles de cette divinité, en terre rouge et grise. Il est à remarquer qu'on en trouve de semblables dans quelques tombeaux gaulois de nos départemens, particulièrement dans les anciens *tumulus* ; ils sont élevés en cône, comme ceux des Mexicains. Ces figures antiques sont également en terre cuite, assez souvent accompagnées d'une petite statue du dieu Mercure, qui est là comme protecteur et conducteur des âmes. Je possède une de ces déesses-mères gauloises, que l'on peut assimiler à celles que M. Franck a rapportées du Mexique ; elle a été trouvée près la porte de Médoc, en 1783.

Une pièce de la collection fort importante encore, c'est un

vase en terre rouge, contenant des ossemens humains calcinés par le feu; j'y ai reconnu, parmi ce qui en reste, une portion du *cubitus*; ceci confirme ce que l'histoire, à l'occasion des funérailles, rapporte sur l'usage où étaient les Mexicains de brûler les corps de leurs rois après leur mort.

Une suite de pièces qui ont aussi beaucoup d'intérêt consiste en flûtes, sifflets, trompettes, etc. Les flûtes et les sifflets sont d'une conservation telle, que l'on peut encore en tirer des sons; j'en ai essayé plusieurs, et j'ai remarqué qu'ils étaient combinés de manière à imiter le chant des oiseaux qu'ils représentent par leur forme, ce qui peut faire supposer que les chasseurs mexicains s'en servaient pour piper les oiseaux. J'ai soufflé dans un de ces sifflets qui représente une chouette, et, sur-le-champ, j'ai obtenu le cri lugubre de cet oiseau de nuit. Les flageolets sont percés comme les nôtres, et j'en ai tiré différens sons; les trompettes, décorées de sculptures dans le goût des ornemens étrusques, ressemblent assez, par la forme et la grandeur, à celles de nos enfans.

Une pipe très-enrichie se trouve parmi plusieurs autres en terre cuite, couvertes d'un vernis rouge; elle représente un personnage nu, barbu et accroupi, qui forme le corps de la pipe. Ce personnage, d'un caractère sauvage dans sa physionomie et sous les formes de son corps, est néanmoins parfaitement modelé et exécuté. Il est comme assis sur la cheminée de la pipe, faisant face au fumeur; il appuie ses mains sur ses cuisses; et ses jambes relevées en avant, s'alongent sur le tuyau, qui est une prolongation de la partie sexuelle. Il est bon de remarquer ici une différence générale entre les représentations égyptiennes et les représentations mexicaines. Un grand nombre des premières, selon leur but et leur signification, font abstraction complète de la décence et de la pudeur. Dans les autres, au contraire, surtout dans celles de Palenque, ces sentimens sont soigneusement respectés. Quant à la pipe dont il s'agit, elle pourrait bien représenter une divinité de la médecine; car, pour guérir certaines maladies, les prêtres mexicains présentaient aux malades une pipe qu'ils disaient être divine; ils la bourraient de plantes aromatiques, et la leur faisaient fumer une ou plusieurs fois, selon l'intensité de la maladie.

Enfin, j'ai vu des couteaux ou des lames d'oxidiane, production volcanique, aussi tranchantes que celles de fer; avec l'une de ces lames, j'ai taillé un morceau de bois : on sait que les prêtres mexicains se servaient de couteaux de cette espèce dans leurs sacrifices de victimes humaines.

Le ch. Alexandre LENOIR. *(Journal des Artistes.)*

Un autre journal vient de publier l'article suivant :

« Des preuves nombreuses ne laissent pas le moindre doute que le nouveau monde n'ait été visité par l'ancien, quelques siècles avant l'expédition de Christophe Colomb. Sans parler de ces temples du Mexique, construits sur le même plan que ceux de Delphes et de Pausanias, et portant le nom assez significatif de *Téocalli*, voici ce qu'on lit dans la *Gazette universelle de Bogota :*

« Au village de *Dolore*, à deux lieues de *Montevideo*, un planteur vient de découvrir une pierre tumulaire avec des caractères inconnus. Relevant cette pierre, il a trouvé un caveau de briques renfermant deux sabres antiques, un casque et un bouclier très-endommagés par la rouille, et une amphore en terre de grande dimension.

» Tous ces débris communiqués au savant père Martinez, il est parvenu à lire sur la pierre ces mots en caractères grecs : *Alexandre, fils de Philippe, était roi de Macédoine vers la soixante-troisième olympiade; en ces lieux Ptolémée*....... Le reste manque. Sur la poignée des épées est marqué un portrait qui paraît être celui d'Alexandre, et sur le casque on remarque une ciselure représentant Achille traînant le cadavre d'Hector autour des murs de Troie.

» Faut-il conclure de cette découverte qu'un contemporain d'Aristote a foulé le sol du Brésil? Est-il probable que Ptolémée, ce chef si connu de la flotte d'Alexandre, entraîné par une tempête au milieu de ce que les anciens appelaient *la grande mer*, ait été jeté sur les côtes du Brésil, et y ait marqué son passage par ce monument? Ce fait, dans tous les cas, est fort curieux pour les archéologues. »

Controverse religieuse.

LETTRE DE M. LE COMTE J. DE MAISTRE
A UNE DAME PROTESTANTE,

Sur la maxime qu'un honnête homme ne change jamais de religion.

MADAME,

Vous exigez que je vous adresse mon opinion sur la maxime si fort à la mode, *qu'un honnête homme ne change jamais de religion*. Vous me trouverez toujours disposé, Madame, à vous donner des preuves d'une déférence sans bornes, et je m'empresserai d'autant plus à vous obéir dans cette occasion, que, si je ne me trompe infiniment, il ne reste plus entre vous et la vérité que ce vain fantôme d'honneur qu'il est bien important de faire disparaître.

Il m'eût été bien plus doux de vous entretenir de vive voix; mais la Providence ne l'a point voulu. Je vous écrirai donc puisque nous sommes séparés pour très long-tems, peut-être même pour toujours, et j'ai le ferme espoir que cette lettre produira sur un esprit aussi bien fait que le vôtre tout l'effet que j'en attends.

La question ne saurait être plus importante, car, si nul honnête homme ne doit changer de religion, il n'y a plus de question sur la Religion. Il est inutile et même ridicule de s'informer de quel côté se trouve la vérité. Tout le monde a raison ou tout le monde a tort, comme il vous plaira; c'est une pure affaire de police dont il ne vaut pas la peine de s'occuper.

Mais pesez bien, je vous en supplie, l'alternative suivante : pour que tout honnête homme soit obligé de conserver sa religion, quelle qu'elle soit, il faut nécessairement *que toutes les religions soient vraies, ou que toutes les religions soient fausses.* Or, de ces deux propositions, la première ne peut se trouver que dans la bouche d'un insensé, et la seconde dans celle d'un impie. Ainsi je suis bien dispensé, avec une personne telle que vous, d'examiner la question dans son rapport avec l'une ou l'autre de ces deux suppositions; et je dois me restreindre à une troisième, je veux dire à celle qui admet une religion vraie et rejette toutes les autres comme fausses.

Je le dois d'autant plus, que c'est précisément de cette supposition que l'on part pour prétendre que chacun doit garder la sienne. En effet, dit-on, le Latin dit qu'il a raison, le Grec dit qu'il a raison, le Protestant dit qu'il a raison : entre eux qui sera le juge? Ma réponse serait bien simple, si c'était là l'état de la question. Je dirais : C'est Dieu qui sera le juge; c'est Dieu qui examinera si l'homme ne s'est point trompé lui même; s'il a étudié la question avec toute l'attention dont il est capable, et surtout s'il ne s'est point laissé aveugler par l'orgueil; *car il n'y aura point de grâce pour l'orgueil.*

Mais ce n'est point du tout de quoi il s'agit; on change l'état de la question pour l'embrouiller. Il ne s'agit nullement de savoir ce qui arrivera d'un homme qui se croit de bonne foi dans le chemin de la vérité, quoiqu'il soit réellement dans celui de l'erreur; encore une fois, Dieu le jugera, et il est bien singulier que nous ayons tant de peur que Dieu ne sache pas rendre justice à tout le monde. Il s'agit, et il s'agit uniquement de savoir *ce que doit faire l'homme qui professe une religion quelconque, et qui voit clairement la vérité ailleurs?* Voilà la question; et il n'y a ni raison, ni bonne foi à la changer pour en examiner une toute différente, puisque nous sommes tous d'accord qu'un homme qui change de religion sans conviction est un lâche et même un scélérat.

Cela posé, quel téméraire osera dire que l'homme à qui la vérité devient manifeste doit s'obstiner à la repousser? Il n'y a rien de si terrible que l'empire d'une fausse maxime une fois établie sur

quelque préjugé qui nous est cher; à force de passer de bouche en bouche, elle devient une sorte d'oracle qui subjugue les meilleurs esprits. De ce nombre est celle que j'examine dans ce moment : c'est le coussin que l'erreur a imaginé pour reposer sa tête et dormir à l'aise.

La vérité n'est pas, quoi qu'on en dise, si difficile à connaître. Chacun, sans doute, est le maître de dire *non*, mais la conscience est infaillible, et son aiguillon ne saurait être écarté ni émoussé. Que fait-on donc pour se mettre à l'aise, et pour contenter à la fois la paresse qui ne veut point examiner, et l'orgueil qui ne veut point se dédire? On invente la maxime *qu'un homme d'honneur ne change point de religion* : et là-dessus on se tranquillise, sans vouloir s'apercevoir, ce qui est cependant de la plus grande évidence, que ce bel adage est tout à la fois une absurdité et un blasphème.

Une absurdité : car que peut-on imaginer de plus extravagant, de plus contraire à la nature d'un être intelligent, que la profession de foi expresse et antérieure de repousser la vérité si elle se présente? On enverrait à l'hôpital des fous celui qui prendrait un tel engagement dans les sciences humaines; mais quel nom donner à celui qui le prend à l'égard des vérités divines?

Un blaphème : car c'est absolument, et au pied de la lettre, la même chose que si l'on disait formellement à Dieu : « Je me » moque de ce que vous dites; révélez ce qu'il vous plaira : je » suis né Juif, Mahométant, idolâtre, etc., je m'y tiens. Ma » règle sur ce point est le degré de longitude et de latitude. Vous » pouvez avoir ordonné le contraire, mais peu m'importe. »

Vous riez, Madame; mais il n'y a ici ni exagération ni rhéthorique, c'est la vérité toute pure; jugez-en vous-même dans le calme de la réflexion.

En vérité il s'agit bien d'un vain point d'honneur et d'un engagement d'orgueil dans une matière qui intéresse la conscience et le salut.

Mais je ne prétends pas en demeurer là, et j'ai la prétention de vous montrer que l'honneur même, tel que nous le concevons dans le monde, ne s'oppose nullement au changement de religion; pour cela remontons aux principes.

Il y a aujourd'hui mille huit cent neuf ans qu'il y a *toujours* eu dans le monde une Eglise catholique, qui a *toujours* cru ce qu'elle croit. Vos docteurs vous auront dit mille fois que nous avions innové; mais prenez garde d'abord que si nous avions réellement innové, il serait assez singulier qu'il fallût publier tant de gros livres pour le prouver (livres au reste réfutés sans réplique par nos écrivains). Eh! mon Dieu, pour prouver que vous avez varié vous autres, qui n'existez cependant que d'hier, il ne faut pas se donner tant de peine. Un des meilleurs livres de l'un de nos plus grands hommes contient l'*Histoire de vos variations*. Les professions de foi se sont succédé chez vous comme les feuilles se succèdent sur les arbres; et aujourd'hui on se ferait lapider en Allemagne, si l'on soutenait que la confession d'Augsbourg, qui était cependant l'Évangile du seizième siècle, oblige les consciences.

Mais allons au-devant de toutes les difficultés. Partons d'une époque antérieure à tous les schismes qui divisent aujourd'hui le monde. Au commencement du dixième siècle, il n'y avait qu'une foi en Europe. Considérez cette foi comme un assemblage de dogmes positifs : l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la Présence réelle; et, pour mettre plus de clarté dans nos idées, supposons qu'il y ait cinquante de ces dogmes positifs. Tous les chrétiens croyaient donc alors cinquante dogmes. L'Eglise grecque ayant nié la procession du Saint-Esprit et la suprématie du pape, elle n'eut plus que quarante-huit points de croyance, par où vous voyez que nous croyons toujours tout ce qu'elle croit, quoiqu'elle nie deux choses que nous croyons. Vos sectes du seizième siècle poussèrent les choses beaucoup plus loin, et nièrent encore plusieurs autres dogmes; mais ceux qu'ils ont retenus nous sont communs. Enfin, *la Religion catholique croit tout ce que les sectes croient*, ce point est incontestable.

Ces sectes, quelles qu'elles soient, ne sont donc point des religions, ce sont des *négations*, c'est-à-dire *rien* par elles-mêmes, car dès qu'elles affirment, elles sont ctholiques.

Il suit de là une conséquence de la plus grande évidence : c'est que le catholique qui passe dans une secte *apostasie* véritablement, parce qu'il change de croyance, et qu'il nie aujourd'hui ce qu'il croyait hier; mais que le sectaire qui passe

dans l'Eglise n'abdique au contraire aucun dogme, il ne nie rien de ce qu'il croyait; il croit au contraire ce qu'il niait, ce qui est bien différent.

Dans toutes les sciences, il est honorable de faire des découvertes et d'apprendre des vérités qu'on ignorait. Par quelle singularité la science de la Religion, la seule absolument nécessaire à l'homme, serait-elle exceptée? Le mahométan qui se fait chrétien passe d'une religion positive dans une autre du même genre. Il peut donc en coûter à son orgueil d'abdiquer des dogmes positifs, et de confesser que ce même Mahomet, qu'il regardait comme un prophète envoyé de Dieu, n'est cependant qu'un imposteur.

Il en est tout autrement de celui qui passe d'une secte chrétienne dans la mère Eglise. On ne lui demande pas de renoncer à aucun dogme, mais seulement d'avouer qu'outre les dogmes qu'il croit et que nous croyons tous comme lui, il en est d'autres qu'il ignorait, et qui cependant se trouvent vrais.

Tout homme qui a de la raison doit sentir l'immense différence de ces deux suppositions.

Maintenant, je vous prie d'arrêter votre esprit sur la considération suivante, qui est digne de toute votre attention. Pourquoi la maxime, *qu'il ne faut jamais changer de religion*, est-elle anathématisée par nous comme un blasphème extravagant? et pourquoi cette maxime est-elle canonisée comme un oracle de l'honneur dans tous les pays séparés? Je vous laisse le soin de répondre.

Voilà ce que j'avais à vous dire sur cette grande question. Je n'emploie, comme vous voyez, ni grec ni latin; je n'invoque que le bon sens, qui parle si haut qu'il est impossible de lui résister. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous ne pouvez pas douter que le catholique qui passe dans une secte est nécessairement un homme méprisable, mais que le chrétien qui d'une secte quelconque repasse dans l'Eglise (s'il agit par conviction, cela s'entend assez) est un fort honnête homme, qui remplit un devoir sacré.

Permettez-moi d'ajouter encore l'expérience à la théorie: nous avons dans notre Religion des listes (si nombreuses que nous en avons fait des livres) d'hommes éminens par leur digni-

tés, leur rang, leurs lumières et leurs talens, qui, malgré tous les préjugés de secte et d'éducation, ont rendu hommage à la vérité en rentrant dans l'Eglise. Essayez, je vous prie, de faire une liste semblable de tous les hommes qui ont abjuré le catholicisme pour entrer dans une secte. Vous ne trouverez en général que des libertins, des mauvaises têtes, ou des hommes abjects. J'en appelle à vous-même, Madame : vous n'avez pas voulu confier vos enfans au moine défroqué qui arriva ici il y a quelque tems. Il ne s'agissait cependant que de leur apprendre la géographie et l'arithmétique, objets qui n'ont rien de commun avec la foi. Il faut que vous le méprisiez bien profondément; mais il ne dépend pas de vous de mépriser, par exemple, le comte de Stolberg ou le prince abbé Gallitzin [1]. Des gens qui n'ont pas votre franchise pourront les blâmer, parce que, encore une fois, on ne peut empêcher personne de dire *oui* ou *non*; mais j'en appelle de bon cœur à leur conscience.

La route étant aplanie, il ne s'agit plus que de marcher. Vous allez me demander, *Que faut-il faire?* Je ne veux rien brusquer, Madame; vous savez combien je redoute les publicités inutiles ou dangereuses. Vous avez un époux, une famille et des biens. Un éclat de votre part compromettrait tout cela sans fruit; je n'entends pas du tout presser ce point avec une rigueur théologique; mais il y a des moyens doux qui opèrent beaucoup et sans inconvénient. En premier lieu, si vous ne pouvez encore manifester la vérité, vous êtes tenue au moins de ne jamais la contredire. Que l'usage, le respect humain ou la poli-

[1] Si cette lettre eût été écrite de nos jours, l'auteur n'eût pas manqué de joindre ici le nom de M. de Haller à celui du comte de Stolberg. Ces deux hommes, également célèbres, ont eu l'un et l'autre plus d'un genre de sacrifice à faire pour retourner à la foi de leurs ancêtres. Depuis quelques années l'Eglise catholique a été consolée par le retour d'un grand nombre de ses enfans égarés; en France, en Angleterre, en Allemagne, les conversions sont presque journalières. Tout récemment encore, l'église de Nîmes a reçu l'abjuration d'un respectable magistrat du département du Gard.

Nous donnerons incessamment un tableau des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestans, depuis le commencement du dixneuvième siècle. (*Le Rédact.*)

tique, que l'orgueil national surtout, ne vous arrachent jamais un mot contre elle. En second lieu, songez qu'une dame de votre caractère est une véritable souveraine dans son cercle. Ses enfans, ses amis, ses domestiques sont plus ou moins ses sujets; agissez dans l'étendue de cet empire. Faites tomber autant qu'il est en vous les préjugés malheureux qui ont tant fait de mal au monde; vos devoirs ne s'étendent pas au-delà de votre pouvoir. Pour le bien comme pour le mal, l'influence de votre sexe est immense; et peut-être que, pour ramener l'orgueil qui s'obstine, il n'y a plus d'autre argument efficace que celui d'une épouse respectable dont les vertus reposent sur la foi.

Favorisez la lecture des bons livres qui vous ont amenée vous-même au point où vous êtes. Voltaire a dit : *Les livres ont tout fait.* Il n'avait que trop raison; prenez-lui sa maxime, et tournez-la contre l'erreur.

Enfin, Madame, ceci est le principal; mettez-vous en règle avec votre conscience, c'est-à-dire avec Dieu. La bonne foi ne périt jamais. Soumettez-vous parfaitement à la vérité; tenez pour vrai tout ce qui est vrai, pour faux tout ce qui est faux; désirez de tout votre cœur que l'empire de la vérité s'étende de jour en jour, et laissez dire tous ceux qui auront la prétention de vous deviner. Quand vous serez ainsi disposée, je vous dirai, comme Lusignan : *Allez, le ciel fera le reste.*

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

Le comte J. de Maistre.

Education.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA MYTHOLOGIE.

Danger et insuffisance de cet enseignement.

Nous nous sommes plusieurs fois élevés, dans les *Annales*, contre la manière dont la mythologie est enseignée dans nos maisons d'éducation. Dans un article sur le *Destin*[1], nous avons particulièrement voulu prouver que de graves erreurs, des erreurs qui nous font porter un jugement calomnieux sur l'antiquité, étaient enseignées dans nos livres classiques de Mythologie. Voici que nous trouvons dans un recueil protestant[2] des réflexions très-sages, qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé. Ce n'est pas que nous approuvions entièrement cet article; nous ne voulons point, comme l'auteur paraît le désirer, interdire entièrement l'étude de la Mythologie à la jeunesse. On ne doit pas renier ainsi, ni laisser recouverte d'un voile sépulcral une si grande partie de l'humanité; nous désirons seulement qu'on explique ces énigmes à la jeunesse, qu'on lui donne un fil pour s'y reconnaître, qu'on y recherche en un mot les nombreuses traces de révélation primitive et de parenté première qui ont lié tous les hommes. Cependant nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs catholiques de quelle manière nos

[1] Nous avons entre les mains quelques observations critiques qui nous ont été communiquées sur cet article. Nous les donnerons à nos lecteurs avec la réponse qui, nous l'espérons, établira de plus en plus quelles graves erreurs sont répandues dans les esprits sur l'histoire de l'antiquité.

[2] Le *Journal de la Haye*, du 17 de ce mois.

frères égarés considèrent eux-mêmes cette branche de l'éducation de la jeunesse. Nous espérons que cette lecture ne sera pas sans profit, et que l'on conviendra que toutes ses conclusions sont vraies, tant que l'on enseignera la Mythologie suivant la méthode ordinaire.

« Suivre cet opuscule [1] dans ses détails pour en faire la critique, ce n'est pas le but que nous nous proposons, il nous offre l'occasion de nous occuper de deux parties essentielles de l'instruction, la Mythologie et l'Histoire, qui, par leur nature, doivent nécessairement exercer une grande influence sur l'éducation de la jeunesse chrétienne, et de joindre quelques considérations à celles de M. l'abbé de Salinis, qui, dans un discours très-remarquable, reproduit par le *Journal de La Haye*, n° 208, a signalé le vice radical de l'éducation publique telle qu'elle a été conçue en Europe depuis plusieurs siècles.

» Nous avons été surpris de voir paraître un *Abrégé de mythologie à l'usage de la jeunesse chrétienne* et devant servir d'*Introduction aux cours d'histoire*, et nous nous sommes demandé, non pour la première fois : *la jeunesse chrétienne doit-elle apprendre la mythologie?* et *l'enseignement de l'histoire doit-il être précédé d'un cours de mythologie?* Deux graves questions qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit de tout homme qui, connaissant l'importance d'une sage instruction, s'intéresse vivement à la jeunesse, à l'éducation de laquelle on doit apporter la plus grande circonspection et les soins les plus assidus.

» Nous avouons qu'au seul titre du petit ouvrage que nous annonçons, nous n'en comprîmes pas le but. Nous nous le procurâmes, et bientôt nous eûmes la satisfaction de voir par l'épigraphe, les observations préliminaires et la rédaction, qu'il est écrit dans une louable intention, et que l'auteur anonyme, sentant combien il serait imprudent et condamnable de découvrir les erreurs et les turpitudes des anciens peuples idolâtres, s'est borné à recueillir dans un cadre étroit, avec ordre, net-

[1] L'ouvrage qui a été l'occasion de cet article est intitulé : *Abrégé de mythologie*, ou *Introduction aux cours d'histoire*, *à l'usage de la jeunesse chrétienne*. A Breda, chez Van Gulik. 1832.

teté et décence, les traits de la mythologie, nous ne disons pas avec lui *les plus essentiels et les plus utiles à de jeunes élèves*, mais les moins absurdes et les moins dangereux.

» Ceci nous ramène naturellement à notre première question, qui est de savoir si la jeunesse chrétienne doit apprendre la mythologie ?

» Quand on a acquis ces connaissances *indispensables*, dont nous venons de parler, on se hâte d'achever son instruction religieuse, de faire sa confession de foi, parce que cela convient ; et c'est avec cette instruction ébauchée, avec cette éducation à demi païenne, s'il est permis de le dire, qu'une partie de la jeune génération paraît sur la scène du monde, qu'elle quittera un jour pour faire place à une autre génération qui, marchant sur les traces de la première, se laissera guider par les mêmes coutumes, les mêmes habitudes et les mêmes préjugés. Une autre partie prend une autre direction, suit une route plus longue, où souvent elle s'émancipe et s'égare de la manière la plus déplorable. Et faut-il encore s'étonner de la corruption des mœurs, des scandales du siècle, puisque négligeant le christianisme qui seul a établi les principes et la base de la vraie civilisation de l'homme et des institutions sociales, on passe une grande partie de ses jeunes années à végéter dans l'antiquité profane, dans la civilisation qui n'embrasse que le monde physique, et dont les institutions ont péri, victimes de maux que les siècles modernes pouvaient éviter......

» L'opinion de l'auteur est celle de beaucoup de parens et d'instituteurs, qui ne conçoivent pas une éducation distinguée sans la connaissance des récits fabuleux ou des fictions de l'antiquité profane. C'est parce que cette étude, qui n'offre à la jeunesse aucun avantage réel, est pour ainsi dire consacrée par l'usage, que nous nous faisons un devoir d'en contester l'utilité.

» Il n'est pas rare, en effet, que ceux qui veulent donner aux enfans une instruction soignée, une éducation distinguée, ou du moins ce qu'on est convenu d'appeler une éducation du grand monde et du bon ton, rangent à peu près sur une même ligne de leur plan d'instruction l'étude de la *fable* et celle de la *vérité*, c'est-à-dire l'étude des contes insipides ou immoraux du paganismes et celle des préceptes de notre sainte Religion.

Encore cette méthode serait-elle supportable si, selon l'idée de l'auteur de notre abrégé, on découvrait aux élèves l'étrange et absurde multiplicité des cultes qui, pendant des siècles, se sont partagé la terre, dans le but de faire apprécier plus vivement à ces âmes encore flexibles et naturellement chrétiennes, dans leur religion, le bienfait d'un Dieu qui seul pouvait apprendre à sa créature comment il veut être honoré.

» Mais il n'en est pas ainsi. Trop souvent l'instruction ne se compose que de quelques élémens de géographie, de littérature et de sciences, de quelques arts d'agrément (car on veut surtout être agréable et faire fortune dans le monde), d'une étude assez superficielle de l'histoire de la Grèce et de Rome, et de la mythologie, parce qu'il faut, déjà *dans le jeune âge*, comprendre les poètes, découvrir le sens des allégories, saisir les allusions, reconnaître les sujets tracés par le pinceau, formés par le ciseau, ou représentés sur la scène, nourrir son esprit d'illusions, comme si le monde n'offrait aucune réalité, et exercer son imagination aux dépens de sa raison. Il faut savoir ce qu'ont fait de remarquable les Athéniens et les Spartiates, les Carthaginois et les Romains, quelles étaient leurs divinités, leurs fêtes et leurs cérémonies; sans s'inquiéter si depuis la destruction de Carthage, l'anéantissement des républiques grecques et le bouleversement de l'empire romain, il s'est opéré dans le monde politique quelque changement digne de fixer l'attention, et si depuis la venue du Christ le genre humain a fait quelque progrès.

» Voyons d'abord quelles sont les considérations qui ont engagé l'auteur à publier cet Abrégé de mythologie qui, selon les observations préliminaires, a déjà obtenu la faveur d'une troisième édition. Nous reproduisons ces motifs, parce que ce sont en général ceux que l'on fait valoir, pour démontrer l'utilité de la connaissance de la mythologie.

» Dans le cours d'une éducation soignée, dit-il, il n'est guère possible que de jeunes élèves restent absolument étrangers à ces fictions multipliées qui, dans leur ensemble, composent ce qu'on nomme *mythologie*. Cette connaissance, si elle leur est présentée sous des couleurs choisies et avec la circonspection

due à leur âge, ne pourra leur être nuisible ; au contraire, elle devra faire naître dans leurs âmes sensibles une tendre reconnaissance envers le Dieu de bonté, qui ne les a pas livrés aux égaremens de cette idolâtrie inconcevable dans les peuples les plus éclairés de l'antiquité. En leur découvrant l'absurdité des cérémonies païennes, elle ne leur inspirera que plus de respect pour la religion de Jésus-Christ, et pour la sainteté de sa morale.

» Mais, indépendamment des réflexions salutaires que des instituteurs zélés sauront leur suggérer, l'étude de ces histoires fabuleuses servira à les introduire dans la lecture des anciens, et leur facilitera surtout l'intelligence des poètes. Car une observation se présente ici aux esprits attentifs. Tous les ouvrages de l'antiquité qui nous sont parvenus sont remplis de traits relatifs à l'histoire et au culte des dieux du paganisme. La poésie ne parle le plus souvent que le langage de la fable ; elle en tire sans cesse des allégories, elle y fait des allusions qu'on ne peut comprendre qu'à l'aide de notions mythologiques. Il en est de même de la peinture et de la sculpture, dont les chefs-d'œuvre ont souvent représenté, ou les dieux imaginaires des anciens, ou des actions qui leur étaient attribuées.

» Il paraît donc convenable que des jeunes gens élevés avec soin aient des moyens sûrs d'acquérir quelques lumières à cet égard, et c'est pour leur faciliter ce genre d'études, sans danger pour leur innocence, que nous nous sommes déterminés à leur présenter cet ouvrage ; et dans la conclusion (p. 207) l'auteur dit que cet *Abrégé* est destiné particulièrement à l'instruction du *premier âge*, dont la candeur et l'innocence doivent faire, le plus long-tems possible, le bonheur et le plus bel ornement.

» Nous apportons volontiers à l'auteur le tribut d'éloges que méritent ses nobles sentimens et sa généreuse intention ; nous ajouterons que son abrégé, selon l'idée que l'on se fait communément de la mythologie, est le meilleur que nous connaissions, et que les personnes qui tenant moins à une étude approfondie de cette matière qu'à des notions générales, désireront que leurs enfans ou leurs élèves connaissent les traits principaux de l'histoire fabuleuse des dieux et des héros de la Grèce et

de Rome, feront bien à notre avis de le préférer à beaucoup d'autres......

» Il ne suffit pas dans notre siècle que l'éducation soit classique; il faut qu'elle repose sur des faits positifs, et non sur des souvenirs du paganisme; il faut, en un mot, qu'elle soit chrétienne et qu'elle n'ait d'autre but que la vérité. L'ordre social dépend surtout de l'éducation : les anciens en étaient eux-mêmes persuadés. « Le plus grand et le meilleur service que » nous puissions rendre à l'état », dit Cicéron, « c'est de donner » à la jeunesse une instruction solide et une bonne éducation. » Le vertueux Romain sentait que le bonheur ou le malheur d'un état dépend essentiellement de l'éducation de ses membres selon qu'elle est bien ou mal dirigée.

» Quel est donc le but de l'éducation ? De développer l'être moral de l'homme et ses facultés intellectuelles, en faisant mûrir les heureuses dispositions de l'enfance, ou, comme on nous l'a dit naguère : « développer l'homme, tout l'homme, en faisant » participer la raison de l'enfant, à mesure qu'elle grandit et » autant qu'elle en est capable, à tous les progrès par lesquels » s'est développée d'âge en âge la raison du genre humain, » et » mettre l'homme dans le présent et dans le passé en rapport » avec Dieu et les hommes, afin que son intelligence puisse » recueillir et s'approprier ces traditions de foi et de science, » dont la source première est dans l'intelligence divine, et qui » se sont enrichies en traversant les siècles de toutes les res- » sources de l'intelligence humaine, tel est l'objet essentiel de » l'étude [1]. »

» Il faut donc que l'instruction, que toute l'éducation soit basée sur quelque chose de positif, de réel, autrement on n'atteindra pas le but que l'on doit se proposer. Or, est-il raisonnable d'occuper la jeunesse presqu'exclusivement de l'antiquité profane, de connaissances qui n'ont un intérêt réel qu'autant qu'on met en rapport le passé avec le présent? Par

[1] Voyez le disc. de M. l'abbé de Salinis, *Journal de la Haye*, n° 208.
Nota. Nous nous sommes procuré ce discours qui a fait une telle impression sur l'auteur protestant, et nous en donnerons une analyse dans un de nos prochains numéros. (*Note du Rédact. des Annales.*)

exemple, la *mythologie*, telle qu'on l'enseigne, quel avantage réel peut-elle procurer, sous quel rapport contribue-t-elle au développement moral de l'enfant, comment aide-t-elle à former sa raison et son cœur? On sait qu'elle se compose, en général, de trois classes de mythes, dont la première comprend les *mythes religieux*, la seconde les *traditions historiques*, qui ont pour fondement des faits véritables, mais pour la plupart altérés, ornés et obscurcis, ou revêtus de circonstances fabuleuses; la troisième se compose des *productions de l'imagination des poètes*, de pures fictions qui, en tant qu'elles ne sont pas morales, ne sont pour nous que d'une importance hypothétique.

» Chose étrange! ce sont précisément les fictions que l'on présente à la jeunesse, parfois dans toute leur nudité, avec tout ce qu'elles ont de scandaleux et d'immoral; ou bien, si on ne les lui présente que *sous des couleurs choisies, sans dangers pour son innocence*, comme le désire l'estimable auteur de l'Abrégé que nous avons annoncé, il n'arrive que trop tôt un tems où cette innocence disparaît, et où l'esprit, d'abord nourri d'illusions, recherche avec avidité tout ce qui peut satifaire une curiosité indiscrète, trop commune au jeune âge; car, ne nous abusons pas, tel passage d'un poète de l'antiquité, ou même d'un poète moderne, peut servir d'introduction à la connaissance des choses les plus impures qu'offre la mythologie. Croit-on que pour comprendre les ouvrages d'imagination, et même ceux des historiens et des philosophes, il suffise d'avoir quelques notions de mythologie, de connaître telle ou telle fiction, telle ou telle aventure d'un dieu ou d'une déesse? Si l'on n'en connaît tous les détails, on risque de se trouver embarrassé à chaque pas, et de voir exciter souvent une curiosité qu'il est imprudent de satisfaire. Or, ce sont les traits *les plus remarquables et les plus frappans* que l'on ne rencontre pas dans les abrégés de mythologie composés par des hommes qui respectent le jeune âge, la pudeur et les bonnes mœurs. Ainsi cette sorte d'ouvrages n'étant point complets, les jeunes gens n'auront qu'une connaissance très-imparfaite des récits fabuleux de l'antiquité païenne. Et que serait-ce si on leur dévoilait les aventures galantes des divinités, aventures trop souvent imitées par leurs adorateurs; les scandales des fêtes sacrées, l'immoralité des

scènes publiques dans l'exercice de leur culte? Dira-t-on à la jeunesse ce qui se pratiquait dans les processions de la grande déesse, ce qui se passait dans le sanctuaire, et dans le dehors du lieu saint, ou se rendaient annuellement des milliers de personnes des deux sexes, de tout âge et de toute condition ?

» Nous ne le pensons pas. Mais encore les traits mythologiques que l'on apprend pour l'ordinaire sont insuffisans pour l'intelligence des ouvrages des anciens auteurs, qui contiennent une foule de traditions, d'opinions, de spéculations diverses qui forment un labyrinthe d'où l'on ne sort que lorsqu'on a pour ainsi dire la clé du système religieux des anciens, et que l'on a étudié très-curieusement l'antiquité. Ainsi, sous quelque rapport que l'on considère la mythologie, elle est une anomalie dans l'instruction de jeunes élèves, une étude stérile et dangereuse, puisqu'elle n'est pour eux d'aucune utilité réelle.

» Au lieu d'entretenir les enfans de récits de pure invention qui captivent les sens et ne peuvent qu'égarer leur imagination, ne ferait-on pas mieux de mettre à profit les ressources qu'offre la réalité, de substituer aux fictions mythologiques les faits historiques de la Bible, et de leur inculquer de bonne heure les vérités fondamentales de notre sainte Religion ? On les habituerait dès leur jeune âge à la prière, qui nous met en rapport direct avec Dieu, et qui, faite avec foi, est d'une grande efficacité; on les accoutumerait à se souvenir de leur créateur pendant les jours de leur jeunesse, avant que les jours mauvais vinssent, où ils n'y trouveraient plus de plaisir. On en ferait de bons chrétiens, des membres utiles à la société, de vertueux citoyens qui s'appliqueraient à orner leur âme par la vertu, de bons parens, qui, loin de laisser croître leurs enfans comme l'ivraie parmi les ronces et les épines, les élèveraient dans la crainte de l'Eternel. Il y aurait plus de félicité dans les familles. On verrait régner dans la société cette *charité*, la plus grande des vertus chrétiennes, lien indissoluble des nations, cette charité que les anciens n'ont point connue, et qui bannirait l'*égoïsme*, mal affreux qui détruit le bonheur des individus et des peuples, monstre hideux dont les païens avaient fait une idole, qui enfanta des vices et des crimes, et qui renversa successivement tous les empires, anéantit toutes les républi-

ques, et précipita le genre humain dans l'abîme de l'infortune.

« Mais, dira-t-on, la Bible contient une foule de traits relatifs au culte et aux mœurs des anciens peuples, lesquels demandent des explications qui surpasseraient l'intelligence des enfans. Dans plusieurs passages des saintes Ecritures, Dieu reprend, par la bouche de ses prophètes, les païens, et leur reproche les abominations de leur culte et leurs égaremens. Entreprendre l'explication de ces passages nombreux, ce serait rentrer dans la classe des mythes religieux des peuples de l'Asie, d'où ils ont été transmis aux peuples de l'Afrique et de l'Europe, qui composent la partie principale de la mythologie, et qui surpassent l'intelligence de jeunes élèves. Ils ne constituent d'ailleurs pas ces traditions de foi, ces vérités fondamentales que, à notre avis, il faut d'abord leur inculquer. Avant d'entrer dans quelques détails sur la nature du paganisme, il est nécessaire qu'ils soient pénétrés des vérités de la Religion divine; ce n'est que plus tard, quand ils auront acquis les différentes connaissances qui sont véritablement indispensables à la jeunesse chrétienne, et que leur intelligence sera developpée, qu'on pourra dérouler à leurs yeux le tableau des erreurs des siècles d'idolâtrie et leur faire apprécier dignement le bienfait dont les a comblés la Providence divine en faisant luire pour eux le flambeau de la vérité. Alors ils comprendront la nature de ce culte entré dans le monde depuis que la connaissance du vrai Dieu s'effaça de l'esprit des hommes, qui, n'ayant plus la lumière divine pour éclairer leurs âmes, tournèrent leurs regards vers les objets qui frappèrent leurs sens, vécurent en voyageurs égarés, ignorant le but de leur pélerinage, traversèrent ce monde en tâtonnant dans les ténèbres, et finirent leurs jours, les uns sans savoir rien de positif sur l'immortalité de l'âme, les autres sans oser espérer une meilleure vie après celle-ci, ou sans penser même à un avenir qui ne leur offrait rien de certain. Ils observeront d'abord quelle funeste influence dut exercer sur les individus et sur les masses un culte aussi défectueux, qui permettait un libre cours aux passions; combien était précaire l'existence de l'état qui n'avait pour se soutenir que des lois humaines, les préceptes de quelques sages et une morale toute naturelle; ensuite que toutes les institutions des peuples, mêmes les plus

policés, durent se ressentir du mal qui les travaillait, que chez eux l'ordre et la liberté n'existèrent jamais en effet et ne furent qu'une chimère; que la dépravation des mœurs se propageant de plus en plus, dut énerver le peuple et ébranler l'édifice social, que les convulsions politiques, devenant toujours plus fréquentes et plus violentes, ont fait écrouler. Ils remarqueront encore que ce culte, malgré le bien que pouvait opérer la philosophie morale, avait envahi presque le monde entier, l'avait livré à la séduction et au crime, et qu'il l'eût conduit à la perdition, si le Christ, dont toute la conduite, toute la vie suppose déjà l'immortalité, qu'il mit en évidence par sa résurrection, ne fût venu opérer une révolution morale pour le salut de l'humanité, poser le fondement indestructible sur lequel doit réposer l'édifice social, établir les principes inaltérables d'une nouvelle civilisation, la seule véritable, rétablir les rapports de l'homme avec Dieu, et proclamer la vérité, qui seule pouvait affranchir le genre humain [1]. Ils penseront enfin qu'il a fallu une intervention divine pour triompher du paganisme et vaincre le monde [2]. »

[1] Jean, ch. VIII, v. 32.
[2] *Idem*, ch. XVI; v. 33.



Philosophie.

DE L'HOMME[1].

L'homme d'après la Révélation et la Tradition, et d'après la Philosophie.

Ecoutons d'abord la Révélation. Elle nous dit qu'au commencement, Dieu créa le ciel, la terre et tout ce qui en fait l'ornement et la beauté; ensuite voyant que cela était bon, il dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Alors de cette même boue dont sont formés les plantes et les reptiles, il façonna le corps de l'homme, puis *il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante* [2].

Ainsi, d'un côté, être vil et sorti de la boue; mais de l'autre, sublime, céleste et venant de Dieu ; voilà l'homme tel que la Tradition nous le donne, et tel qu'elle l'a toujours cru sans dispute et sans hésitation.

Mais la Philosophie s'étant séparée, dans la suite des tems, de la Tradition et de la Révélation, a prétendu pouvoir seule comprendre et expliquer l'homme et ses facultés. Examinons donc ce qu'elle nous enseigne.

Qu'il y ait dans l'homme une partie matérielle, que ces yeux si vifs, que ce front superbe, que ce visage paré pendant la vie de tant de grâces, animé par des émotions si diverses, que tout cela ne soit qu'une vile poussière, elle l'avoue assez générale-

[1] Cet article est destiné à faire suite aux deux articles intitulés: *De Dieu*, et déjà publiés dans les *Annales*. Tome III, page 5; et tome IV, p. 5.

[2] Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. *Genèse*, ch. II, v. 7.

ment. Quelques-uns de ses adeptes ont bien essayé de prouver que la matière n'existait pas, et que tout ce que nous voyons n'était qu'une illusion ; mais ce n'était là que le délire d'une imagination perdue dans l'idéologie, et qui égarée dans sa route ne savait plus comment ce saisir, même à la partie la plus sensible de son être.

Remarquons pourtant que ce n'est pas de ses propres lumières que la philosophie est arrivée à la preuve de la matérialité du corps. Si la mort ne fût venue confirmer chaque jour cette preuve par l'expérience, il serait probable que l'homme eût refusé de croire à ce dogme de la Tradition : que son corps, né de la terre, doit retourner à la terre. Tant il se mêle d'orgueil à notre misère !

Et en effet, il est certain que le premier homme ne crut pas à la mort, dont cependant Dieu lui-même l'avait menacé. Nul doute aussi que si nos philosophes eussent existé avant que la mort frappât les hommes, ils n'eussent regardé la dissolution du corps comme impossible, et, il faut l'avouer, avec autant de probabilité, et même avec plus d'apparence de raison, qu'ils ne nient maintenant l'existence ou la spiritualité de l'âme. Oui, il est très-probable que nous aurions disputé sans fin, et que nous n'aurions jamais pu comprendre, que tant de grandeur et de noblesse, tant de délicatesse et d'agilité, fût un composé de la même terre que nous foulons à nos pieds. Quelque rare savant aurait sans doute imaginé une matière autre que celle de la terre, il aurait parlé en termes bien scientifiques d'une substance ressemblant en quelque chose à celle de Dieu, de même que quelques rêveurs ont voulu donner à Dieu un corps ressemblant au nôtre ; et les preuves ne lui auraient pas manqué. Comme Dieu aurait toujours maintenu notre corps dans sa jeunesse, dans sa fraîcheur et dans sa grâce, notre savant aurait prouvé, par comparaison avec tout le reste qui périt, qu'il n'y a rien de terrestre dans le corps, et que la parole de Dieu et de la Tradition est une calomnie contre la noblesse de la nature humaine.

Mais le péché vint faire tomber de la main de Dieu cet ouvrage de sa prédilection, et dès-lors le chef-d'œuvre se brisa, et l'on put voir à nu la honte de son origine. Ces humiliantes

nécessités de notre corps, ces maladies, ces membres, qui, de notre vivant même, tombent quelquefois en lambeaux, à la fin, cette dissolution complète, et puis, au bout d'un peu de tems, cette poignée de terre que l'on retrouve là où fut mis un homme.... certes, il faut avouer qu'en voilà assez pour nous prouver ce que la Parole divine et la Tradition nous ont dit de notre néant. Mais ce que l'on n'a pas assez compris jusqu'à présent, c'est qu'il y a là un nouveau et puissant motif de croire à l'immortalité et à la spiritualité de l'âme, niées par un grand nombre de philosophes tant anciens que modernes.

En effet, il semble que cette preuve si humiliante et si profonde, cette preuve, qui s'accomplit si vite, et qui restitue un chef-d'œuvre de beauté à la terre que la Tradition lui donne pour mère, aurait dû nous assurer de la véracité de cet autre dogme de la tradition : il existe une autre moitié de nous-même; *cette moitié est un esprit de vie, que Dieu tira de sa bouche, et qui doit nous survivre.* Mais non, ni cette révélation faite à l'homme et conservée par la tradition, ni cet accomplissement perpétuel d'un fait si extraordinaire, ne peuvent passer pour une bonne preuve aux yeux du philosophe. Il a voulu voir, il a voulu toucher, comme s'il avait besoin de voir la pourriture et de toucher la boue, pour croire à la parole de son Dieu. Mais l'œil ne peut voir, ni la main toucher cette substance d'une nature inconnue, qui est sortie du souffle de Dieu.... Chose effrayante, et qui devrait frapper d'une éternelle humilité l'esprit et la raison de l'homme isolé, c'est que, dès qu'il sort de la Tradition et qu'il refuse de se fier à la parole de Dieu, il ne sait plus rien de certain sur son âme, et il est poussé jusqu'à nier son existence. Il ne sait plus ni d'où elle vient, ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle fait en nous. Non, on ne fait pas assez d'attention à cette preuve de notre aveuglement et de notre faiblesse.

En effet, qu'y a-t-il de plus intime à l'homme que son âme ? Que devrait-il y avoir de plus facile à connaître que cette partie de lui-même, qui pense, qui juge, par laquelle il est ce qu'il est, enfin que lui-même ? Eh bien ! il ne la connaît pas. S'il pouvait oublier la révélation qu'il en a reçue, rien ne lui dirait ce qu'elle est, d'où elle vient, qui l'a faite. Misérables que nous sommes, il n'y a que quelques jours que nous existons, et nous ne nous

souvenons pas de ce moment où nous avons commencé à exister. Dieu nous a donné notre vie à notre insu; car nous vivions long-tems avant le moment où nous nous sommes aperçus que nous avions l'existence. Nous sentons, nous savons que nous sommes quelque chose, mais ce qu'est cette chose, nous n'en savons que ce que Dieu nous en a dit; et pour nous le prouver entièrement, il se rencontre que nous portons un *faux* nom, un nom qui n'est pas véritablement le nôtre; et nous sommes impuissans à nous en donner un qui qualifie notre essence. Dans toutes les langues, on nous a appelés *souffle*, *esprit*, *vent*, *animal*[1], toutes choses qui ne sont pas nous. Substances d'une autre espèce et d'un autre monde, nous n'avons que des paroles de ce monde terrestre pour nous nommer, soit que Dieu nous ait

[1] Ceci nous paraît une remarque fort importante, et qui, comme tant d'autres, n'a pas été estimée jusqu'à présent autant qu'elle le mérite. Notre Bible se sert du mot de *souffle de Dieu* dans la première mention qui est faite de notre âme, et toutes les langues, tous les peuples ont retenu et répété cette expression. La plupart des langues employent même le terme et le mot primitifs. D'où peut venir cet accord unanime? Evidemment d'une origine et d'une source communes. Ce sont là des preuves après lesquelles il ne reste plus rien à dire.

Voici quelques-unes de ces expressions :

Le mot hébreu employé dans le ch. II, v. 7 de la Genèse, est נשמת NISCHEMATH, *souffle, vent, âme, principe de la vie*. Il y a encore deux mots en hébreu pour signifier âme ; le premier, ayant même racine que le précédent, est נפש NÊPHES, signifiant aussi *souffle, vent, âme* : le second, רוח ROUACH, signifiant encore *souffle, vent, âme*.

C'est de l'hébreu *néphes* que la plupart des langues orientales se sont servies pour exprimer le mot *âme*.

Le chaldéen a NAPHESH, *souffle* et *âme*.

Le syriaque a NEPHASH, respirer, et de là NEPHESH, *souffle*, *âme*.

L'éthiopien a aussi NAPHASH, *souffler*, et de là NEPHASH, *souffle*, *âme*.

Le samaritain a le verbe NAPHASCH, *remplir*, *dilater*.

L'arabe dit NAPHAS, *souffler*, *dilater*, et de là NEPHS, *âme*, *souffle*.

Le Persan se sert du mot arabe avec la même acception.

On trouve dans le sanskrit un *autre mot*, mais renfermant la *même idée*. Ce mot est PRANA, signifiant aussi *souffle* et *âme*. Ce mot vient de *an avec*, préposition, et de *pra* ou *pro*, signifiant *respirer*, *aspirer*, *vivre*.

Le grec a le mot πνεῦμα, *vent*, *esprit*, venant du verbe πνέω, *je souffle*,

privés de cette langue qu'il nous avait donnée au commencement, soit plutôt qu'il ne nous l'ait pas donnée, se réservant de nous la communiquer plus tard.

Chose déplorable cependant, l'âme va s'enquérant de toutes choses, et lorsqu'on lui demande: D'où viens-tu? de quoi est-tu composée? quelle est ta forme? quelle est ta nature, ton essence? elle ne fait que balbutier avec peine quelques paroles que lui a apprises sa nourrice. Oui, c'est à toi que je m'adresse, ô mon âme, et non à une autre, avant de discourir de tout le reste de la nature, dis-moi ce que tu es. Je ne te parle pas d'une autre personne, mais de toi. Comment as-tu commencé? d'où es-tu venue? as-tu senti le premier moment de ton existence? dans quel état étais-tu quand tu as pris possession de la vie? quel est le berceau qui t'a reçue faible et à peine achevée? quels sont les genoux sur lesquels tu as été reposée, ou la nourrice qui t'a présenté son sein pour soutenir ta vie chancelante? as-tu connu ta mère? as-tu une mère?

Telles sont mes questions: et mon âme s'étonne, comme si je lui demandais quelque chose qui ne la regardât pas; et lorsque je la presse, elle me dit qu'elle n'en a aucun souvenir, et que personne ne lui en a jamais parlé.

Eh! bien, maintenant même, où es-tu, dans quel endroit de mon corps as-tu fixé ta demeure? Si je frappe au sommet de ma tête, tu y es, mais si je t'appelle à mes pieds, je t'y trouve encore, toujours inflexible à me dire comment tu y es; à ma volonté tu remues mes membres, mais si je te demande le secret de ces mouvemens, tu me réponds encore que tu n'en sais rien. O mon âme, tu me désoles par ton silence, parle; car j'ai un invincible amour pour te connaître; dis-moi ce que

je respire. C'est le mot dont se sert l'Ecriture pour nommer le *Saint-Esprit*, το ἅγίον πνεῦμα. Le mot ψυχὴ signifie encore *vent* et *âme*.

Le latin a le mot ANIMUS, *esprit* et *souffle*, venant probablement du mot grec ἄνεμος, *vent*.

C'est d'*animus* que le français a tiré le mot *âme*.

Il nous semble que cette ressemblance de *mots* et d'*idées* ne peut s'expliquer que par une origine commune des peuples. De plus, ce sont là des *faits* contre lesquels le *raisonnement* n'a rien à opposer.

tu es, afin qu'au moins je puisse te nommer. Es-tu la vie? Mais, non; car la mort détruit la vie, et elle ne saurait te détruire toi-même. On m'a dit que tu étais une harmonie; mais quelle est donc cette harmonie? Est-ce celle qui nous remplit de tant d'émotions, lorsque notre oreille est touchée par le son d'une lyre mélodieuse ou par la voix religieuse, qui dans l'église s'élève vers le ciel au milieu de l'encens et de la prière? Est-ce l'harmonie de ces astres qui courent avec mesure sur nos têtes? Tu ne me le dis pas. On me dit aussi que tu es belle; je le répète, mais quelle est cette beauté? Es-tu comme le coloris d'une fleur, ou la suavité d'un parfum, ou la douceur d'une parole d'amitié, ou le charme d'un sourire?..... Vaines questions, c'est à un ignorant ou à un muet que je m'adresse, et il faut que je renonce à le connaître. Qui sait? cela même m'est sans doute avantageux. L'ange se vit et s'aima follement; l'homme ne voit que la boue qui entre dans sa composition, et il s'idolâtre. Qu'arriverait-il donc si nous nous voyions nous-mêmes dans cette portion de nous qui ressemble le plus à Dieu? Non, nous ne devons pas nous connaître avant de connaître le Dieu auquel nous devons notre existence. Après l'avoir connu, quelque grande que soit notre beauté, il ne nous restera plus d'amour pour nous aimer.

Cependant que nous sommes dans ces ténèbres, les philosophes parlent longuement de la nature et des facultés de l'âme : ils disent qu'ils en ont démontré l'existence et les propriétés. Mais, avant leur démonstration, ils en avaient déjà reçu la connaissance. Si l'homme était véritablement réduit à ses propres forces et à sa science native; si jamais on ne lui avait parlé de l'âme, aurait-il seulement soupçonné cet être caché et connu, absent et présent, que Dieu a mis en nous; aurait-il des idées pour le qualifier; aurait-il la pensée pour faire connaître ces idées ou des mots pour les nommer? Voilà la véritable difficulté qu'il serait convenable de résoudre avant de s'aventurer dans un si grand nombre de questions secondaires et dépendant de cette première question.

Mais ce n'est pas ainsi qu'a fait la philosophie : d'un côté répudiant la Révélation, abandonnant la Tradition et ce qu'elles

nous apprenaient de l'origine divine, de la haute destinée de l'âme, de l'autre, retenant toutes les notions et toutes les connaissances qui nous viennent de ces deux voies, elle a dit qu'elle allait ce qu'elle appelle *descendre en son âme*, *se replier sur elle-même*; et que là, *seule*, *sans secours extérieur*, elle examinerait sa nature, son essence, ses facultés, sa destinée; ne se doutant pas qu'elle ne pouvait pas plus se dépouiller d'elle-même, que voir autre chose de l'essence ou de l'origine de son âme que ce que la Tradition lui en a conservé.

En effet, avec grand'peine et grand labeur elle s'est mise à l'œuvre; et nous avouons qu'elle nous a dit *beaucoup de choses sur l'âme*; car la philosophie n'est pas avare de paroles. Mais, si nous voulons examiner attentivement ce qu'elle nous a dit, et en peser la valeur ou l'utilité, il sera prouvé à tout homme de sens que ses prétendues inventions consistent en définitions bizarres, ridicules, obscures, inintelligibles, ou vaines combinaisons de mots et jeux de pensées, ou nouvelle manière d'exprimer des choses précédemment connues; espèces de tombeaux blanchis, que chaque siècle ou chaque école ont élevés avec grand bruit et grande vénération, et qui, sondés par le siècle ou par l'école qui ont suivi, ont été déclarés vides et inoccupés.

Mais pour que l'on ne nous accuse pas de médire légèrement des recherches et des découvertes de la Philosophie sur l'âme, jetons un coup-d'œil rapide sur ses travaux; voyons ce qu'elle a découvert sur sa *nature* ou son *essence*.

Et d'abord nous trouvons Aristote[1]. Ce prince de la philosophie nous parle ainsi de l'être caché en nous :

[1] Nous n'ignorons pas qu'Aristote n'est pas celui qui, le premier, a introduit la méthode philosophique dans la recherche de la vérité. Avant lui avaient existé d'autres philosophes et d'autres écoles; de son tems Platon donnait ses leçons à l'académie. Mais Aristote, par la méthode plus complète et plus didactique qu'il a donnée de presque toutes les branches des connaissances humaines, par la nature de ses ouvrages qui sont venus jusqu'à nous, et surtout par l'influence incontestable qu'il a exercée sur les écoles chrétiennes, et par celle qu'il y exerce encore aujourd'hui, nous paraît pouvoir être appelé le véritable inventeur de

« L'âme est la première *perfection* de l'être organique, ayant la » vie en puissance; elle est douée de trois facultés, la végétative, la sensitive et la raisonnable [1]. »

Nous n'essaierons pas de donner l'explication de ces paroles; elles ont fourni matière aux inconcevables disputes de toute la philosophie spéculative; elles ont occupé successivement toutes les écoles, et aucune n'est encore venue à bout de les expliquer d'une manière un peu supportable.

Morte d'abord dans les écoles païennes, avec les faux dieux de l'Olympe, par la force de la parole vivifiante et vraie du Verbe chrétien, cette philosophie se réveilla de nouveau avec l'étude des ouvrages classiques de la Grèce et de Rome.

C'est sous son influence que, vers les douzième et treizième iècles, les philosophes d'alors assurèrent que nous avions trois âmes, l'âme *végétative*, l'âme *sensitive* et l'âme *raisonnable*, lesquelles trois âmes remplissaient chacune des fonctions particulières.

Peu de tems après ils voulurent bien ne reconnaître qu'une

la *philosophie des mots et des opinions*, en opposition à la *philosophie des faits et des dogmes* que nous enseigne la Tradition.

[1] On lit dans le texte d'Aristote : Εἰ δέ τι κοινὸν ἐπὶ πάσης Ψυχῆς δεῖ λέγειν, εἴη ἂν ἡ πρώτη Ἐντελέχεια σώματος φυσικοῦ ὀργανικοῦ. *Aristotelis de animâ*, lib. II, ch. I, n° 13.

Le mot consacré dans l'original, et qui a été transporté au latin est *entelechia*. Quelques-uns le traduisent par *premier acte*, d'autres par *perfection*. Le traducteur des œuvres d'Aristote rend ainsi ce passage :

« Quod si commune aliquid de animâ dicere oportet : erit utique *primus actus* corporis naturalis organici. »

Nous ne donnerons pas plus au long le système d'Aristote sur l'âme, d'autant que nous en avons cité les principaux traits en parlant des Aristotéliens du treizième siècle, dans le dernier Numéro des *Annales*, p. 171.

Voici le jugement que porte Brucker dans son *Histoire de la philosophie* sur ce système : « De animâ præcepturus Aristoteles, cum à Platone » recessisse videri vellet, nec tamen nova et meliora haberet, difficillimum argumentum mirè obscuravit et perplexum reddidit... » *Institutiones historiæ philosophicæ*, p. 191.

âme en nous, mais partagée en trois parties, l'*inférieure*, qui tenait lieu de l'âme *végétative*, la *moyenne*, qui correspondait à l'âme *sensitive*, et la *plus élevée*, qui remplissait les fonctions de l'*âme raisonnable*[1].

Quand Descartes parut sur la scène du monde, l'autorité et la philosophie d'Aristote regnaient à peu près dans toutes les écoles. C'est contre elles principalement qu'il s'éleva, et il faut reconnaître que c'est un de ses mérites d'avoir délivré l'esprit humain de ce joug humiliant; c'est même ce qui explique le succès de *sa méthode*, qui est incomparablement plus élevée que celle qui était alors en possession de dicter des lois. Malheureusement, à l'autorité du *maître* qu'il secoua, il substitua, non l'autorité de la Vérité connue par la révélation du Verbe divin, et conservée par la Tradition, non la preuve testimoniale des faits, mais une autre vérité factice, vagabonde et chancelante, la vérité connue par l'homme individuel et isolé, fondée sur l'autorité du *moi* humain: en sorte qu'il mit des opinions à la place d'autres opinions.

Cependant la philosophie, émancipée du joug d'Aristote, se lança dans une nouvelle carrière plus large, plus facile et plus sûre, à ce qu'elle croyait. Elle chercha donc encore à expliquer la *nature* et l'*essence* de l'âme.

Renouvelant le système des idées innées de Platon, Descartes avait défini que cette *essence* consiste dans la *pensée actuelle*; quoiqu'il eût assuré qu'il avait de cette vérité une idée très-claire et très-distincte, les philosophes qui le suivirent se permirent de modifier sa définition.

Locke prétendit que c'était trop donner à notre âme, et que pour lui, il ne voyait en elle, en son *essence*, que la *faculté de penser*, d'après la réflexion judicieuse, qu'il faut *pouvoir* faire une chose avant de la faire en effet.

D'autres métaphysiciens vinrent ensuite, qui placèrent l'essence de l'âme ou dans l'*activité*, c'est-à-dire dans la faculté de pouvoir agir avec ses forces propres et internes, ou dans le *sen-*

[1] Toutes ces dénominations sont oubliées; il en reste encore quelques traces dans les livres ascétiques qui parlent de la *partie inférieure* ou *supérieure* de l'âme.

timent, ou dans l'*amour*, ou *le désir du bonheur*. Enfin le plus grand nombre, après ces longues disputes ont fini par avouer, ce que nous avons remarqué au commencement de cet article, que l'essence et la nature de l'âme nous sont encore profondément cachées [1].

Et pourtant ce sont ces mêmes questions que l'on discute longuement et minutieusement dans nos écoles [2].

Eh bien ! je le demande à tout homme de sens et surtout au professeur chrétien qui, toutes les années, jette à pleines mains cette semence dans l'esprit d'une génération nouvelle, je lui demande de quelle utilité est cette étude? Que nous apprend-elle de nouveau, de vrai, de certain sur la *nature* de l'âme? Et non-seulement sur sa nature, mais encore sur ses autres facultés et généralement sur toutes ses opérations. Et afin d'en donner une preuve saisissable à tous les esprits, je lui demande à qui croit-il que Dieu ait destiné l'intendance de ses dix villes est-ce à celui qui sait que l'idée n'est autre chose qu'un *sentiment démêlé d'avec d'autres sentimens, un sentiment distingué de tout autre sentiment, un sentiment distinct* [3] ? Ou à celui qui croit que par idée il faut entendre les *observations et comparaisons faites par l'être sensitif à la suite de ses sensations*,

[1] C'est à ce point que sont arrivés la plupart des philosophes idéologistes de notre époque ; et les jeunes écrivains de l'*ancien globe* disciples de l'Ecole écossaise qui n'ont pas su se prononcer sur la nature matérielle ou immatérielle de l'âme ; et les écrivains du *globe Saint-Simonien*, qui, ainsi que l'éclectique Cousin, ont plus ou moins approché du *panthéisme* dans leurs assertions si obscures et si peu fermes, sur tout ce qui regarde la nature de l'âme. Tous ces écrivains, tous les matérialistes taut anciens que modernes, ont approché, sans s'en douter, de la vérité, en prouvant que l'homme connaît si peu de chose de son âme, lorsqu'il se sépare de la Révélation et de la Tradition.

[2] Voir toutes ces questions, et celles dont nous parlons ci-après, longuement traitées dans la *Philosophie* dite *de Lyon*, qui sert encore dans un grand nombre de maisons d'éducation. — Voir aussi l'ouvrage d'Edme Ponelle, pour les préparations aux examens de *baccalauréat de l'Université*.

[3] Laromiguière ; *Leçons de philosophie, ou Essai sur les facultés de l'âme*; liv. II, p. 49.

ou plus nettement, *la connaissance des rapports contenus dans nos sensations*[1] ? Où à cet autre qui dira que l'*idée n'est que la simple représentation d'un objet existant dans l'esprit*[2] ? Ou enfin à celui qui a trouvé que le mot *idée est du nombre de ceux qui sont si clairs qu'on ne peut les expliquer par d'autres, parce qu'il n'y en a point de plus clairs et de plus simples*[3] ?

Et, pour continuer à faire connaître la subtilité des inventions philosophiques sur l'âme humaine, je le prie encore de me dire, de bonne foi, à quoi sert de *connaître s'il y a une grande différence entre la perception de l'esprit* et l'*idée qui en est l'objet perçu*? Est-ce à l'industrie ou à la politique, à la religion ou à la morale qu'il sera utile de décider si « l'*idée doit s'appeler objective*, » si Dieu seul peut être cette idée objective, si c'est de lui seul » que nous la recevons ou des objets qui nous environnent ? » En sorte qu'il faille que Dieu nous manifeste sa substance, » suivant Mallebranche, ou bien avec le grand Arnaud, faut-il » penser que l'idée et la perception sont une seule et même » chose, mais qui a une double relation, l'une à l'esprit qu'elle » modifie, l'autre à l'objet qu'elle représente; en sorte que l'on » appelle le premier rapport la *perception*, et le second l'*idée*[4]? »

Le denier de la veuve ne vaut-il pas mieux que toutes ces disputes sur le *siége de l'âme*, sur la question de savoir si elle est placée dans tout le *corps*, ou dans le *cœur*, ou dans tout le *cerveau*, ou seulement dans la *glande pinéale?* N'est-ce pas peine perdue que de discuter pour savoir si l'âme agit sur le corps par l'*influxus physicus*, ou par le *mediator plasticus* de Leclerc, ou par les *causes occasionnelles* de Descartes, ou bien si les mouvemens se font en nous suivant l'*harmonie préétablie*, en sorte que l'âme soit dans notre corps *un petit cocher* qui la dirige, comme nous le dit *monsieur Leclerc*, ou, suivant Leibnitz, le *grand ressort d'une horloge*, dont tous les mouvemens sont parfaitement réglés ?

Voilà pourtant ce que la philosophie a trouvé dans l'âme. Certes, nous ne lui disputerons pas ces merveilleuses inventions,

[1] Maugras : *Dissertation sur l'analyse en phliosophie*, p. 10.

[2] *Philosophie de Lyon*, tom. 1, p. 23.

[3] Port-Royal ; l'*Art de penser*.

[4] *Philosophie de Lyon*.

nous lui demanderons seulement de nous dire si tout cela est bien utile aux hommes, pour qu'elle ait le droit de se vanter de ses découvertes avec tant d'ostentation.

Oui, voilà ce que l'on appelle un cours de Sagesse et ce qui fait que les philosophes s'attribuent le droit de s'élever si fort au-dessus du peuple. Eh bien ! que l'homme choisisse entre tous ces différens sentimens, qu'il adopte le système qui lui plaira le plus; mais lorsqu'il le trouvera bien clair, bien explicatif, bien évident, et celui de ses adversaires bien faux, bien absurde, qu'il avoue cependant, qu'il n'y a pas une de ces opinions qu'il trouve si déraisonnables qui n'ait été, comme la sienne, chère à son auteur, adoptée par des disciples, qui n'ait circulé dans les salons, retenti avec fracas dans les écoles, qui n'ait eu sa célébrité et qui n'ait troublé le sommeil de je ne sais combien de fortes têtes qui se sont fatiguées longuement dans la persuasion d'avoir trouvé le dernier degré d'évidence, la dernière explication et la dernière perfection de l'âme : systèmes qui sont toujours clairs, certains, raisonnables, prouvés, évidens pour ceux qui les ont inventés ou qui les adoptent, et auxquels il ne manque jamais qu'une chose... la vérité.

Aussi avons-nous toujours vu l'Ame, comme une vision brillante, s'échapper de toutes les entraves dans lesquelles la philosophie l'avait enveloppée. Successivement elle s'est moquée de ceux qui la faisaient éternelle et une portion de Dieu; elle s'est dégagée de la matière dans laquelle on voulait la confondre; elle a triomphé de ceux qui prétendaient la faire passer d'un corps dans un autre; elle a résisté aux axiomes qui la partageaient en trois parties; elle a brisé les langes de toutes les subtilités scolastiques; elle a été rebelle aux procédés de l'analyse moderne; elle s'est dérobée à la pointe habile du scalpel anatomique : et sur les ruines de tant de systèmes, il n'est resté de parfaitement établi sur son origine, sa fin et sa nature, que les vérités qui nous sont assurées par la révélation et la tradition.

Dieu souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante : cette âme, faite à l'image de Dieu, est appelée par lui à des récompenses ou à des peines éternelles.

A. — BONNETTY.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Atlas géographique pour l'étude de l'histoire ancienne, par M. Poulain de Bossay, professeur d'histoire au collége de Saint-Louis, chez Mayre-Nyon, quai Conti, n° 13.

Jusqu'à présent, la géographie était restée une science à part. L'axiome si commun que la chronologie et la géographie sont les deux yeux de l'histoire, n'avait point d'application réelle. On enseignait la géographie aux enfans, sans leur en faire comprendre l'utilité, et toutes les cartes ne leur présentaient autre chose qu'une description plus ou moins exacte du sol, des montagnes, des rivières, etc. M. le comte de Las Cases, dans son *Atlas de Lesage*, et Koch eurent les premiers l'idée de dresser des cartes historiques, où l'on pût suivre des yeux les mouvemens et les divisions des peuples et des empires. Mais cet essai, qui ne fut qu'une ébauche, laisse beaucoup à désirer pour l'exactitude, le développement et le dessin. Enfin un habile professeur d'histoire vient de publier, le premier, un atlas de géographie *vraiment historique*. Il publie d'abord six cartes destinées à l'*étude de l'histoire ancienne*: Il publiera successivement d'autres atlas pour l'*histoire romaine*, celle du *moyen-âge* et des *tems modernes*.

Ce premier travail nous a paru excellent dans son ensemble et dans ses détails. Avec un fini d'exécution assez rare, il rassemble tous les documens les plus curieux. L'auteur, à la fois géographe et historien, présente dans chaque carte un théâtre historique où chaque événement trouve sa place, où tous les souvenirs reviennent d'eux-mêmes se ranger avec ordre et précision. Ce sont les grandes époques mises sous les yeux avec leurs moindres détails. La première carte présente la *dispersion de la famille de Noé*; vous en suivez la marche, et vous voyez en quelque sorte chaque nation se poser sur le globe

La seconde est l'*Egypte des Pharaons avec ses nomes, la trace des voyages d'Abraham, de Joseph, la route des Hébreux*. La troisième est la *Terre-Sainte*, divisée en douze tribus. Tous les faits de l'ancien Testament y sont groupés sans la moindre confusion. La quatrième est autant un tableau qu'une carte des *États babylonien, assyrien, mède et perse*; on y retrouve les limites de l'empire de Sémiramis, de ceux de Nabuchodonosor, de Cyrus, de Darius; la marche de Sésostris, des Scythes, de Cambyse; un plan de Tyr, etc. La cinquième représente les *conquêtes d'Alexandre* avec les mêmes détails et la même netteté; un plan d'Alexandrie et des trois grandes batailles d'Alexandre n'est pas un médiocre secours pour l'intelligence des faits. La sixième est la *Grèce*, où les *monumens cyclopéens* sont exactement marqués, avec un petit modèle des constructions pélasgiques, helléniques, etc.

Ainsi toutes ces cartes ne sont pas moins utiles pour l'étude des antiquités que pour le simple récit historique. M. Poulain a profité habilement des découvertes modernes de Champollion et de M. Petit-Radel. Il a rendu un grand service à l'enseignement, et l'on désire vivement qu'il achève bientôt un travail si heureusement commencé. Ce sera un moyen et un attrait de plus pour l'étude de l'histoire.

—M. Édouard Dumont, professeur d'histoire au collége royal de Saint-Louis, vient de faire paraître la *troisième édition* de son *Précis de l'histoire des empereurs romains et de l'Eglise pendant les quatre premiers siècles*[1]. Nous recommandons vivement cet ouvrage à nos abonnés, et surtout aux directeurs des maisons d'éducation. C'est un fait, malheureusement pas assez connu, que la plupart des histoires que nous avons sur l'empire romain sont incomplètes ou fausses. Elles n'ont été jusqu'à présent que des copies ou des abrégés de Tite-Live, ou de quelques autres historiens qui ont vu et écrit sous l'influence de nombreux préjugés. La science historique a fait dans ces

[1] *Précis de l'histoire des empereurs romains et de l'Eglise pendant les quatre premiers sciècles*, par M. Edouard Dumont, professeur d'histoire au collége royal de Saint-Louis; ouvrage adopté par le conseil royal de l'université de France, et prescrit pour l'enseignement de l'histoire dans les colléges royaux et dans les autres établissemens d'instruction publique. — *Troisième édition.*

derniers tems de grands progrès, et, nous oserons le dire, d'étonnantes découvertes. M. Dumont a profité de ces progrès et de ces découvertes, et a enrichi encore le champ de l'histoire de ses propres travaux. Nous pouvons assurer à tous les lecteurs de son livre, quelle que soit leur science en histoire, qu'ils y trouveront des *choses nouvelles*. Les enfans surtout ne devraient pas avoir d'autre ouvrage sous les yeux. Ils seraient sûrs d'éviter de nombreuses erreurs.

M. Clot, médecin français, après avoir organisé un service médical au Caire, ayant été créé bey par le Pacha, quelques personnes avaient assuré que Méhémet-Ali l'avait obligé à apostasier sa religion pour être élevé à cette dignité. M. Clot qui dans ce moment est revenu avec plusieurs de ses élèves pour leur faire visiter les académies de médecine de France, vient de donner par la voie de la presse un démenti éclatant à cette assertion.

Nous ne citerons de sa lettre écrite à ce sujet que ce qui intéresse les *Annales*.....

« Quant à Méhémet-Ali, sa justification éclate dans les actes de tolérance et de protection envers tous les cultes, qui signalent tous les jours de son règne; je vais en citer quelques-uns :

Avant lui, ni les chrétiens, ni les juifs, particulièrement ceux du pays, ne jouissaient en Egypte d'aucune sécurité. Leur personne, leurs biens, et tout ce qu'ils possédaient était à la merci de tous. Il ne leur était permis de monter ni mule ni cheval. Quelqu'un d'eux venait-il à passer sur son humble monture devant une mosquée, a rencontrer un bey ou tout autre chef de la milice, il était encore obligé de mettre pied à terre. Toutes les couleurs, hors le noir, leur étaient interdites dans les habits. Il n'y avait pas de justice pour eux dans les tribunaux, quelle que fût celle de leur cause; en un mot ils étaient continuellement exposés à toutes sortes de vexations, comme cela est encore dans presque tout le reste de la Turquie.

Méhémet-Ali, au contraire, fait jouir des mêmes droits et de la même sécurité tous les individus, quelle que soit leur croyance. Il a établi une égalité parfaite entre tous les cultes devant la loi. Il a admis des chrétiens et des juifs aux siéges du tribunal de commerce, et il en eût fait de même pour les autres tribunaux, si la religion ne s'y opposait formellement, ou s'il pouvait le faire sans danger. Il accorde sa confiance et les emplois aux hommes de mérite, sans dis-

tinction de croyances religieuses. Ainsi, le ministre du commerce, le directeur-général de l'administration des finances, le premier médecin de S. A. et plusieurs autres officiers supérieurs sont chrétiens; parmi les payeurs, les trésoriers et les employés de tous grades, dans les diverses administrations, on compte des chrétiens et des juifs, et dans le nombre des Européens se trouvent beaucoup de capitaines de vaisseau, de frégate, le directeur-général de l'arsenal d'Alexandrie et des constructions navales, le célèbre ingénieur français M. Cérisy, à qui S. A. a aussi décerné les insignes de bey.

Le pacha permet l'exercice des cultes étrangers à tel point, qu'on voit dans les rues d'Alexandrie et du Caire des prêtres catholiques, revêtus de leurs habits sacerdotaux, précéder ou suivre les convois funèbres, porter les sacremens en cortége, et faire des processions publiques avec la plus grande liberté.

Il a permis en outre la fondation de plusieurs églises, de divers couvens; mais un fait qui caractérise mieux encore sa tolérance, est l'ordre qu'il donne chaque année à tous les chefs de religion ou de secte, à l'époque de la crue du Nil, de se réunir dans une île en face du Vieux-Caire (l'île de Rôdah), afin d'adresser des prières au Très-Haut, pour en obtenir le bienfait annuel qui fertilise l'Egypte.

Quand la guerre sera finie, disait-il dernièrement encore dans son divan à plusieurs consuls, nous irons tous ensemble faire notre pélerinage à Jérusalem.... « Paroles caractéristiques, où se révèle l'âme tolérante du héros qui a signalé l'entrée de ses troupes victorieuses dans cette ville infortunée par l'abolition des taxes et des vexations que supportaient les moines et les pélerins qui s'y rendaient d'Europe pour visiter le tombeau de Jésus-Christ. »

Les Ainos. — Notre savant voyageur, M. Siebold, a communiqué tout récemment à la Société asiatique de Paris une dissertation très-curieuse sur des pays et des peuplades qui n'occupent pas souvent l'attention des Européens sur l'île de Jeso, au nord du Japon, sur une partie de l'île de Karafto ou Tarrahai et sur les Kauriles, qui s'étendent vers le nord jusque dans le voisinage du Kamtchatka.

Ces îles sont habitées par des individus que les Japonais nomment Mozia, et qui se donnent à eux-mêmes le nom d'*Ainos* ou hommes. Ceux de l'île de Kimum s'appellent Kimum-Aino, ceux d'Etérop, Etérop-Aino. Nous allons donner un extrait de sa dissertation.

« Les huttes des Ainos contiennent des pots, un foyer, des nattes, ainsi que des instrumens de chasse et de pêche. Les femmes ont le tour de la jambe peint en bleu, pour marquer qu'elles appartiennent aux classes les plus élevées. A Jéso, les femmes couvrent leurs lèvres de lames d'or et les peignent de différentes couleurs; elles noircissent aussi leurs dents. L'épouse de l'Aino fait des habits à son mari avec de l'écorce d'arbre, nourrit l'ours de la maison, fait sécher des saumons, etc. Pendant ce tems, le mari va à la pêche ou à la chasse, laisse ses enfans courir çà et là, lutter et se poursuivre les uns les autres.

» Les Ainos adorent le soleil, la lune, la mer, un dieu du ciel; ils croient à l'existence du diable. Les parens se marient entre eux, à l'exception toutefois des plus proches. Dans l'île de Jéso, les femmes sont libres et considérées; à Karafto elles dominent leur maris. Elles sont fidèles, et ne témoignent aucune jalousie envers leurs rivales; seulement quand leur mari prend une autre femme, il est tenu de la loger dans une hutte un peu éloignée de la leur. Depuis Jéso jusqu'à l'extrémité septentrionale de Karafto, les jeunes gens, dès qu'ils ont atteint le terme de leur croissance, portent une espèce de chapeau, adopté jadis par les Japonais. On érige des pieux en l'honneur des morts; quant aux riches, on leur ôte les entrailles qu'on remplace par des plantes aromatiques, puis on laisse sécher les cadavres pendant un an. Les tombeaux sont universellement respectés; la famille du défunt vient lui rendre visite tous les ans, lors de l'anniversaire de son décès. Comme on n'a pas de calendrier, on suppute les dates d'après la chute des feuilles et le dépérissement des fleurs. Il est d'usage que dans la visite rendue au tombeau, on ne fasse aucune mention du défunt. Après la mort de son époux, la veuve se retire dans les montagnes, et les plus proches parens ne paraissent pas en public tête nue avant l'espace d'un an.

» Les Ainos ne connaissent ni écriture ni monnaie; ils écrivent et calculent au moyen d'incisions faites dans le bois. Ils n'ont que deux remèdes principaux, au nombre desquels ils faut ranger une espèce de truffes. Ils décochent contre leurs ennemis des flèches empoisonnées. Ils sont vigoureux, mais timides; quand on fait mine de s'approcher d'eux, ils s'enfuient au plus vite. Ils jouissent, du moins auprès des Japonais, d'une réputation de vertu et de probité qu'ils méritent sans doute. Jamais les Japonais ne sont parvenus à introduire chez eux une nouvelle coiffure, encore moins la religion des bouddhistes. » (*Journal Asiatique.*)

Bulletin Bibliographique.

—

Abrégé de géographie, rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de Perrin et ses découvertes les plus récentes, par Adrien Balbi; 1 fort vol. in-8° de 1,500 p. Prix, 15 fr., chez Jules Renouard.

Application de la géométrie et de la géographie, comprenant les principes de topographie enseignés à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, par Cuhousse, capitaine d'état-major, premier cahier, 1 vol. in-8°, avec 8 planches gravées. Prix, 6 fr.; à Paris, chez Mignent.

Bibliothèque des Croisades ou résumé antique de toutes les vieilles chroniques d'Europe et d'Asie qui ont parlé des guerres saintes, pour servir de complément à l'histoire des croisades par M. Michaud; 4 vol. in-8°. Prix, 28 fr., chez Ducollet.

Des vices de l'éducation publique, par M. Hoffmann, professeur de langues, 1 vol. in-8°. Prix, 4 f. 50 c.; à Paris, chez Brennis, libraire.

Grammaire allemande de Hermans de Dresde, 3e édition, 1 vol. in-8. Prix, 5 fr. — Cours de thèmes et de versions en français et en allemand. Prix, 6 fr. MM. les instituteurs jouiront d'une forte remise. A Paris, chez Auchebère n. 49.

Histoire abrégé de la littérature grecque sacrée, par Schœ, auteur de la littérature grecque profane. 1 vol. in-8°. Prix, 7 fr.; A Paris, chez Gide.

Histoire des croisades, par M. Michaud de l'Académie française, 4e édit.; 1 vol. in-8°. Prix 42 fr.; à Paris, chez Ducollet.

Les tuileries en juillet 1832, par la vicomte de Variclery, auteur de l'exilée d'Holy-Rood, 1 vol. in-8°. Prix, 7 fr., chez Dentu.

L'usurpation et la peste ou les Ecorcheurs, par M. le vicomte d'Arlincourt. A Paris, chez Verdier.

Nouvelle grammaire des grammaires, ouvrage où toutes les difficultés de la langue sont éclairées et résolues dans près de 6,000 exemples tirés de nos grands prosateurs et de nos grands poètes, 1 vol. in-12. Prix, 6 fr. 50 c. par la poste, à Paris, chez Andin.

OEuvres complètes de Lamartine, édition nouvelle renfermant tous ses ouvrages; 4 vol. in-8°, et un cahier de 4 gravures. Prix, 20 fr.; à Paris, chez Gosselin.

Révolution de Sicile en 1820, par Framin, 1 vol. in-8°. Prix, 4 fr., chez Ledoux.

Seize ans sous les Bourbons (1814—1830), Souvenirs de la restauration, par M. Mennechet, secrétaire de la chambre et lecteur des rois Louis XVIII et Charles X, 2 vol. in-8°. Prix, 15 f., chez Guyot, libraire.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 29. — 30 Novembre.

Religions anciennes.

EXPOSITION DU SYSTÈME RELIGIEUX TIBETAIN-MONGOL

TRADUCTION LIBRE DE BENJAMAIN-BERGMANM. — 3e Article.

Considérations rapides sur les rapports du système tibétain-mongol avec les doctrines de l'Inde et avec la tradition générale de l'humanité.

Un historien fidèle a developpé devant nous le tableau de la mythologie bouddhique. A sa voix les dogmes, évoqués de leurs vieux sanctuaires, tout couverts de la poussière des siècles, ont passé sous nos yeux, et les nombreuses traditions que les lamas révélent à leurs disciples se sont présentées comme un vaste spectacle à notre investigation.

Serait-il inutile de recueillir quelques résultats de ces recherches? serait-il impossible d'en tirer des inductions pour servir à l'histoire de l'humanité? En signalant les rapports du système tibétain-mongol avec celui qui repose dans les pagodes de l'Inde, avec les croyances des divers peuples semés sur la face du globe, ne pourrait-on pas déterminer quelques lois générales sur l'origine et les révolutions des idées religieuses?

Certes, mes efforts seront loin d'atteindre à ce but; inexpérimenté comme je le suis, je ne puis guère offrir à mes lecteurs qu'un petit nombre d'observations isolées et sans suite; mais ils pardonneront à ma faiblesse; et pour moi, je serai satisfait si j'ai pu leur révéler quelque fait ignoré, quelque rapprochement nouveau, quelque pensée féconde en conséquences.

I. Doctrine sur la nature des dieux.

La première et peut-être la plus grande difficulté que la religion tibétaine présente à celui qui veut en sonder les mystères, c'est l'ombre épaisse qui semble jetée sur la nature divine.

Dans la doctrine indienne, au-dessus de la multitude des génies inférieurs, plane la grande unité première, principe et fin, *alpha* et *oméga* de toutes les existences. Il se produit sous trois formes, par une triple émanation de son être : elle engendre trois personnes égales en puissance et en divinité. Comme créateur, c'est *Brahma;* comme conservateur et sauveur, c'est *Vichnou;* comme source de vie et de rénovation, c'est *Siva. Para Sacti*, la grande mère, qui n'est autre chose que *Parabrahm*, le dieu suprême considéré sous le rapport de la fécondité et de l'enfantement, revêt aussi trois manifestations pour devenir l'épouse de chacun des membres de la céleste triade. Ces trois couples ne sont eux-mêmes que les trois personnes primitives envisagées sous deux points de vue. De leurs hymens mystérieux descendent et les dieux subalternes (*Devas*), et les saints (*Richis*), et les premiers hommes (*Menous*), et le monde lui-même, destiné comme eux à s'absorber un jour dans le sein de l'Infini, dont il est émané. Ainsi s'opère la transition, ainsi se forme la chaîne entre la création multiple, variée, et l'auteur de toutes choses, unique, immuable.

Cette interprétation savante des mythes, réservée à la caste sacerdotale paraît toutefois avoir transpiré dans les classes qui lui sont soumises. Les mêmes croyances, quelquefois encore plus belles et plus pures, se retrouvent chez les nations que leur origine ou des communications fréquentes rattachaient à l'Inde.

La Perse conservait la foi d'une cause souveraine, éternelle,

Zervane Akerene. Du sein de ce dieu s'élança *Ormuzd*, l'auteur de tout bien, *Ormuzd* qui prononce à son tour la parole génératrice, *Hom* ou *Hanover*, dans laquelle est enfermée toute sagesse. Puis apparaît *Mithra* le médiateur, le feu, la source d'amour et de vie. Enfin les sept *Amschaspands*, les vingt-huit *Izeds* et les innombrables *Fervers*.

L'Egypte avait son Dieu Kneph; Osiris, Isis, et Nerus en étaient les trois glorieuses manifestations; au-dessous d'eux se plaçait la foule des divinités et des symboles. J'en pourrais dire autant de l'*Hypsistos* de la Grèce, engendrant *Démiourgos* et *Psyché* dans les mystères de l'initiation, ou se produisant aux yeux du vulgaire sous les traits de *Zeus* de *Poseidôn* et d'*Adès* : je pourrais rappeler *Thor Balder* et *Freyr*, fils du dieu suprême des Scandinaves, et la triade celtique, et toutes celles qui furent adorées parmi les peuples.

Le Bouddhisme seul n'aurait-il conservé aucune trace de ces traditions si étendues, si vivantes ? cette confusion de dieux de tous sexes, de toutes conditions, bons et mauvais, grands et petits, créés et mortels, serait-elle son dernier mot ? ou bien ne serait-ce là qu'un désordre apparent ? Les livres sacrés et l'enseignement supérieur des prêtres ne renfermeraient-ils pas des idées plus pures ? Et qui sait si les lamas ne gardent pas un silence plus profond que les brahmes sur les secrets de leur théologie ? Deux faits sembleraient appuyer cette conjecture.

Les hautes perfections qui caractérisent les *Bourchanes* de la religion tibétaine se réduisent à trois : Sainteté, Science, Spiritualité. Ce sont là les trois manières d'être, les trois formes de la nature divine, et cette idée s'exprime à merveille par le mot sanscrit de *Trimourti*, qui sert de dénomination à la trinité hindoue.

D'un autre côté, un jeune voyageur, M. Adolphe Erman, dans une lointaine excursion parmi les Burates, tribus mongoles et bouddhistes, a reçu du *Chamba-Lama*, leur souverain pontife, l'assurance positive que ses disciples n'adoraient qu'un seul Dieu. Il n'attribuait aux autres déités qu'un rang bien inférieur, pareil à celui des demi-dieux et des héros de la Grèce ou des anges et des saints du christianisme. A ces deux observations

qui paraissent concluantes, on pourrait ajouter que la syllabe *hom*, si révérée, si sainte dans le culte brahmanique, parce qu'elle est le symbole du Dieu triple et un, obtient une vénération égale dans le Tibet, et ne cesse d'errer sur les lèvres des pieux sectateurs de Bouddha.

Il suit de ces faits que la divinité unique, se révelant sous trois formes, se retrouve encore dans la mythologie qui nous occupe, et que là, comme dans tous les grands systèmes, elle est la base mystérieuse de tous les dogmes. Il s'en suit encore que les *Tangœris* et les *Bourchanes* ne sont que des émanations plus parfaites du grand être, par conséquent créés et capables de mort comme l'étaient au commencement les *Devas* des Hindous. Bien plus, les noms de plusieurs espèces de ces dieux subalternes sont identiques dans les deux doctrines. Les *Æssouris* et les *Assouris*, les premiers bons génies, les seconds esprits malfaisans, rappellent les *Souras* et les *Asouras*, ceux-là fils du jour, ceux-ci enfans de la nuit. Les *Raghinis* à leur tour ne sont-elles pas les *Raguinis*, nymphes charmantes, qui président dans l'Inde à la musique et aux saisons de l'année? Enfin n'est-ce pas ici encore un point de contact entre les traditions du Tibet et celles du monde entier qui proclame l'existence d'une double hiérarchie de puissances de ténèbres et de puissances de lumières [1].

II. Doctrine de l'âme.

La grande idée de l'émanation qui préside à toute l'harmonie des mythes orientaux, devait imprimer son cachet fidèle dans le système psychologique qui l'accompagne. Un seul esprit, une seule âme, une seule vie se répand dans l'univers, chaque vie individuelle n'est qu'une de ses innombrables modifications. C'est pourquoi au moment où *Krishna* se dévoile à *Arjouna*, son disciple, celui-ci frémit d'étonnement et s'écrie : « Salut, ô

[1] Paulin. Systema Brahmanicum Liturgicum. Bagavad gita. Zend-Avesta *passim*. Plutarque De Iside et Osiride. Mone Geschichte des heidenthûms, 1er theil. Edda *passim*. Guignaud Religions de l'antiquité, tom. I, II, III. Revue des deux mondes, 1 mars 1832. Nouveau journal asiatique *passim*. Bergmanns, Reise, IIIe theil, etc., etc.

» Univers, Ame des animaux, Divinité des dieux, Air, Feu,
» Lumière; toi dont les formes sont innombrables! » Et le dieu lui répond : « Le monde est une expansion de mon être; tout ce
» qui vit, vit par mon esprit, et reviendra s'absorber dans mon
» sein. »

Or celles de ces émanations qui revêtent un caractère de personnalité, de conscience, sont les âmes des hommes; capables de mérite et de démérite, elles peuvent par la force de la contemplation, de la science et de la vertu, s'élever à le hauteur du Seigneur suprême et se perdre dans l'océan de ses perfections. Elles peuvent par la lâcheté et le crime altérer leur dignité primitive, et alors de longues et horribles expiations leur sont réservées. Ainsi, dans la croyance de l'Inde, l'esprit déchu doit passer par quatre-vingt-huit migrations avant d'entrer dans la vache, et de là dans un nouveau corps humain. Ainsi les Mongols lui font traverser un nombre indéterminé de métamorphoses avant d'animer un chien, signe précurseur de sa restauration prochaine. Et remarquons ici que les peuples de la Mongolie, errans et pasteurs, privés du beau climat du Bengale et de l'Hindostan, obligés de sacrifier à leurs besoins la vache comme les autres animaux, ont transporté le privilège dont elle jouissait, au chien, le compagnon de leurs courses et de leurs travaux, dont la fidélité leur était chère, dont l'instinct semble au premier abord comme une lueur de la raison.

Ces conceptions générales que nous venons d'exposer se retrouvent dans les mystères philosophiques et religieux du Latium : la muse de Virgile les a chantées.

. . . . Infusa per artus
Mens agitat molem et magno se corpore miscet.
Hinc hominum pecudumque genus vitæque volantum....
Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus quantum non noxia corpora tardant....
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt.....
Scilicet immemores supera ut convexa revisant....

Et toutefois il paraît que cette doctrine toute philosophique ne suffisait point au peuple. Car d'un autre côté on supposait

que l'âme conservait son individualité après sa mort, subissait un jugement, entrait dans des régions de délices ou de désespoir. Et si d'une part le mysticisme se plongeait dans la métempsycose, la tradition conservait la théorie simple et naïve de la rémunération. De là le tribunal d'*Yana*, l'enfer ténébreux, le ciel d'*Indra*, le Jupiter Indien ; de là les sentences d'*Ærlikchan*, les lieux de tourmens et les paradis des Mongols ; les jugemens d'*Ormuzd* sur le pont *Tchinevad*; l'Elysée et le Tartare de la Grèce et le terrible interrogatoire de Minos ; le Wahalla scandinave, où les guerriers d'Odin savourent le nectar des plaisirs[1].

III. Doctrine cosmogonique, système du monde.

Le monde sorti du chaos, vaste et insondable abîme, océan tumultueux et sans borne, se présente à la tête de toutes les annales. L'homme a écrit l'histoire de la terre qu'il habite, avant d'écrire la sienne. Il semble qu'une même pensée ait inspiré les livres qui racontent ce grand drame. Le Bouddhisme nous a montré la mer agitée par un souffle divin, et un dieu descendant dans ses profondeurs pour y poser les bases de la terre. Ecoutons les enseignemens du bramanisme.

Toutes choses étaient encore plongées dans les ténèbres, quand le Dieu suprême résolut la création de l'univers. A son ordre *Brahma* fit les sphères célestes et l'empyrée. En même tems, *Vichnou*, l'éternelle parole, flottait sur les eaux et les fécondait par sa puissance. C'est pour cela qu'on le nomme *Narâyana*, celui qui se meut sur l'onde. De son action bienfaisante tous les êtres reçurent l'ordre et la vie. Un symbole presque universel représente cette idée ; c'est l'œuf primitif où reposent les germes de la création. L'Inde, l'Egypte et la Grèce en gardaient le souvenir; et la mythologie thaïtienne, après avoir posé en principe le dogme de la trinité, enseignait comment *Taroa*, l'esprit, la troisième personne, brisant la coquille dans laquelle il était enfermé, forma la terre de ses parcelles.

L'antiquité de la même croyance est prouvée par le témoi-

[1] Bagavad gita, lectiones X et XI. BERGMANN, IIIe theil. GUIGNAUT, Histoire des religions, tom. I, liv. I, II. Zend-Avesta *passim*. VIRGILE, Enéide, liv. VI.

gnage des auteurs classiques. La théologie des Phéniciens selon Eusèbe, plaçait l'origine des choses dans le chaos et dans le souffle vivificateur. De leur union naquit *Môt*, le limon, élément de toute matière.

Je ne rappellerai point que telle était aussi la doctrine orphique, que telle est encore la croyance antique de la Chine, et qu'elle a laissé dans la Perse des traces non équivoques. Encore moins rappellerai-je la philosophie de Thalès et la cosmogonie d'Ovide. Ce sont choses que nul n'ignore. Je me contenterai de citer deux passages curieux de Laerce et de Strabon, qui attestent l'antique tradition égyptienne et hindostane. Selon le dernier, les gymnosophistes enseignaient : « que le monde est » créé et périssable, et que l'eau est le principe de son exis- » tence. » Selon le premier : « L'Egypte croyait à l'humide pri- » mitif d'où étaient sortis les quatre élémens, et le monde créé » et mortel » Γεννητὸν καὶ φθαρτὸν. Dans ces mots se trouve aussi comprise la notion générale de la destruction future de l'univers.

Sans doute une longue et importante dissertation pourrait trouver son but dans le rapprochement du système cosmographique de l'Inde et celui du Tibet. On pourrait montrer sans peine l'identité du mont *Summær* avec le mont *Merou* aussi nommé *Soumerou*, rocher aux faces resplendissantes, dont le sommet est le séjour délicieux d'Indra, autour duquel sept mers et sept chaines de montagnes se déploient, qui sert de pivôt à la nature et de centre aux révolutions des astres.

Il serait facile de prouver que *Aracho*, le mauvais génie qui cause les éclipses par ses poursuites acharnées, est le même que *Rahou* dans la légende indienne ; que la fable qui explique leur colère et leur vengeance est commune aux deux doctrines. Pour moi, le loisir et l'espace me manquent, et des objets plus graves réclament mon attention [1].

IV. Doctrine historique. — Péché. — Rédemption.

Le monde créé attend les êtres qui viendront y jouir de l'exis-

[1] Voyez les auteurs et les passages déjà cités. EUSÈBE, Préparat. liv. I. ATHENAGORAS ; OVIDE, Métamorphoses, liv. I, etc., etc.

tence; alors la tradition redit la chute des esprits célestes, et leurs combats infructueux et les victoires des bons génies.

La théogonie de l'Inde raconte longuement l'orgueil qui, pour un tems précipita Brahma rebelle dans l'abîme, et les luttes des dieux de lumière et des fils de la nuit, et les triomphes du parti le plus juste. Ce souvenir se retrouve plus pur dans les livres sacrés des Persans : *Ahriman* escaladant le ciel avec les cohortes des Devas et renversé sur la terre; ses longs et inutiles efforts, et la proscription qui le frappe. En même temps se présentent les révoltes de Typhon contre Osiris, son seigneur et son roi, l'entreprise audacieuse des Titans contre le ciel, et, dans l'Edda, les ruses continuelles de *Loke*, l'ennemi des dieux.

A ce tableau en succède un autre non moins imposant.

Les premiers habitans de la terre goûtèrent des jours de paix et de bonheur. L'enseignement des brahmes l'atteste : il fut un âge-d'or. « La terre était arrosée par des fleuves de lait et de » miel; la félicité des hommes les aveugla, ils tombèrent » dans le crime, ils insultèrent leur Créateur. Mais le Dieu » offensé les frappa dans sa colère, fit disparaître les biens dont » il les avait comblés, et les condamna à soutenir leur vie par » un pénible labeur. » Une autre légende rappelle l'arbre de vie et le fruit défendu cueilli par les *Devas*, et la fureur du serpent et la corruption de la terre.

Dans la doctrine tibétaine, ces faits se reproduisent; nous l'avons vu d'une manière aussi frappante; l'arbre de vie s'y montre aux anciens jours; la plante dont l'homme s'est nourri pour satisfaire un vain désir, bouleverse son être et tout ce qui l'environne. Il s'aperçoit qu'il est nu; la faim, la soif, la douleur, l'obscurité deviennent son partage : une dégradation continuelle l'attend pour l'avenir.

Le Zend-Avesta est plus clair encore. *Meschia* et *Meschiane*, les premiers pères, se laissent séduire par le perfide Ahriman, ils mangent des fruits qui leur sont offerts : « et de cent béatitudes » il ne leur en resta qu'une; la femme, la première, succomba au » poids du péché et sacrifia aux esprits infernaux. »

Les chants sacrés des Chinois rappellent comment la femme perdit par sa curiosité le genre humain, comment le mal entra par elle dans le monde. Les Egyptiens, d'après Diodore de Si-

cile, pensaient que les auteurs de notre espèce avaient vécu dans un état primitif de nudité; Sanchoniaton leur attribue la découverte des fruits; la femme chassée du paradis a laissé de longs souvenirs dans les deux Amériques, et tandis que les Grecs célébraient la boite funeste de Pandore, source de tous les maux, l'Edda conservait la tradition de l'arbre de vie yggdrasill, et des dragons enlacés à ses pieds.

Mais cette triste commémoration était accompagnée d'un consolant espoir. Dans l'avenir on voyait poindre une ère de réparation et de grandeur. Un Dieu incarné devait en être l'instrument, et tous les peuples ont reconnu la possibilité, la nécessité même de l'incarnation divine pour le salut de l'univers. C'est *Vichnou*, la seconde personne de la *Trimourti*, se faisant chair pour venir au secours de l'humanité chancelante. Par la dernière de ses manifestations (*Avataras*), il fut *Bouddha* prophète, puissant en œuvres et en paroles suivant les Brahmes; mais dans celle qui doit venir il apparaîtra superbe et glorieux, monté sur un cheval blanc, et brandissant dans sa main le glaive qui doit retrancher les crimes de la terre. Alors recommencera un monde nouveau, un nouvel âge d'innocence et de bonheur.

Dans le système mongol, c'est *Dschagdschamouni*, le docteur des dieux, semblable à *Vichnou*, qui s'antropomorphisa successivement sous divers noms, jusqu'à l'époque où il vint animer le corps sacré de Bouddha, et répandre la parole sur la face de la terre. Toutefois, il n'est lui-même que le précurseur de *Maïdari*, le beau, le grand par essence, qui doit entraîner les hommes après lui dans les voies de la perfection et de la vie.

C'est ce juste que Confucius entrevoit dans le lointain, ce saint homme des cent générations, qui doit naître à l'occident de la Chine, qui, au prix de ses humiliations et de ses opprobres, doit purifier et convertir la terre. C'est *Sosiosh*, qui doit venir après Zoroastre, conçu d'une Vierge, destiné à renouveler le genre humain : les iniquités disparaîtront devant lui, et à chacun il rendra selon ses œuvres. C'est le *Theos-Sôter* attendu des Grecs, le retour des tems bienheureux annoncé par les Sibylles, le roi que les nations européennes attendaient des contrées orientales. C'est encore *Balder*, qui doit combattre

l'esprit mauvais, quand son heure sera venue, succomber dans la lutte et ressusciter vainqueur. Enfin c'est cet être surnaturel à l'avènement duquel les nations américaines se préparaient quand nos vaisseaux leur apportèrent les bienfaits de la civilisation.

Ainsi s'élançait de tous les cœurs d'hommes un soupir universel, aveu de chute et de misère, invocation sublime et pressante au libérateur promis; ainsi du fond de la dégradation morale l'humanité ne désespéra jamais d'elle-même, et de sa faiblesse elle en appela à la vertu toute puissante qui pouvait la relever et la rétablir [1].

Mettons un terme à ces comparaisons rapides, il est tems de résumer les faits qui se sont offerts, et d'en faire saillir les vérités générales dont ils sont la source.

Deux sortes de rapports nous ont occupés : ceux de la doctrine tibétaine avec les mythes de l'Inde, et ceux que ces deux systèmes contiennent à leur tour avec la tradition universelle.

Parmi les premiers nous avons signalé l'origine sanscrite de plusieurs termes fondamentaux de la théologie bouddhique; nous avons indiqué la ressemblance des deux cosmogonies et des grandes théories astronomiques qui s'y rattachent; l'identité des principaux dogmes, même de plusieurs symboles, a été reconnue; et, pour comble, Bouddha s'est montré dans la croyance brahmane comme une incarnation, comme un prophète. En quelques points le mystère nous a paru obscurci, dans quelques autres plus simple et plus pur. Ces observations me semblent suffire pour mettre hors de doute que le bouddhisme est une réforme antique de la religion de l'Inde, une branche séparée du tronc à une époque reculée, et qui a gardé dans sa sève et dans son écorce les preuves de son origine.

D'une autre part, nous avons vu les mythologies de chaque peuple se grouper, se presser en quelque sorte, et s'éclairer par le contact. Une série de dogmes communs, invariables, s'est dégagée de la multitude des croyances diverses. Le dieu triple

[1] Religion de l'antiquité, liv. I, ch. IV. STRABON liv. XV. Lettre du P. BOUCHET, POTHIER, Mythologie des Indiens. Zend-Avesta Bourdehesch. Morale de Confucius, etc., etc.

et un, l'âme immatérielle et immortelle, le monde créé par l'éternelle sagesse, le mystérieux combat des anges et des génies du mal, le bonheur de nos premiers aïeux, le fruit défendu, origine de leur dépravation et de celle de leur postérité, enfin la perspective délicieuse de la médiation divine et de la restauration du genre humain : telle paraît être l'auguste profession de foi que toute nation répéta, et qui vit dans la société depuis le commencement des âges. Et alors nous éprouvons un charme inexprimable en retrouvant dans la foi qui fut celle de nos pères, celle de notre enfance, qui sera toujours celle de notre cœur, la formule la plus haute et la plus pure de ces impérissables traditions. Au berceau des siècles, il s'est fait une grande lumière qui, demeurée sans tache dans le tabernacle de Juda, altérée plus ou moins au dehors par l'orgueil des castes sacerdotales, ou par l'imagination délirante des peuples enfans, a toujours suffi néanmoins pour illuminer toute âme venant dans ce monde, jusqu'au jour où une loi plus parfaite viendrait élargir l'horizon de l'homme et lui donner le signal d'une marche progressive et continuelle vers la perfection, vers le bonheur.

N.B. Bien d'autres remarques restaient à faire sur les souvenirs diluviens, sur les sacrifices et sur le sens mystique du Lotus qui se rencontre dans les systèmes du Tibet, de l'Inde et de l'Egypte, bien des détails intéressans sur le personnage de Bouddha. Le tems et l'espace me manquent. Si mes lecteurs accueillent avec indulgence ma légère tentative d'aujourd'hui, je pourrai revenir à ces objets, que j'ai négligés, et les traiter d'une manière plus approfondie.

OZANAM.



Polémique.

LETTRES DE HALLER

CONTRE VOLTAIRE ET LES PHILOSOPHES DU XVIII[e] SIÈCLE.

Sanchoniaton. — Tour de Babel. — Rareté des livres mosaïques. — Origine des Nègres et des Blancs. — Coquillages et déluge. — Si les Evangiles n'ont pas été écrits avant saint Iréné. — Révélations faites aux premiers hommes. — Nombre des sectes et des hérésies. — Spinosisme de Voltaire.

S'il est un homme dont il faille dire et répéter le nom aux lecteurs des *Annales*, c'est sans doute ce génie supérieur, le plus vaste, sans contredit, du dernier siècle, qui, approfondissant toutes les connaissances humaines, les lettres comme les sciences, a su prendre dans toutes le premier rang par ses découvertes et ses travaux.

Poète pindarique du premier ordre dans la littérature germanique, jurisconsulte profond en Suisse, dont un des cantons a eu l'avantage d'avoir ses coutumes réunies et rédigées par lui, Haller est surtout célèbre en Europe par ses immenses recherches scientifiques. Il ne peut pas entrer dans mon plan de donner ici un aperçu des grandes découvertes de Haller dans les sciences; qu'il suffise de savoir qu'il n'est aucune branche des sciences physiques et intellectuelles qu'il n'ait cultivée, avancée et perfectionnée; que la médecine surtout, la chirurgie, la physiologie, l'anatomie, la zoologie, la botanique, la minéralogie, etc., lui doivent une partie des progrès qu'elles ont faits dans le dernier siècle. Aussi Haller jouit-il de son tems comme du nôtre de la plus grande célébrité. Toutes les nations de l'Europe se le disputaient. Les souverains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, lui firent tour-à-tour les offres les plus brillantes pour l'attirer dans leur pays.

L'empereur Joseph II, traversant la Suisse, se détourna de son chemin pour lui faire une visite. Mais il n'accorda point le même honneur à Voltaire en passant à Fernay, voulant montrer ainsi l'estime qu'il faisait des vertus unies à un talent supérieur [1].

Eh bien! ce Haller, qui peut à bon droit être regardé comme l'apôtre des sciences dans le XVIIIe siècle, n'était pas moins bon chrétien que savant profond. Il voyait avec une vive douleur l'indigne abus que faisait Voltaire des grands talens que la divine providence lui avait départis; il était surtout indigné des attaques continuelles du philosophe de Fernay contre la religion. C'est ce qui le décida, vers la fin de sa carrière, à publier une réfutation de Voltaire dans une série de lettres, qui, écrites d'abord en allemand, et traduites assez tard dans notre langue, sont à peine connues encore aujourd'hui en France [2]. Nous croyons donc rendre service à la polémique chrétienne à laquelle nous nous sommes voués, en donnant ici quelques extraits des points les plus importans de ce grand ouvrage, surtout de ceux qui n'ont point été ou qui ont été peu examinés dans les *Annales*.

Pour avoir une idée de l'esprit dans lequel ces lettres sont écrites, il suffit de lire ces lignes qui se trouvent dans la première épître que Haller adresse à un de ses amis :

« Vous croyez, lui dit-il, que je pourrai réfuter avec succès les objections de M. de Voltaire contre l'antiquité des écrits de Moïse, la morale enseignée dans l'*Ancien Testament*, le peuple d'Israel et son conducteur, quelques prophéties de notre Sauveur, et qu'il ne faut même que des connaissances très médiocres pour découvrir que l'auteur de ces objections ne s'est jamais donné la peine de s'instruire dans les langues grecque et

[1] Haller avait le malheur d'être né dans le protestantisme et de partager tous les préjugés des hommes de cette secte contre le catholicisme. Heureusement le petit-fils de Haller, membre du sénat de Berne, et connu par d'importans ouvrages sur la diplomatie et la politique, est rentré il y a quelques années dans le sein de l'Eglise.

[2] Lettres de feu de Haller contre M. de Voltaire, traduites de l'allemand par F. L. Kœnig. 2 vol. in-12. Berne, 1780.

hébraïque, et qu'il a peu connu l'histoire et les erreurs des anciens peuples; vous pensez qu'il ne serait pas sans utilité de faire voir aux hommes, surtout à ceux qui préfèrent l'esprit aux connaissances solides, que le faux brillant est bien loin de la véritable force, et de désarmer les esprits égarés qui, ne pouvant atteindre aux talens de ce grand homme, s'imaginent partager sa gloire en imitant son incrédulité »

« Je connais personnellement cet homme célèbre; il m'a honoré de ses visites; j'ai lu ses ouvrages avec plaisir, souvent avec enthousiasme, quelquefois aussi avec cette aversion dont on ne saurait se défendre lorsqu'on voit leur auteur employer de si grands talens pour nous arracher les motifs les plus puissans de devenir bons et justes. Je connais son âme vindicative, la malignité de sa plume, redoutable à tous ceux qui refusent de lui payer l'hommage de leur admiration, son adresse à flatter les grands, sa prédilection pour des suppositions dénuées de preuves, quoique soutenues avec la plus ferme assurance. Bien des fois j'ai déploré l'abus de talens aussi rares, qu'il pourrait rendre utiles au monde, et dont il s'est servi contre la vérité, contre la vertu, contre Dieu même. Le prix de mon travail sera une haine irréconciliable. Il me poursuivra avec l'ironie la plus mordante, la satyre la plus amère, mais je m'y soumets. Si je suis assez heureux pour délivrer un seul chrétien de doutes pénibles, si je puis prévenir une seule mauvaise action, cette consolation me dédommagera suffisamment de sa haine, et j'en bénirai le ciel. Cet homme célèbre approche du tombeau; plût au Dieu de miséricorde de donner à la vérité, dont j'entreprends la défense, une force victorieuse, capable d'ouvrir ses yeux à la lumière, et de le ramener au Seigneur, qu'il a méconnu si long-tems. »

Donnons maintenant le résumé des questions les plus importantes, traitées par le célèbre Haller, en réponse à Voltaire.

Sur Sanchoniaton.

Où Voltaire a-t-il appris que Sanchoniaton est plus ancien que Moïse? parce qu'il ne cite pas Moïse. Peut-être le nom de *Moïse* n'est-il jamais parvenu à la connaissance de Sanchoniaton; il est du moins certain qu'il ne pouvait trouver dans les écrits de

Moïse de quoi prouver sa généalogie des dieux. Nous possédons depuis peu d'années une explication de toute cette théogonie de Sanchoniaton, aussi conforme au bon sens qu'éloignée de tous les sens mystiques : c'est l'histoire des anciens rois, car des princes, et non des Dieux, ont procréé des enfans, se sont fait la guerre, se sont chassés et tués. Hésiode ne fait non plus dans sa *théogonie* aucune mention de Moïse, et lui était cependant bien postérieur; et Suidas, le seul qui ait fixé l'âge de Sanchoniaton, le fait beaucoup moins ancien que le législateur des Juifs.

Porphyre même, son plus grand panégyriste, quoiqu'il fasse monter le tems de sa vie plus haut que Suidas, ne le croit cependant ni plus ancien, ni même aussi ancien que Moïse. Cet ancien auteur n'a aucun rapport avec Moïse, le sujet de son ouvrage n'étant point la véritable origine des hommes, mais l'histoire ancienne des Phéniciens.

La tour de Babel.

Voltaire s'imagine qu'il n'a pas été possible d'inventer, dans le court espace de cent cinquante-cinq ans, les arts nécessaires pour construire une pareille tour. Mais le genre humain n'a pas été anéanti par le déluge, comme cet auteur le prétend : quelques habitans de l'ancien monde avaient échappé à ce fléau destructeur ; l'architecture avait fait pendant plusieurs années leur occupation principale; ils avaient construit l'arche, ils connaissaient les instrumens que de pareilles entreprises exigent, de même qu'une grande partie des arts qui y ont quelque rapport. La méthode de bâtir avec des pierres cuites, de se servir de bitume, comme nous nous servons de plâtre, était bien plus aisée que l'art de construire de grands bâtimens avec des pierres dures; le plus difficile, la charpente, était ce que les enfans de Noé entendaient le mieux.

Ces puissans monarques de l'Asie, qui fournissent à M. de V... le sujet d'une objection, existent si peu dans l'Ecriture-Sainte, que, selon les auteurs sacrés, le roi de Sinéar (ou de Babel) et celui d'Elam (ou de Perse), selon M. de V..., ne sont que de très petits princes qui se sont laissés battre par Abraham et sa famille. L'Egypte était déjà alors un royaume considéra-

ble; elle l'était déjà du temps de la guerre de Troie. Thèbes occupait une place parmi les villes du premier rang, et personne n'ignore que l'Egypte a été la première monarchie policée et réglée de la terre.

Rareté des livres mosaïques.

M. de V... cherche à prouver la rareté des livres mosaïques, en citant le fameux passage où Josias trouva le livre de la loi dans le temple, et en fut effrayé : il le fut, parce qu'elle lui fit connaître l'énormité des crimes dont son père, son grand-père et toute la nation s'étaient rendus coupables[1]. Les livres écrits étaient en effet plus rares dans ces tems reculés, d'autant plus que les rois de Juda avaient alors introduit un culte étranger; ils avaient même ôté l'autel du Seigneur, et les adorateurs du vrai Dieu s'étaient vraisemblablement trouvés dans la nécessité de se cacher. Cependant le livre que Josias trouva n'était point le seul exemplaire de la loi. Sans nous arrêter aux Samaritains, qui avaient une édition particulière et un peu différente de l'hébraïque des cinq livres de Moïse, il était très certain que le livre de la loi existait du tems d'Hiskias, bisaïeul de Josias, puisqu'elle servait de règle à ce prince religieux, pour le rétablissement du culte divin, pour la célébration de l'agneau de pâques et les autres sacrifices, et pour la convocation des dix tribus au service du Seigneur. Il avait imploré l'assistance de l'Eternel, qui est le seul vrai Dieu, et qui habite entre les chérubins[2]; il observait les ordonnances que Dieu avait commandées à Moïse[3]. Isaïe ne fait pas la moindre mention de la prétendue perte de ce livre précieux : ce que ce prophète dit des sacrifices et autres cérémonies, fait plutôt voir clairement que la vraie religion, et par conséquent les livres qui en sont le fondement, ne se sont point trouvés perdus lorsque Josias monta sur le trône. Quelle autre connaissance aurait pu guider Josias, lorsqu'il abolit de tous les royaumes de Juda et d'Israël le culte idolâtre, et même le culte qu'on rendait au vrai Dieu sur les collines, mais qui

[1] I Chron., 34, 14.
[2] II *Rois*, 18, 6.
[3] *Ibid*, 19, 15.

était interdit par la loi de Moïse; lorsqu'il détruisit les images et les bois consacrés, et rendit au temple son ancienne splendeur? et qu'étaient les prêtres, les lévites et les docteurs de la loi? Sur quoi leurs charges étaient-elles fondées, si ce n'était sur la loi mosaïque? L'arche d'alliance existait encore; les écrits de David, de Salomon et d'autres, les psaumes de David, de Homan et de Jeduthan [1], se trouvaient entre les mains des rois, qui n'avaient rien changé de toute la hiérarchie des descendans de Moïse et d'Aaron. Il y a apparence que le livre trouvé dans le temple était un original écrit par quelque ancien prophète.

Origine des Nègres et des Blancs.

Nous sommes encore moins édifiés des objections de M. de V.... contre le sentiment, que deux blancs ont donné l'origine à un nègre; sentiment fondé sur l'Ecriture sainte: il nous arrive cependant très fréquemment de rencontrer, dans une même espèce d'animaux ou de plantes, des différences plus frappantes qu'on ne saurait attribuer qu'à des causes extérieures. Une aglaé sans trompe et une aglaé sans feuilles ovales, ont aussi peu de ressemblance entre elles, qu'il est possible d'en trouver parmi les fleurs; cependant ces deux fleurs, si différentes entre elles, tirent leur origine de la semence d'une troisième, et qui ne diffère pas moins de toutes les deux, et qui ne ressemble à l'une que par la trompe, et à l'autre que par les feuilles ovales et simples.

Toute la différence entre un blanc et un nègre consiste dans une matière glaireuse, plus ou moins épaisse, qui couvre le côté intérieur du dernier. Un bélier ne diffère souvent d'un autre que par un palais blanc ou tacheté, et dont les tâches noires n'ont d'autre cause que cette même humeur glaireuse: dirait-on pour cela que le bélier à palais blanc est un animal d'une espèce différente? le palais d'un chien est souvent blanc d'un côté et noir de l'autre. L'humeur glaireuse qui produit la noirceur de la peau, peut donc subsister en même-tems avec la cause de la blancheur dans une autre partie: ce changement de la peau blanche en noire n'exige donc point chez le nègre

[1] II *Rois*, 35, 15.

une autre origine que celle de l'homme blanc : ces deux qualités peuvent donc aussi se rencontrer chez la même personne ; la partie noire d'un palais de chien se trouve à côté de la blanche ; les Européens mêmes ont quelquefois en quelques parties de leur corps des tâches noires. On trouve dans la collection d'Albinus de ces morceaux de peau noire d'Européens, surtout autour des mamelles : couleur qui sans doute est causée par une huile qui est restée dégagée d'eau après une forte transpiration. Cette prétendue peau noire des nègres n'est donc point une peau particulière chez eux, elle n'est qu'un peu plus épaisse que chez les Européens ; aussi les Portugais dispersés en Afrique sont-ils noirs comme les vrais nègres ; les autres différences des nègres aux blancs ne sont pas plus considérables que les visages carrés des Calmoucks, les petits yeux des Chinois, la taille svelte et élevée des Européens septentrionaux ; cette différence est même plus petite que celle que nous remarquons tous les jours chez les animaux domestiques, comme les chevaux, les brebis, les chiens et les poules, dont les pieds, les plumes, les têtes et les queues nous offrent les variétés les plus singulières. La différence du Calmouck, du Chinois, jusqu'à l'Européen aux yeux bleus, avance par gradation à mesure qu'on approche de l'Occident, et même les marques distinctives du nègre au blanc ont dans leur intervalle des gradations sans nombre, en Espagne, dans la Barbarie, dans l'Indostan, aux côtes Malabares et aux îles méridionales de l'Asie. La couleur des yeux et des cheveux des Allemands est changée depuis les irruptions des peuples du nord de l'empire romain ; du bleu et du blond elle a passé au noir.

Coquillages et Déluge.

«Je ne suis pas mordant, mon ami, dit M. de Haller, je n'ai jamais aimé la raillerie, même celle qui se distingue le plus par sa finesse et sa vivacité : j'estimerais plus Pope, s'il n'avait point écrit la Dunziade ; les agrémens de l'esprit ne sauraient effacer la tache d'un mauvais cœur, aussi je ne répondrai point par des plaisanteries au chapitre de M. de V.... sur les coquillages.» Cet homme célèbre s'est hasardé ici dans une carrière où il est

absolument étranger, et où le plus petit entre mille de nos amateurs de coquillages, le terrassera sans peine; mais un défenseur de la religion ne doit point s'écarter de la gravité qu'un sujet aussi respectable exige. M. de V.... veut nous persuader « qu'il n'existe point de coquillages sur nos hautes montagnes. » Un pèlerin peut avoir laissé tomber par hasard des coquilles » dont il s'est chargé à Saint-Jacques de Compostelle, ou des huî- » tres, commandées par un gourmand, peuvent s'être perdues » sur les Alpes; les vastes couches de coquillages dans la Tou- » raine ne sont qu'une chimère, n'ont de réel que la pierre à » chaux qui en fait la matière; il existe enfin une espèce de » terre, qui, chez un M. de la Sauvagne, produit d'elle-même des » coquilles, qui enfermées dans des bouteilles remplies d'une » eau de cette contrée, croissent et parviennent à leur perf c- » tion. » On ne saurait rien ajouter à la hardiesse d'un homme, qui ose avancer que le fallum ne doit point son origine à des coquillages, et que ce n'est qu'en imagination que Réaumur et Jussieu ont vu en Touraine des couches de coquilles.

Tout homme qui a lu quelque dictionnaire de physique, et encore plus, tout connaisseur ne saurait ignorer que les montagnes de toutes les parties de notre globe sont partout remplies d'impressions de coquillages; on n'en trouve peut-être point sur les sommets les plus élevés des glacières, mais sur les montagnes qui sont de 6, 8 ou 10,000 pieds élevées au-dessus de la mer. Non loin du mont Enzeinda un ruisseau roule une multitude de strombites à travers un vallon de glace : sur la dent de Morclez, élevée de 8,161 pieds au-dessus du Rhône, des coquillages se sont imprimés dans du limon bleu, et ces productions étrangères se rencontrent même sur des hauteurs, excepté sur les montagnes les plus élevées. Les impressions de fougère des Antilles se trouvent en grande quantité dans une partie très élevée du Blattenberg dans le canton de Glaris; la caverne de Scharzfeld renferme de grosses dents d'animaux marins, et des poissons des mers éloignées se sont retirés dans les plaques de cuivred es mines de Mansfeld; ce qui fait voir à quoi se réduit la plaisanterie au sujet du cheval marin. Les millions de cornes d'ammon dispersées sur toutes les montagnes ne sont ni des coquilles d'huîtres, ni de Saint-Jacques. On rencontre une variété

prodigieuse d'impressions de coquillages de toutes les contrées dans des montagnes et des collines où les hommes n'ont jamais pu en faire usage; des coquillages des Indes que notre climat et nos lacs d'eau douce n'ont jamais été capables de produire : et si M. de V.... a vu seulement quelques gravures, comment ose-t-il soutenir qu'on a pris des moules et des colimaçons pour des testacées marins? Ces productions marines se trouvent en si grande quantité, qu'une montagne située entre Bâle et une cascade plus connue encore par les plantes qui croissent dans son voisinage, à une petite distance du village de Hubel, se trouve remplie et comme pavée de corail et d'astroïtes qu'on pourrait en charger facilement en un jour des milliers de chariots.

La raillerie ne prouve rien ici, c'est la nature qui parle; elle nous montre, à la confusion des incrédules, que les animaux et les plantes des pays les plus chauds et les plus éloignés, les testacées qui habitent au fond de la mer du Sud, des herbes qu'on ne trouve que sur les rochers des tropiques, sont venues dans la partie septentrionale de notre globe; les unes ont conservé leur figure et leurs parties constituantes, les autres se sont imprimées dans le rocher qui, alors, n'était qu'un limon ou une terre molle et qui s'est endurcie depuis; par conséquent, il faut que la mer, répandue sur la terre, ait confondu entr'eux les animaux et les plantes de toutes les parties du monde, en jetant les productions des climats brûlants dans les rochers de nos Alpes couvertes de neige : avant cette inondation, la terre était habitée et peuplée d'hommes. On a trouvé parmi les impressions et les restes de l'antiquité des épis d'orge, marque d'un terrein cultivé, des couteaux et d'autres débris; il se trouve encore une quantité prodigieuse de restes d'animaux dans la mer Adriatique et dans l'Archipel, incrustés dans le marbre.

Tout ceci prouve, avec la plus grande évidence, que le déluge a été universel par toute la terre, que les eaux de l'Océan ont confondu au gré des vents les fruits, les animaux et les plantes de toutes les parties de ce globe, et qu'enfin la terre était cultivée et peuplée avant ce déluge; que par conséquent cette mer générale ne s'est point retirée peu à peu : une mer générale et permanente n'aurait point conservé les débris des corps, elle n'aurait point laissé en se retirant ces plantes de l'Arabie sur les

rochers des Alpes, il ne serait resté des coquillages et des poissons que ceux du climat qui les produit.

Si M. de V... dit qu'il a vu depuis douze ans un grand nombre de pierres à chaux sans y avoir jamais trouvé de coquillages, il paraît ignorer que le marbre est une pierre à chaux, et que les coquilles se trouvent en si grande abondance dans le marbre, que le marbre à coquillages d'Italie et d'Allemagne, dont le dernier contient encore des cornes d'ammon, fournit la matière de meubles très-chers; les coquilles à peigne sont très communes dans le marbre de roche, dont on emploie une grande quantité pour les bâtiments de Genève, et vraisemblablement aussi pour ceux de Ferney. Mais ce sont des choses si généralement connues, que je rougis d'en avoir tant dit.

Si les Evangiles n'ont pas été écrits avant S. Irénée.

M. de V.... commence cet article très-révoltant, par soutenir qu'avant Irénée, aucun père de l'Église n'a cité un seul passage des quatre évangiles canoniques, et qu'il s'est trouvé des gens qui ont rejeté celui de Saint-Jean[1].

[1] Nous ne pouvons mieux faire connaître la hardiesse impardonnable de cette assertion, qu'en alléguant une partie des passages des Pères de l'Eglise, de la dernière édition, Bâle 1742, in-8°, qui cite très-clairement les livres du Nouveau-Testament. Clément, *Corinth.* I, 13. « Que celui qui se glorifie, se glorifie au Seigneur. I *Cor.*, I, 31.

» Soyez miséricordieux, comme votre père est miséricordieux. *Luc.* VI, 36.

» L'homme double de cœur est inconstant dans toutes ses voies. *Jacq.* I, 8.

» Les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme. I *Cor.* II, 9.

» La splendeur de sa gloire, etc. *Heb.* I, 3.

» Faisant des vents ses anges, et de la flamme de feu ses ministres. *Hébr.* I, 6.

» Malheur à celui par qui le scandale arrive. *Matth.* XXVI, 49. »

Clément, *Corinth.* 2. « Que Jésus-Christ est le Seigneur, la gloire de Dieu le Père. *Phil.* II, 11.

» Qui me confesse devant les hommes, etc. *Matth.*, X, 32.

» Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux, mais celui qui fera la volonté de Dieu le Père. *Matth.* VII, 21.

» Retirez-vous de moi, vous qui faites le métier d'iniquité. *Matth.* VII, 23.

La première de ces assertions tend à faire croire qu'avant Irénée, c'est-à-dire avant le milieu du second siècle, il y eut plusieurs pères de l'Église, mais qu'aucun d'eux ne connut nos quatre évangiles ; que même Clément avait cité des paroles de Jésus qui ne se trouvent dans aucun endroit de ces quatre évangiles.

Il y eut peu de pères de l'Église avant Irénée ; le premier siècle fut celui des apôtres ; la première moitié du second venait de s'écouler lorsque Irénée parut : quelques docteurs du christianisme l'avaient cependant précédé.

On peut citer d'abord Polycarpe, disciple de Jean, Barnabas, l'ami et le compagnon de Paul, apôtre lui-même; celui-ci prouve,

» Vous serez comme les brebis au milieu des loups. *Matth.* x, 16.

» Le serviteur ne saurait servir deux maîtres. *Matth.* x, 29.

» A quoi me servirait-il de gagner tout le monde si je perdais mon âme. *Matth.* vi, 26.

» Si vous n'êtes pas fidèles en peu de choses, qui vous donnera le plus, etc. *Matth.* xxv, 21.

» Mes frères sont ceux qui font la volonté de mon Père. *Matth.* xii, 50. »

Il est vrai que cette épître cite souvent des passages où notre Sauveur parle, sans qu'on connaisse l'auteur de ces paroles. On trouve aussi presque à la fin un passage de l'Evangile selon les Egyptiens ; mais cette épître est suspecte, nonobstant ces passages.

Saint Ignace à ceux de Smyrne : « Que celui qui peut le comprendre le comprenne. *Matth.* xix, 12. »

Lettre à Polycarpe : « Il porta nos langueurs. *Matth.* viii, 17.

» Soyez prudents comme les serpens, et simples comme les colombes. *Matth.* x, 16. »

Aux Ephésiens : « Soyez bien unis dans un même sentiment et dans un même avis. I *Cor.* i, 10.

» Dieu résiste aux orgueilleux. I *Petr.* v, 5.

» Priez sans cesse pour tous. I *Thess.* v, 7.

» Ne vous y trompez point, les ravisseurs n'hériteront point le royaume des cieux. I *Cor.* ix, 10.

» Où est le savant? où est celui qui fait des recherches? I *Cor.* i, 20. »

Aux Magnésiens : « Ne vous laissez point séduire par de vieilles fables. I *Cor.* i, 20. »

A ceux de Philadelphie : « Il sait d'où l'esprit vient, et où il va. I *Jean*, iii, 4. »

Aux Romains : « Ce que nous voyons est passager, ce qui est invisible est éternel. II *Cor.* iv, 18.

dans une épître authentique, que les chrétiens sont exempts de tous les devoirs de la loi mosaïque; il cite, mot à mot, plusieurs passages des évangiles, et particulièrement celui de S. Mathieu.

Clément, Hermas, Barnabas et Ignace, contemporains des apôtres, citent les évangiles, et se rapportent à leurs décisions. La première épître de Clément a tous les caractères d'un ouvrage authentique du premier siècle; il y répète plusieurs expressions de l'épître aux Hébreux; il cite nommément l'épitre de saint Paul aux Corinthiens, et rapporte plusieurs exhortations de notre Sauveur en se servant des mêmes expressions. La doctrine de Jésus, enseignée par Clément, Ignace et Polycarpe, s'accorde parfaitement avec les écrits des apôtres. Qui pouvait mieux expliquer les sentimens des apôtres que leurs disciples?

Hermas fait au premier siècle allusion à des passages de tous les livres du *Nouveau Testament*, même de l'*Apocalypse*. Ignace, qui vivait à la fin du premier siècle, après avoir cité l'épître de S. Paul aux Ephésiens, et fait allusion à plusieurs autres passages du *Nouveau Testament*, trouve le fondement de sa foi dans l'Evangile et dans le corps de Jésus, ce qui suppose la collection adoptée des écrits des évangélistes et des apôtres.

Polycarpe connaissait si bien les évangiles, qu'il se sert des paroles de S. Jean, qu'il avait connu personnellement; il répète plusieurs discours de notre Sauveur rapportés par les évan-

» Que gagnerait l'homme s'il gagnait tout le monde et perdait son âme? *Matth.* VI, 26.»

* Polycarpe aux Philippiens: « Ceignez vos reins, et servez le Seigneur dans la crainte et dans la vérité. I *Pier.* 1, 13.

» Vous êtes sauvés par la grâce et point par les œuvres. *Eph.* II, 8, 9.

» Que Dieu est ressuscité après avoir délié les douleurs de la mort. *Act.* II, 26.

» Ne rendez point le mal pour le mal. I *Pier.* III, 9.

» L'avarice est la mère de tous les vices. *Tim.* VI, 10.

» Ni les pillards, ni les idolâtres n'hériteront point du royaume du Christ. I *Cor.* VI, 10.

» Nous serons tous obligés de comparaître devant le tribunal du Christ. *Rom.* XIV, 10.

» Que celui qui nie que Jésus n'ait paru en chair est l'Antechrist. I *Jean*, IV, 4. »

gélistes Mathieu et Luc, et fait allusion à d'autres passages qui se trouvent dans les épîtres.

Papias, disciple de saint Jean, cite les évangiles de Mathieu et de Marc, comme écrits de leur main; il nous donne plusieurs éclaircissemens particuliers sur la langue dont ils se sont servis, et cite aussi quelques lettres de Pierre et de Jean.

Quadratus vivait sous l'empereur Adrien, peu d'années après la mort de saint Jean. Il ne s'est conservé qu'un seul passage de ce père, qui dit que les personnes que ce divin Sauveur avait guéries ou ressuscitées, avaient encore vécu après la mort de ce divin rédempteur, et quelques-uns même au tems où il écrivait [1].

Aristide, contemporain du précédent père de l'Eglise, et philosophe d'Athènes, a composé une apologie de la divinité de Jésus et de la sainteté de la religion qui existait encore au IX[e] siècle, et qu'Ado de Vienne a cité.

Athenagoras soutient la résurrection de notre Sauveur sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode; il composa une apologie sur cette matière fondamentale, et nous l'avons encore; il cite plusieurs passages du *Nouveau Testament*, et surtout des évangiles et des épîtres de saint Paul.

Justin le martyr écrivit quarante ans après la mort de saint Jean, que la lecture des évangiles était alors en usage dans toutes les églises, et faisait une partie essentielle du culte public; il transcrivit verbalement des évangiles, l'institution de la sainte cène, et cita plusieurs passages, aussi bien des évangiles que des épîtres; plusieurs passages du *Nouveau Testament* se trouvent répétés dans l'histoire des martyrs de Vienne en Dauphiné, sous Marc-Aurèle Tatien, père de l'Eglise très-savant, a composé une harmonie des quatre évangiles.

Voilà tous les auteurs que nous possédons de ces premiers siècles du christianisme; et il n'existe même de quelques-uns que des passages détachés. Nous ne manquons point de raisons pour nous défier de l'authenticité des ouvrages de Tatien. Je prie le poète de Fernay de citer un seul docteur chrétien, dont la doctrine s'éloigne de celle des évangiles, ou qui ne s'ac-

[1] *Eusèbe* III, ch. 18, t. 1.

corde pas avec les écrits, même dans ceux qui paraissent de la plus petite importance.

Nous possédons, à la vérité, les ouvrages plus importans d'Irénée; son dessein d'écrire contre les hérétiques lui fournit l'occasion d'entrer dans un plus grand détail sur le nombre et les auteurs de nos évangiles, en quoi il se trouve parfaitement d'accord avec Origène. Mais il nous reste encore, outre ces deux pères, des preuves suffisantes, que dans tous les tems les chrétiens regardaient les quatre évangiles reçus, comme le fondement de leur foi, et qu'il n'a existé aucun tems où il ait été possible de les supposer. Et quand même nous aurions perdu les écrits de tous les témoins de la vérité, qui ont vécu du temps des apôtres jusqu'à Irénée, il nous resterait encore un Tertulien, qui déclare formellement qu'on conservait dans les églises les écrits authentiques des apôtres, dont on pouvait encore reconnaître l'écriture; nous aurions le témoignage d'un Julien, qui aurait adopté avec plaisir l'opinion des évangiles supposés, s'il n'avait pas vu les preuves les plus évidentes, que les évangiles et les épîtres ont été écrits par ceux dont ils portent les noms. Nous aurions encore en notre faveur l'aveu de Celse et de Porphire, plusieurs sectes, comme les Ariens, les Manichéens et d'autres, qui citent les mêmes écrits divins reçus parmi nous; les oracles des sybilles, très anciens, quoique supposés, qui ont transcrit des passages entiers de nos saintes écritures; nous aurions la parfaite certitude que dès le IIe siècle les livres du *Nouveau Testament* ont été traduits dans les langues syriaque et latine; que ces traductions sont parvenues à la connaissance de toutes les nations; que Pontinus en a trouvé un exemplaire aux Indes, qui, pour l'essentiel, est parfaitement conforme à l'original; nous aurions enfin un nombre prodigieux de passages des évangiles cités de la manière la plus conforme par plusieurs pères de l'Eglise, depuis Clément jusqu'à Augustin, ce qui eût été impossible, si, au lieu du seul original authentique, il ne s'était trouvé entre les mains des fidèles que des copies éloignées de leur original, et différentes entre elles.

Toutes les églises chrétiennes de l'Espagne aux Indes faisaient profession de la même doctrine du salut, qui est fondée sur les livres du *Nouveau Testament*, et pour laquelle des églises

libres et indépendantes n'auraient jamais pu s'accorder si les mêmes livres sacrés n'avaient pas été adoptés partout.

M. de V... ajoute, sans la moindre apparence de preuves, que les Sociniens rigides regardent les évangiles comme supposés et composés cent ans après par des auteurs inconnus, et qu'on n'avait jamais voulu montrer ses écrits aux païens, pour ne pas s'exposer à des recherches qui auraient pu découvrir l'artifice.

Les Sociniens ont, de tout tems, dans tous leurs ouvrages, même de controverse, adopté l'origine divine de l'Ecriture-Sainte ; ils la regardent comme le fondement de la doctrine du fils unique de Dieu. L'autorité et l'harmonie de tous les auteurs chrétiens depuis la mort des apôtres, ne nous laissent aucun doute que les livres du *Nouveau Testament* n'aient été écrits dans un temps où le temple de Jérusalem, les sacrifices et les autres parties du culte mosaïque subsistaient encore. Ce n'est point la crainte de cette espèce de recherche, qui obligea les chrétiens à tenir les évangiles cachés. Justin et les autres docteurs de l'Eglise primitive citent les évangiles à chaque page de leurs apologies et de leurs écrits dogmatiques. Le reproche de cette réserve est une invention plus moderne, et ne doit sa naissance qu'à la prudence indispensable des chrétiens à ne point exposer leurs livres sacrés à être jetés au feu par des magistrats païens, qui se donnaient toutes les peines imaginables pour s'emparer des livres des chrétiens, et dont le zèle produisait alors d'autant plus d'effet, que la rareté des livres en rendait l'acquisition très difficile.

Les miracles de notre Sauveur, rapportés dans les évangiles, qui faisaient le plus de peine aux ennemis de la révélation, n'en étaient pas moins reconnus pour véritables par les Juifs de tous les siècles, par Celse et Julien. La fermeté avec laquelle l'Eglise s'obstinait à rejeter les faux évangiles, comparée avec l'approbation générale accordée aux livres authentiques, et l'éloignement qu'elle témoignait pour la moindre apparence d'altération, fait voir combien elle était peu disposée à recevoir des fables supposées.

Révélations faites aux premiers hommes

Le récit que Moïse fait des premières apparitions dont Dieu honora les hommes est représenté et tourné en ridicule comme une fable inventée par les Juifs; la parole de Dieu, voulant se manifester aux fidèles des premiers âges, il fallait qu'elle parût à leurs yeux d'une manière sensible. Lorsque le monde était encore dans son enfance, les hommes s'y trouvant placés sans être aidés des arts et de l'expérience, leur créateur ne pouvait leur donner une preuve plus éclatante de sa bonté infinie, qu'en se chargeant lui-même du soin de les instruire; sans cette condescendance, qui mérite notre plus grande admiration, les hommes n'auraient jamais été en état de s'élever à la connaissance de la religion, et d'un culte agréable à Dieu : ils seraient restés, sans ces lumières extraordinaires, dans un état de barbarie, incapables de connaître ce qu'ils devaient à Dieu et aux hommes, et, peut-être aussi, incapables de trouver par eux-mêmes les choses les plus nécessaires à leur conservation.

Nous trouvons dans l'exemple des sauvages de l'Amérique une preuve frappante que les hommes peuvent, pendant bien des siècles, rester dans un état de barbarie, privés de la douce influence que la connaissance des arts, et encore plus celle du vrai Dieu peuvent avoir sur notre véritable bonheur. Lorsqu'au douzième siècle Mancocapac quitta un pays dont les habitans avaient quelque connaissance des arts et de l'usage des métaux, et s'établit auprès du lac de Titicaco, il trouva une des plus belles parties de notre globe habitée par un peuple barbare et plongé dans la plus profonde ignorance, ne connaissant d'autre dépendance que celle du tigre qu'il adorait; des milliers d'années ne purent donc faire sortir ce peuple de son état de barbarie sans un secours étranger : la même barbarie tient encore enchaînés les habitans du détroit Magellanique, qui n'ont pas encore su construire des cabanes pour se garantir du froid. Tout le monde connaît l'obscurité des idées d'un Cicéron sur la nature de Dieu, quoique cet orateur eut devant ses yeux les écrits des Grecs les plus célèbres sur la divinité et sur l'origine des choses. Dieu voulant fournir aux hommes les moyens d'avan-

cer leur bonheur dans cette vie et dans l'autre, ne pouvait se servir d'un moyen plus sûr ni plus conforme à sa bonté, qu'en leur envoyant sa parole qui, dans le temps fixé dans ses décrets éternels, devait être une seconde fois le prophète du genre humain.

Nombre des sectes et des hérésies.

Les cinquante-quatre sectes de chrétiens et leur cinquante-quatre évangiles dont parle Voltaire sont une exagération tout-à-fait arbitraire. Quelques sectes, mais dont le nombre n'approche pas de beaucoup celui qu'il plaît à M. de V.... de fixer, s'étaient en effet glissées parmi les chrétiens, surtout avant leur séparation de l'Église judaïque. Aucun des faux évangiles n'a jamais eu la moindre autorité dans l'Église chrétienne. Les hommes apostoliques et leurs plus proches successeurs n'en citent pas un seul comme un ouvrage digne de vénération, ou comme une partie de l'Écriture. La plupart de ces faux évangiles étaient la production de l'esprit inventif des Grecs, qui ne goûtant point la simplicité des évangiles authentiques, défigurèrent l'histoire de Jésus par le merveilleux pour lequel ils avaient une inclination particulière; l'avarice qui a de tout tems enfanté de faux ouvrages sous les noms d'auteurs célèbres, peut aussi avoir été la source d'un grand nombre de ces impostures. On connaissait déjà depuis plusieurs siècles le penchant des Grecs à donner naissance à des ouvrages propres à faire du bruit dans le monde, surtout depuis l'émulation qui régnait entre les bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie. On avait fait courir autrefois les fausses lettres d'Hippocrate, comme dans la suite celles de notre Sauveur et du roi Abgare; le zèle des premiers chrétiens donnait lieu d'espérer que tout ce qui aurait rapport à l'histoire de Jésus serait payé très-généreusement. Plusieurs faux évangiles étaient aussi un artifice de quelques sectes oubliées depuis long-tems qui espéraient par là donner du poids à leurs dogmes, et affaiblir l'autorité de ceux des vrais chrétiens. La manière d'argumenter de M. de V.... ressemble assez à celle d'un homme qui soutiendrait qu'il n'existe point de véritables médailles antiques parce qu'il en a vu

qui étaient supposées, quoique les premières dussent plutôt être jugées par leurs véritables caractères d'authenticité que par les défauts des autres qui n'ont aucun rapport avec elles. La même manière de juger doit être employée à l'égard des livres du Nouveau Testament, dont la perfection, comparée avec les défauts essentiels des faux évangiles, se montre encore avec plus d'évidence. C'est encore par une nouvelle injustice, qu'on ose mettre les vices des Gnostiques, des Corinthiens, et d'autres ennemis du christianisme, sur le compte des chrétiens, contre lesquels tous ces faux évangiles avaient été fabriqués.

Spinosisme de Voltaire.

La doctrine de cet auteur sur la Divinité est parfaitement la même que nous trouvons répandue dans tout l'ouvrage sur l'Encyclopédie, le vrai spinosisme. Un Dieu étendu, présent partout dans la matière dont il est l'âme, cependant souverainement sage, ne tirant point son origine de la matière, qui aurait été incapable de donner l'existence à un Dieu sage et bienfaisant.

M. de V.... explique ici comme ailleurs l'origine du mal par les bornes où la Divinité se trouvait enfermée ou par son impuissance de faire quelque chose de mieux des matériaux qu'il employa à cet ouvrage; le monde est donc indépendant et aussi bien éternel que Dieu.

Memmius, ayant réfléchi sur tout, se voit entraîné au fatalisme, et trouve toutes les actions inséparablement liées aux événements qui les ont précédées; il est donc, comme l'auteur du système de la nature, réduit à croire que toutes nos actions sont aussi bien nécessaires que les suites des mouvemens des corps, et ne méritent, par conséquent, ni récompenses, ni punitions. Quelle liberté a la pierre d'un toit qui tombe, de ne pas me tuer lorsque j'y passe dans cet instant? Et de quel droit me plaindrai-je d'elle, puisqu'elle n'agit que d'après un mouvement irrésistible? De même l'homme n'est pas plus en état de résister au torrent qui l'entraîne aux crimes les plus atroces.

Memmius ne connaît point d'êtres simples, il ne saurait s'en faire la moindre idée, par là même qu'il est impossible de s'en former une image. Notre âme ne peut ni être simple, ni se lais-

ser enfermer dans le cerveau; aussi étendue que le corps, elle est présente à toutes ses parties; elle n'est pas même un être, mais seulement une faculté. L'immortalité est une chose impossible, puisqu'on ne peut être immortel qu'en conservant la mémoire et les organes matériels de ses sens. Doctrine déjà enseignée dans les questions encyclopédiques.

De là il passe à une prophétie, sur les torrens de sang qui furent répandus par les chrétiens (Thérapeutes), vient ensuite une prière contre les progrès de l'esprit de persécution, phrase qui ne serait jamais entrée dans la tête du vrai Memmius.

Ce système d'incrédulité ne mérite point que nous nous y arrêtions, on n'y rencontre aucune objection; il ne renferme que les assertions et les sentimens de son auteur, sur lesquels les remarques suivantes ne seront peut-être pas inutiles.

Notre ame habite certainement une place déterminée dans la tête; les blessures ou les maladies du cerveau ou d'une de ses parties, arrêtent aussitôt sa pensée, ses jugements, ses occupations; la moëlle du dos, quoiqu'elle soit une partie du cerveau, ne contribue cependant en rien à cette altération; elle peut être dérangée sans que l'intelligence, la personnalité et la mémoire y souffrent. Mais notre âme n'en est pas moins simple; tant de différentes impressions, occasionnées chacune par son nerf particulier, sur lequel elle influe à son tour, ne pourront jamais se rassembler corporellement en un seul point; les nerfs du cerveau ne formeront jamais une seule matière avec ceux de la vue, toutes les deux espèces conserveront toujours leurs départemens séparés et indépendans. Mais il n'en est pas de même de l'homme; ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï est également présent à mon esprit; je vois et j'entends dans le même instant sans que cela m'empêche de distinguer ces deux impressions; je possède donc un moi, qui n'est ni étendu, ni composé de parties; qui réunit par les liens les plus étroits les impressions matérielles de plusieurs nerfs, et ne les sent pas moins en même temps et sans les confondre, qui se trouve par conséquent doué d'une qualité dont un corps ne pourra jamais être susceptible, qui est de réunir dans un seul moi deux impressions sans les confondre.

Il se peut que le mal physique soit inséparable de la matière. On ne saurait cependant nier que la mort des animaux n'ait

procuré à la terre un avantage qui n'aurait pas eu lieu sans elle : c'est cette circulation continuelle d'une matière morte et informe, par des corps nouveaux, organisés et sensibles, qui nous offre un spectacle bien plus varié, que si nous étions environnés d'animaux d'une durée éternelle, incapables de se reproduire, et dont la vieillesse ne pourrait être exempte du sort inséparable de toutes les choses corporelles, de faiblesses et de peines. Il suit de là que la nature même a condamné les animaux à la mort, et que les objections tirées des maladies, des douleurs et des peines de cette vie, se détruisent elles-mêmes.

Mais la plus mauvaise solution de ce problème sera toujours le fatalisme. L'homme n'ayant pu se créer lui-même, ni choisir à son entrée dans le monde les évènements de cette vie, mais n'occupant comme un simple anneau que la place assignée par son créateur dans la chaîne des êtres, ses mouvements, ses tentations et ses vices ne peuvent, selon le système de la nature, dériver que de Dieu seul, qui est la première cause de tous les événements, et ce serait un Dieu parfaitement conforme à l'idée de M. de V...., tout puissant, d'une bonté et d'une sagesse infinies, mais un Dieu qui m'a créé afin que je sois forcé d'être méchant et misérable.

B. J.

La suite au prochain numéro.)

Antiquités.

NOTICE

SUR LES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET LES ANTIQUITÉS INDIENNES.

Nous croyons qu'on lira avec plaisir, comme complément de ce que nous avons dit sur l'archéologie des anciens peuples de l'Amérique, l'article suivant que nous empruntons à la *Bibliothèque universelle* de Genève (tom. XXXVII). C'est une analyse d'un ouvrage remarquable, publié sur ce sujet par M. F. W. Assal, inspecteur des mines de l'état de Pensylvanie, et traduit en allemand par M. Mone.

« Le développement moral et industriel de l'Amérique septentrionale est si rapide, que nous aurions de la peine à y croire, si nous n'en étions, pour ainsi dire, les témoins oculaires. Chaque jour, d'antiques forêts tombent sous la hache du colon, et de riches moissons couvrent le sol qui jadis ne fournissait de nourriture qu'aux buffles sauvages; de nouvelles villes s'élèvent comme par enchantement, et à peine construites elles jouissent déjà d'une foule d'avantages que les cités de notre vieille Europe n'ont obtenus qu'après des siècles d'existence. Les majestueux fleuves du Nouveau-Monde, qui autrefois ne traversaient que des déserts silencieux, arrosent maintenant des rivages bien cultivés, où tout annonce l'activité et l'aisance, et sont peuplés de navires qui transportent dans tous les pays du monde les productions de ces contrées; des canaux creusés par la main de l'homme multiplient les moyens de communication, et de grandes routes tracées en tout sens servent à rapprocher les distances. Au milieu de ce mouvement industriel et agricole,

la population s'accroît d'une manière étonnante et vit heureuse sous la protection de bonnes lois et à l'ombre d'une sage liberté. Mais à côté de ce beau spectacle qu'on ne saurait contempler qu'avec une vive satisfaction, il s'en présente un autre qui fait naître un sentiment mélancolique : c'est celui des Indiens indigènes, des anciens et primitifs propriétaires de ce vaste continent. Refusant de se confondre avec ceux qu'ils considèrent comme des usurpateurs, mais étant trop faibles pour pouvoir arrêter leur marche envahissante, ils reculent sans cesse devant eux ; ils abandonnent le sol qui renferme dans son sein les ossemens de leurs pères ; ils quittent les bords des rivières où ils trouvaient du poisson et du gibier en abondance, et se retirent dans des steppes stériles qui peuvent à peine fournir à leur subsistance, mais où ils se flattent de ne plus voir de *visages pâles* ; vain espoir ! la hache du colon va toujours en avant; la race des blancs se multiplie, s'étend, et pousse devant elle les malheureux hommes à peau rouge; c'est un torrent qui gagne sans cesse du terrain, et qui finira par tout engloutir. A peine compte-t-on aujourd'hui dans l'Amérique septentrionale quatre cent mille Indiens indigènes, dispersés dans de vastes solitudes dont les Etats-Unis, la Russie et l'Angleterre s'arrogent la propriété. La vie dure et pénible qu'ils mènent, et la difficulté toujours croissante pour eux de se procurer une nourriture suffisante, tend sans cesse à diminuer leur nombre ; encore quelques années, et cette race infortunée aura complètement disparu de dessus la terre. Les traces même de son existence finiront par s'effacer, car elle n'a point construit d'ouvrages ou de monumens qui pussent résister au tems et transmettre son souvenir aux générations futures. Il faut donc se hâter de rassembler tout ce qui peut servir à faire connaître ce que les Indiens sont encore dans ce moment et ce qu'ils ont été jadis; tel a été le but de M. Assall. Il a parcouru plusieurs parties des Etats-Unis, et a examiné lui-même les monumens qu'il décrit, il a visité les principales collections d'antiquités et consulté les ouvrages qui ont été publiés sur cet objet en Amérique et en Europe. C'est le résultat de ses observations et de ses recherches que M. Mone présente au public dans le volume que nous avons sous les yeux; il laisse beaucoup de

choses à désirer, mais tel qu'il est, il offre pourtant quelque intérêt; nous allons en faire juger nos lecteurs eux-mêmes.

M. Assall distingue deux classes d'antiquités américaines; dans l'une il range celles qui proviennent des ancêtres des Indiens actuels, dans l'autre, celles d'un peuple antérieur à cette race, dont ni l'histoire ni la tradition ne nous parlent, qui par conséquent nous est entièrement inconnu, mais dont l'existence n'en paraît pas moins démontrée. Des armes offensives et des ustensiles de tout genre, la plupart en pierre et artistement travaillés, des tombeaux de petites dimensions, qui ont cela de particulier, que les cadavres s'y trouvent toujours debout ou assis et jamais couchés, sont à peu près les seuls objets qui appartiennent à la première classe d'antiquités; on les trouve en très-grande quantité le long des côtes de l'Océan Atlantique, dans le voisinage des rivières qui s'y jettent à l'est des monts Alleghany, et près du lac Erié; contrées où la pêche et la chasse fournissaient aux Indiens une nourriture facile et abondante, et où par conséquent ils se multiplièrent et s'arrêtèrent de préférence, jusqu'à ce que l'arrivée des blancs les obligea peu à peu à se retirer plus vers le nord et vers l'ouest. Nous n'entrerons pas dans la description de ces objets, qui sont suffisamment connus et ne nous apprennent rien de nouveau, et nous passons tout de suite à la seconde classe d'antiquités, qui semblent attester la présence, sur le sol américain, d'un peuple bien plus avancé dans la civilisation que ne le sont les Indiens d'aujourd'hui. Ces antiquités consistent en retranchemens ou remparts, construits soit en terre, soit en pierres, en tombeaux de différentes dimensions, en ustensiles, en momies et en idoles.

C'est principalement dans les Etats de New-York, de Pensylvanie et d'Ohio, que l'on a découvert un grand nombre de ces retranchemens. Le plus septentrional de tous est placé au midi du lac Ontario; les autres se trouvent, à des distances plus rapprochées, sur une ligne qui se dirige de là au sud-ouest jusqu'au fleuve Chenango près d'Oxford. Ils varient beaucoup entr'eux sous le rapport de leur forme, de leurs dimensions et de la hauteur des remparts. Il en est de forme carrée, circulaire, octogone; ils renferment dans leur enceinte de dix jusqu'à

quarante et cinquante acres de terre, et la hauteur des remparts varie de cinq à trente pieds. Ils sont toujours placés dans le voisinage de quelque rivière poissonneuse, dans des terrains fertiles et sur des plateaux assez élevés pour être à l'abri des inondations : circonstances qui font croire que c'étaient des campemens où des tribus plus ou moins nombreuses faisaient des séjours d'une certaine durée ; le soin qu'elles prenaient de s'y retrancher, indique assez clairement qu'elles avaient pour voisins des peuplades ennemies dont elles redoutaient les attaques.

L'un des plus considérables de ces ouvrages est celui de Newark, dans le comté de Licking, situé dans l'état d'Ohio. On y voit quatre enceintes différentes à peu de distance les unes des autres. La première, de forme circulaire, renferme un espace d'environ 26 acres de terre; ses remparts ont trente pieds de haut et sont garnis d'un fossé large et profond. La seconde est de forme carrée; elle renferme un espace de 20 acres et a des remparts de dix pieds de haut; la troisième a la forme d'un octogone et renferme un espace de quarante acres; ses remparts ont huit ouvertures ou entrées, chacune de quinze pieds de large; derrière chacune de ces ouvertures, à une distance de dix pieds, se trouve un fragment de rempart ou un tambour, de même hauteur et largeur que le rempart principal, dépassant de quatre pieds la largeur des ouvertures. La quatrième enceinte enfin est de forme circulaire et contient environ vingt acres. Elles sont toutes liées entr'elles par des espèces de chemins couverts, renfermés entre deux remparts parallèles; de semblables chemins conduisent aussi du plateau où se trouvent les quatre enceintes, jusqu'au bord de la rivière de Licking. Plusieurs élévations artificielles semblent avoir été placées aux extrémités de ce campement pour servir d'observatoires d'où l'on pouvait dominer le pays et découvrir au loin l'arrivée de l'ennemi. A l'exception de quelques pointes de flèche, on n'a trouvé dans ces enceintes aucun objet qui paraisse provenir de ceux qui les ont construites.

A quatre ou cinq lieues environ du retranchement que nous venons de décrire, se trouve, au milieu d'une forêt et sur un plateau élevé, un ouvrage digne d'être remarqué. C'est un mur

d'enceinte ou rempart formé de pierres brutes et entassées sans ordre, qui enferme un espace de quarante acres, et de forme tout-à-fait irrégulière. Deux élévations artificielles, pareillement en pierres, et se terminant en cône de quinze pieds de haut, sont placées l'une au centre de l'enceinte, l'autre à l'une des extrémités. L'enceinte n'a que deux entrées assez rapprochées l'une de l'autre, et larges de dix pieds. Au devant de l'une de ces ouvertures, à quatorze pieds de distance environ, se trouve un énorme quartier de roche carré ; l'autre répond à une espèce de chaussée qui descend par une pente douce de l'enceinte dans la plaine environnante. Le plateau où est construit cette enceinte manque d'eau, et son sol est stérile ; il n'a donc pu servir de lieu de campement, si ce n'est pour un tems très-court. Il est plus probable que cette enceinte a eu une destination religieuse ; peut-être les deux élévations coniques dont nous avons parlé, étaient-elles des autels, ou bien des monumens destinés à perpétuer la mémoire de quelque grand événement en l'honneur duquel on célébrait des fêtes annuelles. Suivant toute apparence, l'art de l'écriture était inconnu au peuple qui a construit ces ouvrages, du moins on n'y découvre aucune trace d'inscriptions.

Un troisième ouvrage du même genre se trouve près de Marietta, dans le comté de Washington, état d'Ohio. Ce sont deux carrés, situés à une petite distance l'un de l'autre : l'un renfermant un espace de quarante acres, l'autre de vingt ; leurs remparts ont environ dix pieds de haut et une largeur de trente à trente-six pieds à leur base. Dans chaque côté de ces carrés se trouvent trois entrées, dont la plus large donne sur une chausée de trois cent soixante pieds de long et renfermée entre deux remparts parallèles, qui conduit jusqu'au fleuve Muskingum ; de petites élévations circulaires placées en arrière des entrées semblent destinées à les défendre. Dans l'enceinte du grand carré se trouvent deux carrés d'une construction pareille, l'un de cent quatre-vingt-huit pieds de long et de cent trente-deux de large, l'autre de cent vingt pieds de long et de cent cinquante pieds de large, entourés de remparts de terre de huit à neuf pieds de haut. Nous passons sous silence les détails minutieux de la description de ces ouvrages, détails difficiles à com-

prendre si l'on n'en a le plan sous les yeux : nous ajouterons seulement, que l'on trouve tout autour un grand nombre de fragmens de vases d'une argile très-fine et qui portent des vestiges d'un beau vernis; leur cassure, lorsqu'elle est fraîche, est noire et parsemée de petits points brillans. Pour se procurer la terre nécessaire à la construction des remparts, on n'a point creusé de fossés, mais on a enlevé la surface du sol, en évitant de le rendre inégal. Comme on n'a découvert nulle part des fragmens d'outils qui eussent été employés à ces travaux, il est probable que le peuple qui les a exécutés ne se servait que d'outils en bois.

Près de Circleville, dans l'état d'Ohio, on voit une espèce de fort, de forme circulaire, entouré de deux remparts concentriques, entre lesquels se trouve un fossé ; le diamètre du fort est de soixante-neuf toises, ses remparts avaient jadis vingt pieds de haut, mais se dégradent tous les jours ; il communique avec un autre ouvrage de forme carrée, dont les côtés ont une longueur de cinq toises. On y pénètre par huit ouvertures de vingt pieds de large ; à vingt pieds en arrière de chacune d'elles sont placées des élévations circulaires de quatre pieds de haut, et ayant à leur base quarante pieds, et à leur cime vingt pieds de diamètre. Les quatre côtés du carré répondent aux quatre points cardinaux, et cette circonstance, ainsi que la régularité avec laquelle tous ces ouvrages sont construits, donne lieu à croire que les auteurs ne manquaient pas de connaissances astronomiques et géométriques. C'est une raison de plus, suivant M. Assall, de ne point les attribuer aux ancêtres des Indiens actuels, auxquels toutes ces connaissances sont entièrement étrangères.

Les constructions que l'on voit près de Chillicothe, de Portsmouth et sur les bords du petit Miami, toutes dans l'état d'Ohio, ressemblent plus ou moins à celles dont nous venons de parler. Il en est d'autres moins considérables, que l'on trouve quelquefois isolées, et le plus souvent dans le voisinage des premières; ce sont des remparts parallèles, distans entre eux de deux à trois toises seulement ; l'espace intermédiaire est fortement battu et légèrement bombé, comme une chaussée. Etaient-ce donc des chemins couverts destinés à faciliter les communica-

tions entre différens campemens, ou bien des lieux consacrés à des cérémonies religieuses ou à des jeux nationaux? c'est ce qu'il est difficile de décider.

Une autre espèce de monumens sont les monticules artificiels destinés à servir de sépulture. Leur hauteur varie de quatre pieds à cent pieds; il en est qui n'ont que dix à douze pieds de diamètre à leur base; tandis que d'autres sont d'une telle dimension, que leur base couvre plus d'un acre. Leur forme est à l'ordinaire conique; on en trouve depuis les Andes de l'Amérique septentrionale jusqu'aux monts *Alleghanny*, et depuis les lacs du Canada jusqu'au golfe du Mexique; et quoique ceux du nord soient peu nombreux et peu élevés, tandis que ceux du midi sont en grand nombre et ont des dimensions plus considérables, tous cependant annoncent par leur forme la même origine: voici quelques détails sur ce sujet.

Dans un de ces monticules, situés près de Marietta, que l'on a élevé récemment, on trouva un squelette, couché sur le dos, dans la direction du nord-est au sud-ouest, et recouvert de pierres plattes et minces, noircies par le feu, d'où l'on peut conclure que le cadavre avait été consumé en partie par le feu, avant qu'on le couvrît de terre. A côté du squelette se trouvaient trois bossettes de cuivre, doublées d'une plaque d'argent, qui paraissaient avoir été des ornemens d'un bouclier ou d'un ceinturon, et des fragmens du fourreau et de la poignée d'une épée en cuivre et en argent, ainsi que d'autres ornemens dont il est difficile de deviner la destination. Les os du squelette étaient assez endommagés, et furent réduits en poussière par le contact de l'air. Le monticule, au moment où il fut démoli, avait six pieds de haut et trente-cinq pieds de diamètre: il était couvert d'arbres qui paraissaient avoir au moins cinq cents ans.

Dans un monticule près de Circleville, on trouva deux squelettes humains, et à côté d'eux un grand nombres de pointes de lances ou de flèches, la poignée d'une épée en corne d'élan avec des ornemens d'argent, et un miroir de *mica membranacea* ou verre naturel, de trois pieds de long sur dix-huit pouces de large. Les cadavres paraissent avoir été exposés à un feu violent qui a un peu endommagé les os. A quarante toises de

ces monticules il y en avait un autre beaucoup plus grand et plus élevé, et qui paraît avoir servi de sépulture commune; en le démolissant on trouva une grande quantité de squelettes provenant d'individus de tout âge, et beaucoup de haches et de couteaux de pierre, ainsi que des ornemens de différentes espèces.

M. Assalt décrit plusieurs autres de ces monticules que l'on rencontre très-fréquemment dans les états d'Ohio, de Pensylvanie, de Virginie, d'Illinois, de Missouri, de Tennessée, d'Arkansas, de Mississipi, et de Louisiane; plus on avance vers le sud-ouest plus ils augmentent en nombre et en étendue. Presque toujours ils sont placés près du confluent de deux rivières, et dans les terrains les plus fertiles; l'immense quantité d'ossemens qu'ils renferment, prouvent que jadis ces régions ont été très-peuplées, et que leurs habitans avaient des demeures fixes: cependant on n'a découvert encore aucun vestige de maisons. Etaient-ce des peuples nomades, vivant sous des tentes, ou bien les matériaux avec lesquels ils construisaient leurs maisons étaient-ils de nature à ne pas résister à l'action destructive du tems? C'est encore une de ces questions qu'il nous est impossible de résoudre.

Les cabinets d'antiquités des Etats-Unis possèdent un grand nombre d'ustensiles et d'armes, découverts dans les fouilles qui ont été faites. Ce sont des pointes de lances et de flèches en cuivre, des bracelets et des chaînes du même métal, des haches de pierre, des têtes de pipe en talc, des vases de terre cuite, destinés, suivant toute apparence, à renfermer des liquides, et ornés de figures humaines en relief; des urnes renfermant des ossemens à demi-calcinés, et qui sont d'une telle solidité, qu'exposées à l'action du feu le plus ardent, elles n'en reçoivent aucun dommage. Quant aux ustensiles, ornemens ou armes de métal, ceux d'argent ou de cuivre seuls sont en état de conservation; le fer ne se trouve guère qu'en état d'oxide.

Les mêmes cabinets d'antiquités possèdent aussi quelques figures humaines en terre cuite qu'on suppose être des idoles ou des images de divinité; ce ne sont que des torses informes, sans bras, surmontées d'une tête, d'un travail très-grossier, et

qui ne peuvent jeter aucun jour sur le genre de culte établi parmi ces peuples.......

Les montagnes des états de Tennessée et de Kentucky sont presque toutes calcaires et percées de cavernes naturelles, dans lesquelles on découvre souvent des cadavres humains en état de parfaite conservation. Ils ont pour la plupart une triple enveloppe; la première en toile d'un tissu grossier, les deux autres en peau de cerf dont on a enlevé le poil. La peau de ces cadavres est de couleur brunâtre, les dents sont très-blanches, les cheveux roux. On n'aperçoit aucun vestige ni d'incision au moyen de laquelle on aurait pu enlever les intestins, ni d'ingrédiens aromatiques qui eussent servi à embaumer ces corps; il faut donc supposer que leur conservation est due à la nature de la terre dans laquelle ils étaient déposés, terre fortement imprégnée d'acide sulfurique, d'alun et de salpêtre.

Il est des savans qui attribuent les différentes antiquités dont nous venons de parler, aux ancêtres des Indiens actuels, lesquels, suivant eux, étaient beaucoup plus civilisés que ne le sont leurs descendans. Ils expliquent leur dégradation en disant que les tribus indiennes, constamment en guerre les unes avec les autres, ont été réduites peu à peu à une population très-faible, qu'elles ont passé de l'état de peuples pasteurs à celui de peuples chasseurs, et que par une conséquence inévitable de ces changemens, la tradition des arts et des connaissances qu'ils possédaient jadis, s'est perdue parmi eux. M. Assall ne partage pas cette opinion; il pense que la guerre sert à perfectionner les arts, du moins ceux qui y trouvent leur application; et il ne comprend pas comment la tradition des usages pourrait se perdre chez un peuple, ce que pourtant il faudrait admettre, puisque les diverses constructions qu'il décrit supposent évidemment des usages étrangers aux Indiens d'aujourd'hui. Il pense donc que l'Amérique septentrionale a été occupée simultanément par deux peuples différens d'origine. Quant aux Indiens actuels, il les croit originaires du nord-est de l'Asie, et il estime que leurs ancêtres ont passé en Amérique en franchissant le détroit de Behring. Les rapports qui existent entre les traits du visage et toute la conformation des Tartares et des Indiens, viennent à l'appui de cette opinion; on peut y ajou-

ter encore la ressemblance des langues et la conformité de certains usages, comme, par exemple, celui de se raser la tête en ne conservant qu'une touffe de cheveux au milieu du crâne; il est à remarquer aussi que le chien de Sibérie et le chien indien paraissent appartenir à la même race. Ces premiers habitans de l'Amérique étaient probablement peu avancés en civilisation; le genre de vie qu'ils menaient, n'étant point favorable à l'accroissement de la population, ils restèrent toujours peu nombreux, et par la même raison leur civilisation resta stationnaire. Suivant toute apparence, ils furent suivis, à une époque qu'il n'est guère possible de déterminer, par des peuplades asiatiques plus méridionales, voisines des Hindous et des Chinois, et participant, au moins en partie, à la civilisation de ces deux peuples, lesquelles prirent la même route et entrèrent pareillement en Amérique en passant le détroit de Behring. Celles-ci ne purent s'amalgamer avec les tribus grossières et ignorantes qui les avaient précédées, et vécurent constamment avec elles en état d'hostilité: voilà pourquoi ils entouraient leurs campemens de remparts, afin de mettre ainsi leurs troupeaux à l'abri des déprédations de leurs ennemis. Nous avons déjà dit que ces enceintes fortifiées se trouvent toujours placées dans le voisinage de quelque rivière, avec laquelle elles communiquent au moyen d'une chaussée renfermée entre deux remparts parallèles; ne pourrait-on pas en conclure que des ablutions et des immersions fréquentes faisaient partie du culte du peuple qui a construit ces ouvrages? Ce serait une raison de plus de le croire originaire de l'Indostan, où les temples et les autels sont toujours placés près des rivières: peut-être le Muskingum, Scioto, le Miami, l'Ohio, le Cumberland et le Mississipi furent jadis des fleuves sacrés, objets de vénération des Américains et but de pélérinage pour eux, comme le sont aujourd'hui encore parmi les Hindous ceux de l'Indus, du Gange et du Burrampouter.

Mais, dira-t-on peut-être, cette hypothèse admise, comment expliquer qu'un peuple, que M. Assall suppose avoir été très-nombreux et assez avancé en civilisation, ait complètement disparu de dessusl e sol qu'il occupait jadis? M. Assall ne traite point cette question, et en effet, son ouvrage ne fournit pas assez

de données pour pouvoir la résoudre d'une manière satisfaisante. Nous nous permettrons pourtant de hasarder nos conjectures à cet égard. Plus on avance vers le sud-ouest, plus on rencontre en grand nombre les différentes constructions dont M. Assall a décrit quelques-unes, et mieux on les trouve conservées; d'un autre côté, les *Teocalli* des Mexicains offrent une grande ressemblance avec les monticules des Indiens qui leur servaient de lieu de sépulture; ne pourrait-on pas supposer, d'après ces deux circonstances, que les peuplades qui ont habité jadis le nord de l'Amérique, étaient les ancêtres des Mexicains? Il faut alors admettre qu'après avoir séjourné quelque tems au midi des lacs Erié et Ontario, voulant chercher un climat plus doux, elles auraient abandonné leurs anciennes demeures et se seraient dirigées vers le sud-ouest en suivant le cours de l'Ohio et du Mississipi; qu'elles auraient formé, de distance en distance, des établissemens temporaires et les auraient quittés successivement; qu'enfin, des bords du Mississipi, elles seraient arrivées au Mexique, où leurs longues migrations auraient trouvé leur terme.

La seconde partie du livre de M. Assall renferme quelques détails sur les mœurs des Indiens actuels et sur celles des Caraïbes; n'y ayant rien trouvé de nouveau, nous ne nous y arrêterons pas, et nous terminerons cet extrait en exprimant le désir de voir traiter d'une manière plus approfondie un sujet aussi intéressant que nous paraît celui des antiquités américaines.

Éducation.

NOUVELLES VUES

SUR LA DIRECTION A DONNER A L'ENSEIGNEMENT.

Nous avons promis, dans notre dernier numéro, de faire connaître à nos lecteurs un discours sur l'enseignement, prononcé dans un de nos établissemens catholiques de France, et qui a su attirer l'attention et les éloges du *Journal protestant de la Haye*; nous nous empressons avec d'autant plus de plaisir de tenir notre promesse, que les *Annales* sont spécialement destinées à recueillir et à signaler tout ce qui a rapport à cet important objet. Nous pensons comme Leibnitz, que *l'on reformerait le genre humain si l'on reformait l'éducation de la jeunesse*; or, comme le triste spectacle que nous avons tous les jours sous les yeux, prouve que la plupart des esprits ont grand besoin d'être reformés; nous cherchons et chercherons toujours, à hâter, de tous nos moyens et à encourager de notre faible voix tout ce qui pourra concourir à la réforme, ou au perfectionnement de l'éducation.

Nous recommandons en conséquence à l'attention et aux reflexions de nos abonnés, et surtout à ceux, en si grand nombre, qui tiennent dans leurs mains l'instruction et la science chrétiennes de notre France, l'article suivant. Il est extrait d'un discours prononcé, en présence de Mgr l'évêque de Meaux, par M. l'abbé de Salinis, à la distribution des prix du collége de Juilly. Nous ne doutons nullement que la plupart des vues nouvelles qui y sont émises, ne fournissent matière à un grave examen sur le système d'éducation suivi jusqu'à ce jour.

« Il y a de nos jours, si j'ose ainsi parler, tout un monde à refaire avec les débris d'un monde détruit ; et que faut-il pour opérer cette œuvre ? Une génération nouvelle qui porte en elle toutes les pensées de science et de foi, tous les principes d'ordre d'où peut sortir un monde nouveau.

Mais que réclame de nous cette mission qui se présente si grande à nos yeux ? Pour réaliser les espérances qui reposent sur les enfans qui nous sont confiés, pour acquitter le compte effrayant que nous devons à Dieu, à la société, à la famille, n'avons-nous rien à faire que ce que firent ceux qui nous ont précédés ? N'y a-t-il rien à essayer de nouveau dans les études destinées à former des hommes appelés à vivre dans une société si nouvelle ? et l'éducation peut-elle sans danger rester stationnaire, en présence du mouvement rapide qui emporte le monde ?

Ici qu'il me soit permis de vous parler avec toute la franchise que réclame la gravité d'une question qui se lie aux intérêts les plus intimes de la religion et de l'ordre social. Certes, il ne m'appartient pas, et il n'est ni dans mes principes, ni dans mon caractère, de jeter au passé d'insolentes censures qui rencontreraient des noms que je vénère. Mais, quelque imposante que soit l'autorité des hommes dont la mémoire protège les systèmes d'éducation qui dès long-temps ont prévalu en Europe, nous avons le droit de juger ces systèmes, parce qu'ils ont été jugés déjà par l'autorité souveraine à laquelle il appartient de prononcer sur toutes les pensées humaines, je veux dire l'expérience. Éclairé donc par une lumière que le passé n'avait pas et que rien ne supplée, je ne craindrai pas de le dire, se traîner d'un pas servile dans les routes qu'il nous a tracées en matière d'éducation, ce serait vouloir précipiter les générations qui viennent après nous dans les mêmes abîmes où se sont perdues les générations qui nous ont précédés.

Car c'est une vérité aperçue déjà, ce me semble, par tous les bons esprits et facile à démontrer, que cette révolution qui, de la France, comme du centre de la civilisation, agissant sur le monde, a si profondément altéré le caractère, les croyances, les mœurs, et bouleversé les institutions de presque tous les peuples de la vieille Europe, a eu, comme toutes les révolutions,

sa cause la plus intime peut-être dans les sentimens et les idées dont l'éducation avait lentement développé le germe dans le sein de la société. Cette révolution, qu'est-elle, considérée dans ce qu'elle présente de fatal et de sacrilége? Un grand effort de l'homme pour s'affranchir de Dieu et de tous les pouvoirs qui émanent de lui. Le monde était uni à Dieu par l'Eglise : entendez ce cri de révolte qui sort de la bouche de Luther ; et puis, voyez dans l'ordre des intelligences et dans l'ordre social comme tout s'ébranle pendant trois siècles, comme tout travaille à rompre avec le passé pour se détacher du catholicisme, pour s'isoler de Dieu. Or, cette scission impie entre la terre et le ciel, qui est toute la pensée que Luther jeta au monde, et toute la révolution, n'aurait jamais été réalisée si le principe n'en avait pas été déposé par l'éducation dans les premières études qui formèrent une longue suite de générations.

Pour justifier cette opinion, pour expliquer d'une manière complète en quoi était vicieux et funeste le principe sur lequel était fondée l'éducation du dernier siècle, et pour faire comprendre la pensée d'où peut sortir un plan d'études approprié aux besoins de notre époque, je suis forcé d'entrer dans quelques développemens que l'importance du sujet que je traite me fera pardonner.

Jetons un regard sur l'histoire : là est la lumière qui éclaire la question qui nous occupe ; car l'histoire du monde, considérée sous son point de vue le plus général, n'est que le tableau des progrès de l'humanité, et, si j'ose ainsi parler, le plan de l'éducation du genre humain, sous la discipline de la Providence.

Comme l'homme, le genre humain a eu différens âges. Nous le voyons commencer par une longue enfance, qui se prolonge jusqu'à Jésus-Christ : une religion qui n'est que la manifestation naissante des rapports de l'homme avec Dieu, la vérité forcée d'emprunter le voile de la fable pour parler à des peuples enfans qu'elle n'instruit qu'en les berçant avec des contes et des allégories ; des langues, une poésie, une littérature, des arts brillans de tous les prestiges de l'imagination, mais sous des formes dont la perfection matérielle ne sera peut-être jamais surpassée, aucun fond sérieux ; une philosophie vaine et qui se fatigue à poursuivre dans le vide une sagesse et des véri-

tés qui lui échappent ; à peine les premiers élémens de la science de l'homme et de la société; et la société aussi agitée par des perpétuelles révolutions, poussée sans cesse par un instinct de liberté aveugle vers des excès contre lesquels elle ne trouve d'asile que sous la verge du despotisme : tels sont les traits généraux de l'histoire de l'humanité, avant que l'Evangile se fût levé sur le monde, c'est-à-dire tous les caractères de l'enfance.

Rome était devenue le centre de l'univers; tout le monde ancien s'était comme résumé dans le monde romain, et ce monde à la fois jeune et usé s'affaissait sous le poids d'une honteuse décrépitude, lorsque descendit à pas lents du Calvaire cette société merveilleuse, née de la parole et du sang d'un homme-Dieu, l'Église, qui, se penchant sur le cadavre d'une société mourante, souffla sur cette boue et lui fit une âme vivante à son image, âme divine, douée d'une vie progressive et impérissable.

Ici je voudrais pouvoir m'arrêter à contempler le miracle du renouvellement du monde par le christianisme; mais je dois me borner à signaler le caractère essentiel de cette œuvre merveilleuse que l'on ne remarque pas assez. La révolution opérée par le christianisme ne fut pas une destruction, mais un progrès. Jésus-Christ n'était venu rien abolir, mais tout perfectionner. L'Évangile n'était que le développement de tous les germes de vérité préexistans dans les traditions du genre humain; l'homme vit l'horizon du monde moral reculer devant lui, il pénétra plus avant dans les mystères de la nature de Dieu et de sa propre nature, il connut d'une manière plus complète les rapports qui unissaient la terre avec le ciel, et par là il passa de la vie de l'imagination et des sens à la vie de l'intelligence, de l'âge de l'enfance à l'âge de la raison.

Or, à cause du lien intime qui enchaîne toutes les vérités de l'ordre moral à la religion qui en est le centre, et à raison des rapports nécessaires qui existent entre le monde extérieur et le monde de la pensée dont le monde extérieur n'est que la manifestation, le langage, la philosophie, les sciences, les lettres, les arts, les institutions sociales, tout dut se pénétrer peu à peu de la vie nouvelle et divine dont l'Évangile avait ouvert la source intarissable, tout dut commencer à se dégager de la matière et des

sens, et tendre vers les hauteurs où le christianisme était venu élever le genre humain.

Pour démontrer le fait que je constate en ce moment, je n'aurais besoin que d'une seule preuve, le langage, expression la plus irrécusable du progrès de la raison des peuples. Voyez toutes les langues de l'Europe chrétienne, notre langue française en particulier qui lève la tête au-dessus de toutes, comme une souveraine, se former avec les débris de la langue de Rome et d'Athènes, et sortir, pour ainsi dire, des racines de l'antiquité profane fécondées par un souffle d'en haut. Etudiez les merveilleux secrets de leur naissance et de leur développement : que trouverez-vous ? La combinaison variée d'un double élément, l'un terrestre emprunté au paganisme, l'autre divin sorti de l'Évangile, des mots dont le son primitif trahit une origine grecque ou romaine, mais qui, pour exprimer les hautes idées dont le christianisme a agrandi l'intelligence de l'homme, tous les sentimens divins dont il a enrichi son cœur, ont dû recevoir une acception plus élevée.

Si je ne craignais, en voulant multiplier les exemples de me jeter dans un détail qui serait infini, j'aimerais à vous montrer partout le même essor du génie de l'homme sur les ailes du catholicisme ; la philosophie chrétienne trop long-tems resserrée dans les formes étroites de la philosophie grecque, atteignant néanmoins dans ses conceptions des hauteurs que ne soupçonnait même pas la pensée des anciens tems ; l'éloquence trouvant dans les mystères de la mort et de l'éternité, du néant et de l'être infini, et dans tous les immortels intérêts de l'homme que la foi lui découvre, une source d'inspirations tout autrement sublimes, tout autrement impérissables que celles qui pouvaient sortir des intérêts étroits débattus à la tribune de Rome et d'Athènes ; la poésie qui malheureusement s'enchaîna parmi nous aux fleurs que les anciens tressèrent autour des autels de leurs dieux, faisant entendre de tems à autre des accens divins qui vibraient dans l'âme comme un écho des accords des anges, lorsqu'au lieu de se traîner honteusement vers l'Hélicon sur les pas d'Horace et de Virgile, elle osa suivre, vers le trône du vrai Dieu, le vol des prophètes ; les formes de l'antique peinture reproduites avec toute leur perfection matérielle par le pinceau des Raphaël et

des Michel-Ange, et s'animant pour retracer les mystères d'une religion divine d'une vie dont la source semble cachée dans un monde surnaturel; l'architecture enfin, ne recevant des mains des Grecs le cercle et le compas que pour s'élever bien au-dessus de tous leurs terrestres monumens, dans ces monumens religieux du moyen âge, formé aérienne d'une pensée qui semble commencer sur la terre et s'achever dans les cieux.

Mais c'est surtout dans la première de toutes les sciences, dans la science qui fait découler des rapports qui unissent l'homme avec Dieu les rapports qui unissent les hommes entre eux, qu'il faut admirer la révolution opérée par l'Évangile. Là sans doute, comme en tout le reste, ce que le monde a vu n'est que le premier essai de ce que le catholicisme doit faire pour le perfectionnement progressif de l'humanité, que l'ébauche d'une œuvre qui doit rmplir tous les siècles; et cependant, qui pourrait ne pas se prosterner devant le génie du Catholicisme, après avoir contemplé avec des yeux exempts de préjugés le merveilleux édifice que l'Église éleva comme par enchantement avec les débris et sur les bases du monde païen, et cela en conduisant les peuples au pied d'une croix pour leur expliquer ces mots : *égalité*, *liberté*, *obéissance*, *pouvoir*, que l'antiquité n'avait fait que bégayer, et ce mot, *charité* qu'elle ne connaissait pas.

Pour nous résumer, qu'est-ce que l'ère chrétienne, et que présente-t-elle à l'observateur qui cherche à saisir le phénomène le plus général qui la caractérise? Le développement de tous les germes de vérité conservés au milieu des erreurs de l'ère païenne; le monde moderne, c'est le monde romain refait par l'Eglise et soulevé par ses mains puissantes de la terre vers le ciel : Rome chrétienne présenta une magnifique image de cette œuvre de catholicisme, lorsque la main hardie de Michel-Ange posa le Panthéon antique dans les airs.

En vous présentant ces considérations, ne croyez pas que je me sois laissé entraîner à tracer un tableau étranger au sujet que j'ai entrepris de traiter devant vous. Si les aperçus que je viens de vous soumettre sont vrais, ils tranchent la question qui nous occupe; car il en résulte une double conséquence.

On aperçoit en premier lieu le vice radical de l'éducation publique, telle qu'elle a été conçue en Europe depuis plusieurs

siècles. Quel doit être le but de l'éducation ? Développer l'homme, tout l'homme; or, comment ce but peut-il être atteint autrement qu'en faisant participer la raison de l'enfant, à mesure qu'elle grandit et autant qu'elle en est capable, à tous les progrès par lesquels s'est développée d'âge en âge la raison du genre humain ? Mettre l'homme dans le présent et dans le passé en rapport avec Dieu et avec les hommes, afin que son intelligence puisse recueillir et s'approprier ces traditions de foi et de science dont la source première est dans l'intelligence divine, et qui se sont enrichies, en traversant les siècles, de toutes les découvertes de l'intelligence humaine, tel est l'objet essentiel de l'étude.

Et comment se fait-il que cette pensée de bon sens, si naturelle, si simple, ait paru échapper aux hommes d'ailleurs si estimables qui tracèrent les plans d'études classiques dont le règne s'est prolongé jusqu'à nos jours ? Comment des instituteurs chrétiens purent-ils, méconnaissant les pas immenses que l'esprit humain avait faits dans tous les sens, poussé par le souffle divin du christianisme, imaginer que c'était dans les siècles idolâtres qu'il fallait aller chercher tous les principes du développement de l'intelligence de l'homme, et que les études toutes païennes étaient la pâture la plus naturelle, la seule même dont il convenait de nourrir des générations catholiques? Les causes de cette erreur seraient plus faciles à assigner peut-être qu'il ne paraît au premier abord; mais cette recherche nous mènerait trop loin; il me suffit en ce moment, de constater le fait malheureusement trop incontestable. Allez, je ne dis pas seulement de nos jours, mais dans le dernier siècle, mais dans des tems plus reculés encore, en France, dans presque toute l'Europe; entrez dans les écoles publiques, que trouverez-vous? de jeunes intelligences, tellement parquées, que l'on me pardonne ce mot, dans le champ étroit de l'antiquité profane, qu'excepté dans l'ordre du salut et de la vie future, qui leur est toujours montré comme un ordre à part qui ne se rattache par aucun lien à la vie présente, on les laisse à peine soupçonner que le monde ait marché depuis les Romains et les Grecs, et qu'il y ait rien à savoir autre chose que ce que peuvent leur dire ces peuples éteints; des enfants qui, jetés dans le monde païen presque dès le ber-

ceau, reviendront, à l'âge d'homme, de leur exil classique, l'âme tellement préoccupée des images de la Grèce et de Rome, qu'ils seront comme étrangers à tout le reste : ainsi, pour eux, c'est dans la tombe de ces peuples morts depuis dix-huit siècles que se trouve, en toutes choses, le dernier mot de l'esprit humain; point d'autres formes que la parole humaine puisse revêtir, nul ordre nouveau de beautés où elle puisse aspirer que celles qu'ils admirent dans le langage harmonieux et pittoresque des Romains et des Grecs; nulles autres sources ouvertes à l'éloquence que celles où puisaient Démosthènes et Cicéron ; nul autre Dieu auquel les poètes puissent s'adresser que ceux qu'invoquaient Homère et Virgile; nul autre point de départ, nulle autre règle des conceptions des philosophes que cette raison individuelle d'où sortirent tous les rêves de la philosophie des anciens tems; nulles autres bases sur lesquelles le législateur puisse fonder l'édifice social, que celles que connurent les Solon et les Numa Pompilius; rien enfin à comparer à la patrie pour laquelle mourut Caton, ou la liberté au pied de laquelle le premier des Brutus fit couler le sang de ses fils, et le dernier le sang de son père.

Or, qui ne voit où devait conduire cette apostasie de la littérature, des arts, des sciences, de la politique, réalisée ainsi dans les premières études d'où sortent les pensées de toute la vie? Qui ne voit que le déplorable et nécessaire effet d'un pareil système d'éducation était de faire passer dans l'âme et dans le cœur de l'homme, dès le berceau, toute la pensée d'une révolution qui devait briser tous les liens qui unissaient le présent au passé, le monde à son auteur; de livrer l'esprit des peuples aux mensonges de cette insolente philosophie, qui s'en vint un jour dire à Dieu : « Tu ne règneras plus sur nous, car nous voulons » avoir de la raison, du génie même et surtout de la liberté, et » la religion que tes prêtres nous enseignent, ne fait qu'emmail- » loter avec des ténèbres, la liberté, la raison, le génie de » l'homme, pour les retenir dans une éternelle enfance. »

C'est au Dieu de l'Evangile, c'est après que le monde avait marché quinze cents ans dans les routes de lumière que la parole du Christ avait ouvertes devant lui, que la philosophie osa dire ces choses; et il se trouva au milieu du christianisme un

monde qui avait tellement perdu la conscience de lui-même, était si étranger à sa propre histoire, qu'il crut n'avoir rien à faire de mieux que d'arracher à tous les nobles pouvoirs auxquels il avait obéi, le sceptre qu'ils tenaient de Dieu, pour le remettre à des *législateurs de collége,* comme les a nommés M. de Bonald, qui, *ridicules même alors qu'ils étaient atroces*, entreprirent de refouler, à travers des flots de sang, la société vers son berceau, de ramener, à la suite du bourreau, les jeux, les fêtes, les mœurs, les lois, la liberté et jusqu'aux dieux du paganisme, et nous donnèrent enfin sur les ruines de la première monarchie du monde catholique cette représentation du monde romain, qui exciterait à jamais le rire de la postérité, si elle ne devait pas lui arriver mêlée à tant de lamentables souvenirs, escortée de tant de tragiques images.

Mais qu'un excès ne nous jette pas dans un autre excès. Nous venons de voir en quoi est vicieuse, et comment peut devenir funeste une éducation qui ne nourrit l'enfance que d'études païennes; mais ce serait une grande erreur aussi que de méconnaître la place importante qui appartient à l'antiquité dans les études classiques. Cette seconde conséquence ne ressort pas moins rigoureusement que la première des considérations que nous avons développées.

En effet, comme nous l'avons vu, tout est uni par des rapports nécessaires dans ce vaste plan de l'éducation du genre humain, merveilleuse manifestation d'une pensée divine où nous devons chercher la pensée, le plan naturel de l'éducation de l'homme : les siècles païens sont le germe d'où sont sortis les siècles chrétiens. Le monde romain a été en toutes choses le point de départ du monde moderne, d'où il suit que nos langues, notre littérature, nos arts, nos sciences, nos institutions, notre civilisation enfin tout entière fille de l'antiquité quant au corps, si j'ose ainsi parler, fille du christianisme quant à l'esprit, ne peut être comprise sans la connaissance intime du double élément dont elle se compose. Le problème de la vie humaine échappe également au philosophe qui ne veut tenir compte que des phénomènes matériels, et à celui qui prétend tout expliquer par les phénomènes de la pensée; l'homme, pour être connu, doit être étudié dans les deux principes distincts qui se révèlent dans sa

mystérieuse existence, et dans les rapports qui unissent ces deux principes : il en est de même de l'humanité.

Je me hâte donc de le dire, loin que dans notre plan l'étude de l'antiquité soit sacrifiée aux autres études, nous croyons pouvoir assurer que nos élèves emporteront du collége des notions sur les langues, la littérature, la philosophie, l'histoire des anciens peuples beaucoup plus étendues, une science de l'antiquité beaucoup plus positive, par cela même qu'elle se trouvera liée dans leur esprit à un ensemble de connaissances qui en forment le complément nécessaire.

Ici, après avoir traité la partie la plus délicate du sujet dont j'ai entrepris de vous entretenir, je me trouve arrivé à la partie la plus importante : j'ai dit en quoi nous paraissaient insuffisans, vicieux, les systèmes d'études généralement suivis jusqu'à nos jours ; il me reste à parler des réformes que nous avons tentées pour échapper aux inconvéniens, aux périls que je viens de signaler. Comme ce que vous demandez de moi, dans ce moment, ce ne sont point sans doute tous les détails de notre organisation classique, mais la pensée générale que nous cherchons à réaliser dans le plan de nos études, je pourrai être court ; car cette pensée est simple, elle ressort de tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Quel est le vice radical dans lequel se résument tous les reproches que nous avons cru pouvoir adresser à l'ancienne éducation ? Ce n'est pas, nous le répétons, d'attacher à l'étude des langues mortes une importance extrême, mais de n'avoir pas vu que cette étude est stérile ou ne produit même que des fruits dangereux dans l'intelligence de l'élève, si elle ne se lie pas à d'autres études ; c'est de n'avoir pas compris que les langues anciennes ne sont pas tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, qu'elles ne sont pas même, à proprement parler, *une science*, mais l'*instrument nécessaire* pour acquérir la science de l'antiquité, qui n'a elle-même de véritable valeur pour nous que parce qu'elle est l'introduction naturelle à la science des tems modernes ; c'est d'arrêter ainsi le développement de l'homme à son point de départ, de fausser la raison de l'élève en la rapetissant, de tromper sa jeune et naïve intelligence, en lui persuadant qu'on lui a ouvert le sanctuaire de la science, lorsqu'on la laisse languir sur le seuil.

Éviter ces funestes déceptions, en élargissant le cercle trop étroit des études classiques; reproduire dans l'éducation de l'homme, autant qu'il est possible, le plan de Dieu dans l'éducation de l'humanité, et par conséquent développer l'intelligence de l'enfant en l'initiant, à mesure qu'elle en devient capable, à tous les progrès par lesquels s'est développée la raison du genre humain; découvrir de bonne heure à l'élève, dans ses différens points de vue, tout le vaste horizon du monde de la foi et de la science, tel que l'a fait le catholicisme et le génie des tems modernes; les hauteurs qu'il ne peut pas aborder encore les lui faire entrevoir, pour qu'il connaisse au moins le but où conduisent les sentiers ouverts à ses jeunes pas; faire des esprits complets en liant entre elles, dès leurs premiers élémens, des études qui ont des rapports nécessaires, qui, loin de se nuire, se prêtent un secours réciproque; faire surtout des hommes pour lesquels le passé ne soit que la lumière qui éclaire le présent et l'avenir, des hommes qui ayant suivi jusqu'au bout, selon la portée de leur esprit, la marche de l'esprit humain dans tous les sens, possèdent toutes les connaissances que les besoins de notre époque ont rendues nécessaires, et ne soient tout-à-fait étrangers à aucune des connaissances utiles: tel est le but que nous nous sommes proposé d'atteindre dans le plan de nos études.

Et pour indiquer comment nous appliquons ces vues générales:

Dans la marche que nous avons tracée à notre enseignement, l'enfant reçoit dès la première période de son éducation les premiers germes de toutes les connaissances que doit embrasser son instruction classique: toutes les parties de l'enseignement marchent de front, s'avançant graduellement de ce qu'elles ont de plus élémentaire à ce qu'elles présentent de plus élevé, suivant les développemens naturels de l'intelligence.

Ainsi, les élèves sont initiés à l'étude des langues vivantes presque en même tems qu'à l'étude des langues mortes, afin que le monde ancien et le monde moderne s'ouvrent, pour ainsi dire, à la fois devant eux, et qu'ils puissent de bonne heure saisir les rapports qui rapprochent des peuples au premier coup d'œil si étrangers les uns aux autres.

Les langues ne sont qu'un instrument que nous nous hâtons

d'appliquer au but auquel il doit servir. Dès que les progrès des élèves dans l'intelligence des langues mortes, progrès rendus très-prompts par l'effet d'une méthode dont nous dirons un mot tout à l'heure, leur permettent de communiquer avec les génies classiques qui illustrèrent Rome et la Grèce, nous mettons dans leurs mains, nous leur faisons lire, étudier tous les grands monumens de la littérature païenne, non par lambeaux, mais dans leur ensemble; nous encourageons par des prix particuliers ces travaux qui présentent le double avantage de faire pénétrer les élèves, beaucoup plus avant que le travail ordinaire des classes, dans les secrets des langues et le génie des auteurs de l'antiquité, et de rassembler dans leur esprit tous les faits nécessaires pour suivre avec fruit un cours sur l'*Histoire comparée de la littérature des peuples anciens et des peuples modernes*, qui formera le complément de leurs études littéraires.

Ce que nous venons de dire de l'étude des langues et de la littérature, indique la marche uniforme que nous suivons dans les autres branches des études. Toutes sont conduites beaucoup plus loin, parce qu'elles commencent beaucoup plus tôt, que dans les plans ordinaires d'instruction classique

Ainsi, dès les classes les plus inférieures, quelques heures sont consacrées chaque semaine à la Géographie et à l'Histoire; ce ne sont d'abord que de simples récits par lesquels le professeur éveille la curiosité de l'enfant, sans imposer encore à la mémoire aucune tâche réglée : puis, des leçons plus méthodiques, que l'on se contente de faire répéter de vive voix, et dont on exige plus tard une rédaction écrite; et ainsi, sans fatigue, sans effort, l'élève se trouve posséder, lorsqu'il arrive à la dernière période de son éducation, tous les faits essentiels, tout le squelette de l'histoire, si j'ose ainsi parler; il ne s'agit plus que d'animer ce corps, que de bâtir avec ces matériaux l'édifice de la science la plus importante pour l'homme, après la science de la religion; et c'est le travail auquel est occupée l'intelligence des élèves, dans les classes supérieures, où une suite de leçons très-développées sur la *Philosophie de l'histoire* exercent leur raison sur le vaste ensemble de faits qu'un enseignement élémentaire de six années avait rassemblés dans leur mémoire.

Les élèves familiarisés, d'après la même méthode, dès la pre-

mière période de leurs études, avec les faits les plus simples, les notions accessibles à leur jeune intelligence qu'offrent les mathématiques et les sciences physiques et naturelles, arrivés au terme de leur éducation, auront acquis une idée complète de la marche de l'esprit humain dans cet ordre de connaissances auquel il n'est point permis de rester étranger de nos jours, sous peine d'être étranger en partie au mouvement de la société ; ils auront de plus appliqué l'instrument mathématique aux problèmes les plus intéressans de l'industrie, des arts, de l'économie domestique et politique.

Tel est le cadre général de notre enseignement, beaucoup plus complet, comme vous le voyez, beaucoup plus vaste que celui dans lequel a été renfermée jusqu'à nos jours l'instruction des colléges.

Mais ce cadre peut-il être rempli? L'intelligence de l'enfant est-elle capable de parcourir, dans les huit ou dix ans consacrés à l'éducation classique, toute la carrière d'études que nous ouvrons devant elle?

Oui, et une expérience qui date déjà de deux années ne nous permet aucun doute à cet égard ; car ce n'est pas une théorie que nous exposons dans ce moment, mais un fait accompli. Cet ordre d'études que nous esquissons devant vous a été réalisé en partie dès l'année dernière, d'une manière à peu près complète dans l'année qui vient de s'écouler. Or, les résultats partiels que nous avons obtenus, et qui ont dépassé notre attente, ne laissent aucune incertitude dans notre esprit sur le résultat général que nous aurons atteint dans deux ou trois ans, au plus tard, et que nous pouvons avec confiance promettre dès aujourd'hui.

Mais vous verrez s'évanouir d'ailleurs l'objection que je me suis proposée, et vous partagerez notre conviction et nos espérances, si vous me permettez de vous montrer en peu de mots tout ce qu'il est possible, à l'aide de méthodes plus simples, d'économiser de tems précieux sur les premières études dans lesquelles s'est concentrée jusqu'ici l'instruction classique, et de vous faire apercevoir en outre comment les différentes connaissances que nous embrassons dans le cercle élargi de notre enseignement, loin de s'exclure, semblent s'appeler, et loin de se nuire, s'aident mutuellement lorsqu'elles sont sagement coor-

données entre elles par une direction générale, qui sait voir les liens naturels qui les unissent.

Je parle d'abord de l'économie de tems qu'il est possible d'obtenir dans l'étude des langues mortes : et en effet, dessécher, comme on l'a fait trop long-tems de jeunes intelligences pendant les neuf ou dix plus belles années de leur vie dans l'étude aride et presque exclusive du latin et du grec, n'est-ce pas là une dépense de travail et d'études sans proportion avec le résultat que l'on veut obtenir? Dieu n'aurait mis aucun rapport entre la science et la durée de la vie de l'homme, si l'introduction seule à une faible partie de ce que l'homme doit savoir devait consumer une portion si notable de son existence. Mais ce ne sont pas les lois auxquelles Dieu a soumis le développement de l'intelligence, ce sont les règles arbitraires que les hommes ont substituées à ces lois que nous devons accuser ici.

Si la poussière muette du tombeau n'avait pas recouvert depuis long-tems l'ancienne Grèce et l'ancienne Italie, que feriez-vous de cet enfant à qui vous voulez apprendre le grec et le latin? Vous l'enverriez à Rome, puis à Athènes ; point de rudiment : il jouerait avec les enfans de son âge, il entendrait parler, et avec la merveilleuse facilité d'une âme neuve, il parlerait parfaitement en moins de deux années le latin et le grec. Rome et Athènes ne sont plus ; mais la nature est de tous les tems. Ne peut-on pas surprendre le secret des procédés si simples par lesquels elle révèle en si peu de tems et sans aucun effort à une jeune intelligence les mystères d'une langue vivante, et ne peut-on pas appliquer ces procédés à l'étude des langues mortes? oui, et nous le faisons, j'ose le dire, avec bonheur.

Je regrette que les bornes dans lesquelles je suis forcé de me renfermer ne me permettent de vous dire que la pensée générale, et m'interdisent d'entrer dans les détails d'une méthode extrêmement simple et infaillible dans ses résultats, à raison même de sa simplicité. Elle consiste essentiellement à substituer dans la première période de l'enseignement des langues, à ces dictionnaires, à ces rudimens, irréconciliables ennemis de l'enfance, contre lesquels nous trouverions tous en nous quelque vieille rancune si nous évoquions nos souvenirs classiques, de substituer à tous ces moyens artificiels une suite

d'exercices qui se rapprochent de la manière dont l'homme apprend naturellement à parler ; de faire évanouir ainsi la plupart des difficultés qui hérissent, qui rendent si rebutante pour l'enfant l'étude des langues mortes, en les rendant vivantes pour lui au degré où la chose est possible.

J'ai parlé en second lieu du secours que se prêtent les études diverses, lorsqu'à partir des premiers élémens, on les combine d'après les rapports naturels qui existent entre elles.

Oui, loin que l'instruction perde dans les détails ce qu'elle gagne du côté de l'ensemble, c'est de l'unité d'un ensemble complet que jaillit la lumière qui éclaire les détails. Tout se tient dans l'intelligence de l'homme et dans les différens ordres de connaissances sur lesquels l'intelligence doit s'exercer; quelque nombreuses que soient les branches de la science, la science est une ; c'est ce chêne dont mille rameaux, renfermés tous dans le même germe, nourris de la même sève, s'élancent d'un même jet dans les airs. Or, quoique cette unité ne se révèle pas d'abord d'une manière distincte à l'enfant, toutefois l'expérience le démontre, dès la première période de son éducation, il recueille des fruits réels de ces notions élémentaires par lesquelles nous commençons à l'initier aux divers ordres de connaissances que doit embrasser le cours de son instruction classique. Loin que ces études, qui ne dérobent qu'un petit nombre d'heures chaque semaine à l'étude des langues mortes, retardent même sous ce rapport les progrès de l'élève, elles les hâtent, car elles jettent dans son instruction une heureuse variété qui, en éveillant sa curiosité, entretient dans sa jeune intelligence un mouvement sans lequel toute étude languit. Puis, à mesure que ses diverses facultés se développent, que son esprit grandit, pour ainsi dire, dans tous les sens, par l'effet d'un enseignement large et complet dès l'origine, peu à peu il aperçoit les rapports qui existent entre les objets divers de ses études; le travail des langues mortes, si aride par lui-même, s'embellit de tous les charmes qu'il trouve dans le commerce des beaux génies de l'antiquité; dans la littérature, l'histoire des tems anciens, il voit les termes de comparaison nécessaires pour apprécier la littérature, l'histoire des tems modernes: les mathématiques appliquées aux arts, à l'industrie, aux sciences,

perdent leur sécheresse : la rhétorique ne sera pas pour lui un art futile de combiner des mots ; car son esprit sera riche déjà d'un fonds d'idées et de connaissances positives, et d'ailleurs les compositions écrites qu'on aura exigées de lui, depuis plusieurs années, sur les cours de religion, d'histoire, de littérature, de sciences, l'auront accoutumé de bonne heure à se rendre compte de ses idées, à les exprimer avec ordre et avec précision ; elles lui auront révélé les secrets de l'art d'écrire en l'initiant à l'art de penser : la philosophie enfin ne sera pas une théorie vaine des formes du raisonnement, et la prétention plus vaine encore de résoudre, à l'aide d'une raison sans règle, tous les problèmes de l'ordre moral ; car ses études historiques et religieuses lui auront montré la solution de ces problèmes, en tout ce qu'ils renferment d'essentiel, dans une autorité plus haute, la parole de Dieu et les traditions du genre humain.

Ceci amène une question que les familles ont le droit de nous adresser, une question plus grave que toutes celles que j'ai traitées jusqu'ici, et à laquelle je dois répondre en finissant. Quel est le résultat où tendent toutes ces études dont je viens d'esquisser le plan et que j'ai montrées s'avançant, avec harmonie, dès leurs premiers pas, vers un but commun ? quelle est la pensée dans laquelle se résume notre enseignement religieux, philosophique, historique, littéraire ? Quelle direction enfin aura reçue de nous cette portion de la jeunesse de notre pays que des familles si honorables ont confiée à nos soins ?

Ici, c'est un devoir sacré pour nous, et il est dans notre caractère de répondre sans aucune réticence et avec une entière franchise. J'ai déjà dit combien nous paraissaient graves de nos jours les devoirs des instituteurs de l'enfance, à raison de l'influence que l'éducation peut exercer sur le sort futur de la société. Derrière nous un abîme dans lequel s'engloutirent, il y a près de quarante ans, des institutions dont l'origine remontait à quatorze siècles ; sous nos pieds un sol qui tremble encore ; devant nous le vide d'un avenir qui sera tel que le feront les enfans qui nous succèderont dans la vie ; voilà notre situation : que doivent faire les hommes chargés d'élever à côté de ces grandes ruines, entre un monde qui n'est plus et un monde qui n'est pas encore, une génération qui a devant elle de si

hautes destinées ? Evidemment, en premier lieu, c'est du moins ainsi que nous le comprenons à Juilly, empêcher que l'âme de ces enfants ne soit emportée par ce flux et reflux d'opinions et d'intérêts d'un jour qui se disputent la société ; garantir leur jeune âge, autant qu'il est possible, des préoccupations de cette politique du moment qui ne laisserait aucune place aux études sérieuses ; et, sous ce rapport, nos vœux se trouvent singulièrement favorisés par la situation même du collége de Juilly, par le calme et le silence d'une retraite où arrive à peine le bruit des orages qui grondent dans le monde social. Mais si nous nous efforçons de tenir nos élèves en dehors des mouvemens tumultueux d'une époque si agitée, ce n'est pas pour les rendre étrangers à cette époque, c'est au contraire pour qu'ils la connaissent mieux, l'ayant étudiée de plus haut et avec un esprit plus recueilli. Tout notre enseignement n'a pour ainsi dire point d'autre but que de leur faire rechercher au loin dans le passé la raison des évènemens qui se précipitent autour d'eux, que de leur découvrir les véritables causes, et de leur faire entrevoir par là même les remèdes des maux qui travaillent la société. Or, et c'est ici le lieu de proclamer sans détour les principes larges sur lesquels est fondée notre éducation : le passé qu'est-il à nos yeux ? n'est-ce rien qu'une ruine ? tout est-il condamné sans retour dans les établissemens qu'il nous a légués, et la chaîne des siècles est-elle tellement brisée que nous ne devions nous rattacher par aucun anneau aux traditions, aux croyances de nos pères ?

Je le sais, c'est ainsi que beaucoup de jeunes hommes de notre tems semblent comprendre la mission à laquelle ils se croient appelés, esprits confians à l'excès, qui prennent au sérieux les paroles de cette philosophie qui promet aux hommes depuis si long-tems une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendront les élèves du collége de Juilly. Pour eux, tout se lie dans l'histoire de l'humanité, rien n'existe qui n'ait sa racine dans ce qui a existé ; car la vie de l'humanité est une, et les périodes successives qu'elle traverse ne sont que la manifestation progressive d'une même pensée divine. Ainsi, les révolutions font disparaître quelquefois sans retour les formes variables de la société qui sont l'œuvre des

hommes; mais il y a quelque chose que le cours des révolutions n'emporte pas, ce sont ces immuables principes dont l'origine est en Dieu, principes qui sont la base nécessaire de toutes les institutions humaines, et qui, loin de pouvoir périr, se développent à mesure qu'ils apparaissent sous des formes nouvelles. Dès lors, nul ne peut dire sans aucun doute quels sont les élémens de l'ancien ordre de choses qui entreront dans l'ordre de choses nouveau que Dieu prépare au milieu de nous, mais il n'en n'est pas moins certain que c'est des ruines du passé que doit sortir la pierre angulaire de l'avenir, que c'est là qu'il faut la chercher. Nul ne peut assigner la borne des routes nouvelles que le génie de l'homme pourra se frayer dans la philosophie, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts; mais il est incontestable que le génie de l'homme ne marchera, qu'il ne fera de véritables progrès qu'en prenant pour point de départ les routes anciennes, qu'en respectant partout les limites qu'a tracées autour de lui l'esprit de Dieu. Les perfectionnemens que peut atteindre l'ordre social, les formes que peut revêtir le pouvoir, les développemens que recevra la liberté, sont un secret de la Providence; mais une vérité que la Providence a écrite en caractères éclatans dans toutes les pages de l'histoire, c'est qu'il existe certaines conditions nécessaires du pouvoir et de la liberté, sans lesquelles l'un n'est jamais que du despotisme, l'autre de la licence; c'est que la liberté et le pouvoir viennent également de Dieu, et que ces combats entre le pouvoir et la liberté qui ont ébranlé le monde, qui l'ont couvert de sang et de ruines, n'auront un terme que lorsque la liberté et le pouvoir, remontant à leur origine, iront chercher en Dieu et dans la loi éternelle de justice qu'il a donnée aux hommes, le lien nécessaire qui peut seul les unir, la règle souveraine qui peut seule les diriger. Enfin, les rapports nouveaux que le monde verra s'établir entre la terre et le ciel, entre la matière et l'esprit, entre les sociétés temporelles et la société divine, sont un mystère qui se dérobe à toutes les prévisions dans la nuit obscure de l'avenir, puisque ces rapports dépendront de mille faits qui ne sont pas encore accomplis, de mille circonstances même étrangères à toutes les combinaisons humaines; mais ce que les lumières du passé révèlent clairement, c'est que

les hommes se fatigueront inutilement à chercher une autre base de l'édifice social que celle que Dieu a posée par la parole de son fils, et que par conséquent, comme le disait, il y a déjà trente ans, l'auteur de la *Législation primitive*, « une révolution » qui a commencé par la proclamation des droits de l'homme » ne finira que par la proclamation des droits de Dieu. »

L'orateur, s'adressant alors aux jeunes élèves dont il était entouré, leur parle ainsi en finissant :

J'ai dit, Messieurs, toutes les pensées que nous cherchons à jeter dans vos jeunes âmes : je viens de révéler ce que la société peut attendre de vous, ce que vous serez un jour. Vous allierez ce que la mauvaise foi ou des préjugés étroits représentent sans cesse comme inconciliable; vous serez des hommes de science parce que vous serez des hommes de foi, des hommes d'avenir parce que vous respecterez le passé, des hommes de véritables progrès parce que vous aimerez l'ordre avant tout. La religion vous aura dit le mot de cette énigme de la société humaine que la philosophie poursuit en vain depuis quatre mille ans ; et possédant ainsi l'intelligence des futurs destins du monde, dont tant d'autres n'ont encore qu'un aveugle pressentiment, vous vous avancerez dans le combat de la vie, le front haut, le cœur serein, parce que vous saurez que votre cause ne peut pas périr, car c'est la cause de Dieu et de l'Humanité. »

Traditions contemporaines.

MOEURS DU PAYSAN BAS-BRETON.

Les *Annales* ne sont pas seulement consacrées à faire connaître les traditions lointaines. Il est au milieu de nous de nombreux et précieux vestiges de la simplicité de foi antique et de la primitive croyance en Dieu, bon et père, créateur et conservateur de l'homme. Ce sont là des exemples à produire au grand jour et à mettre sous les yeux de cette génération incrédule et indifférente, qui ne connaît l'action de la religion que par ce qu'elle en voit dans un monde qui l'ignore, et la calomnie. Nous voulons leur montrer au sein de notre France, dans un coin reculé de la Bretagne, quelques unes de ces vertus chrétiennes devant lesquelles on ne peut s'empêcher de se prosterner, tant elles annoncent Dieu présent et pour ainsi dire visible. Et cette vérité sera d'autant plus patente et sensible, que ce ne seront pas des yeux catholiques qui l'auront observée, ou une plume dévote qui l'aura transcrite, mais qu'elle aura été recueillie et publiée par deux de ces jeunes gens à religiosité vague, à foi indécise et flottante, qui sont en si grand nombre au milieu de nous, météores lumineux et trompeurs, astres sortis de leurs centres et errant au hasard dans le vide.

La Bretagne est, comme on sait, un des pays qui sont restés le plus séparés des vices comme du perfectionnement de notre civilisation moderne. Aussi ses habitans conservent-ils encore de nombreux vestiges de cette société patriarcale et chrétienne du moyen-âge que nous ne pouvons nous empêcher encore d'admirer. C'est d'une partie de cette province, celle qui porte le nom du *Léonnais*, que nous allons faire connaître les habitu-

des morales et religieuses. Nous en empruntons la description à la *Revue Encyclopédique*, que nous abrégeons dans les parties les moins importantes.

« Le Léonnard, seul au milieu de la Bretagne, est demeuré profondément empreint de cette teinte triste et mystique qui révèle à l'esprit la présence réelle du catholicisme. Une mélancolie rêveuse voile son ignorance. Grave, concentré, il montre peu d'empressement dans ses communications avec le monde extérieur. Sa vie est presque tout entière repliée dans une partie impénétrable de son être. L'enveloppe est comme celle des hautes montagnes, âpre et glacée, mais on devine qu'au fond le volcan bouillonne.

La démarche du Léonnard est lente, solennelle, empreinte de force ; il s'avance en homme et en chrétien sous l'œil de Dieu. Sa joie est sérieuse, elle n'éclate que par lueur et comme malgré lui. Son langage, plus harmonieux, plus profondément accentué que celui de la *Cornouaille*, est une espèce de psalmodie dont il altère les sons selon le plus ou moins de douceur qu'il veut donner à sa parole. Il ne connaît point les danses folâtres des montagnes, ni les vifs *jabadeaux* du pays de *Tréguier*; sa danse à lui, conduite par le son monotone et un peu lamentable du *biniou*, est raide et sévère. Elle a lieu le plus souvent sur les grèves, au bruit majestueux d'une mer retentissante; il mêle d'instinct une sainte et grave pensée d'éternité, même à ces joies terrestres.

Les habits du Léonnard sont larges, flottans et de couleur noire ; une ceinture rouge ou bleue en varie seule la tristesse. Les bords de son chapeau retombent sur ses traits basanés ; ses cheveux ruissellent sur ses épaules. Le costume des femmes n'est pas moins lugubre ; il est composé de blanc et de noir, et son ampleur, sa forme pudique et fermée, rappellent assez l'habillement des religieuses de nos hôpitaux. Leurs vêtemens de deuil sont les seuls qui soient moins sombres ; ils sont bleus comme le ciel, terme de leurs espérances ; ces chrétiens portent le deuil de la vie, non de la mort.

Nous avons étudié le Léonnard dans son existence morne et régulière, et nous avons toujours trouvé le développement de la même manière d'être. Pour lui, point d'action importante sans

que la religion y intervienne. La maison qu'il vient de faire construire, l'aire nouvelle, le champ auquel il demande sa moisson, appellent également les cérémonies pieuses. Nous interrogions un jour l'un d'eux sur ces processions qui se font autour des champs cultivés à l'époque des *Rogations* : « Il faut que cela soit, » nous dit-il, car le champ stérile devient fécond sous l'étole du » prêtre. » Au repas, la faim attend respectueusement et laisse d'abord passer la prière. Le couteau ne se porterait pas sur le pain de chaque jour sans y avoir tracé le signe de la rédemption.

Aux grandes fêtes, ni l'éloignement ni les infirmités ne dispensent d'assister aux offices de la paroisse ; et c'est un spectacle singulier que de voir alors les routes se couvrir d'hommes, de femmes, d'enfans, dans leurs plus beaux costumes. Ils surgissent de toutes parts ; des sentiers ombreux et perdus, des rivages déserts, du milieu des landes élevées. A chaque pas, derrière chaque buisson, vous rencontrez un groupe qui, le chapelet à la main, se dirige vers l'église ; pendant ce tems les cloches se font entendre au loin ; les cloches du village, à la voix si aérienne, si doucement vibrante. Leurs sons arrivent emporté par le vent, à travers les collines, les rivières, les feuillées, parfois pleureurs et funèbres, parfois éclatans et gais ; car on dirait que ces voix de l'air passent ainsi capricieusement d'une expression à une autre, selon que le soleil brille, que le vent siffle, que l'imagination de l'écouteur s'égare mélancolique ou riante.

L'église est le seul point de réunion des paysans Léonnards. Jetés dans des fermes isolées, vivant de la vie de famille, ils ne se réunissent jamais qu'à la paroisse pour prier, et au cimetière pour venir prendre leur rang parmi les cercueils. L'église est leur spectacle, leur récréation. Hors de là, leur existence tourne sans cesse dans un cercle de travaux qui ne laissent aucune place à la pensée.

Les devoirs les plus sacrés dans notre état de civilisation sont peu compris de ces populations primitives. Elles ne s'y soumettent guère qu'autant qu'elles y sont forcées. Pour un Léonnard, le mariage civil est nul, les droits politiques sont sans prix, les obligations de citoyen une énigme. L'école gratuite n'est en au-

cune sorte à ses yeux une faveur du gouvernement : c'est, comme il le dit, une conscription d'enfans, qui le prive des faibles services qu'il pourrait tirer de ceux-ci pour se soulager dans ses travaux. Mais à côté de cette indifférence pour tout ce que la société regarde aujourd'hui comme si précieux, il est une richesse de vertus chrétiennes qu'on ne retrouve plus ailleurs.

Un disciple de *Malthus* serait effrayé de l'imprévoyance avec laquelle ces pauvres gens forment leurs unions et créent de nouveaux consommateurs. Un grand nombre d'entre eux, qui sortent de la domesticité pour se marier, n'ont pas même où reposer leur tête la première nuit de leurs noces. Nous en avons vu à qui l'on prêtait un lit pour ce seul jour. Mais pourquoi prendraient-ils aucun souci de cette indigence? n'ont-ils pas confiance dans celui qui nourrit l'oiseau dans les forêts ? Si la prévoyance de l'homme veillait toujours, à quoi servirait la providence de Dieu ? D'ailleurs, la charité de leurs frères n'est-elle pas là, inépuisable dans ses œuvres ? Les pauvres fiancés vont tous deux inviter à leur fête de noces les familles des environs. Toutes viennent, car toutes savent qu'il y a une bonne action à faire. Elles apportent aux mariés quelques produits de leurs champs; du lin, du miel, du blé, de l'argent même. Trois cents convives se réunissent ainsi quelquefois. Leurs présens forment le commencement de ménage des jeunes époux, qui retirent habituellement plusieurs centaines de francs de ces dons volontaires, sorte d'avance que la communauté chrétienne fait à un frère pauvre, pour qu'il puisse se ranger à son humble place dans le monde.

Mille autres usages aussi étrangers à nos mœurs ont été conservés dans le Léonnais. Quand une femme devient mère, du pain blanc et du vin chaud sont envoyés de sa part à toutes les femmes enceintes du voisinage. C'est ensemble une annonce et un souhait d'heureuse délivrance : c'est un repas de communion entre la jeune épouse devenue mère et celles qui attendent encore ce doux nom. Du reste, la naissance est un événement religieux et solennel, entouré de mille détails curieux et charmans. L'accouchée est environnée de toutes les jeunes mères du voisinage ; chacune sollicite comme une grâce la faveur de présenter la première son sein au nouveau né; car à

leurs yeux l'enfant qui vient de voir le jour est une ame qui arrive du ciel ; il a quelque chose de sacré, ses lèvres innocentes sanctifient le sein qu'elles pressent pour la première fois, et leur premier sourire *porte bonheur*. Cette croyance est chez elles si vive que le nouveau né passe de bras en bras, et ne retourne sur le sein de celle qui lui a donné le jour qu'après avoir trouvé autant de mères qu'il y a là de jeunes épouses.

Si par malheur la mort lui enlève sa mère véritable, ne craignez pas qu'il reste sans appui. Le recteur de la paroisse vient près de ce berceau, que les mères entourent silencieuses ; il prend l'enfant dans ses bras, et choisissant parmi les femmes qui sont là devant lui celle qui lui paraît le plus digne de ce dépôt précieux : « Tenez, lui dit-il, voilà un fils que Dieu vous donne : » — Merci, dit la pauvre femme, et elle emporte l'enfant dans ses bras, fière et heureuse d'avoir été préférée à tant d'autres. Parfois, cependant, lorsque les voisines de la morte sont trop misérables pour qu'aucune d'elles se charge seule du nouveau né, il leur reste en commun et comme une propriété indivise. Une d'elles le loge, mais chacune a son heure pour le soigner, lui donner son lait. Nous avons vu de ces femmes qui se levaient la nuit pour aller à des distances assez grandes payer ainsi leur impôt de mère, et jamais une plainte n'est venue frapper notre oreille.

Vous qui traversez le Léonnais, et que le froid ou la faim ont surpris, approchez sans crainte, laissez votre bâton de voyageur à la porte de la chaumière, et allez vous asseoir au milieu de la famille léonarde à l'heure du repas. Les pauvres sont les hôtes de Dieu. Jamais une voix rude ne les repousse du seuil : aussi ne s'arrêtent-ils point timidement à la porte ; ils entrent avec confiance en laissant tomber ces mots : *Que Dieu bénisse ceux qui sont ici !* — *Et vous-même*, répond le maître de la maison, en montrant une place au foyer. Le porte-haillons s'assied. Le feu d'ajonc et de genêt est ranimé ; on décharge le mendiant de son bissac, qu'il ne reprendra que pesant de dons nouveaux, et il commence à payer l'hospitalité de son hôte en lui racontant ce qu'il a appris dans ses dernières courses. Il lui dira si le recteur de Mespaul ou celui de Guiclan est malade, si les blés de Plounéour sont plus avancés que ceux de Taulé, si

la toile s'est bien vendue au dernier marché de Landernau.

Parfois aussi il saura lui rappeler un remède utile, il lui parlera du pélerinage à Saint-Jean-du-Doigt, pour guérir le mal d'yeux. Il l'engagera à s'aller mettre sous la fontaine de Saint-Laurent pour se préserver des douleurs rhumatismales. Il saura de plus chanter les dernières complaintes qui ont été faites à Morlaix sur le naufrage des huit douaniers près de Kerlaudy, ou sur l'assassinat du meunier de Pontou... car le mendiant est le barde de la Basse-Bretagne, c'est le porte-nouvelles, le commis-voyageur de cette civilisation toute patriarcale.

Naguère encore il partageait avec les tailleurs de campagne, autre espèce de nouvellistes nomades, la fonction de porter les premières propositions de mariage. C'est aussi le mendiant qui a le plus retenu de ces récits prestigieux que le Léonnard aime à écouter pendant ses soirées d'hiver auprès de son large foyer. Nous nous sommes souvent rappelé l'impression que fit sur nous une de ces histoires miraculeuses que nous entendîmes une nuit que la chasse et le mauvais tems nous avaient amenés dans une ferme du Léonnais. Nous la rapportons ici sans addition ni retranchement ; mais, malheureusement, traduite, rédigée, dépouillée de la sauvage énergie du langage Breton, de l'accentuation rauque et acérée du mendiant, et surtout de l'étrangeté saisissante que lui prêtaient cette demi-lueur du foyer, ces groupes effrayés d'enfans et de femmes, et cette voix solennelle de l'homme déguenillé, tandis qu'au dehors un véritable orage rugissait, que les éclairs jaillissaient entre les fentes de la chaumière, et que le toit craquait sous le vent :

Exorde.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.*

» Je prie Dieu le Père, Jésus-Christ son Fils, ainsi que le Saint-Esprit, de me donner la parole qui persuade, afin que vous puissiez, jeunes gens et jeunes filles, tirer profit de l'histoire véritable que vous allez entendre. Puissiez-vous y songer, car un bon souvenir suffit quelquefois pour sauver son âme. *Amen.* »

Le drap mortuaire.

Récit. — « Il y avait autrefois à Plouescat une jeune fille nommée Rose-le-Fur, belle comme la naissance du jour, et aussi pleine d'esprit qu'une demoiselle qui sort du couvent.

» Mais les mauvais conseils l'avaient perdue. Rose était devenue aussi légère qu'une paille d'avoine, volant partout où l'emportait le vent du plaisir ; ne rêvant que *pardons*, flatteries de jeunes gens et beaux atours pour rendre les cœurs malades. On ne la voyait plus aux églises, ni au confessionnal ; à l'heure des vêpres, elle se promenait tenant ses amoureux par le petit doigt, et même à la Toussaint elle n'était pas venue prier sur la tombe de sa mère.

» Dieu punit les mauvais fils; enfans, écoutez l'histoire de Rose-le Fur de Plouescat.

» C'était un soir..... bien tard..... elle était allée à la veillée loin de chez elle, pour écouter des complaintes autour du foyer. Elle revenait seule, répétant tout bas une chanson que lui avait apprise un jeune Roscovite. Elle arriva près du cimetière, et monta les marches aussi gaie que l'oiseau au mois de mai.

» Comme elle passait l'escalier, minuit sonna!.... mais la jeune fille ne pensait qu'au beau Roscovite qui lui avait appris une chanson. Elle ne fit point le signe de la croix, ne murmura point une prière pour ceux qui dormaient sous ses pieds; elle traversa le lieu saint, hardie comme une mécréante!....

» Elle était déjà vis-à-vis la porte de l'église, lorsqu'en jetant les yeux autour d'elle, elle vit que sur toutes les tombes il y avait un drap blanc retenu aux quatre coins par quatre pierres noires. La jeune fille s'arrêta.... Elle était dans ce moment devant la tombe de sa mère; mais au lieu d'éprouver une sainte épouvante, poussée par le démon, Rose se baissa, prit le drap mortuaire qui était sur cette fosse, et l'emporta avec elle dans sa maison.

» Elle se coucha, et ferma bientôt les yeux; mais voilà qu'un songe horrible vint dormir à ses côtés.

» Elle croyait se trouver étendue dans un cimetière. Une tombe s'ouvrait devant elle, une main de squelette en sortait, s'étendait de son côté, et une voix lui disait : *Rends-moi mon drap mortuaire, rends-moi mon drap mortuaire!*.... Et en même tems la jeune fille se sentait entraînée vers la tombe par une puissance invisible.

« Elle se réveilla en jetant un grand cri. Trois fois elle s'endormit, et trois fois elle fit le même rêve.

» Quand le jour vint, Rose-le-Fur, l'effroi dans le cœur et dans les yeux, courut chez le recteur, et lui raconta ce qui lui était arrivé.

» Elle lui fit toute sa confession, et elle pleura ses fautes, car elle sentait alors qu'elle avait péché.

» Le recteur était un véritable apôtre, bon pour le pauvre et doux de parole; il lui dit: Ma fille, vous avez profané les tombes. Ce soir, à minuit, allez au cimetière, et remettez le drap mortuaire où vous l'avez pris.

» La pauvre Rose se mit à pleurer, car toute son audace était tombée; mais le recteur lui dit: Ayez bon courage, je serai dans l'église, priant pour vous; vous entendrez ma voix du lieu où vous serez.

» La jeune fille promit de faire ce que le prêtre ordonnait. Quand la nuit fut venue, vers l'heure indiquée, elle se rendit au cimetière, ses jambes tremblaient sous elle, et tout tournait devant ses yeux. Comme elle entrait, la lune se voila tout à coup, et minuit sonna!...

» Pendant quelque tems on n'entendit rien....

» Enfin le recteur dit à haute voix: Ma fille, où êtes-vous? Prenez courage, je prie pour vous.

» — Je suis près de la tombe de ma mère, répondit une voix faible et lointaine.... Mon père, ne m'abandonnez pas.

» Il y eut un silence.

» — Prenez courage, je prie pour vous, dit encore le prêtre à haute voix.

» — Mon père! je vois les tombes qui s'ouvrent et les morts qui se lèvent.

» Cette fois, la voix était si faible, qu'on eût cru qu'elle venait de bien loin à travers l'espace.

» Prenez courage, répéta le bon prêtre.

» Mon père! mon père! murmura la voix devenue encore plus faible, les voilà qui étendent les draps mortuaires sur les tombes... Mon père, ne m'abandonnez pas.

» — Je prie pour vous, ma fille.... Que voyez-vous?

» Je vois la tombe de ma mère qui se lève; la voilà, la voilà..... Mon père....

» Le prêtre prêta l'oreille pendant un instant, il ne saisit qu'un murmure lointain et inexplicable. Tout à coup un cri se fit entendre; un grand bruit, comme celui de plus de cent pierres sépulcrales qui retombaient, retentit dans la nuit; puis tout se tut.

» Le recteur se jeta à genoux, et se mit à prier de toute son âme, car la terreur était aussi entrée dans son cœur.

» Mais le lendemain on chercha en vain Rose-le-Fur, Rose-le-Fur ne reparut plus : la tombe de sa mère s'était fermée sur elle.

Moralité.

» Ainsi, jeunes filles et jeunes gens, que cette histoire vous serve d'exemple. Soyez pieux envers Dieu, et aimez vos parens, car la punition frappe toujours les têtes légères et les mauvais cœurs. »

Nous avons entendu beaucoup d'autres récits semblables qui sont populaires dans le pays, et nous en avons écrit quelques-uns, mais il nous semble qu'ainsi transformés, ils perdent presque tout leur mérite, et ne valent même plus les contes de pure invention.

Aucune des circonstances de la vie du *Léonnard* n'est empreinte d'autant de religiosité que sa mort. C'est arrivé au terme de toutes ses misères, sur le seuil du monde où ses espérances vont s'accomplir, qu'il s'entoure de toutes ses croyances et découvre toute sa nature de chrétien. La science est assez rarement appelée par lui au secours de la nature. Il y a peu d'années que l'on se sert de médecins dans les campagnes, encore la confiance en eux est-elle loin d'être générale : quelques remèdes traditionnels, des prières, des messes dites à la paroisse, des vœux aux saints les plus connus, tels sont les secours ordinairement employés. Chaque dimanche, à l'heure des offices, on voit des femmes, rouges de larmes, s'avancer vers l'autel de la *Vierge*, avec des cierges qu'elles allument et qu'elles y déposent : ce sont des sœurs, des mères, des épouses, qui viennent demander la vie d'un être chéri qui se meurt, à la femme céleste qui, comme elles, sut ce que coûtent les larmes versées sur un cercueil. On peut dire, en comptant ces cierges qui brûlent sur l'autel d'une lumière pâle, combien il y a dans la paroisse d'âmes prêtes à quitter la terre, combien de maisons où l'on écoute avec terreur le râle d'un agonisant, combien d'épouses qui attendent le nom désolé de veuve. Nous n'avons jamais vu sans un mélange de terreur et de piété cette annonce muette d'agonie, placée là comme pour nous rappeler à tous que la mort est proche, et pour nous avertir de la faiblesse et des douleurs humaines.

Dès que les souffrances du malade ont pris un caractère mortel, la famille s'agenouille autour de son lit, et le plus vieux répète à haute voix la prière des agonisans. Le prêtre vient, et lui confère les derniers sacremens. Le mourant les reçoit généralement avec calme : retiré au fond de lui-même et en présence de son Dieu, il meurt au bruit des prières, pauvre comme il a vécu ; mais soutenu par la foi, que son entrée dans l'autre monde sera éclatante, et qu'il trouvera à la porte de la vie éternelle l'auréole d'étoiles. La douleur de la famille est grave et sainte. Du reste le Léonnard ne fera rien pour éviter sa destruction. Dur à sa pauvre âme comme à son corps, il ne reculera pas plus devant la souffrance morale que devant la fatigue ou le danger. Tandis que l'homme des villes esquive ses regrets, fraude ses larmes au sort, et fuit tout ce qui peut meurtrir son cœur brisé, le pauvre paysan breton, lui, se placera franchement devant sa douleur ; il la recevra lui-même sans chercher à la faire congédier par office de valet ; il la regardera en face et long-tems. Fermez vos portes, habitans des villes, pour ne point entendre le tumulte du convoi, faites taire la voix des prêtres : lui, il ne quittera point la chambre où dort le cadavre ; il verra allumer les cierges, coudre le suaire, clouer la châsse; et quand les fossoyeurs viendront, il se lèvera pour les suivre ; il ira, les cheveux épars, à la suite du corps ; il entendra la terre tomber lentement sur le cercueil, et ne se retirera que lorsque tout sera terminé, lorsque le prêtre aura dit : *Qu'il repose en paix !*

Il n'y a rien sous le ciel de plus déchirant que cette courageuse tendresse d'un pauvre abandonné, conduisant le cadavre qu'il aima jusqu'à la fosse. Ce luxe de douleur a quelque chose qui saisit le cœur et le brise. C'est devant de tels enterremens que l'on se sent encore entraîné à découvrir sa tête et à fléchir le genou ; car qui oserait afficher l'incrédulité où la raillerie devant les yeux de cet homme qui n'a plus d'espoir que dans les croyances de rénumération et d'immortalité ?

Au *Jour des Morts*, le lendemain de la *Toussaint*, la population entière se lève sombre et vêtue de deuil ; c'est la véritable fête de famille ; l'heure des commémorations, et la journée presque entière se passe en dévotions. Vers le milieu de la nuit,

après un repas pris en commun, on se retire ; mais des mets sont laissés sur les tables ; car une superstition touchante leur fait croire qu'à cette heure, ceux qu'ils regrettent se lèveront des cimetières, et viendront prendre sous le toit qui les a vus naître leur repas annuel. Toutefois cet usage a déjà disparu dans quelques endroits.

D'après tout ce que nous venons de dire, on conçoit facilement quelle doit être l'influence des prêtres en Basse-Bretagne. Mais il faut reconnaître que ceux-ci ont généralement ce qu'il faut pour conserver sur la masse leur haute puissance. Les prêtres bretons, sortis hier de la charrue, laissant encore entrevoir sous l'aube le grossier sayon du bouvier, ont la voix rauque et les mains dures. Couverts de grossières soutanes, en souliers ferrés et le bâton à la main, ils vont par les routes fangeuses, à travers les bruyères inaccessibles, porter aux malades le Viatique, aux morts les prières de la rédemption. Ignorans, comme ces pêcheurs qui quittèrent leurs filets pour devenir *des pêcheurs d'hommes*, ils ont aussi comme eux la foi qui aimante la parole et lui donne la puissance du tonnerre ; rien ne peut faire comprendre, à qui n'a point assisté à un sermon breton, l'autorité de ces hommes une fois placés sur la chaire. La foule palpite, gémit sous leurs paroles, comme la mer au souffle de l'orage, et assurément ce ne sont pas des pleurs calmes qu'on essuie avec un mouchoir de batiste, tels qu'on en voit aux sermons de nos temples ; ce n'est point une admiration ou un attendrissement littéraire, qui fait joindre les mains pour applaudir plutôt que pour prier ; non... c'est la componction et le repentir, dans leurs démonstrations les plus énergiques ; ce sont des ruisseaux de larmes, des sanglots, des cris ; ce sont des hommes de peine, des hommes de fer mugissant leur douleur, et frappant de leurs poings robustes leurs robustes poitrines ; ce sont des femmes le visage contre terre, se repentant jusqu'à mourir, et criant merci à cette voix terrible, qui tombe d'en haut, en répétant deux mots qui font frissonner leur chair : *damnation*, *éternité* ! Il est rare que l'on n'emporte pas, pendant le cours de ces sermons, plusieurs d'entre elles entièrement évanouies.

Un jour, nous nous étions assis pour regarder la danse des

Taulésiens. L'un de nous deux, depuis long-tems étranger à la Bretagne, trouvait surtout dans ce spectacle un charme particulier. Nous nous amusions à suivre des yeux des enfans qui tenaient à la main de longues branches d'ajonc, fleurs aux épines desquelles ils avaient fixé, selon l'usage, de petites marguerites des champs ; et, rêveurs, nous souriions, lorsqu'il se fit tout-à-coup un mouvement dans la foule, le haut-bois se tut et la danse s'arrêta. Nous entendîmes circuler un nom qui nous frappa, celui de *Joan de Guiclan.* On l'avait déjà prononcé devant nous la veille. C'était un mendiant qui allait partout prêchant la mortification, la pénitence, en se jetant au travers des joies de la vie, comme un messager de mort. Une dame du pays nous avait raconté que cet homme étrange vivait depuis plusieurs années sans maison, sans amis, sans famille. Il allait enseignant la parole de Dieu dans les bourgades, couchant au pied des croix de pierre qui s'élèvent aux carrefours des routes, ou sur le seuil de chapelles isolées ; ne recevant d'aumônes que ce qu'il fallait pour nourrir sa faim, et rejetant avec dédain l'argent qu'on lui offrait. Jamais une parole autre que celle de saints conseils ou de prophétiques menaces n'était tombée de ses lèvres. Par les nuits d'hiver les plus sombres, les plus froides, lorsque le givre ou la neige l'avaient surpris dans quelques chemins déserts et l'empêchaient de dormir sur son lit de pierre, il restait debout, le chapelet à la main, et chantant à haute voix des cantiques en langue bretonne. Souvent, le paysan attardé avait entendu de loin cette voix religieuse et étrange, et avait fait rebrousser chemin à sa monture avec effroi. On ajoutait dans le pays qu'une prescience miraculeuse avait été accordée à *Joan*, par les intelligences célestes, et qu'à l'heure où la mort frappait à la porte d'une maison, le mandiant la précédait toujours, criant : *Pénitence! pénitence!*

Ces détails et beaucoup d'autres nous revinrent à la mémoire, et nous éprouvâmes un intérêt de curiosité difficile à décrire, quand eut retenti dans la foule le nom de *Guiclan.* Aussi, nous nous empressâmes de pénétrer jusqu'à l'endroit où il était. Nous l'aperçûmes bientôt debout, sur les murs noircis d'une maison brûlée quelques années auparavant. C'était un homme grand, pâle et maigre ; ses cheveux couvraient ses épaules, et il rou-

lait des yeux hagards et sauvages sur la foule qui l'entourait. Ses gestes étaient fréquens et saccadés, il secouait souvent la tête, et alors sa crinière noire, qui voilait en partie son visage, lui donnait une physionomie terrible. Sa voix rauque et tonnante prenait parfois cette accentuation timbrée particulière à l'accent breton, mais c'était pour peu de téms. Son discours, qui roulait sur les dangers de la danse et sur la nécessité de fuir les plaisirs du monde, ne fut d'abord qu'une réminiscence assez plate de ce que nous avions entendu vingt fois dans les églises de campagne. Mais insensiblement l'exaltation descendit en lui, et l'enthousiasme donna à sa parole une énergie qui nous subjugua nous-mêmes. C'étaient des images vives et poétiques, des apostrophes remuantes, une ironie aiguë, brutale, toujours portée au cœur et marquant comme un fer chaud. Il montra à la foule des danseurs la marée qui commençait à monter, et dont les grands flots allaient effacer les traces que leurs pieds avaient imprimées sur le sable. Il compara cette mer qui, autour de leur joie, grondait comme une menace, à l'éternité, murmurant sans cesse, autour de leur vie, un avertissement terrible. Puis, par une transition brusque et triviale, adressant la parole à un jeune homme qui se trouvait devant lui : *Bonjour á toi, Pierre*, dit-il, *bonjour à toi; danse et ris, mon fils, te voilà à la place où l'on a trouvé, il y a deux ans, le corps noyé de ton frère.* Il continua sur le même ton, appelant chacun par son nom, remuant au cœur de tous les souvenirs les plus poignans, et les détaillant avec un soin féroce. Cela dura longtems et sans que cette raillerie incisive s'adoucît un seul instant. L'indignation, l'émotion, l'horreur tordaient le cœur à entendre ces sarcasmes aiguisés comme des pointes de poignard, et qui fouillaient dans la vie de chacun pour y chercher une cicatrice à r'ouvrir. Enfin, quittant les personnalités, il parla des punitions réservées au pécheur, et prêtant à Dieu la pensée d'une horrible ironie, il annonça à ceux qui, sur la terre, avaient aimé les enivremens de la danse et les fêtes, une danse éternelle formée au milieu des flammes de l'enfer. Il dépeignit cette ronde des damnés, emportés pendant des millions de siècles, dans un cercle immuable de souffrances toujours renaissantes, au bruit des pleurs, des sanglots, des grincemens de dents.

Nous le regardions avec surprise; car, de notre vie, nous n'avions rien entendu de plus saisissant, de plus effroyablement beau, que cette description mêlée d'éclats de rire, d'imprécations, de prières, d'images flamboyantes...— La foule haletait.

Joan opposa ensuite à cette terrible description une peinture du bonheur des élus. Mais ses expressions étaient faibles et décolorées, il ne retrouva quelque entraînement qu'en parlant de la nécessité de se mortifier et d'offrir à Dieu ses souffrances. Il fit alors l'histoire de sa vie avec une simplicité si large, si majestueuse, qu'on eût cru entendre une page des Ecritures. Il conta comment il avait perdu sa fortune, ses enfans, sa femme, et à chaque perte racontée il s'écriait :

« Cela est bien, mon Dieu, que ton saint nom soit béni! »

La foule fondait en larmes.

Il ajouta des conseils à ceux qui l'écoutaient, des exhortations à la pénitence; enfin, s'exaltant de plus en plus, il finit par raconter toutes les pertes qu'il avait faites lui-même, femme, enfans, biens, et assura qu'elles lui paraissaient trop peu de chose encore pour expier ses fautes..... »



Nouvelles et Mélanges.

Jumièges-l'Aumônier, ancienne abbaye de Normandie. Charité, travaux scientifiques de ce monastère. — Le voyageur qui parcourt cette province de Normandie, non moins célèbre par la sagesse de ses institutions anciennes que par la puissance de son industrie moderne, ne saurait faire un pas sans y rencontrer d'éloquens débris des monumens élevés à la foi de nos pères, car le *pays de sapience* se distinguait entre tous les autres par le nombre et la richesse de ses fondations. Dans une de ces langues de terre que découpe le cours capricieux de la Seine, il pourrait encore voir des ruines magnifiques s'élever dans les airs. Ces tours, ces murs gigantesques que ni le tems ni la fureur anti-religieuse n'ont pu renverser qu'en partie, semblent avoir conservé au milieu du pays presque désert qui les environne, quelques restes de la grandeur souveraine, et le peu d'habitations que possède cette terre isolée sont restées groupées à l'entour comme des fils reconnaissans auprès du tombeau de leur père. S'il demande le nom de ces débris imposans, le passant lui dira : *C'est la belle abbaye*, c'est *Jumièges-l'Aumônier*

Jumièges-l'Aumônier!!! que de gloire en deux mots! C'est beaucoup déjà sans doute que les souvenirs de science qui se rattachent au premier : et qui n'a entendu parler en effet de Jumièges, de son historien Guillaume, de ses chroniques et de ses travaux; mais le peuple de Jumièges lui a conservé des souvenirs plus précieux encore. Il n'ignore pas que *ces messieurs*, comme il les appelle, étaient savans, prodigieusement savans, mais cela le touche peu. Ce qu'il sait surtout, c'est que leur charité était plus étendue encore. Les récits des anciens lui ont appris que, *piteux entre toutes gens*, jamais le pauvre ou l'affligé ne sont venus heurter en vain la porte de leur monastère. Pour lui, Jumièges est avant tout *Jumièges-l'Aumônier*.

Aussi l'on chercherait en vain dans ses paroles un seul mot d'amertume contre les anciens habitans de ces murs qui s'écroulent. La philosophie s'est admirablement entendue à broder des histoires et

à pervertir les idées en général, mais il est des lieux où la lutte eût été trop inégale, il est des réputations à l'abri de tout.

Interrogez les populations qui relevaient de nos vieilles abbayes, toutes vous diront *qu'il faisait bon sous la crosse.* Allez à Jumièges plaisanter sur la richesse des moines, et l'on vous dira que tant qu'ils y furent, le pays ne compta pas un malheureux; *or, cela dura dix siècles.* Maintes fois l'abbaye tomba dans le désordre, plus souvent encore, elle fut ravagée et apauvrie; mais jamais elle ne cessa d'être digne de ce beau titre d'*Aumônier*, que la reconnaissance du peuple avait accolé à son nom. Dans la peste, dans la guerre, dans la famine, ses portes s'ouvraient à tout venant, et non contens de verser dans le sein des pauvres les trésors dont ils n'étaient que dépositaires, les religieux y joignirent parfois le sacrifice de leur vie, en prodiguant leurs soins aux malades dans les temps de contagion.

De même, rien n'était mieux mérité que leur réputation scientifique. Fidèles à l'esprit de l'Église, qui nous fait un devoir d'instruire les ignorants, ils travaillèrent constamment à propager les connaissances utiles. Il serait ici superflu de vanter les hommes et les ouvrages remarquables que Jumièges a produits, disons plutôt qu'un de ses abbés, du nom de Godefroy, avait fondé un service pour le repos de l'âme *des auteurs, des copistes et de ceux qui donnaient des livres, etc.*; que des écoles gratuites, dans lesquelles les abbés eux-mêmes donnaient des leçons, furent toujours ouvertes à ceux qui voulaient apprendre. Il y en avait d'intérieures et d'extérieures auxquelles on admettait les séculiers sans aucune distinction de riches ou de pauvres, je me trompe, ces derniers étaient nourris aux dépens du monastère. On trouvait là des professeurs de grammaire, de logique et de philosophie. L'abbé envoyait parfois de ses religieux étudier aux universités les plus célèbres afin de perfectionner constamment les études.

On ferait un volume de l'énumération des bienfaits qu'ils ne cessèrent de répandre: rançon de captifs, secours à l'état et aux églises dans leurs besoins, nourriture des pauvres dans les famines ou les maladies, fondations d'écoles, de ladreries, tout moyen de faire le bien excitait leur sollicitude. Leur réputation s'était étendue au loin, et dans les tems de calamités, les pauvres prenaient par troupes la route de Jumièges. Ce fut surtout dans les guerres civiles, alors si fréquentes, si acharnées, qu'ils purent à l'aise exercer leur charité inépuisable.

Plusieurs fois l'abbaye, par la seule puissance de son nom, obtint des sauve-gardes des partis qui se déchiraient. Les portes étaient alors ouvertes à tous les faibles qui s'y refugiaient par centaines pour éviter les avanies des gens de guerre. Dans les troubles de la fronde, elle fut encombrée pendant trois mois. Quatre cents pauvres de l'Orléanais, chassés par les discordes civiles, vinrent y chercher un refuge. Enfin ces monastères étaient alors de véritables oasis de paix au milieu des désordres et de l'anarchie. La fureur qui ruait les partis les uns sur les autres venait expirer au seuil de leur porte, cédant au pouvoir de cette religion de charité, qui seule a pu opérer de tels prodiges. C'est elle qui, dans des temps plus anciens, avait séparé, au moyen *des trèves de Dieu*, nos farouches ancêtres, si prompts à en appeler à leur épée, et établi peu à peu le règne des lois et de la justice, introduisant dans la législation le principe de charité à mesure que les mœurs s'en impreignaient chaque jour davantage. Ce fut elle aussi qui, se transportant dans la politique, fonda le droit des gens, et réduisit les guerres, jadis si générales et si dévastatrices, à n'être plus que la lutte des combattans. Il ne fallut pour cela ni longs discours, ni grandes paroles. A peine eût-elle jeté dans les cœurs la première semence de la loi nouvelle, qu'une pente naturelle conduisit les faibles dans les asiles qu'elle leur présentait, et les vainqueurs apprirent à reconnaître une autre puissance que celle du plus fort. De ce jour, la face du monde fut changée.

Jumièges offrit encore un exemple frappant de la vitalité des institutions qui ont le christianisme pour base. Jamais peut-être établissement ne fut plus souvent et plus complètement ruiné, mais jamais ruines ne furent plus vivaces et plus promptes à renaître. Fondée en 654 par saint Philibert, aidé de 70 religieux tirés de diverses maisons; dix ans après, elle en comptait plus de huit cents. Elle avait deux siècles d'existence lorsqu'elle fut ravagée par les Danois, qui n'y laissèrent pas pierre sur pierre. Après qu'elle fut restée assez long-temps dans cet état, deux simples religieux revinrent s'établir sur ses ruines, et parvinrent à les relever avec l'aide du duc Guillaume. Elle eut bientôt recouvré sa splendeur première, mais de nouvelles avanies l'attendaient. Elle fut ravagée dans le onzième siècle et de nouveau dans le quatorzième. Après la bataille d'Azincourt, elle fut encore une fois saccagée, et les religieux accablés de tant de maux que tous périrent, à l'exception de quatre, qui, sans se décourager, se mirent à

l'œuvre et parvinrent à le relever. Ce fut pour être encore pillée par les protestans dans les guerres de religion. Elle eut aussi à souffrir des désordres qui parfois se glissèrent dans son intérieur. Elle fut plusieurs fois réformée, tantôt sans aucune intervention extérieure, tantôt par l'autorité des archevêques de Rouen. Le parlement de Rouen, fidèle à l'esprit tracassier de ces corporations, s'immisça dans une de ces réformes, et par un arrêt du 14 juillet 1616, il donna gain de cause aux religieux irréguliers, et défendit de rien changer à l'état de désordre où se trouvait le monastère. Néanmoins la réforme finit par s'opérer.

Lors de la révolution, l'abbaye, comme presque tous les établissemens de ce genre, ressentit à l'avance le coup qui se préparait. Les projets de nos régénérateurs n'étaient pas un mystère, et chaque jour, à la veille d'être dispersés, les religieux vivaient sans trop de régularité, lorsque la loi les frappa. Le plus grand nombre se mêla au clergé séculier, et soutint avec lui le choc de l'orage révolutionnaire.

Les bâtimens de l'abbaye subirent le sort des autres maisons religieuses; ils furent vendus à vil prix; le plomb des toitures suffit pour les payer. La maison de l'abbé devint une habitation privée et demeura intacte, mais la pioche et la mine sapèrent les bâtimens de la communauté. Un seul fait donnera une idée de la solidité de ces constructions. Des quatres piliers qui soutenaient la tour carrée, placée à l'intersection des nefs, deux furent minés afin de l'abattre. Leur explosion fit tomber les trois pans contigus : ils se détachèrent violemment du quatrième, qui seul resta debout. L'on voit encore aujourd'hui cette muraille isolée, s'élancer dans les airs, où elle est comme suspendue, sans que les vents qui l'agitent aient jamais pu la renverser.

Quelques-unes des chapelles qui jadis environnaient le chœur, les nefs latérales dont les voûtes s'affaissent, les murs de la grande nef et les tours qui en marquent l'entrée; voilà ce qui subsiste aujourd'hui de l'église principale dédiée sous l'invocation de N. D. On voit à côté les murs de l'église S.-Pierre, fondée par S. Philibert, et au bout les voûtes dégradées du cloître. Plus loin, quelques anciens ateliers sont encore debout. Tout le reste a disparu. (*Gaz. du clergé.*)

Bulletin Bibliographique.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE.

Du Respect dû à la sainteté des églises, et des profanations qui s'y commettent; par Henri Marie Bourdon. Chez Rusand, à Lyon.

Justification de la Théologie morale du B. Al. de Liguori, par l'abbé Th. Gousset; 1 vol. in-8°. Prix : 4 f.

La sainte Confrérie, ou confédération d'amour de notre Dame auxiliatrice, érigée à Munich, par autorité de feu S. A. S. l'électeur de Bavière, confirmée par notre S. Père le pape Innocent XI, le 18 août 1684, avec des prières conformes à l'esprit de cette association. Le tout traduit de l'allemand par un frère de la confrérie; nouvelle édition, revue et augmentée. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Méthode de Saint-Sulpice dans la direction des catéchismes. A Paris, chez Meyer, rue du Pot-de-Fer-S.-Sulpice, n° 8.

M. Bonassin, ou les Espérances trompées, in-18. Prix : 1 fr. 30.

Préparation à la mort, ouvrage du B. Al. Marie de Liguori, suivie d'une méditation sur la passion de N. S. Jésus-Christ, pour chaque jour de la semaine, par le même auteur, traduit de l'italien, par M. Salet. A Lyon, chez Rusand.

Pierre des Bordes, ou le danger des mauvaises liaisons; par d'Exauvillers; 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50.

LITTÉRATURE PROFANE.

Biographie universelle, ancienne et moderne, partie mythologique, ou histoire par ordre alphabétique des personnages des tems héroïques et des divinités grecques, italiques, égyptiennes, hindoues, japonaises, scandinaves, celtes, mexicaines, etc. A Paris, chez Michaud, rue de Richelieu, n° 67.

De l'Entendement humain, ou essai sur le développement progressif des arts, des sciences, des belles-lettres, dans leurs rapports avec les institutions politiques et la monarchie constitutionnelle. Par A. Liger. A Paris, chez Ponthieu, au Palais-Royal.

Encyclopédie moderne, ou dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts, avec indication où les divers sujets sont développés et approfondis. Par M. Courtin, ancien magistrat, et par une société de gens de lettres. A Paris, rue neuve Saint-Roch, n° 24.

Le Collége, 2 vol. in-8°, à Paris, chez Meyer, rue du Pot-de-Fer, n° 8.

Lettres de Rocheville, sur l'esprit du siècle et ses conséquences; par M. d'Exauvillers; 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 30.

Principes de Grammaire générale, mis à la portée des enfans, et propres à servir d'introduction à l'étude de toutes les langues; par A. J. Silvestre de Sacy. A Paris.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 30. — 31 Décembre.

Philosophie religieuse.

ŒUVRE DES SIX JOURS.

HISTOIRE DE LA CRÉATION D'APRÈS MOÏSE.

Nous avons déjà parlé dans nos *Annales*, d'après la science géologique, de l'origine du monde et des êtres divers qu'il renferme : aujourd'hui fondés sur l'infaillible autorité de Moïse, nous allons présenter à nos lecteurs le vaste, l'intéressant tableau de la création, persuadés que, pénétrés de la toute-puissance du Très-Haut, ils verront avec plaisir passer devant eux tous les êtres, à mesure que sa parole féconde les faisait sortir du néant.

Au commencement Dieu créa; quel début! en est-il de plus simple et tout à la fois de plus majestueux! Où donc Moïse a-t-il puisé tant de grandeur? de quel point s'est-il élevé pour prendre un vol si sublime? Est-ce à l'école des Egyptiens, est-ce en lui-même qu'il a trouvé cette vérité, de toutes la plus riche? et les seuls efforts de l'esprit humain pouvaient-ils atteindre à tant de hauteur? Voyez comme il raconte sans étonnement le plus étonnant des prodiges, comme il expose avec précision

le premier de tous les dogmes, comme il nous ramène sans effort à cette primitive notion qui, quoique au-dessus de notre entendement, en est pourtant le flambeau, et sert de base à toutes ses connaissances !

Au commencement Dieu créa ; c'en est donc assez. Eh ! que nous faut-il de plus pour convaincre nos ennemis ? A cette parole de Moïse tombent détruites sans retour les monstrueuses opinions de *Marcion*, de *Manès*. Au commencement Dieu créa ; dès ce premier mot, tous les doutes sont fixés, toutes les difficultés s'éclaircissent, plus d'incertitude sur l'origine et le sort des choses visibles, elles ont toutes commencé, elles finiront toutes ; toutes émanant de Dieu, se meuvent en Dieu, retournent vers Dieu, leur fin, leur centre et leur principe. Vains systèmes d'une matière incréée, d'une infinité d'atomes fortuitement arrangés, d'une suite d'êtres tour-à-tour produisans et produits, disparaissez avec tous les sophismes dont on s'applique à vous étayer. Eh comment soutenir de tels paradoxes ? Quoi ! le plus petit ouvrage ne saurait exister sans ouvrier, et le monde aurait le privilége de ne devoir qu'à lui-même son existence ? Quoi ! celui de tous les êtres qui seul peut être mu a besoin d'une force étrangère, vous le regarderiez comme un agent universel ? Quoi ! des effets pleins de vie et d'action pourraient appartenir à une cause inerte et passive ? N'est-ce pas le plus extravagant des délires que de faire intervenir le hasard dans la formation de l'univers ? Le hasard ! mais, d'où lui viendrait l'intelligence, pour en avoir communiqué les attributs ? d'où lui viendrait la sagesse, pour en avoir imprimé le sceau dans les ouvrages dont on ose lui faire honneur ? Eût-il la vertu de créer, ses informes essais tiendraient-ils long-tems contre sa main perturbatrice, contre les nouvelles productions de sa fécondité bizarre ?

Oh ! que de peines se sont données les ennemis de la Divinité pour en combattre l'existence, en effacer l'idée, en étouffer les sentimens ! Que viennent-ils nous parler de chances, de combinaisons, et de suite sans fin ? insensés qui se servent de l'infini pour tout, excepté pour placer au-dessus de leurs têtes une intelligence infinie que d'ailleurs malgré le vœu sacrilége de leur cœur, leur entendement est contraint de reconnaître ;

Ah! n'entrons pas dans les détails de leurs criminelles erreurs que le Prophète, qui sans doute les prévoyait, a dédaigné de réfuter.

Au commencement Dieu créa : oui, rien n'était que Dieu, et ce n'est qu'au moment qu'il a voulu, que tout a commencé d'être. Également heureux, soit qu'il se cache ou qu'il se manifeste, soit qu'il n'agisse qu'en lui-même, ou qu'il se forme un empire extérieur, non moins grand seul qu'avec tous les mondes possibles; s'il daigne enfin sortir de son secret c'est par plénitude, non par besoin; eh qui pourrait ajouter à ses perfections ? L'existence des choses visibles ? il est Dieu avant qu'elles soient, donc il serait Dieu sans qu'elles fussent. L'être leur eût manqué s'il ne les avait produites; mais lui n'en eût pas moins été l'être par excellence, l'être incapable de changement, de déclin, comme de succession, cause immobile de tout ce qui se meut, cause permanente de tout ce qui passe, en qui par conséquent rien ne peut ni disparaître, ni survenir, ni dégénérer, ni s'accroître. C'est pour être loué par ses œuvres qu'il les fait sortir de ses trésors infinis, et sa bonté pour des créatures qui ne sont pas, le tire seule de son éternel repos. Déjà fils aînés de sa puissance, des millions d'esprits l'environnent, substances glorieuses qui vivent comme lui d'intelligence et d'amour; il les a d'avance appelés pour se complaire dans leur culte, se ceindre à leurs yeux de la force, leur faire chanter les merveilles que son bras va multiplier en se jouant.

Il dit, et tout-à-coup il a fécondé le néant, produisant avec l'espace même la matière immense qui doit s'y mouvoir avec le tems, l'univers dont le tems doit marquer la mesure; architecte ineffable, il pose le faîte avant le fondement; d'abord le ciel est créé, ensuite la terre; celle-ci n'a que le second rang, celui-là le premier, image expressive du séjour qu'habitent les célestes chœurs, de ce sanctuaire incréé que le Très-Haut remplit de sa gloire ; n'est-ce pas avec raison qu'il garde le privilége de l'aînesse? Ah! puisqu'il nous peint si magnifiquement le trône où s'asseoit l'Éternel, combien ne doit-il pas surpasser en dignité la terre qui ne représente à nos yeux que le marchepied de ce trône.

La terre, où vont être prodigués tant d'ornemens, la terre

que, pour ainsi dire, le Créateur va surcharger de ses bienfaits, hélas! qu'est-elle encore d'après le récit de Moïse? Telle un prophète a su la peindre à l'instant qui terminera sa durée, lorsque dans un entier dénûment de toutes choses, d'un pôle à l'autre horriblement dévastée, cachée enfin sous les vastes débris des mondes écroulés, elle n'aura plus qu'à s'engloutir dans le gouffre du néant, telle on peut se la figurer à l'instant de son origine; masse informe et confuse, ses premiers traits ne sont pas même ébauchés; ensevelie ou plutôt perdue dans le mélange monstreux de tous les élémens, elle est ce chaos primitif dont la fable même a respecté la tradition; de toutes parts l'abîme l'enveloppe, et de toutes parts l'abîme est enveloppé de ténèbres. Comme on voit sur la mer se condenser des vapeurs noires qui semblent enchaîner les flots et les rendre à nos yeux immobiles, ainsi dans la nuit où l'univers est plongé, Dieu suspend sur l'abîme un brouillard épais, il le tient comme endormi dans son enfance, se réservant de l'agiter quand il sera tems, d'en prolonger ou d'en faire cesser à son gré le sommeil, image énergique dont il aime à se servir quelquefois pour nous pénétrer de sa puissance. Où étiez-vous, nous dit-il, quand je couvrais la mer d'un nuage ténébreux, quand je l'environnais de vapeurs obscures comme de langes et de bandelettes, quand je la gouvernais tel qu'une mère son nourrisson qu'elle pose dans un berceau? Hommes, tremblez, si jamais vous provoquez mon courroux : ce terrible élément sous lequel je laisse un tems la terre invisible, toujours docile à mes ordres, ne manquera jamais de servir mes desseins de vengeance....

La terre était stérile et vaine, *inanis et vacua*; ce n'est donc point de son propre fonds qu'elle est riche; ses fleurs, ses fruits, sa parure, c'est à son auteur qu'elle en doit l'hommage, et pour acquérir tout ce qui lui manque, elle a besoin de la main qui vient de la créer.

Cependant l'esprit du Seigneur est porté sur l'abîme, ainsi qu'une colombe qui dispose à la vie ses productions inanimées. Je crois le voir étendant ses ailes puissantes, couver les germes du monde naissant, insinuer une chaleur vitale au travers de la masse fluide, la féconder de son souffle, et disposer la matière à faire jaillir de son sein tous les êtres à mesure qu'ils

seront appelés. Sous l'emblême de son action présente sur le monde physique, il cache son action future sur le monde moral, lorsque descendant sur les eaux, il leur imprimera cette vertu dont la vertu qu'il leur imprime aujourd'hui n'est que le prélude, et qu'il dissipera la profonde obscurité que présagent les ténèbres du premier soir de l'univers. Assez elles ont duré, ces ténèbres; assez leur puissance a contristé la nature; il est tems que de leur voile importun la nature enfin se dégage. Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut; parole étonnante! est-il rien de comparable au sublime qu'elle contient, et pouvait-on peindre avec plus de grandeur la divine puissance? Ainsi donc, pour créer la lumière, il suffit à Dieu de la prononcer.

Que la lumière soit; elle n'était point et rien n'y préparait. Osez nous raconter sa génération, vous, les scrutateurs assidus de l'essence des choses, dites-nous si, dès le commencement, l'espace ténébreux a pu lui servir de berceau; dites-nous si son germe exista sans vigueur parmi les élémens confondus; ou si, la regardant comme un être à part, le Seigneur voulut pour elle interroger une seconde fois le néant; expliquez-nous ses lois, son mouvement, sa distribution, sa nature; voyons si vous répondrez au défi qui vous est adressé, comme autrefois à Job, de découvrir les sentiers de la lumière.... Mais quoi! repoussés par les obstacles où tant de fois sont venus se briser vos efforts, je vous entends déjà convenir de votre impuissance, vous respectez les secrets que le Seigneur s'est reservés dans l'ordre de la nature; pourquoi donc ceux qu'il s'est reservés dans un ordre, sans comparaison bien supérieur, vous êtes-vous promis de les sonder? Raison superbe et curieuse! voilà, voilà de tes écarts, voilà de tes inconséquences. Là où s'enveloppe à tes yeux la nature simple et docile, tu t'arrêtes, craignant de faire un pas de plus, tandis que t'élançant avec audace dans les royaumes intellectuels, tu prétends en embrasser l'étendue, en calculer, en saisir tous les objets, ne souscrivant qu'à ceux qui te sont connus, rejetant ceux qui te surpassent, comme si, là où finissent tes efforts, devait aussi finir toute science.

Que la lumière soit; tout-à-coup se montrant au point de l'horizon marqué pour son lever, et par la route que le doigt de Dieu lui traçait, prenant sa course de son orient natal, elle

s'avança portée sur un trône nébuleux et comme enchaînée dans un nuage resplendissant. Quel spectacle que celui de la soudaine apparition du jour sans crépuscule et sans aurore! quelle époque pour l'univers, que la création de la lumière; et combien ne dut-il point tressaillir à sa présence, lui qui subitement investi de sa gloire, sembla sortir une seconde fois du néant; elle n'a chassé les ténèbres que pour leur céder sa place au tems marqué, la reprendre, la céder encore dans une invariable alternative, et avec la nuit qu'elle vient de suivre, compléter l'intervalle du premier jour, mesure fixe de tous les autres.

Mais deux jours se sont écoulés, et des merveilles sans nombre en ont rempli l'intervalle; tel qu'un pavillon majestueux, le firmament s'est déployé au milieu des eaux pour les séparer, et tandis que les unes plus légères, se subtilisant en vapeurs, occupent la région du ciel, les autres plus pesantes, sans quitter la terre qu'elles inondent, en ont abandonné tout ce que le Seigneur voulait en découvrir. A peine elles entendirent tonner sa voix que, prenant la fuite avec épouvante, entassant leurs vagues tumultueuses, elles coururent se rassembler dans l'immense réservoir préparé pour les contenir; déjà s'épurant tout-à-coup libre et dégagé des entraves qui enchaînaient sa fluidité, l'air n'est plus que ce qu'il doit être pour la végétation des plantes et la respiration des animaux; déjà sur l'aride élément les vallons se sont abaissés et les montagnes se sont élevées; les montagnes où l'œil stupide n'aperçoit que des irrégularités sans dessein qui déshonorent le Créateur. Quelle preuve ne sont-elles pas de sa profonde sagesse; de distance en distance il a marqué leur place, fixé leur élévation, prolongé leur chaîne, pour consolider puissamment la terre, couper sa monotone uniformité, augmenter sa surface, la rendre propre, en variant ses aspects, à des productions différentes, la rafraîchir par les vapeurs qui s'arrêtent sur leurs cîmes, ou l'abreuver des grandes eaux qui jaillissent de leurs vastes flancs. C'est d'après les lois de l'équilibre universel que leur masse est toujours calculée, et ce qu'elles ajoutent à un lieu est admirablement compensé par des répartitions insensibles qui en balancent le poids dans les autres. Oui, tout est bien ordonné,

tout remplit sa destination dans le grand ensemble de la nature; rien d'inutile, rien de défectueux, parmi les œuvres du Seigneur, et tout ce qu'il a fait est bon. Voyez comme, à mesure qu'il a ouvert sa main, les prodiges se sont succédés, comme de scène en scène! intéressant toujours notre attention, il ne cesse d'ajouter à notre étonnement.

La terre attendait encore ses ordres: il a parlé, et déposant son lugubre vêtement, la terre a développé tous ses charmes; des plantes sans nombre aspirent ses sucs nourriciers; elle a poussé l'herbe tendre dont la verdure étend sur sa face le plus riant coloris. Une infinité de fleurs émaillant son sein qu'elles parfument depuis le sol humecté jusque sur la colline desséchée, tout en est peuplé, tout en est embelli; je les vois chacune se montrer dans le lieu propice à son accroissement, chacune étaler une parure différente, toutes invariablement fixes dans leurs espèces, toutes également propres à fournir les germes de leur abondante reproduction, et toutes croissant à nos pieds, ou du moins à la portée de notre main. Ciel! que de beautés une seule parole à fait naître! quelle grâce! quelle richesse! et surtout quelle harmonie! quelle combinaison dans ce mélange des couleurs, dans les nuances qui les tempèrent! Là c'est un pinceau léger qui semble les avoir dessinées, plus loin avec des teintes vives, leurs traits sont fortement prononcés, ici des ombres bien ménagées les font agréablement saillir. Partout leur juste assortiment forme à nos yeux la plus attachante perspective. Ouvrages de l'art, qu'êtes-vous comparés à ceux de la nature? Voyez, dit le Sauveur, comme auprès du lis champêtre disparaît la pourpre même de Salomon! quelle disproportion dans le tissu, quelle différence dans le coloris! Ah! puisqu'avec tant de soin Dieu décore une fleur, une fleur qu'un seul matin voit naître, s'épanouir et se faner, que ne fera-t-il pas pour l'homme, son image, pour l'homme auquel seul il dédie, il adresse toute la création?

Et, en effet, pour qui serait donc préparé le superbe festin de la nature? Pour qui donc la terre, transformée en verger, se couvre-t-elle de tant de fruits? Oui, ils sont pour l'homme; ils sont pour nous les trésors que verse aujourd'hui la main créatrice; tous ces mets délicieux n'ont pas d'autre destination, ils

sont à l'infini variés exprès pour varier à l'infini nos plaisirs; d'une abondance excessive, exprès pour fournir avec profusion la nourriture que nos désirs, nos goûts, nos besoins divers peuvent solliciter. Oh que je me plais au milieu de ces arbres si touffus, si richement couronnés, et dont un heureux poids fait courber les rameaux! que j'aime à contempler ces nombreux dépositaires de mon bonheur, et qu'il dut être fortuné ce jardin où tous, sans distinction, au même instant appelés, semblaient se disputer à qui mieux étalerait ses présens, à qui mieux saurait briguer le choix du premier homme. Je voudrais décrire en détail leurs beautés, mais le puis-je, enchaîné par l'admiration qu'ils excitent, lorsque mon œil errant, toujours attiré, jamais fixé, se perd ainsi que ma pensée dans ce vaste océan de jouissances! Ah! fuyons, apathiques possesseurs de tant de biens, de quel front oserons-nous porter sur eux nos mains avides? sommes-nous dignes de les cueillir, si nous restons aussi muets que la tige qui les porte? Ingrats! quoi, notre cœur ne nous dit rien à l'aspect de tant de largesses? Quoi, pas un mouvement, pas même un soupir vers notre Dieu du sein de tant d'opulence? Eh! que faudrait-il donc pour nous émouvoir, si d'aussi grands bienfaits de sa part ne font sur nous aucune impression, si toute la nature, en travail pour nous nourrir, nous trouve encore insensibles?... Non, ce ne sont ni les plantes vénéneuses, ni les animaux malfaisans, c'est nous qui déparons la création, seuls nous en obscurcissons la merveille, seuls nous en sommes les fléaux et l'opprobre, et je serais tenté de reprocher à Dieu notre existence, si je ne savais que nos outrages faits à sa bonté serviront un jour à glorifier sa justice.

Maintenant que la lumière existe, maintenant que la succession des tems est réglée, que tout ce que devait enfanter la terre est formé, de quelle utilité sera le soleil que le quatrième jour voit paraître? que vient-il faire au monde où tout ce qui semble exiger son intervention l'a déjà précédé? De quoi sera-t-il désormais le père? Et par quel aveuglement le regardera-t-on comme la cause unique des effets qui lui sont comme naturels? O Dieu, c'est ainsi que dès le commencement vous nous avez armé contre la plus séduisante idolâtrie, vous aviez donc prévu jusqu'où notre raison viendrait à s'obscurcir; vous saviez que

se rabaissant de plus en plus, bientôt le vol de nos pensées n'irait pas au-delà de vos créatures, que le soleil surtout, en fixant notre admiration, concentrerait notre culte, qu'éblouis de sa beauté ravissante, frappés de la pompe avec laquelle il ouvre et ferme sa carrière, étonnés de son influence sur tout ce qui végète et respire, un jour nous finirions par nous prosterner devant sa face, par lui rapporter les bienfaits dont il n'est que le produit, que le ministre, et si vous ne daignâtes le montrer qu'après les êtres qu'il fut dès lors chargé de reproduire, c'était pour nous laisser dans l'histoire même de sa création une preuve de son existence arbitraire ; c'était pour nous apprendre combien peu les œuvres qu'on attribue à sa vertu en furent primitivement dépendantes; que, quoi qu'il en soit de sa splendeur, la vôtre était seule adorable ; qu'enfin, moins ancien que le jour, moins âgé qu'une fleur, moins nécessaire que tout ce qui vient de le devancer, ce n'était pas à lui de vous disputer nos hommages, à lui qui, fût-il cent fois plus brillant, ne serait pas encore une esquisse, une ombre de votre gloire.

Eh! n'est-ce pas Dieu qui l'environne de lumière comme d'un vêtement; qui ceint son vaste front d'un étincelant diadème ? n'est-ce pas lui qui donne à son reveil tant de magnificence, qui ouvre devant cet astre les portes de l'aurore, qui tient sa flamme si mobile dans les bornes précises d'un globe parfait, qui détache de l'horizon son disque éblouissant, pour le suspendre au plus haut des cieux d'où il domine en vainqueur toute la nature ? S'il étend son sceptre sur les mondes nombreux confiés à ses regards, si, soumis à son action, si depuis la plus distante planète jusqu'à celle qui se perd dans l'éclat de son tourbillon, sa force attractive enchaîne et gouverne tout, n'est-ce pas de Dieu qu'il tient ces glorieux priviléges ? Oui, c'est le Très-Haut qui proportionne sa distance aux besoins de la terre, qui rend plus ou moins obliques ses rayons, selon la distance qu'il leur fixe et les effets qu'ils ont à produire; oui, Seigneur, par vous, le soleil, toujours le même, roule au milieu du torrent des âges qui ne peuvent ni l'affaiblir ni l'arrêter ; ce sont vos ordres qu'il exécute, lorsque tel qu'un géant, il part d'une extrémité du ciel pour atteindre à l'autre, quand il se couche ou se lève chaque jour à des points différens, quand

après avoir touché certaines bornes, il s'arrête et rétrograde ensuite soit pour distinguer, soit pour varier les saisons, commencer ou terminer la période annuelle, visiter alternativement les deux pôles, non moins propice au climat dont il s'éloigne pour le tempérer qu'à celui dont il s'avoisine pour l'échauffer davantage.

Mais il a disparu, remplacé par un astre dont tous les mouvemens sont réglés sur les siens, qui, partageant avec lui le soin de nous éclairer, n'est pas moins propre à marquer le tems qu'il subdivise encore bien mieux par les inégalités de son cours, par le retour périodique de ses phases; la lune vient à son tour exercer sa tranquille puissance, la lune qui tantôt continue et tantôt prévient le jour dont en quelque sorte elle tient lieu, quand il nous est donné de voir en entier son radieux hémisphère; la lune, compagne officieuse de la terre où se concentrent toutes ses fonctions, à qui nous devons le plus beau des phénomènes, le balancement perpétuel des eaux, qui les purifie en les agitant, qui les conserve en leur imprimant par intervalles égaux un mouvement régulier.

Oh! qu'ils sont augustes les traits, qu'ils sont touchans les charmes qu'elle vient prêter à la nuit sombre! comme elle en dissipe agréablement les ténèbres! comme elle en rend le spectacle, sinon plus beau, du moins plus intéressant que celui du jour! Ce n'est plus cette lumière ardente que nos yeux ne pouvaient soutenir, c'est une clarté douce qui se laisse toujours fixer, qui de toutes les beautés qu'effaçait le soleil, n'en efface presque aucune, et semble permettre au firmament d'en étaler à nos regards l'ensemble merveilleux.

Que dire maintenant à l'aspect de la voûte immense qu'un seul mot vient d'enrichir avec tant de majesté? oserai-je en tracer le tableau sublime? Ah! plutôt sortons nous-mêmes, sortons, comme autrefois Abraham, de nos demeures, et regardons le ciel, comptons, s'il est possible, tous ces millions de flambeaux qui nous portent en tribut leur scintillante clarté; quel est celui qui en a semé le firmament comme s'il dispersait la poussière? qui les suspend si loin de nous pour embellir notre séjour sans en troubler le repos, pour nous garantir de leurs feux sans nous ôter la jouissance de leur lumière? quel

est celui qui les dirige tel qu'un berger son troupeau, qui les asservit à ses lois comme un maître ses esclaves? Quel est celui qui fait marcher depuis si long-tems leur immense armée, qui met dans leurs mouvemens tant d'harmonie et de concert, qui les dispose tous dans un ordre si beau, si régulier, si constant? quel est celui qui a mis l'étoile du nord comme en sentinelle pour contenir sa nombreuse cour, qui lui ordonne de rester fixe à son poste ainsi que l'étoile du midi pour toutes deux soutenir fortement l'axe du monde et lui servir d'inébranlables pivots? quel est celui qui fait briller avec plus ou moins d'éclat tous les astres, qui tantôt ne les place que de loin en loin sur l'azur des cieux, tantôt nous les montre comme entassés pour mieux enchanter nos regards, les promener délicieusement dans les plus riches variétés, leur offrir, sans les fatiguer jamais, une perspective à souhait et nous ménager à chaque instant de nouvelles surprises? Ces astres, d'où vient qu'on les voit flotter dans la profondeur de l'espace sans jamais se heurter ni s'embarrasser, sans changer tant soit peu de distance? d'où vient que depuis l'origine des siècles on est encore à découvrir parmi eux le moindre dérangement, la plus légère altération? quelle main soutient ainsi cette machine étonnante, conserve et met en jeu d'aussi vastes ressorts avec tant de justesse, tant de précision, tant de grandeur? Que les ennemis d'un Dieu créateur nous répondent, qu'ils cherchent dans les jeux du hasard la cause de tant de merveilles, ou plutôt qu'ils se perdent dans leurs spéculations chimériques, tandis que saisis de l'enthousiasme du Prophète, et nous livrant aux mêmes transports, nous dirons sans cesse avec lui : Rien de plus éloquent que les cieux pour célébrer la gloire du Très-Haut; ils en sont les premiers, les infatigables évangélistes, et ce n'est qu'afin d'en instruire tous les tems, tous les lieux, tous les peuples, que de l'aurore au couchant, comme aussi d'un pôle à l'autre, leur bruyante voix sans interruption retentit. Point de discours plus puissant que celui qu'ils font entendre, point de langage mieux adapté que le leur à toutes sortes d'esprits; il est sensible et populaire, universel et commun; le Grec ne l'a pas plus inventé que le Barbare, ni le savant plus que l'ignorant; tous les hommes à son égard sont dans un parfait niveau, nul ne peut s'ex-

cuser sur la difficulté d'en saisir le sens, et quiconque a des yeux ne manque de rien pour le comprendre. Le ciel est un livre toujours ouvert, où l'Eternel grave en lettres de feu son nom adorable. C'est pour ainsi dire par le ciel que le Seigneur jure son existence, et pour confondre l'impiété qui le méconnaît ou le blasphème, toujours il suffira de lui montrer le ciel du doigt.

Cependant la création s'accélère, le cinquième jour a commencé, et des êtres d'un nouveau genre ont avec lui pris naissance; cet élément que je croyais inféconds surtout depuis qu'avec tant de courroux le Seigneur l'a séparé de la terre, devenu maintenant le théâtre de sa puissance, enfante à sa voix des millions d'animaux infiniment variés en couleur, en figure, en grandeur, en beauté. Ce ne sont plus de ces corps organisés qui n'ont que la végétation en partage, sur lesquels s'étend, il est vrai, le règne de la vie, mais dans un trop faible degré, mais sans pouvoir sortir de l'espace étroit où les tiennent attachés leurs racines ; ce sont des êtres bien plus artistement composés, et tels que le Créateur n'en a pas encore fait éclore, des êtres d'un mécanisme admirable, en qui tout est fait avec dessein, dont chaque partie a son usage avec des organes qui lui sont relatifs, organes préparés avec tant de justesse, placés avec tant d'ordre, employés avec un tel succès, que plus on s'arrête à les observer, plus on y trouve de quoi s'étonner de la profondeur de l'art qui s'y cache ; des êtres animés, pleins d'action, doués d'un mouvement progressif, qui peuvent à leur gré s'agiter en tous sens, auxquels même on serait tenté d'accorder l'intelligence, dont leurs facultés, leur adresse, leur ruse en un mot, leurs manières semblent en quelque sorte à nos regards imiter les attributs : par eux le spectacle de l'univers vivifié n'est plus un spectacle immobile, par eux la nature enfin s'éveille, arrachée à son triste silence; vous diriez que, souriant à leurs yeux, applaudissant à leur multitude, elle s'empresse de les adopter, heureuse de leur offrir des mets qui sans eux auraient manqué de consommateurs; peuple infini, immense, ils ont à peine vu le jour, qu'un discernement prompt les a divisés, et tandis que les poissons, pour ne plus la quitter, fourmillent dans la haute mer, ou bordent ses rivages, les

oiseaux que son sein ne peut plus retenir, secouant tout-à-coup l'humidité de leurs ailes, s'élancent par troupes vers le ciel dont ils remplissent les diverses régions.

Ah ! que ne m'est-il donné de les compter et de les bien connaître, tous ces êtres divers, de les appeler par leur nom, chacun selon son rang, comme autrefois le premier homme ! quel tableau j'en tracerais, et combien j'intéresserais par le détail circonstancié de tout ce qu'ils ont d'utilité, d'agrément, d'industrie et de prévoyance ! Tantôt vous admireriez la main qui leur départant avec mesure ses bienfaits, avare ce semble envers les uns, prodigue envers les autres, donnant à leurs corps plus ou moins d'étendue, à leurs ressorts plus ou moins de souplesse, à leurs sens plus ou moins de sagacité, les a tous ainsi différemment nuancés pour nous élever du moins parfait au plus parfait par des gradations sensibles ; tantôt je décrirais l'instinct si diversifié qui les dirige, instinct dont l'impulsion ne les trompe jamais, par lequel, sans maître ni modèle, ils savent discerner, saisir leur aliment, s'enfuir ou combattre à propos, éviter ou tendre des piéges, opposer au besoin l'artifice ou la force, connaître leurs tems comme leurs climats, et se choisir des habitations convenables et sûres. Si nous considérons leurs générations toujours nombreuses malgré leur mutuelle ardeur à se dévorer ; si nous observons leurs travaux, la structure de leurs nids, leur pénible assiduité à couver leurs œufs, les tendres soins qu'ils ont de leur postérité naissante, nous avouerons que le doigt de Dieu est là. Oui certes, de ces lois d'ordre et d'harmonie, de convenance et de concert, de contraste et d'opposition, d'ensemble et d'unité que présentent tous ces êtres, il suit qu'il n'y a que le délire qui puisse leur donner le hasard pour père.

Oh ! quel jour que celui qui vient d'éclairer de tels ouvrages ! comme il nous prépare un magnifique lendemain qui déjà lui succède, commencé par une Création plus étonnante pour se terminer, j'ose le dire, au dernier effort du Créateur ! Encore une parole, et de toutes parts la matière en mouvement s'anime, taillée en je ne sais combien de corps différents, présentés à la fois sous des formes sans nombre ; elle n'a ni des yeux pour

voir, ni d'oreilles pour entendre, et cependant la voilà qui sortant tout-à-coup de son inertie dans un essor mystérieux, s'emble s'assortir, s'élaborer, se modifier d'elle-même, obéit avec intelligence à l'ordre émané d'en haut, là s'amoncelant en colosse et de proche en proche, plus loin se developpant en longueur pour se recourber en replis, ici s'atténuant à l'infini, partout se combinant avec poids et mesure, partout sans jamais se répéter, diversifiant les masses, les dimensions, les objets, et partout prodiguant les merveilles, non moins admirable à l'œil qui la suit dans la frêle composition du vermisseau, qu'à celui qui la contemple dans les vastes ressorts de l'éléphant, n'ayant besoin pour éclipser les prodiges de l'art humain que de montrer le plus simple des êtres qu'elle produit, les façonnant chacun d'après sa destination, tous les élevant à leurs perfections respectives, proportionnant toujours à leurs besoins leurs instincts, ne variant leurs facultés que pour varier leurs services, et l'intervalle du plus grand au plus petit, le remplissant par autant d'espèces moyennes qu'il était possible entre eux de concevoir des degrés; espèces que la vieillesse du monde ne verra point s'altérer, espèces qu'une bénédiction conservatrice doit maintenir jusqu'à la fin dans la plus constante uniformité; enfin espèces dont chacune, complète aujourd'hui même, a d'abord pour se propager les individus nécessaires; je les vois glisser, ramper ou marcher, ceux-ci se traîner avec lenteur, ceux-là se mouvoir avec vitesse, les uns forts et courageux, les autres faibles et timides; la plupart agrestes et sauvages, quelques-uns domestiques et familiers. Les penchans divers les fixent dans divers asiles, et c'est ainsi que dispersés comme autant d'ouvriers dans un atelier immense, tout en eux est mis à profit, chacun porte à la nature son tribut, chacun remplit sa tâche et fournit sa carrière. Dieu fait donc un pas de plus vers l'homme en créant ses immédiats précurseurs, les animaux terrestres desquels par grandeur il ne dit ici qu'une parole, mais dont ailleurs il se plaît à relever les qualités jusqu'à se glorifier de les avoir produits.

Est-ce toi, dit-il à Job, qui as enseigné certains animaux à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus?

te doivent-ils leur industrie et leur adresse ? est-ce à ton école qu'ils ont appris à dresser ainsi des embûches, à se saisir d'une imprudente proie ? M'as-tu prêté ton secours quand j'organisais l'insecte, quand je lui donnais tant de ressorts si délicats, si parfaits, si propres à se conserver, à préparer et consommer les changemens qu'il doit subir ? as-tu réglé quel tems la chèvre des montagnes doit porter son fardeau maternel, et vient-elle implorer ton secours pour le déposer ? manque-t-il rien à ses petits pour être abandonnés dès leur naissance ? sont-ils venus jamais te demander leur nourriture ? Ces animaux qui viennent t'offrir leur lait, leur industrie et leur toison, c'est moi qui leur ai donné leurs penchans pacifiques, c'est ma volonté qui les rend dépendans de la tienne, et si tu en doutais, ose aborder, pour l'asservir à tes besoins, le bœuf sauvage : ira-t-il à ta voix se coucher dans tes étables, soumettre à ton joug sa tête indocile, te dévouer sa force et tracer tes pénibles sillons ? As-tu dispensé le zèbre de la loi du travail, le renvoyant libre errer au milieu des déserts, trop fier pour obéir en esclave à des rênes fragiles ? Façonne, si tu le peux, son indomptable naturel, tâche de l'attirer par tes caresses ou de l'effrayer par tes menaces ; voyons si, soumis, apprivoisé, il s'avilira jusqu'à te servir, oubliant son indépendance ! Est-ce toi qui as doué le cheval de force et de courage ? la tête élevée, il appelle par ses hennissemens les combats éloignés, il brûle de s'élancer au milieu du carnage, ne pouvant retenir son impatience, il frappe la terre, l'enfonce, attentif au signal, il répond aux sons éclatans de la trompette, il entend, ce semble, le commandement des généraux et il prend part aux cris confus de l'armée. Vois comme insultant à la peur il se précipite sur la pointe des lances, commençant par un orgueil généreux, il étouffe le sentiment de la douleur, devenu même insensible au trait qui pénètre dans ses flancs. Vois la démarche encore plus noble du roi des animaux, lorsqu'il s'avance à pas lents dans sa majesté terrible ; homme, est-ce à ta voix qu'il se rend, est-ce à toi que s'adressent ses rugissemens, est-ce pour lui que tu bandes ton arc, et lui jettes-tu sa proie au bord de sa sombre tanière ?

Mais en voilà assez sur les animaux, l'heure de l'homme

arrive : la terre a ses attributs, ainsi que le ciel, tout est prêt dans la nature, il ne lui manque plus que celui dont l'absence fait déjà languir la création, la dépare et laisse même exister dans son sein la confusion de l'anarchie, ainsi que nous pourrons l'exposer dans un second article.



LES ÉGLISES DE PARIS,

PAR M. A. BAZIN.

« Je ne remarque pas qu'il hante les églises. »

Cela se disait du tems de Molière, et dernièrement encore cette objection contre l'ambition des gens avait cours en certains lieux. Maintenant on rirait de ceux qui viendraient apporter de pareils renseignemens là où se distribuent les faveurs. Les portes de l'église ne mènent plus qu'à la prière, au repentir, à la charité. Aussi Tartufe se donne-t-il bien garde de s'y montrer à ces heures précises où l'on est sûr d'être aperçu ; et, pour mieux dire, il n'y va plus du tout. Tartufe sait son monde et connaît son tems. Tartufe aujourd'hui a des moustaches ; il porte à sa boutonnière un ruban tricolore en attendant la croix d'honneur. Il ouvre des souscriptions et propose des toasts. Sa tête, qui se courbait mollement devant les saints emblèmes ou les insignes sacerdotaux, s'est redressée avec fierté sous la coiffure du soldat citoyen. Sa voix si douce, et qui modulait la séduction avec de pieuses paroles, est devenue rauque, sèche et mordante pour accentuer convenablement le juron ou le blasphème dans un banquet patriotique. Il ricane, de manière à se faire regarder, en passant devant le portail de la paroisse, où sa place au banc-d'œuvre porte encore le témoignage d'une longue assiduité ; il se détourne de son chemin, pour qu'on ne le soupçonne pas d'y entrer ou d'en sortir. Il efface bravement de la consigne l'article qui ordonne de rendre les honneurs du poste au symbole du Dieu invisible ; il effacerait Dieu lui-même, si la pointe de son sabre pouvait atteindre à cette voûte céleste où la puissance éter-

nelle, infinie, s'est imprimée en caractères inaltérables. Il ira ainsi jusqu'à ce qu'on l'avertisse, ou plutôt qu'il s'aperçoive, car il a la vue longue, que le tems est venu de rattacher l'état de choses où il aura trouvé sa place à quelques-uns de ces principes sous la protection desquels il est donné aux sociétés de se maintenir et de vivre leur part d'histoire. Il ne faut pas s'y tromper en effet : Tartufe n'est pas exclusivement l'homme à la démarche humble, au front prosterné, au dos courbé, au regard contrit, qui ne sait que s'agenouiller, se signer, se battre la poitrine et pousser de grands soupirs. Il a, grâce au ciel, bien d'autres physionomies à sa disposition quand celle-ci n'est pas de mise. Tartufe, c'est dans tous les tems, dans tous les pays, sous toutes les formes, l'homme qui, ayant petite chevance et mince talent, avec grand désir de bien vivre en ce monde, exploite heureusement la crédulité courante pour gagner un bon emploi, se faire un honnête revenu et attraper un riche mariage.

Donc Tartufe n'est pas à l'église, ce qu'il fallait démontrer d'abord pour me justifier de vous y conduire. Et là ne sont pas non plus les magistrats dont la robe rouge décorait naguère les processions, les fonctionnaires qui accrochaient aux cordons du dais leurs habits brodés, les guerriers dont la main, habituée à porter le fer des combats, se brûlait à la cire d'un cierge. Je ne vous dis pas que ces guerriers, ces fonctionnaires, ces magistrats n'existent plus, mais seulement qu'ils ne sont plus là; et que vous pouvez vous y hasarder sans crainte d'être pris pour un solliciteur de places ou un convié du budget. Au pis aller, pourrait-on vous croire une victime du changement politique, un administrateur destitué, un juge démissionnaire, un commis à la réforme, tous gens remontés par leur chute au rang de citoyens, comme disent les citoyens-poëtes, et qui viennent protester en priant contre leur infortune. Mais, chez nous, le mécontentement a toujours bonne grâce, et la messe ne perd rien à être de l'opposition.

Quoi qu'il en soit, les églises ont retrouvé leur véritable destination, et je les en félicite. Sans doute elles seront moins opulentes et moins ornées. La munificence royale ne leur dispensera pas ses largesses. L'ouvrage d'une main auguste n'ira plus

décorer les autels ou se déployer avec coquetterie sur les épaules du célébrant. La livrée de la maison régnante figurera seule désormais aux pompes religieuses. Quelquefois tout au plus, à l'heure matinale pour laquelle se sont éveillés les vrais fidèles, le prêtre qui prononce à voix basse les paroles du saint mystère pourra compter parmi ses assistans, agenouillée au milieu de la foule et confondue dans un pieux recueillement, une femme, une mère, qui n'a pas fait à sa grandeur le sacrifice de sa piété. Les églises n'auront pas encore de ces réunions brillantes, annoncées à l'avance comme les représentations à bénéfice, où l'éloquence chrétienne s'abaissait jusqu'au fade langage des académies, où je ne sais quelle effrontée venait, mondaine, leste et pimpante, jouer le rôle de la charité. Mais, avec moins de profits, elles auront aussi moins de périls. Elles doivent trembler encore jusque dans leurs fondemens de la dernière tempête qui a grondé sur leurs dômes et leurs clochers. Aussi, quel que soit l'avenir de notre politique, je ne leur conseille pas de s'y mêler de nouveau. Car dans cet état même où on les a réduites et qui ressemble à de la décadence, sans chercher ailleurs que dans les probabilités humaines l'espérance de leur durée, elles me semblent avoir beaucoup plus à vivre que les révolutions qui les menacent et celles qui paraîtraient les protéger. Il faut que la perpétuité ne leur soit pas promise de la même main qui l'inscrit si souvent dans nos lois.

Or, puisqu'il y a encore des églises à Paris, et que l'ambition n'y va plus, ce n'est pas chose que l'observateur puisse négliger, quels que soient du reste la nature de sa croyance et le degré de sa foi. Il ne s'agit pour cela que d'y conserver cette attitude de respect que commandent la politesse seule et l'habitude de la civilisation, à défaut de la crainte ou du sentiment religieux, et l'on peut ainsi visiter tour-à-tour les lieux consacrés aux différentes communions. Mais Paris est peut-être, parmi toutes les capitales de l'Europe tolérante, celle où le culte offre le moins de ces variétés qui, après avoir coûté aux peuples tant de querelles et de sang, vivent aujourd'hui paisiblement dans une innocente jalousie, et laissent à d'autres objets le déplorable honneur d'exciter la haine des hommes. Outre les causes que nous en fournit l'histoire, il est certain que le cli-

mat de la grande ville, tout parfumé de plaisirs et de molles jouissances, que cette vie de mouvement, de bruit et de tumulte, ont toujours été peu favorables à la croissance du schisme. Au tems même des discordes religieuses, la capitale ne fournissait qu'un petit nombre d'adhérens à la doctrine sévère pour laquelle une partie de la France guerroyait; et, lorsqu'on voulut faire une Saint-Barthélemy, il fallut attirer des provinces un nombre suffisant de huguenots, pour avoir de quoi laisser dans la mémoire des siècles une longue horreur. Le peuple de Paris se prêta volontiers au recrutement de la ligue, au massacre, aux barricades, à l'expulsion de ses rois, parce que tout cela se fait d'emblée, à la hâte, en un tour de main; mais il ne se donna pas la patience d'écouter les longues instructions de l'hérésie. Le prêche de Charenton, quoiqu'il fût une nouveauté, ne put jamais devenir à la mode. La révolution vint ouvrir une large porte à l'introduction des sectes diverses. Mais à peine avait-elle proclamé la liberté des cultes qu'elle en décréta l'abolition. Les ruines s'amoncelaient trop nombreuses et trop rapides sur le sol de notre pays, pour que des caprices de foi religieuse eussent le tems d'y germer. Lorsque l'on s'occupa de déblayer le terrain, on n'y trouva qu'une religion toute faite, ayant forme de croyance et de cérémonie; vieille, sans doute, mais rajeunie par la persécution et le martyre. On la rétablit sur ce qui lui restait d'autels, et la terreur qui venait de passer était si profonde, qu'encore bien que la concurrence fût ouverte, il ne se présenta personne pour en profiter.

Voilà ce qui fait que nous ne pouvons offrir aux étrangers appelés dans notre cité par l'élégante facilité de nos mœurs, par la renommée de nos monumens et les délices de nos arts, cette diversité infinie d'assemblées religieuses que renferment, par exemple, les villes de Londres et d'Amsterdam. Là se sont multipliées avec une étonnante fécondité les différentes formes de la prière. Une fois délivrées de cette soumission qu'exige l'église catholique pour son autorité absolue, invariable, perpétuée par la tradition, les consciences ne pouvaient être longtems assujetties à des règles qu'une volonté de rébellion leur avait faites. Alors les sectes ont pullulé, et comme toutes avaient le même titre, toutes avaient droit au même établisse-

ment. Aussi est-ce plaisir de voir, dans une de ces capitales que je vous ai nommées, lorsqu'est arrivé le jour de l'adoration et du repos, car ces réformés n'ont pas encore eu l'esprit de supprimer le dimanche, toute la population sortir de ses maisons, éparpillée par groupes ou par individus, qui se disent adieu à leur porte, et se dirigent chacun vers l'édifice voisin où on lui a disposé les cérémonies de son culte. Hier et demain bourgeois de la même ville, habitués des mêmes coutumes; aujourd'hui s'appelant calvinistes, luthériens, épiscopaux, presbytériens, remontrans, évangéliques de deux ou trois congrégations, baptistes, anabaptistes, moraves, jansénistes, arméniens, grecs, juifs, ariens, francs-penseurs, huntingdoniens, swedenborgiens, sandémoniens, unitairiens, méthodistes de la façon de Wesley ou de Whitefield; et tout cela sans jamais se mêler, sans surtout se tromper d'enseigne; à peu près, comme chez nous, les abonnemens vont à chaque journal.

Notre Paris n'a pas, il faut l'avouer, ce luxe de pieuses fantaisies. Luther et Calvin ont pu seuls s'y naturaliser, l'un dans l'église de la rue des Billettes, par succession d'une confrérie de carmes; l'autre, plus heureux, ayant recueilli le double héritage de Jeanne-Françoise de Chantal et de Pierre de Bérulle, la Visitation et l'Oratoire, deux temples bâtis par François Mansard et Jacques Lemercier. Ajoutez à cela trois synagogues construites par les juifs, à leurs frais, de leurs deniers, des produits de l'impôt que lève leur industrie sur le monde chrétien, ce qu'ils se garderaient peut-être de faire aujourd'hui que les desservans de leur culte viennent d'être admis à l'honneur d'émarger les feuilles de traitement; et vous saurez tout ce que nous pouvons faire pour les religions dissidentes, pour celles au moins qui ont quelque antiquité, quelque crédit et une certaine clientelle. Car il est bon de vous apprendre qu'il en pousse chaque matin des religions obscures et chétives; qu'il s'organise des cultes à la sourdine, qu'il se trame des schismes dans l'ombre; qu'après avoir mis la royauté au pillage, lorsque tout le butin est partagé, les spéculateurs veulent faire monnaie de la divinité. Prenez bien garde, honnêtes propriétaires, je vous en avertis, à qui vous louerez vos écuries, vos hangars

et vos mansardes; car on pourrait bien y installer quelque dieu de nouvelle fabrique, ce qui ferait grand tort à votre maison; et les ordonnances de police n'ont pas prévu cette espèce de trouble; elles ne se sont occupées que des mauvais lieux et des tripots. Voilà déjà que l'église française, car il faut appeler les gens par les noms qu'ils se donnent, chassée de son grenier, chassée d'un bazar et d'une salle de vente, comme un locataire incommode, et de scandaleux voisinage, a conquis une ménagerie. Le catholicisme est parodié au boulevard. Renier sa religion n'était pas assez, il fallait encore la contrefaire. Par là, du moins, on obtient adroitement quelques signes de vénération adressés aux symboles de ce culte qu'on a trahi. Pourtant, ô monseigneur Chatel! j'ai une supplication à vous faire, et sérieusement, s'il en est besoin, je m'inclinerai devant votre apostolat. Faites des recrues, primat des Gaules, tant qu'il vous plaira, parmi les Gaulois qui ont âge d'apostasie: célébrez des mariages autant que vous pourrez; le mal n'est pas si grand de déposer entre vos mains les sermens qu'on fait sous le poële: approchez-vous encore du lit des mourans, si cela ne vous fait pas peur; mais, je vous en conjure, par le souvenir de cette candeur que vous aviez à douze ans, prenez pitié de l'enfance, de cette foi ardente et naïve, de cette espérance si fraîche et si radieuse qu'elle apporte aux pieds des autels, lorsqu'elle vient y chercher pour la première fois la communion des chrétiens. Grâce pour elle, monseigneur Chatel, et, au nom du ciel ne lui donnez pas la vôtre; n'empoisonnez pas ces lèvres timides qui s'ouvrent avec tant de confiance.

Bien avant que le tems des Chatel ne fût venu, Paris comptait deux cents églises ou chapelles consacrées à la religion dominante et jalouse. Les révolutions ne lui en ont laissé à montrer aujourd'hui que trente-sept, y compris les murailles et le comble de Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout le reste est devenu maison, café, atelier, magasin ou théâtre. Londres, avec ses nombreuses réunions de dissidens et ses quinze chapelles catholiques, a conservé ou bâti cent quatre-vingt-dix temples pour le culte anglican, sans que la politique des Anglais, leur commerce, leurs conquêtes et même leur réforme parlementaire en aient souffert le moins du monde; ce qui

prouve que chaque peuple a sa façon d'entendre le progrès social. Quant à nous, notre talent est de détruire; mais si bien, si vite et si profondément, qu'il ne subsiste plus de trace de l'édifice. Ce que nous commençons a seul figure de ruine. A la tête des monumens qui appartiennent au culte de la majorité et qui sont restés debout, il faut placer la vieille cathédrale, élevée dans le tems où les rois de France continuaient l'ouvrage de leurs prédécesseurs, œuvre inintelligible pour notre époque, où les pensées ne se lèguent ni ne se recueillent; la cathédrale avec ses figures bizarres, ses légendes racontées par la pierre et ses énigmes de sculpture; au dehors, témoignage imposant du moyen-âge; au dedans, blanchie, badigeonnée et luisante comme serait une bourse de nos jours. L'empire avait beaucoup fait pour Notre-Dame; il avait relevé son autel; il lui avait rendu ses tableaux, ses marbres, son trésor, et placé à l'entrée du chœur une clôture élégante. Le sacre était reconnaissant. La nouvelle révolution a voulu y travailler aussi; elle a dégagé l'édifice antique des bâtimens qui en masquaient une partie; elle a fait de l'art, sans le vouloir, à coups de pioche et de marteau. Car toutes les révolutions entendent très-bien et par instinct le chapitre de l'art qui consiste à donner de l'espace et du jour. Si vous avez besoin de matériaux pour construire, vous pouvez tout près de là prendre quelques toises de ce qui fut jadis un palais, et emporter, en payant, votre charretée de débris. Les révolutions n'ont que cela à vendre; le reste elles l'achètent. Maintenant la métropole, veuve de son archevêché, s'étend librement et se livre aux regards dans un vide qui semble la gêner et lui faire peur; car cette solitude est celle de la destruction. Quant au premier pasteur de notre église, quant à l'hôte viager du palais qui n'est plus, ç'a été dernièrement un noble sujet de risée d'apprendre qu'un huissier avait en vain cherché sa demeure au milieu de son diocèse. Il a fallu que la peste vînt pour le trouver.

Après Notre-Dame, Paris citait, pour son antiquité, Saint-Germain-l'Auxerrois, aujourd'hui enceinte muette et fermée, à laquelle on n'ose toucher ni pour la réparer, ni pour l'abattre, où le culte a espéré un instant se glisser à la suite des morts entassés par l'épidémie, mais dont la peur de l'émeute, autre épi-

démie de notre temps, a fait de nouveau cadenasser la porte; Saint-Germain, objet de regrets pour l'art, de douleur pour la piété, et d'embarras pour la voirie. Pour se consoler de cette perte, il n'a plus guère que Saint-Eustache aux voussures hardies, aux piliers élégans, au jour sombre et mystérieux, où Colbert, le ministre du grand roi, et Chevert, le soldat de fortune sous l'ancienne monarchie, ont conservé leur sépulture; Saint-Gervais, dont l'ordonnance est belle et le portail majestueux; Saint-Roch, dont l'architecture, tant soit peu théâtrale, semblerait faite tout exprès pour une dévotion mondaine, lors même que le regard cynique de Dubois penché sur sa tombe n'y effaroucherait pas la pudeur; l'ancienne église des Jésuites, au quartier Saint-Antoine, survivant à la chute de ceux qui l'ont ornée; Saint-Germain-des-Prés, riche de ses vieux souvenirs et de ses tombeaux; Saint-Sulpice enfin, le dernier et brillant effort de l'art moderne en faveur de la religion. Car il ne faut pas compter ce long carré de murailles entouré de colonnes qui se couvre tout doucement à l'extrémité des boulevards, en face de la chambre des députés, passe-tems et bénéfice livré à deux ou trois générations d'architectes, propre à toutes les destinations qu'on voudra lui donner, ce qui pourrait bien être aujourd'hui un mérite. Il faut oublier aussi l'ambitieuse construction de Soufflot, maintenant dépouillée de sa croix toute neuve et de ses autels à peine séchés. Pour la seconde fois, on en a fait déloger la divinité, et on a voulu encore la remplacer par l'immortalité humaine. Mais ne voilà-t-il pas que, lorsque le lieu a été prêt, c'est-à-dire évacué, la place vide et balayée, les grands hommes ont manqué à leur gîte; les piédestaux n'ont pas trouvé de statues. Dans le passé voisin de nous, le seul que nous voulions reconnaître, dans la gloire d'hier, il ne s'est pas rencontré de réputations à l'abri de la dispute, de culte proposé qui ne soulevât aussitôt des protestans. Et dans le présent, pas une seule espérance, pas un homme dont les caveaux du Panthéon pussent prendre d'avance la mesure! Aussi faut-il dire que l'assemblée qui discutait cette grave question était au complet.

Deux essais tentés, l'un au quartier Bonne-Nouvelle, l'autre au faubourg Montmartre, et dont le premier seul a pu arriver

à sa fin, montrent assez à quelles proportions mesquines doit se réduire l'architecture travaillant désormais pour le culte. Et ce n'est pas cet art seul que les églises inspiraient ou défrayaient, comme vous voudrez. Elles servaient aussi de débouchés, suivant l'honnête expression de la statistique industrielle, pour les œuvres du peintre et du statuaire. Le Salon s'écoulait dans les temples. Il n'est presque pas une de nos trente-sept églises qui n'ait donné asile à quelques unes de ces grandes toiles où se déployait avec plus ou moins de bonheur, en scènes de martyre, le pinceau religieux de nos artistes. Les saints n'étaient pas mauvais à sculpter ; il y avait d'excellens bas-reliefs dans l'Evangile. Et tout cela était bien payé, commandé à l'avance, puis exécuté comme on pouvait. Grande ressource perdue aujourd'hui pour cette foule de vocations qui rèvent le talent et sentent le besoin ! Il leur faudra de toute nécessité rétrécir leur imagination dans les limites d'un sujet et dans la mesure d'un cadre que les fortunes particulières puissent comprendre et payer, qui trouve sa place dans les modestes galeries de nos amateurs. Ils seront obligés de chercher le beau en modelant des bustes de bourgeois, d'étudier la nature en dessinant les points de vue d'un parc, si mieux ils n'aiment se vouer à la poursuite des ridicules puissans, et aux risques de Sainte-Pélagie, en suivant l'audacieux essor que vient de prendre la caricature.

Et à propos de caricatures, je vous embarrasserais bien si je vous disais de chercher en quel lieu j'ai vu exposée une des plus piquantes, des plus amères productions qu'aient offertes à nos regards la périodicité du crayon politique. Au vitrage des cabinets de lecture, vous épiez leur apparition ; à la porte des marchands d'estampes, sur les quais, sur les boulevards, vous ne manquez jamais de faire une halte pour savoir où en est l'opposition de la lithographie. Mais, fussiez-vous sergent de ville, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne soupçonneriez jamais qu'une de ces petites échopes adossées au portail de nos églises, où se débitent des chapelets, des rosaires, des cantiques et des livres pieux, puisse recéler, que dis-je? étaler, entre la représentation du miracle de Migné et quelque vignette ascétique, les œuvres de cette polémique grotesque qui met le parquet aux abois. Juste retour des choses d'ici bas, dirai-je à nos maîtres. Assez

long-tems le rire s'est exercé par vous et sur tout à votre profit ; il faut bien qu'il ait sa réaction à vos dépens. La raillerie a passé du côté où vous la jetiez naguère à pleines mains, sans pitié. En prenant pour vous le pouvoir, vous avez abandonné aux vaincus les armes dont vous les frappiez ; vous avez mis en humeur de moquerie tout ce qui n'est pas à vous ; vous avez donné de l'esprit aux sacristains et de la malice aux bedeaux.

Maintenant faut-il suivre dans ces églises, toujours ouvertes aux curieux comme aux fidèles, dont les trésors semblent confiés à la foi publique, et ne tentent que bien rarement le crime, où vous ne trouvez le plus souvent pour toute garnison que le vieillard impotent qui vous offre poliment l'eau bénite, faut-il suivre, disons-nous, ceux que leur foi y conduit, les examiner dans l'occupation de la prière, ou bien encore assister aux cérémonies saintes comme à un spectacle frivole ? Non, sans doute ; car cette indifférence, qui permet l'observation et la critique, s'arrête aux choses du sanctuaire. A peine serait-il discret de remarquer quelques habitudes du lieu, qui n'appartiennent pas tout-à-fait au culte qu'on y célèbre ; les petites vanités qui se logent au banc-d'œuvre, qui s'installent dans les chapelles, ou se cantonnent dans les tribunes ; l'importance locale des marguilliers, des confréries et des dames de charité ; le privilége des chaises armoriées, rembourrées, et contenant tout un nécessaire de piété ; la mine tour-à-tour renfrognée et satisfaite des quêteuses embusquées à chaque porte ; toutes ces distinctions de classe, de fortune, et peut-être d'opinion, qui se conservent jusque dans le choix des églises où l'on va prier, qui donnent à l'assistance, suivant le quartier, un caractère de dévotion tout différent, qui font toiser d'un coup d'œil, à Saint-Thomas-d'Aquin, une habituée de Saint-Roch, et rendent un paroissien de Saint-Louis-d'Antin tout dépaysé lorsqu'il entre à l'Assomption. Peut-être encore commettrait-on quelque scandale en signalant les secrets de la coquetterie appliquée à l'office divin, les nuances de toilette qui se trouvent entre les heures où le négligé est permis et cette brillante messe de l'après-midi, cette messe paresseuse, comme on disait autrefois, où l'on arrive tout prêt pour le concert ou la promenade, prélude pieux des joies profanes.

Mais outre les célébrations régulières dont l'affiche vous annonce soigneusement le menu et les personnages, il est encore d'autres solennités, mi-parties, en quelque sorte, de convenance sociale et de devoirs religieux, qui vous appellent dans les églises, comme assistant ou comme partie intéressée. Quelques efforts que nous ayons faits pour retrancher de notre existence tout ce qui ressemble au sentiment et à la poésie, pour la réduire au matériel des besoins et des souffrances, pour en élaguer tout le luxe des croyances et des traditions, il est cependant trois épisodes de la vie que nous n'avons pu dépouiller tout-à-fait de leur éclat, que nul ne veut inscrire tout uniment à leur date, comme on fait d'un arrivage, d'un contrat ou d'une faillite. Ce sont la naissance, le mariage et la mort; la naissance, qui apporte tant de joie et d'espérance; le mariage, qui a tant besoin d'illusions; la mort, dont le souvenir se perd si vite qu'il faut bien du moins donner quelque appareil à la douleur du lendemain. Les lois qui ont ôté à l'Église l'authenticité des actes de l'état civil n'ont rien su faire, même dans leur tendance la plus hostile et la plus jalouse, pour remplacer les cérémonies qu'elle avait attachées aux trois grandes époques de la vie humaine, et par lesquelles elle ramène encore dans ses temples les hommes les plus dédaigneux ou les plus insoucians de sa doctrine. Le sacerdoce municipal n'a trouvé à leur offrir que des formes maussades ou mesquines. Tout a été dit pour l'enfant lorsqu'on a eu vérifié son sexe; tout pour les époux, quand le moraliste autorisé de la mairie, connu peut-être pour faire fort mauvais ménage, leur a lu l'article du Code qui enjoint à l'un protection, à l'autre obéissance, à tous deux fidélité; tout pour le défunt et pour le regret des survivans, lorsqu'on est convenu du cercueil et du terrain, du char et du cortége, et qu'il ne reste plus à payer que les pour-boire. Aussi vous ne trouverez personne qui veuille se contenter de ce nécessaire légal, qui croie son héritier bien venu, sa chaîne suffisamment rivée, sa dette acquittée envers le parent ou l'ami trépassé, si la religion n'est pas intervenue, avec sa pompe touchante, dans ces événemens de la famille. C'est là ce qu'on nomme le casuel, en style de fabrique, et ce qui conduit chaque jour devant les autels des visiteurs inconnus, qu'attend impatiemment à la

porte cette nuée de pauvres à brevet, de mendians patentés, d'estropiés en activité, les plus hargneux et les plus insolens pétitionnaires qu'on ait vus jamais, et des mains desquels vous arracherez avec peine ou le maillot du nouveau-né, ou votre habit de noce, ou votre manteau funéraire.

Et lorsque se présente au seuil de l'église cette clientèle d'un jour, lorsqu'arrivent ces ouailles accidentelles, il ne faut pas que le prêtre fasse de difficulté pour l'admission, qu'il exige des passeports, qu'il s'avise de prétendre ne devoir son ministère qu'à ceux qui sont de sa foi. Car il y aurait là sujet d'émeute, de violence et d'assaut ; tant nous sommes devenus conséquens et raisonnables, tant nous comprenons bien les deux ou trois principes sur lesquels roule depuis quarante ans toute notre argumentation ! Le plus sûr est donc de donner à tous venans et baptême, et consécration, et prières, sans chercher d'où sort le parrain, le marié ou le mort, sans demander ni se rappeler ce qu'il a fait hors du temple ; de prendre au mot ceux qui l'escortent avec l'attitude de fidèles, et de les forcer à en continuer le rôle. S'il s'est glissé dans la foule quelque mécréant, portant en son cœur velléité de sacrilége et attendant une occasion d'outrage, il faut sagement faire comme le prélat de la Sainte-Chapelle, le laisser venir, l'attirer même, le surprendre en posture de chrétien, s'approcher de lui alors,

« . . . . Et d'un bras fortuné
» Bénir subitement l'ennemi consterné [1]. »

[1] *Revue de Paris.*

Traditions.

LE DÉLUGE OU L'ÉPISODE DU POISSON,

TIRÉ DU MAHABHARATA, GRAND POÈME ÉPIQUE SANSKRIT[1].

[Le *Mahâbhârata*, d'où l'épisode suivant est tiré, est un poème sanskrit de plus de deux cent cinquante mille vers, qui s'imprime maintenant à Calcutta, sous la direction de M. Wilson. Le *Bhagavad-guîtâ*, épisode philosophique très-célèbre, et connu en Europe par la traduction de M. Wilkins, et celle de M. G. de Schlegel, est extrait du même poème. On est très-incertain sur l'antiquité qu'on doit lui attribuer. M. Wilkins le fait remonter jusqu'à deux mille ans avant notre ère. En admettant une opinion plus circonspecte, on pourrait peut-être lui accorder jusqu'à trois mille ans d'existence. Il n'est guère présumable que la tradition rapportée dans l'épisode qui suit ait été empruntée aux Hébreux, car cette tradition se retrouve dans tous les poèmes religieux de l'Inde. Un des dix-huit *Pourânas* porte même le nom de *Matysia-pourâna* ou *Histoire ancienne du Poisson.* Le même récit du *Bagavad-pourâna*, beaucoup moins développé que celui-ci, a été traduit par W. Jones dans les *Asiatd. Researches*. La traduction qui suit a été laissée presque tout-à-fait *verbale*, afin de conserver à ce récit sa couleur antique et primitive, dont une traduction plus élégante l'aurait dépouillé. Le traducteur, après avoir fait une première version en vers, a reconnu qu'il devait sacrifier l'élégance à la fidélité, surtout dans un sujet dont la naïveté et la simplicité monumentale font peut-être tout le prix.]

[1] Cet épisode a été traduit sur le texte sanskrit publié à Berlin en 1829, par M. le professeur Bopp, sous ce titre : *Diluvium cum tribus aliis Mahâbhârati præstantissimis episodiis. Fasciculus prior.*

MARKANDÉYA[1] dit :

1. (*Sloka*, ou stances de deux vers.) Le fils de *Vivaswata* (du Soleil) était un roi et un grand sage, un prince des hommes, semblable par son éclat à *Pradjâpati*.

2. Par sa force, sa splendeur, sa félicité et sa pénitence surtout, Manou surpassa son père et son grand-père.

3. Les bras levés en haut, ce souverain des hommes, ce grand saint, debout sur un seul pied, soutint long-tems cette pénible attitude.

4. La tête penchée, le regard fixe et immobile, ce redoutable pénitent se livra à ces austérités pendant une longue série d'années.

5. Un poisson s'étant approché du pénitent aux cheveux longs et humides, sur les bords du *Wârini*, lui parla ainsi :

6. « O bienheureux ! je suis un petit et faible poisson qui ai » peur des grands et forts poissons ; c'est pourquoi sauve-moi, toi » qui exauces les vœux des mortels !

7. » Car les gros poissons mangent toujours les petits poissons ; » telle est notre condition éternelle.

8. « C'est pourquoi, sauve-moi de ces gros monstres qui ins- » pirent la crainte ; je te serai reconnaissant de l'action que tu » auras faite pour moi. »

MARKANDÉYA dit :

9. Lui, Manou, le fils du Soleil, ayant entendu le discours du poisson, fut ému de pitié, et il prit ce poisson dans sa main.

10. L'ayant apporté sur le bord de l'eau, Manou, le fils du Soleil, le jeta dans un vase qui brillait comme les rayons de la lune.

11. Là, ô roi ! ce poisson crût par les soins de Manou, qui

[1] C'est un des interlocuteurs du poème qui est supposé s'adresser au roi *Dhritarâchtra*, aveugle, père de KOUROUS, dont la guerre avec les *Pandous*, leurs cousins, fit périr, dit-on, sept millions d'hommes ; ce qui explique les nombreuses épithètes honorifiques répétées à chaque vers de cet antique récit. L'auteur du poème est nommé *Vyâsa* par les Indiens, nom sanskrit qui signifie *compilateur*, et qui indique mieux que le nom d'*Homère* la part qu'il aura prise à la composition de l'épopée indienne.

le soigna comme un fils en lui donnant toute son attention.

12. Mais, après un long-tems, ce poisson devint très-gros, et comme il ne pouvait plus se tenir dans le vase,

13. Le poisson dit de nouveau à Manou, en le voyant : « O bienheureux ! porte-moi maintenant dans une autre demeure. »

14. L'ayant retiré du vase, aussitôt le bienheureux Manou transporta le poisson dans un grand lac.

15. Là le jeta Manou, le vainqueur des villes ennemies; mais le poisson y grossit de nouveau pendant un grand nombre d'années.

16. Le lac avait trois *yôdjanas*, ou quinze milles de longueur, et un *yôdjana*, ou cinq milles de largeur; le poisson aux yeux de lotus ne put se placer,

17. Ni se mouvoir dans ce lac, ô fils de *Kounti!* ô maître des *Vaisyas!* (les agriculteurs et les marchands.). Alors le poisson, en voyant Manou, lui tint de nouveau ce discours :

18. « Porte-moi, ô bienheureux! dans la compagne où l'épouse de l'Océan; dans le fleuve *Gangâ*[1] (le Gange), où je demeu- » rerai, porte-moi partout ailleurs où tu le désires.

19. » Car il me convient de demeurer sans murmure dans le » lieu que tu ordonneras, puisque j'ai obtenu cette grosseur » extraordinaire par tes soins, ô toi qui es sans péché! »

20. Ainsi interpellé, Manou, le bienheureux, le puissant, transporta le poisson dans le fleuve du Gange, où il le jeta lui-même, l'indompté.

21. Là le poisson grossit encore pendant un certain tems, ô dompteur des ennemis! Alors le poisson, en voyant Manou, lui tint de nouveau ce discours :

22. « Je ne puis mouvoir ma grosseur dans le Gange, ô très- » élevé! porte-moi promptement dans l'Océan, sois-moi favo- » rable, ô bienheureux! »

23. Alors Manou ayant retiré lui-même le poisson des eaux du Gange, le porta vers l'Océan, ô fils de Pritha, où il le précipita.

24. Mais le poisson, porté là par Manou, était devenu très-

[1] En sanskrit, le nom du Gange (*Gangâ*) est *féminin* : c'est une déesse; et celui qui est donné ici à la mer, *samoudra*, est *masculin*. La figure n'a pu être rendue en français avec toute son exactitude.

gros, et lorsqu'on le touchait avec la main, il répandait d'agréables parfums.

25. Quand ce poisson fut jeté dans l'Océan par Manou, alors il lui tint en souriant ce discours:

26. « O bienheureux! tu m'as procuré une entière et conti-
» nuelle conservation; apprends de moi ce que tu dois faire
» lorsque le tems sera venu.

27. » Bientôt, ô bienheureux! tout ce qui appartient de fixe
» et de mobile[1] à la nature terrestre subira une submersion gé-
» nérale, ô très-heureux! une dissolution complète.

28. » Cette submersion temporaire du monde est prochaine;
» c'est pourquoi je t'annonce aujourd'hui ce que tu dois faire
» pour ta propre sûreté.

29. » Ce qui se meut et ce qui ne se meut pas du mobile et
» de l'immobile, le tems s'approche pour lui menaçant et ter-
» rible.

30. » Tu dois construire un navire (*naos*, à l'accusatif *nâvim*,
» en latin *navem* ou *navim*), fort, solide, bien assemblé avec des
» liens; là, tu dois monter avec les sept *richis* ou sages, ô grand
» saint!

31. » Et tu porteras aussi sur ce navire toutes les semences,
» comme elles furent autrefois désignées par les hommes[2] deux
» fois nés (*les Brahmanes*), afin qu'elles s'y conservent long-tems.

32. » Et étant sur le navire, alors tu m'apercevras venant à
» toi, ô le bien-aimé des *mounis* (saints); je m'approcherai de
» toi, ayant une corne sur la tête, par où tu me reconnaîtras,
» ô pénitent!

33. » Voilà ce que tu dois faire; je te salue; je m'en vais. Les
» grandes eaux ne pourront être surmontées sans moi.

34. » Mais tu ne dois pas mettre en doute mes paroles, ô très-

[1] Les Indiens expriment par ces deux mots réunis, *sthavaradjangamam*, tous les êtres animés et inanimés de la nature. Les êtres *inanimés* sont les *fixes* ou *immobiles* (*sthavara*, de *sta*, en latin *stare*); et les êtres *animés* sont les *mobiles* (*djangama*, ceux qui se meuvent par eux-mêmes, de *ga*, en anglais *to go*, *aller*).

[2] Ainsi désignés, parce qu'en recevant le cordon brahmanique ils sont dits recevoir une seconde naissance.

» élevé ! — J'agirai ainsi que tu me l'as prescrit, » fut la réponse de Manou au poisson.

35. Ils s'en allèrent tous deux du côté qu'il leur plut, après qu'ils se furent salués mutuellement. Ensuite Manou, ô grand roi! ainsi qu'il lui avait été prescrit par le poisson,

36. Rassemblant toutes les semences avec lui, se mit à voguer sur l'Océan terriblement soulevé, dans un beau navire, ô dompteur des ennemis.

37. Et Manou pensa au poisson; et celui-ci ayant connu cette pensée, ô vainqueur des villes ennemies! se présenta tout-à-coup avec sa corne, ô le meilleur des Bharatidiens!

38. Manou ayant vu le poisson, ô prince des descendans de Manou! nageant dans les grandes eaux de l'Océan, portant une corne, et ayant la figure qu'il avait prédite;

39. Alors Manou attacha une corde à la corne que le poisson portait sur sa tête, ô prince des descendans de Manou!

40. Le poisson étant attaché avec cette corde, ô vainqueur des villes ennemies! il entraîna avec une grande vitesse le navire sur les flots de l'Océan.

41. Le souverain des hommes traversa ainsi, sur son navire, la mer qui était comme dansante avec ses vagues soulevées, et comme mugissante avec ses ondes.

42. Agité par des vents violens, le navire vacillait sur les grandes lames amoncelées, il chancelait comme une femme ivre (*tchapale 'va strî mattâ ; tremens sicut mulier ebria*).

43. Ni la terre, ni les régions du ciel, ni l'espace qui est entre eux, n'étaient plus visibles : tout était eaux, l'espace et le ciel, ô prince des hommes (*sarvam âmbhasam eva âsit kham dyaôs tcha : universum aqua quidem erat, et aër et cœlum*)!

44. Au milieu du monde ainsi submergé, ô prince des *Bharatidiens!* se voyaient les sept *Richis* ou sages, et Manou et le poisson.

45. Ainsi, ô roi! ce poisson fit voguer ce navire plusieurs séries d'années sans se lasser, dans cette plénitude des eaux.

46. Ensuite, là où *l'Himavân*[1] élève son plus haut sommet,

[1] C'est la plus haute montagne connue du globe, dont les pics les plus élevés ont 7,821 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce nom sanskrit

ô prince des Bharatidiens! là le poisson traîna le navire;

47. Et alors le poisson parla ainsi aux *Richis* en souriant : — « Attachez promptement ce navire à ce sommet de *l'Himavân.* »

48. Le navire fut aussitôt attaché par les *Richis* au sommet de *l'Himavân*, après avoir entendu les paroles du poisson, ô prince des Bharatidiens!

49. C'est pourquoi ce sommet, le plus haut de *l'Himavân*, fut nommé *Naubandhanam, liaison du navire*, nom qu'il porte encore aujourd'hui; sache cela, ô prince des Bharatidiens!

50. Alors le gracieux (poisson), le regard immobile [1], parla ainsi aux *Richis* : « *Je suis* Brahma, *l'ancêtre de toutes les créatures;* » *aucun être n'est plus élevé que moi.*

51. » Sous la forme d'un poisson, je suis venu vous sauver des » terreurs de la mort. De *Manou* doivent naître maintenant tou- » tes les créatures, avec les dieux, les démons (*a-souras*) et les » hommes.

52. » Il doit récréer tous les mondes, tout ce qui est mobile » et tout ce qui n'est pas mobile, et c'est par une dévotion, » des austérités extraordinaires, que ce que j'annonce recevra » son accomplissement.

53. » Par ma faveur, la création des êtres ne tombera pas en » confusion. » Ayant ainsi parlé, le poisson disparut aussitôt à la vue.

Telle est cette ancienne et célèbre histoire qui porte le nom de : *Histoire du poisson* (*mâtsyakam nâma purânam parikirtitam âkhyânam*), racontée par moi, et qui efface tous les péchés.

est composé de *hima* (neige), d'où est venu le mot latin *hyems*, plus correctement *hiems*, et de la terminaison *vat*, et signifie *neigeux.* La même chaîne de montagnes porte aussi le nom plus connu de *himalâya* (de *hima*, neige, et *alaya*; séjour), *séjour des neiges.*

[1] *Animichas, ne clignant point les yeux.* C'est à cet attribut particulier des dieux, comme à la faculté que leurs corps ont de ne point porter d'ombre, que les Indiens croient reconnaître les divinités.

G. Pauthier, de la société asiatique.

Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Huitième article[1].

C'est dans le quatorzième siècle qu'il convient de rechercher le germe des divisions qui se manifestèrent dans l'Eglise, aux siècles qui vont suivre. Un pas rétrograde semble se faire en arrière de la doctrine évangélique. Les longs démêlés de Philippe-le-Bel et de Louis de Bavière contre les papes commencent à séparer le pouvoir temporel du pouvoir spirituel, séparation qui plus tard ira jusqu'à la haine, jusqu'au divorce dans une grande partie de la chrétienté. En opposition au *droit canon* ayant sa base dans la parole évangélique, s'élève un *droit civil* se fondant sur la philosophie, ou la sagesse païenne, grecque et romaine. Les disputes sophistiques s'étendent et prennent plus de consistance. Ces révolutions *des idées* préparent les révolutions *des choses*.

[1] Voir les Numéros de mars et de mai, tom. II, p. 149 et 323. — De septembre et de novembre, tom. III, pag. 208 et 327. — De mars, tom. IV, p. 177. — De juillet et de septembre, tom. V, p. 21 et 161.

Quatorzième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Benoît IX ou XI	1303—1305	Innocent VI	1352—1362
Clément V	1305—1314	Urbain V	1362—1370
Le S. Siége est vacant	2	Grégoire XI	1370—1378
Jean XXI ou XXII	1316—1334	Urbain VI	1378—1389
Benoît X ou XII	1334—1342	205. Boniface IX	1389—1404
200. Clément VI	1342—1352		

CONCILES ŒCUMÉNIQUES.

1311 — XV[e] Concile général, tenu à *Vienne*, *en France*, assemblé par ordre de Clément V. — Il y vint deux patriarches, celui d'Antioche et celui d'Alexandrie, 300 évêques et 3 rois, Philippe IV de France, Edouard II d'Angleterre, Jacques II d'Aragon. — On y condamna les *erreurs des Templiers et des Beggards*; et l'on y traita des moyens de *réformer les mœurs du clergé.*

PRINCIPAUX DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

Jusqu'à présent, nous avons cité tous les auteurs qui nous restaient de ces tems obscurs et ignorés. Maintenant que nous avançons vers des siècles plus connus, et où les écrivains sont en bien plus grand nombre, nous nous contenterons de citer les *principaux*.

Guillaume de Nangis.

Bénédictin, historiographe, mort en 1302. Voir *Vie de S. Louis* et celle de son fils, *Philippe-le-Hardi*. Voir aussi *deux Chroniques* dans le 5[e] vol. de la collection de *Duchesne*. Elles finissent en 1301.

Grégoire d'Arimini ou *de Rimini.*

Général des Augustins en 1357. Voir un *Commentaire* sur le livre des sentences, in-fol. Valence 1560. Il fut l'antagoniste des théologiens qui soutenaient que *Dieu peut permettre que deux propositions contradictoires soient vraies en même tems.*

Nicolas de Lyre, surnommé le *Docteur utile.*

Français, de l'ordre de S. François, mort en 1340; l'un des plus habiles hébraïsans de ce siècle. Voir des *Postilles* ou petits *Commentaires*

sur toute la Bible ; 7 vol. in-fol. Rome, 1472 ; traduits en français, Paris, 1511. — *Dispute contre les Juifs*, in-fol. — *Traité contre un rabbin.*

Nicolas Eymerik.

Dominicain, mort en 1399. Voir le *Directoire des inquisiteurs* ; Rome, 1687.

Rusbroch ou Rusbroech (Jean), surnommé le *Docteur divin.*

Prieur des chanoines réguliers de S. Augustin, mort en 1381. Ses ouvrages sont remplis de mysticité et de visions. *Œuvres*, Cologne, 1692. in-4°.

Durand.

Mort évêque de Mende en 1328. Voir *De la manière de célébrer le concile général* ; Paris, 1545, in-8°.

Durand de Saint-Pourçain.

Dominicain, mort évêque de Meaux, en 1333, surnommé le *docteur très-résolutif*, à cause de la hardiesse de ses sentimens. Voir *Commentaires sur les quatre livres des sentences* ; Paris, 1550, 2 vol. in-fol. — *Traité sur l'origine des juridictions*, in-4°.

Clément V, avant d'être pape, *Bertrand de Gouth* ou *de Goth.*

Mort à Avignon en 1314. Voir les *Clémentines*, compilation des décrets du concile de Vienne, et de ses épîtres ou constitutions ; in-fol. Mayence, 1460, 1467, 1471.

Grégoire XI, avant d'être pape, *Pierre Roger.*

Mort à Rome, en 1378. Voir quelques *Lettres* dans Wading et Brozius.

Jean Gersen.

Quelques auteurs lui ont attribué l'*Imitation de J.-C.* ; quelques autres prétendent qu'il n'a jamais existé. Il aurait été abbé de Verceil, de l'ordre de S. Benoît.

Thomas de Strasbourg.

Augustin et docteur en l'université de Paris, très-subtil et très-métaphysique, selon l'usage de son tems. Il a composé un *Commentaire sur le maître des sentences.*

Pierre Bercheur.

Bénédictin, écrivain moraliste. Voir le *Réductoire moral* ; *Répertoire*, ou *Dictionnaire* de tous les mots de la Bible, appliqués aux mœurs.

ÉCRIVAINS.

Planude. — Tauler. — Barlaam. — Pétrarque.

Hérétiques et Schismatiques.

LES ARISTOTELIENS. Nous continuons à ranger sous ce titre, comme nous l'avons fait pour le siècle précédent[1], certains docteurs dont les opinions, condamnées par l'Église, provenaient toutes de la manie répandue alors d'expliquer les vérités évangéliques, simples et brillantes, par la méthode et la science d'Aristote, obscures et futiles. Et pour bien faire comprendre la cause et les effets de ces erreurs, il nous paraît utile de donner un aperçu *des études* qui se faisaient dans l'*Université de Paris.*

L'Université était alors toute-puissante dans l'enseignement. Par quelles doctrines façonnait-elle les esprits ? On en jugera par les ouvrages qui furent mis entre les mains des élèves, lorsqu'on sentit le besoin d'une réformation dans les études. Voici comment elles furent réglées de l'autorité de deux cardinaux, vers l'an 1366.

La vérité évangélique étant la règle de conduite et de croyance de tous les hommes, devrait être, ce semble, aussi la première des sciences, celle qui façonnât tout d'abord l'esprit et le cœur. Mais alors, comme malheureusement on le pratique encore aujourd'hui, ce n'était que lorsque *la Philosophie* avait façonné et faussé l'esprit qu'on lui présentait la *Vérité évangélique* ou la *Théologie.*

La *Philosophie* prenait dans l'Université le nom de *Faculté des arts.*

Pour être admis au *premier degré* de cette science, voici les *arts* qu'il fallait connaître, et les ouvrages dans lesquels on en puisait la connaissance.

Il fallait d'abord avoir étudié la *Grammaire* latine, et avoir une teinture de la langue grecque. On devait ensuite subir des examens sur l'*Art des syllogismes*, sur les *quatre livres des Topiques*, sur le *livre des Sophismes*, et sur le *livre de l'Ame*, tous ouvrages d'Aristote.

[1] Voir le Numéro de septembre. Ci-dessus, tom. V, p. 168.

Pour le *second degré*, celui de *licencié*, il était nécessaire d'avoir étudié les traités suivans du même philosophe. Savoir : les livres de la *Génération* et de la *Corruption*, du *Ciel*, du *Monde*, des *Sens*, de la *Mémoire*, du *Sommeil* et de la *Veille*, de la *longueur* et de la *brièveté de la Vie*, des *Mécaniques* et quelques livres des *Mathématiques*.

Enfin, pour le degré de *maître ès-arts*, on devait ajouter à toutes ces connaissances celles des *Ethiques* ou *traité de Morale* d'Aristote, et trois livres au moins de ses *Météores*.

C'est alors, c'est-à-dire lorsque l'âme de l'élève était toute saturée, pour ainsi dire, de science païenne, de cette science vaine et futile, dissipée aujourd'hui par les observations et le bon sens, qu'on pouvait commencer à étudier la *Théologie*. Mais alors le *monde*, le *ciel*, la *terre*, l'*âme* n'étaient déjà plus le *monde*, le *ciel*, la *terre*, l'*âme* de la révélation, c'étaient des cieux nouveaux et des terres nouvelles, faux, fictifs, subtilisés, si je puis parler ainsi. Il ne pouvait donc manquer d'arriver que cette science païenne n'obscurcît de ses voiles le ciel et la terre des chrétiens. La nomenclature des erreurs, que nous donnons ci-après, va nous prouver que c'est ce qui advint en effet.

Voici maintenant comment étaient réglées les *Etudes de théologie*.

Les écoliers, pendant les quatre premières années, devaient porter dans les écoles la *Bible*; mais comme si cette étude eût été trop simple, elle devait être accompagnée du *livre des Sentences* du fameux *Pierre Lombard*, évêque de Paris.

L'ouvrage de Pierre Lombard avait été composé vers l'an 1150, pour éloigner les subtilités de la Philosophie, qui, déjà alors, étaient trop entrées dans l'explication du dogme chrétien.

Les *Sentences*, divisées en *quatre livres* et chaque livre en une suite de *distinctions*, sont une *compilation* de passages extraits des Saints-Pères, et méthodiquement appliqués aux questions qu'on traitait dans les disputes. C'était un essai louable de se servir de la *tradition* pour l'explication des dogmes, au lieu du *raisonnement*. Mais le vice capital était de permettre que l'on façonnât et que l'on formât l'esprit par l'étude précédente de la Philosophie aristotélienne; il n'était plus tems après de lui interdire la Théologie. Aussi, bien loin d'avoir l'effet prévu par l'auteur, le *livre des Sentences* augmenta le mal au lieu de le diminuer.

Car on ne se contenta pas de disputer et de subtiliser sur le *texte seul des dogmes*, mais on disputa en outre sur les *autorités* qu'il apportait en preuve de ces dogmes.

Telles étaient les études faites par ces fameux docteurs, qui se vantaient dans leurs thèses de « *disputer* sur toutes les choses qu'il » était possible de connaître et sur *quelques autres encore : De » omni re scibili et quibusdam aliis.* »

Il ne faudrait pas croire pourtant que la véritable méthode d'enseignement fut oubliée ou tombée en désuétude. Au contraire, les plus sages docteurs ne se lassaient pas de réclamer contre ces excès.

Les papes reprochaient aux Universités « qu'il y avait des pro- » fesseurs qui, à force de s'attacher aux sentimens des philoso- » phes, s'écartaient de l'intelligence de la vraie sagesse de J.-C. » qui en a le trésor, ou se laissaient séduire par de vaines subti- » lités, sans respecter assez les dogmes de la foi...; que beaucoup » de théologiens abandonnaient l'édifiante et solide doctrine » pour s'occuper de questions plus curieuses qu'utiles[1]. »

Un pape ayant été accusé de s'être exprimé avec peu de précision, dans une de ces subtiles questions[2], un auteur du tems observait avec justesse : « que si le pape eût voulu, dans ses » paroles qu'on lui reprochait, définir la question, il n'aurait » point tissu son discours de passages, de syllogismes et de » subtilités scholastiques. *Car*, dit ce docteur, *l'usage est de » prêcher les vérités chrétiennes simplement, et sans l'appareil des dis- » putes de théologie.* Ainsi, quand le pape a parlé de la vision des » saints, en alléguant des textes, en faisant des commentaires, en » tirant des conclusions, il a plutôt fait les fonctions d'un homme » qui dispute, que celle d'un prédicateur de la divine parole[3]. »

Voyons maintenant quels furent les fruits de ces études.

1303. **JEAN DE PARIS.** C'était un dominicain, professeur dans l'Université. On l'avait surnommé *pungens asinum*, *poin-l'âne*, à cause de sa robuste vigueur dans les disputes. Jean voulut donner une explication nouvelle du mystère de l'Eu-

[1] Voir deux Lettres de Jean XXII, dans *Raynold*, de l'an 1317 et 1318. Voir aussi une Lettre de Clément VI, de 1346.

[2] Jean XXII; sur la *Vision béatifique*.

[3] *Ulricus Germanus* apud Raynold: an. 1331, n° 44 et 45.

charistie; elle consiste à dire que Jésus-Christ prend la substance du pain, de telle manière que le Verbe de Dieu est uni au pain. Cette opinion, qui était en contradiction avec la croyance de la *Transsubstantiation*, c'est-à-dire, que le pain est changé en la substance du corps, fut condamnée par l'évêque de Paris. Jean en appela au pape, et mourut avant la décision du souverain pontife.

1307. **DULCINISTES**. Un Lombard, nommé *Doucin*, avait rassemblé autour de lui un nombre de trois ou quatre mille individus, hommes et femmes, restes des *Fratricelles* et des *Vaudois*, et les tenait en révolte contre l'Église et contre l'État. Sa morale était une loi de charité du Saint-Esprit, préférable à celle du Père et du Fils. Il appliquait cette loi de charité à rendre tout commun en ce monde, même les femmes. Clément V envoya contre eux des troupes qui les dispersèrent, et punirent les chefs de ces turbulens.

1311. **LES BEGGARDS**, ou *Spirituels*. Nous avons déjà parlé de cette secte dans notre dernier article des *Fratricelles*. Le concile de Vienne l'ayant condamnée en termes exprès, nous devons y revenir pour faire connaître la physionomie générale de ces tems.

Les *Beggards* ou *Spirituels* furent d'abord quelques uns de ces nombreux religieux qui se séparèrent de l'ordre des frères mineurs de Saint-François, pour mener une vie plus rigide, plus régulière, plus *spirituelle*. D'abord ce fut avec la permission des autorités ecclésiastiques; puis, cette permission ayant été retirée, ces religieux ne voulurent pas céder, se créèrent un général, et Boniface VIII ayant condamné ce schisme vers l'an 1300, les Spirituels révoltés, se mirent à déclamer contre le Pape et contre les évêques. Adoptant les rêveries d'un certain abbé Joachim, ils annoncèrent la réformation de l'Eglise par les vrais disciples de saint François.

A ces religieux vinrent se joindre encore un grand nombre de frères laics et d'hommes et de femmes, qui, sans être religieux, vivaient cependant en commun sous la conduite de quelque chef toujours plus ardent qu'éclairé.

On ne saurait se faire une idée des mouvemens, des troubles,

de l'irritation, de l'enthousiasme aveugle que fomentaient autour d'eux ces *croyans* ignorans et indociles. L'Italie, la France, l'Allemagne furent remplies de leurs clameurs, ou de leurs plaintes, ou de leurs prédications.

Il serait difficile d'assigner le symbole certain et fixe des erreurs qui bientôt se répandirent au milieu de ces enthousiastes ignorans. Le concile qui les condamna distingua huit chefs principaux, qui peuvent faire juger des écarts d'imagination, d'esprit et de cœur introduits dans le christianisme par l'esprit étroit et disputeur de ces tems.

1° Les *Spirituels* prétendaient que l'homme peut acquérir un tel degré de perfection, qu'il ne puisse plus pécher, ni par conséquent acquérir plus de sainteté.

Cette sainteté n'excluait pourtant pas les actes répréhensibles; aussi ils assuraient

2° Que leurs sens étaient tellement soumis à leur raison, qu'il n'était plus nécessaire de les dompter, et partant accordaient-ils au corps tout ce qui était l'objet de ses désirs.

3° Dans cette perfection, ils faisaient entrer une *liberté* et une *indépendance* absolues, de telle manière qu'ils n'étaient plus obligés d'obéir ni à l'Église, ni au prince.

4° Outre la perfection et la liberté, ils prétendaient posséder encore la *béatitude*, c'est-à-dire la perfection au même degré qu'on pourra l'avoir dans le ciel.

5° Ils apportaient pour preuve de cette opinion une de ces subtilités aristotéliennes qui avaient cours alors dans les écoles, à savoir : que toute créature intelligente est *naturellement* bienheureuse, possédant tout ce qui constitue sa nature, et n'ayant pas besoin de la lumière de la grâce pour voir ou posséder Dieu.

6° D'après ces principes, ils tiraient les conséquences que la *pratique* de la vertu n'est imposée qu'aux *imparfaits*;

7° Qu'ainsi le simple baiser d'une femme était un péché mortel, mais que le commerce que les *parfaits* avaient avec elle n'en était pas un lorsqu'ils étaient tentés.

8° Enfin, ils soutenaient que les Spirituels vacant à la contemplation n'étaient pas obligés de rendre un honneur ou acte d'adoration quelconque à Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Tout incroyables que soient de pareils égaremens, ils eurent

cependant de nombreux sectateurs, qui les soutinrent en présence des Papes, au milieu des tortures, et même sur le bûcher où les fit monter leur sotte obstination.

1314. **LES TEMPLIERS.** Si nous nommons ces religieux militaires parmi les dissidens de l'Eglise catholique, ce n'est pas que nous voulions trancher les difficultés qui existent sur leur culpabilité ou leur innocence. Si ce que quelques historiens en ont dit est vrai, il s'ensuivrait que les doctrines de Manichéisme que nous avons vues persister avec tant de pertinacité dans l'Eglise, et apparaître sous différentes formes, dans tous les siècles précédens, auraient trouvé un refuge dans les maisons de ces religieux soldats, plus habiles à manier l'épée qu'à discerner ce qu'il pouvait y avoir de faux dans les différentes opinions. Les recherches de M. de Hammer que nous avons données dans notre Numéro XXVII, feraient croire à leur culpabilité. Dans tous les cas on convient généralement du relâchement qui s'était introduit parmi eux.

On sait que, sur le propre aveu des accusés, les commissaires juges ecclésiastiques avaient condamné à une prison perpétuelle le grand-maître et trois des premiers chefs de l'ordre, le 18 mars de cette année. Le grand-maître et le frère du dauphin d'Auvergne, ayant rétracté devant le peuple leurs aveux, le roi Philippe-le-Bel, de l'avis de son conseil, et contre la décision des juges qui avaient demandé que les accusés leur fussent représentés le lendemain, les fit conduire, le soir du même jour, dans une petite île de la Seine, où ils furent brûlés, à la place qu'occupe maintenant la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf.

1315. **RAYMOND DE LULLE.** En faisant mention de Raymond de Lulle, nous sommes loin de le confondre avec les hérétiques frappés par l'Eglise. C'est en raison de son influence sur l'enseignement que nous en parlons pour tenir au courant de l'enseignement scientifique et philosophique de la religion, durant ce siècle.

Raymond, né à Majorque d'une famille de Catalogne, après une jeunesse assez libre, renonça au monde, vendit ses biens, et se voua à la défense de la foi. Sa mission spéciale, mission

qui fut un vrai service rendu aux lettres et à la religion, fut de répandre en Occident la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et des langues orientales pour préparer les voies à la conversion des Musulmans. Etudes opiniâtres, voyages à Rome, à Paris, en Afrique, lettres, supplications au roi Philippe, aux Papes, aux cardinaux, rien ne lui coûta, rien ne fut oublié; aussi ses efforts furent couronnés de succès. Sur ses sollicitations, le concile de Vienne ordonna qu'on enseignerait publiquement les langues orientales; qu'on établirait deux maîtres pour l'hébreu, deux pour l'arabe, et autant pour le chaldéen et le grec, dans les universités de Bologne, de Paris, de Salamanque, d'Oxfort, et dans les lieux où résiderait la cour romaine. Le tout aux dépens du pape et des évêques.

Mais ce n'est pas seulement par l'étude des langues que Raymond eut une influence directe sur les études de ce siècle, il fut l'auteur d'un autre ouvrage, auquel il attachait une bien autre importance qu'à l'étude de l'hébreu ou de l'arabe. Cet ouvrage qu'il présenta sérieusement comme lui ayant été suggéré par une inspiration divine, avait pour titre *le Grand art*, auquel il ajouta par la suite ceux d'*art général*, d'*art démonstratif*, d'*art inventif de la vérité*. Des commissaires approuvèrent cet ouvrage: Bertold, chancelier de l'Université de Paris, donna la permission de l'enseigner publiquement dans l'Université, sous le nom de *Nouvelle méthode de trouver la vérité*.

En examinant cette méthode *divine*, il est facile d'y reconnaître le grand défaut de l'enseignement *scientifique* de ce tems, celui d'avoir abandonné la *méthode* simple et claire de l'Evangile, pour appliquer aux vérités du christianisme la *méthode* obscure et barbare de la philosophie grecque.

Le *grand art* ou le *grand secret* de Raymond était une espèce de *synthèse*, qui consistait à renfermer toutes les questions particulières dans des principes généraux ou propositions universelles, qu'il s'attachait à rendre inattaquables par leur généralité même, en cachant la proposition particulière qu'il voulait prouver. Dès que son adversaire avait accordé la proposition générale, alors, de conséquence en conséquence, et par une voie plus ou moins droite, il en tirait sa proposition particulière, qu'il prouvait avoir été accordée implicitement en approuvant la proposition géné-

rale; d'où l'on peut voir qu'il ne s'agit ici que d'une espèce d'argumentation dialectique de l'école d'Aristote, et non de Jean ou de Paul.

Pour appliquer sa méthode à la religion, Raymond formula en propositions générales toute la croyance catholique. Nous allons faire connaître quelques unes de ces formules, qui seront un modèle de l'enseignement philosophique de ces tems.

« Dieu a plusieurs *essences ;* dans la divinité, l'essence et ses attributs ne sont pas oisifs, mais ils produisent leurs *semblables ;* la nature produit la nature, l'infinité produit l'infinité, la grandeur produit la grandeur, etc. »

Il y a en Dieu trois personnes. Ceci est le dogme catholique; voici l'explication philosophique : « savoir, celui qui fait l'union, celui qui reçoit l'union, et celui qui est l'union. En Dieu le Père, l'*essence* engendre le Fils ; en Dieu le Fils tout est engendré sa personne et sa *nature ;* le Saint-Esprit est conçu du Père et du Fils; il procède du Père et du Fils, de manière qu'il a deux *passions* ou *affections*, l'une venant du Père, l'autre du Fils.

» Comme le Père a deux *actions,* l'une par rapport au Fils, et l'autre par rapport au Saint-Esprit; comme le Fils a une *action* par rapport au Saint-Esprit, et une *passion* par rapport au Père; et en tant que les trois personnes divines sont une *essence* et une *nature,* il faut que le Père et le Saint-Esprit soient aussi véritablement homme que le Fils l'est par l'incarnation.

» Le Fils de Dieu est bon à cause de la bonté de la Sainte-Vierge qui est bonne par *nature.*

» Ceux qui n'aiment pas le froid, le chaud, les inondations, la sécheresse, en un mot, les vicissitudes des saisons, n'aiment point les œuvres de Dieu, et sont *contraires* à sa justice.

» L'ami et l'objet aimé, savoir l'homme juste et Dieu sont une même *essence*, une même *nature* en bonté, grandeur, éternité.

» *Tous les articles de la foi*, les sacremens de l'Église, et la puissance du Pape peuvent se prouver par des *raisons démonstratives et évidentes, tirées de la seule méthode philosophique.*

» Celui qui *connaît les mystères par la foi peut être trompé ;* au contraire, celui qui *connaît par la raison*, ne peut être induit en erreur. »

Enfin, une dernière proposition que nous ne citerions pas,

si elle ne peignait la bonhomie de ce tems, et si nous ne devions la retrouver également et dans Luther et dans Descartes, comme dans le père Enfantin de nos jours, était celle-ci :

« Dieu *a révélé à Raymond toute sa doctrine, dans une apparition où Jésus-Christ s'est fait voir à lui, pour le mettre en état de dissiper les erreurs du siècle* [1]. »

Au reste, il ne faut pas croire que ce soit ici seulement l'utopie d'un écrivain isolé. Comme nous l'avons dit, Raymond eut la plus grande influence sur l'enseignement. Ces opinions étaient le texte des études et des disputes des écoles, comme la politique l'est de nos jours. Les corps religieux, si nombreux alors, se passionnèrent pour ou contre ces doctrines. En vain l'Université les proscrivit de son enseignement, et un pape les désapprouva, les Franciscains les défendirent avec acharnement contre les Dominicains, qui les attaquaient avec une égale ardeur, et les disputes durèrent long-tems. Raymond de Lulle se montra pourtant toujours soumis au jugement de l'Église; bien plus, désirant acquérir la gloire du martyre, il repassa en Afrique, malgré son grand âge de 88 ans, prêcha publiquement dans la ville de Bougie, et y fut lapidé cette même année 1315.

1321. Un **JEAN DE POILLI**, docteur de la faculté de théologie de Paris, soutenait que ni les évêques, ni le Pape, ni Dieu lui-même n'avaient le droit de donner aux religieux la permission de confesser les paroissiens d'un curé; qu'il fallait que tous les habitans d'une ville se confessassent à leur *curé même*. Après de longues disputes, le Pape condamna cette assertion.

1323. **LES FRÈRES MINEURS** de l'ordre de saint François, soutiennent que,

« C'est un sentiment très-catholique d'assurer que Jésus-Christ
» et ses apôtres, montrant et pratiquant la perfection, n'ont *rien eu*
» *comme propre*, ni en *particulier ni en commun*. »

D'interminables disputes s'élevèrent sur cette question entre les divers ordres religieux. A la tête des disputeurs il faut placer Michel de Cézène, général de l'ordre des Frères mineurs, et Guillaume Ockam, provincial d'Angleterre et docteur en l'Université de Paris.

[1] Voir *Eymerici Directorium inquisitionis*. Romæ, 1587.

Ce dernier, surnommé le *docteur singulier* et le docteur invincible, avait rétabli dans les écoles de Paris la secte des *Nominaux*, philosophes et dialecticiens, qui pensaient que la recherche et la possession de la vérité consiste à connaître et à expliquer les *propriétés des noms*.

Le Pape condamna en 1323 l'opinion des Frères mineurs sur la propriété. Mais les principaux chefs furent loin de se soumettre : ils se rendirent auprès de Louis de Bavière en guerre contre le Pape, et y continuèrent leur opposition et leurs disputes.

VISION BÉATIFIQUE. Autre dispute subtile, longue et inutile, à laquelle se mêlèrent des docteurs et des rois. Il s'agissait de connaître dans quel état se trouvent les âmes des justes séparées de leurs corps ; savoir, si elles voient l'*essence même de Dieu* avant le jour du jugement universel. C'est à propos de cette dispute que le Pape Jean XXII fut menacé de se voir traiter d'hérétique. Nous avons cité plus haut les paroles d'un docteur qui l'excusait.

1341. Différentes erreurs furent encore signalées et condamnées cette année dans l'Université de Paris. Les premières appartenaient à la secte des *Nominaux*. Cinq propositions avaient été extraites des ouvrages d'Ockam, dont nous avons déjà parlé ; elles portaient :

« On peut dire que telle proposition d'un auteur classique est *vraie dans le sens* de l'auteur et fausse dans ses termes. »

« On n'a de *science* que celle qui consiste dans les *termes* et les *mots*. »

« Socrate et Platon, *Dieu* et la *créature* ne sont *rien* (sans les *termes*). »

Les autres erreurs condamnées en même tems, regardent la Théologie. Entre autres :

« *L'essence divine*, quoiqu'elle soit la *même* dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, *en tant qu'essence*, quoiqu'elle soit *une* dans le Père et le Fils, en *tant que forme*, cependant sous le dernier *rapport de forme* n'est pas *une* dans le Saint-Esprit. »

« Il y a eu de toute éternité plusieurs *vérités* qui n'étaient pas *Dieu*.

» Le premier moment d'existence n'est ni création ni créature. »

1344. Condamnation de quarante propositions de **JEAN DE MERICOURT**, religieux de Citeaux. En voici un échantillon :

« Il est *assez possible* que Jésus-Christ, par sa volonté créée, ait voulu quelque chose qui n'a pas dû arriver. »

« Dieu fait que quelqu'un pèche. Il *veut d'une volonté de bon plaisir* que quelqu'un soit pécheur, etc. »

« Il peut y avoir une *passion* à laquelle la *volonté* aidée de quelque grâce que ce soit ne *puisse* résister, etc. »

1347. **NICOLAS D'AUTRICOURT**, membre de l'Université, émet soixante propositions presque toutes philosophiques, qui sont condamnées, parmi lesquelles les deux suivantes :

« Il n'est pas évident que cette proposition : *Ceci est produit, donc il y a quelque chose qui est produit*, soit vraie. »

« On peut montrer que tout ce qui existe n'est pas éternel. »

1348. **THOMAS BRADWARDIN**, surnommé le *Docteur profond*, chancelier de l'Université d'Oxford, et archevêque de Cantorbéry, est obligé de rétracter les propositions suivantes :

« Dieu opère en ses créatures le bien et le mal, même le péché. »

« Tout ce qui est, tout ce qui arrive, est l'effet d'une *nécessité* antécédente, imposée par la volonté divine, qui ne peut être ni empêchée ni détournée. »

« La *nécessité de contrainte* est opposée à la *liberté*, mais la *nécessité spontanée* ne lui est pas opposée. »

« Tout acte de la volonté est *libre* pourvu qu'il soit *volontaire*. »

Toutes ces erreurs venaient des principes philosophiques ayant cours dans les établissemens scientifiques : la foi était intacte. « Je me jette, disait cet archevêque, dans le vaisseau qui » ne peut périr, je veux dire dans le vaisseau de saint Pierre, » qui est l'Eglise romaine où résident l'autorité et la science de » toute la doctrine chrétienne [1]. »

1351. **SIMON**, licencié en l'Université de Paris, avait soutenu dans un acte public les propositions suivantes :

« Ces propositions, *Jésus n'est pas Dieu, Jésus peut n'être pas Dieu*, sont possibles. »

[1] Dans la *Préface* de son livre : *De causâ Dei.*

« Aucune chose qui est à Dieu ne peut n'être pas Dieu. »

« Quand le Fils de Dieu commençait à être le fils de la Vierge, il ne commençait pas à être quelque chose. »

1354. **FRERE GUI**, augustin, professeur dans la maison de son ordre, rétracte les propositions suivantes :

« J'ai dit que s'il n'y avait pont de *libre arbitre*, il ne laisserait pas d'y avoir du *péché*. »

« J'ai dit que Dieu pouvait imposer *quelque nécessité*, en prévenant pour la bonne action, et j'ai apporté pour preuve qu'autrement l'homme pourrait changer les desseins de Dieu, et le rendre coupable de mensonge. »

« J'ai dit qu'il pouvait y avoir *plusieurs unités* qui ne font pas *nombre*. »

1363. **LOUIS**, professeur en l'université de Paris, avait cru pouvoir soutenir les propositions suivantes :

« Les *volitions* et les *nolitions* de Dieu opèrent en lui des changemens *quant à l'intrinsèque ;* la *volition* par laquelle Dieu *veut une chose* est tout-à-fait distinguée de la *volition* par laquelle il en *veut une autre* ; »

JEAN DE LA CHALEUR, depuis chancelier de l'université, avait trouvé dans son esprit que « Dieu, le souverain législateur, » est digne de perfections infinies qu'il n'a point et qu'il ne peut » avoir. » L'un et l'autre furent obligés de se rétracter.

1373. **TURLUPINS**. Secte d'hérétiques ou plutôt de libertins, faisant profession publique d'impudence. Leur grand principe était que l'on ne doit avoir honte de rien de ce qui est naturel, puisque c'est l'ouvrage de Dieu. Ils allaient nu-pieds par les rues, et commettaient publiquement des actions infâmes ;, rebelles aux condamnations portées contre eux, quelques hommes et quelques femmes furent brûlés vifs cette même année.

1387. **JEAN DE MONTSON**, dominicain aragonais, professeur au couvent des Frères prêcheurs de Paris, enseigne les propositions suivantes, qu'il est obligé de rétracter :

« Il peut y avoir une pure *créature*, plus parfaite pour méri-

ter que l'âme de Jésus-Christ, savoir, la *grâce donnée à Jésus-Christ.*

» S'il y avait une créature plus parfaite que l'âme de Jésus-Christ, il semble qu'elle serait *hors du genre.*

» Il n'est pas contre la foi de supposer qu'il est *absolument et simplement nécessaire* que quelque créature existe, etc. »

Mais la principale de ses erreurs, celle qui eut les suites les plus longues et les plus funestes, fut celle par laquelle il *niait l'immaculée conception de la Sainte-Vierge.* L'affaire fut portée au Pape; les Dominicains et les Frères prêcheurs prirent fait et cause pour Jean de Montson; il y eut disputes et combats acharnés; il y eut résistance et rébellion aux jugemens pontificaux. L'autorité séculière fut obligée de sévir pour faire cesser ces divisions.

A. Bonnetty.

Polémique.

LETTRES DE HALLER

CONTRE VOLTAIRE ET LES PHILOSOPHES DU XVIII[e] SIÈCLE.

Sur l'existence de l'âme. — Sur l'existence de Moïse. — Sur la punition des méchans. — Justice de Dieu. — Sur une chanson de Fénélon. — Origine des peuples. — Ce qu'enseigne la Philosophie. — Si la loi naturelle est suffisante sans la Révélation. — Etat primitif des hommes. — Epoque de la venue de Jésus-Christ. — Si la pluie la plus abondante ne peut hausser les eaux que de 30 pouces. — Sur les oracles sibyllins, etc.

Deuxième Article.

Sur l'existence de l'âme.

« Voltaire fait un long raisonnement contre l'existence de l'âme, être très-superflu selon lui, et dont on peut aisément se passer. Sans vouloir relever ses ironies, nous nous contenterons de rapporter le fruit de nos propres expériences. »

Le cerveau de l'homme nous offre un spectacle continuel; les impressions des sens y paraissent successivement à notre âme; elle les voit arriver et disparaître; mais elle ne peut en même tems s'empêcher de s'apercevoir qu'elle est un être différent de ces apparitions qui disparaissent, pendant qu'elle continue d'exister. Des impressions sans nombre se perdent, et notre âme demeure entière, invariable, sans cesse active; elle ne saurait donc être la somme de toutes ces impressions; elle se représente les sons sans les confondre avec les couleurs. Le son ne saurait juger de la variété des sons; mais l'âme, observatrice et des sons et des couleurs, juge des uns et des autres, sait distinguer les sons, les couleurs, et toutes les impressions causées par les différentes classes d'êtres, est capable

d'employer les sons et les impressions de la vue, non-seulement à son bonheur présent, mais encore à sa félicité à venir; une parole qu'elle vient d'entendre, et qui n'est qu'un son, ne décide pas moins du sort de ses jours éloignés, et de celui de ses enfans; une lettre qu'elle lit, qui n'est qu'une couleur, lui annonce les évènemens d'une nation, les révolutions des états; elle joint les différentes impressions des sens qui se trouvent déjà dans son cerveau, les impressions des tems, et les jugemens qu'elle avait portés autrefois, à une impression nouvelle, et de toutes ces impressions incohérentes, anciennes et nouvelles, de tous ces raisonnemens, elle tire une vérité nouvelle, ou du moins le germe d'une vérité qui se découvrira à un âge postérieur; opération étonnante, dont le pouvoir réuni de nos sens et de la matière, ne seront jamais capables, puisqu'ils ne pourront jamais rassembler en un seul point ou en une seule pensée, qui est un point aux yeux de M. de V., mille idées des tems précédens, et mille autres fournies depuis peu par nos sens.

Sur l'existence de Moïse.

M. de V. met encore en doute si Moïse a jamais existé. Peut-on traiter de fable l'existence d'un homme qui fut le général et le législateur d'un peuple qui existe encore de nos jours, dont la loi fut de tous tems la seule règle de la constitution religieuse et politique des Juifs, dont les Samaritains, les Arabes et d'autres ennemis des Juifs ne parlent qu'avec la plus grande vénération, dont le nom fut même connu des Romains, et dont tous les auteurs sacrés font mention à chaque page?

Mais il n'est cité par aucun auteur contemporain? comment l'eût-il été puisqu'il n'en existait point? L'auteur le plus proche du tems de Moïse, et cependant de plusieurs siècles postérieur, est Hérodote, le père de l'histoire; cependant plusieurs auteurs païens très-estimés ont fait mention de Moïse, et son histoire s'est conservée, à quelques changemens près, parmi les anciens peuples. Manéthon, selon l'aveu de M. de V. même, Strabon, Diodore de Sicile, Rogus et Galenus en parlent: ce dernier s'arrête surtout à la vénération sans bornes que les Juifs ont pour sa Loi, et à la création de l'univers du néant: son histoire

s'est même conservée d'une manière reconnaissable chez les Benjames.

M. de V. répète encore que le nom d'Adam n'est pas connu; il le répète immédiatement avant que de dériver ce nom de la langue des anciens Brachmanes. Pourquoi le fragment qui nous reste de Sanchoniaton, qui a pour objet la généalogie des Dieux, ferait-il mention du déluge? Ne trouvons-nous pas chez les Chaldéens, ce peuple si ancien aux yeux de M. de V., l'histoire du déluge sans de grandes altérations, jusqu'aux circonstances de l'arche et du pigeon.

Il est certain que Moïse est de plusieurs siècles antérieur à Homère et à tous les poëtes de la Grèce. De son tems, les Grecs étaient encore des barbares; il est donc clair que si Moïse et les Grecs font mention du même fait, ces derniers ont copié l'auteur le plus ancien; il est assez plaisant de compter parmi ses prérogatives qu'il a été célébré des Grecs qui n'avaient eu aucune connaissance du peuple juif. Homère n'était-il pas aussi inconnu aux Juifs que Moïse l'était aux Grecs? Et, comme le législateur et le général d'une nation puissante jouait un plus grand rôle dans le monde qu'un Barde, il était naturel que le premier fût connu et des Grecs et des peuples de l'Orient. Les Samaritains seuls nous fournissent déjà une grande preuve de l'antiquité de Moïse, puisque se trouvant détachés pour toujours des Juifs depuis le règne de Salmanasar, ils n'en ont pas moins conservé les livres de Moïse, à l'exclusion de toutes les autres parties de l'Ancien Testament.

Sur la punition des méchans.

Les douzième et treizième volumes des *Mélanges philosophiques* ne nous donnent pas beaucoup d'occupations. L'auteur se permet cependant une raillerie légère dans un petit poème du douzième volume, où il ne s'exprime pas sur l'être suprême avec le respect que la créature doit en tout tems à l'auteur de son existence et à son juge; l'Eternel ne sourit point. La note offre aussi une idée peu convenable de la punition des méchans. Le Dieu des chrétiens n'a pas créé des millions innombrables d'êtres sensibles, dans la vue de n'en favoriser qu'une très-petite partie, ce que M. de V... ose appeler un dessein brutal, expression dont le faible mortel ne saurait

sans crime se servir à l'égard de l'Être suprême. Je ne parle que de cette expression, l'objection se présente d'elle-même dans la matière obscure sur la permission du mal physique et moral.

Locke et Newton n'étaient point des théistes dans le sens que M. de V... donne à ce mot; ils étaient des chrétiens très-zélés, qui se sont aussi occupés à répandre par leurs commentaires des lumières sur l'Ecriture sainte. Même Clarke, pour lequel M. de V... témoigne une haute estime, était chrétien, et s'il s'éloigne de la doctrine reçue quant à la divinité de notre Sauveur, cette erreur, d'une espèce plus subtile, n'a eu sa source que dans le désir d'accommoder un peu plus la révélation avec la faible lueur de notre raison.

Mort du blé dans la terre.

M. de V. ne veut point admettre la mort du blé jeté en terre, qui arrive cependant avant qu'il se soit formé en épis ; il nie de même le réveil des anguilles microscopiques d'une léthargie qui ressemble assez à la mort. Je souhaite sincèrement que cet homme célèbre devienne moins décisif, lorsqu'il s'agit d'expériences; nous avons déjà fait voir ailleurs que la possibilité de réveiller les animalcules aquatiques d'une mort apparente, se montre tous les jours avec plus d'évidence aux observateurs; mais aussi pourquoi ce réveil ressemble-t-il si fort à la résurrection que tout philosophe se croit obligé de nier?

Justice de Dieu.

Il y a plus de quarante ans que j'ai réfuté l'épître à Uranie, satire violente contre la révélation; j'étais jeune; mes idées n'étaient pas encore montées sur un ton aussi sérieux; cependant je ne pouvais voir sans indignation les efforts des incrédules pour détruire nos espérances immortelles. Dieu a noyé les parents, et donné sa vie pour leur postérité; il juge une nation méprisable digne de naître chez elle; il se soumet aux travaux et aux infirmités de la vie humaine; il meurt et ne sauve qu'un très-petit nombre. Peut-on sans frémir entendre nommer futile la grâce de l'être suprême? Cependant l'ennemi de Dieu commence à trouver que la doctrine de Jésus pourrait avoir son utilité, quand même elle ne serait fondée que sur l'imposture. J'ai rassemblé en peu de lignes les blasphèmes que cet homme célèbre s'est permis dans sa

jeunesse, lui qui trouve les supplices des chrétiens justes, parce qu'ils avaient mal parlé du culte des idoles. L'objection tirée de la différence avec laquelle Dieu s'est conduit envers les premiers hommes et envers leur postérité coupable des tems postérieurs, n'est pas bien difficile à résoudre. Les habitans du premier monde étaient d'autant plus coupables que Dieu se manifestait alors aux hommes d'une manière plus familière, que la tradition de l'origine du monde, de la création et de la chute de l'homme, de même que de la sentence que l'Eternel avait prononcée contre lui, était encore très-récente, puisque Adam pouvait la transmettre au père de Noé, et celui-ci à son petit-fils; la punition générale infligée à tout le genre humain n'était point une destruction d'hommes dont l'innocence eût mérité l'immortalité; elle ne fit que diminuer la durée d'une vie passagère, acte conforme au droit du maître de l'univers. Si Jésus est mort dans le tems fixé par les prophètes, pour des hommes coupables, guidés par une lumière plus faible, et s'est chargé en même temps des châtiments éternels de plusieurs millions de pécheurs, qui devaient naître dans les siècles postérieurs à ce grand événement, une grâce aussi peu méritée doit être plutôt un motif de reconnaissance que de murmure pour nous qui avons été rendus participants de ces fruits salutaires. L'humiliation du Dieu-homme est un exemple admirable de bonté et de miséricorde qui doit nous engager à nous prosterner devant le trône de l'agneau sans tache qui a donné sa vie pour nos offenses. La mort de Jésus est même le salut de ceux qui ont péri dans le déluge.

Sur une chanson de Fénélon.

Je ne saurais, sans une vive émotion, trouver ici ce que M. de V... a déjà tant de fois répété ailleurs, que l'aimable et respectable Fénélon s'était déclaré dans sa vieillesse par une chanson, dont le poète de Ferney prétend avoir vu l'original chez le neveu du célèbre archevêque, chanson disant qu'il était prêt à renoncer à ses travaux et à ses méditations pour se livrer à la joie; ou, comme M. de V... explique son sentiment, qu'il renonçait à ses réflexions sérieuses sur la vie intérieure du chrétien, pour passer le reste de ses jours dans un parfait éloignement de toute espèce d'inquiétude. Cependant les mémoires de la vie de cet archevêque, écrits par le chevalier Ramsay, ne nous laissent

voir qu'une pratique constante de tous les devoirs de la morale et du christianisme, des traits de charité, de bienfaisance, de zèle pour la conversion des hommes égarés par l'erreur, une vie irréprochable, parfaitement conforme à celle des chrétiens de la primitive Eglise. Je me rappelle encore, d'après le témoignage d'un officier général qui commandait alors en Hollande, la vénération que Malborough et les alliés témoignèrent à ce respectable prélat, qui l'avait mérité, non par une indifférence épicurienne, mais par la vertu la plus sublime.

J'ai sous mes yeux la chanson de laquelle M. de V.. tire sa preuve contre le christianisme de Fénélon; il y a long-tems qu'elle est imprimée dans les œuvres spirituelles de madame Guyon.

Voici la strophe citée par notre poète :

Jeune, j'étais trop sage,
Je voulais tout savoir,
Je n'ai plus en partage
  Que badinage,
Et touche au dernier âge
  Sans rien savoir.

Cette strophe détachée des autres paraît en effet assez conforme au sens que M. de V. lui donne, mais les autres strophes nous en fournissent l'explication la plus naturelle. Voici la première :

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien;
Une heureuse ignorance
  Est ma science,
Jésus et son enfance
  C'est tout mon bien.

Toute cette chanson ne nous laisse d'ailleurs aucun doute que Fénélon ne soit resté fermement attaché à son premier sentiment. Nous y trouvons entre autres strophes celle-ci :

Amour pur, on t'ignore,
Un rien te peut ternir,
Le Dieu jaloux abhorre
  Que je l'adore,
Si m'offrant, j'ose encore
  Me retenir.

Séduit par cet artifice, l'univers croit voir, au lieu du défenseur le plus zélé du christianisme pratique, un homme qui, dans un âge plus avancé, craint d'avoir été entraîné trop loin par ses sentimens de piété, et abandonne sa morale austère pour rentrer dans une carrière plus agréable et plus commode ; cependant M. de V. avait sous ses yeux toute la chanson, quoiqu'il n'en cite que la strophe favorable à son sentiment, et ne se fasse aucun scrupule de supprimer les autres, qui respirent cette piété pure et digne des premiers siècles du christianisme, dont toute sa vie nous a donné les preuves les plus touchantes.

Origine des peuples.

Voltaire prétend que chaque peuple tire son origine du pays qu'il habite, puisque les rennes de la Laponie ne sont point les descendans des cerfs d'Allemagne, que le palmier ne sort point du poirier, et que les nègres n'ont point des Irlandais pour ancêtres.

La différente structure du poirier et du palmier prouve sans difficulté que celui-ci ne tire point son origine du premier ; chacun de ces arbres a son origine indépendante de l'autre, de même que la semence et son germe, mais la pêche d'Allemagne n'en tient pas moins son existence de la Perse, de même que la cerise d'Allemagne de l'arbre dont la première patrie est aux environs de Cérasus, et que les tulipes qui ornent nos parterres viennent de celles d'Asie; c'est ainsi que les chevaux de l'Amérique sont des descendans des chevaux européens, le petit cheval islandais de la race noble de l'Arabie, et le chien muet et nu des côtes de la Guinée de celui de l'Europe, aussi différent du premier par son aboiement que par sa peau velue; et peut-être un seul chien est-il la souche de toutes les races qui existent. Nous ne sommes pas encore bien éloignés des tems où l'Europe vit pour la première fois avec étonnement des animaux et des plantes étrangères avec lesquels nous nous sommes familiarisés depuis.

Nous avons encore une connaissance plus détaillée des émigrations des peuples. Les Visigoths, qui dominaient en Espagne, et les Ostrogoths, qui s'établirent en Italie, étaient incontestablement les descendans des Goths établis sur les rivages du Danube; les Saxons de la Transilvanie ont conservé la langue et

bien d'autres marques caractéristiques de leur ancienne patrie; les Turcs de l'Asie ne sont autre chose que les anciens Scythes; nous savons tous les événemens singuliers qui accompagnèrent le voyage des Mexicains de l'Amérique septentrionale à la Nouvelle-Angleterre, de même que l'émigration des Huns des frontières de la Chine jusqu'en Allemagne ; il n'y a pas bien long-tems que les anciens Seiks abandonnèrent la grande Tartarie, pour chercher un asile auprès du fleûve Indus, et les juifs de la Palestine sont des descendans du Chaldéen Tharé. Nous avons mille autre exemples de peuples, qui ne sont point originaires des pays qu'ils habitèrent dans des tems postérieurs, au lieu que la possession de la Grèce et de l'Italie, par d'anciens habitans, avant que les colonies Orientales y fussent établies, n'est fondée que sur des traditions très-obscures.

Les langues sont une preuve évidente de l'ancienne relation entre les peuples d'Orient et d'Occident ; nous trouvons dans la langue allemande et même dans l'esclavonne, un nombre prodigieux de mots grecs et hébreux; les Allemands et les Persans ont plusieurs expressions communes entre eux.

Mais le but de M. de V... est aisé à deviner; c'est de rendre suspecte et ridicule la narration de Moïse, qui fait descendre toutes les nations d'un seul homme; l'opinion du poète est fondée sur un faux principe, que la différence du blanc au nègre est essentiellement aussi grande que celle du palmier au poirier ; ce qui est une erreur évidente. Toutes les nations que nous connaissons dans les contrées australes et septentrionales, qu'on découvre encore de nos jours dans les îles de l'Océan, qui s'étend du pays des Patagons au Cap de Bonne-Espérance et à toutes les autres parties du monde connu, ne diffèrent en quoi que ce soit entre elles dans les visages, les dents, les doigts des mains et des pieds, la poitrine, toute la structure intérieure et les intestins; nous connoissons des animaux qui sont incontestablement de la même espèce, puisqu'accouplés entre eux, ils en procréent d'autres, et entre lesquels la différence est plus grande, qu'elle ne l'a jamais été entre des hommes de nations différentes; le nombre des dents et des ongles est aussi essentiel chez les porcs, que chez les hommes, où il ne varie point ; cependant nous avons vu des porcs qui n'a-

vaient point les ongles fendus, et d'autres qui en avaient trois, et les chiens ont souvent une dent de plus ou de moins; les poules diffèrent considérablement entre elles, quant à la figure de la queue et de la crête, la couleur et la direction des plumes; il en est de même des pigeons, des lapins, des chats et d'autres animaux apprivoisés, au lieu que ces mêmes animaux éloignés de l'homme, se ressemblent parfaitement pour le nombre des différentes parties, la couleur et la figure; il est donc évident qu'ils ne perdent cette ressemblance que par des accidens qui sont une suite de leur éducation parmi les hommes.

La plus grande différence qu'on puisse rencontrer chez l'homme, consiste dans la blancheur ou la noirceur du mucilage de la peau; mais nous avons montré ailleurs combien cette différence est peu considérable; une maladie peut effacer la couleur brune d'un habitant de Java, ou d'Amboine, ou de la côte de Coromandel, la couleur noire de l'Africain occidental, celle de cuivre du sauvage qui habite le détroit de Darien. Le séjour des lapins parmi les hommes ne donne-t-il pas à leurs yeux bruns, la couleur rouge, qui distingue les yeux de l'Albinos?

Ce qu'enseigne la Philosophie.

« La philosophie nous enseigne d'adorer Dieu, de servir » le roi, d'aimer le prochain: » Mais ces maximes, dont M. de V.... fait honneur à la philosophie, n'ont-elles pas leur source dans la religion? et combien l'adoration de l'être suprême, que celle-ci nous ordonne, n'est-elle pas supérieure à celle que la philosophie inspire à un païen honnête? avec quel orgueil un Sénèque n'osa-t-il pas élever le sage au-dessus des Dieux? comment la philosophie eût-elle même été capable de donner la moindre force à ce précepte, tandis qu'elle ne nous offre que des doutes sur la nature, et l'existence de Dieu, qu'aujourd'hui elle croit un être suprême qu'elle rejette le lendemain, ou dont la divinité n'est autre chose que cet univers, ce qui est la vraie conclusion où conduit la doctrine des Stoïciens, quoiqu'ils ne l'aient pas exprimée en termes formels; un autre philosophe rejette toutes les divinités, qui ne sont à ses yeux que des hommes ou des fables, pendant que l'indifférent Epicurien admet

tous les dieux de sa patrie, parce que le peuple les honore, mais en leur refusant les attributs inséparables de la nature divine; et même un grand nombre de philosophes, et les plus subtils d'entre eux, n'en reconnaissent aucun; M. de V.... lui-même ne parle pas toujours de l'être suprême avec la vénération qu'une créature comblée d'autant de faveurs doit à l'auteur de son existence.

Aimez les hommes; mais le commentaire dit: aimez ceux qui nous aiment et qui nous sont utiles, et la philosophie de M. de V.... dit: aimez le ministre qui est en place, l'homme d'esprit qui sait rendre justice à nos talens, bien éloigné du précepte de la religion, qui nous enseigne d'aimer ceux qui nous haïssent; de faire du bien à ceux qui nous ont offensés, d'en faire encore à ceux qui sont hors d'état de nous le rendre.

Si la loi naturelle est suffisante sans la Révélation.

A l'occasion de ce que M. de V.... dit sur la loi naturelle, nous croyons devoir avertir la classe des lecteurs, dont le jugement n'a pas encore acquis la solidité que donnent l'âge et l'expérience, que l'auteur n'a ici d'autre dessein que de chercher à faire envisager la révélation comme un bienfait dont on peut aisément se passer, puisque Dieu a eu soin de graver dans le cœur de l'homme une loi naturelle suffisante pour le diriger. Tous les peuples, dit-il, reconnaissent cette loi, un Dieu juste et vengeur du crime.

Il dit trop: tout homme est doué de la faculté de connaître Dieu, de distinguer le bien du mal; mais quelle distance de cette faculté au sentiment d'une pleine conviction? la voix qui nous dit: Adore un Dieu! n'a point assez de force pour pénétrer dans nos âmes; aussi ne fût-elle point entendue à Rome, dans la Grèce, à la Chine, encore moins chez les nations non civilisées; aucun de ces peuples n'offrit ses adorations à l'être suprême. Cicéron avoue de bonne foi ses doutes sur l'existence d'un Dieu: doutes qui approchaient même plus de la négative; les nombreux sectateurs d'Épicure, quoiqu'ils n'attaquassent pas ouvertement les divinités reçues, n'en reconnaissaient cependant aucune. La même voix de la nature ne s'explique pas plus clairement sur la morale, qui doit diriger nos actions dans

cette vie. Chaque individu aspire plutôt à une monarchie universelle; l'homme cherche à s'approprier tout ce qu'il désire, et tout ce qui est placé entre lui et l'objet de ses désirs encourt sa haine; en parcourant les immortels écrits d'Homère, et les récits des voyageurs modernes, nous trouvons partout que les peuples ne jugent point de la valeur de l'homme d'après ses vertus, sa justice, son humilité, son amour pour la vérité et sa continence; mais qu'ils se réunissent tous à préférer celui qui a assez de force et de talent pour faire respecter sa volonté; l'aveu est humiliant; mais, nous-mêmes, qui sommes éclairés par les lumières de l'Évangile, n'apprécions-nous pas le plus souvent les hommes d'après les mêmes principes?

La morale des Grecs et des Romains était, comme Zeland l'a démontré de la manière la plus évidente, froide, peu déterminée, et incapable d'influer sur les mœurs; ne connaissant point leur créateur, ils ne pouvaient avoir que des notions vagues de ce qu'ils devaient à leur prochain : la plupart des vices étaient permis ou du moins tolérés; il s'en trouvait même qui étaient en honneur chez eux, comme l'orgueil, cette source de notre corruption; l'humilité était un vice aux yeux d'Aristote.

Etat primitif des hommes.

M. de V.... est séduisant, lorsqu'il parle de l'ignorance et de l'état sauvage des hommes de l'antiquité la plus reculée, de l'établissement des sociétés, et de la lenteur avec laquelle les peuples sont parvenus à polir leurs esprits et leurs mœurs; ces traits ne sont dangereux que parce que l'auteur y a mêlé quelques vérités, quoique le fond soit directement opposé à la révélation. Il prétend que dans leur origine les hommes étaient ce que les peuplades errantes de l'Amérique et de l'intérieur de l'Afrique sont de nos jours; mais où prendra-t-il la preuve de cette hypothèse? nous ne trouvons dans l'histoire ancienne de Moïse, des Indiens, des Perses, des Égyptiens, et même de son peuple favori, des Chinois, aucun vestige d'un pareil état sauvage des premiers hommes. Toutes les nations de l'Orient prétendent avoir eu dans leur première origine des héros et des dieux pour chefs; la Chine reconnaît l'ancien Hoangti pour l'auteur de ses sciences, de ses arts, et particulièrement de l'a-

natomie : ils avouent même que leurs artistes modernes sont bien loin de la perfection des anciens ; les Égyptiens font remonter leurs fameux édifices et leurs arts d'un grand nombre de siècles plus haut que ne commence l'histoire des autres nations, leurs canaux sont presque aussi anciens que leur état civil ; les Occidentaux nous dépeignent aussi bien que les Indiens le premier monde comme le siècle de la vertu et de la félicité ; et ce siècle fortuné, antérieur aux vices et aux rois, pourrait-il être comparé à l'état d'un peuple sauvage, aux mœurs féroces des Patagons, des peuples larrons des terres australes, ou des nations guerrières de l'Amérique septentrionale ? des outils de fer, des couteaux qu'on a trouvés dans les rochers profonds près d'Œningue, qui ne peuvent s'y être perdus que lorsque ces rochers n'étaient encore qu'un limon fluide, prouvent clairement qu'il a existé dans les siècles les plus reculés et avant le déluge général, des hommes qui possédaient les arts et savaient manier les métaux ; nous puisons encore la même preuve dans les différentes sortes de blé qu'on trouve imprimées dans l'ardoise.

Les observations astronomiques des Egyptiens, dont Ptolomée nous a laissé un recueil, ont engagé Bailly à conclure qu'il a existé avant les Egyptiens, que nous connaissons, des peuples de beaucoup supérieurs dans cette science à leurs descendans. M. de V.... avait de bonnes raisons pour métamorphoser les premiers hommes en sauvages, auxquels la frayeur et la crainte du tonnerre donnèrent, selon lui, les premières notions de la divinité, dont ils voulaient apaiser le courroux par des sacrifices et des offrandes de lait ; s'imaginant que semblables aux hommes, ces êtres invisibles, assez puissans pour nuire, se laisseraient toucher par des présens.

Il est vrai que de pareilles divinités sont l'objet du culte de plusieurs nations. Mais consultez là-dessus les livres les plus anciens des Chinois, des Perses et des Indiens, et vous verrez qu'ils reconnaissent un seul Dieu, sage et bienfaisant, même le Tien des Chinois rejette le tyran Tschen dans les déclarations de guerre de Wuwang ; c'est ainsi, disaient-ils, que Dieu abhorre le crime et appelle le nouveau roi à venger les peuples opprimés. Je ne pousse pas mes conséquences plus loin. Ram-

say a déjà démontré que les peuples les plus anciens reconnaissent, non-seulement un Dieu vengeur du crime, mais encore un médiateur appelé à réconcilier Dieu et l'homme. M. de V... prétend que les hommes vécurent pendant un grand nombre de siècles à la manière des sauvages, et selon les principes de Rousseau, que leur morale n'a eu d'autre source que leur attachement pour leurs femmes et leurs enfants, et que le reste est l'ouvrage de la raison universelle, que Dieu grava dans tous les cœurs pour leur enseigner la différence entre le juste et l'injuste; que la parole n'est que l'imitation des cris qui expriment nos besoins, et que c'est la raison pour laquelle les mots des peuples les plus anciens ne sont que des monosyllabes.

Il y a quelque chose de vrai dans tout cela; l'exemple des Chinois, des Perses, des Juifs, des Indiens et des Egyptiens, prouve qu'un seul Dieu était l'objet du culte des peuples les plus anciens; cette connaissance de l'Etre-Suprême est sans doute plus parfaite que celle qui s'est conservée chez quelques peuples sauvages de l'Amérique. L'âme de Pharaon était saisie de la crainte de faire du mal, parce que Dieu l'abhorre, au lieu que cette idée ne dirige point les actions des Esquimaux, ou des autres peuples de l'Amérique; c'est dans cette crainte d'un Dieu bienfaisant, rémunérateur et vengeur, que nous trouvons la source des vertus sublimes, de la continence et de l'empire sur nos désirs déréglés qui dirigeaient l'âme de Pharaon, et que les sauvages n'ont jamais connues.

Mais l'histoire du monde ne nous montre nulle part qu'il fallait un si grand nombre de siècles pour civiliser un peuple sauvage. Manco-Capac changea les anciens habitans du Pérou, qui vivaient commme le premier homme de Rousseau, en artistes, ou sujets policés et soumis à des lois, au lieu que M. de V.. fait végéter les Chaldéens pendant quatre cent soixante-dix mille ans, avant qu'ils aient pu former une année lunaire, encore trouve-t-il que ce nombre de siècles est peu de chose.

L'invention des arts, qui est l'ouvrage des premiers siècles, les édifices et les canaux des Egyptiens, prouvent assez clairement qu'il ne faut pas une longue suite de siècles pour civiliser un peuple. Manco-Capac ne fit-il pas en peu d'années des

Péruviens, dont le tigre était la première divinité, un peuple tout nouveau, un peuple laborieux, heureux et dirigé par des lois justes ?

Sur la magie.

Ce sujet est très-difficile à expliquer, parce qu'il n'existe plus de nos jours d'exemple digne de foi, de l'influence que les esprits malins peuvent avoir sur les corps, quoique le défaut d'exemples modernes ne suffise point pour prouver qu'il n'a jamais existé de magie. Ce que Plutarque, un des auteurs les plus censés du paganisme, nous rapporte du silence forcé des anciens oracles, mérite notre plus grande attention ; si les oracles ont été en tout ou en partie, l'ouvrage des démons, comme Socrate paraît l'avoir cru, nous sommes en droit d'en conclure, que l'apparition de Jésus a brisé le pouvoir de ces esprits malins, ce qui jetterait en même tems de la lumière sur la disparition de la magie ; mais si ces mêmes oracles furent l'effet de l'imposture, il n'est pas moins remarquable que les prêtres païens, qui en tiraient la plus grande partie de leur subsistance, aient précisément choisi le tems de l'apparition de Jésus, pour mettre fin à leurs impostures. La superstition n'avait encore rien perdu de sa funeste influence sur les hommes : tout le monde sait la confiance sans borne dont Néron honora une statue de la Victoire, qu'il croyait lui avoir sauvé la vie.

Encore sur les coquillages.

M. de V... ne peut se résoudre d'abandonner son système au sujet des coquillages. Des singes et des pélerins ont, selon lui, transporté sur les montagnes ces couches immenses de coraux et d'animaux marins. Selon le même auteur célèbre, les anguilles qui peuplent blé pourri ne sont point des animaux. N'est-ce pas exiger l'impossible que de vouloir nous forcer d'adopter aveuglement l'opinion d'un poète qui n'a jamais fait ni des coquillages, ni des anguilles de blé, le sujet de ses observations ou de ses expériences, et de rejeter celle des Rofredi, Fontana, Spallanzani, Néedham, qui en ont fait depuis tant d'années l'objet de leurs recherches les plus exactes, ou d'un si grand nombre de savans de toutes les nations qui

ont fait d'aussi riches collections de coquillages et de pétrifications, et ont fait voir de la manière la plus évidente que les coquillages et les impressions des animaux marins, de même que les impressions des plantes des Antilles, se trouvent répandues sur toutes les montagnes de notre globe et même en si grande quantité que les forces réunies de tous les hommes n'eussent jamais pu les transporter en ces lieux.

Epoque de la venue de Jésus-Christ.

M. de V... revient au P. Fréret, et fait remonter l'histoire de Jésus aux jours de Jean Hircan; il ajoute que les Evangiles ne furent composés que sous les Antonins : autant d'assertions qui ne méritent pas d'être refutées; les auteurs païens, et même les ennemis de Jésus, se réunissent à placer sa mort sous le règne de Tibère; le martyre de l'apôtre Jacques attesté par l'historien Josephe, ne peut qu'avoir suivi de près la mort du divin Rédempteur; Ignace et Clément, qui vivaient sur la fin du premier siècle, étaient contemporains des Apôtres, et par conséquent peu éloignés des jours où Jésus accomplit son sacrifice pour les péchés du monde; cependant ils citent des passages sans nombre de nos Evangiles; je les ai devant mes yeux; ils insèrent même dans leurs écrits, dont l'antiquité n'a jamais été révoquée en doute, plusieurs centaines de ces passages, qui sont rapportés textuellement ou revêtus d'autres expressions. Suétone et Tacite se trouvent parfaitement d'accord avec les auteurs chrétiens en des termes qui ne s'accordent pas moins avec les mœurs et les préceptes des tems apostoliques; l'objection à laquelle M. de V.... revient, que, des sectaires supposèrent de faux évangiles, et que par conséquent les chrétiens qui scellèrent de leur sang la confession du nom de Jésus, ne sauraient être les témoins de la vérité, se réfute d'elle-même.

Que la pluie la plus abondante ne peut hausser les eaux que de 30 pouces.

Ce qui prouve que le déluge n'est qu'une fable. Le contraire de cette assertion est démontré par l'expérience; il y a des pays et des saisons où la pluie élève les eaux jusqu'à 70 pouces. Il n'y a pas encore 30 ans que, dans l'espace de 15 jours, les eaux

de la pluie s'élevèrent, dans les environs d'Odern et Coblentz, jusqu'à 54 pouces; encore ne prétendons-nous point expliquer le déluge d'après le cours ordinaire de la nature. Moïse dit que les écluses du ciel et les abîmes de la terre s'ouvrirent; le déluge doit donc être attribué à des causes surnaturelles. Mais il ne s'agit point ici de donner essor à nos conjectures; il suffit que la terre ait été peuplée, avant cette catastrophe, d'animaux et de plantes comme elle l'est à présent, jusqu'aux sommets de nos Alpes les plus élevés, que ce déluge ait été universel, et qu'après cet évnéement nous trouvions les mêmes animaux, dont les débris se sont conservés dans des rochers; que les pierres ayant conservé des traces reconnaissables des insectes; il a donc existé un moyen de sauver du désastre général une partie des animaux du premier monde, et d'en conserver les espèces après ce terrible évènement; ce n'est point Moïse seul qui nous indique l'arche comme ce moyen, son récit est encore confirmé par l'histoire chaldéenne de Xisutrus, par les médailles d'aimans et les traditions d'autres peuples; il serait en effet très-difficile de s'imaginer un autre moyen; or, dès qu'une histoire est certaine et prouvée par toute la nature, il faut bien qu'elle soit aussi possible, de même que les moyens dont la Providence suprême s'est servie, quand même nous serions hors d'état de lever les difficultés qui se présentent au sujet de ces moyens.

J'avoue que j'ai hésité jusqu'à présent de me servir de la médaille d'Apamée, pour prouver que la tradition de l'arche avait passé chez les Grecs; mais l'apologie de Briant et les objections formées contre l'authenticité de cette médaille, servent également à me convaincre que cette médaille est une preuve sans réplique que les Grecs adoptèrent dans leurs monumens publics l'histoire du déluge, telle que Moïse la raconte. Nous trouvons sur la médaille l'arche, le pigeon, la branche d'olivier, et même le nom de Noé, qui seul fut l'objet des objections des adversaires de Briant, qui ne doutaient nullement de l'authenticité de la médaille; ils attachaient seulement un autre sens aux lettres qui composaient le nom de Noé; mais le rapport trop visible entre ce nom et les figures qui l'accompagnent ne nous laisse aucun doute que l'histoire de l'arche,

telle que nous la trouvons dans la Bible, n'ait été reçue de la nation chez laquelle cette médaille a été frappée. Le surnom de Kibotos, qu'on donnait à la ville d'Apamée, n'était pas moins fondé sur ce grand événement.

Sur les oracles sibyllins.

Quoique le christianisme soit de plusieurs siècles postérieur aux prédictions des sibylles, elles ont un rapport si visible avec les prophéties de l'Ancien Testament et les caractères du Messie, qu'il n'est pas possible d'en chercher l'accomplissement ailleurs. La quatrième églogue de Virgile en est une preuve. Quel autre enfant a produit par sa naissance une nouvelle chaîne d'événemens, ramené les jours heureux du siècle d'or et une paix générale entre toutes les créatures? Il se peut que les auteurs des poésies postérieures des sibylles se servissent des anciennes, connues à Rome dans les premiers siècles de cette république, comme d'un fondement sur lequel ils établirent en forme de prophéties le récit des faits, arrivés ou de leurs jours ou peu de tems avant eux; il se peut encore que leur dessein fût plutôt de laisser un monument de leur joie sur la naissance du Messie et les vérités de ce grand événement, que d'en imposer à l'univers, comme Virgile ne s'était proposé d'autre but que de faire de ces anciennes prophéties le sujet d'un de ses poèmes les plus admirables.

Traditions septentrionales.

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

DES GROENLANDAIS.

Les habitans sauvages de ce grand pays des terres arctiques, qui fut découvert en 982, sont petits; ils ont à peine cinq pieds; leurs mœurs, leur habillement et leurs figures ressemblent à ceux des Esquimaux, dont on les croit les ancêtres. Ils croient à un Etre supérieur qu'ils appellent *Torngarsuk*, dont la nature est plutôt méchante que bonne; mais il n'est ni aimé ni redouté, et on manifeste pour lui fort peu de respect. Quand un Groënlandais est en bonne santé ou que sa chasse est productive, il ne s'occupe en aucune façon de Torngarsuk, et ne lui adresse ni offrandes ni prières; mais quand il est affecté de quelque maladie ou de quelque chagrin, et que le poisson abandonne les côtes, il a recours au sorcier, qu'on regarde dans ce pays comme en relation avec la Divinité.

Les Groënlandais croient à l'immortalité de l'âme, si l'on peut appeler de ce nom l'idée qu'ils ont de deux résidences, l'une dans le ciel et l'autre sous terre. Mais il faut ajouter que la démeure qui est sous terre est la plus heureuse et la seule désirable, parce que selon eux, elle jouit d'une température plus douce et plus chaude, et que la glace et la neige n'y pénètrent jamais. La partie la plus gracieuse de leur religion, c'est qu'ils s'imaginent que les lumières qui brillent au ciel sont les âmes des morts qui furent vertueux durant toute leur vie.

Ces peuples redoutent singulièrement les apparitions noctur-

nes. La solitude dans laquelle ils vivent, et la longue obscurité qui couvre ces régions arctiques, pendant laquelle le sens de la vue est si borné, et le sens de l'ouïe si souvent frappé par des sons inconnus et effrayans, ont conduit ces peuples à la croyance des apparitions surnaturelles. Il n'y a pas de doute que les fréquens accidens qui mettent fin à la vie d'un grand nombre de Groenlandais, pendant les tempêtes et leurs longues pêches, ont dû surprendre leur imagination. On entend, disent-ils, au milieu des ténèbres de la nuit, les esprits de ceux qui ont péri dans la mer, s'approcher de la grève en frappant la glace avec leurs bâtons, du fond de leur barque, et pousser ensuite un profond gémissement, car c'est pour la dernière fois qu'ils montent dans leur kajak (barque) favorite. Souvent aussi on les aperçoit dans leur hutte, tristement assis sur les peaux qui leur servent de lit, comme s'ils veillaient à la faible lueur de leurs lampes, ou s'ils voulaient encore une fois se livrer à l'allégresse et au plaisir.

Les rochers qui bordent ces côtes sauvages possèdent aussi leurs esprits, qui sont d'une nature fort dangereuse, car ils viennent pendant la nuit dans les huttes, et volent les provisions; mais quelques naturels croient aussi que ces derniers sont des Groenlandais qui, soit par caractère, soit par suite de mauvais traitement, ont abandonné la société pour toujours, et ont cherché un asile dans les montagnes. Il n'y a pas de doute que ceux-ci profitent des craintes de ces sauvages pour vivre à leurs dépens.

A la mort d'un Groenlandais on a coutume de lui attacher ensemble les jambes et de le mettre dans la tombe, en hiver, à travers la fenêtre, et, en été, derrière la hutte, afin que les spectres ne puissent pas l'exhumer.

Ces peuples croient en outre au spectre de mer, qui est bien plus redoutable. Ce spectre apparaît avant quelque catastrophe; on le rencontre enveloppé d'une longue robe blanche, dans un champ de glace, quelquefois sur le bord de la mer, et ses tristes gémissemens se font entendre à une grande distance. Ceux qui le rencontrent savent que quelque grand malheur les menace; on dit qu'on lui a entendu proférer des paroles, et c'étaient toujours des paroles de mort.

Ces peuples superstitieux croient encore à d'autres êtres surnaturels.

Mermel est un enfant au joli visage et à la longue chevelure, qu'on rencontre au bord de la mer, et plus souvent dans des îles désertes, où il fait entendre des chants harmonieux qui invitent les pêcheurs à venir vers lui; mais ceux qui ont l'imprudence de se fier à cette voix ne revoient plus leur patrie.

Elversortok est un être surnaturel qui, comme le vampire des Grecs, se nourrit de la chair des morts, et fréquente les lieux de sépulture.

Enfin, *Ignersoit* est un spectre qui vit au sommet des montagnes, mais il n'est nullement dangereux. Il invite souvent un Groenlandais à venir le trouver sur les pics où il établit sa demeure, mais dans le seul but de jouir de sa société. Ignersoit se montre quelquefois aussi sur la côte, et alors il brille comme un météore. (*Extracts from the Moraviar Mission.*)



NOUVELLES ET MÉLANGES.

Catholicisme et protestantisme. — Leur conduite respective lors du choléra-morbus dans les Etats-Unis et au Canada. — Les Etats-Unis ont subi aussi leur épreuve de choléra ; et là, comme en Europe, le clergé catholique et les sœurs de la Charité se sont montrés dignes de leur vocation. Leur dévouement a fait d'autant plus d'impression sur les protestans que ceux-ci sont abandonnés par leurs ministres au moment du danger, et qu'ils ne pouvaient à tout prix trouver d'infirmières pour leurs hôpitaux. Aussi à Philadelphie et à Baltimore, on demanda des sœurs de la Charité d'Emmitzburg ; treize partirent immédiatement pour Philadelphie, et quand, quinze jours après, la même demande arriva de Baltimore, neuf autres se mirent en route. L'une d'elles mourut presqu'en arrivant. On en envoya deux nouvelles. Cet empressement de ces bonnes filles à se jeter au milieu du danger pour se rendre utiles au prochain a été un grand exemple, et les gazettes du pays n'ont pu s'en taire. Les autorités civiles ont plus d'une fois payé leur tribut d'estime et de reconnaissance aux sœurs. A Baltimore, la mairie et son conseil ont fait à cet égard plus qu'elles n'auraient voulu. Deux des sœurs sont mortes à l'hôpital de cette ville, les sœurs Marie-Françoise et Marie-Georges. Le maire voulut suivre leur convoi, et écrivit à la maison de Saint-Joseph une lettre pleine de témoignages de regret. Le ton seul de cette lettre eût paru fort singulier à ces libéraux impies et farouches qui, en Europe, rougiraient d'honorer du moindre regard un dévouement inspiré par la religion. Puisqu'ils aiment à prendre l'Amérique pour modèle, qu'ils sachent qu'on y admire une héroïque charité.

Aujourd'hui le choléra a beaucoup diminué à Philadelphie, et à Baltimore on commence à s'en croire quitte. New-York a été la ville la plus maltraitée. Quand le choléra y commença, l'évêque catho-

lique, M. Dubois, faisait au loin sa visite dans son vaste diocèse; il avait 30,000 catholiques à visiter sur la ligne frontière du Canada. Il parcourut seul plusieurs milles, passant les journées à entendre les confessions de ces pauvres catholiques abandonnés, et à assister à leurs maladies; car le choléra se répandait sur sa route. Son ministère à été pénible, mais consolant. A New-York, les prêtres de la ville ont été accablés de fatigues; un y est mort et un autre à Rochester. Dans le Canada, le zèle du clergé n'a pas été moindre qu'ailleurs.

Montréal a perdu un dixième de sa population, deux mille et quelques cents de ses habitans, du moins à en juger par les états qu'a publiés l'administration; car il se pourrait que le mal eût été encore plus grand. Pendant le fort de la maladie, les prêtres du séminaire avaient constamment des chevaux prêts jour et nuit, pour se transporter partout où on les appelait. Ils ont été demandés par les protestans comme par les catholiques, et plusieurs des premiers se sont convertis. Les gazettes ont elles-mêmes remarqué le contraste de la conduite du clergé catholique et du clergé protestant, et en effet tout le monde en était frappé. C'était le sujet ordinaire des conversations. On ne pouvait s'expliquer l'extrême prudence des uns comparée à l'empressement des autres à braver tous les périls pour le salut de leurs frères. (*Courrier de la Meuse.*)

Condition et état social actuel des Indiens, d'après le rapport authentique d'un de leurs brahmes, arrivé récemment à Londres. — Le savant rajah Rammohun Roy, appelé par le bureau de contrôle de Londres pour donner des explications sur la condition des peuples de l'Inde, a fourni des détails fort curieux sur cette matière. En voici le résumé:

Malgré les différences, sous le rapport physique, qu'on remarque parmi les habitans dans un pays aussi étendu que l'Inde, néanmoins ceux-ci sont généralement moins robustes que les nations du Nord. Cette faiblesse est due à la chaleur du climat, à la nourriture que prescrit le préjugé religieux, et au défaut d'exercice corporel et d'activité, suite naturelle de la fertilité du sol. Les musulmans indiens qui font usage de nourriture animale se distinguent par une plus grande activité et par plus de vigueur. Relativement à la condition

morale, les paysans qui vivent loin des villes et des cours de justice, surtout dans le nord, se distinguent par leur moralité, leur innocence et leur modération; ils sont simples, honnêtes, indépendans et religieux.

Les habitans des villes, dont les principes ont été altérés par leurs relations avec les étrangers, ont perdu leur caractère originel : tous ont des vices, et souvent on les voit servir d'instrumens pour des crimes. Cette classe, toutefois, renferme un grand nombre d'honorables exceptions. La troisième classe est celle des fermiers (*zemindars*), des gens de loi, et de tous ceux qui n'ont d'autre moyen d'existence que leur adresse, ou qui ne peuvent, faute de moyens, se livrer au commerce, etc.; ce sont en général les Indiens les plus dégradés sous le rapport de la moralité; quelques-uns cependant se distinguent par une conduite honorable.

A Calcutta, les ouvriers habiles, tels que les charpentiers, serruriers, gagnent 25 à 30 fr. par mois; ceux qui le sont moins, environ 12 à 15 fr.; les maçons autant; les manœuvres, 9 à 10 fr., les jardiniers, les gens des fermes et les porte-palanquins, 10 fr. par mois. Dans les autres villes les salaires sont moindres.

Dans le Bengale le peuple vit de riz, de quelques végétaux, de sel, d'épices et de poisson. Dans les provinces supérieures, on remplace le riz par de la farine de froment ou de bajarah (millet). Les Mahométans ajoutent de la viande à ces alimens. Un adulte, au Bengale, consomme de une livre à une livre et demie de riz par jour.

Dans le haut Bengale et les provinces occidentales supérieures, les Indiens n'habitent que des huttes construites en boue et en terre; au Bengale oriental, les chaumières sont construites en paille, en nattes et échalas; les hautes classes seules occupent des maisons en briques et ciment.

Les Indous, dans les provinces supérieures, portent un turban, un chadar ou pièce d'étoffe de coton autour du tronc, et une autre pièce serrée autour des reins, descendant jusqu'aux genoux; souvent sous le chadar ils portent un gilet serré. Ceux des provinces inférieures vont tête nue, la pièce d'étoffe inférieure est chez eux plus ouverte, mais tombe jusqu'à la cheville. Les classes les plus pauvres n'ont qu'une bande d'étoffe autour des reins, par respect pour les mœurs publiques. Partout les musulmans portent le turban et sont mieux habillés. Les classes élevées se distinguent par le luxe de leurs vêtemens.

La population croît avec une extrême rapidité par suite des mariages précoces du peuple, et parce que les hommes abandonnent rarement leur famille, et ne sortent jamais de leur patrie. La misère, la famine et le choléra-morbus mettent fréquemment des bornes à son essor, et donnent un peu plus d'aisance à ceux qui échappent à ces fléaux.

Les Mahométans, en fait d'industrie, sont plus actifs que les Indous, mais ces derniers sont plus patiens, plus attentifs et plus soigneux; ceux des provinces supérieures ne le cèdent même pas en industrie et en activité aux Mahométans. Les Indous ne sont inférieurs à aucun peuple sous le rapport de la capacité, et sont susceptibles d'atteindre la plus haute civilisation. La science dans l'Inde, depuis l'invasion musulmane, a beaucoup perdu de sa splendeur, et a même presque entièrement disparu, excepté toutefois parmi les bramines de quelques parties du Décan et de la partie orientale de l'Inde plus éloignée du siége du pouvoir musulman. Les Mahométans, aussi bien que les Indous des hautes classes, cultivent les littératures persane et arabe, quelques-uns étudient le sanskrit, et parmi ces érudits, il s'en trouve de fort distingués par leurs connaissances, mais ignorés des Européens.

Sous le rapport de l'éducation et des manières, les individus élevés à la cour des princes du pays ont une délicatesse et une politesse achevées. On rencontre encore, comme à Bénarès, quelques séminaires pour l'éducation, entretenus aux frais des princes ou des gens opulens, mais non d'une manière constante et régulière. Quant au collége indou de Calcutta, fondé sous les auspices du gouvernement anglais, il pèche par la base fondamentale, puisqu'on y enseigne les sciences et la littérature sans l'appui des principes de la religion.

Les paysans indous paraissent indifférens sur le pouvoir qu'exerce l'Angleterre sur leur pays, ou ignorent que ce pouvoir existe. Les gens des hautes classes n'ont pour lui aucune sympathie, excepté toutefois ceux qui sont engagés dans quelques spéculations commerciales, et ceux qui, plus éclairés, prévoient les avantages que les lois anglaises pourront un jour procurer aux Indes. Le seul moyen de s'attacher les hautes classes serait de les élever, suivant leur capacité, aux fonctions et dignités qui imposent le respect et témoignent la confiance. (*Asiat. journ.* avril.)

Adam et Eve de l'Océanie. — Le fait suivant découvert dans l'Océanie, et qui se reproduit, comme on sait, à la fois dans les contrées les plus orientales de l'Asie et dans les monumens du vieux Mexique, vient ajouter un nouveau témoignage en faveur du récit mosaïque. C'est pourquoi nous avons jugé utile de le recueillir.

Bas-relief de Java. A la séance du 19 mai de la société asiatique de Londres, M. Palm de Sourabaya, dans l'île de Java, a exposé un ancien monument très-curieux de sculpture qui représente, dit-on, l'histoire d'Adam et d'Eve des Javanais. D'un côté de la pierre et au milieu, on voit un arbre chargé de fruits et couvert d'oiseaux d'espèces diverses ; un serpent est roulé autour de son tronc, et s'élève jusque dans son feuillage. Une figure d'homme se tient debout d'un côté de cet arbre, et une figure de femme de l'autre ; toutes deux ont le corps couvert d'une draperie ; tout ce tableau est entouré par deux serpens qui en forment l'encadrement, et dont les queues s'élancent au milieu du sommet. De l'autre côté de la pierre on voit trois arbres, celui du milieu présente deux tiges qui s'enlacent au milieu du sommet. La pierre a trois pieds deux pouces anglais de largeur et deux pieds dix-huit pouces de hauteur.

(*The Asiatic journal.* juin.)

Bulletin Bibliographique.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE.

Le mois de Jésus, ou le mois de janvier, consacré à Jésus-Christ, et sanctifié par des méditations pour chaque jour du mois, avec des prières et des exemples. A Lyon, chez Périsse.

Manuel chrétien, ou de la connaissance, de l'amour, de l'imitation et de la présence de N. S. J. C. chez Séguin, à Avignon.

Méditations de l'enfance, ou réflexions sur l'enfance de N. S. J., pour chaque jour de la quarantaine de Noël. Chez Olive, à Marseille.

Méditations sur les principaux mystères de la passion de N. S. J., pour toutes les octaves des fêtes de la Croix, avec une instruction préliminaire sur l'oraison analogue à ces méditations; par le P. Maximilien de Bernezay. A Lyon, chez Périsse.

Pratique de l'amour envers J. C., tirée des paroles de S. Paul, présentée aux âmes qui désirent assurer leur salut éternel et tendre à la perfection; par le B. Alphonse de Liguori. A Lyon, chez Périsse.

LITTÉRATURE PROFANE.

Adieu à l'Angleterre, par le comte Achille de Jouffroy, in-8°. Prix: 1 fr. 50 cent. A Paris, chez Paul Méquignon, rue Belle-Chasse, n° 6; Levavasseur, libraire au Palais-Royal.

De l'éducation publique, considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation, et les besoins actuels de la France; par F. Ch. L. Naville, de Genève. Prix: 7 fr.

Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel de toutes les connaissances nécessaires, utiles ou agréables dans la vie sociale, et relatives aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'histoire, à la géographie, etc., avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages les plus célèbres, morts et vivans, composée par une société de savans, de littérateurs, et d'artistes français et étrangers.

Etudes sur Virgile, comparé avec tous les poètes épiques et dramatiques des anciens et des modernes. Par P. F. Tissot. A Paris, chez Furne, libraire, quai des Augustins. L'ouvrage, formant 4 v. in-8°, sera publié en huit livraisons, chacune de 2 fr. 50.

La Propriété. Journal d'architecture civile et rurale, des beaux-arts et d'économie sociale. A Paris, rue de Provence, n° 46. Prix annuel: 20 f.

Le Rénovateur. Journal des libertés provinciales et communales, paraîtra tous les jours. Prix pour trois mois: 18 fr.

Musée de peinture et de sculpture, ou recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, dessiné et gravé à l'eau-forte par Reveil, avec des notes descriptives, critiques et historiques. A Paris, chez Audot, rue du Paon, n° 8. Prix de chaque livraison: 1 f.

Voyage aux Indes orientales par le nord de l'Europe. A Paris, chez Artus Bertrand, rue Hautefeuille.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

S

T

V

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Supplément

AU N° 30, TOME V, PAGE 436 DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Statistique religieuse du globe.

BIBLIOGRAPHIE DU XIVe SIÈCLE [1].

Dans la première édition des *Annales*, nous nous étions bornés à donner la liste des *principaux auteurs ecclésiastiques* de ce siècle. Mais quelques-uns de nos abonnés nous ayant manifesté le désir de voir continuer le tableau complet des auteurs, tel que nous l'avons fait pour les siècles précédens, nous nous sommes rendus à ce vœu; nous l'avons dépassé même, en essayant de donner un *tableau général de la littérature* de ce siècle. Quelque abrégé que soit ce tableau, nous le croyons utile, non-seulement pour les théologiens, les philosophes, les historiens, et pour tous ceux qui font des recherches sur cette époque; mais encore nous pensons que la simple lecture donnera une idée convenable de l'esprit général et du mouvement des idées pendant le 14e siècle.

L'état politique de l'Italie, et on peut le dire de l'orient et de l'occident était déplorable. Partout les factions et les guerres. Et cependant le goût des lettres était devenu une espèce de passion, même chez les princes et les rois. « Pour moi, disait Ro-
» bert d'Anjou, surnommé, à si juste raison, *le bon et le sage*, écri-

[1] La Bibliographie des siècles précédens se trouve dans les N°s 9, 11, 15, 17, 21, 25, 27 des *Annales*.

»vant à Pétrarque, je jure que les lettres me sont bien plus »douces et bien plus chères que mon propre royaume, et s'il »fallait me séparer de l'un d'eux, je me verrais plus tranquil- »lement privé de mon diadème que de mes auteurs chéris.»

Cependant ce goût pour la littérature ne s'attachait encore qu'aux *auteurs latins*. La langue *grecque* était presque inconnue. Pétrarque ne comptait en Italie que *dix* hommes qui fussent capables de lire dans l'original, l'Homère que lui envoya de Constantinople Nicolas Sigéros. Léonce Pilate et Nicolas Niccoli furent les premiers à le traduire. *Barlaam*, *Jean Malpaghino* dit *Jean de Ravenne*, *Léonce Pilate*, mais surtout *Manuel ou Emmanuel Chrysoloras*, mort dans le 15e siècle, furent les véritables propagateurs de langue grecque en Occident.—C'est à cette époque que se sont perdus le livre de Cicéron *de Gloriâ*, et celui de Varron, *Libri rerum divinarum et humanarum*.—De ce siècle date la découverte du papier coton et du papier chiffon, qui remplacèrent le parchemin. Le nombre des copistes et des livres s'accrut, mais l'art de la calligraphie tomba entre des mains ignorantes et dégénéra. Aussi les manuscrits de cette époque sont peu estimés.

AUTEURS ET ÉCRIVAINS DIVERS.

Vivait en 1301. Cavalcanti (Guido),

Poète et philosophe florentin. On a de lui *Règles pour bien écrire*; *Sonnets* et *Canzoni*; *Florence*, 1527, in-8°, dans un *Recueil d'anciens poètes italiens*, fort rare.

Mort en 1303. Dinus,

Jurisconsulte florentin. Il a laissé : *Commentarium in librum VI decretalium.* — *Concilia*, *etc.*

v. 1305. Mathæus *Blastarès*,

Moine, poète et jurisconsulte grec. On a de lui : *Catalogue des charges et des emplois de l'Eglise de Constantinople*, publié par *Jacq. Goar* dans sa *Collection bysantine* de Venise, tom. 18. — *Tableau alphabétique de ce qu'on trouve dans les canons des conciles et dans les lois des empereurs* publié, grec et latin, dans *Beveregii synodicum*. — L'article *Mariage* a été publié sous le titre de *Questions et causes matrimoniales*, dans la collection de *Lœwenklau*.

v. 1305. Henri Stéron (*Stero*),

Bavarois de l'ordre de S. Benoît, au monastère d'Altaich, en Bavière. On a de lui : *Annales ab anno Christi 1152 ad annum 1273* dans les *Scriptores R. Ger.*

v. 1305. Ebrard d'*Altaich (Altheiensis)*,

Allemand, archidiacre de Ratisbonne. On a de lui : *Annales ducum Austriæ, Bavariæ ac Sueviæ*, ab anno 1273 ad annum 1305.

v. 1306. Ptolomée *de Lucques*,

Frère prêcheur et évêque dans l'état de Venise : excommunié d'abord pour sa faiblesse à l'égard de ses neveux, puis réhabilité dans son évéché. On a de lui : *Annales ab an.* 1060 *usque ad annum* 1293. — *Historiæ eccles libri* xxiv, insérés par Muratori dans ses *Rerum ital. Scrip.* t. xi. Il reste encore plusieurs de ses ouvrages *inédits* dans la bibliothèque du Vatican.

v. 1308. George Pachimère,

Historien grec, de peu de goût et de critique, mais sage et ami de la vérité. Il a laissé *Histoire bysantine en* xiii *livres*, de 1258 à 1308, publiée par Poussines, *Rome*, 1666 et 1669, 2 vol. — *Histoire de sa vie* en vers, publiée par extraits par Villoison, *anecd. gr.*, vol. ii, p. 77. — *Une paraphrase de toute la philosophie* d'Aristote en 238 chapitres, et dont il n'a été publié que les trois parties suivantes : *Abrégé de la logique d'Aristote*, publié par Jacq. Camérarius dans ses cathégories d'Archytas, 1564, in-8°, vol. ii, p. 310. — *Paraphrase des lignes insécables* long-tems attribuée à Aristote, publiée par Jacq. Schegk, *Paris*, 1629 in 12°. — *Abrégé de la philosophie d'Aristote.* — *Paraphrase de S. Denis l'aréopagite.* — *Déclamations et exercices littéraires*, encore manuscrites à la bibliothèque de Paris.

m. 1308. Jean Duns Scot,

Anglais, de l'ordre des frères mineurs, célèbre par son ardeur pour la dispute, ce qui lui a fait donner le nom de *Docteur subtil.* On a de lui : *Commentaria in quatuor libros sententiarum.*

v. 1308. Nicéphore *Chumnus*,

Garde de l'écritoire impériale à Constantinople, puis moine sous le nom de *Nathanael*, a laissé plusieurs ouvrages de *philosophie*, de *physique*, de *rhétorique*, encore inédits.

v. 1310. Thomas *Subs* ou *Stobbes*,

Frére prêcheur d'Yorck. Il a laissé : *Chronicon de archiepiscopis ebbracensibus* ad annum usque 1273. — *Statutum ecclesiæ contra impugnantes ecclesiastica statuta.* — *De stipendiis debitis prædicatoribus verbi Dei.* — *De perfectione vitæ solitariæ.* — *De arte moriendi.*

v. 1310. Nicolas Trivetius,

Anglais, de l'ordre des frères prêcheurs. Il a laissé : *Commentaria in Genesim, in leviticum, in psalterium.* — *Catena ex patribus in universam scripturam.* — *Tractatus de peccatis et virtutibus.* — *Scutum veritatis contra impugnantes statum perfectionis.* — *Quodlibeta varia.* — *Tractatus de missa.* — *Commentarii in libros S. Augustini de civitate dei.* — *Chronicon ab anno* 1136 *ad annum* 1307, dans le *Spicilegium* de Dacher.

v. 1310. Jean *de St.-Géminien* (*De sancto Geminiano*),

De l'ordre des frères prêcheurs. On a de lui, outre des *Sermons* et des *Orai.*

sons funèbres, un livre curieux à l'usage des prédicateurs, intitulé : *De similitudinibus rerum,* dans lequel il emprunte à toute la nature des comparaisons pieuses et religieuses.

v. 1310 Manuel Bryenne,

A laissé un traité fort curieux sur *la musique*, où il ajoute au *Traité de Ptolomée* un 8e ton, que l'on croit être celui de la musique d'Eglise, déjà introduite de son tems. On le trouve dans *Wallini opera*, tom. III.

v. 1312. Hayton,

Historien d'Arménie.

M. 1312. Gaddi Gaddo (Ange),

Peintre florentin, renommé par la correction du dessin et par ses *fresques.* Il se plaisait à en composer avec des coquilles d'œuf peintes de diverses couleurs.—Gaddi (Taddeo), fils du précédent, élève de Giotto, bon peintre et bon architecte, mourut en 1352.

M. 1316. Guy de Colonne, *Œgidius Columna.*

Général des Hermites de S. Augustin, précepteur de Philippe le Bel, archevêque de Bourges, surnommé le *Docteur profond* (*fundatissimus*), et le *Docteur bienheureux.* On a de lui : *De potestate ecclesiasticâ et laicâ liber*; et de plus, un grand nombre d'autres ouvrages de philosophie, de théologie et de morale, tels que : *Commentarii in cantica canticorum. — In epistolas S. Pauli ad Rom. et ad Corint.*, etc.

v. 1317 Astesan,

Natif de la ville d'Asto en Savoie, frère mineur, savant dans les deux droits. On a de lui : *Summa casuum conscientiæ.* — Il a existé un peu après lui un autre *Astesan*, qui a écrit *Commentarii in lib. sent. et in apoc.—Sermones de tempore.*

v. 1320. Antoine André,

Frère mineur, philosophe et théologien, surnommé le *Docteur à la douce parole* (*Dulcifluus*). On a de lui : *Commentarii in philosophiam peripateticam, et in* IV *lib sententiarum.*

v. 1320. Jean Glycus,

Patriarche de Constantinople, de 1316 à 1320, a laissé des ouvrages sur la *Grammaire*, qui sont encore inédits. Un fragment de son ouvrage περὶ ὀρθότητος συντάξεως, des règles de la syntaxe, a été publié par Imm. Bekker *anecd.* vol. III, p. 1377.

. . . . Jean Charax,

Grammairien. Son ouvrage *des mots enclitiques* (se joignant à ceux qui précèdent) a été publié dans le vol. III, p. 1149 des *Anecdota gr.* de Imm. Bekker.

. . . . Theodoritus, dit *Patricius*,

Grec, a écrit un livre περὶ Πνευμάτων, *sur les Esprits.*

V. 1320. Siffridus,

Prêtre saxon. Il a laissé : *Epitome historiarum ab orbe condito*, dans le tom. I des *Rerum germ. script.*

V. 1321. Manuel Philé.

Grec d'Ephèse, grand connétable, et un des hommes distingués de ce tems. On a de lui des *épigrammes*. — Un poëme de la *Propriété des Animaux*. — *Du moine lépreux*. — *Panégyrique à l'empereur*. — *Des fleurs*. — *Une Ethopée dramatique*, ou *Eloge de Jean Cantacuzène*. — *Description de l'Eléphant*. — *Du ver à soie*. — *Une Histoire de Michel Glaba* inédite, dans la Biblioth. de Paris. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Théophile Wernsdorf, *Leipsig*, 1768; in-8°. De plus, *La vieille lascive*, poëme publié à Copenhague en 1813, par *Birgerthorlæ*.

M. 1321. Dante Alighieri,

Né à Florence en 1265; célèbre poète, esprit vif, ardent, tour à tour emporté par le délire de l'amour, de la poésie et des factions; mort à Ravenne en exil, à l'âge de 56 ans, après une vie très-agitée. Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Divina comedia* partagée en 3 actes ou récits; l'*Inferno*, le *Purgatorio* et le *Paradiso*. La première édition est de 1472, in-fol. La meilleure est celle de *Venise*, 1757, 5 vol. in-4° avec figures. La *divine comédie* a été traduite en français par *Grangier*, *Paris*, 1596 et 1597, 3 vol. in-12; par *Moutonnet de Clairfons*, *Paris*, 1776, in-8°; par *Rivarol*, *Paris*, 1785, in-8°; enfin par M. *Artaud*, en 1811, 1812 et 1813. — On a encore du Dante : *Il convivio*, en prose, *Florence*, 1480, in-8°; et le livre *De monarchiâ mundi*, qui a paru à Venise, en 1744, in-8°. — *Della vulgaro Eloquenza*. — *La Vita nuova*.

M. 1322. Pierre Auriol (*Aureolus*),

Français, archev. de Narbonne, appelé *le docteur Facond* (*Facundus*). Il a laissé : *Breviarium bibliorum, sive Epitomen universæ scripturæ juxta litteralem sensum*. — *Compendium theologiæ*. — *Commentarii in lib. sentent.* — *Liber de Conceptione B. Mariæ*. — *Tractatus de paupertate et usu rerum*. — *Sermones*, etc.

V. 1322. Jean Bassol (*Bassolis*),

Frère mineur, professeur, surnommé le *Docteur bien réglé* (*Ordinatissimus*). Il a laissé : *Miscellanea philosophica et medica*. — *Commentaria in IV libros sententiarum*.

M. 1323. Herveus Natalis.

Breton, général des frères prêcheurs. Il a écrit : *Commentarii in IV lib. sentent.* — *Tractatus de potestate papæ*. — *Quodlibeta*. — *Defensorium contra impugnantes FF. prædicatores*.

M. 1325. François de Mayron (*de Mayronis*),

Provençal, théologien de Paris, surnommé *le Docteur illuminé*, auteur du célèbre acte de l'académie appelé *la Sorbonique*, ou discussion qui durait de 6 heures du matin à 6 heures du soir, et que le candidat devait soutenir sans désemparer, ni pour boire, ni pour manger. Voir, pour ses ouvrages, Wading, *Bibliothèque des écrivains de l'ordre des frères Mineurs*.

v. 1330. Engelbert,

Abbé d'un monastère de la Styrie. On a de lui les ouvrages suivans : *De ortu et fine imperii romani. — De articulis fidei. — De corpore et de passione Domini et mysterio crucis. — De gratiâ salvationis et justitiâ damnationis. — De libero arbitrio. — De summo hominis bono. — De providentiâ Dei. — De miraculis Christi. — De statu defunctorum. — De christiani principis institutione. — Commentaria in psalmos et evangelia.*

v. 1330. Guidon de *Perpignan* (de *Perpiniano*),

Général des carmes, évêque de Mayorque. On a de lui un ouvrage intitulé: *De Hæresibus.*

v. 1330. Ludolphe,

Saxon, frère prêcheur et chartreux. On a de lui un bon ouvrage : *Christ-Vitâ ex IV evangelistis, aliisque scriptoribus ecclesiasticis edita.*

M. 1331. Bernard Guidon, ou de *la Guionnie* (*Guido*),

Limousin, religieux de l'ordre des frères prêcheurs, légat apostolique, inquisiteur sévère, évêque de Lodève. On a de lui : *Chronicon Romanorum pontificum, imperatorum et regum Francorum usque ad annum* 1330. — *Vitæ sanctorum. — Tractatus de conciliis. — De officio missæ. — Chronologia episcoporum Lemovicensium ac tolosanorum Comitum.*

M. 1332. Théodore Métochita,

Moine, archidiacre du palais impérial, et grand chancelier de la cour de Byzance. Homme d'état peu estimé, mais savant érudit, que l'on nommait une *bibliothèque vivante*. Il a laissé une *paraphrase de la physique, du Livre de l'âme, des Parva Naturalia, et de la Meteorologie d'Aristote*, publiés en latin, à *Ravenne*, 1614, in-4°. — *Mélanges de philosophie et d'histoire*, ou extraits de plus de 70 écrivains grecs. *Fabricius* en a publié plus de 120 chapitres dans sa *Bibliot. gr.*, vol. X, pag. 417, et l'ouvrage entier a paru à Leipzik en 1821 in-8°, par les soins de Th. *Kiessling*.

v. 1333. Monaldus d'Edesse (*Justinopolitanus*),

Frère mineur. Il a laissé : *Summa juris canonici. — Summa casuum conscientiæ*, que l'on appelait *Monaldina* ou *Aurea*.

v. 1333. Reynier (*Reynerius*),

Natif de Pise, de l'ordre des Prédicateurs. On a de lui un ouvrage curieux, que l'on peut regarder comme une des premières *encyclopédies*, intitulé : *Pantelogia procedens in materiis secundum ordinem alphabeti, quæ non solum tractat de casibus conscientiæ, sed etiam de omni materiâ prædicabili et per modum prædicabilem.* Cet ouvrage a été augmenté par Jean Nicolaï, docteur de la Faculté de Paris. Voir l'édition de *Nuremberg*, 1474.

M. 1333. Durand de *Saint-Pourçain* (*a Sancto Portiano*),

Frère prêcheur, de Clermont, évêque de Meaux, surnommé le *docteur très-incisif* (*resolutissimus*). On a de lui: *De juridictionum origine. — Commentarii in libros sententiarum.* Durand s'éloigna souvent du sentiment de saint Thomas, ce qui alors était une grande témérité.

v. 1334. Nicephore *Calliste* ou *Calixte*,

Grec, historien ecclésiastique. On a de lui : *Historiæ ecclesiasticæ Libri* XVIII, *à Christo nato usque ad annum* 625. Cette histoire allait jusqu'à l'année 911, mais il n'en reste que les *sommaires*. Nicephore était schismatique et a mêlé diverses erreurs dans ses écrits. — On a encore de lui des *Extraits de l'hist. ecclesiast.*, que Théodore *Anagnostes*, ou le *lecteur*, écrivain du 6e siècle, avait composée, et qui allait jusqu'à l'an 439. Le titre est : *Collectanea, Hist. Eccl. excerpta ab ore Nicephori Callisti*, depuis 439 jusqu'en 518.

M. 1334. Giotto ou *Angiolotto* (*Ange*),

Peintre célèbre, élève de Cimabue, ami de Pétrarque et du Dante. Dans l'église St.-Pierre de Rome on voit de lui une *grande mosaïque*, au-dessus de la porte; les églises de Saint-François à Florence et à Pise sont remplies de superbes *fresques* dues à ses pinceaux. Le Musée de Paris possède de ce peintre la *Vision* où saint François reçut les stigmates.

M. 1340. Nicolas de Lyre,

Normand, frère mineur, professeur à Paris, théologien et hébraïsant distingué. On a de lui : *Brevia in universam scripturam sacram commentaria*, 17 vol. in-fol., Rome, 1472; traduits en français, Paris, 1511. — *Tractatus contra judæos.—Liber de corpore Christi.—Tractatus de idoneo ministrante et suscipiente S. S. sacramentum altaris.—Commentarii in lib. sentent.*, etc.

v. 1340. Lupold de *Bamberg* (*Bambergensis*),

Professeur de droit civil et de droit ecclésiastique. On a de lui : *De Juribus regni atque imperii.* — *De Zelo (erga religionem) veterum regum Galliæ et Germaniæ principum.*

v. 1340. Alvarès Pelagius,

Espagnol, frère mineur, évêque de Silva, dans les Algarves. Il a laissé deux livres *De planctu ecclesiæ*, où il expose les désordres des prêtres et des laïques; de plus : *Summa theologiæ.* — *Comment. in lib. sentent..* — *Collyrium adversus hæreses.* —*Speculum regum.* — *Apologia pro Joanne* XXII *adversus Marsilium Patavinum et Guillelmum Okam.*

v. 1340. Leo *Magentenus* ou *Magentinus*,

Métropolitain de Mitylène, a laissé *Commentaire sur l'interprétation d'Aristote*, dans les péripatéticiens d'Alde, 1503.— *Comm. sur les premiers analytiques d'Aristote, à Venise* 1544, *à J. B. Rasario.*

v. 1341. Jean *Pediasimus* ou *Galenus*, (le doux),

Grec, garde des archives de toute la Bulgarie, décoré du titre de *Prince des philosophes*. On a de lui : *Un poëme de la bonne et de la mauvaise femme*, publié par L. J. A. Schier, *Leipsig*, 1758, in-8o.—On a de plus les ouvrages suivans, encore *inédits* : *Un commentaire sur Cleomède.—Des scholies sur la théogonie d'Hésiode et sur le Bouclier d'Hercule.* — *Une Allégorie des quatre premiers vers de l'Iliade.* — *Un traité sur un triple mode d'allégorie poétique. Un aperçu de la mesure et de la distribution de la terre.*

. . . Perdiccas,

Protonotaire à Ephèse, a laissé une *Description en vers des lieux du Seigneur à Jérusalem*, que l'on trouve dans les *Σύμμικτα* de Leo Allatius.

v. 1341. Manuel Cabeca,

A laissé un *Traité de Grammaire*, qui se trouve *inédit* à la bibliothèque royale de Paris.

M. 1341. Bertrand de Gouth ou de Goth (*Clément* V),

Français; on a de lui les *Clémentines*, compilation des *décrets* du concile de Venise et de ses *épîtres* et *constitutions*, in-fol. *Mayence*, 1460.

M. 1342. Pierre *de la Palud* (*à Palude*),

Natif de la Bresse, frère prêcheur, patriarche de Jérusalem. Il a laissé: *Commentaria in totam scripturam sacram. — Com. in lib. sentent. — Tractatus de causâ immediatâ ecclesiasticæ potestatis. — Sermones de tempore.*

M. 1345. Barberino (François),

Toscan, jurisconsulte et poète; on a de lui: *Documenti di amore*, *Rome*, 1640, in-4°, ouvrage moral et ascétique.

M. 1346. Jean *de Baccon* (*de Baccone aut Bacondorpius*),

Carme anglais. Il a laissé: *Com. in* IV *lib. sent.—Compendium legis Christi. — Quodlibeta quædam carmeliticum ordinem spectantia. — Com. in lib. S. Augustini de civitate Dei et de trinitate. — Et in lib. S. Anselmi* de incarnatione Verbi et cur Deus homo. — *Sermones varii.*

M. 1347. Bartholomée *de la Concorde* (*A. S. Concordia*),

Théologien de Pise, frère prêcheur. — On a de lui: *Summa casuum conscientiæ*, appelée *Pisanella*, de son nom.—*Sermones quadragesimales.*

M. 1348. Bernard Barlaam,

Calabrois, moine de l'ordre de S. Basile, latin, puis grec schismatique, et enfin redevenu latin, et évêque de Girace. Ambassadeur, homme érudit; l'un des restaurateurs des lettres grecques en occident. On a de lui: *Traités pour prouver la procession du St.-Esprit et la primauté de l'Eglise de Rome*, que l'on trouve dans *Canisii lect. ant.* Ingolstadt, 1604, in-4°. — *Une arithmétique* en six livres, gr. lat. *Strasbourg*, 1572. — *Traité de morale d'après les Stoïciens*, dans la *Bib. des PP.* de Lyon, vol. XXVI.

M. 1348. Jean André *de Bologne* (*Bononiensis*),

Jurisconsulte célèbre, appelé *la fontaine des canons.* Il a laissé: *Novellæ sive com. in* V *libros decretalium. —Glossæ in sextum et clementinas. — Additiones ad speculum Guil. Durandi.*

M. 1348. Simon *de Cassia*,

Italien, célèbre et saint prédicateur de l'ordre de S. Augustin. On a de lui: *Libri* XV *de gestis Christi salvatoris. — De beatâ Virgine.*

M. 1349. Pierre Bertrand,

Français, chancelier de Jeanne, reine de France, évêque d'Autun, puis cardinal. Fondateur du collège d'*Autun*, appelé aussi *Collège du cardinal Ber-*

trand. Il avait déjà coopéré avec Nicolas de Lyre à la fondation du *Collège de Bourgogne* à Paris. On a de lui : *Tractatus de origine et usu juridictionum.* — *Actes de la dispute du clergé avec Pierre de Gugnière.*

M. 1349. Robert Holkoth,

Anglais, frère prêcheur, professeur à l'académie d'Oxfort. Il a laissé : *Comment. in lib. sapientiæ, in cant. cant., in* VII *priora cap. ecclesiastici et in* IV *lib. sentent.*

V. 1350. Albéric de *Rosatd* ou *Roxiati*,

Docteur en droit canon ; il a laissé : *Commen. in lib.* VI *decretalium , etc.*

V. 1350. Constantin Hermanopulus,

Célèbre jurisconsulte grec ; on a de lui : *Des opinions hérétiques à différentes époques*, dans la *Bib. des PP. de Gallandi*, t. XV. — *Manuel de Jurisprudence*, publié à La Haye, en 1780 dans le *Sup. juris civ. et can.* de Meerman. — *Abrégé des canons divins et sacrés*, publié dans la collection de Lawenklau. — Un *Glossaire*; un *Lexique des verbes synonymes*, et un *Traité de Syntaxe, etc.*, sont encore *inédits.*

V. 1350. Nicéphorus Grégoras,

Auteur grec très-fécond, et auteur de plusieurs ouvrages. 1° *Grammairien.* Il n'a été publié de ses ouvrages de grammaire qu'un fragment sur la *Diversité de la signification des mots, d'après la diversité des tems*; par Iriarte, dans le *Cat. des manusc. grecs, de la bib. de Madrid.* Il y a entr'autres un *Traité des mots douteux* περὶ ἀπόρων — 2° *Historien.* Son *Histoire bysantine* ou plutôt *romaine*, comme il l'appelle lui-même, contient XXXVIII livres. Les XXIV premiers seuls ont été publiés, les XI premiers traduits par Wolf, *Bale*, 1562. Jean Boivin traduisit les XIII autres, qu'il publia à *Paris*, 1702, 2 vol. in-fol. Les XIV derniers livres n'ont pas encore été publiés. Cette histoire est écrite d'une manière passionnée et partiale et d'un style affecté. — 3° *Mathématicien. Lettre contre ceux qui méprisent l'astronomie*, encore inédite. — *De la construction d'un astrolabe sur le plan*, traduit en latin par G. Valla ; Paris, 1557 in-12. — *Lettre au préfet de la table impériale*, le grand-duc de Russie, Iwan Danilowitsch ou son fils Simon, publiée par Berger dans *Aretins Beytr.-Zur Gesch. und litt.* v. IV., p. 609. — *Une oraison funèbre de Théodore Métochita.* — *Une traduction grecque* du livre de Synésius, *De insomniis.* — *Une explication morale des aventures d'Ulysse*, publiée sous le nom de Porphyre. — Puis une foule d'autres ouvrages de *théologie*, de *philosophie* et de *rhétorique* encore inédits dans plusieurs bibliothèques.

V. 1350. Macarius Hieronomachus,

Frère de Nicéphore, a laissé *un Abrégé du dictionnaire de Suidas*, encore inédit.

V. 1350. Nicolas Cabasila,

Archevêque grec schismatique de Thessalonique. Il a laissé : *De vitâ Christi libri* VI, traduits du grec par Jacques Pontanus. Cabasila enseigne la réalité de la présence réelle dans l'eucharistie. — *Compendiosa interpretatio in*

divinum officium. — *De processione spiritûs sancti*, contre les latins. Ἐλέγχος κατὰ ακτινος, où il essaie de combattre S. Thomas d'Aquin.—*Commentaire sur le* 3e *livre de l'Almageste* imprimé à la suite de *Ptolemæi syntaxis*; Bale, 1538.

.... Nicolas de Gorra,

Professeur de l'ordre des Prêcheurs. On a de lui : *Commentaria in* IV *evang. et in epist. S. Pauli*, — et de plus des *Commentaires sur toute la Bible*, selon la méthode *scholastique.*

. . . . Adam Goddamus,

Anglais, prof. à l'université d'Oxfort, a laissé des *Comment. sur le livre des sentences* et quelques autres *opuscules*, manuscrits.

v. 1352. Maximus Planude,

Moine grec de Nicomédie, et non de Constantinople, ambassadeur, théologien, historien, poète, grammairien; écrivain infatigable, mais sans critique et sans discernement. On a de lui : *Trois livres sur la procession du St.-Esprit, contre l'Eglise latine*, ouvrage qu'il réfuta lui-même dans la suite. — *Discours sur S. Pierre et S. Paul.* — *Sur le tombeau de J.-C.* — Traduction en grec de *la cité de Dieu* de S. Augustin, et des XV *livres de la trinité* du même docteur. — Il a passé long-tems pour l'auteur de la *Vie d'Esope* mise en tête des fables qui portent ce nom; mais on a trouvé cette même vie dans un manuscrit de Florence fort antérieur à Planude, et publié par *De Furia.* On lui doit cependant la *Collection des fables d'Esope*, publiée à Milan par *Bonus Accursius* de Pise, vers 1479; et renfermant 140 fables, et celle publiée par *Robert Etienne*, à Paris en 1446, contenant vingt apologues de plus, d'après un manuscrit qui est à la bibliothèque royale de Paris. — Une *Anthologie grecque*, divisée en VII livres, réimprimée fort souvent, et la seule qui nous restât avant que Saumaise, en 1606, découvrît dans la biblioth. de Heidelberg le fameux manuscrit de l'*Anthologie de Constantin Céphalas*, écrivain du Xe siècle, que Planude avait copié. La meilleure édition de Céphalas est celle de *Jacobs*, intitulée *Anthologia græca, sive poetarum græcorum lusus*, ex recensione Brunkii, *Lipsiæ*, 1794—1814, 13 vol. in-8°, et celle publiée par le même *Jacobs* à *Lipsiæ* 1813—1817, 3 vol. in-8°. La meilleure édition de l'*Anthologie de Planude* est celle d'*Henri Etienne*, Paris, 1566, in-4°.— *Eloge de Claude Ptolémée*, en quarante-sept vers héroïques, publié par Iriarte dans la *Bib. des M. G. de Madrid*, t. I, p. 263. — Plusieurs autres *Pièces de vers* inédites. — *Une grammaire grecque* inédite. — Un traité des *verbes transitifs et intransitifs*, publié par God. Hermann, *De emend. rat. gram. gr.* p. 391. — *Traduction inédite* du songe de *Scipion* par *Cicéron*, et du *Commentaire de Macrobe.* —Traductions de *la Guerre des Gaules* de César, publiée par God. Jungermann, *Francfort*, 1606, in-4°. — Des *Métamorphoses d'Ovide*, publiée par Boissonnade, *Paris*, 1822, in-8°, dans le 5e v. de l'*Ovide* de la collection Lemaire.—Des *Héroïdes* que M. Lennep doit publier — Des *Distiques de Caton*, en vers, imprimés en 1514 dans le *Recueil gram.* de Ph. Giunta, et dans l'*édit. de Caton, d'Amsterdam*, 1759, in-8°. —Du passage *sur la Mémoire*, tiré des livres de la rhétorique à Hérennius, attribués à Cicéron, publiés par Chr. F. de

Mathæi, *Mosquæ*, 1810, in 4°. — Il a traduit en outre les ouvrages de *la Consolation de la Philosophie* de Boece. — *Scholies sur les deux premiers livres de l'arithmétique* de Diophante. — *Le grand Art de chiffrer des Indiens.* — *Comment. sur la Rhétorique d'Hermogène*; mais ces traductions sont inédites. Planude en outre a passé pour avoir introduit l'usage des chiffres arabes.

M. 1356. Barthole de *Sasso-Ferrato* (de Saxo-Ferrato),

Italien, jurisconsulte célèbre, savant mathématicien et habile hébraïsant, a laissé plusieurs ouvrages sur le *Droit civil et ecclésiastique*, 10 vol. in-fol., Lyon, 1543.

M. 1357. Thomas de Strasbourg (*Argentinensis*),

Général de l'ordre des hermites de Saint-Augustin. On a de lui : *In lib. mag. Sententiarum Com.* Il y eut un autre *Thomas*, frère prêcheur, mort en 1495, lequel a laissé : *Sermones.* — *Meditationum liber unus.* — *Epistolæ.* — *Quæstiones.*

V. 1360. Guillaume (*Conventriensis*),

Carme anglais. On a de lui : *De Laude Religionis.* — *Scutum carmelitarum.* — *Præconiæ deiparæ Virginis.* — *Annales breviores.* — *Elucidarium fidei.* — *Compendium historiarum.* — *Adversus peccata*, etc.

V. 1360. Jean Calderinus,

Italien, jurisconsulte. Il a laissé : *Commentaria in libros decretalium.* — *Decisiones.* — *Consilia*, etc.

V. 1360. Buridan (Jean),

Recteur de l'Université de Paris, fameux académicien. On a de lui des *Commentaires sur Aristote*; Paris, 1518, in-fol; mais il est surtout célèbre par son fameux *sophisme de l'âne*, lequel également pressé de la faim et de la soif, et à égale distance de l'eau et de l'avoine, ne pouvait selon lui se décider, ou ne se devait décider que d'après le franc-arbitre. Buridan était de la secte des *Nominaux*, et fut persécuté sur la fin de ses jours par les *Réaux*.

M. 1361. Jean Taulerus,

Allemand, prédicateur célèbre, écrivain ascétique. On a de lui *Plusieurs sermons* traduits de l'allemand en latin, par *Laurent Surius*, chartreux. *De veris virtutibus, institutionibusque divinis, epistolæ, prophetiæ, cantica spiritualia animæ deum impensè amantis.* — *De novem gradibus christianæ perfectionis.* — *Speculum lucidissimum et exemplar D. N. Je. Ch.* — *Exercitia de vitâ et passione Christi.* — *Convivium P. Ekardi jucundum et pium.* — *Colloquium theologi et mendici.* — *De* X *Cæcitatibus et* XIV *divini amoris Radicibus.* Tous ouvrages ascétiques.

M. 1363. Ranulpus Hygden, ou *Hygeden*, ou *Hukeden*,

Bénédictin anglais. On a de lui : *Mappa mundi et Polychronicon*, histoire du monde, divisée en VI livres, depuis la création du monde jusqu'en 1343.

— *Jean de Trevisa* traduisit cet ouvrage en anglais, et y ajouta l'histoire des 55 ans suivans, c'est-à-dire jusqu'en 1398.

v. 1363. Jean *Malvernæus*, ou *Milvernæus*.

Bénédictin anglais. Il continua le *Polychronicon*, et fit : *Opus de visionibus suis*, en anglais.

m. 1364. Leontius Pilatus,

Calabrois, quoiqu'il soutînt qu'il était Thessalien, célèbre professeur de grec, premier traducteur d'*Homère*.

m. 1365. Henri Suso, surnommé *Amandus*,

Natif de Souabe, chrétien zélé et pénitent exemplaire, écrivain ascétique. *Surius* a écrit sa vie, et a traduit du souabe en latin les ouvrages suivans : *Dialogus sapientiæ et ministri ejus, sive horologium sapientiæ, conciones, epistolæ. — Dialogus de veritate, cum appendice. — Libellus de novem Rupibus. — Centum meditationes dominicæ passionis.—Officium quotid. de divinâ sapientiâ.*

m. 1366. Alfonsus Vargas,

Espagnol, docteur de la faculté de Paris, archevêque de Séville, a laissé : *Commentaria in* IV *lib. magistri sententiarum*, qu'il avait dictés à Paris.

v. 1366. George Chrysococca,

Mathématicien, philologue et médecin. Il a traduit du persan un *système astronomique, avec des tables astrologiques et géographiques*, ouvrage inédit. — Il est peut-être l'auteur d'un *Traité d'astrologie* intitulé *Hermippus*, dont parle Fabricius, *Bibl. gr.*, vol. XII, p. 261.

m 1374. François Pétrarque,

Né à Arezzo, dans la Toscane, le 20 juillet 1304, mort en 1374, âgé de 70 ans. Ecrivain célèbre dans les deux langues latine et italienne, l'un des restaurateurs des lettres. On a de lui, outre ses *Lettres* et ses *Sonnets* et *Vers* à la belle Laure : *Dialogi de remediis utriusque fortunæ. — De vitâ solitariâ, lib.* II.—*De otio Religiosorum, lib.* II.—*Dialogi de verâ sapientiâ et de contemptu mundi.* — De *Republicâ optimè administrandâ, lib.* I. —*De Officio et virtutibus imperatoriis.* — *Rerum memorandarum*, *lib.* IV.

v. 1375. Jean Cantacuzene,

D'abord préfet du palais, puis général d'armée, et tuteur du jeune empereur Jean I. Enfin, il s'empara du trône de son pupile, qu'il fit son collègue en 1347. Dépossédé en 1355, il se retira dans un couvent, sous le nom de *Joasaph* ou *Joseph*. Il y écrivit son *Histoire Bysantine en 4 livres, depuis* 1320 *jusqu'en* 1357. Cet ouvrage, assez mal écrit, porte les caractères de la vérité. Voir l'édition *grecque-latine* qui a paru à *Paris*, 1645.

m. 1375. Boccace (Jean),

Né à Paris, en 1313, fils naturel d'un marchand florentin; disciple de Pétrarque, un des premiers qui aient poli la langue italienne; prosateur excel-

lent et poète médiocre. On a de lui : *Généalogie des Dieux*, ouvrage curieux et rare ; *Venise*, 1472, in-fol. — *Traité des Fleuves, des Montagnes et des Lacs* ; *Venise*, 1473, in-fol. — *Abrégé de l'Histoire de Rome*, jusqu'à l'an 724 de sa fondation, in-8° — *Il Filostrato*, poëme. — *L'Amorosa fiammetta.* — *Le Labyrinthe d'amour.* — *Opera giocondissima, cioè l'Urbano.* — La *Théséide.* — La *Vie du Dante, Rome*, 1544, in-8°. — *De Casibus virorum et fœminarum illustrium, libri* IX, Paris 1535. — *De claris mulieribus* ; *Ulm*, 1473, in-fol. 16 *Eloges.* — Le *Decameron*, recueil de cent nouvelles où les oreilles sont souvent blessées par des paroles peu chastes.

v. 1377. Nicolas Oresmius,

Théologien de Paris, précepteur du roi Charles V, évêque de Lisieux. Il nous a laissé : La *Traduction française des éthiques et de la politique d'Aristote.* — *Traduction française de la Bible.* — *De communicatione idiomatum.* — *Contrà astrologos judiciarios.* — *De Mutatione monetarum*, dans le tome XXVII de *la Bibli. des PP.* de Lyon.

M. 1377. Pierre Roger (*Grégoire* XI),

Dernier des papes français, neveu du pape Pierre Roger, Clément VI. On a de lui quelques *Lettres* dans Wading et Brozius.

v. 1378. Albertus de *Strasbourg* (*Argentinensis*),

On ne connaît de lui que : *Chronicon a Rodulphi hasburgensis imperio, an.* 1270, *usque ad obitum Caroli IV imperatoris, in an.* 1378, publié par Christ. Urstisius, dans les *Rerum Germani. script.*

M. 1379. Macarius *Chrysocephalus*,

Archevêque de Philadelphie et probablement patriarche de Constantinople. Villoison a publié de lui un recueil intitulé *Jardin de roses*, ou extraits de divers ouvrages perdus.

M. 1380. Sainte-Catherine de *Sienne*,

Religieuse du tiers-ordre de St.-Dominique, morte à l'âge de 33 ans, célèbre par l'influence qu'elle eut sur les hommes et les évènemens de son siècle, à cause de ses grandes vertus. On a d'elle : 364 *Lettres*, et un livre de *Dialogues spirituels*, écrits en italien, où on retrouve tout le feu de l'amour divin et de la charité chrétienne qui la dévorait, et en même tems une élégance qui ne le cédait ni aux vers ni à la prose de Pétrarque.

M. 1381. Jean Ruisbrock,

Belge, appelé le *Docteur divin et le plus grand des contemplateurs* (*D. divinus, excellentissimus contemplator*), chanoine régulier, écrivain ascétique. On a de lui : *Summa totius vitæ spiritualis.*—*Speculum salutis æternæ.*—*Commentaria in tabernaculum Mosis.*—*Tractatus de præcipuis quibusdam virtutibus.*—*De fide et judicio.*—*De* IV *tentationibus.*—*De* VII *custodiis Scholæ spiritualis.*—*De* VII *gradibus amoris.*— *De nuptiis spiritualibus*, lib. III. — *De perfectione filiorum Dei.* — *Regnum amantium Deum.*—*De verâ contemplatione.* Jean Gerson reprocha à Ruisbrock d'avoir dit que l'*Ame qui contemple Dieu parfaite-*

ment, non-seulement le voit par la lumière, qui est l'essence divine, mais qu'elle est elle-même la lumière divine; mais il avoua qu'en un autre endroit, il était convenu qu'*elle ne perdait pas son être, celui qu'elle a de sa propre nature.*

v. 1384. Démétrius Cydone,

Sophiste, théologien grec et poète. On a de lui, outre quelques *écrits de théologie*, une *complainte* sur les habitans de Thessalonique, qui avaient péri en 1343 dans une sédition, publiée par Combefis, *Paris*, 1685, dans les *historiens bysantins.—Discours adressé aux Grecs* pour les engager à se réconcilier avec les latins, dans la *Bib. des PP.*, XXVI p. 515. — *Du mépris de la mort*, prouvant l'immortalité de l'âme, gr. lat., par Chr. Théoph. Kürel. *Leips.* 1786, in-8°.

M. 1384 Gérard Magnus,

Natif de Deventer dans les Pays-Bas, fondateur des clercs ou frères de la vie commune, consacrés à l'instruction de la jeunesse. Il a laissé : *Protestatio de veridicâ prædicatione. — Conclusa et proposita. — De studio sacrorum librorum. — Sermones. — Epistolæ.*

M. 1384. Jean Villanius,

Florentin, historien estimé. Il a laissé une *Histoire* écrite en italien, *depuis Nembroth jusqu'à l'an* 1348. Elle a été continuée par son frère Mathieu.

M. 1393 ou 1399. Nicolas Eymerick,

De Gironne en Catalogne, de l'ordre des Fr. prêcheurs, grand inquisiteur, chapelain du pape Grégoire XI. On a de lui plusieurs ouvrages de *philosophie*, et outre cela, des *com. sur les quatre évangiles* ; *sur les épîtres de S. Paul aux Galates et aux Hébreux. — Sermones de tempore et de sanctis. — De duabus Christi naturis. — De tribus personis, in Deo.* — Et enfin le fameux livre : *Directorium Inquisitorum.* On a accusé souvent Eymerick de trop de zèle.

M. 1394. Marsilus *ab Ingen*,

Allemand, chanoine de Cologne, fondateur de l'académie d'Heidelberg, à laquelle le pape Urbain VI donna les mêmes priviléges qu'à celle de Paris. Nous ne connaissons de lui que : *Comment. in* IV *lib. magistri sententiarum.*

v. 1395. Henry Knygton,

Chanoine de Leicester. On a de lui : *Historia de eventibus Angliæ*, depuis Guillaume I, en 1066, jusqu'à 1395. Elle a été insérée dans les *Angli. hist. script.* tom. II.

v. 1395. Isaac Argyrus,

Moine grec, auteur de différens ouvrages *sur les mètres, l'arithmétique, l'astrologie, la géographie* et *l'histoire*, que Brédow devait publier dans les *Petits Géographes*, mais qui sont encore inédits. — Son *Canon paschal* a été publié par *Jac. Christmann*, et dans l'*Uranographie* du P. Petau.

M. 1398. Gérard *de Zutphen*,

Né dans les Pays-Bas, clerc. On a de lui, outre différens *sermons* : *De reformatione virium animæ. — De spiritualibus ascensionibus.*

M. 1398. Augustin Triumphus,

Italien, professeur augustin. On a de lui : *De potestate ecclesiasticâ.* — *Milleloquium S. Augustini.* Ce dernier ouvrage fut achevé par *Bartholomée Urbain*, son disciple.

M. 1399. Le B. Raymon *de la Vigne (de vineâ)*,

De Capoue, général des frères prêcheurs. On a de lui : *Vita Stæ. Catharinæ Senensis.* — La traduction latine des *Dialogues spirituels de Ste. Catherine.* — *Vita S. Agnetiis de Montepolitano.* — *Tractatus in magnificat.*

A. B.



